This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

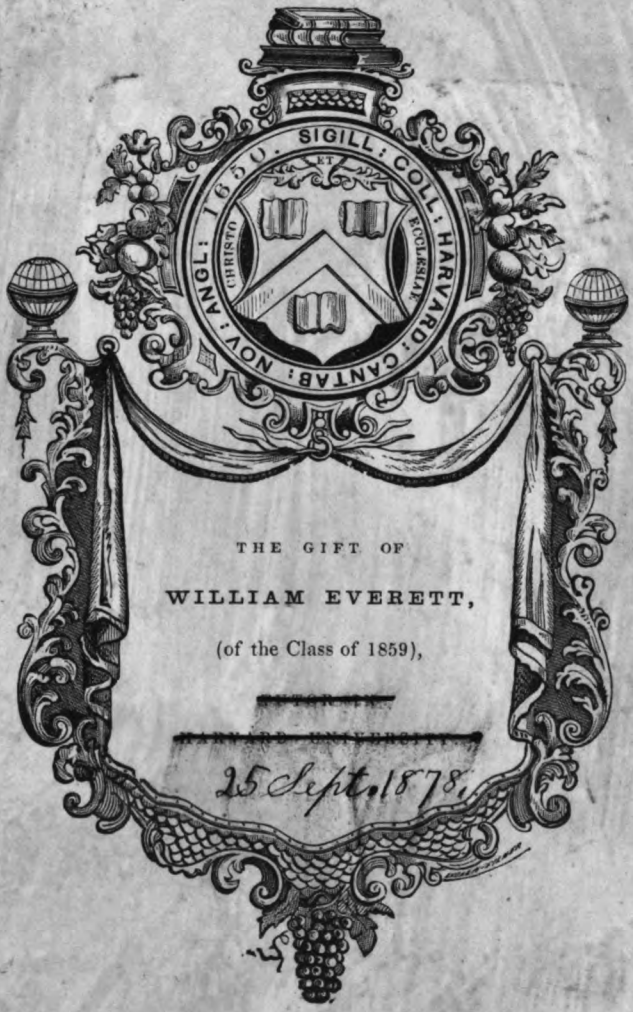
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

P Fr 331.27



THE GIFT OF

WILLIAM EVERETT,

(of the Class of 1859),

[redacted]

[redacted]

25 Sept. 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DU

NOUVEAU-MONDE

PUBLIÉE PAR

RÉGIS DE TROBRIAND.

VOL. III.

NEW-YORK
No 12 PARK PLACE.

1850.

Digitized by Google

~~VIII 37u~~
PFr 331.27

1878, Sept. 25.
Gift of
Prof. William Everett,
of Cambridge.
(H. U. 1859.)

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Six mois d'efforts nous ont valu une place honorable au soleil de la publicité. C'est une récompense que nous avons toujours ambitionnée, mais dont nous n'eussions pas espéré une si prompte et si flatteuse réalisation. Si l'on considère que nous écrivons dans une langue qui n'est pas celle du pays où nous publions notre œuvre, on comprendra que nous attachions à ce résultat une importance plus haute que si la *Revue du Nouveau-Monde* s'éditait en anglais. Nous sommes donc autorisés à croire que nous marchons dans la bonne voie, et qu'en n'adoptant aucune spécialité particulière, nous avons répondu à l'attente des nombreux lecteurs qui nous prêtent leur appui.

Nous avons successivement reproduit les articles les plus saillants dans toutes les œuvres qui nous parviennent directement de France par les meilleurs organes de la publicité et signés des noms les plus connus de notre littérature. Nous avons soumis à nos souscripteurs aussi bien les appréciations philosophiques d'Emile Saisset que les spirituelles plaisanteries d'Alphonse Karr ; aussi bien les aperçus de politique transcendentale d'un diplomate Russe que les critiques fines et délicates de Sainte-Beuve. A tout cela se joignent encore de remarquables nouvelles où l'intérêt du récit se rehausse par l'éclat et la pureté du style.

Quant aux contributions inédites de la rédaction, il ne nous appartient pas de revendiquer ici d'autres mérites que ceux des efforts avec lesquels nous avons essayé de les rendre intéressants pour nos souscripteurs. A leur égard, le public s'est montré d'une grande bienveillance, et c'est un devoir pour nous de reconnaître combien nos confrères de la presse américaine ont contribué à cet heureux résultat.

Le HOME JOURNAL en traduisant la série complète des *Bals de New-York* avec cette perfection qui n'appartient qu'au style brillant de N. P. Willis, n'a pas peu contribué à leur publicité. Le TRANSCRIPT de Boston ; le SATURDAY VISITER de Pittsburg ; l'EVENING MIRROR de New-York ; l'EVENING BOLLETIN de Philadelphie ; le LITERARY WORLD de New-York ; le CLIPPER de Baltimore ; le SARONI'S MUSICAL TIMES de New-York en ont fait l'objet de remarques dont la bienveillance était d'autant moins suspecte que plusieurs dans le nombre diffèrent d'opinion avec nous sur certains points.

Digitized by Google

Nos articles sur le Canada reproduits par les journaux du pays n'ont rencontré parmi eux que des dissidences partielles résultant de leur ligne politique ; mais nous n'en reconnaissons pas moins tous les droits de la polémique, et nous ne sommes pas plus indifférents aux objections de la MINERVE de Montréal, qu'aux adhésions de l'AVENIR et du MONITEUR CANADIEN, convaincus que la discussion libre et loyale est toujours le seul moyen de faire jaillir en définitive la vérité. Voilà pourquoi nous prêterons toujours une attention aussi impartiale aux critiques de nos adversaires qu'aux éloges de nos amis ; aux coups d'épingles de la DEMOCRATIC REVIEW ou du DIARIO DE LA MARINA qu'aux avis du FARO INDUSTRIAL.

Enfin, nous retrouvons avec plaisir diverses traductions ou reproductions de la *Revue* dans des journaux comme l'ALBION de New-York, le WHIG de Richmond, le PICAYUNE ou le DAILY CRESCENT de la Nouvelle-Orléans, tout en priant le VIGILANT de Donaldsonville de mentionner notre nom au bas de la nouvelle canadienne qu'il publie en ce moment, quoiqu'il y ait déjà quelques années que nous l'ayons écrite pour le COURRIER DES ÉTATS-UNIS à qui revient aussi bonne part des remerciments que nous adressons publiquement à nos confrères de la presse.

Aux approches de la belle saison, la plupart de nos élégants abonnés vont quitter les villes pour les pélerinages de la mode, et de toutes parts vont arriver les émigrants fashionables de l'été en route pour Saratoga, Newport, etc., etc. D'autres, moins ardents aux plaisirs, n'échangeront sans doute leur résidence de ville que pour le calme enviable de la vie des champs. Aux uns et aux autres nous rappelons que les changements d'adresse doivent nous être envoyés exactement pour éviter toute méprise dans l'envoi de la Revue. Nous avons à cœur que nos récits et nos causeries leur parviennent comme un écho de tout ce qui se passe au loin. Nous aurons donc soin de nous assurer à cet égard des correspondances qui suppléent à notre absence des centres mondains où les danses et les flirtations n'ont pas d'attraits suffisants pour nous attirer personnellement. Pour occuper les heures oisives du jour à l'ombre des bois, ou les heures tranquilles de la soirée auprès de la fenêtre ouverte, quand les rêveries du cœur laisseront place aux distractions de l'esprit, nous avons fait notre provision de récits et de nouvelles, et dans le courant des mois d'été, la *Revue du Nouveau-Monde* publiera successivement :

Un Roman vrai, par Th. Lacombe,
Dolorès, nouvelle havanaise, et
Léonora Zorzi, nouvelle vénitienne, par R. de Trobriand,
Une crise, proverbe par Octave Feuillet,
Ismael Er-Raschydi, récit des bords du Nil, par Th. Pavie,
Clarimonde, par Théophile Gautier.
Etc., etc., etc.

Sans préjudice des nouveautés que nous attendons de Paris, et auxquelles la fréquence des steamers et la prospérité de notre publication nous permettent de donner désormais un plus grand développement.

New-York, 1 *mai* 1850.

Digitized by Google

NOTES ET SOUVENIRS.

—

LES

PLANTATIONS DE CUBA.

—

Sta ELENA. (SUITE.)

Fabrication du sucre. — Aspect de la sucrerie. — La maison créole et l'infirmerie. — L'habitation. — Le feu dans les cannes. — Révolte des nègres.

Fabrication du Sucre.

J'ai déjà dit quelques mots du travail des sucreries ; on s'en fera une idée plus complète en suivant les opérations de la roulaison d'après les procédés employés à Ste-Hélène.

La canne, coupée aux champs et amenée dans des charettes à bœufs sous le vaste hangard où se trouve le moulin à vapeur, est portée à brassées dans l'engrenage de trois cylindres de fer d'un fort diamètre qui la broient lentement par deux pressions consécutives afin d'en extraire le jus jusqu'à la dernière goutte ; entrées cannes d'un côté, elles ressortent bagasse de l'autre, et, glis-

Digitized by Google

sant sur une pente inclinée passent sur une vaste claie mobile entre deux parois ascendantes ; cette claie composée de palettes rivées l'une à l'autre par un anneau double, porte la bagasse jusqu'à l'extrémité élevée de cette sorte de viaduc qui, continuant alors sa rotation en dessous en sens inverse, la laisse tomber dans des charettes vides où un nègre l'entasse également pour la transporter à la case. Là, duement séchée, elle est empilée pour servir ensuite à alimenter le feu des fourneaux. Voila toute la destinée du bois ; suivons maintenant les métamorphoses du suc.

Les deux moulins mus parallèlement par la vapeur, en exprimant le jus, le répandent dans un récipient inférieur d'où il coule se réunir dans un réservoir commun où une négresse enlève, en y plongeant le bras, les parcelles de bois ou les corps étrangers qui s'y peuvent trouver mêlés. Dans ce réservoir plonge le tuyau d'une pompe qui, mue elle-même par le jeu des machines, élève le liquide dans un second réservoir plus élevé dont le niveau dominant les chaudières y conduit le suc par l'inclinaison des conduits. Les chaudières sont vastes, scellées dans la maçonnerie et incessamment chauffées en dessous par des fournaux ardents. — Chaque jeu se compose de trois chaudières, placées en triangle, dont les rebords au même niveau mais s'inclinant vers une quatrième plus petite, y produisent l'écoulement des écumes et des impuretés des deux premières.

Arrivée dans la première chaudière en quantité réglée par un robinet, le jus entre bientôt en ébulition et commence à s'évaporer en rejetant à sa surface des flots d'écume salie. C'est l'enlèvement au moyen d'une vaste écumoire, de cette écume et des matières étrangères qu'elle contient, qui constitue la première défécation. Celle-ci achevée, le jus est transvasé dans la seconde chaudière où la même opération recommence en donnant un résultat déjà plus clarifié. Les maîtres sucriers jugeant à la couleur et à l'aspect du liquide aussi bien qu'à la durée de la cuisson et au dégré de l'évaporation, du moment d'un second transvasement, lui font subir une troisième et dernière défécation, et dès lors il ne reste plus qu'à battre le sucre à froid dans une grande auge à ailes pour qu'il soit en état d'être coulé dans les moules.

Le transvasement d'une chaudière à l'autre s'opère au moyen d'un sceau large et profond enmanché comme une cuiller colossale sur un long morceau de bois. Deux nègres l'enlèvent et le laissent tomber successivement au moyen d'une corde passée dans une haute poulie. Le troisième nègre, qui tient l'extrémité du manche percée d'une longue cheville, n'a d'autre chose à faire qu'à

Digitized by Google

imprimer au sceau un mouvement de bascule qui le remplit par immersion dans une chaudière et le renverse de suite dans l'autre.

Une fois le sirop transvasé dans l'auge, deux autres nègres, armés de palettes en forme de cuillers se placent chacun à une extrémité et le battent en le lançant en l'air et le laissant retomber sans en répandre une goutte, perte qu'empêcheraient d'ailleurs les ailes latérales adaptées dans cette intention. Cela fait, le sirop prêt à la cristalisation, est versé dans des moules à pain en forme de vastes cornets dont l'ouverture inférieure est bouchée, jusqu'à ce que la cristallisation ait atteint le degré de solidité nécessaire. Ces moules, maintenus debout dans des trous circulaires où ils s'enchassent, sont bientôt placés sur un char disposé à cet effet, et au moyen de deux rails, vont prendre place dans la purgerie.

La purgerie n'offre à l'œil qu'une toiture immense reposant sur un double rang de tiroirs géants à rails, s'ouvrant en dehors ou se rentrant en dedans à volonté. Intérieurement, elle se compose d'un rez-de-chaussée réservé en partie pour les tiroirs rentrés, et offrant en outre un vaste emplacement pour l'encaissement du sucre. Au premier étage, peu élevé, où l'on monte par un large escalier, le plancher en charpente est criblé comme une écumoire monstre de trous carrés ou ronds où l'on enchasse les moules venus pleins de sirop des chaudières. Le sirop se condense presqu'aussitôt, et pour l'épurer on en recouvre alors la partie supérieure d'une épaisse couche de terre délayée dans l'eau ; cette boue a pour effet de blanchir le sucre ; c'est ce qu'on appelle le *terrer ;* l'eau s'en écoule en filtrant par l'ouverture inférieure du cornet dans des gouttières de bois, avec les molécules de sirop non cristallisé, pour être ensuite mise en boucauts ; c'est la mélasse. — Il ne reste donc bientôt dans le moule que le résultat solide de la cristallisation ; dès lors on enlève le résidu demi séché de la boue, et l'on transporte le pain de sucre sur les tiroirs. Là, l'extrémité du cône où se sont cristalisées les parties les moins pures, est retranchée d'un coup de machette. Son apparence est rouge, et c'est la cassonnade ; tout le reste, d'un blanc pur, brillant et à cristaux diamantés, suivant la perfection de la cuisson et de l'évaporation, donne le sucre de qualité. Brisé aussitôt en menus morceaux, il demeure sur les séchoirs, exposé à l'action ardente du soleil qui lui donne encore une blancheur scintillante plus belle ; une partie est aussi séchée dans une étuve chauffée à un haut degré de température, lorsque la quantité est trop abondante pour trouver place sur les tiroirs, ou lorsque le temps ne laisse pas aux rayons du soleil, toujours préférables, leur action toute entière. — Les tiroirs rentrés, les caisses vides sont apportées à leur extrémité, et il ne

Digitized by Google

reste plus qu'à les remplir en y foulant le sucre au moyen de masses assez semblables à celles de nos paveurs appelées *demoiselles* ; à clouer les caisses et à les affermir par des lanières de cuir. — Le nom de la sucrerie dont elles emportent les produits est gravé dessus au fer rouge. Le chemin de fer les enlève, les navires leur font traverser l'Océan, et le sucre va finir sa destinée sur la table à thé de quelque joyeuse compagnie fort insoucieuse de savoir d'où il vient et ce que sa production a coûté de travaux et de peines.

En Europe, le sucre est soumis de nouveau aux opérations d'un raffinage savant qui le transforme encore, le décolore plus parfaitement, et en fait le plus beau et le plus doux produit qu'on puisse imaginer. — Mais les sucres de *Guines*, de la *Ponina* et quelques autres qui se consomment spécialement sur le marché du Nord des Etats-Unis, sont d'une telle qualité que le raffinage en serait sans objet. En parlant de la *Ponina*, j'aurai l'occasion d'expliquer par suite de quels perfectionnements dans la fabrication, le sucre atteint, dans les sucreries mêmes, une qualité aussi complètement supérieure.

Aspect de la Sucrerie.

L'aspect de la sucrerie en temps de roulaison est d'une animation extrême. Tout retentit de cris, tout respire le mouvement. Ici les charettes déchargent la canne, là les machines fonctionnent soufflant bruyamment de temps à autre dans leur sifflet aigu ; la fumée des fourneaux, emportée par le vent, mêle ses noires spirales aux blanches vapeurs de l'échappement des chaudières. Plus loin, les tiroirs étalés au soleil, se peuplent d'une bande noire occupée à casser et étendre le sucre blanc, tandis que dans le fond, au dessus de la meule à claire-voie qui pétrit la fange utile, passe comme dans un décor d'opéra le char qui porte les pains à la purgerie sur des rails suspendus à hauteur de la toiture.

Au moment des repas, le travail s'arrête; le silence se rétablit ; on nettoie alors les machines et les chaudières, tandis que d'innombrables troupeaux de bœufs stupides et de taureaux inoffensifs viennent, l'anneau de corde dans le nez, étancher leur soif le long de l'abreuvoir de pierre. L'atelier de charronage construit et répare les véhicules de cette immense exploitation, l'atelier des tonneliers retentit de coups de marteau redoublés ; les caisses se façonnent ; les boucaults s'arrondissent et se cerclent ; la scierie mord le bois en sifflant, et sur la piazetta de la maison de l'intendant, de blonds et blancs enfants du Nord, jouent avec les chiens,

Digitized by Google

chassent les oies, accueillent leur père par des cris de joie lorsqu'il descend chaque jour de cheval après sa tournée dans les champs. Tout dans ce centre des constructions est bruit, mouvement, animation.— Les écuries, ouvertes à tous les vents et seulement protégées par une toiture, abritent nombre de chevaux et de mules presque tous bêtes de selle. — Le baracon des nègres, désert le jour à l'heure du travail, ne retentit que du grognement varié sur tous les tons d'une autre population noire de quadrupèdes qui ne s'inquiète guères de sa condition, et consent volontiers à être emprisonnée dans des bauges pourvu qu'elle y trouve, sans se déranger, le manger et le dormir.

Mais il fait chaud dans la vaste cour ; le soleil est torréfiant ; cherchons un asile dans le bois d'orangers touffus qui ceint l'habitation. Nous passerons d'abord par deux maisons situées aux limites de l'enceinte.

La maison créole et l'Infirmerie.

A l'extrémité du bois d'orangers, ombragée à demi par les palmes de cocotiers qui penchent sur elle leur ramure babillarde, s'ouvre la piazza d'une maison isolée. Ne demandez pas qui l'habite. Regardez seulement cette fourmillière de petits chérubins bouffis et noirs qui, fidèles à leur nature, fuient l'ombre pour aller se rouler au soleil. Si les noirs sont fort laids dans l'âge mûr, ils sont fort beaux dans la première enfance. Leur petite face brune rebondie, éclairée de deux yeux magnifiques, fait plaisir à voir ; leurs lèvres n'ont pas pris encore ce développement bestial qui nous repousse ; leur nez n'a pas pris en largeur ce que le nôtre prend ordinairement de développement dans une autre direction ; et il n'est pas jusqu'à leur laine crépue qui n'ait (à distance) un caractère assez agréable. Leur peau lisse et du plus beau chocolat se replie grassement sur leurs membres potelés, et comme la modestie n'est pas le premier fondement de leur éducation, ils livrent sans contrainte à l'admiration générale tout ce qui est chez nous un secret réservé à la contemplation maternelle et dont l'orgueil paternel lui-même ne trouve pas toujours à avoir sa part. — Mentionnerai-je que tous les poupons ne sont pas noirs? il en est aussi de cuivrés dont les cheveux commencent à se détortiller. — « Pas de père ! s'écrie Brid'oison. Im-imbécile ! Est- est-ce que ça se peut ? — On est toujours fils de quelqu'un ! » — Passons. — Les mères et les enfants se portent bien!

L'autre case est l'infirmerie, peu animée d'ordinaire, mais où se trouvaient quand j'y fus, quelques malheureux, victimes d'acci-

Digitized by Google

dents graves. L'un d'eux avait eu les jambes brisées par une roue de charette ; les ligatures étaient faites. — A quoi songent ces pauvres diables, qui songent si peu, pendant les quarante jours qu'ils ont à passer sur leurs cadres ? — L'amputé du bras droit dont j'ai dit l'histoire nous regardait sans étonnement ni embarras. — Quelques fiévreux, roulés dans leurs couvertures, se consolaient de la fièvre par le repos et le sommeil. Dans une partie séparée, trois ou quatre femmes indisposées gardaient leur lit de planches ; une seule déjà vieille, pour avoir négligé une plaie et travaillé sans parler de son mal afin d'éviter l'infirmerie, avait dû subir l'amputation d'un gros doigt de pied attaqué de la gangrène. Les infirmeries, si propres qu'elles soient, si bien tenues qu'on les maintienne, sont d'un aspect peu aimable, et que ne compense pas même l'embonpoint prospère de l'infirmier. Aussi m'y arrêtai-je seulement pour constater que les malades y étaient l'objet de tous les soins que, libres, ils eûssent tronvés dans les meilleurs hopitaux.

Outre l'infirmerie ordinaire, se trouve encore à un mille environ de la sucrerie, une case de santé réservée surtout aux femmes et aux enfants chez qui se révèlent des maladies puisées dans le sang vicié de leurs parents. —Abritée derrière des caféiers, au fond d'un verger qui alimente la table des convalescents, cette petite case blanche semble se cacher à tous les regards. Il me parut que quelques jeunes négresses en faisaient autant quand nous passâmes, à cheval, la revue générale. Il serait donc peu charitable d'en rechercher la cause.

L'habitation.

Ste-Hélène est à proprement parler la seule sucrerie habitable que je connaisse. Soit que leur éloignement de la Havane en rende le séjour plus difficile par le déplacement qu'il exige, soit que la nature de l'exploitation y nuise aux agréments de la villégiature, toujours est-il que les propriétaires n'y font en général que de rares et courtes apparitions nécessitées seulement par leurs intérêts. Ils n'y ont donc guères qu'un pied-à-terre presqu'invariablement planté sur un terrain nu, sans aucun des ombrages qui sont un charme partout, mais une nécessité à l'île de Cuba. Ste-Hélène fait exception. Construite dans un des angles du terrain occupé par les bâtisses, mais en dehors du rayon où s'agite le travail, l'habitation s'abrite sous une vaste piazetta qui la défend du soleil de trois côtés, et s'adosse à un jardin divisé en potager cultivé et en bois de promenade ombragés. A toute heure du jour

Digitized by Google

et en toute saison, vous y pouvez donc sortir sans crainte du soleil. Une case particulière séquestre les cuisines loin des pièces où l'on se tient ; une autre case de cinq ou six chambres attenante au logis principal offre son hospitalité aux étrangers et aux amis quand la famille est déjà au complet, et de magnifiques cocotiers l'encadrent et la protègent de leurs palmes immenses. Rien de gai, d'agréable et de *colonial* comme la table dressée sur la piazza, le cercle des fauteuils nattés à balanciers, et les repas pris ainsi toute l'année en plein air, sous un ciel qui n'a pas d'inclémence, et à l'ombre d'arbres que le froid ne dépouille jamais de leur feuillage. Un dîner à l'air est toujours gai. — Est-ce la raison qui me fit trouver ceux de Ste-Hélène si appétissants, et qui nous les faisait assaisonner d'une foule d'histoires, d'anecdotes, de souvenirs et de causeries où s'envolaient les heures inaperçues.— La nappe levée, nous restions accoudés sur la table d'acajou, le fourneau d'argent au centre, le cigare à la bouche, et nous devisions d'autant plus gaiment, il faut le dire, que nous y mettions moins de façon. — La causerie était comme nous, de toilette un peu négligée. Il n'y avait point là de dame, et quelquefois nos histoires se décoletaient un peu plus qu'une puritaine au sermon. Entre nous, j'ai toujours eu un faible pour les épices. D'autres appelleraient cela des sucreries ; mais j'ai déjà tant parlé de sucre !

Habituellement nous nous levions de bonne heure, à l'aube ;— le café pris, nous montions à cheval et nous allions courir les champs, tantôt aux cannes, tantôt aux bois, tantôt aux pâturages. Il y avait toujours ça et là quelque maison dépendante de Ste-Hélène où allumer un cigare, car le cigare est tout naturellement le plus fidèle compagnon du voyageur à l'île de Cube. — Dans l'une d'elles se trouvait un créole déjà grisonnant, basané comme un cuir de Cordoue, bon-vivant du reste, et passionné pour les combats de coqs. Il élevait lui-même de ces vaillants oiseaux, et me faisait là-dessus des dissertations superbes en Espagnol ; je ripostais en Italien, et nous nous entendions à merveille. — Le gaillard me montrait ses coqs, mais le hazard me fit rencontrer là une poule qu'il ne m'avait pas vantée, et c'était bien à tort, car jamais plus jolie petite mulâtresse de seize ans ne présenta le feu à un cavalier peu pressé d'allumer son cigare. Le feu était un charbon dans une cuiller ; le cheval se mit à caracoler, la cuiller tourna et le feu tomba. Il fallut le ramasser ; — mais ce diable de cheval ne voulait pas rester tranquille. — Elle se mit à rire, et moi aussi. — Alors c'était le cigare qui se refusait à prendre feu. — Le vieil amateur de coqs arriva des champs lorsqu'enfin le cigare était

Digitized by Google

allumé ; il n'eut pas besoin de prendre le cheval par la bride : — Adieu ! jolie brune ! — Je n'ai plus revu la mulâtresse.

Nous rentrions pour déjeuner, nous fumions de rechef. Dans le jour, je prenais mes crayons et mes pinceaux, mon parasol *ad hoc* et je dessinais. — Nous dinions à trois ou quatre heures. Après dîner nous refumions en jasant ; nous remontions à cheval, et la nuit venue, nous passions la soirée sur la piazetta ; j'écrivais mes notes de voyage, et nous nous couchions enfin après avoir secoué la cendre de notre vingtième cigare, et bu un verre d'excellent *guarapo*. Jamais je n'ai dormi de meilleur cœur.

Il n'était pas de jour où je ne fisse quelques tours de promenade répétés à l'ombre des citronniers touffus, des orangers, des palmiers, des cocotiers, des arbres enfin de toute espèce qui abritaient ce lieu charmant. Notez que les oranges dorées pendaient partout aux branches comme pour s'offrir à la main, et ce sont positivement les oranges les plus exquises que j'aie goûtées de ma vie. D'autres fruits savoureux et délicats ne laissaient d'autre embarras que celui du choix. — Je dirais bien leurs noms, mais les mots espagnols disparaissent vite de mon inconstante mémoire ; faute de les avoir écrits sur place, je n'y puis revenir, et je n'en ferai pas la description.

Le bois d'orangers avait aussi ses habitants. — Madame la comtesse Merlin, parlant de la plantation de son père y fait figurer de charmants petits singes se balançant sur leur queue ; mais les jeunes femmes (elle l'était quand elle écrivait cela) et les femmes d'esprit (c'est un don qui survit aux autres) ont des privilèges sur lesquels je ne puis empiéter même pour orner le tableau. Je n'ai donc pas le moindre sapajou à faire intervenir. — Pourquoi les perroquets n'y venaient-ils pas au moins butiner ? En revanche, les vautours y furetaient sans cesse, et je les y ai vu pourchassés à outrance par de simples poules inquiètes pour leurs poussins. — C'est un beau sentiment que l'amour maternel, et qui fait faire de grandes choses ! — Les poules avaient donc droit d'asile dans les taillis ; elles y vivaient en bonne intelligence avec les paons, par moments avec les dindons échappés à la surveillance d'une vieille négresse, et surtout avec les oies, le plus sociable et le plus calomnié des oiseaux domestiques.

Le feu dans les cannes.

Les scènes de la vie de planteur ne sont pas toujours aussi pastorales que celles que je viens de décrire, et parfois l'idyle fait place au drame. Quand les récoltes sont mûres pour la coupe, les

Digitized by Google

feuilles inférieures de la canne tombées sur le sol, et desséchées par la chaleur, y forment une litière épaisse, inflammable, dont la moindre imprudence, ou la vengeance la plus aisée, un cigare mal éteint ou une étincelle trop bien dirigée peuvent faire l'aliment d'un vaste incendie. Aussi, à cette époque de sécheresse, des hommes à cheval et armés veillent-ils nuit et jour au feu à l'entour des champs, et surtout aux abords des chemins passagers. Ces précautions préviennent souvent de grands désastres, en donnant l'alarme à temps. Quelques jours seulement avant notre arrivée à Ste-Hélène, le feu se déclara ainsi, sans qu'on sut comment, près de la sucrerie ; il faisait peu de vent, et en un instant le carré d'où s'élevait la fumée fut enveloppé d'esclaves gardant les allées des quatre côtés. Préserver les carrés voisins est en pareil cas le seul but à atteindre. On coupa aussitôt les cannes qui bordaient la route du côté où portait l'air; les sceaux, les tonneaux d'eaux circulèrent sur des charettes : le carré fut dévoré en entier ; mais le feu s'arrêta là, impuissant à franchir les allées, et ce malheur fut considéré comme peu de chose en comparaison de ce qu'il aurait pu être, si le vent eût été plus violent.

A la *Paz*, sucrerie voisine, le colonel Carrillo fut moins heureux. Un jour que le vent soufflait avec violence, le feu prit ou fut mis à la récolte encore sur pied, et précisément au vent. Quand on s'en aperçut la flamme courait dans les cannes avec la rapidité d'un cheval au galop ; tous les esclaves furent sur pied en un instant ; ceux des sucreries voisines accoururent à l'appel de la cloche ; tout fut inutile. Arrivé sur le bord des chemins qui coupent et divisent régulièrement les carrés, le feu franchissait l'intervalle ; poussées par le vent, les flammèches embrasaient l'air, volaient dans la distance, tombaient en étincelles dans les carrés voisins, et allumaient de nouveaux foyers ; dans ce brasier infernal pétillaient de toutes parts les cannes en se tordant sous la morsure des flammes ; c'était le bruit d'une armée se battant par feux de file, et le craquement multiplié des mousquets d'une avant-garde engagée vivement. — A travers la flamme et impuissants à l'arrêter, couraient de toutes parts comme des démons de l'enfer les formes noires des esclaves éperdus ; les cris des mayorals, les claquements redoublés de leurs fouets se mêlaient à la confusion, et volant d'un carré à l'autre sur leurs chevaux épouvantés, l'administrateur et les employés ne savaient plus de quel côté faire face à l'invasion brûlante. La maintenait-on d'un côté ? elle redoublait de l'autre de furie et d'étendue. Bientôt les voisins terrifiés eux-mêmes et voyant le danger les envahir, retirent leurs esclaves, courent sous le vent dévançant le feu, et là, la torche

Digitized by Google

a la main, incendient eux-mêmes les lisières des derniers carrés pour que la flamme remontant lentement contre le vent n'offre plus que des cendres au torrent embrasé qui vient à sa rencontre. La récolte fut prise ainsi entre deux incendies dont l'un sauva les récoltes voisines de l'atteinte de l'autre. Le feu dura cinq heures. Quand il s'arrêta il avait dévoré *six cents acres* de cannes, et quatre mille caisses de sucre peut-être étaient anéanties !

Le colonel Carrillo était à la Havane en ce moment. Le surlendemain il recevait la nouvelle d'une perte évaluée à *soixante-dix mille piastres* (trois cent cinquante mille francs !) Le colonel continua à fumer son cigare ; le soir il était comme de coutume au théâtre Tacon applaudissant la *Steffenone* et le lendemain il partait pour la *Paz*. Nous y étions en même temps que lui, et nous visitâmes ensemble à cheval ces champs dévastés où sur une couche de cendres noires se tordaient au vent les squelettes calcinés des cannes à sucre. C'était tout ce qui restait de la récolte de cette année. Des nègres les coupaient et les amassaient en tas pour alimenter le feu des fourneaux l'année suivante. J'étais cruellement frappé d'un tel désastre, et je ne me lassais pas d'interroger à ce sujet l'intendant, compatriote qui n'avait quitté Paris, où il était né que pour venir en droite ligne à l'île de Cube.

M. Diago réfléchissait, et il y avait de quoi. Quant au colonel Carrillo, il causait de choses et d'autres fumant son cigare avec cette sublime quiétude des Espagnols devant un malheur irrépable. Un Français s'en serait pris pour dix ans au ciel, à la terre, et aux enfers ! M. Carrillo, officier distingué, trouvait plus intéressant de nous raconter les épisodes les plus saillants de ses campagnes dans la péninsule, lorsque sous les ordres des généraux de la reine Christine, il battait et se faisait battre bravement par les héros de la guerre civile, Zumalacarrégui, Gomez, etc., etc, au beau temps des guérillas.

Révolte des Nègres.

D'autres scènes non moins terribles, et plus dramatiques encore se sont passées sous le toit de Ste-Hélène. A l'époque de la vraie conspiration des nègres, non pas celle de l'année suivante que grossirent à plaisir, s'ils ne l'inventèrent pas, des gens dont la terreur et le malaise général servaient la politique ou les intérêts, toute la famille de M. Diago était réunie à Ste-Hélène. Les bruits sourds précurseurs des tempêtes couraient dans l'air ; les rumeurs menaçantes s'élevaient de toutes parts ; les préparatifs des hommes menacés se faisaient au milieu des angoisses des

Digitized by Google

femmes, lorsque tout-à-coup on apprit qu'une révolte avait éclaté sur l'habitation de M. le comte de San-Fernando. Tout avait été mis au pillage, brisé ; les blancs avaient été tués ; la maison et les récoltes étaient brûlées ; les esclaves des habitations voisines s'étaient bientôt joints aux révoltés, et leur armée au nombre de plusieurs mille, grossissant à vue d'œil, se dirigeait vers Altamisal semant partout sur son passage la terreur, la mort, le pillage, le viol et l'incendie. A chaque instant les rumeurs devenaient plus alarmantes ; ils approchaient, et des colonnes de fumée qu'on voyait s'élever au loin à l'horizon étaient les jalons de leur marche. Que faire ? Rester à l'habitation, c'était encourir sa perte. La maison construite en bois, n'offrait pas de chances suffisantes de défense ; le feu en aurait raison en un instant. Il y avait à quelque distance une maison bâtie toute en pierres de maçonnerie ; les murs en étaient épais et solides. On en pouvait faire une sorte de forteresse contre les nègres ; on résolut donc de s'y réfugier, et tout d'abord, d'y conduire les dames. Deux hommes seuls, MM. Daguerre et Francesco Diago persistèrent obstinément à rester sur l'habitation pour maintenir les esclaves, et au péril de leur vie protéger leur fortune à la tête de leurs noirs fidèles. Quel voyage ce fut, par des chemins affreux, dans toutes les terreurs d'une réalité terrible, grossie encore par l'imagination, on peut se le figurer plutôt que l'écrire. Enfin, sous l'escorte des domestiques et des esclaves sûrs, on arrive. Mais quel spectacle ! De toutes les habitations dans un rayon de plusieurs lieues, les familles de planteurs étaient accourues ; il s'y trouvait déjà plus de monde que les murs n'en pouvaient contenir. On entassa néanmoins les dames pêle-mêle à l'intérieur ; à peine si on put leur procurer pendant plusieurs jours de quoi se nourrir ; quant au reste, on n'y songeait même pas ; tous les blancs qui les accompagnaient, frères, maris, enfants armés et résolus, attendirent l'attaque ; heureusement l'attaque n'eût pas lieu.

Les nègres révoltés ne se montrèrent pas républicains. Dès l'abord ils choisirent parmi eux un Roi et une Reine, mascarade barbouillée de sang, où le grotesque le dispute à l'horrible, et conduisant dans une vieille volante disloquée ces deux fétiches barbares accoutrés de tous les oripeaux qu'ils purent trouver, ils se grisèrent et commencèrent une marche triomphale sur Bemba. Mais à Bemba ce jour-là, il n'était pas si difficile de trouver cinquante blancs armés jusqu'aux dents que cinq chevaux, le jour où j'y passai. Les blancs retranchés et barricadés dans une maison de pierre, accueillirent l'avant-garde à coups de fusil. Toute l'armée s'ébranla aussitôt, et avec des hurlemens féroces et stupides

Digitized by Google

se jeta sur la maison, le couteau d'une main, la torche de l'autre. Mais la torche ne mord pas sur la pierre, et le plomb mord fort bien sur la peau, fût-elle noire comme la nuit. L'attaque fut repoussée. L'hésitation se mit chez les assaillants qui voyaient tomber les plus enragés des leurs. Profitant de ce moment d'incertitude, les blancs jettent eux-mêmes les portes à bas, s'élancent le pistolet et la machette aux poings au milieu de cette horde stupéfaite. Le combat fut terrible ; d'un côté c'était une rage frénétique mais aveugle ; de l'autre un courage désespéré mais intelligent ; aussi la victoire n'eût-elle pas à hésiter. La débandade se mit bientôt chez les noirs ; une terreur panique, une fuite désordonnée succédèrent à l'ivresse du vin et du combat, et comme en pareil cas, il y allait de la vie ou de la mort de tous les blancs, du salut ou de la perte de l'île, on ne fit pas de prisonniers. A quoi bon ? Il fallait tuer ou être tué ; on tua, et pendant plusieurs jours tout ce qu'on trouva des débris épars de la horde révoltée fut passé par les armes. S'il en resta, il n'en resta guères.

Depuis cette époque, Ste-Hélène voit revenir de temps en temps le maître sous le toit de l'habitation ; mais la maîtresse et sa jeune famille n'envisagent pas sans un certain effroi un séjour de quelques semaines aussi loin de la Havane. Après tout, Puentes-grandes est bâti ; les dames l'habitent toute l'année, et quand on a sous la main toutes les jouissances du luxe et tous les comforts d'un palais créole, on peut bien se passer de l'ombrage parfumé des orangers, et de l'activité industrieuse de la sucrerie.

R. DE TROBRIAND.

Digitized by Google

LE CONCERT DE FLEURS.

NOUVELLE BRETONNE.

Suite et fin.

J'allais plus souvent à la pêche qu'à la chasse, parce que j'aimais la mer de cœur. J'étais heureux quand je me voyais glisser sur le dos de l'eau qui écumait frappée par mes avirons, ou que, laissant la barque errer à son gré, je me sentais mollement balancé par les flots qui semblaient me bercer comme une nourrice son enfant. Puis, quand la nuit, le vent chassait au-dessus de ma tête les nuages qui fuyaient comme de grandes ombres, et venait siffler dans mes vêtement humides, je me sentais saisi d'une sainte frayeur ; je tombais à genoux au fond de ma barque, et je priais Dieu. Oh ! que j'ai souvent regretté ces heures de danger et d'extase où ma poitrine se dilatait au souffle de la brise, où mon cœur se remplissait des vagues et tristes mélodies de l'Océan, où je vivais en quelques heures une vie d'un siècle !

La bonne femme était toujours inquiète de moi quand je ne rentrais pas le soir, et elle me faisait des reproches amicaux de mes longues absences. Je lui promettais toujours de ne plus recommencer, et toujours je recommençais.

Un soir j'étais parti pour la pêche. La mer houlait fortement ; le vent gémissait en passant sur les flots qu'il avait soulevés. Je me laissai aller à mes pensées ordinaires. Comme je n'aimais pas troubler mes solennelles et douces mélancolies par la fatigue d'un travail corporel, cette nuit-là, comme de coutume, je me couchai au fond de la barque et je la laissai voguer à la dérive. Le vent augmenta de force ; la mer houla davantage. Tout présageait une tempête affreuse. Elle ne se fit pas attendre. Le tonnerre gronda, les vagues grossirent et le vent mugit. Je me levai rapidement, et je me mis aux rames ; mais ce fut en vain.

Digitized by Google

Le courant m'entraîna avec une violence irrésistible, et je fus obligé de m'abandonner à son caprice. Au bout d'un quart d'heure d'angoisses, j'aperçus la terre à quelques brasses ; au bout d'une minute, la barque heurta un rocher, se brisa et je tombai dans l'eau. Heureusement j'avais pied, et je n'étais qu'à deux pas du bord. J'y arrivai. Au lieu de me trouver, comme je l'espérais, sur la terre ferme, j'étais sur cette île que je n'ai pas quittée depuis.—

Je ferais volontiers comme les héros bavards d'Homère qui passaient jusqu'à deux jours et deux nuits à écouter et à conter des histoires. Quoique la nuit fût déjà avancée, je priai Mériadec de continuer son histoire. Privé depuis trois ans du plaisir de converser avec des hommes, il était aussi désireux de parler que moi d'écouter. Aussi ne fit-il pas de difficulté. Nous ranimâmes le feu qui s'éteignait ; j'allumai un nouveau cigare, et Mériadec reprit en ces termes :

— Quand le matin arriva, j'étais mouillé des pieds à la tête, je grelottais de froid et de fièvre ; mais le soleil levant sécha bien vite mes vêtements et réchauffa mon sang. Je m'assis sur le rivage, en pensant à ma barque que j'avais perdue, et à la bonne femme qui devait me croire mort. J'attendais qu'un bateau pêcheur passât pour me tirer de mon île ; il n'en passa pas un seul pendant toute la journée. Je couchai encore à la belle étoile. Le lendemain je mourais de faim. J'attendis plusieurs heures encore l'arrivée de quelque bateau ; mais n'en apercevant pas, je me mis en quête d'un peu de nourriture. Pour cela il fallut parcourir l'île qui n'est pas très grande. Je ne vis que des peupliers, des bouleaux, et quelques autres arbres sauvages dont je ne sais pas le nom. Aucun ne portait de fruit. J'apercevais de temps en temps des lapins qui s'arrêtaient à me regarder, et qui se sauvaient quand j'approchais trop d'eux. Enfin je fus obligé de retourner sur le bord de la mer, pour voir si j'y serais plus heureux. La marée était haute ; il me fallait attendre qu'elle descendit. Alors je ramassai des moules et des huîtres qui, par bonheur, étaient assez nombreuses dans cet endroit. Ce fut là mon premier repas. La nuit comme il ne faisait pas trop chaud pour coucher à la belle étoile, je résolus d'allumer du feu. Je rassemblai un gros tas de feuilles sèches, je pris deux silex sur le rivage, et je me mis à les frapper fortement l'un contre l'autre. Je fis cet exercice pendant plus d'une heure, sans pouvoir obtenir autre chose que des étincelles ; enfin le feu prit légèrement à une feuille et se propagea peu à peu. Je l'activai de mon souffle ; puis j'allai chercher de petites branches que je jetai dessus. Alors j'eus un bon feu que je pris soin d'entretenir, et je m'endormis à côté, espérant que quelque pêcheur de

Digitized by Google

nuit l'apercevrait de loin et qu'il viendrait me chercher dans sa barque. Je fus réveillé par un bruit singulier qui m'effraya. En ouvrant les yeux, j'aperçus des arbres qui brûlaient à cinquante pas de moi. Le vent avait emporté quelque branche enflammée qui les avait incendiés ; comme il était très fort, je n'avais pas l'espoir de voir le feu s'éteindre. Heureusement l'atmosphère, qui est dans notre pays d'une excessive mobilité, changea tout à coup. Le vent cessa et la pluie tomba à flots, de sorte que le lendemain il y avait par terre des arbres dépouillés de leurs branches, des branches à moitié consumées, les restes d'un bouquet de bois qui était là debout la veille.

Je menai quelque temps la même vie, espérant tous les jours être tiré de cette île, voyant chaque jour mon espoir s'évanouir. Comme l'hiver approchait, je sentis que je pourrais bien être exposé à le passer dans cette île, et qu'il me fallait un asile pour m'abriter. A force de recherches, je découvris une grotte obstruée d'épines, mais qui paraissait devoir être assez spacieuse. Je mis le feu aux ronces et j'entrai. La grotte était en effet passablement grande ; elle descendait de quelques pieds dans la terre et formait, à son extrémité apparente, un coude qui conduisait à une autre grotte aussi grande que la première, où n'arrivaient ni le vent ni la lumière. Je fus obligé de prendre une torche pour y pénétrer. Elle me parut en tous points convenable pour en faire mon séjour. Je fis devant l'entrée un petit mur en silex, que je cimentai avec de la terre glaise. Je me mis à tendre des piéges aux lapins, comme jadis ; je tressai des joncs dont je fis des cordes. Les peaux de lapins et les tresses de joncs servirent à m'habiller. Je fis des provisions pour mon hiver, et je le passai là d'une manière assez commode. J'avais pris mon parti sur mon exil. L'été suivant, je me bâtis cette hutte avec les débris de l'incendie, des silex et de la terre glaise. Je m'y trouve encore mieux que dans la grotte.

Quoique j'eusse pris mon parti, comme je vous l'ai dit, j'avais souvent de grandes tristesses en me voyant si près de la terre ferme et si loin de mes semblables ; car,—je ne sais si c'est une bizarrerie de mon caractère, — moi qui avais fini par prendre les hommes en aversion et par ne plus aimer que la solitude, maintenant que j'étais confiné dans une solitude forcée, j'aurais donné dix ans de ma vie pour me retrouver au milieu de ces mêmes hommes que j'avais presque haïs.

— Oui, lui dis-je, le cœur de l'homme est ainsi fait, qu'il déteste ce qu'il a et regrette ce qu'il n'a pas.

— Quelquefois je voyais dans le lointain les frégates neuves

Digitized by Google

qu'on lançait à la mer et les drapeaux déployés sur le faîte des maisons de Saint-Servan et de Saint-Malo. Il me semblait entendre les cris de joie de la foule rassemblée sur le rivage et les applaudissements des femmes, dans les barques pavoisées, et les retentissements des cloches qui sonnaient à triple volée dans les clochers des deux villes. « Pourquoi, me disais-je, pourquoi donc suis-je si près et si loin de toute cette joie et de toute cette vie humaine ? pourquoi suis-je placé trop loin des hommes pour partager leur bonheur et assez près pour l'envier ? » Et je m'en retournais, pleurant, dans ma grotte solitaire.

Un jour, — un jour d'orage, — des pêcheurs passaient rapidement près de ce coin de terre où je vivais oublié de tous, excepté de Dieu, peut-être. Je m'avançai sur le rivage et je leur criai de me prendre à leur bord. A ma vue, ils poussèrent tous un cri d'horreur : « L'ombre de Mériadec ! s'écrièrent-ils, l'ombre du sorcier ! » et ils me tirèrent un coup de fusil qui ne m'atteignit pas. Je continuai de leur parler. Alors, saisis d'une terreur panique, ils se sauvèrent à force de rames, en chantant cette prière :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours,
Veillez à ma défense,
Prenez soin de mes jours,
Et quand ma dernière heure,
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure,
De la plus sainte mort.

Depuis ce temps-là je n'ai revu personne. —

L'histoire de Mériadec étant finie, je me couchai de mon côté, et lui se coucha du sien,chacun sur une bonne litière de feuilles sèches. Je dormis comme un bienheureux. Je fus réveillé au point du jour ; le temps était magnifique. On se leva : je ne dirai pas qu'on s'habilla ; et après s'être un peu secoué, on se prépara à partir.

Mériadec, assis sur son fagot, nous regardait faire, les larmes aux yeux.

— Allons, en route ! m'écriai-je.

Tout le monde s'ébranla.

— Et moi ? dit Mériadec d'une voix profondément triste.

Je lui dis que nous allions l'emmener avec nous. Il paraît que cette idée si naturelle ne lui était pas entrée dans la tête ; car il fut saisi d'une étrange émotion de joie en m'entendant lui dire cela. Le bonheur fit couler de ses yeux les larmes qu'y avait fait venir le chagrin. Ses mains tremblaient. Il voulut parler, et ne

Digitized by Google

put que bégayer quelques sons inarticulés. Enfin il me baisa la main avec transport et s'écria :

— Comment ! je vais partir !

— Oui, partir dans un instant.

— Je vais revoir le village, et le clocher,et la bonne femme ! Je vais revoir le grand chêne sous lequel j'allais m'asseoir au clair de la lune ! et la bonne femme que je n'ai pas vue depuis trois ans, pauvre bonne femme ! et la petite chaumière, et le petit jardin ! O mon Dieu, mon Dieu, que je suis heureux !

La joie de ce pauvre homme me faisait peine et plaisir à la fois. Je lui dis de se préparer à nous suivre, parce qu'il était temps de partir. Il me demanda la permission de dire adieu à sa grotte et à son jardin. Nous le suivîmes. Il entra dans sa grotte, qui était en effet très commode et assez jolie. Il toucha tout ce qui s'y trouvait, les provisions de feuilles et de peaux, les parois, la terre. Il eût voulu tenir la grotte dans ses bras et l'embrasser. Puis nous allâmes à son jardin, où il n'y avait absolument que des fleurs. Encore les espèces en étaient-elle rares. C'étaient des races sauvages qu'il avait trouvées dans l'île. Il les respira, les caressa, les embrassa toutes les unes après les autres, comme un père qui va quitter ses enfants.

— Oh ! dit-il, que je vous aime, mes pauvres fleurs ! C'est vous qui m'avez consolé dans mon chagrin, qui m'avez tenu compagnie dans ma solitude, qui m'avez aimé et caressé dans mon dénuement. O mes bonnes et belles fleurs, que je vous aime !

Nous riions un peu de ses apostrophes. Il se retourna vers moi d'un air très grave :

— Elles me comprennent, ces fleurs-là. Pendant les trois ans que j'ai passés ici, j'ai appris leur langage, et je comprends parfaitement ce qu'elles me disent. J'ai causé bien des fois avec elles au clair de lune, et elles m'ont dit de bien belles chansons. Je vous les redirai à vous, parce que je vous aime. Vous verrez !

Et il se redressa en me lançant un regard plein d'orgueil qui contrastait singulièrement avec l'expression grave et douce de sa physionomie. Je m'étonnai peu qu'un homme qui avait tant souffert déraisonnât un peu sur un sujet si indifférent.

Nous mîmes à la voile. Le ciel était bleu, l'air frais et embaumé, le temps magnifique. Notre traversée se fit vite et gaiement ; nous causions de notre aventure si heureusement terminée. J'aperçus à la ceinture de Mériadec son couteau si mince avec lequel il m'avait repêché mon cigare ; et, désireux de posséder un instrument témoin et compagnon de ses malheurs, je lui offris de l'échanger contre un excellent couteau anglais que je lui montrai. Il refusa.

Digitized by Google

— Cependant, lui dis-je, le mien est meilleur.

— Oui, mais il ne m'a pas servi pendant trois ans d'exil, le vôtre.

Quand nous eûmes débarqué, nous lui donnâmes l'argent que nous avions sur nous, et nous lui souhaitâmes un bon voyage.

. . . . . .

Dernièrement je l'ai rencontré à Paris. Il était misérablement vêtu, et portait pendue à un large ruban de fil une petite boîte de verre carrée, dans laquelle on distinguait des fleurs de différentes espèces. Cela était fermé avec beaucoup de soin. Sa physionomie était triste et découragée. Quoiqu'il n'eût plus sa grande barbe et ses grands cheveux, il me sembla maigri et vieilli.

— Bonjour, Mériadec, lui dis-je en patois.

— Bonjour..... me répondit-il d'un air incertain. Puis il parut se rappeler quelque chose, et répéta avec cordialité : — Bonjour, monsieur. — Il m'avait reconnu.

— Eh bien ! que faites-vous à Paris ?

— Je donne des concerts de fleurs.

— Des concerts de fleurs ?

— Oui, n'est-ce pas que c'est beau ? Venez chez moi, je vais vous en donner un pour vous tout seul.

Il demeurait dans un infâme grenier où la pluie et le soleil devaient entrer comme dehors. C'était au huitième étage ou au neuvième, je ne sais. Il me fit asseoir sur une paillasse qui composait à elle seule tout son ameublement. Là il me conta la seconde partie de son histoire.

Quand il revint à son village, la bonne femme était morte depuis longtemps, et sa maison avait été vendue avec son petit jardin. Et comme il y entra la nuit pour y aller rêver, le nouveau propriétaire le prit pour un voleur, lui tira un coup de fusil qui le blessa au bras, et le fit mettre en prison. Il en sortit, et, après bien des peines et des souffrances, il trouva de l'ouvrage, et travailla pendant quatre ans, plus malheureux qu'autrefois, parce qu'il était encore plus isolé. Il ne put jamais se faire un ami parmi les pêcheurs bretons ; il était trop tranquille et trop aimant.

Il allait quelquefois en bateau visiter sa petite île, où il passait un jour ou une semaine, selon l'époque. Puis il revenait travailler, parce qu'il avait besoin d'argent pour accomplir une idée qui lui était venue. Au bout de quatre ans, il avait ramassé une petite somme d'argent. Alors il vint à Paris, dont il avait entendu parler comme d'une merveille. Il y fit faire cette petite boîte de verre que j'avais vue, y mit des fleurs, et se présenta en différents endroits

Digitized by Google

pour donner des concerts de fleurs. Tout le monde se moqua de lui. Il y avait un mois que cela durait lorsqu'il m'avait rencontré.

— Oui, me dit-il, ils m'ont tous ri au nez quand je leur ai parlé de mon concert de fleurs ; ils m'ont dit que j'était un fou... Comme si ce n'était pas eux qui sont des fous de ne vouloir pas entendre un concert de fleurs. — Ecoutez, vous !

Il ouvrit la boîte, qui était divisée en une quinzaine de compartiments. Au fond de chaque compartiment il y avait des fleurs, et au-dessus de petites couvertures de bois blanc qui obéissaient à je ne sais quel mécanisme. Il se mit à les soulever les unes après les autres lentement, avec une sorte d'harmonie dans le jeu, allant, venant et revenant comme s'il eût fait jouer un piano. A mesure qu'il avançait dans son concert, ses yeux s'animaient, sa poitrine s'agitait, un enthousiasme brûlant s'emparait de lui. D'abord je ne compris rien, ne vis rien, n'entendis rien ; et je le crus complétement fou. Mais peu à peu le parfum des fleurs enfermées dans la boîte se répandit dans l'air, imprégna mes habits, et commença de m'enivrer. Alors je sentis à mon tour mon cœur battre, ma poitrine s'agiter, tous mes sens se dissoudre dans je ne sais quelle sensation d'ivresse et de volupté. Une odeur succédait à une autre odeur ; un parfum se combinait avec un autre parfum. Je commençais à comprendre, l'harmonie me gagnait. Mes yeux se fermèrent, ma tête pencha ; j'entendis une musique céleste, je vis des jardins orientaux pleins de verdure et de fraîcheur, des bains de marbre qui laissaient voir au milieu de leurs eaux diaphanes les corps rosés de jeunes filles ; mon oreille s'ouvrit à des paroles d'amour, ma lévre frissonna pour y répondre... Je poussai un cri et je me réveillai.

— Et voilà ce qu'ils ont refusé d'entendre ! me dit Mériadec.

En ce moment cet homme était admirable de beauté, de grandeur et de dédain. Je lui pris la main, et nous pleurâmes en silence.

Depuis on l'a mis dans une maison de fous, où je suis allé le voir plusieurs fois. La perte de sa liberté d'abord, et ensuite celle de sa boîte, qu'un gardien maladroit lui brisa, l'affectèrent tellement qu'il est mort de chagrin.

Que la terre soit légère aux cendres du pauvre poëte inconnu !

FÉLICIEN MALLEFILLE.

Digitized by Google

ESPAGNE ET ANGLETERRE.

Suite et fin.

Londres n'est pas l'Angleterre, comme Paris est la France. Si nous sortons de Londres, nous trouvons Manchester, qui ne désespère pas, avec le temps, d'égaler la capitale, et qui commence à se comparer avec elle; Birmingham, qui, par ses industries variées, se suffit à soi-même, et, sans vouloir le disputer à la métropole, se borne à n'en tenir nul compte; Liverpool, dont les *docks*, plus étonnans que les *docks* de Londres, donnent encore mieux le sentiment du contact avec tous les points du globe. C'est là ce que devrait être Cadix, placé sur le chemin de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie; mais Cadix, charmante ville assise sur son rocher, est une aimable morte endormie sous ses palmiers, et dont le blanc linceul est baigné par l'Océan. Je n'ai pas vu Barcelone, mais j'ai peine à croire qu'on trouve là cette activité cyclopéenne de Manchester, de Leeds, de Sheffield surtout, Sheffield, cette grande forge aux mille cheminées, où incessamment la meule tourne et le marteau frappe, et qu'obscurcit une atmosphère de fumée, tandis qu'à deux pas les vertes prairies brillent au soleil.

C'est à Sheffield qu'il faut aller chercher ces *bonnes lames* auxquelles même en anglais Tolède a donné son nom; car la manufacture d'armes de cette ville est aujourd'hui dans un état déplorable, ou plutôt il faut s'adresser au duc de Luynes, qui a retrouvé le secret des vrais *damas*, et qui est une preuve vivante de l'inconvénient des situations héréditaires; car, érudit du premier ordre et doué de la dextérité pratique des artisans inventeurs, s'il n'eût été duc et bien des fois millionnaire, il eût conquis par son savoir une position sociale élevée ou eût fait sa fortune comme ouvrier.

Presque autant que les usines et les fabriques, les vieilles cathédrales et les vieux châteaux couvrent l'Angleterre. C'est le contraste de cette Angleterre monumentale du moyen-âge avec

Digitized by Google

l'Angleterre industrielle de nos jours, qui donne un si grand intérêt à ce pays pour le voyageur dont l'ame est ouverte à plus d'un genre d'impression. Je me trouvai à Birmingham pendant une exposition de l'industrie, admirant les produits de cette industrie si multiple, m'ébahissant devant les manufactures de tout genre, dans lesquelles j'allais contempler des machines qui coupent le fer comme du beurre, l'aplatissent comme du coton ou le crèvent comme du papier, ces intelligentes machines qui semblent changer de rôle avec l'homme en exécutant tout ce qui est difficile ou compliqué et ne lui laissant faire que ce qui est purement mécanique, présenter, par exemple, un billot à la roue ingénieuse qui doit y tailler une poulie ou rattacher les fils brisés pendant que la mule-jenny va et vient comme une ouvrière habile et diligente. Quand j'eus assez admiré tout cela, je pris le chemin de fer, et en deux heures me voilà à Kenilworth, en présence d'un des plus beaux débris du moyen-âge, parmi les gigantesques ruines du château de Leicester tout plein des souvenirs historiques d'Elisabeth et des souvenirs romanesques de la pauvre Amy Robsart, à plusieurs siècles de la mule-jenny et de la vapeur, bien que je n'en fusse qu'à quelques lieues. Un quart d'heure de plus et le chemin de fer me conduisit à Warwick : c'était encore un château du moyen-âge, empreint de toute la grandeur de la féodalité; mais ici le moyen-âge était debout, le château n'est pas en ruines, il est habité. Ces tours tapissées de lierre, ces murs massifs et crénelés abritent les meubles les plus précieux et les tableaux des plus grands maîtres. Entre deux chefs-d'œuvre, on s'approche de la fenêtre, et l'on voit que le château, entouré d'un parc magnifique, est suspendu au sommet d'un rocher pittoresque, au-dessus du cours charmant de l'Avon, qui, à quelques lieues de là, vit naître Shakspeare; dans cette serre qu'on aperçoit là-bas est le plus grand vase antique, le fameux vase de Warwick. Tout cela est réuni, art, nature, souvenirs, antiquités, et tout cela est à une heure et demie des prodiges industriels de Birmingham.

Le même jour, on peut voir ce Sheffield, le Saint-Etienne de l'Angleterre, York et Lincoln avec leurs superbes cathédrales. Après s'être promené sous les beaux ombrages de Durham, avoir vu la paisible ville épiscopale élever au-dessus du feuillage les tours d'une église si curieuse par son architecture de différens âges, on peut visiter Newcastle, le grand magasin de charbon de terre, son curieux musée géologique, le pont colossal qu'elle élève en ce moment à travers les airs, et finir la journée à Edimbourg, sous les arceaux brisés d'Holyrood, dans la chambre à

Digitized by Google

coucher de Marie Stuart. S'il vous reste deux heures, vous pourrez visiter Abbotsford, le château créé et immortalisé par Walter Scott, qui l'appelait *son meilleur roman;*— saluer sa tombe, poétiquement placée sous une arcade solitaire de l'abbaye en ruine de Dreyburg, vous asseoir sur une pierre où il avait coutume de s'asseoir parmi les débris de l'incomparable Melrose, ou suivre sa poésie à travers les singuliers ornemens des colonnes de la chapelle de Roslin.

Le moyen-âge et les monumens qu'il a enfantés sont donc toujours à côté du présent et de l'activité industrielle qui le caractérise: cette opposition a son charme; mais il faut avouer qu'il y a aussi un grand charme en Espagne à oublier entièrement le présent, à se transporter complètement au sein du moyen-âge en gravissant les rues tortueuses de Tolède, au règne de Philippe II en pénétrant dans le monastique palais de l'Escurial, ou au sein des mœurs de l'Orient en contemplant, pour employer une phrase que Mme de Staël trouvait un charme poétique à prononcer, les orangers de Grenade et les vieux palais des rois maures.

Il n'est rien en Angleterre qui ressemble aux trois localités que je viens de nommer. Tolède, vieille ville aux rues étroites, inclinées, tortueuses, perchée sur un rocher que le Tage ceint de flots rougeâtres, Tolède avec ses remparts, ses portes arabes, ses mosquées, ses synagogues, son étonnante cathédrale, Tolède, c'est le moyen-âge espagnol encore vivant. Rien, en Angleterre ni ailleurs, ne ressemble à l'Escurial, à cet édifice moitié couvent, moitié palais, que Philippe II pouvait seul créer: sombre et morne comme lui-même; rien ne m'a laissé un souvenir plus profond qu'une journée passée à errer dans les cloîtres muets et déserts de l'Escurial. J'éprouvais un sentiment d'incroyable mélancolie, quand je montais les longs escaliers de granit, quand j'entendais les pas de mon guide retentir sur les dalles des corridors abandonnés, quand je regardais les jardins symétriques, les petits bassins emprisonnés entre de hautes murailles. Là, je me figurais voir Philippe II pensif et malade, épouvantant les hommes et effrayé de Dieu. Puis j'entrais dans l'église, où, au fond de la nef obscure, des deux côtés d'un immense escalier de porphyre rouge, sont agenouillées les statues d'or de Philippe II et de Charles V. Je me sentais comme accablé de stupeur en considérant cet édifice si majestueux et si triste, si splendide et si sombre.

Quelques jours après, j'étais dans la cathédrale ou plutôt dans la mosquée de Cordoue. Sans l'odieux chœur qu'on a imaginé de planter au milieu et que le sacristain voulait me faire admirer,

Digitized by Google

j'aurais pu me croire au Caire, dans la mosquée de Touloun. Celle-ci cependant ne présente pas un nombre si prodigieux de colonnes. Du moins on a épargné le Mirhab tourné vers la Mecque, et les mosaïques arabes ont conservé toute leur fraîcheur. Un musulman pourrait y faire ses dévotions comme un chrétien pourrait les faire dans Sainte-Sophie. Singulier spectacle! les deux cultes ennemis ont emprunté à l'art d'un peuple qu'ils maudissent le plus étonnant de leurs sanctuaires.

Certes j'ai admiré souvent en Angleterre ce qui manque presque toujours en France: les libres abords d'une cathédrale plantés d'arbres et verdoyans de gazons. La flèche de Salisbury gagne beaucoup à s'élancer du milieu de la verdure. En France, je ne me rappelle guère que Saint-Ouen à Rouen qui soit de la sorte entouré de beaux arbres, et encore Saint-Ouen n'a point à ses pieds ce tapis de verdure veloutée (*velvet green*) sur lequel est l'église de Salisbury. Il en est à peu près de même à Winchester, à Durham et ailleurs; mais combien ces alentours des cathédrales anglaises, tout aimables qu'ils sont, restent loin pour moi de la cour qui précède la cathédrale de Cordoue, comme toutes les autres mosquées, avec ses orangers et son palmier près de la fontaine!

Pour Grenade, c'est le lieu incomparable. Beauté des arbres, fraîcheur des eaux, tout ce qui manque si souvent à l'Espagne; vue admirable sur cette mer de verdure qu'on appelle la *Vega*, et sur les ravins pittoresques au fond desquels coulent d'un côté le Darro, de l'autre le Xenil, si fameux dans les ballades moresques; champs de cactus, végétation africaine tapissant le flanc des montagnes que couronnent les blancs sommets de la *Sierra-Nevada*, — les plus beaux sites de l'Angleterre et de l'Ecosse ne sauraient offrir cette opposition merveilleuse de la puissance et de la grace réunies; elles n'offrent rien non plus qu'on puisse comparer à l'Alhambra.

Je ne décrirai pas l'Alhambra. La parole n'a rien à faire avec les mille caprices de l'art moresque, ces ornemens infiniment variés dont la fantaisie la plus libre et la plus gracieuse a semé les murs et les voûtes de l'Alhambra, et que l'immortel auteur du *Dernier des Abencerrages* a si poétiquement comparés à ces étoffes de l'Orient que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Cependant je ne puis nommer l'Alhambra sans donner un souvenir à cette merveilleuse soirée à la fin de laquelle je vis la lune descendre dans la *cour des Abencerrages*, frapper tour à tour comme d'une tache mobile de lumière les portiques élégans, les sveltes colonnes, les lions bizarres de la

Digitized by Google

fontaine, pénétrer dans la *salle des Ambassadeurs*, que la nuit remplissait, et faire jaillir de cette nuit comme un feuillage lumineux les ornemens les plus délicats, les plus finement fouillés de ce monument sans pareil. Quelles heures dans une vie que les heures passées à épier la lune se glissant dans le petit jardin de l'infante Lindaraxa! à regarder d'en haut les grands arbres qui montaient vers nous du sein de la nuit, et venaient blanchir leur tête dans la clarté de la lune répandue à nos pieds, tandis qu'au-dessous Grenade étalait ses lumières dispersées et que brillait en même temps un feu allumé dans la montagne pour éclairer une danse de bohémiens, et la petite lumière qui précédait un prêtre allant porter, à travers la foule agenouillée, le viatique à un mourant!

Oserai-je dire quel monument, en Angleterre, a éveillé en moi un souvenir de l'Alhambra? C'est le château de Windsor. Il est bien entendu que les différences sont énormes; mais Windsor est composé, comme l'était l'Alhambra, d'un certain nombre de tours liées par des murs entre elles et avec un palais fortifié, placé au sommet d'un escarpement. En se promenant sur la terrasse de Windsor, on voit monter vers soi les cimes des arbres plantés au bas de cette terrasse, comme, en regardant par la fenêtre de la *salle des Ambassadeurs*, on se penche vers les sommets des grands arbres dont la racine plonge dans la base de la colline escarpée qui porte le palais des rois de Grenade. Toute ressemblance s'arrête là. Je dois ajouter cependant que la chapelle de Saint-George à Windsor est d'un gothique fleuri presque aussi léger et presque aussi délicat que les décorations de l'Albambra. L'architecture, et l'architecture du moyen-âge, est, comme je l'ai dit, le seul art dans lequel l'Angleterre excelle. Le génie de la sculpture me paraît lui avoir été refusé; il n'a pas non plus été donné à l'Espagne, sauf le talent indigène, en ce pays, de la sculpture en bois. Mais, pour la peinture, quelle différence! L'école espagnole est une grande école. Certainement elle a reçu l'inspiration de l'Italie, elle s'est inspirée aussi de la Flandre, mais elle n'en offre pas moins un caractère particulier et profondément original. Murillo a sa lumière, Velasquez a son coloris, Zurbaran a ses moines. Ce pays des contrastes en littérature, qui a produit les *Amadis* et les romans *picaresques*, pleins d'histoires de filous et de mendians; qui a opposé dans le *don Quichotte* l'idéal exalté jusqu'à la folie et la plus prosaïque réalité; qui, dans ses drames profanes ou sacrés, place toujours la bouffonnerie à côté du lyrisme, ce pays, en peinture, a produit les ineffables *gloires* de Murillo et ces mendians, ces teigneux au milieu

Digitized by Google

desquels resplendit de pureté et de charité l'idéale figure de sainte Elisabeth. Ne cherchez point de telles merveilles chez les peintres anglais. Hogarth est un peintre ingénieux, un satiriste comme Swift, un moraliste et un prosateur comme Addison. Reynolds a de la science, du coloris, de la pensée ; il peut être mâle, il sait être gracieux: il a bien écrit sur l'art, et sa peinture est bien écrite. Flaxman possède le secret d'une simplicité pleine d'effet, qui n'est ni sans grandeur ni sans manière ; mais que tout cela est loin de Murillo et de Velasquez !

Aujourd'hui, les arts sont le côté faible des Anglais. Leur langue met la mélodie en fuite, et ils nous rendent le service d'avoir une oreille encore plus barbare que la nôtre. En architecture, ils vont du grec au gothique, copiant tantôt l'antiquité, tantôt le moyen-âge (celui-ci plus heureusement), et n'inventant rien; mais qui invente en architecture? Leur peinture a quelque mérite de couleur. Cette couleur est bien parfois fantastique et impossible, mais il faut reconnaître aussi qu'en passant sur les ponts de Londres, quand le soleil perce à demi une brume jaunâtre et la fumée qui flotte au-dessus de *l'immense chaudron*, pour parler comme lord Byron, on voit certains effets, certains caprices de lumière qui ne ressemblent à rien, si ce n'est à des effets bizarres qu'on a rencontrés chez les peintres anglais. On croit voir dans le ciel des fragmens de la palette de Gainsborough. Quant à la sculpture anglaise, il m'est impossible de l'admirer beaucoup ; elle me semble presque toujours ou molle, ou sèche, ou insignifiante, ou affectée. Un des groupes les plus vantés est celui qui s'élève sur la place de la bourse à Liverpool, et qui représente la mort de Nelson. Comme Nelson a remporté quatre grandes victoires, le sculpteur a placé au-dessus de la tête du héros, dans la main de la gloire, quatre couronnes qui se tiennent par un fil de fer.

Si les d'Anglais produisent peu de chefs-d'œuvre d'art, ils en achètent beaucoup. M. Waagen, juge si compétent, estime que la moitié des beaux tableaux qui existent se trouve en Angleterre; l'autre moitié est dispersée dans le reste du monde. Grace à lord Elgin, que je bénis pour son forfait, et qui a sauvé de mille chances de destruction les marbres du Parthénon, les Anglais possèdent les plus belles œuvres du ciseau humain. Ils ont accueilli Haendel, qui, dans l'histoire de l'art, figure presque comme un compositeur anglais. Nulle part la grande musique de Palestrina, de Haydn, de Beethoven, de Mendelsohn, n'est plus souvent exécutée qu'en Angleterre.

Malgré cela, la vraie vie de l'Angleterre, ce n'est pas l'art,

Digitized by Google

c'est la politique. En Angleterre, plus que partout ailleurs, les affaires de la nation sont les affaires de chacun, et l'intérêt général se confond avec l'intérêt privé ; de plus, rien n'étant centralisé, chaque bourg, chaque commune, peuvent s'occuper de ce qui les concerne. De là cette vie politique qui est partout active et présente en Angleterre.

En Espagne, j'ai été frappé de l' absence de la vie politique, des sentimens et des passions politiques. Il y a à Madrid une assemblée où l'on fait des discours et des lois, il y a aussi des cafés où on lit les journaux ; mais, dans tout le reste de l'Espagne, le gros de la population m'a paru fort indifférent aux discours et aux journaux. Il y a plus, je n'ai jamais pu surprendre, dans le langage des Espagnols que le hasard m'a fait rencontrer, la trace d'un sentiment politique quelconque. Dans les diligences, on me parlait souvent de la révolution de février, jamais des nombreux bouleversemens que l'Espagne a subis depuis vingt ans. En arrivant à Séville, ou me montrait jusqu'où avaient porté les bombes d'Espartero, mais il m'était impossible de découvrir si mes interlocuteurs étaient pour ou contre Espartero. Ce n'est pas qu'ils craignissent de manifester leur opinion, car on s'exprimait en toute liberté, et souvent avec beaucoup de verve, sur la conduite privée de la reine; mais, à ma grande surprise, l'esprit de parti semblait anéanti. Je n'y pouvais rien comprendre, et je finissais par croire que les querelles en apparence si acharnées des partis étaient nées d'une agitation superficielle qui n'atteignait pas le cœur de la nation, que l'on avait joué à la guerre civile, les masses par désœuvrement et par goût des aventures, et les chefs pour gagner l'enjeu de la partie, c'est-à-dire le pouvoir : si bien que le pays long-temps le plus agité de l'Europe était devenu le plus tranquille depuis qu'une main vigoureuse avait comprimé les ambitions individuelles qui le troublaient à la surface.

Voilà pour les différences politiques, voici pour les diversités sociales: Le Castillan et l'Anglais sont fiers tous deux, et respectent dans leur personne, l'un le *gentleman*, l'autre le *caballero* ; mais chacun peut se dire et se croire *caballero*, tandis que pour être *gentleman* il faut avoir de l'argent. En Espagne, tout le monde est noble. A Grenade, mon cicérone, qui s'appelait Ximenès, ne doutait point qu'il ne fût parent du cardinal de ce nom. Les formes du langage sont pompeuses et aristocratiques : on s'adresse à un décrotteur ou à un mendiant en employant la troisième personne et l'expression consacrée *votre grâce* qui correspond à *votre seigneurie*. En Angleterre, sauf les lords et les évêques, *sir* est adressé à tout le monde, comme en français *monsieur* ; mais le rapport

Digitized by Google

des classes n'en est pas moins un rapport d'inégalité: seulement c'est une inégalité consentie qui ne blesse personne et dont tout le monde s'arrange à merveille. En toute circonstance, chacun se place naturellement d'après sa situation sociale. Sur l'impériale des voitures publiques, il n'est interdit à personne de prendre place sur la banquette de devant ; mais, en fait, il arrive que presque toujours cette banquette est occupée par des *gentlemen*. La place à côté du cocher, qui est réputée la meilleure, est en général donnée, d'un consentement tacite, au personnage le plus considérable, et on ne la lui dispute point. J'ai observé que celui-ci ne manque jamais d'adresser plusieurs fois la parole au cocher, qui m'a paru répondre constamment, sans familiarité et sans obséquiosité, comme à un supérieur, non comme à un maître. En Espagne, c'est autre chose : là règnent la liberté, l'égalité, la fraternité... du cigare. Un mendiant s'arrête devant un grand d'Espagne en disant : *Hagame el favor de su candela*, ou en ne disant rien du tout. Le grand d'Espagne prête son cigare au mendiant, qui allume le sien. Du reste, le mendiant a l'air aussi noble et souvent plus noble que le grand d'Espagne ; il n'y a nulle effronterie dans sa requête, que l'usage autorise, et son geste en rendant le cigare est plein de courtoisie. L'égalité n'est point arrogante en Espagne ; l'inégalité n'est ni basse ni insolente en Angleterre.

Le contraste que je poursuis entre les deux peuples que je compare est aussi grand dans leurs langues et dans leur littérature que dans tout le reste. L'espagnol est le plus plein, le plus sonore des idiomes néo-latins. L'anglais est le plus contracté, le plus bref des idiomes germaniques. L'un est une langue d'oisifs superbes, de gens qui n'ont rien autre chose à faire qu'à écouter leur parole retentissante ; l'autre est la langue d'un peuple énergique et affairé, qui n'a point de temps à perdre, et à qui un monosyllabe suffit pour exprimer rapidement sa pensée, ou traduire sa volonté dans le moindre délai possible. Quelle magnifique langue que celle où des mouchettes s'appellent *despabilladeras*, et un éteignoir *apagador !* Quelle langue expressive et prompte que celle où *dog* veut dire *suivre quelqu'un à la trace, comme un chien suit sa proie*, et où, dans l'usage familier, *cut* veut dire *sembler ne pas reconnaître quelqu'un pour rompre une fâcheuse connaissance !*

La littérature anglaise et la littérature espagnole sont profondément nationales, bien que toutes deux aient subi une influence étrangère et conquérante : la première, l'influence des Normands ; la seconde, celle des Arabes. L'une et l'autre ont un théâtre purement indigène, et qui ne doit rien à l'imitation de l'antiquité ; mais Shakspeare est le poète de la passion, et Calderon le poète de la

Digitized by Google

fantaisie : le premier est un grand peintre d'histoire et de portraits, le second un musicien merveilleux qui a produit d'admirables symphonies dramatiques ; l'un dessine fortement des caractères vrais, l'autre se joue avec des événemens invraisemblables, et se plaît parmi des personnages impossibles ; l'un, enfin, a exprimé avec une profondeur que nul n'a surpassée tous les sentimens de l'ame, hormis un seul, le plus intime et le plus puissant, le sentiment religieux ; l'autre, dans les *Autos sacramentales*, a symbolisé tous les sujets dramatiques qu'il empruntait tour à tour à l'histoire et à la fable, pour y retrouver et y reproduire le mystère fondamental du christianisme, l'incarnation, le dogme souverain du catholicisme, la présence réelle. Cervantes est un génie de la même famille que Shakspeare ; mais le romancier méridional a représenté la vie humaine par deux types qui la contiennent, et, comme on dit aujourd'hui assez pédantesquement, la résument tout entière, par don Quichotte et par Sancho, c'est-à-dire par l'idéal et par le réel. Il a concentré et condensé, pour ainsi dire, tout l'enseignement moral que l'observation de notre nature lui avait fourni dans une œuvre classique. Le poète du Nord a dispersé les trésors qu'il devait à une observation encore plus profonde et infiniment plus variée dans une foule de créations romantiques, admirables, sans doute, mais dont aucune peut-être n'offre un tout aussi achevé que *Don Quichotte*.

La littérature anglaise est plus inhérente au sol natal que la littérature espagnole, on y retrouve mieux son empreinte. Sans parler de l'Ecosse, où l'on va de Walter Scott à Ossian, et des champs cultivés et décrits par Burns, le fermier-poète, à la *Bruyère maudite*, immortalisée par Shakspeare, il y a cent localités en Angleterre auxquelles sont liées les créations de la poésie nationale. L'aspect de la falaise de Douvre rappelle la peinture que Shakspeare trace, dans *le Roi Lear*, des effets d'un escarpement immense, d'où l'œil plonge d'en haut sur la grève, peinture qui donne le vertige au lecteur aussi bien qu'à Edgar. Les chênes et *les verdoyantes retraites* de Windsor évoquent le souvenir du début harmonieux de la muse de Pope. Les bords de la Saverne ont la fraîchenr des inspirations que leur demandait Milton, jeune encore, avant que les orages politiques lui eussent révélé l'enfer. En mémoire de Shakspeare, on va visiter les bords de l'Avon, dont *il fut le cygne*, et en contemplant cette nature si douce, si paisible, si reposée, on s'étonne d'abord qu'elle ait vu naître l'auteur d'*Hamlet*, de *Macbeth*, d'*Othello*, mais on se rappelle bientôt que nul entre les auteurs dramatiques n'a plus que Shakspeare fait vivre les personnages de leur vie propre et n'a moins parlé par leur bouche. On se souvient

Digitized by Google

d'ailleurs qu'il a aussi créé Desdémone, Juliette, Imogène, qu'il a composé des sonnets pleins de délicatesse, et que ses contemporains l'ont appelé le cygne de l'Avon avant moi, qui le nommais ainsi tout à l'heure peut-être à l'étonnement de mon lecteur. En apercevant de la terrasse de Windsor les tours et les clochers d'Eton, à l'horizon le voyageur reconnaît que c'est de là que Gray les contemplait quand il murmura le premier vers de son ode mélancolique.

Ye distant spires, ye antique towers!

A chaque pas, en Angleterre, on trouve une localité que la poésie ou le roman ont consacrée. A Londres, il n'est pas un quartier où ne soit présent le souvenir d'un grand écrivain de l'Angleterre. On montre à l'étranger la place où était le théâtre du *Globe*, sur lequel fut joué Shakspeare, et le café littéraire ou Johnson rendait ses arrêts.

La terre d'Espagne a aussi ses souvenirs poétiques. Les passages des Pyrénées s'appellent encore aujourd'hui des *ports* comme dans les romances chevaleresques; Burgos montre le coffre sur lequel, suivant une de ces romances, le Cid emprunta mille maravédis à des Juifs qui croyaient le coffre plein de pierres précieuses. Le Cid, ayant payé les Juifs, fit ouvrir le coffre devant eux; il était plein de sable, et comme ils s'étonnaient, le Cid leur dit: Ce coffre contenait mieux que des pierres précieuses, il contenait la parole, ou, selon l'énergique expression de la romance, la *vérité* du Cid, langage altier et chevaleresque s'il en fut; mais cette application de la chevalerie aux affaires eût de nos jours mené le Cid en cour d'assises.

Cependant il y a bien moins de lieux consacrés par cette popularité que dispensent les grands écrivains en Espagne qu'en Angleterre. C'est un Français qui n'est jamais sorti de son pays, c'est Le Sage auquel on pense plus qu'à nul autre auteur en traversant les villes de l'Espagne, tant il s'était empreint de la couleur espagnole par son contact avec les romanciers de la Péninsule, à la famille des quels il appartient sans cesser jamais d'être Français par l'art et le style, et qu'il a tous surpassés. Il ne leur doit point *Gil Blas* comme a voulu le faire croire l'orgueil castillan, c'est aujourd'hui chose démontrée. Mais que les Espagnols aient songé à soutenir cette thèse et pu la soutenir avec quelque apparence de vérité, c'est une forte preuve et un grand éloge de la fidélité des tableaux de Le Sage.

Pour les étrangers, la littérature espagnole est presque tout en-

Digitized by Google

tière dans *Don Quichotte*. C'est don Quichotte et Sancho Pança que l'on cherche sans cesse et que parfois je croyais apercevoir quand passait un maigre officier le casque en tête, chevauchant sur une rossinante qui galopa tout au plus une fois dans sa vie, ou un paysan de la Manche se dandinant sur un descendant du précieux grison. Il n'est pas une auberge qui ne fasse songer à celles que l'ingénieux hidalgo prenait pour des châteaux, pas une fille d'auberge qui n'éveille le gracieux souvenir de Maritorne, pas un moulin à vent qui ne fasse un peu l'effet d'un géant, pas un troupeau de moutons qu'on ne soit tenté de prendre, à travers le nuage de poussière qu'il soulève, pour l'armée du grand roi Alifanfaron. Ce qui est plus sérieux, la folie que Cervantes prête à son héros semble moins invraisemblable dans ce pays, où l'on marche si longtemps sans rencontrer un homme ou une maison, où rien ne ramène à la vie réelle, où l'amant de Dulcinée pouvait se livrer à toutes ses rêveries chimériques sans en être réveillé par le spectacle de la vie quotidienne ou troublé par les moqueries des passans. Placez don Quichotte en France ou en Angleterre; il n'aura pas fait cent pas qu'il y aura foule autour de lui, et il sera conduit chez le maire ou le juge de paix; mais, dans les déserts de la Manche, il pouvait se croire tout à son aise en pays de romancerie, dans les lieux infréquentés parcourus par les chevaliers errans, au fond du royaume de Micomicon, jusqu'à ce qu'il rencontrât un lieu habité, ce qui, dans le centre de l'Espagne, même pour ceux qui ne sont pas atteints de la folie de don Quichotte, est toujours presque une aventure.

Voilà assez de rapprochemens entre les deux pays que je compare; le lecteur pourrait se lasser avant moi de voyager ainsi, un pied en Espagne et l'autre en Angleterre; je finirai par un mot sur leur avenir.

Tous deux sont, en ce moment, avec la Belgique, la Hollande et la Russie, les seuls en Europe qui n'aient pas été atteints par le dernier cataclysme politique. Sont-ils pour cela garantis de tout bouleversement futur? On n'oserait l'affirmer pour l'Espagne; sa tranquillité actuelle tient à l'énergie d'un homme, à la lassitude des partis. Cette facilité à se jeter dans les soulèvemens et les *pronunciamientos* peut entraîner encore les populations désœuvrées et aventureuses de la Péninsule. L'avenir de la Grande-Bretagne est-il plus assuré? Il semble, à voir cette société si sensée, si régulière, avec son patriotisme égoïste, son ambition prudente, son respect pour les traditious et la loi, qu'elle est assise sur une base inébranlable, et que, retranchée dans son île, derrière le rempart de ses mers, elle peut,—comme disait superbement Canning,—

Digitized by Google

Eole politique, déchaîner les tempêtes sur le monde sans être ébranlée ; mais, en y regardant de près, on aperçoit bien des fentes qui lézardent l'édifice séculaire, si majestueux au premier coup d'œil et si solide en apparence. Il n'y a pas, je le crois, de danger prochain pour l'Angleterre ; mais n'y a-t-il pas un danger éloigné et un danger formidable? Cette puissance extérieure à laquelle sa grandeur commerciale est liée est-elle bien assise? Cet empire de l'Inde, déjà si démesuré et qu'une fatalité invincible agrandit toujours davantage, ne finira-t-il pas par rencontrer à l'Occident un autre empire que la fatalité semble pousser vers l'Orient? Ces populations nombreuses que l'Angleterre contient par la force, mais dont elle n'a pu entamer ni la religion ni les mœurs, aidées d'un appui étranger, ne peuvent-elles se soulever du cap Comorin jusqu'à l'Himalaya? La révolte de Vélore, qui mit en péril la domination anglaise dans l'Inde, est-elle si ancienne? Voici que le Cap repousse les *convicts* que lui envoie la métropole, voici que le Canada commence à demander l'annexion aux Etat-Unis. Depuis l'invention de la vapeur, l'envahissement de l'Angleterre, que, sans ce secours, Napoléon avait cru possible, l'est devenu bien davantage, et en cas d'invasion, trois millions d'affamés se lèveraient en Irlande; cette Irlande est une plaie sans remède. Le peuple anglais fait chaque jour de généreux efforts pour guérir le mal qu'il a causé, mais il semble que ses anciens torts sont inexpiables. En Angleterre même, à Londres et dans les villes manufacturières il existe des misères qui surpassent toutes nos misères. Les classes supérieures font beaucoup pour les combattre, et me préserve le ciel de leur refuser cette justice qu'on ne leur rend pas toujours! mais pourront-elles faire assez? L'abîme que le prolétariat a creusé sous la société britannique pourra-t-il être comblé par les sommes énormes qu'on y enfouit chaque jour? Rien ne donne une plus haute idée du génie de la civilisation que les quartiers opulens de Londres ; mais il y a aussi à Londres les quartiers de la peste et de la faim. Le choléra a forcé de fouiller dans cette fange empoisonnée, et il en est sorti de terribles menaces et de formidables leçons. Chaque jour, des enquêtes courageusement faites par l'état ou entreprises par les particuliers, dans ce pays de publicité, révèlent des douleurs inouies. Un soir, après avoir visité dans la matinée les *docks* de Londres, encore ébloui de ce mouvement incroyable, de cette activité gigantesque, j'ouvris le journal, et j'y lus l'histoire d'un homme qui venait de se pendre après avoir étranglé sa femme et ses trois enfans, parce qu'il n'avait pas de pain à leur donner. Autre danger moins redouté, mais aussi réel! Un parti se forme en Angleterre, qui, bien qu'éloigné des idées de

Digitized by Google

bouleversement, leur prépare peut-être la voie : c'est un parti *bourgeois*, hostile à l'aristocratie, ce qui est très nouveau en Angleterre. Ce parti aspire à faire prévaloir en toute chose les intérêts de l'industrie sur ceux de la terre, c'est l'école de Manchester. Aujourd'hui, il demande *la réforme* par une agitation à laquelle s'associe le chartiste O'Connor. Une révolution s'opère sourdement dans une portion de la classe moyenne. Cette classe moyenne, jusqu'à présent si respectueuse pour l'aristocratie, et qu'on voit encore en général si occupée de tout ce que fait celle-ci, cette classe moyenne qui, dans les voitures publiques, s'enquiert du nom du *nobleman* qui habite le château devant lequel on passe, du moment où il y viendra chasser, des hôtes qu'il y doit recevoir; cette classe moyenne est, sur plusieurs points de l'Angleterre, insensiblement remplacée par une autre qui n'est point en respect devant l'aristocratie, qui n'a point le goût du passé, qui, en toutes choses, aime le nouveau, que ce nouveau s'appelle libre échange, hydrothérapie, église indépendante, société de tempérance, orthographe phonétique, qui en un mot, est rationnelle et non traditionnelle. C'est principalement à Birmingham que ce mouvement m'a été signalé par des personnes qui connaissaient le pays depuis plus long-temps que moi. J'en ai été frappé moi-même. J'ai entendu un jeune ministre dissident, d'une grande éloquence, d'une renommée populaire et d'un caractère respecté, tonner contre l'aristocratie, et prophétiser l'avénement de la république en Angleterre. Je l'ai entendu en chaire prêcher contre le *jeûne national* devant un public choisi, appartenant aux familles les plus honorables de Birmingham. Ce sont là, si je ne me trompe, des signes précurseurs d'un changement radical dans les formes de la société anglaise.

L'édifice religieux, qui est le soutien de l'édifice politique, offre encore une façade parfaitement intacte. Personne n'élève la voix contre le christianisme. Lord Byron, pour l'avoir attaqué, a perdu sa place dans le Panthéon des grands hommes, qui s'ouvre pour Addison ; le poète Shelley, qui avait le travers de se croire athée, a vu l'état lui enlever ses enfans. Les hommes les moins croyans sont prêts à combattre pour l'observation du dimanche ; mais cet édifice est lui-même composé de matériaux bien divers, bien incohérens. Il y a dans la toiture plus d'une poutre vermoulue, et dans les fondations plus d'une pierre rongée par le temps. L'église anglicane veut être protestante sans laisser à l'esprit aucune liberté. Les doctrines historiques des théologiens allemands, de ceux que, dans leur patrie, on accuse de *piétisme*, terrifient les docteurs d'Oxford et leur semblent l'abomination de la désolation. Cette prétention à l'omnipotence de l'é-

Digitized by Google

glise sur la raison, hors du catholicisme, est une gageure insoutenable, bien que soutenue avec un aplomb extraordinaire, et l'incrédulité absolue ne saurait être loin de cette foi aveugle qu'on veut, contre toute logique, perpétuer au sein de la religion du libre examen. Le protestantisme anglais, entre le puseysme, qui le pousse vers le catholicisme, et l'unitairianisme, qui le pousse vers la philosophie, s'efforce en vain de se cramponner à la tradition qu'il a rejetée. Tiraillé en tout sens, divisé en sectes qui se subdivisent elles-mêmes, comme en ce moment le méthodisme, il chancelle, et avec lui la société politique, dont il est le plus sûr fondement.

Sans doute toutes ces agitations sont le produit de la vie, sinon de la santé, et la tranquillité religieuse de l'Espagne, qui a sacrifié ses moines, et dont la philosophie est encore à naître, cette tranquillité tient au sommeil de l'ame et de l'intelligence. Cependant cette nation n'est pas morte; depuis vingt ans, elle a accompli une grande évolution; elle est sortie du moyen-âge. La chrysalide engourdie pendant que s'opérait la transformation, la transformation accomplie, va peut-être se réveiller et déployer ses ailes. Déjà un grand progrès économique s'est réalisé. Qui nous dit qu'une ère de renaissance ne viendra pas pour cette race héroïque qui, durant huit siècles, a combattu à l'avant-garde de la chrétienté? Ni l'intelligence, ni le courage ne lui manquent. Il lui manque une impulsion et un but; le but peut se présenter: qu'il se présente, et l'impulsion sera donnée. Du reste, dans le sein de la nation espagnole, il n'y a point de haines sérieuses de classes et de partis; la mendicité au soleil n'atteint jamais à l'affreuse misère des tristes climats du Nord. Il se passera bien du temps avant que la population croissante et l'industrie développée outre mesure fassent naître pour l'Espagne les dangers qui menacent les autres pays. A la fois protégée contre l'Europe par les Pyrénées, et communiquant par la mer avec l'Amérique et l'Orient, sa situation est incomparable. On peut donc ne pas désespérer de ce noble peuple, qui fut si grand, qui ne porte pas sur son front la marque d'un peuple condamné. L'Espagne a eu, comme l'Angleterre, le passé; elle n'a pas, comme elle, le présent; à qui sera l'avenir?

J. J. AMPÈRE.

Digitized by Google

LES SPAHIS.

SOUVENIRS DE LA VIE MILITAIRE EN AFRIQUE.

Deux élémens divers s'unissent dans la cavalerie d'Afrique pour le succès de nos armes : l'élément français et l'élément arabe, le spahi et le chasseur. — Ces grands soldats à la jacquette bleue n'auraient pu, malgré leur courage, exécuter seuls les hardis coups de main qui leur ont valu si grand renom. Pour chasser l'Indien des forêts de l'Amérique, l'Indien fut nécessaire ; l'Arabe, sur la terre d'Afrique, était nécessaire pour lutter avec l'Arabe. Au bras qui frappe, il faut le regard qui découvre et guide la pensée. Telle fut l'origine des spahis. L'appât du gain attira des cavaliers arabes ; ils eurent une discipline moins sévère que la discipline française, et pour tout uniforme un burnous rouge s'enlevant au moindre signe du chef. Redevenu Arabe, le spahi pouvait alors exécuter toute mission sans exciter de soupçons : tour à tour courrier, éclaireur, limier ou soldat des avant-postes. Des sous-officiers et des officiers français furent donnés à ces cavaliers indigènes, quelques Européens admis dans le rang, et, ainsi composée, cette troupe a souvent rendu de grands services. « Refuge des pécheurs ! » disait-on parfois en souriant, lorsqu'on parlait des spahis ; bien des caractères, en effet, qui auraient eu peine à supporter toute la rigueur de la discipline française, allaient leur demander asile : aussi souvent rencontrait-on parmi eux des physionomies étranges, des coureurs d'aventures, dont la vie ressemble à un récit des temps passés détaché d'un vieux livre.

Aujourd'hui ici et demain là, le soldat a pour destinée la volonté du chef. Qu'un ordre arrive, et le voilà séparé pour de longues années de ceux qu'il avait coutume de voir chaque jour. Ce fut l'histoire de nos escadrons. Les zouaves, nos amis du Haut-Riou, étaient bien loin lorsque nous battions l'estrade avec l'escadron des spahis de Mascara.

Digitized by Google

Dans cet escadron, les types singuliers dont nous parlions tout à l'heure ne manquaient pas. Deux surtout méritent d'être cités : le premier, d'une excellente famille, d'un caractère bizarre et original, se nommait le maréchal-des-logis Alfred Siquot ; l'autre, Mohamed-Ould-Caïd-Osman, et avait rang d'officier indigène. Leur courage était égal ; ils différaient pour tout le reste. Siquot était par excellence un *humoriste* dans le sens que les Anglais donnent à ce mot. L'air sombre de ce rieur silencieux l'avait fait surnommer *jovial*. Son amour de la solitude et du mouvement, du sans-façon et des accidens, l'attachait à la vie de soldat. L'existence de Siquot n'avait d'ailleurs pas un voile, pas un nuage, et chacun y pouvait lire. Pour Mohamed-Ould-Caïd-Osman, le nom arabe cachait un nom prussien et une vie agitée, pleine de duels et d'aventures, de condamnations à mort et de pendaisons en effigie. Tenez cependant pour certain qu'instruit, plein d'esprit, il avait dans sa brusquerie un grand charme et une bravoure justement renommée qui le faisaient considérer de tous; au demeurant, le vrai type de l'officier de fortune, du lansquenet des temps passés. Son fusil à deux coups aussi redouté des Arabes que des perdrix, son chien nommé Tom, son cheval alezan, vaillante bête, tels étaient en campagne ses seuls amis. A la garnison, une quatrième affection trouvait place dans son cœur : une petite Espagnole, qui n'ouvrait jamais la bouche, et lui était aussi dévouée que son chien. Tom, la *Chica*, le caïd, ne faisaient qu'un alors, vivaient, riaient, pleuraient ensemble. Siquot, le maréchal-des-logis, venait aussi parfois fumer sa pipe au milieu des trois amis.

Quant à la vie d'Afrique du caïd, elle était connue, et ses accidens avaient plus d'une fois égayé les longs repos des jours de bivouac. A deux reprises différentes, on le vit à Alger, mais avec des fortunes bien diverses. La première fois, dans toute sa splendeur, il voyageait avec le prince Puckler-Muskau, qui en parle dans ses *Lettres*, ne le désignant pourtant que par ses initiales ; la seconde, en 1840, il avait revêtu le sac du fantassin et marchait vers le col de Mouzaia, dans les rangs de la légion étrangère. Une des grandes lois de la nature, à laquelle nul ne se soustrait, condamne l'homme, lorsque ses pieds touchent la terre, à n'avancer que par un mouvement régulier des jambes; or ce mouvement déplaisait souverainement au caïd. C'est assez dire que le métier de fantassin n'était guère de son goût. Aussi, après une campagne où les fatigues avaient été si rudes, que dans sa compagnie vingt-cinq hommes seulement sur cent restèrent debout, le caïd se fit remplacer et quitta la légion

Digitized by Google

Le voilà libre de nouveau, prêt à courir les grands chemins ; mais il avait compté sans l'amour, sans une passion qui dura six mois de Mauresque à Allemand. A mi-côte de Mustapha, une maison entourée de verdure se dressait blanche et fraîche, dominant la baie d'Alger et ses splendeurs. Armide, en ce beau lieu, se nommait Aïcha, et jamais poète de l'Orient n'a rêvé créature plus charmante. Faut-il donc s'étonner si, sous ces ombrages, six mois se passèrent dans la paix, le calme et le repos. Chaque matin, la rieuse jeune femme venait s'asseoir à ses genoux, tandis que sur une petite table arabe, au milieu des parfums et des fleurs, Osman écrivait la vie d'un missionnaire protestant rencontré dans une de ses courses vagabondes (1).

Aïcha était déjà parvenue à prononcer quelques mots allemands : encore deux mois seulement, et certes elle serait devenue une digne Germaine ; mais, hélas ! dit la chronique, l'amour prussien fut moins constant que l'amour arabe, car un beau matin le bateau à vapeur de l'ouest partit en emportant *César et sa fortune*, c'est-à-dire un fusil et une lettre de recommandation, oubliée depuis deux ans, pour le général Lamoricière, qu'Osman avait connu chef de bataillon aux zouaves. La province d'Oran, en 1841, n'était pas soumise ; un vaillant cœur et un bon bras avaient alors souvent l'occasion de se montrer. Faut-il ajouter que Mohamed-Ould-Caïd-Osman, inscrit sous ce nom arabe sur les contrôles des spahis, et Siquot, qui s'engageait à la même époque, ne manquèrent pas à la fortune. Peu de temps après, Siquot était blessé, le caïd avait son cheval tué ; tous deux étaient mis à l'ordre du jour. Héros illustres ou célébrités inconnues ont toujours des envieux ; demandez plutôt au maréchal-des-logis Froidefond, vieux grognard, qui s'avisa de dire au caïd qu'il n'était bon qu'à se nettoyer les ongles. En rentrant à Mascara, ils se battirent à douze pas : Froidefond tire le premier, le caïd tombe, les chairs traversées au-dessous des reins ; on s'élance pour le secourir : « Arrêtez ! c'est mon droit de tirer, » cria-t-il, et, se soulevant sur le coude, il étend Froidefond raide mort. Quant au caïd, on le porta tout sanglant à l'hôpital, où il retrouva Siquot, qui se guérissait d'une blessure. A cette nouvelle, la Chica, mêlée à son existence depuis un an environ, sans trop savoir

(1) Ce missionnaire, juif d'abord, s'était fait calviniste à Bâle, puis anglican, enfin missionnaire, moyennant récompense honnête. Il faisait grand commerce de Bibles, qu'il vendait aux marchands de Tunis. Les feuillets des livres sacrés servaient à envelopper le beurre et le savon musulman. Le livre du caïd, publié à Carlsruhe, fit du bruit, fut défendu, et, grace à la défense, eut un succès fou.

Digitized by Google

pourquoi, comme les chiens qui, par aventure, s'attachent à un escadron, courut le soigner à l'hôpital, et trois mois après il était sur pieds.

Le caïd venait de se rétablir, lorsqu'en 1843 les escadrons du 4e chasseurs, colonel en tête, entraient à Mascara au son des trompettes, escortant le maréchal Bugeaud. Abd-el-kader, à cette époque, avait établi le centre de ses opérations au sud de Mascara, et les bois qui séparent le Tell du Serssous servaient de refuge à ses bataillons réguliers, vivant de glands et des dépouilles des tribus voisines. Le général Lamoricière et le général Tempoure ne le laissaient pourtant guère en repos; mais, épuisée par des courses continuelles, la cavalerie de la province, trop peu nombreuse, avait besoin de plusieurs mois pour se remettre en état. Aussi rien ne fut épargné pour obtenir du maréchal Bugeaud les beaux escadrons du 4e. — Le maréchal faisait la sourde oreille. — Chaque jour alors, il arrivait des réguliers déserteurs, qui donnaient des nouvelles de l'émir; ces renseignemens, toutefois, ne paraissaient pas suffisans, lorsqu'un Espagnol fut amené un soir au capitaine Charras, chef du bureau arabe de Mascara. L'œil noir et décidé, les traits expressifs de cet homme, dénotaient l'intelligence et le caractère; il donnait les indications les plus précises, et confirmait toutes les nouvelles que l'on avait d'ailleurs. Séance tenante, on le conduisit au maréchal, qui l'interrogea lui-même. Une heure après, les escadrons du 4e chasseurs étaient accordés, et le maréchal décidait une *chasse* aux bataillons réguliers dont Sidi-Embarek, l'ancien et célèbre khalifat de Milianah, était venu prendre le commandement.

Le général Tempoure fut chargé de cette mission; on lui donna deux bataillons d'infanterie, quatre cent cinquante chevaux réguliers, cinquante spahis et quelques cavaliers irréguliers avec le chef du bureau arabe, le capitaine Charras. Puis, tout le monde, un beau matin, y compris le caïd Osman et Siquot, se mit joyeusement en route vers le sud, tandis que le maréchal Bugeaud et le général Lamoricière s'en allaient à Oran, où les appelaient de graves intérêts.

Si les rapports du *Moniteur* n'en rendaient par témoignage, si tous ne venaient l'affirmer, vous traiteriez de fable le récit de cette course. Cavalerie et infanterie marchèrent trois jours et trois nuits: le matin, on se reposait une heure et demie, le soir de six heures à minuit. Du jour où l'on était tombé sur les traces de l'ennemi, le tambour ne fut pas battu une fois. On suivait la piste; comme les chiens, l'on quêtait la proie. Trente spahis précédaient la colonne avec des cavaliers du bureau arabe; ils

Digitized by Google

lisaient la terre pendant la nuit. Quelles émotions! On arrivait sur des bivouacs dont les feux brûlaient encore; l'ennemi était parti le matin seulement, et l'on se hâtait de reprendre la marche. Enfin, après deux nuits et deux jours, nos rôdeurs arabes, qui couraient sur les flancs de la colonne, s'emparèrent de deux hommes des Djaffras. Ceux-ci refusèrent d'abord de parler; mais un canon de fusil, appliqué contre leur tête, délia subitement leur langue, et ils apprirent que la veille les réguliers étaient à Taouira. L'on était donc sur la bonne route; on finirait bien par les atteindre.

La colonne se mit de nouveau en mouvement, précédée comme toujours par les spahis. Par momens, il s'élevait des rafales de vent, et la pluie tombait; puis, l'instant d'après, la lune éclairait l'étroit sentier qui serpentait le long des collines à travers les rochers, les thuyas et les genévriers. Pas une pipe n'était allumée, le silence le plus profond régnait, troublé seulement par le bruit d'une chute, lorsqu'un fantassin, dont les yeux saisis par le sommeil s'étaient fermés malgré la marche, trébuchait contre un obstacle du chemin. Il arrivait ainsi aux plus vigoureux de céder à la fatigue; les éclaireurs seuls avaient toujours le regard au guet. Le jour parut enfin, l'on vit une fumée légère; hélas! ce n'était encore qu'une déception: les feux achevaient de se consumer, les réguliers étaient partis. L'espoir qui avait soutenu jusque-là les forces des soldats les abandonna tout à coup, on n'entendit que cris et malédictions; chacun maugréait après le général. La grande halte se fait pourtant dans un bas-fond, et, pendant que les soldats mangent, les batteurs d'estrade annoncent au général que les traces des bataillons sont toutes fraîches et de la nuit même. Le général Tempoure hésita une seconde; son parti fut bientôt pris cependant, et l'ordre du départ fut donné. Alors s'éleva dans le bivouac une grande clameur. — Il veut nous tuer! criaient les soldats, qui, depuis soixante-dix heures, n'avaient pris que quelques momens de repos. On obéit pourtant, et l'on se met en marche. Au bout d'une heure, les traces tournent au sud; de ce côté, plus d'eau assurée! N'importe, il faut avancer; mais les traces sont de plus en plus fraîches, voilà un cheval abandonné; à quelque distance, un bourriquet. — Nous les tenons, ces brigands-là! disent les soldats, et ils retrouvent des forces. Enfin, vers onze heures, pendant que la colonne est encore engagée dans une ravine profonde, les éclaireurs aperçoivent derrière une colline une fumée épaisse. Cette fois, l'ennemi est bien là; toute fatigue disparaît aussitôt comme par enchantement; en une seconde, sur l'ordre du général, les

Digitized by Google

manteaux sont roulés, les amorces remplacées, les chevaux ressanglés; on est prêt. Les troupes se forment pour l'attaque. Trois cents hommes d'infanterie soutiendront trois colonnes de cavalerie commandées par le colonel Tartas du 4e. On s'ébranle, et à ce moment un coup de fusil part: c'est une vedette que nos éclaireurs n'ont pu surpendre. L'Arabe gravit au galop la colline, agitant son burnous. Au même instant, les tambours des réguliers battent la générale, un frémissement court dans nos rangs. La cavalerie prend le trot; l'infanterie oublie ses marches forcées, elle suit au pas de course, et, du sommet de la colline, on voit les deux bataillons réguliers, qui n'ont pu atteindre la crête opposée, s'arrêter à mi-côte. Le sabre est en main, les chevaux sont au galop, le colonel Tartas en tête; un feu de deux rangs part, quelques-uns tombent, mais l'avalanche a brisé l'obstacle, et de tous côtés les fantassins sont percés de coups de sabre. Des cavaliers pourtant cherchent à s'enfuir, les uns sur la gauche, d'autres droit devant eux. Ceux dont les chevaux tiennent encore les poursuivent, et le caïd Osman roule avec son cheval, frappé à la tête. M. de Caulaincourt, admirablement monté, continue la course: il tue un cavalier de l'émir; mais, séparé, par un pli de terrain, de ses chasseurs qu'il a devancés, il est entouré d'ennemis. Sans perdre son sang-froid, il lance son cheval se fait jour le sabre en main, et, au moment où il va rejoindre sa troupe, un Arabe débouchant d'une clairière lui tire à bout portant un coup de pistolet à hauteur de l'œil. Le cheval continue sa course, emmenant le blessé vers les chasseurs, qui le reçoivent. Le sang ruisselait, les chairs pendaient; M. de Caulaincourt avait pourtant sa connaissance. Descendu de cheval, un soldat le prend sur son dos et l'emporte à l'ambulance, en traversant le théâtre du combat, un vrai champ des morts. Cinq cents cadavres étaient étendus dans un étroit espace, presque tous affreusement mutilés par les sabres de nos chasseurs.

Un escarpement rocheux avait arrêté les cavaliers qui s'enfuyaient vers la gauche. Plusieurs mirent pied à terre, et, donnant une saccade à leurs chevaux, franchirent l'obstacle. Un seul longeait au pas cette muraille de rochers. La blancheur de ses vêtemens, la beauté de son harnachement, indiquaient un chef. Le maréchal-des-logis Siquot, un brigadier de chasseurs et le capitaine Cassaignoles se dirigèrent de ce côté. Le terrain était affreux, hérissé d'obstacles. Laboulaye, le brigadier de chasseurs, arrive le premier; comme la tête de son cheval touche la croupe du cheval de l'Arabe, le cavalier se retourne avec le plus grand calme, l'ajuste, et l'étend raide mort. A ce moment, Si-

Digitized by Google

quot le joint, le blesse; mais un coup de pistolet lui traverse le bras gauche, et va tuer le cheval du capitaine Cassaignoles, qui se trouvait sur la pente un peu au-dessous. Ce grand cavalier se dresse alors sur ses étriers, et frappe Siquot à la tête de la crosse massive de son pistolet, quand le brigadier Gérard des chasseurs, arrivant par la crête, lui envoie une balle en pleine poitrine. On s'empare du cheval, admirable animal qu'une blessure à l'épaule avait seule pu empêcher de dérober son maître à la mort. « Voyez si cet Arabe est borgne, crie le capitaine Cassaignoles. » On se penche, un œil manquait. « C'est Sidi-Embarek alors ; qu'on lui coupe la tête. Et Gérard lui sépare avec son couteau la tête du corps, pour que les Arabes ne doutent pas de sa mort ; puis tous se rendeut au ralliement qui sonnait.

Le maréchal-des-logis Siquot retrouva à l'ambulance M. de Caulaincourt, que l'on espérait sauver. Tous les officiers de chasseurs étaient venus lui serrer la main, lui donner bon courage ; il n'en avait pas besoin, car jamais sa fermeté et son sang-froid ne l'abandonnèrent. « C'est égal, mon lieutenant, lui disait avec son accent allemand son ordonnance, qui ne le quittait pas, nous n'avons pas de chance. Ton cheval gris, il est blessé; le noir, il est malade, et toi, tu es à moitié f.... Décidément, mon lieutenant, nous n'avons pas de chance. » Ce fut pourtant, quoi qu'en ait dit le brave Laubeinburger, ce fut une bien heureuse chance de se tirer la vie sauve d'une aussi horrible blessure. Tous ceux qui ont vu alors M. de Caulaincourt diront que sans son énergie il aurait succombé.

La chasse était terminée, les réguliers acculés, détruits; le succès avait récompensé de si cruelles fatigues. Le général Tempoure se hâta de rentrer à Mascara, et un mois après chacun recevait, selon l'expression arabe, *le témoignage du sang*, la croix si glorieuse pour un soldat. Les hasards de la guerre nous séparèrent alors du caïd; j'appris aussi la rentrée de Siquot en France, où par une assez singulière coïncidence, ses amis de Paris lui ont donné, assure-ton, le même surnom que ses amis d'Afrique. Quant au lansquenet allemand, il marqua d'un trait de courage chaque coin de la province d'Oran et toujours aussi heureux, se retira sain et sauf de toutes les bagarres. Lorsque je le retrouvai en 1846, Tom, le cheval, la Chica, formaient, comme autrefois, toute sa famille. Pauvre Chica, qui n'avait jamais eu qu'une ambition dans sa vie, porter une robe de soie! Rentrés à la garnison, Tom était le pourvoyeur; ils partaient tous deux à l'aube du jour et ne revenaient qu'à la nuit, harassés, mais contens et le carnier rempli. La Chica, qui avait passé

Digitized by Google

la journée à chanter, mettait le couvert, et les trois amis soupaient tranquillement.

Quelques mois plus tard, après une absence de trois semaines, un de nos escadrons rentrait à Mascara d'une course aux avant-postes. Nous suivions la rue qui mène au quartier de cavalerie, lorsque nous vîmes tous les officiers de la garnison réunis devant la petite maison du caïd. On vint à nous, les poignées de main s'échangèrent, et l'on nous apprit que la Chica, la compagne du caïd, l'amie de tous, était morte.

La pauvre petite souffrait depuis quelque temps; la veille, cependant, elle s'était levée. Il y avait un beau soleil bien chaud, et l'air était plein de parfums. — Chico, dit-elle au caïd, donne-moi ton bras, je veux voir encore le soleil. — Et elle fit quelques pas, se prit à pleurer en regardant les feuilles qui poussaient et la beauté du jour; puis, comme elle regagnait le fauteuil: — Ah! Chico, dit-elle, je meurs! — Et en s'asseyant elle rendit l'ame, sans agonie, sans contraction, souriant encore en regardant le caïd.

A ce moment, le cercueil de la Chica sortait de la maison; tous les fronts se découvrirent, et nous nous joignîmes aux officiers qui l'accompagnaient jusqu'à sa tombe.

Le cimetière de Mascara, rempli d'oliviers et de grands arbres, est situé au milieu des jardins: tout y respire la paix, le calme et le repos. La tombe de la Chica avait été creusée sous un figuier. Les spahis qui la portaient s'arrêtèrent; chacun se rangea en cercle; deux soldats du génie saisirent la bière légère et descendirent la pauvre Chica dans sa dernière demeure. Le caïd était au pied de la fosse. Le soldat lui présenta la pelletée de terre; la main du spahi tremblait en la prenant, et quand la terre, rencontrant le cercueil, rendit ce bruit sourd si plein de tristesse, une grosse larme à moitié contenue roulait dans ses yeux.

Depuis ce jour, Tom, que la Chica aimait, devint la seule affection du caïd.

PIERRE DE CASTELLANE.

Digitized by Google

LE MOIS DE MAI.

Voici le mois de mai qui verse dans les plaines
Ses vases de parfums et ses corbeilles pleines
Du trésor radieux et vermeil de ses fleurs.
L'aube attache aux buissons ses colliers de rosée,
Et le soir se revêt de sa robe embrasée
Que le soleil couchant peint de mille couleurs.

La source du vallon répond par ses murmures
Aux rossignols chanteurs qu'abritent les ramures
Comme des luths ailés.
La musique et l'amour peuplent toutes les branches,
Et l'aubépine fait neiger ses feuilles blanches
Aux gazons constellés.

Au bord des sentiers verts, au penchant des collines,
Les brises vont chantant comme des mandolines ;
L'air tiède retentit de mille bruits charmants ;
Les soupirs des échos pleurent sous les ramées ;
Les feuillages des bois et les fleurs embaumées
Ont l'air de se parler en doux chuchotements.

Ainsi, printemps, tu fais renaître toutes choses ;
Tu rends au pré ses fleurs, aux verts buissons leurs roses,
Au rossignol sa voix,
A l'aube ses splendeurs, au soir son ciel de flamme ;
Mais rien ne nous rendra ce doux printemps de l'âme
Qui ne luit qu'une fois.

ANDRÉ VAN HASSELT.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

— I. —

OPÉRA ITALIEN.

ATTILA. — LUCREZIA BORGIA. — LA FAVORITA. — MACBETH.

L'Attila n'a pas plu à New-York ; deux représentations ont suffi à sa carrière. Nous nous en étonnons médiocrement, quoique de nombreuses prédilections en faveur des effets voyants de Verdi, eussent pu nous préparer à un résultat différent. Il n'y a donc lieu cette fois qu'à s'incliner devant le jugement du public, car Attila n'a jamais été considéré nulle part comme une partition à mettre en ligne avec Les Lombardi, Nabucco ou Ernani qui forment la pleïade ternaire des grands titres du maëstro à la célébrité. L'absurdité du libretto, l'insuffisance des décors pour représenter le sac d'Aquilée, le camp d'Attila devant Rome et surtout le lever du soleil sur les lagunes où le berceau de Venise flottait comme celui du législateur des Hébreux sur les marécages du Nil, n'ont pas été sans influence sur ce résultat : l'exécution de la part des artistes a d'ailleurs laissé à désirer mieux dans certains morceaux d'ensemble, comme le quartette sans accompagnement d'orchestre et le trio, qui auraient pu être dit avec plus de soin et d'effet. On s'est attaqué au costume de Marini, et à l'exubérance de sa gesticulation, quoique sous ce dernier point elle fut justifiable par le caractère même d'un potentat sauvage qu'il était appelé à représenter; et de ce naufrage scénique, il n'est guère resté que la *cabaletta* du duo de ténor et soprano, et l'*andante* de la cavatine où Mlle Tedesco a déployé toute l'ampleur sonore et impressive de sa belle voix. Ces deux morceaux et le terzetto resteront pour l'approvisionnement des concerts, ainsi que la romance supprimée par indisposition de la prima donna.

La Lucrezia Borgia, dont le succès semble grandir incessamment ici comme le talent des chanteurs qui, tour-à-tour s'y présentent devant nous, est venue à propos faire oublier l'échec du roi des Huns devant Rome... et devant New-York.

Madame Angela Bosio a fait ses débuts dans la Lucrezia Borgia. Qui nous expliquera pourquoi Mme Bosio est arrivée à New-York avec une réputation qui semblait la classer en seconde ligne parmi les prime donne de la compagnie Ha-

Digitized by Google

vanaise ? Quoi ! En seconde ligne avec cette étendue et cette qualité d'organe? En seconde ligne avec cette conduite de voix, cette intelligence d'effet, ce mécanisme d'exécution ? Il y a là évidemment erreur d'appréciation du public havanais, si tel est en effet son verdict. — Partout, excepté peut-être à Paris et en Italie, le nombre des dilettanti est restreint qui sachent se rendre compte de la qualité et du régistre des voix de femmes. Et les erreurs vont parfois loin à ce sujet parmi la majorité composée toujours en plus grand nombre d'amateurs que de connaisseurs. — Mais, jamais occasion aussi heureuse ne s'est présentée parmi nous de distinguer clairement les quatre ordres de voix feminines qu'à l'Opéra de Niblo, où elles sont nettement représentées. Mme Vietti est un contralto caractérisé, Mlle Tedesco un mezzo soprano complet, Mlle Steffenone un soprano plein, et enfin Mme Bosio un soprano sfogato. C'est faute de se rendre compte des régistres particuliers à ces quatre voix, faute surtout de connaître leurs qualités essentielles que bien des critiques eux-mêmes tombent dans des appréciations absolument fausses. Nous avons entendu dire que Mme Bosio n'avait pas assez de puissance d'organe, parce que ses notes du medium avaient moins de sonorité que celles par exemple de Mlle Tedesco. C'est en réalité comme si l'on reprochait à un ténor une voix moins corsée que celle d'un baryton, en d'autres termes un non-sens. En théorie physique, en effet, le son ou l'ondulation sonore est d'autant plus aigu que la vibration du corps qui la produit est plus courte. *Vice-versa*, plus la vibration est large, plus le son a de gravité. Le larynx obéit à ces lois naturelles, et selon que sa conformation se prête à telle ou telle condition de vibration imprimée par le souffle, il produit telle ou telle qualité de son dans un régistre donné et dont les limites marquées déterminent l'échelle des voix humaines. Les qualités acoustiques inhérentes à chacune d'elles produisent une diversité matérielle et nécessaire dans la vigueur du son, toute proportion gardée dans la puissance de l'organe. Le contralto n'aura jamais l'éclat qui distingue plus particulièrement le soprano plein, tandis que ce dernier n'atteindra pas sans un effort criard aux notes les plus élevées du soprano sfogato, qui seul peut leur donner une suavité aussi mélodique qu'aucun instrument. Dans cette tension de l'organe qui produit les sons aigus, la force d'émission du son, ne doit pas, ne peut pas dépasser une certaine limite sans offenser l'oreille. S'y maintenir est le propre du *soprano sfogato*, et l'écueil insurmontable du *mezzo soprano*. Dans toute voix du reste, quelque soit son régistre, l'égalité est un des dons les plus précieux, et souvent il n'est pas d'étude qui puisse suffire à l'acquérir. Et c'est là sans contredit ce qui fait de la voix de Mme Bosio, une voix si excellente en qualité, en volume et en étendue, comme sa méthode en fait une si charmante cantatrice. L'acuité naturelle à ce genre d'organe nuit presque toujours à son effet, surtout lorsque pour en apprécier les mérites, l'oreille est obligée de revenir sans cesse au diapason le plus élevé ; mais s'en aperçoit-on un instant chez Mme Bosio ? La sonorité, égale et sûre de sa voix parcourt l'échelle des gammes étendues sans se démentir un instant, et pourtant ce n'est là qu'une partie de ses mérites. Un grand goût dans les nuances, une grande netteté dans l'exécution, une grande entente de l'art, en un mot, marqueront toujours sa place plus haut que ne le comprennent les impressions irraisonnées. Ajouterai-je que le jeu, la tenue et l'attitude de Mme Bosio en scène sont d'une parfaite distinction ? On ne saurait être plus aristocratiquement gracieuse, et si l'auditoire n'a pas retrouvé dans trop de jeunesse, la mère probable de Gennaro, par compensation il a entendu pour la première fois, de ce côté de l'Océan, l'andante final : *M'odi ah ! m'odi* comme il veut être chanté. Nous remercions, pour notre part, Mme Bosio du grand plaisir qu'elle nous a fait, et nous en prenons acte comme d'un engagement pour celui que nous lui devrons encore.

Digitized by Google

Nos courtes remarques sur les distinctions à établir entre les différentes qualités de voix, nous conduisent à relever ici, à propos de la Favorite, un manque de discernement de la part de la direction. Le rôle de la Favorite a été écrit pour Mme Stoltz, comme chacun sait, et d'un bout à l'autre se maintient strictement dans le régistre de mezzo soprano. Il revenait de droit dans la compagnie Havanaise à Mlle Tedesco qui en possède toutes les qualifications et y eût trouvé naturellement l'occasion d'y déployer tous ses avantages. Mlle Steffenone, chargée du rôle à la Havane, avant l'engagement de Mlle Tedesco, l'a conservé parmi nous, et nous nous en plaignons, pour elle. La Norma dans laquelle elle a conquis d'emblée à New-York une si éclatante popularité n'est pourtant pas encore son meilleur rôle, et la Favorite est à coup sûr son moins bon. Pour qu'on l'y retrouvât il a fallu attendre la cabaletta ajoutée à la cavatina « *Oh! mio Fernando* » et le quatrième acte où elle est admirable de simplicité touchante, de désespoir résigné, et enfin de passion et d'éclat; à ce point qu'il soit naturel de la voir s'affaisser et mourir sous le poids de sa félicité suprême. — Avoir aimé à ce point de mépriser jusqu'au dévouement d'un roi qui lui sacrifie Dieu et met son royaume à ses pieds; — tout perdre d'un coup de foudre, désespérer de tout; cacher sous la bure des novices les sanglots d'un cœur brisé sans retour et s'en aller chercher sa tombe au pied d'une croix, sans y emporter avec soi autre chose qu'une image et un nom; puis tout-à-coup des ombres de la mort qui déjà descendaient sur elle, ressusciter à tous les extases de l'amour, à tous les éblouissements des félicités infinies; c'est trop pour la nature humaine. Heureux ceux à qui le bonheur à coûté la vie! Leur dernier soupir les a payés de toutes leurs larmes! — La Favorite est pour Mlle Steffenone une lutte en quatre actes contre la partition écrite. Elle a triomphé; cela devait être; mais nous répétons ce que nous disions après la Norma : Vous ne connaissez pas encore Albina Steffenone; elle n'a pas dit son dernier mot. Ne nous sera-t-il pas donné enfin de la retrouver toute entière, telle que nous l'avons vue dans le final de Beatrice ou de Marino Faliero?

Je me souviens de Duprez dans le rôle de Fernand, et tout homme qui l'a entendu s'écrier seulement: « Je t'aime! » au quatrième acte, n'en perdra jamais l'impression de sa vie. J'ai vu, à ce mot, frissonner toute une foule immense comme au vent du Sud toutes les feuilles d'un tremble, et je ne crois pas qu'il y eût là un être, ayant un cœur dans la poitrine, qui n'en ait senti les battements à ce mot. Je ne puis me défendre encore de ce souvenir, mais qu'on se garde bien de croire qu'en le consignant ici, je prétende l'opposer à Salvi; non; j'ai voulu au contraire le remercier de me l'avoir rappelé.

Salvi ne se doute pas lui-même de ce qu'il vient d'accomplir en chantant La Favorita au théâtre de Niblo. Il a ouvert des horizons nouveaux à l'art parmi nous, et avec une romance, il a prouvé plus de choses que nous n'avons pu en faire comprendre en trois années successives de critiques raisonnées, à savoir : Ce que peut, ce que doit être le chant du ténor. Mais aussi, quelle romance que ce *Spirto gentil!* comme c'est composé et comme c'est chanté! Personne n'a certainement mieux conduit sa voix, mieux accentué l'expression, et déployé à la fois plus d'âme et plus de talent, dans ce délicieux morceau. Expliquez pendant des années à des aveugles ce qu'est la vue, ils n'en auront qu'une idée confuse; ouvrez-leur les yeux, et ils comprendront en une seconde. Nous croyons que sur beaucoup, la romance de Salvi a opéré ce prodige, et qu'après la représentation on pouvait répéter ce mot de l'écriture : « Les aveugles voient et les sourds entendent! » On saura désormais à quoi s'en tenir à Astor place sur le travestissement pitoyable de la romance : *Bella adorata incognita* du Giuramento, lorsque nous seront retombés jusque là des hauteurs où nous a élevés le *spirto gentil* de la Favorita.

Digitized by Google

Salvi a toujours été et sera toujours un chanteur de grâce ; mais en même temps, c'est un artiste complet, et sans avoir entendu un ténor d'un ordre aussi élevé, il serait impossible de se rendre compte des effets que peuvent produire les œuvres des maîtres. Le canevas dramatique ressort par la noblesse, l'à-propos et l'expression de son action en scène, aussi bien que la mélodie et la combinaison harmonique des ensembles par la perfection de sa méthode. Nous n'avons donc qu'à battre des mains à ses succès dont la plus flatteuse expression se trouve dans les larmes que nous avons vu briller à sa voix et à celle de la Steffenone.

Cesare Badiali s'est noblement et artistement acquitté de son rôle royal. Le temps « edax rerum » a respecté assez de ses grandes qualités pour qu'on retrouvât en lui ce qui l'a placé parmi les premiers barytons d'Italie, et des applaudissements mérités lui ont prouvé combien notre public apprécie sa cavatino : *Leonor vien!* sa romance : *A tanto amor!* et sa part dominante dans le final du troisième acte.

Le rôle de Macbeth, qui remplit à peu près tout l'opéra de ce nom, a été pour lui une occasion plus complète de révéler tous ses grands mérites, et prouver surtout ce que la science et le goût peuvent produire pour suppléer aux défaillances de l'organe dans les notes élevées. Chanter ainsi et dans des conditions pareilles un rôle de Verdi, c'est un tour de force incontestable, car qui ne sait sur quoi portent éternellement les effets du maëstro ? qui ne connaît à fond ces répétitions de *rinforzando* sur les progressions ascendantes, et ces éclats bruyants où la voix a plus à faire que l'âme ? Comme un autre, plus que beaucoup d'autres même, nous avons senti pour Verdi l'entraînement de la nouveauté, et nous avons eu notre temps d'enthousiasme. C'était aux beaux jours de ses grandes œuvres et des grandes voix pour lesquelles il les a écrites. Mais tout ce qui est factice passe, et la musique du nouveau maëstro a déjà vieilli dans l'opinion. Elle ne supportera pas l'épreuve du temps. Les œuvres de Rossini, Donizetti, Bellini, Mercadante se chanteront encore quand celles de Verdi seront ensevelies dans la poussière des répertoires morts.

Dans Macbeth, le premier acte marche bien et s'appuie sur l'originalité des ensembles, et sur le duo de baryton et soprano qui est d'un excellent sentiment et d'une facture nouvelle et expressive ; dans le second acte, le *Brindisi* est charmant et toute la scène pleine d'effet. Mais qu'y a-t-il dans le troisième ? Des fantasmagories musicales et scéniques, des chœurs de sorcières et des apparitions dont on sait déjà la contexture. Au dernier acte enfin, le somnambulisme de lady Macbeth est loin de valoir celuí de la *Sonnambula*, et l'air final du baryton ressemble à tous les andante de Verdi, passés, présents et futurs. En somme, l'opéra est trop long et ne vaut dans son entier ni la Favorite, ni la Lucrèce Borgia, ni la Norma, mais en revanche il est supérieur à l'Attila, ce qui n'est pas le mettre excessivement haut.

Voilà comment il se fait que Mme Bosio n'ait pas obtenu le même succès que dans la Lucrèce. Le talent de l'artiste était le même, mais la musique du maître était bien différente. Plus que jamais nous pensons que Verdi ne sait écrire que pour les grandes voix et non pour les grands chanteurs ; sa musique frappe, mais n'émeut pas, et le Macbeth est en somme un *puff* britannique, qui non seulement n'est pas le chef-d'œuvre du maëstro, mais qui ne soutient pas sérieusement la comparaison de ses meilleurs ouvrages.

Ne terminons pas ce long résumé de la quinzaine sans adresser nos compliments à Mme Vietti qui s'est montrée avec beaucoup d'avantages dans le rôle d'Orsini, et à Coletti l'une des plus belles et plus franches voix de basse que nous

Digitized by Google

ayons entendues. Si Coletti reste au second rang avec de pareils dons naturels, la faute n'en sera qu'à lui au monde. La nature a fait pour lui tout ce qui dépendait d'elle. Qu'il ait l'ambition légitime d'en faire autant de son côté, et il marchera un jour de pair avec son frère qui peut lui servir efficacement d'encouragement et de modèle dans la carrière.

R. T.

P. S. Si préoccupés que nous soyons de la partie vocale des opéras, nous ne saurions nous empêcher de remarquer que l'orchestre est souvent trop bruyant. A quoi cela tient-il ? à l'instrumentation écrite, aux conditions acoustiques de la salle ou à l'archet directeur d'Arditi ? Quelqu'en soit le motif, la représentation de cinq opéras à Niblo, nous laisse l'impression d'une infériorité orchestrale en regard de l'Opéra d'Astor place et de l'ensemble d'exécution instrumentale qui obéit au bâton magique de Max Maretzek. Les chœurs, de leur côté, ne laissent guères à dire ni en bien ni en mal. Ils suffisent à soutenir les premiers sujets. Le public ne leur demande pas davantage.

— II. —

EXPOSITION DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE DESSIN.

I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — LES PAYSAGISTES.

La 25e exposition de l'Académie Nationale de Dessin vient de s'ouvrir dans un nouveau local exclusivement destiné à cette institution et situé dans Broadway, en face de Bond street. New-York possède enfin un salon permanent de peinture, et bien que ce ne soit pas encore là un musée digne de la cité Impériale, l'on ne saurait trop applaudir à cette heureuse innovatien. C'est un pas de plus dans la carrière artistique, c'est une preuve manifeste que l'art prend peu-à-peu sa place au soleil des Etats-Unis. Si petite qu'elle soit encore, nous espérons bien, le tems venu, voir un jour cet abri modeste s'élargir pour donner asile à de grandes et belles pages du génie américain.

Les salons de l'Académie Nationale de Dessin ne laissent rien à désirer pour le présent. Ils sont suffisamment spacieux, bien disposés, et d'une élégance simple qui convient à un salon de peinture, où une trop grande richesse d'ornementation a pour inconvénient de nuire à l'effet des tableaux. D'un autre côté, et nous aurions du commencer par là, car c'est la condition première d'une bonne salle d'exposition, la lumière y est habilement ménagée. Elle tombe obliquement d'en haut sur les murailles et arrive assez franche pour ne rien faire perdre de leurs saillies lumineuses aux peintures ; pas assez éclatante toutefois pour fatiguer les yeux, et produire sur le vernis des toiles de ces reflets qui obligent l'œil à chercher longtemps quelquefois le point visuel. Il n'existe pas à notre avis, de salon public mieux éclairé, et mieux approprié à une pareille destination.

Mais ce progrès matériel n'est rien si on le compare à celui dont témoignent les œuvres sérieuses et souvent remarquables qui ornent l'intérieur des galeries. Jamais, en effet, l'Académie Nationale de Dessin n'a réuni sous son toit plus ample moisson de paysages, portraits, et tableaux de genre dignes de fixer l'at-

Digitized by Google

tention. Il y a quelques années, pareil éloge eut été fort aventuré ; mais aujourd'hui ce n'est que justice. Nous acceptons donc l'exposition de cette année comme une promesse d'amélioration pour l'avenir, et nous sommes heureux, nous qui avons pris pour bannière et pour devise : *l'art pour l'art*, de venir féliciter à notre tour les membres de l'Académie de dessin, du résultat qu'ils viennent d'atteindre.

Il ne faut pas cependant que le présent les enivre au point de leur faire croire qu'après la tâche accomplie, ils peuvent s'endormir sur ce premier succès. Ce serait de l'aveuglement, et nous avons trop haute opinion de leur intelligence pour ne pas être convaincus qu'ils savent aussi bien que nous, mieux que nous même, faire une part équitable du bien et du mal, de ce qui est fait et de ce qui reste encore à faire. Or, qu'il nous soit permis de le dire, ce qui a été accompli, est bien peu de chose. De ce premier jalon aux sommets élevés d'où l'art européen brille sur le monde, il y a un long espace à parcourir. Un demi-siècle a suffi à l'Amérique pour couvrir la mer de ses flottes, et répandre son commerce dans tout l'univers ; mais ce demi-siècle n'a pas été assez pour les conquêtes artistiques. L'art ne peut grandir chez une nation jeune qu'à l'aide de la tradition ; et c'est par la tradition seule que les artistes américains pourront arriver à la fondation d'une école, but vers lequel doivent désormais tendre tous leurs efforts, toutes leurs études, toute leur énergie. Il y aurait dans ce seul mot *école* tout un chapitre de considérations à écrire ; mais ceci nous conduirait trop loin aujourd'hui. C'est d'ailleurs une question que nous croyons assez importante pour mériter les honneurs d'un travail spécial, dont nous nous occuperons peut-être un jour.

Ce qui domine surtout dans les œuvres artistiques de l'Amérique, c'est une remarquable tendance à reproduire la nature sous son aspect le plus poétique, le plus fécond en inspirations, le plus infini et aussi le plus saisissant, le paysage. Il ne faut pas chercher ici des peintres d'histoire, mais l'on peut citer déjà nombre de paysagistes distingués, et c'est par eux que nous commencerons notre compte-rendu. Cette tendance que nous signalons n'a rien d'ailleurs que de parfaitement logique, et tient aux conditions mêmes dans lesquelles les artistes américains se trouvent placés. Sauf quelques privilégiés auxquels il a été donné d'étudier les chefs-d'œuvre européens, ils n'ont en général pour maître que leur propre fantaisie, et pour conseiller, que leur inspiration. Mais cette fantaisie fallait-il encore qu'elle s'attachât à la reproduction d'un type quelconque de la nature ; or, celui qui s'est présenté le plus saisissant à la perception du peintre américain, c'est la nature qui l'environne. Telle a été la source presque unique de ses premières méditations, l'objet de ses premiers travaux. Le sentiment du beau, ce sentiment qui chez les artistes semble plus développé que chez les autres hommes, a révélé au talent naïf des peintres américains la seule voie dans laquelle ils pouvaient s'engager sans études profondes et presque tous ils s'y sont jetés. Il n'en saurait être autrement. Les paysagistes des Etats-Unis se sont donc faits eux-mêmes, ou plutôt c'est la nature qui les a faits. Aussi trouve-t-on chez eux la fidélité d'imitation portée quelquefois jusqu'à ses dernières limites, mais dégénérant souvent en apreté dans la composition et dans la couleur. Copier la nature, c'est là sans doute le but vers lequel doit tendre toute l'étude du peintre ; mais il faut, autant que possible, reproduire ce qui est beau, et non les mille bizarreries qui, dans le monde inanimé lui-même, sont si fréquentes. Il y a des paysages difformes, comme il existe des monstres humains. C'est le goût qui doit guider l'artiste dans le choix de ses sujets, et c'est en général ce que nous ne trouvons pas dans les toiles américaines, remarquables d'ailleurs à plus d'un autre titre. Ce qui leur manque, c'est la science. Ils ne

Digitized by Google

possèdent pas d'ordinaire les procédés du coloris, et peignent presque tous sans cette initiation préalable aux *ficelles* du métier, bagage artistique que s'empressent avant tout d'acquérir les peintres européens. Il y a en peinture, des effets que l'on ne peut obtenir que par des moyens purement mécaniques, et dans lesquels l'intelligence n'entre pas pour grand chose. Ce sont ces habiletés de main qui manquent assez généralement aux paysagistes américains. Or, s'il existait une école de paysage, il suffirait d'un artiste qui en connût tous les secrets pour qu'en un mois tous les élèves y fussent initiés. Nous en dirons autant pour la couleur, quoique cependant avec une réserve, car le coloris est un don naturel; mais dans cette partie même de la peinture, il y a nombre de procédés précieux à connaître et qui facilitent singulièrement l'exécution d'une pensée bien conçue.

Nous n'en voulons pour preuve que l'observation attentive des paysages que nous avons remarqués à l'Académie Nationale de Dessin. Il y en a là de plusieurs peintres étrangers; eh bien! sans prétendre qu'ils soient supérieurs en tout à ceux des artistes américains, nous devons avouer qu'en cela du moins, ils en diffèrent avantageusement. Dans les derniers nous trouvons des qualités d'observation, de composition et même de couleur; mais pas de procédés, peu de hardiesse et de sûreté dans la touche. On y sent trop le pastiche, et il est aisé de reconnaître que ce n'est qu'à force de tâtonnements que l'effet est produit. Dans les paysagistes étrangers au contraire et nous rangeons, bien entendu, dans cette catégorie, les américains qui ont étudié en Europe, la couleur est posée du premier coup, sûrement, habilement, et avec connaissance préconçue du résultat cherché.

Que l'on ne trompe pas d'ailleurs sur l'esprit qui nous à suggéré ces quelques considérations générales. Il n'y a chez nous ni désir, ni intention de blesser ou de flatter qui que ce soit. Nous émettons ici une opinion toute impartiale et dégagée d'influences étrangères. Peut-être trouvera-t-on trop de franchise dans notre critique; mais à coup sûr les artistes consciencieux nous apprécieront, parce qu'ils ont du se convaincre, comme nous, que dans les arts, l'indépendance en fait de critique est la seule condition de progrès.

Parlons maintenant des paysages qui méritent le plus d'attirer l'attention dans les quatre galeries de l'Académie de dessin. Il s'y trouve incontestablement de bonnes toiles, et nous n'aurons garde de les oublier.

Dans le salon d'entrée, M. Paul Weber a exposé un intérieur de forêt (n° 19) dont certaines parties, telles que la cascade et les rochers du fond, sont très jolis d'effet et de perspective; le premier plan de gauche que frappe hardiment la lumière, est aussi fort bien traité. Il y a dans toute cette toile une grande habileté de main; mais nous en trouvons le coloris un peu cru et trop également brillant. Un peu plus d'ombre et de parti pris eut considérablement augmenté la beauté du paysage. L'*Ira Mountain* de *M. Church* est pleine de bonnes intentions. Le ciel est fin de tons, surtout dans le clair, mais il est sec, et par trop régulier; ces longs nuages horizontalement superposés peuvent être vrais, mais ces vérités-là sont trop symétriques pour être reproduites sur la toile, et nous conseillons à l'artiste de les éviter. Nous aimons les détails du premier plan à droite. Les reflets rouges du soleil couchant sur les planches, et dans la poussière soulevée du chemin sont d'un heureux effet, et d'une vérité, un peu exagérée peut-être, mais qui dénote de la hardiesse et une bonne entente de l'ombre et de la lumière. M. Church expose encore un autre tableau (n° 349) qui ne manque pas de qualités.

A coast storm passing off de M. Huntington, nous rappele l'orage d'Acheinbach que l'on admirait l'année dernière à l'Américan Art-Union. Nous ne pré-

Digitized by Google

tendons pas comparer ces deux tableaux, mais nous distinguons avec plaisir dans celui de M. Huntington des parties remarquables. Les rochers sont bien traités, et l'eau heureusement rendue : nous voudrions pouvoir en dire autant du ciel et de la perspective. M. A. B. Durand n'a pas livré à l'exposition tout ce qu'il possède de jolies choses dans son atelier, et c'est une perte pour le public. Il possède néanmoins deux tableaux et des études d'après nature, que nous préférons pour notre compte, à bien d'autres toiles plus grandes. Le *Summer morning*, nous semble froid de couleur, et un peu grisaille, mais il est d'un dessin correct et pur, et renferme un groupe d'arbres sur le premier plan qui révèle des études sérieuses.

Nous parlions d'études d'après nature ; en voilà une de M. Kensett (n° 233), qui nous a arrêté longtems. Il y a dans ce simple amas de rochers une vérité de couleur, et un sentiment d'observation remarquables. M. Kensett a exposé plusieurs autres paysages qui tous se distinguent par la justesse du coloris, et le bonheur à rendre certains effets. Nous trouvons seulement qu'il ne recherche pas assez les jeux de lumière. On en peut pourtant tirer un bon parti.

L'œuvre capitale du salon est sans contredit le *Dismal Swamp* de M. Régis Gignoux. Pour quiconque n'a pas observé attentivement les effets de soleil couchant si merveilleux quelquefois de ce côté de l'Atlantique, ce tableau peut paraître exagérée de couleur ; il n'est pourtant rien moins que contre nature. L'on doit remarquer que le paysage a été pris dans la Caroline du Nord, ciel plus chaud que le nôtre, où cependant l'œil est souvent frappé, en automne surtout, de la richesse de couleurs que revêt l'horizon au déclin du jour. Il y a dans ce tableau une telle vivacité de tons, un tel brillant d'effet que les yeux en souffrent presque ; mais n'éprouvons-nous pas quelquefois la même sensation en regardant la lumière solaire ? C'est cette sensation que M. Gignoux a voulu rendre, et il y est arrivé avec une hardiesse heureuse qui révèle en lui un artiste accompli. L'audace est du talent lorsqu'il réussit aussi complètement. Nous n'admirons pas seulement le coloris de cette toile, nous en admirons tout, la composition pittoresque, aussi bien que la touche large et vigoureuse. Aussi retirons-nous volontiers le petit reproche que nous faisions l'an dernier à l'artiste, lorsque nous l'accusions de peindre trop mollement. C'est le plus péremptoire démenti que M. Gignoux pouvait nous adresser. Nous l'acceptons de bon cœur.

Du reste, ce paysage n'est pas la seule toile remarquable due au même pinceau. L'artiste semble avoir, avec intention, envoyé à l'exposition un tableau d'un genre tout différent. Celui-là est un effet de neige dont les mérites brillent encore à côté de ceux du Dismal Swamp. La nature froide est aussi étudiée chez cet artiste que la nature chaude, et il les rend toutes deux avec un égal talent. Nous comptons bien que ce ne sera pas là le dernier mot de M. Gignoux.

Puisque nous sommes en voie d'éloges, n'oublions pas non plus la *Vue des Monts Karpaths*, en Hongrie, par M. Julius Kummer, toile qui révèle, aussi bien que les œuvres de M. Gignoux, un artiste arrivé à la maturité du talent. Le ciel et les montagnes sont d'une finesse de tons délicieuse. On pourrait trouver peut-être un peu d'exagération dans le bleu du brouillard au pied des montagnes, mais nous n'avons pas vu la Hongrie, et nous pourrions bien nous tromper. L'une des qualités saillantes de M. Kummer, c'est précisément cette grande facilité de brosse et cette connaissance approfondie des procédés dont il était question tout-à-l'heure. Il n'y a pas d'hésitations dans la touche ; les tons sont posés crânement du premier coup, et avec une sureté de dessin et de palette qui dénote de longs et sérieux travaux.

Digitized by Google

L'*Evening in the Alps*, (n° 112) de M. Heine, est aussi un paysage plein de fantaisie, et d'une gracieuse composition. L'on se sent pris d'une douce mélancolie, comme le dit un de nos confrères, en regardant cette tranquille et vaporeuse vallée où pointille dans la demie-obscurité du soir la lumière isolée d'une pauvre cabane. Ce que nous aimons surtout dans cette toile, à part ses qualités de dessin et de coloris, c'est le sentiment qui anime chaque détail de la nature grandiose et abrupte rendue par l'artiste. M.Heine est du reste déjà classé parmi nos paysagistes les plus distingués.

Nous citerons encore, avant de terminer cette critique, les tableaux d'architecture n°s 89 et 95 de M. H. Gritten ; ce dernier principalement possède une couleur locale pleine de vérité ; la *Cathédrale de Palerme*, de M. Costelli, toile chaudement peinte, jolie d'effet et correcte d'exécution.

Le n° 184 (*Landscape Sketch*) de M. Boutelle, et le tableau de M. B. Champney, *View near Keene*, possèdent de bonnes qualités et occupent une place honorable à l'exposition.

T. L.

(La suite au prochain numéro.)

— III. —

LA LORGNETTE DE TIMON.

Au milieu de l'excitation générale produite par l'Opéra Italien, la *Lorgnette* de Timon reste ça et là dans son étui pendant une semaine ou deux, jusqu'à ce que, négligées à leur tour, les lorgnettes d'opéra aient cessé d'avoir à détailler aux yeux de nos fashionables les beautés diverses qui caractérisent chacune de nos grandes cantatrices. Aussi quand elle reparaît dans les salons est-ce pour nous diriger au loin la vue; elle devient un vrai télescope dont le rayon s'est déjà promené de Boston à Philadelphie et jusqu'à Washington. Nous doutons que nos concitoyens des Massachusetts et de la Pensylvanie lui dressent jamais des autels par reconnaissance de tout ce qu'elle met chez eux en lumière, et plus d'un, sans doute, se sera promené sur Broadway avec quelqu'inquiétude, en songeant à ce daguerréotype invisible braqué traîtreusement sur leur passage comme un condottieri l'escopette au poing. Une beauté, une lionne campagnarde fait-elle son apparition chez Stewart, ce privilégié du bon ton, voici aussitôt le traître aux aguets qui dévoile son origine exotique, analyse sa démarche, sa tenue, son geste, à la désespérer à tout jamais dans ses prétentions à l'assimilation New-Yorkaise. Le Bostonien fait-il une excursion parmi nous ? Il trouvera imprimées le samedi suivant les analogies perfides de la coupe de son habit avec la trempe de son esprit et les penchants de son caractère. Le Washingtonien ne viendra pas non plus impunément essayer l'effet de son métropolitanisme imaginaire sur la supériorité réelle des New-Yorkais, et le Philadelphien sera impitoyablement réduit aux proportions provinciales. John Timon n'a qu'à se bien tenir ; un jour ou l'autre il s'élèvera contre lui un orage, et il est heureux pour Kernot que sa position centrale à New-York le mette à

Digitized by Google

l'abri de l'humeur batailleuse des pompiers de la ville de la fraternité, sans cela, nous pourrions bien voir à sa porte une de ces émeutes forcenées qui sont à l'ordre du jour chez nos voisins.

Timon n'a pas fait grâce à la postérité de l'intervention des ancêtres ; et rien n'est amusant comme le tableau qu'il nous offre des bons vieux morts ressuscités tout-à-coup pour assister aux fêtes splendides de leurs descendants. En tout cela il y a *malice*, mais non *méchanceté*, et moins que jamais on peut accuser Timon de manquer de convenance. Ses épigrammes sont d'un goût irréprochable et ne descendent jamais à la personnalité. Faisons- leur donc bon accueil, et si par hasard un des coups d'épingles vient à nous effleurer l'épiderme, soyons les premiers à en rire, et nous montrerons autant de bon sens en lisant que Timon en écrivant. En cela du reste, l'écrivain inconnu nous donne le meilleur exemple. Qu'il soit homme d'esprit, c'est ce dont personne ne doute en parcourant ses pages ; mais qu'il soit un homme de sens, c'est ce qu'on ne peut lui refuser en lisant la couverture de ses dernières livraisons. Là, les opinions de la presse sont reproduites avec une fidélité et une abnégation touchante, depuis celles qui, comme la nôtre, lui sont une approbation encourageante, jusqu'à celles qui se traduisent par le mot *stupid* et annoncent que la lorgnette, atteinte de consomption intellectuelle, est morte et enterrée, comme Malborough, après avoir vécu

..... Ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Quand on fait de si bonne grâce les honneurs de son œuvre, n'a-t-on pas tous les droits à la justice de l'opinion ? et en ce cas-ci la justice, c'est une bienveillance méritée à tous les titres.

— IV. —

TROIS DIVERTISSEMENTS

SUR L'OPÉRA DE « MACBETH, » PAR MLLE. L. CHOUQUET.

Voici qui vient à propos. — Nous avons entendu Macbeth pour la première fois au théâtre. Il faut en redire désormais les meilleurs motifs dans les salons, et Mlle L. Chouquet s'est chargée du soin de les choisir et de les interpréter sur le piano, avec tous les avantages d'un talent où l'on admire tour-à-tour l'élégance, la vigueur et la fantaisie. Le *galop favori*, la *grande marche* et la *danse des sylphes*, forment un choix des gemmes de la partition qu'on sera toujours désireux d'entendre de Mlle Chouquet elle-même, pour les répéter ensuite après elle, grâce à la publication qui vient d'en être faite : à New-York, chez MM. Dubois et Warriner, 315 Broadway, et à Philadelphie chez A. Fiot, 196 Chesnut street.

Digitized by Google

V.

PROMENADES EN OMNIBUS.

On connaît la triste position d'un président d'omnibus. Il y a de quoi préférer la présidence d'une chambre, dût-on vous imposer les bons mots de M. Dupin, dût-on vous condamner à quarante-trois calembourgs par séance.

Il y a pourtant pire dans ces mêmes omnibus, et ce pire est un bienfait de l'administration. Rien de plus redoutable que les bienfaits d'une administration.

Cette galanterie consiste à n'exiger aucune rétribution des enfans au-dessous de quatre ans, c'est-à-dire des enfans qui pleurent, qui chantent, qui se couchent ; des plus odieux et des plus insociables de tous les enfans, des enfans qu'on devrait faire payer au poids de l'or.

Ceci est un bienfait pour la mère et pour l'enfant,si vous voulez,mais c'est un bienfait trop particulier. C'est une calamité publique. La mère et l'enfant se portent bien, à la bonne heure ; mais le voisin se porte mal, et plus ils se portent bien, plus le voisin les porte l'un et l'autre. Donner six sous pour porter un enfant de la Madeleine à la Bastille, c'est un peu cher. Je ne dis pas que la mère dût payer davantage ; mais le voisin devrait payer moins.

Ce dont il s'agit s'applique à toute autre espèce d'ustensiles volumineux dont l'administration n'exige d'autre paiement que quelques foulures, fractures ou luxations du reste des voyageurs. Cela nous paraît une largesse mal entendue et une faveur trop restreinte.

Assurément nous applaudissons à toute l'extension qu'on peut donner au mot *omnibus*, qui signifie que la commodité du véhicule est offerte *à tous*. Mais nous n'aurions jamais cru qu'on allât jusqu'à comprendre dans ces douceurs de la circulation les commodes, les armoires, les canapés et tous les gros bagages que nécessitent d'ordinaire le roulage ou les brancards.

Cela n'est pourtant que trop vrai, et nous avons acquis la preuve qu'un certain nombre de personnes, sous prétexte de courses d'omnibus, effectuent de véritables déménagemens. Il résulte de ce procédé des inconvéniens assez graves pour que nous croyions devoir les signaler.

Un garçon marchand de vin en tournée monte, par exemple, avec deux brocs du volume de deux personnes ; la voiture n'a que seize places et elles sont occupées. Chaque voisin du marchand de vin porte l'un des brocs ; cela est simple. — Ces deux brocs devraient payer leur place ou tout au moins celle des voisins, ou bien encore suivre pour eux le tarif des commissionnaires.

Nous ne comptons pas, si ces brocs sont pleins,l'arrosage continu que le voisin doit aux bienfaits de l'administration.

Plus loin un menuisier monte avec une planche de sapin qu'il pose en travers devant la face d'un voyageur. C'en est fait, toute perspective disparaît, tout agrément s'éteint, tout horizon est masqué. Il ne tient qu'à ce voyageur de se croire une heure durant dans sa bière ; ce n'est plus un voyage, c'est un enterrement. Cela mériterait aussi quelque indemnité.

Une dame âgée a effacé tout ceci ces jours derniers.La chose s'est passée devant nous, et nous en avons été victime. Un omnibus s'arrête au Palais de Justice. La dame se présente et avec elle trois arbres qu'elle venait d'acheter

Digitized by Google

au quai aux Fleurs, trois jeunes peupliers déjà beaux, déjà grands, d'une magnifique venue, branches et racines.

La voiture était complète. Il restait une place ; la dame l'a prise, et l'on a insinué sa haute futaie en travers dans toute la longueur de l'omnibus ; seulement comme les hautes cimes étaient gênées dans leur développement, chaque voyageur en a gardé un rameau flexible dans l'œil ou le nez ou l'oreille.

La voiture avait l'air d'une magnifique promenade publique. Les voyageurs se sont endormis sous ces délicieux ombrages. Nous avons entendu un voisin murmurer d'une voix éteinte : *Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.*

Quelques autres ont tiré un galoubet de leur poche et ont chanté les agrémens de la campagne, la paix des champs, les courses vagabondes à travers les prairies. Quelques oiseaux nichés dans les peupliers les accompagnaient de leur doux ramage.

Nous avons eu le regret de quitter trop tôt cet élysée, et cette fois nous trouvons que ce n'est pas trop de six sous pour une telle réunion de plaisirs champêtres. — Ce n'est pas la peine de s'en passer.

— VI. —

POLEMIQUE PORTUGAISE.

A en juger par les journaux de Lisbonne, les passions politiques en sont venues, en cette ville, à un rare degré de fermentation. La polémique devient chaque jour plus violente. Les attaques contre le comte de Thomar se succèdent sans interruption. On l'appelle voleur, coquin et traître dans des articles signés par les personnes les plus connues. Voici quelques paragraphes d'un article publié par la *Revoluçao de septembro*, et signé par M. Ribeiro :

« Comte de Thomar, vous êtes concussionnaire, parce que vous êtes entré pauvre au pouvoir, et que vous avez acquis une immense fortune par des moyens misérables et honteux.

» Comte de Thomar, vous êtes un traître, parce que vous vous êtes insurgé contre la Constitution en 1842, et parce que vous entraînez la nation et le trône à un abîme inévitable et peut-être à une invasion étrangère.

» Comte de Thomar, vous êtes un ignoble despote, parce que vous foulez aux pieds l'honneur, les lois et la Constitution, et que vous gouvernez suivant vos caprices.

» Comte de Thomar, vous êtes un imbécille, parce que toute votre habileté n'est que de l'intrigue, et que votre pouvoir repose sur le favoritisme.

» Comte de Thomar, vous êtes un misérable, parce que vous vous servez, comme moyen politique, de l'honneur d'une femme, d'une reine, que vous sacrifiez impudemment à vos néfastes projets.

— VII. —

AGOSTIN ET LE PRINCE COLIBRI.

Sans la venue de Jenny Lind en Amérique, et le prodigieux développement de publicité donné à cet évènement, Barnum se trouvait distancé, car ses géants

Digitized by Google

et ses nains sont battus aujourd'hui par la supériorité de leurs rivaux parisiens.

Voici, en effet, ce que nous trouvons dans un feuilleton de *La Presse* :

Le prince Colibri est allé samedi matin faire une visite au géant du café Mulhouse. Le pygmée et le colosse ont déjeuné ensemble. Le prince Colibri et Agostin (c'est le nom du géant) ont joué au naturel la scène de Gulliver à Brodingnac : le nain debout sur la table, le géant à demi courbé pour l'apercevoir formaient la plus étrange antithèse. Les deux termes extrêmes de la nature humaine se trouvaient en présence. L'infiniment petit porta dans un dé à coudre une santé a l'infiniment grand, qui lui rendit raison dans la botte du maréchal de Boucicaut. En se penchant sur le verre d'Agostin, le prince Colibri faillit y cheoir et s'y serait noyé, si on ne l'avait retenu à temps par la basque de son habit.

L'immense montagne de chair se laissait arpenter en tous sens par le petit insecte à face d'homme. Quelle singulière chose que ces deux jeux de nature mis en présence et qui justifient la fable. Le prince Colibri se battrait avec une grue comme ses aïeux les pygmées ; Agostin pourrait marcher épaule contre épaule avec Gog, Magog, Nembrod, Hercule, Teutobocchus et tous les autres colosses dont les os sont attribués à des mammouths par la fausse science moderne.

Le soir même, dans la salle de l'Alhambra, à l'hôtel des Princes, Colibri et la princesse sa sœur répétaient des exercices qui feront courir tout Paris : un menuet, une polka, des poses plastiques et équestres. Il est impossible de ne pas sourire en voyant ce petit coupé traîné par des chevaux qu'on porterait sous son bras, ce chasseur haut comme une botte, cet énorme cocher de quelques pouces, ce tout charmant équipage lilliputien, qui semble sorti d'une boîte de jouets de Nuremberg.

Digitized by Google

REVUE DU NOUVEAU-MONDE.

Livraison du 1er Mai 1850.

TABLE DES MATIÈRES.

I. — LES PLANTATIONS DE CUBA, Ste-Hélène, par R. DE TROBRIAND
II. — LE CONCERT DE FLEURS. (Suite et fin).....par F. MALLEFILLE.
III. — ESPAGNE ET ANGLETERRE (Suite et fin)...par J. J. AMPÈRE.
IV. — LES SPAHIS, souvenirs militaires.....par PIERRE DE CASTELLANE
V. — LE MOIS DE MAI, poësie.....par ANDRÉ VAN HASSELT
VI. — CHRONIQUE, 1. Théâtre Italien ; — Attila, Lucrezia Borgia, la Favorita, Macbeth. — 2. Exposition annuelle de l'Académie Nationale de dessin ; — Les Paysagistes. — 3. La Lorgnette de Timon. — 4. Musique nouvelle. — 5. Promenades en omnibus. — 6. Polémique portugaise. — 7. Agostin et le prince Colibri.

La **Revue du Nouveau-Monde** publie le 1er et le 15 de chaque mois un choix des meilleurs articles de littérature française dus à la plume des premiers écrivains, et tirés des recueils périodiques les plus estimés par la supériorité de leur rédaction.

L'abondance des matières qu'elle puise ainsi aux meilleures sources permet dans cette partie de sa publication une variété particulière, et une grande recherche de style. Les VOYAGES, les CRITIQUES LITTÉRAIRES OU ARTISTIQES, les ÉTUDES HISTORIQUES, les NOUVELLES, les PROVERBES, les BULLETINS SCIENTIFIQUES enfin, lui forment un contingent qu'on ne pourrait trouver dans aucune autre Revue française, tant par le soin particulier apporté au choix des articles, que par l'intérêt des sujets et la valeur des écrivains.

La **Revue du Nouveau-Monde** réserve en outre une partie notable de chaque numéro à la rédaction originale qui embrasse de préférence les matières d'un intérêt direct pour ses abonnés, et où se résume autant que possible, ce qui se produit de saillant dans le monde fashionable ou artistique, de façon à former une chronique plus particulièrement empreinte d'actualité.

Ce recueil forme ainsi une collection précieuse à tous les titres, non seulement pour ceux qui aiment à se tenir au courant des plus brillantes productions de l'esprit français, mais aussi pour ceux qui, désireux de se perfectionner dans une langue dont la connaissance est le complément de toute bonne éducation, veulent s'initier à toutes ses élégances par l'étude des meilleurs modèles.

On s'abonne à la **Revue du Nouveau-Monde**, soit directement, 12 Park Place, New-York, soit par l'intermédiaire des agences. Un an $6 ; six mois $3 ; trois mois $2.

Digitized by Google

UN ROMAN VRAI.

I.

La Plage de Rockaway.

Lorsque l'ange de la fantaisie et de la méditation nous caresse le front du bout de son aile, nous nous sentons enlevés par une attraction mystérieuse vers un monde idéal où la pensée, dégagée du corps, s'ouvre et se dilate à toutes les brises d'en haut. Alors, tout est en nous harmonie et amour ; chacune des vagues perceptions de nos sens se transforme en émotions fécondes ; le vent qui frissonne léger dans nos cheveux nous apporte des voix mystérieuses et inconnues, et la mer chante à nos oreilles dans chaque flot mourant sur le rivage. Un soir, j'étais sous l'influence de cette douce et indéfinissable maladie de l'âme. C'était à Rockaway, par une délicieuse soirée d'été. Abandonnant de bonne heure la *piazza* de l'hôtel de la Marine, je m'étais retiré dans ma chambre pour me livrer plus à l'aise au courant capricieux de mes distractions. Ma fenêtre était ouverte, et la brise en agitait les persiennes ; la lune s'élevant de la mer réflétait son disque pâle à l'horizon. Je demeurai longtemps plongé dans une méditation sans but, puis, fatigué de cette vaine tension d'esprit, j'essayai de reporter ma pensée sur les incidents banals de la journée, le bain, le déjeûner, le *bowling-room* et les conversations frivoles qui m'avaient aidé à tuer le tems. Ce fut peine perdue ; Je ne pouvais donner le change à mes rêveries. En vain je me jetai sur mon lit ; en vain j'invoquai le sommeil. Lassé bientôt de me retourner sans cesse sur mon dur matelas, je me levai d'un bond, j'allumai un cigare et je sortis de l'hôtel, me dirigeant vers la petite cabane qui, sur la plage de Rockaway, sert d'abri aux baigneurs.

Il y avait un quart d'heure que j'étais là, assis sur une vieille poutre à moitié enterrée dans le sable et que j'ai revue l'année dernière encore sur la berge, lâchant les rênes à tous les fantômes du caprice, respirant à pleine poitrine les émanations humides de la haute mer, lorsque j'aperçus à une cinquantaine de pas un homme qui marchait lentement et s'arrêtait par intervalles dans

Digitized by Google

l'attitude d'une profonde préoccupation. Le promeneur nocturne s'avançait vers moi. Bien ! pensai-je, il paraît que les lutins de la rêverie ont fait ce soir une descente à Rockaway, et que je ne suis pas la seule âme qu'ils tourmentent. Cela me consola. Bientôt, la curiosité se mettant de la partie, la diversion que j'avais tenté vainement d'opérer dans mes idées, se fit comme par enchantement. Déjà le clair de lune ne m'inquiétait plus, le bruit des vagues ne frappait plus mes oreilles, l'éclat des étoiles ne me jetait plus dans des extases sans fin ;... je venais, en effet, de rentrer dans le domaine de la vie réelle par la porte de la curiosité, porte que l'on prétend hantée surtout par les filles d'Eve, mais où se pressent, je crois, en aussi grand nombre, les fils du premier homme.

L'ombre s'approchait de moi, et quelques pas seulement nous séparaient ; ils furent bientôt franchis. J'étais immobile sur mon siége improvisé, lorsque l'inconnu, en passant, s'inclina vers moi comme pour voir qui j'étais, puis, satisfait de cet examen passé à la clarté lunaire, il alla s'asseoir sur le banc de planches de la hutte des baigneurs. Cette promenade solitaire à minuit, cette reconnaissance muette dont je venais d'être l'objet, puis cette impassibilité avec laquelle l'inconnu s'était installé tout près de moi, peu soucieux de ma présence, donnèrent subitement à mes conjectures une activité qui m'indemnisa largement de mes divagations à peine évanouies. Que pouvait avoir à faire cet hôte de l'hôtel de la Marine, à une pareille heure et en pareil lieu ? Etait-ce un poète en cherche d'inspirations, ou plutôt un amoureux fidèle au rendez-vous ? Il fallait choisir entre ces deux alternatives. J'acceptai la moins charitable, suivant en cela la loi commune à la malignité humaine. — Parbleu ! pensai-je, je tiens le fil d'une intrigue d'amour, le ruban parfumé d'une flirtation romanesque au bord de la mer et au clair de lune !

Je me tournai d'un air indifférent vers le sentimental promeneur, afin de l'examiner plus minutieusement. Il n'eut garde de se préoccuper de ma curiosité, et ne fit pas un mouvement. J'en fus choqué et me dis : C'est un Don Juan sans pudeur ! Cependant ses traits, éclairés comme en plein jour par les rayons de la lune, n'exprimaient pas cette assurance effrontée du fat qui affiche l'amour d'une femme ; son visage était pâle, empreint de mélancolie, et j'y trouvai la trace d'un souvenir douloureux plutôt que la fiévreuse anxiété d'une âme dans l'attente de l'objet aimé. — L'inconnu pouvait avoir vingt-cinq ans ; son front haut et large, était découvert et semblait aller au-devant de la brise, ses cheveux demi-longs flottaient au vent, il ne portait pas de barbe, mais une moustache peu fournie qui ombrageait à peine des lèvres fines sur

Digitized by Google

lesquelles errait un sourire mêlé d'ironie et de résignation; ses yeux étaient grands et d'une vivacité voilée de tristesse. Ce jeune homme avait dû souffrir beaucoup, et semblait souffrir encore. — J'éprouvai spontanément pour lui une violente sympathie, et n'eut été le respect des convenances, je lui aurais adressé la parole. Mais nous n'étions pas *introduits* l'un à l'autre, et je comprimai cet élan expansif.

En ce moment, l'inconnu sembla m'examiner davantage, soit qu'il eût deviné ma pensée, soit qu'il voulut me témoigner combien ma présence lui était importune; puis, se redressant, il reprit avec lenteur le chemin de la plage par où il était venu.

Je crus comprendre qu'il attendait quelqu'un et que je le gênais. Honteux de mon indiscrétion involontaire, je me dirigeai en pressant le pas vers l'hôtel, déterminé à respecter un secret dont je n'avais pas le droit de soulever le voile. Ma curiosité se révoltait de cette vertueuse résistance et, m'entourant de tout son arsenal de séductions, me conseillait de rester sur la piazza à l'ombre des trois ou quatre maigres arbustes qui bordent de leur feuillage poudreux la balustrade de la galerie extérieure; mais je dois le proclamer, dût ma modestie en souffrir, j'eus la force de triompher de la tentation et je regagnai ma chambre, orgueilleux de la victoire que je venais de remporter sur moi-même, ce qui ne m'empêcha pas, avant de m'endormir, d'ouvrir l'oreille aux moindres bruits intérieurs de l'hôtel... Je n'entendis rien, rien que le ronflement régulier d'un gentleman qui habitait la cellule voisine.

Deux jours s'étaient écoulés depuis ma rencontre avec le promeneur nocturne, et je n'avais pu encore lui adresser la parole, quel que fût l'intérêt qu'il m'inspirât. Tout ce qu'il m'avait été possible de savoir, c'était son nom, et encore, je le devais au registre sur lequel il est d'usage, dans les hôtels américains, d'inscrire les noms des voyageurs et le numéro de leur chambre. Il s'appelait Daniel MacDougall.

Disposé à retourner à New-York, j'avais renoncé déjà à lier connaissance avec ce jeune homme, lorsque, la veille de mon départ, je l'aperçus sur la piazza, assis et causant auprès d'une aimable personne dont le caractère enjoué contribuait puissamment à égayer, pour tous, le séjour de Rockaway. Daniel MacDougall ne tarda pas à la saluer, et se retira dans sa chambre. Je m'empressai de prendre le siége qu'il venait d'abandonner. Après quelques mots échangés :

Digitized by Google

— Vous connaissez ce jeune homme, demandai-je ?

— Oui, j'ai eu l'occasion de le voir assez fréquemment cet hiver. C'est un garçon fort distingué, mais malheureusement je crains que son cerveau ne soit un peu dérangé depuis quelques mois ; il fuit le monde, fait le misanthrope et joue au romanesque, Cela est fâcheux, car il ne manque pas d'esprit...

— Etes-vous bien sûre, madame, que la folie soit pour quelque chose dans la bizarrerie de ses allures, et n'y aurait-il pas bien plutôt là-dessous, une tristesse réelle, une douleur profonde, la ruine d'une espérance peut-être?

— L'on prétend que c'est un chagrin d'amour ; et c'est précisément pour cela que je l'appelle fou. N'est-pas, en effet, folie que de s'attrister de la perte d'une affection de femme ? Moi, si j'étais homme, je ne me ferais pas malheureux pour si peu. Lorsque l'on est jeune comme lui, et joli garçon, les consolations ne manquent jamais, il s'agit seulement de les chercher.

— Quoi qu'il en soit, répondis-je, j'éprouve une irrésistible sympathie pour ce jeune homme, et je voudrais pouvoir être mis en rapport avec lui. Il est artiste, dit-on, j'aime les artistes, surtout lorsqu'ils sont hommes du monde.

— Qu'à cela ne tienne, je vous présenterai à lui. Mais ne partez-vous pas ?

— Je resterai, madame.

— Quoi, tant de sympathie ! Mais je n'ai pas de compte à vous demander. Cela est convenu, je vous présenterai.

Le lendemain, en effet, je fus présenté après le déjeûner à M. Daniel Mac-Dougall.

Il y a dans les organisations humaines, aussi bien que dans les lois physiques de la nature, des attractions et des répulsions intimes que l'on ne peut révoquer en doute, bien que les causes en soient souvent fort obscures. Quelques théoriciens expliquent les sympathies individuelles par le magnétisme ; sans discuter cette doctrine, je l'accepte, car elle semble ne pas manquer entièment de vérité. — Or donc, pour parler doctement, je dirai qu'il y avait, entre M. Mac-Dougall et moi, un courant magnétique fort intense, ce qui hâta notre intimité. Du reste, nos idées, nos caractères se touchaient par des points de contact d'autant plus faciles à établir que tous deux nous parlions la même langue, tous deux nous avions puisé notre éducation à la même source, et grandi sous l'influence du même ciel. Bien qu'Américain de naissance, M. Mac-Dougall était Français par tradition d'enfance. Cela seul suffirait à la rigueur pour justifier l'amitié qui se forma rapidement entre nous. — Nos journées, nous les passions ensemble, isolés

Digitized by Google

presque des autres habitants de l'hôtel, en promenades, en causeries sur le bord de la mer et dans les environs de Rockaway, en excursions artistiques dont il rapportait quelques pochades d'après nature que j'ai conservées comme un précieux souvenir d'une liaison dont la trace est, aujourd'hui encore, aussi vivante en moi qu'au premier jour.

Nous partîmes ensemble de Rockaway, le 1er septembre 184..., et nos relations prirent, à New-York, un caractère de plus en plus intime. Jamais je n'avais fait allusion, dans nos longs épanchements, à notre rencontre nocturne, et je reconnus plus tard que cette nature délicate et réservée m'en avait su gré. Il était presque toujours mélancolique, mais sans rien de fantasque ni de heurtant dans les manières.

Un soir, je le vis plus sombre et plus silencieux que d'habitude. Nous touchions à la fin de septembre. Cette tristesse m'inquiétait et j'osai, pour la première fois depuis que nous nous connaissions, le questionner sur ce qui semblait le préoccuper sans cesse.

— Mon ami, me répondit-il, il y a des pensées qu'il vaut mieux taire. Comme ces poisons violents qui brisent le vase qui les renferme, ces pensées là sont fatales. Les lâches se tuent pour s'y soustraire, les courageux résistent, mais il est bien rare que la guérison soit complète ; le poison laisse toujours une trace de destruction dans l'âme aussi bien que dans le corps.

Il fit une pause. J'attendais.

— Ecoutez, continua-t-il en me prenant affectueusement la main. Le monde, vous le savez, est sans pitié ; c'est pourquoi je hais les confidences. On ignore souvent à qui l'on se livre ; l'on croit avoir trouvé un ami, on se laisse aller à ces entraînements de cœur dont ceux qui souffrent ont tant besoin, mais, la plupart du temps, au lieu d'un être compatissant et généreux, l'on rencontre un censeur impitoyable, quand ce n'est pas un de ces prétendus esprits forts toujours prêts à fronder les plus purs sentimens, et à découvrir aux yeux de tous la plaie secrète de l'âme que vous leur avez ouverte. C'est pourquoi je fuis le monde, c'est pourquoi je me défie de tous ceux qui m'entourent...

— Mais moi ! m'écriai-je presque blessé.

— Pour vous, répondit-il affectueusement, c'est autre chose ; vous êtes le seul homme en qui j'aie confiance, et il me semble que je vous en ai donné des preuves. Je vous donnerai la dernière, la plus irrécusable, puisque vous le désirez, et quand cela ne serait que pour vous punir de votre injuste susceptibilité.

Il avait des larmes dans la voix. — Après un silence assez long il me raconta ce qui suit, avec cette simplicité naïve qui est l'ex-

Digitized by Google

pression la plus vraie de la sincérité et de la noblesse du cœur. Les grandes douleurs ne se drapent pas, et ne chaussent pas le cothurne.

II.

Récit.

« Je vous ai déja dit, mon ami, que j'ai passé toute ma jeunesse en France, bien que je sois Américain et né à Albany. J'ai quitté les Etats-Unis fort jeune avec ma famille, qu'une affaire d'héritage rappelait en Ecosse dont elle est originaire, ainsi que mon nom a pu vous l'indiquer. A la suite de la liquidation de la modique fortune que la mort de mon aïeul mettait entre les mains de mon père, ce dernier partit pour le Hâvre où il s'associa avec un vieil ami d'enfance dont les spéculations maritimes avaient fort bien réussi après la rentrée des Bourbons en France. Mon père était un homme instruit, et voulut surveiller lui-même mes premières études. Il désirait faire de moi un négociant, et dans ce but, l'instruction que je reçus sous ses yeux, quoique libérale, fut dirigée avant tout, dans un sens commercial. Mais cette éducation toute positive ne satisfaisait pas ma mère. Elle aimait passionnément les arts qu'elle cultivait elle-même avec orgueil, et répétait sans cesse à mon père, qu'au siècle où nous vivions, un homme ne pouvait être accompli s'il ne possédait un autre talent que celui, fort honorable du reste, qui consiste à tenir les livres d'une maison de commerce et à traiter habilement une affaire. Mon père combattit longtemps ces opinions, prétextant, avec son bon sens ordinaire, que la première connaissance utile était de savoir gagner de l'argent, et qu'il me verrait avec regret quitter le foyer de la famille et son comptoir de la rue St-Julien. Cependant ma mère finit par l'emporter, et à quinze ans, je fus envoyé à Paris, recommandé à un oncle, peintre fort distingué, qui jouissait d'une haute réputation artistique. Mon séjour dans la capitale intellectuelle du monde, me fut profitable ; mais hélas ! c'est là qu'est la source de toutes les déceptions qui m'ont frappé si cruellement sur cette terre américaine où je suis né. Comme vous l'avez deviné déjà sans doute, je suis doué d'une nature impressionnable, enthousiaste et je dirai même romanesque ; ajoutez à cette organisation malheureuse, ma jeunesse puis la simplicité d'une âme qui n'avait jamais cherché ses sensations ailleurs qu'à la source pure de l'amour filial et vous comprendrez facilement que je ne pus rester longtemps dans la voix tracée par la volonté de mon père. La fréquentation

Digitized by Google

continuelle des amis de mon oncle, tous artistes comme lui, l'atmosphère enivrante dans laquelle je vivais, la vue des pinceaux, le dévoûment passionné que mon oncle apportait à ses travaux, tout cela exalta ma tête, développa mes penchans, et découvrit à mon intelligence des voies nouvelles et plus fécondes en jouissances que celle que j'avais suivie jusque là ; en un mot, je me livrai corps et âme au démon de la peinture ; je m'y livrai avec cet enthousiasme ardent que les arts libéraux seuls allument en ceux qui sont nés pour les aimer et les comprendre. Il est inutile d'ajouter que j'avais oublié le commerce.»

Ici, Mac-Dougall interrompit son récit, et me pria de lui pardonner la longueur de ces détails ; mais, comme ces premières années de sa jeunesse, avaient eu une influence très puissante sur les évènements qui suivent, il croyait devoir y insister légèrement.

« Je vécus ainsi quatre ans, continua-t-il, exclusivement occupé de peinture. J'habitais la même maison que mon oncle, et je me rendais de bonne heure chaque matin à l'atelier où je travaillais tant que le jour me le permettait. Après dîner, je sortais une heure, puis je montais dans ma chambre ; j'y lisais, j'y faisais un peu de musique, j'écrivais. Quant aux plaisirs bruyants de Paris, je ne les ai pas connus ; les entraînements du monde ne venaient pas jusqu'à moi, et je ne les désirais pas, car je me trouvais parfaitement heureux de cette vie de travail et de solitude.

Ma mère m'écrivait souvent, et, tous les trois mois, j'allais passer quelques jours au Hâvre dans ma famille, évitant de parler de mes études devant mon père, mais versant dans le sein maternel toutes mes confidences, tous mes rêves d'artiste, toutes mes espérances d'avenir. Ma pauvre mère me comprenait, elle, et plus d'une fois je l'ai vue pleurer de joie, lorsque je lui montrais quelques esquisses rapidement ébauchées sur les côtes si pittoresques de la Normandie.

J'allais avoir vingt ans. Un jour, mon père que des affaires avaient amené à Paris, entra dans l'atelier de mon oncle ; il nous trouva tous deux installés devant nos chevalets. Il serra cordialement la main de son beau-frère, et m'embrassa affectueusement. Il nous expliqua ensuite ce qui l'avait forcé à s'absenter du Hâvre, et nous prévint qu'il reviendrait à cinq heures dîner avec nous.

En se dirigeant vers la porte, il s'arrêta à considérer d'un air connaisseur et l'œil haut une marine que je venais de terminer.

— Tiens ! dit-il, n'est-ce pas la côte de Barfleur ? Cela est très fidèle, et crânement touché ! Qui a peint cela ?

— C'est mon élève, beau-frère, et votre fils, ce gaillard de Da-

Digitized by Google

niel qui, s'il travaille encore cinq ans, pourra aisément me rendre des points... Ce garçon-là, continua mon oncle, a le feu sacré, il ne s'agit que d'attiser la flamme.

Mon père ne répondit pas, mais son visage prit soudain une expression de vif mécontentement. Il remit ses gants et sortit en ne disant que ces mots : Eh bien ! c'est convenu ; à cinq heures !

Cette brusque sortie de mon père, dont je connaissais l'égalité d'humeur, ne m'échappa point, et pour la première fois de ma vie, une pensée triste me traversa l'esprit. Mon pressentiment ne s'est que trop réalisé !

Après le dîner, mon père, laissant mon oncle avec ses amis, prétexta d'un rendez-vous d'affaire et me pria de l'accompagner. Quand nous fûmes dans la rue:

— Daniel, me dit-il, je vois que ma volonté n'a sur vous aucun empire, et que, loin de vous préoccuper de la carrière commerciale à laquelle je vous destine, afin de trouver en vous un aide, et plus tard un successeur, vous vous êtes lancé tête baissée dans une voie fort différente, qui, tout honorable qu'elle soit d'ailleurs, ne vous conduira jamais à rien qu'à une situation précaire et sans avenir. Ceci ne peut pas être, et je dois à cet égard vous déclarer nettement ma façon de penser : Vous serez négociant.

— Mais mon père, répliquai-je...

— Je n'ai que faire de vos répliques ; tenez-vous prêt à partir demain matin pour le Hâvre, vous me ferez vos observations dans mon comptoir.

Cette phrase fut prononcée avec un laconisme et une fermeté telles, que je n'osai rien répondre. Le lendemain nous quittâmes Paris.

Je ne m'arrêterai pas, mon ami, à vous retracer ici tout ce que j'éprouvai de regret et d'amertume à me séparer de mon oncle et de mes études. Vous le comprenez. Mes espérances d'artiste se trouvaient subitement brisées, mes aspirations d'avenir anéanties, ma vocation comprimée dans son élan, ma vie empoisonnée. Tout m'était odieux désormais dans la maison paternelle ; mes nouvelles occupations me pesaient comme le boulet que traine un forçat. Ma santé s'altéra, mon caractère, patient et doux, s'aigrit au point de me rendre insupportable à tout le monde ; je ne considérais plus mon père que comme un despote dont je voulais à tout prix secouer le joug.

Ma mère s'attristait de me voir ainsi. Désespérant de faire revenir mon père d'une détermination dans laquelle il s'obstinait d'autant plus que ma résistance était plus tenace, et craignant que cette continuelle mélancolie n'aggravât l'état déjà fort délicat de

Digitized by Google

ma santé ; elle obtint de me faire voyager, afin d'étouffer, disait-elle, mes souvenirs de Paris. L'idée parut bonne à mon père, et je partis en mai 184... pour New-York, avec des recommandations nombreuses pour d'anciens amis de ma famille.

Après une courte traversée, j'arrivai à ma destination dans les derniers jours de juin. Je remis quelques unes de mes lettres, et quelques jours plus tard, la chaleur étant excessive, je partis pour les chûtes du Niagara et je m'arrêtai quelques jours à Saratoga ; puis je revins à New-York pour aller prendre ensuite à Rockaway, quelques bains de mer que mon médecin m'avait conseillés.

Il y a différentes manières de comprendre la vie de campagne. Les uns abandonnent la ville pour trouver aux champs la liberté, le repos des plaisirs fatigants de l'hiver et les douceurs d'une existence intime au grand air, sous un ciel pur et au milieu des arbres verts ; ceux-là sont les moins nombreux ; pour d'autres, au contraire, pour ceux que le bruit et la vie superficielle enivrent, la campagne, c'est Saratoga, Newport, Rockaway, c'est-à-dire la ville transportée, avec tout son luxe et aussi toutes ses exigences, dans un site agreste, au bord des lacs ou sur une plage solitaire. Là, point de laisser-aller ; il faut, pour ceux qui n'ont pas l'indépendance du *home*, se résigner à entrer en scène à huit heures du matin, prêt à jouer en toilette l'éternelle comédie, et à la jouer, remarque-le bien, sur un théâtre tellement étroit que toute illusion d'optique est impossible. Pour un observateur, c'est là qu'il faut aller glâner les petites misères humaines ; la récolte est facile et il ne s'agit que d'étendre la main. Ce genre d'études n'étant guères de mon goût, je dois vous avouer que mon séjour me paraissait passablement ennuyeux à Rockaway.

Je m'y trouvais depuis huit jours, et aucun incident n'avait encore interrompu la monotonie de mes longues journées. Cependant j'avais fini par remplir le vide de cette existence par des occupations variées que je me créai moi-même. Et puis, je vous le dirai, puisque je me confesse à vous, quelque rares que fussent mes apparitions sur la piazza, elles ne manquaient pas d'un certain attrait. Parmi les jeunes femmes élégantes qui, le soir, venaient respirer la fraîcheur de la brise en échangeant leurs causeries et leur gaité, il en était une dont la physionomie et la distinction avaient produit sur moi une impression assez vague, il est vrai, mais qui pourtant vibrait sourdement dans ma tête. Ce n'était pas de l'amour, ce n'était pas non plus de la curiosité. Je ne savais qui était cette jeune fille, et l'idée de questionner quelqu'un à son sujet, ne m'était même pas venue. Elle n'existait pour moi qu'à l'état de vision ; j'aimais à la regarder mais mes yeux ne

Digitized by Google

cherchaient pas ses yeux. Je n'admirais en elle que la créature, non la femme, et parfois je rêvais devant elle comme j'aurais rêvé devant une vierge de Raphael.

Un vendredi, (ce jour-là est un jour que je redoute,) vers six heures de l'après-midi, je revenais à l'hôtel d'une excursion dans les environs où j'avais passé la journée. Je marchais au milieu de la route poudreuse ; soudain, j'entendis derrière moi un cri prolongé, et le galop d'un cheval à peine visible au milieu d'un épais nuages de poussière. Je me rangeai sur le bord du chemin, car le tourbillon s'approchait avec une vitesse prodigieuse. J'entrevis alors une femme, une amazone, dans une attitude désespérée, les cheveux épars, les mains cramponnées au pommeau de la selle ; — La force lui manquait déjà ; — c'en était fait d'elle ! Je m'élançai d'un bond à la tête de l'animal furieux pour saisir les rênes flottantes, mais au moment où ma main s'en emparait, je reçus un coup violent à la poitrine et je roulai dans la poussière, privé de sentiment.

Cette anecdote vous paraîtra d'un romanesque médiocre, me dit alors Daniel en interrompant son récit ; j'ajouterai même ridicule, car les romanciers ont fait un tel abus de ces incidents imprévus, que l'on se sent assez volontiers disposé à en rire, si ce n'est à en douter ; mais quoi qu'il en soit, je ne puis raconter que ce qui est. Il est triste, je l'avoue, de n'avoir rien de plus nouveau à vous offrir, mais je fais de l'histoire et non pas un roman. Vous me pardonnerez donc d'avoir joué involontairemant le rôle d'Anthony.

Daniel poursuivit :

Je ne saurais vous rapporter en détail ce qui se passa après ma chute, car, étourdi par la violence du coup qui me renversa, j'avais perdu connaissance; et, pendant soixante-dix heures environ, le délire qui suivit me priva complètement de l'exercice de mes facultés. Ce ne fut que le troisième jour, vers le soir, que j'eus conscience de moi-même. Ma tête se dégagea peu à peu, grâce aux saignées du docteur. La crise était passée, mais je ne me trouvais pas encore cependant hors de tout danger. Mon premier mouvement, lorsque la raison me revint, fut de faire appeler le médecin. C'était le docteur D... que vous connaissez comme moi pour le plus gai disciple qu'Hippocrate ait jamais eu. Il ne tarda pas à monter dans ma chambre, et me questionna sur ce que j'éprouvais. Je lui répondis que je ressentais une horrible douleur au milieu de la poitrine. Mais ce n'était pas là ce qui me préoccupait le plus.

— Mon ami, me dit le docteur, vous êtes assez dangereusement

Digitized by Google

blessé, et votre état, sans être inquiétant, laisse, toutefois, beaucoup à désirer. Cette douleur intense dont vous vous plaignez est le symptôme d'une lésion interne qu'il faut paralyser et détruire pour que, plus tard, vous ne vous ressentiez pas des suites de votre accident. Je vais vous expliquer...

Menacé d'une dissertation dont je me sentais d'autant moins la patience de soutenir la docte bordée qu'une pensée unique me dominait, j'interrompis l'orateur.

— Pardon de vous couper la parole, docteur, mais avant tout... dites-moi : Est-elle sauvée ?

—Votre héroïne se porte à merveille, et ne semble pas se souvenir du danger qu'elle a couru. Sa mère me demande tous les matins de vos nouvelles avec beaucoup de sollicitude, et paraît très reconnaissante du service que vous avez rendu à Miss Alice.

— Alice ! Est-ce ainsi qu'elle se nomme ?

— Oui. Ne le saviez-vous pas ?

— Je l'ignorais...

Je me tus, et pourtant j'avais une question à faire au docteur, une question qui résumait toutes mes pensées depuis que la raison m'était rendue. Je n'osai parler. Un serrement de cœur inexprimable contractait ma poitrine et un sombre nuage dut passer en ce moment sur mon front, car le docteur me demanda brusquement si je souffrais.

Je ne répondis pas. La respiration me manquait et ma tête, oh! ma tête se fendait ; j'entendais bourdonner en moi le flux du sang vers les tempes ; mes artères se gonflaient prêtes à éclater. Le docteur me donna une cuillerée de potion calmante, et me dit : « Tâchez de dormir ; je reviendrai dans deux heures. » Il sortit.

L'idée qui m'exaltait, qui me livrait ainsi à ce nouvel accès de délire, vous la devinez sans doute. Le médecin m'avait entretenu de la sollicitude de la mère ; mais de la fille, pas un mot qui put me laisser supposer qu'elle se fût intéressée à ma triste situation. A mon interrogatoire, il avait répondu : « Votre héroïne se porte à merveille, et ne semble pas se souvenir beaucoup du danger qu'elle a courue. » De cette phrase, j'avais immédiatement déduit l'indifférence la plus absolue. Ce fut comme un coup de poignard au milieu de ma blessure déjà si douloureuse. Pas une marque de reconnaissance, pensai-je dans le plus grand désordre d'esprit, pas un sentiment de pitié même! J'ai sauvé sa vie, et elle l'a déjà oublié, et elle n'a pas une pensée pour moi, pour moi dont la première lueur de raison, le premier éclair de conscience, a été une cruelle anxiété, un doute terrible sur son existence ! Ma tête

Digitized by Google

était folle, mon corps tremblait la fièvre, je souffrais horriblement.

Ici, Daniel se tut. Son visage était plus pâle... il semblait se recueillir pour étouffer en lui un souvenir pénible. Je compris que le pauvre enfant, car c'était un enfant, tant il y avait de simplicité et de sentiment en lui, venait de se heurter à l'un des écueils de son passé, où il avait dû laisser, hélas! un lambeau de son cœur. Je respectai ce silence qui trahissait un violent combat intérieur, et lorsque ses paupières baissées vers la terre se relevèrent, j'en vis tomber une larme qu'il essaya de me cacher en détournant rapidement la tête. Cette larme le soulagea; avec elle s'était dissipé un orage de l'âme. Il reprit son récit avec un sourire de feinte gaité qui visait au stoïsme; mais hélas! cette gaité-là ressemblait à un rayon fugitif de soleil qui, entre deux tempêtes, éclairerait de sa pourpre joyeuse un paysage en ruines.

— Mon ami, continua-t-il d'un ton plus dégagé, laissons de côté tout cet attirail de sensibleries aussi fastidieuses pour vous qui m'écoutez, que pour moi qui raconte en m'attendrissant comme une vieille femme. Vous n'avez que faire de tout cela. — Malgré ce nouvel accès de folie ou de fièvre, je vous laisse à choisir le mot qui vous plaira le mieux, et grâce à la science, peut-être aussi à la nature qui était jeune et puissante en moi, le calme me revint et à mon délire succéda une sorte d'indifférence résignée, de torpeur morale qui hâta ma convalescence. J'allais beaucoup mieux.

Un après midi, cinq ou six jours après cette conversation que je viens de vous rapporter; je m'étais levé; étendu dans un *rocking-chair*, je sommeillais doucement de ce sommeil réparateur et calme qui présage le retour à la santé, lorsque j'entendis ouvrir avec précaution la porte de ma chambre. J'entr'ouvris les yeux, et malgré la demi-obscurité qui régnait autour de moi, je distinguai vaguement le fantôme svelte d'une femme... C'est ma garde-malade, pensai-je et je me laissai aller à ma douce somnolence, quand une voix timide et timbrée comme une voix d'enfant frappa mon oreille:

— M. Mac-Dougall?

Je ne puis vous dire le trouble, l'émotion que ces seuls mots mirent en moi. Je ne pouvais définir ces sons, et pourtant il me semblait qu'ils ne m'étaient pas étrangers. C'était comme l'écho d'un souvenir lointain, comme le chant d'une voix aimée que j'avais entendu déjà dans mes rêves. Lorsque la vibration de cette mélodie se fut éteinte en moi, je regardai dans la chambre. Une femme était près de la porte,; l'obscurité m'empêcha un instant

Digitized by Google

de voir ses traits, mais un rayon du soleil couchant brilla soudain à travers les volets agités par la brise; ce ne fut qu'un éclair, mais il m'avait suffi... Je m'étais soulevé, à moitié appuyé sur les bras de mon fauteuil; j'y retombai haletant de joie, la poitrine trop étroite pour le bonheur qui m'inondait. — Cette femme c'était elle! elle! Ah! merci, merci, mon Dieu!

Ce fut là tout ce que je pus dire, mais dans ces trois mots, toute mon âme avait passé.

Alice, surprise de cette exclamation, dont le sens était une énigme pour elle, ne savait quelle contenance faire. Elle me crut sans doute encore sous l'influence de la fièvre, car, après une courte hésitation:

— Pardon, monsieur, de vous avoir réveillé, me dit-elle; mais je vous croyais beaucoup mieux, et si j'avais su vous troubler, je ne serais pas ici.

— Mais, je suis en effet beaucoup mieux, mademoiselle, et si j'ai éprouvé quelqu'émotion en vous voyant, ce n'est pas au délire qu'il faut l'attribuer, mais à la joie profonde que je ressens de votre visite... Je m'étais résigné déjà, et je n'espérais plus.

J'allais faire un aveu. Je m'arrêtai.

— Vous n'espériez plus, reprit-elle avec une nuance d'amertume. Oui, en effet, je vous comprends; vous n'espériez plus, parce vous m'avez jugée ingrate et oublieuse, et cela sur quelques mots vagues de votre médecin; je sais tout; il m'a raconté la conversation que vous avez eue avec lui, il y a deux jours, et je m'étonne, monsieur, de cette opinion si légèrement conçue à l'égard d'une femme dont vous ne connaissiez même pas le nom... mais je ne viens pas ici vous faire des reproches. Vous m'avez sauvée d'un terrible danger, je le sais, monsieur, et toute oublieuse que vous me supposez, j'en conserverai le souvenir assez longtemps pour que vous puissiez, un jour, modifier l'idée que vous avez de moi.

Je ne savais que répondre. Il y avait tant de vérité, tant de conviction dans sa voix, que j'étais honteux de mon injustice, et de la maladresse avec laquelle je lui avais laissé deviner mes doutes.

— Je pars demain pour New-York, continua-t-elle aussitôt, et quelque imprudente que soit ma démarche, quelque contraire qu'elle puisse être aux usages de la société, je n'ai pas hésité un seul instant à la faire... C'est tout ce que j'ai à vous dire. Jugez-moi comme il vous plaira maintenant...

— Pardon, mademoiselle. Si j'ai été si prompt à mal penser de

Digitized by Google

vous, c'est sans doute... c'est peut-être... parce que je faisais un grand cas de votre souvenir...

Combien cette phrase embarassée rendait peu mes pensées! J'aurais voulu tout lui dire d'une fois et laisser déborder mon cœur ; mais je ne sais quelle timidité invincible me retint. J'en avais assez dit cependant, trop dit peut-être ; car je jugeai à son silence qu'elle m'avait compris.

Elle se dirigea vers la porte en me saluant de la tête. Elle allait retourner à New-York. Cette circonstance m'enhardit.

— Mademoiselle, un mot encore, lui dis-je ; avant de quitter cette chambre, donnez-moi l'assurance que vous n'avez pas de ressentiment contre moi.

— Je suis oublieuse, me dit-elle avec un sourire plein de délicatesse ; j'ai tout oublié...

Je tendis vers elle, dans un élan soudain, ma main brûlante... Elle hésita... puis m'abandonna la sienne que je portai à mes lèvres en frémissant. Je ne sais si le murmure insaisissable de mon cœur fut entendu d'elle, mais, je sais, je sais que ses doigts satinés étreignirent doucement les miens, et ne cherchèrent pas à se soustraire à la pression ardente de mes lèvres.

Elle se dégagea et disparut légère comme un sylphe ailé. »

Le narrateur s'arrêta ; en ce moment l'horloge de Grace Church sonnait lentement les douze vibrations de minuit. La ville s'endormait, Broadway était presque désert, et nous n'entendions plus qu'à de rares intervalles le roulement des derniers omnibus sur le pavé sonore de la populeuse cité.

— Il est tard, me dit Daniel en se mettant à la fenêtre. Il n'y a presque plus personne dans la rue.

Je compris qu'il désirait être seul, et je me retirai dans ma chambre. L'amitié que je lui portais donnait à son récit un intérêt tellement puissant que j'aurais volontiers passé la nuit à l'écouter, mais j'avais remarqué en lui une sorte de lassitude et d'émotion pénible qu'il eût été cruel de prolonger. Chaque mot qui sortait de sa bouche portait l'empreinte d'un souvenir, et chaque souvenir ravivait en son âme une douleur que je lisais dans ses yeux. La mémoire du cœur est un don fatal que la nature fait à certaines organisations, et Daniel avait la mémoire du cœur. Je le laissai donc livré à lui-même. Il veilla jusqu'à deux heures du matin appuyé sur la fenêtre.

TH. LACOMBE.

(La fin au prochain numéro.)

Digitized by Google

UNE DAME HUMANITAIRE.

I.

Mon émancipation, mon bannissement et mon apologie, par Louise Aston, tel était le titre d'un petit factum qui parut à Bruxelles en 1846. Il y avait à Berlin, dans les premiers mois de cette même année, une femme qui s'habillait en homme, qui fumait outrageusement, qui dissertait avec audace sur la religion et le salut, avec chaleur sur les libres amours du phalanstère, avec mépris sur les mariages cérémonieux des conseillers intimes et autres philistins. Les correspondans des gazettes allemandes annonçaient, en renchérissant toujours les uns sur les autres, qu'elle allait fonder ou qu'elle avait fondé un club à l'usage de son sexe, qu'on y buvait ou qu'on y boirait des chopes et des grogs, et que les dames, quand on y danserait, iraient elles-mêmes inviter leurs cavaliers. Enfin, quelque *litterat* fouriériste avait jugé à propos de dédier à cette intrépide, un poème qui donnait à la Madeleine, probablement avant sa repentance, un avantage trop marqué sur la froide madone. Cette femme, qui avait pourtant, hélas ! une petite fille de quatre ans, était Mme Aston. Berlin jouissait alors du gouvernement de *l'état chrétien. L'état chrétien* est une invention si profondément germanique, archéologique, théologique et royale, qu'il faudrait un trop long commentaire pour en donner l'idée à des lecteurs français et républicains de n'importe quelle république, c'est-à-dire iconoclastes de toute façon. Ce que j'en puis au plus dire en passant, c'est que l'*état chrétien* se distingue surtout par la manière peu sentimentale dont il fait la police. La police pria Mme Aston de ne point inquiéter plus long-temps la vertu berlinoise par les exemples qu'elle prodiguait, ou par les rumeurs qu'elle causait. Littéralement, on lui signifia d'avoir à déguerpir sous huit jours. Je voudrais de bonne foi me persuader que la police ne fut pas en cela très noire, et franchement, à lire le récit de cette expulsion, écrit par Mme Aston elle-même, on conçoit que la patience ait manqué, particulièrement à des bureaucrates

Digitized by Google

prussiens. Si Platon chassait les poètes de sa ville modèle, qu'eût-il fait de cette poétesse? Mais moi qui n'ai pas de goût pour habiter la cité de Platon, quand même nos modernes badigeonneurs la récrépiraient à neuf, j'en reste à mes vieilles erreurs libérales, et j'avoue humblement que la police se conduisit là fort mal envers Mme Aston.

Voyez aussi la conséquence! Mme Aston aurait peut-être épuisé son originalité le plus innocemment du monde dans la publication de ses *Roses sauvages*, des vers du cœur qu'elle était alors en train de préparer; elle n'aurait pas eu les honneurs du martyre, et, n'ayant point pris de position officielle parmi les femmes victimes des préjugés sociaux, elle n'eût pas été, j'aime à le croire, jusqu'aux extrémités où son dernier roman la précipite. La police, évidemment trop pressée de sauver cette ame compromise, n'aura donc réussi qu'à la jeter plus avant dans la perdition. La police n'eût-elle même d'autre tort que d'avoir provoqué l'*Apologie* de Mme Aston, ce serait toujours un tort impardonnable.

Cette *Apologie* commence par une courte préface dont j'extrairai quelques mots qui me paraissent le fondement de la morale spéciale de Mme Aston. Ce sont, pour ainsi dire, des axiomes dont nous allons retrouver le développement, dont nous pouvons suivre l'influence à la trace: c'est le *credo* qui domine également son imagination et sa conscience. Ecoutez seulement, et vous sentirez comme nous sommes loin du vieux monde! Adieu l'austère et dure devise que l'antiquité avait léguée au christianisme, et que le christianisme avait encore sanctifiée:

Casta vixit, — Lanam fecit, — Domum servavit.

Adieu la noble vie de la femme forte! Ecoutez les modernes apophthegmes de la femme libre:

« Notre plus haut droit, à nous femmes, notre haute consécration, c'est le droit *de la libre personnalité*, le droit de développer tout notre être sans être empêchées ni gênées par aucune force étrangère, le droit d'obéir librement aux puissances intérieures qui font l'harmonie de l'ame, lors même que cette harmonie peut paraître une dissonnance en face des croyances qui règnent dans le monde. »

Après la proclamation du droit, la sanction qui le protége. De par sa libre personnalité, Mme Aston veut bien se déshabiller elle-même devant le public, comme on va le voir; mais elle dévoue aux dieux infernaux quiconque respecte assez médiocrement cette personnalité orageuse pour lui demander compte de ses orages.

« Celui qui touche au droit de la personnalité commet un acte

Digitized by Google

de violence brutale; celui qui tire du sanctuaire de notre cœur nos sentimens et notre foi, résultat de nos destinées, de notre vie, pour les jeter à découvert sur la place publique, dans la salle d'un tribunal, sous les pieds de la multitude, celui-là peut bien avoir dans ses mains les balances de la justice, il n'en pèche pas moins contre le salut de notre ame; il se rend coupable d'un sacrilége dont le jugement de l'histoire ne l'absoudra pas. »

Voilà qui va droit à l'adresse de M. de Bodelschwing et de M. de Manteuffel, car ce n'étaient pas des moralistes de moindre étage qui avaient entrepris de donner sur les doigts à la personnalité de Mme Aston; et voici maintenant, pour clore cette introduction, Mme Aston elle-même se regardant poser devant ses persécuteurs :

« O Grèce! ô belle Grèce! tes autels et tes temples sont renversés, ta splendeur est évanouie, et ce qui survit maintenant au fond des grands cœurs, c'est le souvenir d'une des hontes de ton histoire, de ce pouvoir obscurantiste qui s'institua le juge des libres penseurs et traduisit une Aspasie à sa barre pour crime d'impiété! Les générations passent, et les peuples et leurs dieux, mais le préjugé est immortel. »

« Signé, LOUISE ASTON. »

Ce n'est pas un caprice de style, un hasard de rhétorique qui réunit dans une même phrase au nom de l'auteur prussien le nom mélodieux de l'amie de Périclès. La figure d'Aspasie exerce évidemment sur Mme Aston une fascination inquiétante. Le rôle qui dans son roman a été l'objet de toutes ses complaisances est un rôle de femme à la fois politique et légère, qui serait bien vraiment une Aspasie berlinoise, s'il pouvait y avoir d'Aspasie ailleurs que dans Athènes. La vie que, d'après son aveu, Mme Aston se proposait de mener à Berlin n'était rien de moins que cette vie d'honnête homme telle que l'entendaient Aspasie et Ninon, au milieu du commerce des beaux esprits et des galans cavaliers; mais, songez un peu ; Ninon côte à côte avec de jeunes hégéliens armés de leurs pipes! mais Aspasie habillée des vieilles modes parisiennes! Une semblable métempsycose était un châtiment trop cruel pour la mémoire de ces défuntes pécheresses. Mme Aston a lutté bravement contre l'impossible; son pamphlet justificatif témoigne en même temps et du genre d'idéal qu'elle ambitionnait d'atteindre et du malheur de ses aspirations. Je traduis fidèlement le début de ce récit, où l'auteur entre de lui-même en scène beaucoup plus que je ne me serais permis de l'y mettre.

« J'avais déjà par devers moi les émotions d'une vie trop agi-

Digitized by Google

tée, lorsque je vins fixer mon séjour à Berlin. Mariée très jeune à un homme qui n'était qu'un étranger pour mon cœur, avant même que l'instinct de l'amour fût devenu vivant en moi, solitaire et désolée au milieu de la situation la plus brillante, avec les dehors de la félicité, j'ai appris de bonne heure à connaître la vie moderne dans toutes ses contradictions; j'ai connu le plus violent de ses conflits, celui qui anéantit le cœur de la femme, celui qui menace d'arracher l'ordre social de ses gonds, le conflit de l'amour et du mariage, de l'inclination et du devoir, du cœur et de la conscience.

« Les femmes qui ont en partage une possession paisible et un bonheur idyllique ne comprendront pas cette lutte... Quand on est à l'abri sur la rive, il est facile de défier et de braver l'orage qui bat et dompte l'esquif en pleine mer. J'ai profondément senti ce que la voix prophétique d'une George Sand annonçait aux générations futures: la douleur du temps, le gémissement de la victime torturée jusqu'à mourir dans des liens contre nature. Je sais à quelles indignités une femme est exposée sous la sainte protection de la morale et de la loi; je sais comment les pénates protecteurs du foyer ne sont plus au besoin que des épouvantails inutiles, comment le droit vient en aide à la force brutale; — je n'écris pourtant ni un roman ni une biographie : — notre mariage fut rompu. »

Comprend-on maintenant le surcroît d'emphase ridicule ajouté par les copies allemandes à nos originaux français? Les phrases que vous venez de lire ont-elles jamais chez nous qui en avons les premiers donné l'air, ont-elles jamais eu cet imperturbable sérieux, cette outrecuidante banalité? Cherchez autre part que dans les galeries charivaresques, des femmes malheureuses qui glosent sur leurs malheurs avec cette superbe magnificence! Le cri de la prophétesse au manteau de laquelle Mme Aston se raccroche avait du moins un accent de fierté sauvage qui saisit un moment les ames au dépourvu; mais combien d'autres l'ont depuis répété, dont la sauvagerie était le moindre défaut! et d'échos en échos il a passé le Rhin, et il s'est rencontré là de prétentieuses écolières qui l'ont redit sur le ton aigu des oiseaux parleurs.

Quand on s'est ainsi drapé dans le deuil intime de son cœur, la tentation est grande de mettre les choses de son esprit au diapason de ses sentimens. Ce qui prête un faste si détestable à ces tendres infortunes, c'est l'exaspération de l'orgueil intellectuel qui s'en empare et les étale. On souffre avec fierté des souffrances ignorées du commun des martyrs, et l'on s'avoue sans beaucoup de peine qu'il ne faut pas être une bête pour raffiner si délicate-

Digitized by Google

ment son mal. Le chagrin, en devenant un rôle, conduit vite au métier d'auteur, et de la femme inconsolable, il n'y a plus qu'un pas à la femme de lettres: voyez-le franchir. Il paraît que dans la tempête ci-dessus indiquée, l'esquif de Mme Aston avait sombré ; devinez ce qu'elle sauva du naufrage?

« De l'universel naufrage où j'avais perdu tout ce que je possédais de plus cher, je ne sauvai rien que la ferme résolution de m'élever au-dessus de ma destinée en portant des regards plus libres sur un plus large horizon, de tremper mon cœur en cultivant mon intelligence, et de comprimer son inquiétude en l'emprisonnant dans le calme de la pensée satisfaite. Telle était mon intention, lorsque j'allai m'établir à Berlin, attirée là par la jeune science vivante, séduite par l'espoir d'oublier, au milieu de ses spirituels représentans, les blessures que j'avais reçues dans le combat de la vie. Je voulais me faire une carrière littéraire, je ne m'y engageais point par un vain dilettantisme : c'était la toute-puissance de mon destin qui m'y poussait, car j'avais connu par ma propre expérience le lot commun de tant de milliers de mes sœurs ; j'avais été éprouvée plus avant, jusqu'à l'anéantissement de mon être; la force mortelle de nos liens m'était ainsi plus évidente qu'à personne. Berlin, où la vie de l'esprit est si féconde, Berlin, la ville de l'intelligence et de la pensée, me sembla tout-à-fait approprié à l'exécution de mes plans, à l'accomplissement de ma vocation littéraire. »

Il s'est fait, de la province à Paris, plus d'une émigration analogue à celle-là ; mais où est la différence entre les deux langues et les deux natures, c'est que parmi nos émigrées les plus excentriques, pas une n'eût osé donner ses motifs avec une sincérité si altière. Le terroir est pour quelque chose dans cet épanouissement trop indiscret des appétits du cerveau. L'émancipation féminine nous blesse peut-être encore plus par là que par aucun autre côté ; ce serait plutôt par là qu'elle se ferait excuser à Berlin. Berlin s'appelle lui-même la *ville de l'intelligence ;* c'est le nom reçu que ses deux vieilles gazettes, la *Spenersche* et la *Vossische*, l'*oncle Spener* et la *tante Voss*, lui répètent tous les matins ; c'est le compliment de rigueur à l'adresse du Berlinois, comme il est convenu pour le Parisien que Paris est la *grande cité*. On est très occupé à Berlin de justifier cette louable prétention ; la société s'y plaît aux distractions purement scientifiques, et le goût de la science compte au premier rang parmi les élégances d'une femme du monde. Ce n'était pas du moins à ce titre futile que Mme Aston la recherchait, et les *Roses sauvages* ne devaient point être un simple passe-temps d'amour-propre ; mais, avant que l'auteur

Digitized by Google

se fût révélé par cette manifestation, la police intervint, et Mme Aston fut priée de quitter Berlin sous huit jours, « parce qu'elle exprimait et voulait réaliser des idées qui nuisaient au repos et au bon ordre. »

Mme Aston nous raconte un à un les détails de cette exécution, et, quoiqu'elle ait fort envie de mettre les rieurs de son côté, je ne saurais affirmer qu'elle y réussisse. Mandée dans les bureaux, elle ne peut s'empêcher de communiquer ses opinions particulières sur la religion et sur le mariage à un honnête employé qui la laisse causer en prenant note de ses effusions, et il est peu de rencontres plus comiques que cet enthousiasme de muse incorrigible débordant au plus vite devant l'humble *actuarius*, qui verbalise au fur et à mesure pour transmettre à son supérieur les pièces du procès. Puis, Mme Aston obtient une audience de M. de Bodelschwing lui-même, et, telle qu'elle la rapporte, c'est une scène de comédie où le ministre à barbe grise n'a vraiment point le rôle sacrifié. Je ne sais pas lequel serait, en somme, le plus malicieux, voire dans le récit de Mme Aston, ou du sang-froid paternel de son rude interlocuteur, ou du ton grandiose de ses propres reparties.

« Le ministre.— Pourquoi donc affichez-vous de ne pas croire en Dieu?

« Moi.— Excellence, parce que je ne suis point une hypocrite.

« Le ministre.— On vous enverra dans un petit endroit où vous ne serez pas si exposée à vous perdre et où vous pourrez soigner votre ame.

« Moi.— Mais dans l'intérêt de ma carrière littéraire, j'ai besoin du séjour de Berlin, où je trouve chaque jour une excitation nouvelle.

« Le ministre.— Mais il n'est pas du tout dans notre intérêt à nous que vous restiez ici pour y répandre vos écrits, qui seront sans doute aussi libres que vos manières de voir.

« Moi.— Excellence, si l'état prussien en est à craindre une femme, j'ai peur qu'il ne soit bien malade.

« Le ministre.— J'ai fort à faire. (Il sort.) »

Cette sortie est évidemment selon toutes les règles du théâtre, c'est-à-dire on ne saurait mieux motivée. Mme Aston, après avoir inutilement porté son recours jusqu'au roi, fut obligée de vider les lieux, et ne il lui resta plus qu'à se pourvoir auprès du public, ce qu'elle ne manqua pas de faire.

Vient donc enfin son *Apologie*. Elle y commence assez adroitement par se moquer des gens qui lui défendent de fumer au nom de l'état ; elle demande grace pour avoir elle-même au bal invité

Digitized by Google

ses cavaliers, puisqu'il n'y a pas de salon de ministre où cela ne se voie toutes les fois qu'on y danse un *cotillon germanique et chrétien.* Mme Aston n'était malheureusement pas femme à se contenter d'avoir de l'esprit, et, sautant à pieds joints par-dessus les frivolités de sa cause, elle s'est dépêchée d'arriver au sérieux de son état, à sa philosophie de dame humanitaire. Elle a voulu braver ses dénonciateurs en arborant aussi haut qu'un étendard sa plus intime pensée. Voici la profession de foi qui termine sa publication de 1846 ; ce n'est ni plus ni moins qu'une déduction logique et pratique du principe de la libre personnalité féminine posé dès la première page de cet étrange petit livre ; étrange, répétons-le toujours, non par le fond, que nous connaissons trop, mais par l'ostentation naïve avec laquelle nos sottises s'y déploient dans leur nudité. Nous avons eu des nuances et des habiletés de langage pour couvrir toutes les faussetés de situation ou de sentiment qu'il nous plaisait d'inventer ; nos traducteurs n'y regardent point de si près et ne font point tant de cérémonie ; ils reçoivent et donnent sans scrupule notre mauvaise monnaie pour du bon argent.

«Je ne crois point à la nécessité, je ne crois point à la sainteté du mariage, parce que je sais que son bonheur n'est, le plus souvent, que mensonge et hypocrisie. Je n'admets point une institution qui tout en affectant de consacrer et de sanctifier le droit de la personnalité, la foule aux pieds et l'outrage dans son sanctuaire, qui, en s'arrogeant la moralité la plus haute, ouvre la porte à toutes les immoralités, qui, sous prétexte de confirmer le lien des ames, ne fait qu'en autoriser le trafic. Je rejette le mariage, parce qu'il donne en propriété ce qui ne peut jamais être une propriété, la libre personnalité de la femme, parce qu'il donne un droit sur l'amour, et que, sur l'amour, le droit ne peut rien prétendre sans devenir aussitôt une brutale iniquité... »

Et remarquez comme ces principes mènent d'application en application, et par quelle pente la femme auteur vient tomber dans une certaine politique, toujours la même, où la poussent les inexorables conséquences de son début. Cette fureur d'affranchissement individuel, ce besoin de secouer toutes les attaches de la vie privée que Mme Aston exprime avec tant d'énergie, vont bientôt la conduire à prendre en main la cause de tous les rêveurs d'indépendance anarchique. Les « fils du siècle » auxquels elle reconnaîtra le privilége d'avoir la conscience de leur temps, ce seront les héros des barricades. C'est un curieux et triste enseignement de voir l'esprit de révolte descendre ainsi dans la rue après avoir germé à l'ombre du foyer domestique. L'abîme appelle l'abîme. Si ce n'est en raison de circonstances aussi exceptionnelles qu'ho-

Digitized by Google

norables, une femme n'écrit guère pour le public que sous l'influence de deux sentimens, ou parce qu'elle est en insurrection contre tout ce qui l'entoure, ou parce qu'elle est en adoration vis-à-vis d'elle-même. Ces deux états de l'ame se touchent d'ailleurs d'assez près, et l'un et l'autre sont merveilleusement propres à l'incliner vers les passions envieuses qui font l'arsenal ordinaire de toute démagogie. Pour parler sans détour, en prenant les gros mots du langage courant, je ne me permettrais peut-être pas de dire que lorsque le sexe fragile a chaussé le bas bleu, il est, de nécessité absolue, réduit à se coiffer du bonnet rouge ; mais je ne crois pas du moins qu'on puisse devenir une héroïne de la république sociale sans avoir, au préalable, concouru parmi les muses de la république des lettres. Le chemin se fait si vite ! On a perdu les joies de l'intérieur, on ne songe plus à ses enfans que comme un musicien à son motif ou un peintre à son modèle ; on ne les porte plus dans son cœur, on les pose devant son imagination. L'imagination n'est pas, comme le cœur, facile à contenter dans le silence ; il lui faut un accompagnement, un orchestre. On va chercher l'orchestre, on en sollicite, on en provoque les fanfares ; on quitte la maison pour la place publique. La place publique étourdit et enivre : on se laisse d'autant mieux séduire par les bruyantes recompenses qu'elle décerne, que l'on est moins sensible aux chastes et douces récompenses dont on pouvait jouir au fond de la maison. Or, le bruit de la foule n'est nulle part si enthousiaste qu'autour des grandes idées fausses et des grands mots vides. C'est là qu'il faut courir, parce que l'insatiable passion d'applaudissemens ne donne plus ni repos ni trêve, et aussi, soyons-en sûrs, parce que le souvenir des biens charmans qu'on n'a plus, revient avec une amertume dont on se venge en exaltant des biens mensongers. On prêche la fraternité du genre humain faute d'avoir su goûter la paix de la famille, et l'on met son orgueil à conspirer contre les tyrans sur le noir pavé des carrefours, pour se dédommager de n'avoir pas compris la dignité d'une vie close sous un toit respecté.

II.

Révolution et contre-révolution, c'est le thème du dernier roman de Mme Aston.

On peut dire des révolutions de 1848 que le pied leur a glissé dans le sang de l'assassinat. A Rome, à Vienne, à Francfort, ne parlons point de Paris, elles ont succombé sous l'horreur qui accompagnait leurs débuts. La mort du général d'Auerswald et du

Digitized by Google

prince Lichnowski a déshonoré en Allemagne le parti qui était obligé d'accepter la solidarité de ces abominables violences. Les victimes lui ont été plus redoutables et plus nuisibles du fond de leur tombe que de leur vivant. Le général d'Auerswald ne comptait point au premier rang parmi les membres influens de la droite de Saint-Paul. Le prince Lichnowski, malgré la facilité naturelle de son esprit et l'autorité croissante de sa parole, n'avait qu'une position contestée. Il n'était pas destiné sans doute à la gloire de Mirabeau, mais il était aussi mal servi que lui par ses antécédens; sa jeunesse avait été plus orageuse que chevaleresque, et, parmi ses équipées, il y en avait qui sentaient l'aventurier très-moderne un peu plus que le paladin féodal.

Les allures de spadassin et l'humeur cassante du gentilhomme errant n'avaient point prévalu jadis contre cette sorte de répulsion dont il restait encore quelque chose chez les honnêtes gens; ses bonnes fortunes même avaient été trop publiques et trop comptées. La fin déplorable de Félix Lichnowski a couvert d'une ombre protectrice toutes les fautes de sa vie en lui ôtant le loisir de de les réparer. Il est tombé noblement; il ne s'est point abaissé devant la mort que lui apportaient d'affreuses mains, et, s'il avait méconnu quelquefois le vieil honneur nobiliaire en face du monde des plaisirs et des industries, il a retrouvé devant les bourreaux de l'anarchie tout l'honneur d'un soldat. La postérité n'en demandera pas plus à cette existence si courte; elle ne connaîtra que la gloire de ses derniers momens.

Mme Aston a voulu lui en apprendre davantage: elle a eu le courage de soulever les linceuls ensanglantés pour fouiller les secrets du mort; elle a écarté ce voile de miséricorde et de respect qui devait le défendre contre l'indiscrétion de souvenirs trop profanes. Elle a été ressusciter Lichnowski sous la terre sanglante où il avait cruellement acheté le droit de reposer en paix, et pourquoi? pour emprunter à sa mémoire un sujet de roman, pour broder à ses dépens sur les rumeurs assoupies de la chronique scandaleuse, les fictions indécentes de sa propre invention. Elle s'est acharnée à mettre en une lumière sinistre ou honteuse cette ombre déjà effacée; elle l'a poursuivie de ses invectives, de ses médisances; elle l'a bafouée, calomniée avec une colère inexplicable, et il est vraiment impossible de croire que la passion politique ait seule inspiré cette rage féminine. On dirait quelque maîtresse délaissée qui jette du vitriol à la face de son amant; mais c'est un pâle visage de cadavre que Mme Aston prend ainsi plaisir à déshonorer, et l'on ne sait ce qui manque le plus dans cette indignité, ou du cœur ou de la pudeur.

Digitized by Google

L'indignité est d'ailleurs d'autant plus choquante, que l'esprit et la vengeance de la femme s'y laissent partout reconnaître à des marques trop certaines. Mme Aston ne s'est pas contentée de nous découvrir que le prince Lichnowski était un parjure et un fourbe en politique ; elle lui trouve des torts d'un tout autre genre, mais presqu'également irrémissibles : « sa chevelure bouclée aurait à merveille accompagné son visage, si son front n'eût été trop bas de quelques lignes ; il y aurait eu une gracieuse nonchalance dans la manière dont il posait ses gants sur le bord de son chapeau, si cette grace avait pu ne pas être affectée chez une nature qui n'était point réellement aristocratique. » Est-il rien de plus ridiculement odieux que ces réminiscences de boudoir dardées comme des coups d'épingle dans cette chair dépecée par les faux et les coutelas ? Et ce n'est pas assez cependant pour sa rancune ; il ne lui suffit pas d'insulter Lichnowski tout seul : elle traîne dans son livre les noms des personnes encore vivantes qui passaient pour avoir reçu les hommages sans doute trop ébruités de ce hardi coureur d'aventures ; quand elle ne les écrit pas en toutes lettres, elle ne les déguise qu'à moitié sous de transparens anagrammes. Jugez de la délicatesse qui permet à l'auteur de prendre avec son prochain de pareilles libertés ! Peut-être aussi, pour tout dire, Mme Aston n'a-t-elle pas cru très extraordinaire de raconter du prochain, et d'un prochain très réel, s'il vous plaît, les mêmes faiblesses qu'elle semait à pleines mains sous les pas des beautés imaginaires dont elle a peuplé son roman. La réalité devait même lui paraître assez pâle auprès des innombrables exploits qu'elle prêtait à ses héroïnes, sans seulement avoir l'air de penser qu'elle pût en cela les amoindrir.

Quant à la fable dans laquelle le pauvre Lichnowski figure ainsi au mépris de toutes les convenances, il est malaisé d'en rencontrer une plus absurde. Mme Aston nous prévient qu'elle a publié ces esquisses révolutionnaires « pour remplir ça et là quelques petites lacunes dans le réseau des intrigues de la contre-révolution, dont le fil rouge échapperait sans elle aux politiques les mieux informés. » Sur ce, elle entre en matière, et la scène s'ouvre à Vienne le long de la promenade qui traverse la place d'exercice. Nous sommes tout d'un coup transportés au beau milieu du terrible réseau dont Mme Aston a démêlé la trame : nous tombons en face de trois curieux personnages, deux femmes d'abord, l'une et l'autre aux yeux bleus et aux cheveux noirs, l'une et l'autre éprouvées par plusieurs amours qui ont conduit l'aînée, la baronne Alice, jusqu'au mépris, peu pratique il est vrai, de tous les hommes, et sa jeune amie, Lydia, jusqu'à une espèce de folie mystique as-

Digitized by Google

sez prononcée pour la faire aller à la messe. Alice lève fièrement un front chargé de boucles magnifiques ; les bandeaux qui s'aplatissent sur les tempes de Lydia sont l'emblème incontestable de sa mélancolie. Devinez un peu quel est le compagnon de ces deux charmantes femmes, dans cette allée où se presse la foule *fashionable*, par un soleil printanier de mars, de mars 1848, ne l'oublions pas, sous ces arbres dont les bourgeons poussent ; devinez ? Pas un autre que le confesseur de Mme la princesse de Metternich, un bel homme, un peu courbé, qui doit avoir quarante et quelques années, et dont le chapeau à larges bords recouvre une physionomie de marbre éclairée par des yeux où la passion et la froideur se jouent de la plus étrange façon. Mme Aston consent à ne pas livrer son nom, et elle l'appelle tout bonnement le père Angélicus.

Il a des vues d'une profondeur qu'on ne saurait calculer d'après les indiscrétions, cette fois très réservées, de Mme Aston. Il fait pour l'instant, cause commune avec les révolutionnaires, parce qu'il estime que ses bizarres alliés ne nuisent pas à la contre-révolution. Ceux-ci, de leur côté, professent, par la bouche de Mme Aston, qu'il leur faut une complète réaction pour arriver à une révolution complète. C'est un cercle vicieux qui menace de s'éterniser. Le père Angélicus ne semble pas très inquiet de savoir comment il en sortira. « Nous avons chacun une mission différente, dit-il à la baronne, mais nos moyens sont les mêmes. J'ai besoin, pour accomplir la mienne, de l'appui du parti radical ; il vous faut, pour la vôtre, les services du parti catholique. » Il n'y a jamais eu de diplomatie moins jésuitique, et le révérend père donne évidemment bien de l'avantage à celle qu'il ne craint pas d'appeler sa digne amie. Aussi la baronne traite avec lui de pair à compagnon, et lui fait rudement sentir qu'il ne gagnerait pas à rompre le pacte mystérieux. « Vous êtes une puissance, oui, et une considérable : vous représentez l'église ; mais moi, prenez-y garde, je suis une puissance aussi : je suis le prolétariat et l'aristocratie en une même personne. » Tels sont les discours échangés par ces promeneurs sans pareils dans les Champs-Elysées de Vienne à l'heure du beau monde.

Par où donc s'était nouée une si incroyable connaissance ? Par le procédé le plus simple. La baronne Alice, introduite chez la princesse Metternich, qui recevait, à ce qu'il paraît, une société assez mêlée, était devenue une favorite dans la maison, et, grace à sa pénétration extraordinaire, elle s'était rendue redoutable au père confesseur lui-même, en scrutant sa vie passée derrière son masque immobile. Celui-ci avait compris qu'il valait mieux l'avoir

Digitized by Google

pour amie que pour ennemie, et c'était ainsi que le prêtre Angélicus et la malicieuse Alice mettaient leurs complots en commun.

Le prince Lichnowski se trouve pris, pour son malheur, entre ces deux comploteurs de haute volée. Mme Aston suppose qu'il les trahit tous les deux à la fois par la pusillannimité de ses ambitions. Sa mort n'est que l'équitable châtiment de cette trahison double. Ce ne sont point des brigands de bas étage qui ont fait un mauvais coup par hasard, par colère et par ivresse : c'est le saint père Angélicus et l'élégante baronne qui ont décrété, dans leur justice, cette affreuse exécution, pour venger chacun sa grande cause, tout en se vengeant chacun aussi des offenses d'un ordre plus intime. Angélicus est probablement le supérieur de quelque confrèrie de sanfédistes, un Rodin moins sale et moins virginal que celui de M. Eugène Sue. Lichnowski lui a donné des gages. La baronne est la présidente d'un certain comité des dix-huit qui doit bouleverser tout Berlin à l'aide des *corporations ouvrières;* Lichnowski s'est entendu avec elle pour commencer le branle à Vienne en déchaînant les sociétés secrètes dans lesquelles il a enrégimenté les étudians. Or, ce même Lichnowski aura l'audace de parler plus tard à Saint-Paul en faveur de l'armistice de Malmoë, d'abandonner le drapeau populaire dans la question du Schleswig, de déserter en plein jour avec armes et bagages. La baronne, qui, malgré ses ressentimens particuliers, le protégeait encore contre l'implacable vindicte du père Angélicus, l'abandonne alors, et il tombe victime de ses infidélités politiques; hélas! non pas seulement de celles-là.

Aimé d'Alice, le beau Lichnowski avait trompé sa tendresse; mais Alice avait tant de fois pris sa revanche et de tant de façons, qu'elle eût pardonné au moment suprême, si la froide fureur du père Angélicus lui eût laissé le temps de la réflexion. Angélicus a vu naguère son bonheur brisé par un caprice de Lichnowski. C'était en Espagne, dans le pays de Valence. Le jeune Prussien avait promis mariage à une brillante señora; mais après une séduction anticipée, le futur s'en est allé. La señora n'a plus eu dans le monde que le dévouement du prêtre inconsolable et l'espoir de représailles qui fussent au niveau de son courroux. Son enfant pouvait à peine se tenir sur ses jambes, qu'elle lui a ceint le corps d'une écharpe rouge dans laquelle elle a mis un poignard, et, sur ce poignard, l'enfant a juré de punir l'ennemi détesté de sa mère. La mère et le fils se sont alors mis en route pour ce voyage de vengeance, où le père Angélicus les dirige. Salvador n'a pas encore quinze ans, et déjà toutes les passions de la virilité consument ce frêle petit monstre, éclos au plus chaud des inspirations contre

Digitized by Google

nature de Mme Aston. Il passe et repasse à travers tout le roman avec sa ceinture de soie rouge, sa guitare et son poignard, jusqu'à ce qu'enfin, pour tenir parole à l'enragée señora qui lui a donné l'être, il frappe le premier, d'une main fièvreuse, le père qu'il exècre, et tourne ensuite sa fureur contre lui-même. Lichnowski mourant apprend de son ancienne maîtresse que son fils était parmi les assassins.

Je n'ai pas le courage de poursuivre plus loin l'analyse de ces sottes horreurs. Je passe les scènes d'alcôve et les scènes de club, les apparitions de la baronne sur les barricades et ses rencontres vagabondes avec ses amoureux de toutes les dates. Je passe jusqu'à ses complaisances pour le mécanicien Ralph. Ralph est pourtant une curieuse copie germanique du *Compagnon du tour de France ;* Ralph du moins ne s'amuse pas à s'alanguir dans les faveurs d'une belle dame ; il explique héroïquement à ses camarades les ouvrages de M. Proudhon, et, retournant le fameux axiome que *la propriété c'est le vol*, il conclut avec une logique imperturbable, il conclut à la lettre que *le vol c'est la propriété*. Je passe tout cela ; le dégoût viendrait, s'il n'est venu, et je termine en admirant que la révolution puisse enfanter des filles assez indiscrètes pour en écrire les mémoires de cette encre-là. Comment s'y prendra-t-on pour en faire la satire, si c'est ainsi qu'on en célèbre la louange ?

Nous sommes bien forcés de nous reconnaître nous-mêmes dans cette copie trop servile de nos inventions, et, comme la simplicité malavisée de nos imitateurs a justement choisi nos plus détestables endroits pour les reproduire avec une préférence qui les accuse encore davantage, il se pourrait peut-être qu'on en sentît mieux la laideur en les retrouvant ainsi dans le miroir grossissant où la main de l'Allemagne nous les présente. Si, en effet, cette laideur de nos mauvaises chimères et de nos mauvaises passions ressort avec quelque vivacité de plus de la contrefaçon qui nous les emprunte pour les étaler dans des romans tels que ceux de Mme Aston, il valait certainement la peine de faire lire ces choses à des lecteurs français.

ALEXANDRE THOMAS.

Digitized by Google

PIE IX.

Il était sorti furtivement de Rome dans la nuit du 24 novembre 1848; il y rentre maintenant, non plus comme autrefois, porté par l'amour du peuple, mais bien entouré de baïonnettes étrangères et conduit par ses anciens ennemis, qui sont les ennemis constans de l'indépendance italienne. Son nom qui, un moment, a jeté toute l'Europe libérale dans une sorte de sympathique frénésie, parce qu'il signifiait alors civilisation, progrès et liberté, ce nom ne rappelle plus aujourd'hui à l'esprit des populations romaines d'autre souvenir que celui des humiliations de la patrie commune, d'une réaction implacable et du rétablissement des abus les plus odieux.

Placé désormais sous la main du roi de Naples et du cabinet de Vienne, Pie IX aura chaque jour à compter avec les puissances absolutistes, qui lui feront expier cruellement le tort irrémissible à leurs yeux, de s'être montré un moment homme de liberté, d'avoir été, en Italie, le promoteur des institutions libérales et des idées d'indépendance.

Quel beau rôle il pouvait jouer, et quelle admirable mission il a compromise! A la mort de Grégoire XVI, l'Eglise se trouvait dans une situation des plus critiques. Un règne de compression sanglante et d'une administration qui n'était plus qu'un anachronisme ridicule et un barbare contre-sens, avait profondément ébranlé un pouvoir fondé avant tout sur l'opinion et la conscience publiques. Encore un pontificat comme celui de Grégoire XVI, et un déchirement était inévitable. Les populations opprimées auraient cherché un refuge dans la révolution d'abord, et plus tard, peut-être, dans le schisme religieux.

C'est au milieu de cet abaissement du pouvoir pontifical, de cette corruption de toutes les autorités, de ce frémissement de l'opinion prête à éclater, que Pie IX fut proclamé chef de l'Eglise. Un homme à la hauteur de la situation pouvait rendre à la papauté son antique splendeur, à l'Italie sa liberté, sa gloire, son indépendance, et rapprocher dans un même élan d'amour et d'enthousiasme tous les esprits qu'affligeait depuis trente ans le divorce de la religion et de la liberté.

On put croire un moment que Pie IX était cet homme là. L'Italie se réveilla de sa longue léthargie: du pied des Alpes au dé-

Digitized by Google

troit de Messine, on chanta les louanges du nouveau rédempteur, et l'Europe toute entière, par la voix de ses artistes, de ses poëtes, de ses écrivains, de ses orateurs, s'écria : *Courage, Saint-Père*! Mais le Saint-Père n'était pas l'homme qu'attendait l'Italie, l'homme des idées et des projets, dont, à son insu et malgré lui, on le faisait la personnification.

Aussi l'Autriche, contre laquelle surtout était dirigé ce mouvement de l'opinion surexcitée, n'a-t-elle jamais renoncé à reprendre sur le nouveau pontife l'ascendant qu'elle avait exercé sur Grégoire XVI. Elle connaissait l'éducation de Pie IX, son inexpérience des affaires, sa faiblesse, sa timidité, sa conscience plus que scrupuleuse, et elle sentait bien qu'il n'y avait pas trop à s'effrayer des velléités libérales d'un pontife qui n'agissait jamais sans consulter son confesseur. Toute la question, c'était que le confesseur fût bon : et c'est de ce côté que l'Autriche tourna son habileté, et des moyens qu'elle a bien rarement employés en vain.

L'histoire du confesseur de Pie IX serait curieuse ; on y trouverait, jour par jour, l'explication des scrupules imprévus, des hésitations et des variations si fréquentes qui ont marqué tous les actes du pape depuis son avènement au pontificat jusqu'à sa fuite à Gaëte. Les diverses publications faites, depuis dix-huit mois, par les chefs de la révolution italienne prouvent que Pie IX se jeta dans le mouvement sans volonté délibérée, et surtout sans en apprécier la portée. Aussi, à chaque nouvelle mesure tendant à développer ou à affermir la révolution, il opposait un scrupule, une protestation, un refus. Au commencement, le confesseur étant sympathique aux idées nouvelles, les scrupules étaient levés, et l'on passait outre ; plus tard, l'influence de l'Autriche s'étant assise dans le confessionnal, les résistances devinrent insurmontables : le pape n'était plus libre.

C'est alors que les Autrichiens se présentent à Ferrare. A ce moment, si Pie IX eût eu le cœur ferme et la volonté indépendante, il pouvait donner à son pouvoir un prestige irrésistible. L'Autriche, au milieu de ses complications intérieures, et avec la Lombardie sur les bras, n'était pas en mesure de lutter contre la force que donnait alors au pape l'opinion de l'Europe. Au lieu de s'épuiser en tergiversations et en demi-mesures, Pie IX devait exiger l'évacuation immédiate du territoire romain, et, en cas de refus, lancer son excommunication.

L'excommunication est ce que la font l'esprit et la conscience des peuples. Pie IX l'a fulminée de Gaëte contre les membres de la constituante romaine, et elle est tombée sans effet, *telum*

Digitized by Google

imbelle, devant l'indifférence et la colère des populations romaines insurgées et envahies. Mais le résultat eût été bien autre si, en 1848, les foudres ecclésiastiques lancées du Vatican eussent frappé l'Autriche au moment où elle envahissait l'Italie.

Les soldats qu'elle menait contre les Italiens étaient profondément catholiques, et si les Hongrois, les Tyroliens et les Croates, qui, dans leurs marches, chantaient des hymmes à Pie IX, eussent appris, par une bulle d'excommunication, qu'ils accomplissaient une œuvre d'impiété, un sacrilége contre la sainte Eglise, assurément ils auraient été plus portés à passer du côté de l'insurrection qu'à la comprimer. L'Autriche, qui comprenait ce qu'un tel acte aurait pour elle de désastreux, entoura le pape de conseillers entièrement gagnés à la politique impériale, et ceux-ci, exécutant la consigne, réussirent à intimider le pape, en lui montrant, au bout d'une déclaration énergique et nationale, toute sorte de dangers imaginaires.

Maîtresse désormais de la situation, l'Autriche ne pensa plus qu'à hâter le dénouement, en quoi elle fut secondée autant par la maladresse et l'incurie des chefs du mouvement révolutionnaire, que par la ruse et l'activité de ses agens officiels ou cachés. Le projet d'enlever le pape et de lui faire désavouer toute sa politique de concessions libérales, était une vieille affaire à laquelle on n'avait jamais renoncé, mais qu'on ajournait, en attendant une occasion favorable. La mort de M. Rossi fut le signal de ce coup de main diplomatique.

Il fut exécuté avec une habileté remarquable par M. de Spaur, ambassadeur de Bavière, et qui, en l'absence de M. de Lutzow, remplissait aussi les fonctions d'ambassadeur d'Autriche près le saint-siége. Il eut pour complices bénévoles et innocens MM. d'Harcourt et Martinez de la Rosa, qui, chacun de son côté, croyait faire un coup de maître et jouer son collègue. M. Martinez de la Rosa avait annoncé à son gouvernement que Pie IX allait s'établir à l'île de Minorque, et le général Cavaignac, convaincu par l'assurance de M. d'Harcourt, expédiait en poste ce pauvre M. Freslon, qui allait se morfondre à la Canebière. Pendant ce temps là, M. de Spaur, mystifiant tout le monde, débarquait le pape à Gaëte, et le livrait au roi de Naples.

Ce qui prouve que l'intrigue diplomatique datait de loin, c'est que le général Cavaignac, par exemple, parlait d'envoyer une escadre à Civita-Vecchia, pour protéger le saint père, avant que sa fuite fût connue à Paris. L'Autriche, l'événement l'a prouvé, voulait, par cet enlèvement, provoquer des désordres qui pussent servir de prétexte à une intervention étrangère, et c'est là

Digitized by Google

précisément ce qui rend si regrettable la conduite de Pie IX.

Sa vie n'était pas en danger; il n'est même pas juste de dire qu'à ce moment son autorité fût sérieusement menacée; et cependant, cédant aux intrigues de la diplomatie, il quitte clandestinement la capitale de ses états, il abandonne son peuple qu'il laisse sans gouvernement, sans autorité, et exposé à toutes les éventualités de la révolution et de l'anarchie; il fuit à l'étranger et va se livrer au prince le plus profondément et le plus irrémissiblement antipathique à toute l'Italie. Cette fuite a eu pour Rome, pour l'Italie et pour la puissance pontificale, les plus funestes conséquences; de quelque côté qu'on l'envisage, elle est une faute énorme et irréparable.

Elle a montré Pie IX, après avoir hésité entre l'indépendance de son pays, proclamée par l'Europe et par le droit national, et l'intérêt d'un parti qui voulait l'attacher aux oppresseurs de l'Italie,se livrant enfin à ses ennemis et trompant toutes les espérances qu'il avait fait concevoir à son avénement. A la mort de Grégoire XVI, l'Etat romain était à bout de patience. Dépouillé par le gouvernement clérical de toute espèce de liberté et de garanties; privé d'industrie, d'éducation, de lois et de justice, il ne pouvait plus sortir de cet affreux état que par une révolution. On crut que Pie IX était suscité par la Providence pour conjurer une catastrophe, et la révolution s'arrêta dans sa marche; elle l'a reprise depuis qu'une triste expérience a démontré qu'il n'avait ni l'esprit assez ferme, ni le bras assez fort pour accomplir l'œuvre du siècle. Quand une idée entre dans les esprits, on ne l'étouffe plus, on ne la fait pas dévier.

Grégoire XVI, et bien d'autres papes avant lui, soit par leur incapacité personnelle, soit par les abus de leur pouvoir, soit par le désordre incurable de leur administration, avaient prouvé combien il est difficile de concilier l'exercice du pouvoir spirituel et celui de la puissance temporelle. Aujourd'hui, et malgré les éminentes qualités qui le recommandent personnellement, Pie IX a comblé la mesure et l'incompatibilité des deux pouvoirs, passée aujourd'hui à l'état de conviction ou de vérité démontrée pour la plupart des Italiens, sera le plus grand obstacle contre lequel la cour de Rome aura désormais à lutter. C'est là, pour Pie IX, pour l'Autriche et pour la France, une nouvelle phase de cette question romaine, engagée et suivie jusqu'ici avec autant d'iniquité que de maladresse.

(La Presse.)

Digitized by Google

1830—1850.

TEMOIGNAGE HISTORIQUE DE CHATEAUBRIAND.

Ce n'est point un phénomène nouveau, mais c'est un phénomène éternellement curieux, que l'aveuglement des adorateurs du passé. Vainement se multiplient les démentis donnés par ce qui arrive à ce qu'ils espéraient ; vainement la réalité souffléte leurs chimères ; vainement croulent une à une les ruines auxquelles ils s'acculent ; vainement se déroule la pressante logique en vertu de laquelle s'engendrent les résultats historiques. Tous ces faits accomplis qu'ils ne perdent pas du regard,—on a beau les leur commenter, les leur expliquer, leur en faire toucher au doigt et la valeur relative, et la portée nécessaire, et l'inévitable fécondité, ils ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne rien entendre, une conscience muette, une intelligence fermée. Et cela fut, et cela sera toujours : à ce point qu'on est tenté d'attribuer à ces infirmes négateurs du jour qui naît, de la carrière qui s'ouvre, des lois déjà révélées, on ne sait quel rôle providentiel, on ne sait quelle utilité relative.

Si une leçon de plus pouvait servir à ces aveugles dont nous parlons, ne serait-ce point celle que, du fond de sa tombe, leur adresse Chateaubriand ? Est-ce par hasard, un témoin suspect aux monarchistes— aînés ou cadets, de droit divin ou de droit populaire, que le soldat de l'armée de Condé, celui qui, seul en France, protesta contre le jugement et l'exécution du duc d'Enghien, l'inventeur de M. de Villèle, le promoteur de la guerre d'Espagne, le dernier orateur, le dernier poète, le dernier sujet de ce qui s'appelait, en France, un roi légitime ? Au fait, pourquoi non ? pourquoi ces hommes ne seraient-ils pas exclusifs à ce point de repousser la lumière qui les gêne, quand elle leur vient de ces hauteurs où planent l'orgeuil, le génie, la sincérité, le dévouement ? Ils en ont acquis le droit en cherchant la vérité dans de tout autres régions.

Mais qu'ils le récusent ou non, peu importe. Il faudra bien que cette voix railleuse et sévère soit entendue, et des contemporains et de la postérité. Elle a l'autorité de la mort, autorité refusée à l'évidence même, quand l'évidence se produit dans les luttes quotidiennes des vivans. Elle en a une autre, tenant à ce don de prophétie qui se révèle de manière à frapper tous les lecteurs de bonne foi, dans les derniers ouvrages de Chateaubriand. Homme double s'il en fût, debout sur le seuil des deux époques, et faisant face à toutes deux, appartenant au passé par le cœur, à l'avenir par l'esprit, royaliste par sympathie ou devoir, républicain par tendance naturelle et par raison, comme l'ont été tant de chevaliers de la vraie Bretagne bretonnante, il a dit un jour : *Les rois s'en vont !* — Le lendemain il disait à la duchesse de Berry : *Votre fils est mon roi.* — Et ce même jour, parlant à Marie-Amélie : — Madame sait, lui disait-il, *que je ne*

Digitized by Google

crois pas aux rois. Etrange, mais éloquente inconséquence. Le dernier champion de la monarchie fut un démocrate : le premier héraut acclamant la démocratie socialiste fut un homme dévoué aux derniers débris de la royauté. Et ce double rôle appartient au même homme.

L'explication d'un pareil amalgame ne serait point facile si elle ne nous était donnée par Châteaubriand lui même, presque à chaque ligne du récit qu'il consacre, dans le 9e volume de ses *Mémoires*, à ce qu'il appelle « le mouvement » de juillet 1830 ;—mouvement qui, dit-il, ne tient pas à la politique proprement dite, mais bien à la révolution sociale *qui agit sans cesse.*

C'est là qu'on peut le voir, tour à tour entraîné par ce qu'il appelle « le bouillonnement de son sang » et le calme appel de sa raison, maudire et plaindre tour à tour les ineptes défenseurs de la monarchie, injurier et bénir, à deux pages de distance, les *épiciers* devenus soldats qui prirent d'assaut le vieux trône restauré de Capet, les gamins qui fauchèrent en se jouant la dernière moisson de lys, les étudians qui portèrent du Palais-Royal au Luxembourg, en criant : *Vive la liberté de la presse* ! Châteaubriand qui leur répondait : *Vive le roi !*

Pourquoi ces regrets mêlés de joie ? Pourquoi ce mépris mêlé d'admiration ? Que veulent dire ces brusques retours, ces coups d'aile de l'un à l'autre pôle, ces pleurs versés sur ce qui tombe, ce coup d'œil ami jeté à ce qui s'élève ? Est-ce ambition de singularité ? Le mort prétend-il au sphinx ? Prétend-il nous léguer, au lieu d'une vérité, quelque énigme insoluble ? Mais non : il se révèle, il s'explique, il ne demande qu'à être compris.

La monarchie n'existe plus pour lui qu'à l'état de souvenir, mais ce souvenir est grandiose, et l'historien ne renonce pas sans douleur à cet édifice de tant de siècles, accru, fortifié par tant de génie, cimenté par tant de sueurs, élevé, abattu, reconstruit à si grands frais, et qui s'émiette en quelques heures sous un orage d'été. Il est saisi de ce trouble qui prend toute âme bien placée, lorsqu'un grande destruction s'accomplit, l'objet détruit fût-il, en lui-même, sans utilité ni valeur. Voyez, des quais de Brest ou de Toulon, s'effondrer dans le port un de ces colosses invalides dont la carcasse porta jadis, d'un bout du monde à l'autre, le drapeau, le nom et le pouvoir victorieux de la France. Pourrez-vous vous défendre d'une tristesse que pourtant rien ne justifie ? Et cette tristesse, que sera-t-elle si vous vous souvenez d'avoir combattu, jeune et vaillant, aux pieds de ces mâts disloqués ? d'y avoir reçu l'amer baptême de la tempête ? d'avoir associé à cet assemblage inerte de fer et de bois votre espoir de vivre, votre soif de renommée ?... Comprenez donc comment et pourquoi Châteaubriand pleurait les Bourbons, ou, pour mieux dire la monarchie, dont il porta le deuil dès le 7 août 1830, bien certain qu'elle était morte et morte pour jamais. — *Rien n'en renaîtra !* s'écriait-il, lorsque bien des gens, croyant la reconnaissance très complète, y attachaient leur fortune, non leur dévouement.

Quant aux Bourbons eux-mêmes, Châteaubriand les appréciait, semble-t-il, à une mince valeur. Témoin ce passage, entre mille autres, où il raconte la misérable scène que fit au maréchal Marmont le duc d'Angoulême, furieux d'une prétendue trahison. Après en avoir esquissé d'une main légère les détails ridicules :

« Lorsque le fils du balafré occit Saint-Pol, maréchal de la ligue, poursuit notre dédaigneux historien, on reconnut dans ce coup d'épée la fierté et le sang des Guises. Mais quand *Monsieur le Dauphin*, plus puissant qu'un prince de Lorraine, aurait pourfendu le maréchal Marmont, qu'est-ce que cela eût fait ? Si le maréchal eût tué *Monsieur le Dauphin*, c'eût été *seulement un peu plus singulier*, etc. »

Si, des princes déchus, son œil descend à leur entourage, ce n'est pas pour Châteaubriand raison de se consoler. Aussi quelle amertume dans le mépris tran-

Digitized by Google

quille avec lequel il juge ces hésitations, ces anxiétés, ces niaises et puériles visions de la cohorte titrée. Jamais l'illustre corps de la pairie ne s'était vu traiter de la sorte. Jamais on n'avait dévoilé avec un sans-gêne si complet « les douces *effusions* de la peur, la *tendre* consternation « à laquelle se livraient ces hommes au manteau d'hermine, — manteau menteur s'il en fut, — lorsque Châteaubriand, scrutateur incommode, pénétra parmi eux, le 29 juillet, chez M. de Sémonville.

Il y avait là M. de Broglie, — famille guerrière, s'il vous plaît, — répétant de tous côtés : Si le nom de Charles X est seulement prononcé... *on nous coupera la gorge...*

« C'est vrai! c'est vrai! murmuraient les prudens d'une voix sourde, en hochant la tête. Et M. de Caraman, « fait duc, apparemment parce qu'il avait été valet de M. de Metternich » déclarait impossible d'enrégistrer les dernières ordonnances de Charles X, celles que M. de Mortemart apportait de Saint-Cloud. Pourquoi donc, monsieur ? lui demanda simplement M. de Châteaubriand.

La figure de M. de Sainte-Aulaire se détache aussi fort agréablement dans un coin de ce tableau, par-ci par-là égayé de vertes épigrammes. C'était plus tard, à la séance du 7 août, ou, pour mieux dire, la veille de cette séance.

..... Je rencontrai M. de Sainte-Aulaire chez Mme Récamier, dit Châteaubriand. Je ne m'amusai point à lui demander son secret (fine allusion au célèbre quatrain) ; mais il voulut connaître le mien. Il débarquait de la campagne, encore *tout chaud* des événemens qu'il avait *lus* : « Ah ! s'écria-t-il, que je suis aise de vous voir ! voilà de belle besogne ! J'espère que *nous autres*, au Luxembourg, nous ferons notre devoir. Il serait curieux que les pairs disposassent de la couronne de Henri V.... J'en suis bien sûr, vous ne me laisserez pas seul à la tribune.

» Comme mon parti était pris, j'étais fort calme ; ma réponse parut froide à l'ardeur de M. de Sainte-Aulaire. Il sortit, vit ses amis...., et me laissa seul à la tribune.»

Ceci est tout bonnement un passage des *Mémoires de Retz*, découpé *à l'emporte pièce*. Qu'en pense l'historien de la Fronde ?

Mais Châteaubriand n'est pas toujours si gai, parlant de ses collègues, quand il met en relief la monstrueuse ingratitude dont ils payèrent les bienfaits de la branche aînée, et lorsque fouillant dans cette pairie, qu'il appelle crûment : « le triple réceptacle des corruptions de la vieille monarchie, de la République et de l'Empire, » il lit sur le front des uns « *l'orgueil* de leur prochaine infidélité » ; sur celui des autres « la honte des remords qu'ils n'avaient pas le courage d'écouter. »

Vous tous, maintenant, qui parlez si cavalièrement de Février et de l'escamotage en vertu duquel la République existe, *pieux libellistes* comme ceux qui traitaient Châteaubriand de renégat, et qu'il apostropha si rudement en prenant la parole pour la dernière fois, voulez-vous voir à l'œuvre un vrai *filou*, — le mot est de notre historien ; — voulez-vous savoir enfin comment cette monarchie, « bâtarde d'une nuit sanglante », naquit d'un baiser de Lafayette et d'une intrigue de M. Thiers? Prenez, prenez ce volume que nous venons de feuilleter. Elle est là dans toutes sa laideur grotesque, cette instauration de la royauté bourgeoise, toute souillée de couardise insigne, de ruses misérables, de lâches réticences. Il y défile dans toute sa gloire, ce cortége risible qui mena Louis-Philippe à l'Hôtel-de-Ville, entre un tambour à moitié ivre, quatre huissiers servant de licteurs, quelques députés en casquette, et la chaise à porteurs de Benjamin Constant ballotée par deux savoyards. Ici l'épopée se fait comique, la *Batrachomyomachie* s'intercale dans l'*Iliade*, et Châteaubriand bouffonne à la façon d'Homère

Digitized by Google

ou de Cromwell. Il ne saurait aborder de plain-pied un sujet si méprisable. Il jette là le burin de l'historien, et prend le crayon du caricaturiste. Sa manière sent le gentilhomme qui en vient à parler de quelques « croquans. » Louis-Philippe roi n'est plus, en effet, prince du sang ; sa foi mentie le déblasonne : il n'y a qu'un bourgeois de plus dans les Tuileries livrées au pillage.

Et les gens qui s'y précipitèrent à sa suite que sont-ils ? « Chiens à la curée, receleurs d'effets volés, crapauds immondes à demi écrasés, sur lesquels on a marché cent fois et qui vivent, tout aplatis qu'ils sont. » La colère est déjà revenue, et la poésie avec elle. Châteaubriand ne dessine plus comme Callot ou Hogarth. Il peint comme Dante.

Quelques traits lui suffisent pour préciser l'attitude de l'Europe monarchique en face de cette révolution, qui la prenait au dépourvu, elle et ses diplomates les plus renommés. L'Angleterre et la Russie entraînèrent l'abandon du Roi de France par ses frères couronnés. L'Angleterre est là personnifiée par lord Stuart, coureur familier et débraillé des lieux suspects où *ces demoiselles* le tutoient. La Russie, par ce vieil ennemi de Napoléon qui achevait à la Bourse, en loup-cervier, sa carrière de renard corse: «—Il jouait aux 5 p. 0/0 sur le cadavre de la légitimité capétienne, *cadavre qui communiquera la mort aux autres rois vivans*, » écrit, avant 1840, le Jérémie de la légitimité. Après février, aurait-il pu sonner d'une main plus ferme le glas monarchique ?

Ainsi donc, rois et princes, pairs et diplomates, l'âpre vieillard n'épargne personne, mais il s'incline devant le peuple. Il ne le sacre point roi, mais il fait mieux, l'honore et le reconnait pour maître. Il n'entend pas qu'on le flatte (et c'est encore un hommage), mais il ne le veut point calomnier, et par deux fois, parlant de ces êtres pervers qui, sans être appelés, prêtent à tout bouleversement de la cité un concours odieux, Châteaubriand déclare «qu'ils n'ont pu souiller, en s'y mêlant, la victoire populaire. » Au fond du cœur, on le voit, il s'est dit que responsabilité pour responsabilité, celle des courtisans péserait au principe monarchique, tout autant que celle des forçats au dogme républicain.

Pour nous résumer, — car on ne peut insister sur tous les détails, — le mouvement de 1830 n'est aux yeux de Châteaubriand, qu'une des conséquences de 89. Le 28 juillet est la suite forcée du 21 janvier. — Sur cette tige nouvelle, dont la croissance a été artificiellement suspendue, la démocratie seule pouvait être portée. La monarchie, greffe étrangère, n'y saurait reprendre.

La royauté de juilllet n'était donc qu'un avortement déguisé, un mensonge inutile, un vol sans avenir, qui blessait la morale, et dont la Providence devait justice à l'humanité. Depuis que Châteaubriand l'annonçait, cette justice a été faite. Le sort, ou, pour parler plus juste, la force des choses a replacé la France dans les conditions où la voulaient les républicains de 1830, lorsqu'ils réclamaient la convocation des assemblées primaires, annonçant que, « s'il en était autrement, la nation frapperait de nullité ce qui tendrait à la gêner dans l'exercice de ses droits. »

« Tout cela était la pure raison, ajoute Châteaubriand ! mais le lieutenant-général du royaume aspirait à la couronne, et les peurs et les ambitions avaient hâte de la lui donner. Les plébéiens d'aujourd'hui voulaient une révolution et ne savaient pas la faire. Les Jacobins auraient jeté à l'eau les hommes du Palais-Royal et les bavards des deux chambres. »

Les jacobins eussent mal fait. Ce sont d'affreux pilotis et fort peu solides, que des restes d'avocats noyés; on en trouvera de meilleurs pour l'édifice dont la première assise fut le décret qui abolit la peine de mort en matière politique.

O. N.

Digitized by Google

THÉÂTRES DE PARIS.

I.

URBAIN GRANDIER.

DRAME EN 5 ACTES ET 13 TABLEAUX, DE MM. A. DUMAS ET MAQUET.

Voici, sans contredit, le plus beau drame et le plus pompeux spectacle que le Théâtre-Historique ait offert depuis son ouverture; imaginez-vous la fable la plus intéressante, jointe à la mise en scène la plus splendide; les péripéties du boulevard et les magnificences de l'Opéra; le génie d'un des plus grands poètes de ce temps et de son illustre collaborateur, secondé par tous les prestiges de la décoration scénique; et puis, ajoutez à cela les différens genres des œuvres théâtrales réunis dans une seule œuvre, la tragédie coudoyant le ballet, le drame s'enchevêtrant dans la comédie, et toute cette variété de détails se filigranant avec un art suprême dans un ensemble unitaire et harmonique; et vous comprendrez alors l'éclat et et la valeur du nouveau fleuron que MM. Dumas et Maquet viennent d'ajouter à leur couronne dramatique : perle désignée dans leur éblouissant écrin, sous l'étiquette d'*Urbain Grandier*.

La main du grand maître se révèle dès les premières scènes; l'exposition vigoureusement conduite ne laisse pas languir un seul instant l'attention de l'auditoire; l'intérêt naît, augmente, se développe avec chacun des nouveaux personnages qui paraissent tour-à-tour, et tout ce monde là devient bientôt si réel, si vivant; on sent si bien les cœurs battre sous ces oripeaux de soie et de velours; on est tellement subjugué par les effets de ce galvanisme de l'art ressuscitant les morts, nous initiant à leurs mystères à leurs passions, et nous les montrant tels qu'ils devaient être quand le souffle de la vie animait leurs poitrine; on finit par s'intéresser si vivement aux fantômes qu'évoque la magie du poète, qu'on les prend pour les individualités historiques dont il a voulu remuer les cendres, et qu'on assiste réellement à toutes les catastrophes qui conduisirent à l'échafaud l'infortuné martyr de Loudun.

L'action ne tarde pas à se nouer d'une façon hardie, et hardie même pour le drame moderne, ce grand pourfendeur passé maître en hardiesse. Urbain Grandier a embrassé la vie religieuse par un désespoir d'amour : la supérieure des Ursulines est éprise du jeune moine; c'est elle qui enferme sa fiancée, Ursule de Sablé, au fond d'un horrible souterrain, car Ursule n'est pas morte, mais enterrée vivante; or, Urbain exerce une puissance inexplicable pour lui-même sur son jeune frère; et c'est ce frère qui, sous l'influence du magnétisme, amène Urbain dans le caveau, où il retrouve la bien-aimée de son cœur.

Cette histoire des amours d'Urbain Grandier est entremêlée de l'épisode des

Digitized by Google

amours du comte de Sourdis et de Bianca, jeune et noble Italienne que sa famille veut enfermer malgré elle dans un cloître ; Bianca se débat et résiste en vain ; l'heure de sa prise de voile est arrivée ; déjà le ciseau fatal va couper ses cheveux, déjà le voile de la nonne est étendu sur sa tête ; en ce moment, le comte pénètre dans l'église, s'élance au milieu de la foule, l'épée à la main, veut arracher Bianca à ses bourreaux mystiques ; un prêtre ordonne alors au comte de se retirer, s'il ne veut avoir le poing coupé pour avoir tiré l'épée dans une église ; et un instant après, le frère de Bianca, caché derrière un pilier, s'avance en montrant un ordre du cardinal Richelieu, qui enjoint de continuer la cérémonie ; Bianca n'a plus qu'à se résigner, quand Urbain Grandier apparaît comme un libérateur pour elle, et parlant au nom de Dieu, qui est plus encore que le cardinal, déclare que la jeune fille doit être rendue à son amant, parce qu'il est plus agréable à Dieu qu'elle soit une bonne épouse qu'une mauvaise religieuse.

Cette désobéissance d'Urbain Grandier aux volontés de Richelieu, cette audace généreuse qui le pousse à travers la puissance du formidable cardinal-duc, voilà la première cause de la perte du savant et poétique prêtre ; puis, comme l'autorité sacerdotale vient l'arrêter pour cette infraction à la discipline religieuse, on découvre, avec une sainte horreur, une femme cachée dans sa cellule : c'est Ursule de Sablé qu'Urbain Grandier a retirée de son caveau funéraire ; nouveau sujet de culpabilité.

Puis enfin, dans la dernière partie du drame, se déroulent tous les incidens de cet étrange procès intenté par la superstition à la science ; aux charges aggravantes qui précèdent vient se joindre l'accusation de sorcellerie, cette opiniâtre croyance du moyen-âge qui, vers la même époque, conduisait aussi à l'échafaud la spirituelle et infortunée maréchale d'Ancre ; ainsi qu'elle fut brûlée en place de Grève, Urbain Grandier monte sur le bûcher de Loudun. Rien ne peut le sauver ; ni le courageux dévoûment de son frère, ni la passion tour-à-tour fatale et tutélaire de la supérieure des Ursulines, qui travaille au salut d'Urbain après avoir travaillé à sa perte... Ces derniers tableaux du drame, encore supérieurs à ceux du commencement et du milieu, abondent en situations saisissantes en effets de terreur et de larmes. Le denoûment seul aurait suffi à établir un éclatant succès.

Nous ne parlerons pas de la couleur locale ; chaque détail comme chaque costume est de la plus parfaite exactitude sous ce rapport. Nous ne dirons rien non plus du mérite littéraire de l'ouvrage ; quel éloge ne serait aujourd'hui banal pour Alexandre Dumas, quand le papier de ses œuvres déployé page par page l'une à côté de l'autre, ferait le tour de la France, et quand l'esprit de ces mêmes œuvres fait aussi le tour du monde ?...

Nous nous bornerons à dire qu'au point de vue de la pièce amusante, Alexandre Dumas n'a rien fait d'aussi amusant qu'*Urbain Grandier*, depuis et y compris la *Tour de Nesle*.

II.

PLANÈTE ET SATELLITES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE DE M. MÉRY.

Une comédie de Méry, en prose, voilà qui est merveilleux. Ce n'est pas au poète marseillais que s'applique assurément le mot de Jules Sandeau : « Il est si aisé de ne pas faire une comédie en cinq actes et en vers. » Pour Méry, qui dépasse en verve tous les improvisateurs italiens, il est encore plus facile de faire une pièce que de ne pas la faire.

Digitized by Google

Ces sons pleins, exacts, inattendus que nous autres, l'œil rêveur, la mine absorbée, les bras ballans, nous cherchons une journée entière dans une allée solitaire, ils accourent au moindre signe de Méry comme des essaims d'oiseaux familiers. La rime, ce moineau farouche à qui il faut mettre un grain de sel sur la queue pour le prendre, ne s'envole pas à l'approche de Méry ; au contraire, elle le poursuit en battant des ailes, et, ce qui nous étonne, c'est qu'il ait pu l'empêcher de se percher sur le bord de son écritoire, pendant qu'il écrivait pour le théâtre de l'Odéon cette étincelante fantaisie qui a nom *Planète et Satellites*.

La planète de Méry n'est ni Mercure, ni Vénus, ni la Terre, ni Mars, ni Junon, ni Pallas, ni Jupiter, ni Saturne, ni Uranie, ni même Leverrier. Les satellites ne sont pas ceux qui, au nombre de dix-huit, gravitent autour des onze globes que nous venons d'enumérer. Le poète a cette fois fait de l'astronomie terrestre. Sa planète est une jeune veuve, Mme de Saint-Marc ; les satellites représentent d'humbles mortels qui s'implantent dans le tourbillon de cet astre charmant.

Mme de Saint-Marc habite un château dans les environs de Paris, où elle serait la plus consolable des veuves inconsolables, sans trois Parques, trois Sibylles, trois Harpies, trois Stryges, les sœurs Desbuissons, qui répondent parfaitement à ce nom hérissé, épineux et insociable. Ces monstres acariâtres et médisans expliquent de la manière la moins charitable les actions les plus innocentes de leur belle voisine, dont tous les pas sont commentés avec l'aigreur empoisonnée que de vieilles filles despotes, jaunes et ridées comme des pommes cuites, peuvent avoir contre une jeune et charmante créature ; pour être libre, il faut attendre la mort de ces sempiternelles, c'est bien long. Les momies se conservent toujours.

Aussi, Mme de Saint-Marc a-t-elle envie de congédier un jardinier de soixante-dix ans, contrairement à l'opinion de Labruyère qui prétend qu'un jardinier n'est pas un homme, afin d'ôter tout prétexte de calomnie aux infernales vieilles, et se décide-t-elle à se cloître dans son château avec une de ses amies, Charlotte, veuve comme elle, se promettant de ne plus faire un seul pas dehors.

Ce projet de claustration rigoureuse est dérangé pas l'accident suivant. Un jeune homme s'est jeté, pour en finir avec la vie qui lui pèse, dans l'étang voisin de l'habitation de la belle veuve. On l'a repêché à demi noyé et apporté au château plus dégouttant qu'un fleuve mythologique, pour le rappeler à la vie et le sécher.

— Pourquoi se noyer dans mon étang ? s'écrie Mme de Saint-Marc, en pensant au parti que les sœurs Desbuissons vont tirer de cet événement romanesque. — Madame, j'ai pris le premier étang que j'ai rencontré sous mes pieds. — Mais enfin, on peut se noyer sans compromettre personne, et ensuite, pourquoi se noyer ? — Madame, il y a des occasions où la mort est un devoir. — Un amour malheureux ? — Non. — Une perte de fortune ? — Non, mais je suis placé dans des conditions de vie impossible : j'ai onze mille francs de rente. — Et c'est là ce qui vous empêche de vivre ! — Oui. Pensez donc à la difficulté qu'il y a de faire cadrer onze mille francs avec douze mois. Onze et douze, chiffres inharmoniques qui nécessitent des fractions affreuses. Jugez quelle existence j'ai dû mener, moi qui aime les comptes ronds. Vivre avec neuf cent seize francs soixante-six centimes et huit-douzièmes de centime par mois, c'est intolérable ! Quoique paradoxal, M. Dormilly est charmant, et la jeune veuve se promet de lui démontrer, en plusieurs conférences, que l'existence est possible avec onze mille livres de rente. Mais que diront les sœurs Desbuissons ? Un petit cousin avec son ami Lorau, être moustachu et bataillard, arrivent

Digitized by Google

fort à propos pour empêcher la médisance de gloser sur le tête-à-tête de Mme de Saint-Marc et de Dormilly. L'addition d'un certain M. Barailler, agronome adonis, quinquagénaire folichon, malgré son crâne beurre-frais et son ventre de Silène, contenu à peine dans les limites du majestueux, donnera de la respectabilité à ce trio de satellites compromettans.

L'attraction passionnée qui entraîne vers leur planète commune ces quatre satellites, d'âges et de caractère différens, n'a pas la froide régularité de la gravitation astronomique. Ils ne demandent pas mieux que de se désorbiter pour se confondre avec l'astre lumigère, et au lieu de décrire tranquillement leurs courbes autour du point central, ils se lancent dans des ellipses désordonnées et s'entrechoquent comme des comètes, c'est à dire pour quitter ce style d'Observatoire, que la jalousie se met parmi tous ces amoureux et que deux duels ont lieu entre les satellites en l'honneur de leur planète ; le premier entre le petit cousin et le terrible Lorau, au pistolet ; le second entre Dormilly et Barailler, à la rivière ; nouvelle arme aquatique inventée à l'usage de ceux qui ne connaissent ni l'escrime ni le tir. Le vaincu désigné par une pièce de cinq francs jetée en l'air doit se noyer.

Heureusement personne ne meurt dans ce grand massacre au feu et à l'eau. Mme de Saint-Marc réfléchit qu'on ne peut plus médire d'un amant passé à l'état de mari, et elle épouse Dormilly que la fortune qu'elle lui apportera mettra désormais à l'abri de ce chiffre malencontreux de neuf cent seize francs soixante-six centimes et huit douzièmes. — Charlotte convole également en secondes noces avec l'agronome. Les sœurs Desbuissons n'auront plus rien à dire à moins qu'elles ne se rejettent sur le petit cousin Lorau. Mais l'on ne peut contenter tout le monde.

La pièce, saupoudrée d'infiniment de traits d'esprit, a obtenu un succès de fou rire. Il semble qu'on entende Méry lui-même, dans une de ces prodigieuses causeries paradoxales comme il en fait, debout contre une cheminée, avec cette volubilité éblouissante et cet incessant feu d'artifice de mots qui retombent en pluie lumineuse.

Cette charmante comédie est tirée d'un volume splendidement illustré par Grandville, dont c'est la dernière œuvre ; ce volume, intitulée : *les Etoiles*, où l'ingénieux dessinateur a essayé de personnifier les belles habitantes du ciel, outre les images, renferme un texte scintillant comme le sujet écrit par Méry, qui doit encore tenir la plume sous la dictée du crayon de Gavarni dans une autre publication : *Perles et Fleurs*, d'où, nous l'espérons, il tirera une comédie aussi amusante que *Planète et Satellites*.

TH. GAUTIER.

III.

TOUSSAINT-LOUVERTURE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS, DE M. A. DE LAMARTINE.

Voici une singulière aberration du génie. M. de Lamartine qui n'a jamais étudié qu'en théorie la question de l'esclavage, cette question aussi ancienne que les sociétés, qui n'a jamais rien vu de la race noire que les représentants élus à l'Assemblée Constituante par un chiffre purement matériel, sans signification ni portée, M. de Lamartine s'est laissé aller à la fantaisie excentrique d'écrire en cinq actes et en vers un plaidoyer en faveur des enfants de Caïn. — Et qu'a-t-il choisi pour thème de ses déclamations rimées ? Un fait désastreux pour son pays, une révolution brutale où se personnifient tous les honteux excès par les-

Digitized by Google

quels se peut dégrader encore le peu de raison laissé par Dieu dans les bas-fonds de la race humaine. Cette entreprise, toute nouvelle qu'elle soit, n'a pas trouvé dans son originalité même, de quoi répondre à l'attente de son auteur ; les couleurs que le poète a données à son œuvre sont d'aussi faux aloi que celles, qu'après chaque représentation, un peu d'eau tiède suffit à enlever du visage de ses interprètes.

N'est-ce pas pitié de voir la popularité d'un homme comme M. de Lamartine se barbouiller de jus de réglisse, pour chanter sur la lyre la politique à courte vue qui, d'un trait de plume, a sacrifié tous les intérêts de la France à la logique d'une idée fausse ? Les fanfares que les idéologues sonnent dans les carrefours d'Europe au grand ébahissement des niais, perdent terriblement de leur prestige au contact de la réalité, et les ballons gonflés de vent que lancent en l'air les négrophiles d'outre-mer, crèveront toujours en route en passant l'Océan qui baigne les domaines de l'Empereur Soulouque.

Cela dit, le drame de M. de Lamartine, avec sa *Marseillaise des noirs* et ses péripéties dont les journaux ont rendu compte, ne rapportera à son auteur, malgré les beaux refrains qu'il renferme, que la confirmation d'une vérité déjà connue, à savoir : que les plus beaux talents ont leurs heures de faiblesse, et les génies les plus honnêtes leurs jours d'égarement.

IV.

LES HUGUENOTS.

DÉBUT DE MME. LABORDE À PARIS.

La reprise des Huguenots de Meyerbeer a été signalée par les débuts, à Paris, de quelques nouveaux artistes marquants, parmi lesquels nous sommes heureux de voir figurer avec avantage le nom de Mme Laborde. On se souvient peut-être encore de tout ce que nous avons écrit dans le *Courrier des Etats-Unis* des mérites et du talent de cette grande cantatrice, et nous empruntons l'éclatante confirmation de notre jugement à une autorité dont personne ne déclinera à coup sûr la compétence.

Voici en quels termes Hector Berlioz parle de Mme Laborde dans le *Journal des Débats* :

« Mme Laborde, à qui était échu le rôle de Marguerite, n'avait point encore paru sur la scène de l'Opéra. Elle y a obtenu de prime-abord un succès magnifique ; on lui a fait répéter sa cavatine du second acte au milieu d'une tempête de bravos et d'applaudissements. La voix de Mme Laborde est un soprano également pur et sonore dans toute son étendue qui est considérable. Elle vocalise avec une extrême facilité ; ses ornements sont de bon goût ; elle en est sobre ; et (qualité bien rare chez les cantatrices douées de ce genre de talent), elle fait entendre les paroles. Elle montre d'ailleurs beaucoup d'aplomb musical et sa tenue en scène est toute gracieuse. »

R. T.

Digitized by Google

LES FLEURS FANÉES.

O fleurs des doux secrets, fleurs qu'elle m'a données,
Parlez-moi d'elle encor ;
Interprètes du cœur qu'une nuit a fanées,
Mais qui serez toujours à travers les années,
Mon plus charmant trésor !

Sous le poids du présent, quand mon âme se lasse
D'attendre l'avenir,
Rendez-moi le passé, vous qui gardez sa trace
Dans vos pâles bouquets où l'absence entrelace
Les nœuds du souvenir !...

Autour de vos débris, les heures écoulées
Reviennent à ma voix,
Comme pendant la nuit, les vierges envolées
Reviennent promener autour des mausolées
Leurs amours d'autrefois.

Ombres des jours finis, quel charme, quel délire
Garderait mon bonheur,
Lorsque je ne vois plus son regard me sourire,
Lorsque je n'entends plus ses lèvres me redire
Les mots venus du cœur ?

L'on ne meurt pas d'aimer ! — Je serais mort pour elle,
Le soir où seuls tous deux,
Elle écouta parler mon amour immortelle,

Digitized by Google

Et s'inclina vers moi, plus tremblante et plus belle
De ses premiers aveux !

Oh ! Quand on a passé par ces heures de flamme,
Fût-on l'ange banni,
Il n'est plus dans le ciel rien qu'à Dieu l'on réclame,
Rien qu'on rêve au-dessus de cet abîme où l'âme
Mesure l'infini !

Hors de là, tout est vide !— Et qu'étais-je moi-même ?
Un fantôme qui dort
Dans les ennuis songeurs de l'attente suprême,
Avant qu'à son appel, la voix qui dit : je t'aime !
M'éveillât de la mort.

Aussi, quand dans ma nuit, je la sentis paraître,
Le jour se fit en moi !
La fille de Jaïre ainsi se vit renaître,
Et jeta son linceul aux pieds du divin maître
Qui lui dit : lève-toi !

Est-il d'autres transports, d'autres vœux où se fonde
Le bonheur ici-bas ?
Je l'aime... Et sur ses pas toute lumière abonde ;
Je l'aime... Et le soleil s'éteint partout au monde
Où son amour n'est pas !

. . . . . .

O fleurs des doux secrets, fleurs qu'elle m'a données,
Parlez-moi d'elle encor ;
Interprètes du cœur qu'une nuit a fanées,
Mais qui serez toujours à travers les années,
Mon plus charmant trésor !

R. DE TROBRIAND.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

—I.—

LES ÉTRANGERS AUX ETATS-UNIS.

Le nombre des étrangers qui visitent les Etats-Unis s'accroît chaque jour, et plus que tout autre point du Nouveau-Monde, New-York est le centre de réunion d'une émigration dont les éléments sont naturellement très divers. Il en résulte un ordre de faits nouveaux sur lesquels il n'est pas sans intérêt de jeter les yeux, afin de se rendre compte a la fois et des avantages et des inconvénients que l'affluence des voyageurs européens peut faire naître dans notre société dont l'hospitalité a toujours été une des vertus faciles.

L'on comprendra que je ne prétende point m'occuper de la population indigente ou travailleuse que des flottes de navires venus d'Angleterre et de France jettent chaque jour sur nos rivages. Ces troupeaux d'irlandais affamés viennent dans nos villes vaquer aux travaux manuels pour lesquels l'immense développement des travaux publics ou particuliers demande sans cesse de nouveaux bras ; et ces colonies d'allemands embarqués au Havre n'arrêtent leur pélerinage que dans les régions intérieures où les terres fécondes mais inexploitées, offrent le champ libre à leurs aptitudes agricoles. D'autre part, la France a fourni depuis quelques années surtout aux principales villes des Etats-Unis des ressources toute nouvelles par l'arrivage de nombreuses familles dont les professions ont donné à toutes les industries de luxe un essor nouveau. Il n'est pas de pays dans l'ancien monde qui ait envoyé en Amérique une aussi remarquable quantité d'ouvriers-artistes dont l'utilité brillante puisse trouver à s'y employer avec plus d'avantage. Depuis la peinture, la sculpture, l'ornementation, la haute-bijouterie, et la marqueterie de luxe, jusqu'aux établissements de modes, de coutures et de toilettes, le goût supérieur des élégances parisiennes a fourni un contingent que les américains ont su apprécier et encourager dignement.

Ce n'est pourtant à aucune de ces branches de l'immigration étrangère que nous voulons nous arrêter, et nous nous occuperons exclusivement de l'affluence des voyageurs de passage parmi nous, dont aucun soin d'affaires ne déterminent les occupations ou les intérêts. Comme nous ne soumettons à nos lecteurs que quelques considérations générales, nous éviterons de désigner personne, et nous ne nommerons ni les hommes connus que les plus nobles intérêts de la science ou de la politique amènent sur la terre de la liberté, ni les hommes in-

Digitized by Google

connus qu'un passé suspect envoie chercher de nouvelles ressources au pays des entreprises.

En dehors des affaires commerciales ou des explorations scientifiques, il n'est guères que l'Angleterre qui envoie aux Etats-Unis un nombre assez considérable de touristes capables de traverser les mers pour venir admirer les chutes du Niagara ou scruter en amateurs les rouages fort simples d'un gouvernement démocratique. L'on sait que partout dans l'univers, il se trouve des Anglais, et qu'il n'est pas de peuple civilisé ou non, dont les enfants quittent plus aisément la terre natale, sans autre but que de chercher les distractions de la nouveauté, sans autre nécessité que de se soustraire à l'influence de l'ennui qui est essentiellement anglais lui-même d'origine et de nature. « Les Anglais, a-t-on dit, ne sont bien nulle part que hors de chez eux ! » Sans admettre absolument cet aphorisme, on conçoit que le besoin général et individuel de locomotion qui les distingue lui donne une apparence de vérité. L'arrivée d'un Anglais de haute position dans l'aristocratie de son pays est donc un fait fort naturel à New-York comme partout ailleurs, et personne ne songe à en rechercher les causes. Lord tel ou tel se promène dans l'état de New-York absolument comme dans le Yorkshire ou toute autre partie de la Grande-Bretagne. Où va-t-il ? En Chine par la Californie, à moins qu'il ne se décide à se rendre à Calcutta par le Cap de Bonne-Espérance. L'un n'a rien de plus extraordinaire que l'autre. Une cause permanente d'ailleurs de visite à New-York ou à Washigton pour les nobles héritiers d'un siége au parlement, c'est le voisinage des provinces anglaises du Canada où plusieurs d'entr'eux, surtout les cadets de famille, viennent pendant quelques années faire l'apprentissage des armes dans la vie de garnison.

Quelles que soient les préventions qu'une différence intégrale d'institutions peut inspirer aux démocrates d'Amérique contre les aristocrates de la Grande-Bretagne, il n'en est pas moins vrai que le gouvernement britannique offre aujourd'hui en Europe la plus admirable combinaison politique des grandes traditions du passé avec les grandes conquêtes du présent. Je ne suis pas de ceux qui s'immobilisent dans les théories, et je fais au contraire si large part au mouvement des siècles et aux besoins nouveaux des jeunes civilisations que je salue sans réserve l'avènement de la démocratie dans le monde entier où aucun autre principe ne pourra désormais arrêter son développement. Mais, les espérances de l'avenir, non plus que les bienfaits du présent ne doivent faire méconnaître les grandeurs du passé, et surtout ce travail continu et admirable dont l'Angleterre offre l'exemple par ses réformes progressives, quand tant d'autres gouvernements aveugles précipitent leur chute en lançant les peuples dans la voie hasardeuse des révolutions. L'Angleterre marche vers la démocratie, cela est évident, mais elle y marche pas à pas par les voies rationnelles, au lieu de s'y jeter par des catastrophes. C'est là un des grands mérites de cette aristocratie dont l'on attaque souvent les vices avec trop de passion pour rendre justice à ses vertus.

Dans la position menacée que lui font les institutions, les mœurs et les idées nouvelles, l'aristocratie anglaise comprend parfaitement que l'influence des vastes possessions foncières ne suffit plus à étayer sa puissance, et elle emprunte de nouveaux appuis à toutes les supériorités intellectuelles. L'exclusivisme des anciennes traditions Romaines ou Vénitiennes est complètement abandonné par elle ; non seulement elle est accessible à tout homme qui s'élève, de quelque degré de la société qu'il soit sorti, mais encore il est de principe qu'elle lui ouvre elle-même ses rangs, et en l'identifiant ainsi à ses propres intérêts, s'en fasse un nouveau défenseur. D'un autre côté, pour se maintenir à

Digitized by Google

la hauteur de cette agrégation importante, l'hérédité doit élever ses représentants dans une sphère d'intelligence et d'instruction qui leur assure un rôle dans la gestion des affaires du pays. Pour eux, ce n'est point assez des bavardages électoraux, ils doivent connaître par eux-mêmes les hommes et les choses. Aussi dès que l'âge et l'éducation ont assez mûri leur jugement pour les préparer à tous les enseignements humains, ils partent, ils parcourent le monde, étudient, comparent, et souvent tel noble anglais qui n'a semblé courir les chemins que par passe-temps, rapporte à son retour dans l'île souveraine, une précieuse expérience personnelle dont profitera bientôt son pays.

Voilà comment tant de jeunes gens marquants par leur naissance et leur grande fortune quittent l'Angleterre, et passent, en courant le monde, aux Etats-Unis où nombre de relations directes ou indirectes leur préparent un accueil empressé dont parfois ils perdent trop vite le souvenir. A leur suite, et par cet esprit d'imitation moutonnière qui est l'un des caractères du peuple anglais, se répandent partout des voyageurs de classes moyennes, ou inférieures, de positions insignifiantes, et de capacités nulles. Mais comme l'aristocratie voyage, la bourgeoise croit de bon ton de voyager, et le bénéfice le plus clair qui en résulte pour le monde est de semer sur les chemins les guinées amassées derrière un comptoir. Aussi faut-il voir avec quelle intraitable défiance les anglais se rencontrent à l'étranger, et quel suprême dédain ils affectent les uns vis-à-vis des autres lorsqu'ils ne se sont pas connus sur la terre natale, ou lorsqu'à tort ou à raison, ils peuvent soupçonner entr'eux quelque différence de caste plus ou moins tranchée. Il en résulte une nuance marquée dans l'accueil qu'ils reçoivent parmi nous. Il est possible, probable même que les distinctions nobiliaires produisent sur beaucoup de démocrates américains une impression qu'ils ne peuvent se défendre de manifester parfois avec un empressement peu logique. Mais au fond, si l'on venait à leur reprocher leur indifférence à l'endroit des Anglais voyageurs qui ne sont ni fils ni neveux de lords, ne pourraient-ils pas se prévaloir de la conduite des nobles touristes eux-mêmes, et répondre qu'ils ne sauraient être tenus à beaucoup de frais envers des étrangers que leurs propres compatriotes paraissent traiter avec un dédain si cavalier.

Il est d'ailleurs nombre de cas particuliers qui justifient amplement une défiance fort légitime envers les pélerins de l'ancien-monde qui apparaissent de temps à autre sans autre recommandation que la poudre qu'ils jettent autour d'eux, ou la formule banale d'une lettre de crédit venue d'un banquier de Londres ou de Liverpool. Chacun pourrait à ce sujet trouver dans ses souvenirs quelqu'exemple de mystifications éclatantes, d'autant plus faciles aux Etats-Unis qu'elles se pratiquent journellement dans toutes les capitales d'Europe où pourtant tous les moyens d'informations abondent. Il ne faut donc pas s'étonner si, à quelques milles de l'ambassade anglaise, un valet de chambre de bonne maison a pu jouer à Baltimore le rôle d'un voyageur de distinction, jusqu'à ce point, dit-on, de faire agréer des hommages appuyés seulement sur l'apparence des qualités personnelles, et brusquement anéantis hélas, par le retard de papiers qui n'arrivèrent pas, et l'intervention d'un compatriote qui, en revanche, arriva trop à-propos.

Si le grand nombre de voyageurs anglais aux Etats-Unis, ne suffit pas à y prévenir de cruels mécomptes, dont quelques compatriotes apocryphes sont la cause, que sera-ce donc des Français, Italiens, Allemands, Polonais, Hongrois, etc., etc, à qui les révolutions d'Europe ouvrent une voie toute tracée pour se présenter en victimes de la tyrannie et en martyrs de la liberté. — A côté des victimes véritables des révolutions envers qui le généreux libéralisme des Américains s'est toujours montré prodigue de sympathies, d'encouragements et d'as-

Digitized by Google

sistance, se glissent toujours de faux-frères pour lesquels l'hospitalité ne saurait se montrer sans inconvénient trop confiante, et il est bon de ne pas perdre de vue que cette hospitalité même, connue dans le monde entier, allèche précisément les convoitises de gens sans aveu et sans vergogne, qui exploitent impudemment tout ce qu'il y a au monde de respectable, et feraient trafic du tombeau de leur mère, s'ils pouvaient duper un honnête homme avec un pareil gage.

On le sait; il n'en est pas du reste de l'Europe comme de l'Angleterre, et les voyageurs européens qui visitent les Etats-Unis sans but évident d'affaires commerciales, d'études intellectuelles ou d'intérêts politiques, sont parmi nous une exception rare. Dans ces contrées lointaines, le grand travail des générations nouvelles laisse aux individus, à quelque classe qu'ils appartiennent, fort peu de loisirs, et leur avenir politique n'a pas besoin de l'initiation préparatoire des voyages. S'ils s'absentent, c'est sans sortir d'Europe; traverser l'Atlantique est pour eux une décision trop importante pour qu'ils l'adoptent sans motifs sérieux. C'est ce que n'ignorent pas les hauts-barons de la Bohême, et les chevaliers de l'industrie suspecte. Aussi, lorsque des exploits hasardés leur ont rendu gênant le séjour de la patrie, sont-ils portés assez volontiers à venir exploiter les contrées nouvelles, et l'Amérique du Nord, par ses richesses et ses prospérités, leur semble-t-elle naturellement et préférablement le *refugium peccatorum*.

En consultant les dossiers des divers consulats ou ambassades, on y trouverait à ce sujet de curieux documents, et l'on s'étonnerait de voir apparaître dans des lieux publics, à New-York même, et environnés d'un certain faste, des individus signalés de leur patrie comme d'habiles escrocs et de dangereux faussaires. Cela n'empêche pas certaines âmes honnêtes et confiantes de se laisser éblouir par des papiers menteurs, des lettres dont les auteurs seraient bien surpris de voir le contenu, et des noms illustres dont la contrefaçon sert ainsi à couvrir des prétentions effrontées.

Le séjour de Washington, on le conçoit, n'est pas sans danger pour les existences problématiques; aussi les y voit-on rarement apparaître, et s'ils osent s'y risquer quelques jours, c'est pour en revenir aussitôt dégoûtés, disent-ils, du peu de ressources qu'on y trouve, de la chétive société qu'on y rencontre etc., etc, et pour cause. Les villes de l'intérieur semblent au contraire fixer leur prédilection. Baltimore est un séjour délicieux; Philadelphie est un lieu de délices; Boston, qui a sa ligne de steamers avec Liverpool, est une ville peu réréative; et quant à New-York, dont une moitié connaît l'Europe, et dont l'autre moitié y entretient des relations, New-York est de société mêlée. Ils ne s'y lancent jamais sans quelque répugnance, et y conservent toujours leurs malles faites dans la prévision possible d'un départ imprévu.

Parmi ces adeptes nomades de la vie expérimentale, les titres de comte ou de baron sont assez généralement adoptés. Cela figure avec avantage sur le registre d'un hôtel ou la porcelaine d'une carte de visite. Au club (les clubs où l'on joue sont, on le conçoit, une branche importante du théâtre de leurs exploits,) c'est presque une recommandation; et dans la haute société où les grands dignitaires s'efforcent toujours de pénétrer, c'est un lustre qu'il est bon de ne pas dédaigner. L'on se tromperait du reste, en supposant que cette branche corrompue de l'immigration européenne s'alimente exclusivement de gens sans aveu ou sans ressources. Le grand monde d'Europe a, comme les bas-fonds de la société, ses filous et ses assassins. Des procès célèbres nous ont montré à toutes les époques, des crimes dont le souvenir s'éveille encore au spectacle de nouveaux crimes contemporains; et pour ne parler que de la France, où l'égalité règne au moins en face de la justice, n'avons-nous pas vu des ministres

Digitized by Google

condamnés pour vol, un prince convaincu d'escroquerie, un duc, meurtrier de sa femme, et un aide-de-camp du duc de Nemours se dérobant par une fuite précipitée en Amérique, aux conséquences d'une tricherie au jeu ? Sans traîner après eux le boulet de crimes aussi éclatants, quelques hommes apparaissent aux Etats-Unis que la justice n'a pu atteindre, et qui n'en valent guères mieux!

Il est dans la vie et le mouvement des sociétés, des lâchetés et des misères qui échappent à la loi, et qui ne sont justiciables que du mépris public. Spéculations honteuses, séductions effrontées, scandales d'immoralité, dégradations personnelles, exploitations déloyales de la crédulité d'autrui ; tout cela peut se rencontrer dans le monde européen sans arrêts des tribunaux, et venir chercher fortune aux Etats-Unis.

A cette gangrène morale, il est utile que la vigilance de l'opinion oppose un remède absolu. La presse en général dont l'action est plus immédiate aux Etats-Unis où elle est libre, que partout ailleurs où elle est restreinte, doit signaler le mal partout où il se manifeste, comme elle doit encourager le bien partout où il se rencontre ; voilà pourquoi nous n'hésitons pas à jeter ce premier *qui vive !* que répéteront certainement nos confrères aussi intéressés que nous à ce que, dans notre communauté, le bon grain se propage et l'ivraie soit brûlée sans merci.

R. T.

— II. —

OPÉRA ITALIEN.

ERNANI. — LA LUCIA. — CLÔTURE.

Il en est souvent du gouvernement des théâtres d'opéra, comme de celui des monarchies constitutionnelles, où les considérations accessoires se compliquent d'intrigues extra-scéniques dans la distribution des rôles de chacun. Le régime de la direction s'y laisse envelopper à ses risques et périls, et quand vient la sanction de l'appel au peuple, il surgit souvent de cruels désappointements qu'un peu de jugement et de fermeté eût suffi pourtant à prévenir. C'est l'histoire de la *Lucia* au théâtre de Niblo, où l'opéra le plus populaire à New-York a clos la demi-saison par un *fiasco* relatif. Maintenant, comme toujours, chacun se renvoie la balle, et personne n'en veut assumer la responsabilité. Mlle Steffenone se plaint d'avoir été sacrifiée ; d'autre part on se lamente d'être à la merci des exigences individuelles. En somme, et quelqu'en soit l'éditeur responsable, le rôle de Lucia donné à Mlle Steffenone en dehors des plus simples notions de son emploi, a confirmé pleinement nos remarques à propos de la Favorita sur le grand préjudice qui résultait pour tout le monde de la détestable distribution des rôles. Pourquoi Steffenone a-t-elle chanté la Favorita qui appartient de droit à Tedesco, au lieu de l'Ernani qui rentrait pleinement dans ses attributions ? Pourquoi Mme Bosio a-t-elle été mise aux prises avec le rôle de Lady Macbeth qui eût convenu si supérieurement à Steffenone, et Steffenone aux prises avec la Lucia dans lequel Mme Bosio eût infailliblement dépassé encore ses grands succès de la Lucrezia ? Il est incroyable que la direction ne puisse pas faire chose aussi simple que de donner à chacun un habit à sa taille. Le costumier du théâtre n'habillera certainement jamais Mlle Steffenone avec une robe de Mme Bosio ou vice versâ. Nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on

Digitized by Google

traite la question des partitions comme celle des costumes. On a beau dire, ce n'est pas là une œuvre aussi gigantesque que de constituer la république en France, et si chacun comprend ses intérêts, il en résultera pour tous un avantage dont les déboires de la Lucia peuvent dès à présent donner la mesure en sens inverse.

Mlle Steffenone qui, mieux que personne, sentait tous les désavantages insurmontables de sa position, n'a abordé le rôle que sous l'impression d'une contrainte sensible que les applaudissements bienveillants d'une salle pleine jusqu'aux combles ont été impuissants à effacer. Par une inspiration malheureuse, l'excellente cabaletta de la cavatine que tout le monde sait par cœur, avait été remplacée pour elle par une nouveauté risquée qui a jeté du froid sur le public, si bien que d'émotions en émotions, la prima donna a du quitter la partie après le second acte, et n'a plus reparu au troisième pour chanter la scène de folie supprimée ainsi en entier. Voilà donc une représentation manquée, une représentation sur laquelle le public de New-York avait fondé des espérances extraordinaires, une représentation pour laquelle un grand nombre d'étrangers étaient accourus de Philadelphie, Baltimore, etc., remplis d'un enthousiasme anticipé et après laquelle ils sont partis sous le coup d'un désappointement posthume. Supposez maintenant Mme Bosio sous l'écharpe écossaise de Lucia, et la soirée faisait époque dans nos annales d'opéra.

Après une épreuve si décisive, qui n'est du reste que la répétition de ce qui arriva il y a deux ans à Mlle Truffi dans le même rôle et les mêmes conditions, nous sommes en droit d'insister plus que jamais sur le remaniement des rôles au retour de la Compagnie Havanaise à Astor Place, et sur une distribution plus judicieuse dans les nouvelles partitions qui nous sont promises.

Salvi que nous n'avions eu encore à juger que dans la Favorita est rentré en scène dans la Lucrezia et la Lucia, où il a déployé plus fréquemment toutes les grandes qualités qui en font un artiste vraiment supérieur. Entre ses mains, le rôle de Gennaro a pris des proportions toutes nouvelles à New-York ; la grande science des nuances s'est révélée au public transporté, avec un éclat inconnu jusqu'ici, et les habiles contrastes de chant, les oppositions de voix mixte et de voix pleine ont fait ressortir tout ce que l'art guidé par l'expérience et le jugement peut ajouter à la note écrite. L'entente parfaite des ensembles obéissant à l'impulsion que leur imprime le chant de Salvi est un exemple remarquable de l'influence qu'exerce la valeur d'un ténor de cet ordre, et de ce que peut faire une direction supérieure dans la conduite des masses vocales.

Les mêmes morceaux concertés, exécutés par les mêmes chanteurs, sont loin d'appuyer aussi heureusement le chant de Lorini par exemple que celui de Salvi qui leur impose son autorité. — Nous préférons Salvi dans la Favorita et la Lucrezia, à Salvi dans la Lucia. Mais à cet égard notre jugement comporte toutes les rectifications que plusieurs auditions du dernier de ces opéras pourraient amener avec elles. — Des influences diverses peuvent agir un soir sur un artiste sans faire règle, et si sûr que l'on soit de son talent, il doit résulter quelque gêne de sentir l'œuvre qu'on chante manquer d'ensemble, comme il arrivait précisément en ce cas là.

C. Badiali est resté, dans le rôle d'Asthon, ce que nous l'avions vu dans celui du roi Carlo : un artiste du plus grand mérite, à qui les éloges ne sauraient faire défaut. Nous n'avons donc qu'à confirmer en tout point ceux que lui décernent unanimement la presse par ses articles et le public par ses applaudissements.

La compagnie Havanaise est en ce moment à Boston où quelques semaines à l'*Atheneum* ne la dédommageront pas certainement de la regrettable nécessité de quitter la salle de Niblo, la salle des grosses recettes. Nous hâtons son re-

Digitized by Google

tour de tous nos vœux pour le 1er du mois prochain à Astor-place où les auditeurs seront forcément moins nombreux, mais où le succès ne sera certainement pas moins éclatant. — A tous donc bon voyage et surtout prompt retour!

R. T.

—— III. ——

ACADÉMIE NATIONALE DE DESSIN.

(2me ARTICLE.)

Le paysage, nous l'avons dit dans notre précédent article, est le genre dans lequel se distinguent surtout les peintres américains; c'est pour cela que nous lui avons exclusivement consacré nos premières pages. Il ne faudrait pas conclure de là pourtant que l'étude de la nature inanimée soit la seule qui préoccupe le pinceau des artistes du Nouveau Monde. Non, ils ont en honneur aussi la nature vivante, et leur talent ouvre déjà les ailes pour essayer d'atteindre le genre historique et la peinture de mœurs qui est, sans contredit, la forme la plus piquante et la plus spirituelle de l'art, car ne joue-t-elle pas, en peinture, le rôle de la Haute-Comédie en littérature? La peinture de mœurs, ou pour parler avec plus de propriété, le tableau de genre, est la mine la plus féconde offerte à l'imagination du peintre; c'est celle qui lui présente les plus innombrables richesses de fantaisie, d'observation et d'originalité. Jusqu'ici, elle a été peu ou point exploitée par les américains, parce qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de l'aborder sans de sérieuses études; mais c'est avec une satisfaction réelle que nous voyons poindre à l'horizon cette tendance artistique. Les tableaux de genre sont assez nombreux déjà à l'Académie Nationale de dessin, et nous ne manquerons pas de nous arrêter quelques instants aux plus remarquables. Le portrait qui est la transition du paysage au genre historique, est dignement représenté à l'exposition de cette année, et mérite également une attention toute particulière.

La peinture a été divisée en trois genres principaux, auxquelles viennent, plus ou moins, se rattacher toutes les productions dues au pinceau. Ces trois genres sont :

1° La peinture d'histoire qui, comme le poème épique en littérature, occupe le sommet de l'échelle artistique. Elle exige, plus que les autres genres, de grandes études et un talent supérieur de composition, de dessin et de couleur.

2° La peinture de genre, dont il est difficile de définir les limites et les règles, d'une manière absolue, par la raison que c'est celle qui offre au peintre le plus de ressources de fantaisie et de variété. Moins sévère que la peinture d'histoire, la conception y peut être plus risquée, plus libre, plus originale, elle comporte en outre des licences et des légèretés d'exécution qui ne seraient pas admissibles dans un tableau historique. On ne pourrait mieux la comparer qu'à la comédie, car, comme elle, elle reproduit des scènes intimes de mœurs, des esquisses de la vie ordinaire, et des études morales, d'une portée moins élevée peut-être que l'histoire, mais également brillantes par l'observation et la finesse des touches. Téniers a excellé dans ce genre, et n'est pas moins profond, moins spirituel que notre immortel Molière.

Digitized by Google

3° Le paysage est un genre à peu près indépendant des deux premiers, bien qu'il relève pourtant aussi, mais dans une sphère plus restreinte, du dessin sérieux. Le coloris doit être la qualité première d'un paysagiste, et il est aussi impossible de faire un beau paysage sans être coloriste, qu'il est impossible de peindre un tableau d'histoire sans posséder à fond la science des lignes.

Dans quelle catégorie faut-il ranger le portrait? Doit-on en faire un genre à part, et lui assigner un rang spécial en dehors des classifications précédentes? Cela nous paraît difficile. Le portrait est l'anneau intermédiaire qui rattache les tableaux d'histoire aux tableaux de genre. Au point de vue du dessin, il demande, relativement, autant d'études que les premiers; et en diffère seulement en ce qu'il ne réclame pas les mêmes mérites d'ensemble et de composition. Le portrait est un diminutif du genre historique, mais il en relève sous tous les rapports. Il requiert des qualités égales, quoique ces qualités s'exercent sur une échelle moins vaste.

L'Académie nationale de dessin est riche surtout en portraits remarquables. Parmi les paysages dont nous avons parlé dans notre précédent article, il n'y en a réellement que quelques uns hors ligne; tandis que nous comptons, de MM. Th. Hiks, C. L. Elliott, Page, etc., une collection assez considérable de toiles vraiment belles.

M. Th. Hiks est, sans contredit, un portraitiste d'un grand talent, et si nous ne craignions pas d'être trop absolu dans nos préférences, nous le proclamerions volontiers le premier des peintres contemporains du genre en Amérique. Sa manière est sérieuse, large, hardie, colorée, et d'une vérité bien rare à trouver, surtout dans le portrait, où les artistes se laissent en général trop aller à des règles conventionnelles créées par eux-mêmes. Cet oubli du vrai absolu n'est pas seulement reprochable aux Etats-Unis; il l'est aussi en Europe, et se manifeste principalement dans les portraits de femmes. Le peintre emporté presque toujours par le désir de flatter son modèle, et d'idéaliser le beau ou le laid, arrive inévitablement à peindre des chairs impossibles, où la nature disparaît devant une fantaisie plus ou moins gracieuse. C'est l'écueil où viennent se heurter bien des portraitistes. Or, ce qui distingue M. Hiks, c'est précisément l'habileté ou plutôt la conscience et le soin avec lesquels il recherche avant tout le naturel. Dans ses toiles, la saillie d'un muscle, la vigueur d'une ombre, ou l'exactitude anatomique d'une ligne, ne sont jamais sacrifiées à cette grace de commande que certains peintres, tels que M. Ingham par exemple, considèrent comme la dernière perfection. Nous félicitons sincèrement M. Hiks de cette intelligence d'exécution, et de ce respect religieux pour la nature qui doit être copiée et non corrigée. Peindre, c'est reproduire fidèlement ce que Dieu a créé; ce n'est pas inventer un monde particulier à chaque artiste, quel que féconde que puisse être d'ailleurs son imagination.

Parmi les portraits de M. Hiks, tous également dignes des plus grands et plus sincères éloges, nous sommes arrêtés avec un vif plaisir devant les n°s 363 *(portrait of a gentleman)*, et 52 *(portrait de M. J. H. Johnson)*. Ce sont deux toiles d'un très grand mérite. La touche en est large, facile; la couleur grassement posée, et employée avec une sobriété qui prouve que l'artiste a étudié les grands maîtres. On n'y remarque pas de ces empâtemens lourds et impuissans, qui nous font toujours l'effet d'un replâtrage après coup. L'œil n'a pas besoin de chercher longtems par quels procédés M. Hiks arrive à faire de si belles choses; on voit la trame de sa peinture, aussi facilement que l'on saisit celle d'une forte et riche étoffe. Son pinceau est sûr et lucide comme sa pensée. Le n° 155 *(portrait of a lady)*) est remarquable aux mêmes titres.

Cet artiste ne se borne pas du reste à exposer des portraits; il possède en-

Digitized by Google

core au salon deux tableaux de genre ; l'un *(une fête champêtre)*, peint à la manière de Diaz, est joli de couleur et d'intention; l'autre (*Fountain at Palestina*), toile d'une plus grande dimension que le premier, est loin de valoir les portraits dont nous parlions tout-à-l'heure, et chose assez bizarre, les figures y sont moins bien traitées que le paysage et les draperies. — Des deux croquis de Venise, nous ne dirons rien, sinon que nous regrettons d'y voir le même nom qui a signé le portrait de M. J. H. Johnson.

M. C. L. Elliott se fait remarquer des connaisseurs par des qualités solides, et surtout par une fécondité dont témoignent les nombreux portraits qu'il expose cette année à l'Académie nationale de dessin. Nous nous bornerons à citer ceux qui donnent la plus exacte et la plus large mesure du talent de cet artiste. Le n° 23 par exemple *(portrait of an artist)* joint à une ressemblance parfaite, un coloris brillant et fin quoiqu'un peu exagéré peut-être de vivacité. Les n°s 37, 81, 114, 119, 130, 158, 355, présentent collectivement un ensemble dans lequel la critique trouve peu à reprendre, et beaucoup à louer.

C'est une tâche monotone que de lire un compte-rendu de peinture, surtout lorsqu'il ne s'y trouve guères que des éloges. Heureusement que comme contraste, nous rencontrons çà et là des sujets d'un tout autre ordre. Tel est, par exemple, le tableau d'intérieur représentant un *atelier de peintre*. Sur le premier plan, en manière de réclame, une boîte de couleurs laisse voir aux profanes une multitude d'ustensiles, tels que couteaux à palette, vessies, flacons d'huile, grattoirs. Le chiffon qui sert au nettoyage des pinceaux n'a pas été oublié davantage. Avec un tel luxe d'instrumens que n'avait-on pas droit d'attendre ? Et que trouve-t-on ? A gauche et debout, l'artiste lui-même en négligé galant d'atelier : bonnet grec, robe de chambre à ramages, dans le goût de Don Pasquale ; bottes vernies et irréprochables ; pantalon gris perle, tombant avec un aplomb incomparable, qui fait le plus grand honneur au tailleur qui l'a coupé ! Tout cela est peu de chose encore, en comparaison du béotisme bourgeois de la famille. L'admiration plus que naïve répandue sur toutes les physionomies, sans même excepter celle du peintre, atteint son apogée dans la personne toute entière du papa, dont la jubilation semble se communiquer jusqu'à sa canne. La scène est prise d'après nature, et quand un artiste est assez heureux pour exciter dans son atelier un tel transport, il serai vraiment cruel à lui d'en priver le public. La scène d'intérieur obtient au salon un succès pyramidal ! !... Il y a à côté de cette toile, deux autres scènes familières du même genre que nous recommandons tout spécialement aux amateurs... de grotesque. Nous aimerions mieux toutefois, les voir ailleurs qu'à l'Académie nationale de dessin.

Mais jetons un voile sur ces essais malheureux, et passons. Dans le même petit salon, M. W. S. Mount, expose un tableau (*News from the Gold Diggins*), où nous retrouvons, comme dans tout ce qu'il compose, cette même finesse d'expression, cette même vérité d'attitudes, et ce cachet national qui distinguent son *Power of Music* que chacun connait. Il est à regretter que M. Wm. Mount n'unisse pas aux mérites incontestables de ses charmantes scènes de mœurs, plus d'entente de la couleur. Cette qualité lui manque presque totalement, et fait que ses productions ressemblent plus à des enluminures qu'à des tableaux à l'huile. Cette imperfection est d'ailleurs largement rachetée par le soin des détails, et le naturel qui règne dans l'ensemble.

The Toilet de M. H. Eckhout, et les n°s 199 et 206 de M. H. Muller, sont de charmantes toiles, qui rappellent par la couleur et par une observation simple et vraie, la spirituelle manière de Téniers, et de l'école flamande. Le premier de ces trois tableaux est estimable surtout pour le clair-obscur du fond, effet où viennent échouer, comme l'on sait, beaucoup de peintres modernes. Dans le

Digitized by Google

Declaration of love and the Rupture, l'on remarque un fini et une naïveté d'expression qui seraient déjà un titre aux égards de la critique, si M. H. Muller n'avait pas d'autres mérites encore, tels que la pureté du dessin et la sévérité du coloris, mérites qui s'apprécient davantage du reste dans son tableau du grand salon de droite, portant le n° 351. C'est un épisode de la guerre d'Allemagne énergiquement racontée. L'on y sent que l'orgueil national inspirait l'artiste, lorsqu'il a esquissé cette jeune fille, ce vieillard et ces enfans héroïques défendant pied à pied leurs foyers envahis.

On the wing, de M. Wm. Ranney, qui, autant que nos souvenirs nous servent, exposait l'an dernier à l'American Art-Union, une chasse aux canards fort gracieusement composée, ne le cède en rien à ce que nous connaissons de lui. C'est toujours même vérité d'attitudes, même simplicité de composition, mêmes physionomies animées et expressives.

Parmi les tableaux qui méritent encore une mention honorable, nous citerons *the First Ship*, de M. B. Stearns, dont l'idée est heureuse et bien rendue; et *Fancy piece*, de Mme Dassel, qui expose aussi un portrait (n° 185). La tête de fantaisie est gracieuse et fraîche de coloris ainsi que le reste du tableau. Les draperies bien traitées d'ailleurs, pêchent un peu par l'ampleur. Mais ceci n'est qu'un défaut secondaire qui ne saurait empêcher l'artiste de posséder un talent réel. Citerons-nous les portraits nos 148 et 136 de M. C. C. Ingham ? Ce n'est guère de la peinture sérieuse malgré le minitieux fini du travail ; toutefois, il y a incontestablement un mérite relatif dans ces deux toiles ; mais franchement, nous aimerions mieux voir cet artiste consacrer à la scrupuleuse exactitude du dessin, et du *vrai*, le tems qu'il perd à lécher ses tons et à fondre ses touches de telle sorte que l'on se demande si ces portraits sont peints sur porcelaine ou sur canevas. Ce genre de peinture peut rencontrer des admirateurs ; nous ne discuterons pas leur goût ; nous dirons seulement que ce n'a jamais été ainsi que peignaient les maîtres.

Nous ne saurions sans dépasser les bornes imposées à cet article, mentionner toutes les œuvres qui se recommandent à l'observation, par quelque qualité saillante. Nous avons du nous borner aux principales, en regrettant de ne pouvoir plus complètement rendre justice à qui de droit. Les artistes résidant à New-York ont eu naturellement nos préférences. Voilà pourquoi nous n'avons rien dit des œuvres de M. P. Von Schendel, même de sa *Market scene by candle-light* qui n'en est pas moins, et de beaucoup, la toile de genre la plus remarquable du salon.

T. L.

—— IV. ——

M. DUBOURJAL.

L'examen de l'exposition de l'Académie Nationale que nous terminons dans notre numéro d'aujourd'hui, nous conduit tout naturellement à compléter ce travail par une revue de la galerie de MM. Williams et Stevens où figurent beaucoup d'œuvres remarquables que nous ne saurions passer sous silence. Nous réservons ce travail pour notre prochaine livraison. Mais nous ne saurions atten-

Digitized by Google

dre jusque-là pour dire quelques mots d'un artiste dont le talent hors ligne ne nous laisse à critiquer qu'un défaut, — et ce défaut c'est... sa modestie. M. Dubourjal que des affaires d'intérêt privé vont appeler bientôt en Europe, achève en ce moment, avant de quitter New-York, quelques portraits qui le placent au-dessus de tous les artistes qui se sont exercés dans sa spécialité : l'aquarelle et surtout les têtes à trois teintes, ce charmant mélange où quelques nuances de pastel se marient si élégamment à l'estompe et au crayon noir. Nous ne connaissons personne de ce côté de l'Océan, y compris M. Cheney, l'illustration de Boston en ce genre, qui manie le crayon avec la supériorité de M. Dubourjal. Chez ce dernier, se trouve incontestablement un talent plus consciencieux, une touche plus magistrale, et une grâce d'ensemble qui en font par excellence l'homme des portraits de femmes et d'enfants. M. Dubourjal n'a jamais fait un pas pour courir après la vogue, il a attendu tranquillement et sans bruit que cette fantasque déesse fût amenée à son atelier par l'autorité seule de son talent, et voilà comment elle a tardé quelques années à lui rendre visite, en ce pays où tant de monde la poursuit par tous les moyens possibles. Il est grand temps enfin que justice soit rendue par elle à un artiste aussi distingué, et nous nous y emploierons de tous nos efforts. Nous avons vu plusieurs œuvres de M. Dubourjal. M. N. P. Willis possède entr'autres dans son salon une tête de jeune fille un profil, d'une finesse d'expression et d'une vigueur de touche vraiment admirables en dehors des qualités de ressemblance les plus frappantes. — Tous ces mérites se retrouvent dans une nouvelle œuvre qui nous appartient personnellement, et comme nous pensons que la plus grande recommandation pour l'artiste ressort de l'examen même de ses ouvrages, nous confions à MM. Williams et Stevens (353 Broadway) qui veulent bien se charger de l'exposer quelque temps dans leur galerie, un charmant portrait d'enfant qui parlera plus en faveur de M. Dubourjal que tout ce que nous pourrions écrire à ce sujet.

Nous engageons vivement tous nos amis et toutes les personnes qui aiment les arts à s'arrêter un instant chez MM. Williams et Stevens pour se rendre compte par eux-mêmes de la valeur de l'œuvre que nous leur recommandons, avant le départ de l'artiste dont l'absence se prolongera jusqu'à l'hiver prochain.

L'adresse actuelle de M. Dubourjal est : 223 *Mercer st.*

— V. —

ARCHÉOLOGIE.

Des lettres récentes de Bagdad annoncent que M. Loftus, le géologue attaché à la commission qui s'occupe de la démarcation des frontières turco-persanes, a visité, en se rendant à Bassora, les antiquités de la Basse-Chaldée jusqu'à présent inconnues.

Les ruines de l'ancienne Ur des Chaldéens (aujourd'hui appelées Werka), où se sont passés les faits rapportés par l'Exode dans la vie d'Abraham, occupen

Digitized by Google

une étendue immense, et offrent un intérêt extraordinaire à l'archéologie. Dans une enceinte qui, selon toute apparence, doit avoir été un lieu public de sépulture, on a découvert un grand nombre d'anciens cercueils moulés en plâtre, suivant la forme et les dimensions du corps humain, enduits d'un vernis très brillant, ornés d'une grande quantité de figures en relief, et s'ouvrant à la partie supérieure, au moyen d'un couvercle ovale, également orné.

Une cruche de grandeur moyenne était attachée par un lien à chaque cercueil. D'après le récit des indigènes, on trouve souvent dans ces tombes des bijoux en or, des pierres fines et d'autres restes des arts chaldéens; mais ceux que M. Loftus a examinés ne contenaient déjà plus rien, parceque les Arabes les avaient visités avant lui. Il a cependant pu emporter un bon nombre de briques couvertes de caractères cunéiformes, des pièces de terre cuite moulées dans la forme de cornes de bœuf et portant des inscriptions antiques; enfin, plusieurs morceaux d'une pyramide hexagone chargée de longues inscriptions, semblable à celle qui a été retrouvée à Ninive par M. Layard et qui se trouve maintenant au British muséum.

Si on en croit la tradition du pays, Werka serait le lieu de la naissance d'Abraham; mais en tout cas on ne peut pas révoquer en doute que ce ne soit l'ancienne Ur des Chaldéens. D'autres voyageurs avaient déjà aperçu de loin ces ruines, qui habituellement sont inaccessibles à cause de l'inondation qui les enveloppe et du dangereux voisinage des Arabes Khézels. M. Loftus est donc le premier Européen qui ait vu et examiné de près le berceau du peuple juif.

Aux ruines de Hammam, près du canal de Haï, M. Loftus a aussi trouvé une statue en basalte noir, révêtue de deux inscriptions cunéiformes. A Hamgheir, au-delà de l'Euphrate, on voit aussi une grande statue colossale représentant un dieu chaldéen, mais elle est dans un état de dégradation tel qu'elle ne vaudrait pas la peine d'être transportée en Europe. En longeant Susiana, la commission dont M. Loftus fait partie traversera tous les pays où abondent les ruines chaldéennes, et grâce à la sécurité qui l'entoure et aux moyens dont elle dispose, elle fera indubitablement des découvertes qui jetteront un grand jour sur l'histoire primitive de Ninive et de Babylone.

— Une nouvelle salle vient d'être affectée dans le Louvre à l'exposition des premiers monumens de l'art grec. Ces monumens, disposés de la manière la plus heureuse, se détachent avantageusement sur le fond rouge uni des murailles, que, par une louable innovation, on a peintes de la couleur adoptée par les Grecs pour l'intérieur de leurs temples. L'effet est des plus saisissans, et la direction des musées nationaux, dont les laborieux et intelligens efforts méritent les plus grands éloges, peut enregistrer un succès de plus.

Les bas-reliefs de l'architrave du temple d'Assos, qui, par ses soins, ont été retirés du terre-plein du Louvre, où depuis longtemps ils gisaient sous l'herbe, ont trouvé leur place légitime à la partie supérieure des murailles qu'ils encadrent.

Au-dessus de ces morceaux, malheureusement incomplets, et dans une partie desquels on a cru voir plusieurs scènes entre Protée et Ménélas, et que leur haute antiquité rend si précieux, on a encastré des métopes du Panthéon et du temple de Jupiter à Olympie, et d'autres fragmens importans des monumens de l'art antique.

Digitized by Google

Sur divers points de la salle ont aussi été dressés des statues et des bustes, un fragment de colonne avec chapiteau dorique du temple d'Assos, des urnes cinéraires, des stèles, des inscriptions grecques d'un haut intérêt.

En outre, et nous ne saurions trop approuver cette nouvelle disposition, on a placé au dessus de chaque objet une note explicative de l'usage auquel il était destiné, et de son origine.

— VI. —

MARIAGE DES PRÊTRES.

Le tribunal civil de Gand (Belgique) vient de résoudre la question si grave du mariage des prêtres, dans un sens contraire à celui adopté par trois arrêts de la cour de cassation en France ; c'est-à-dire, dans le sens de la liberté.

Le sieur Poulet, ancien vicaire à Namur, puis curé à Florée, renonça tout-à-coup à l'état ecclésiastique, et demanda en mariage une jeune fille de la famille de laquelle il était connu, car il avait pour pénitentes celle dont il songeait à faire sa femme, et la mère de celle-ci. Le père de la jeune fille ayant repoussé ce projet d'union, un acte respectueux lui fut fait pour suppléer à son consentement, et c'est sur son opposition à la célébration du mariage que s'engagea le procès dont fut saisi le tribunal de Gand.

La qualité de confesseur de la mère et de la fille était, dans ce procès, une circonstance de nature à influer sur l'esprit des magistrats ; car elle donnait quelque fondement à l'imputation que le père de famillle dirigeait contre le sieur Poulet, en lui reprochant de demander à la loi de sanctionner l'abus qu'il avait fait de son caractère sacerdotal, et du dogme de la confession auriculaire.

Cette considération, néanmoins, toute importante qu'elle soit au point de vue moral, n'a pas paru aux juges belges assez puissant pour autoriser une prohibition qui ne se rencontre dans aucune des dispositions de la loi civile. Aussi, après avoir flétri dans un de leurs considérants, le prêtre qui fait un abus coupable des pouvoirs que lui confère le titre sacré dont il est révêtu, ils ont rejeté, comme n'étant pas fondée, l'opposition faite au mariage par le père de la jeune fille :

« Attendu, ont-ils dit, dans leur jugement, que ce n'est point envers l'Etat que le prêtre a pris l'engagement de ne pas se marier, mais uniquement envers ses chefs spirituels ; qu'il n'a pas fait un contrat, mais bien un vœu, et qu'il n'a contracté que des obligations purement spirituelles et ecclésiastiques ;

» Que le jour où le prêtre, renonçant à son ministère, à ses avantages, à ses immunités, rentre dans la vie civile, revendique les obligations et les droits qui résultent également pour tous les Belges de la loi commune, ce jour-là, la loi commune ne peut plus voir en lui que le citoyen, que le Belge, et le prêtre disparaît pour elle ; que cette solution est en tout point conforme aux principes nouveaux de notre organisation politique et de notre droit public ;

» Attendu qu'il n'existe dans notre législation aucune disposition qui rende les prêtres inhabiles à contracter mariage, etc. »

Digitized by Google

Nous avons cru devoir rapporter tout au long ces principaux motifs du jugement; car la législation belge, comme on le sait, ne différant en rien sur ce point de la législation française, les principes invoqués en Belgique sont également applicables en France.

— VII. —

NOUVEAUTÉS MUSICALES.

Nous avons reçu de M. Charles Perkins cinq nocturnes et un boléro publiés à Boston par M. Chickerings qui semble avoir dépassé, en perfection typographique, tout ce qui s'est gravé de musique en Amérique. Le manque d'espace nous empêche de nous étendre sur les mérites de cette nouvelle œuvre du jeune et brillant compositeur. Mais nous sommes fondés à croire que M. Ch. Perkins, un jour ou l'autre, nous rendra visite à New-York, et ce sera pour nous une occasion toute naturelle d'apprécier plus sérieusement des œuvres dont il dirigera lui-même l'exécution. Nous saisissons cette occasion de recommander à l'attention de nos lecteurs les nouveautés musicales annoncées aujourd'hui par MM. Scharfenberg et Luis à qui il faut toujours s'adresser quand on est désireux de posséder de prime abord ce qui se publie de plus remarquable des deux côtés de l'Atlantique.

Et à ce propos, nous trouvons sur le nouveau catalogue de MM. Scharfenberg et Luis quelques œuvres de M. Millet que nous attendions avec grande impatience de Paris où elles ont déjà reçu la consécration d'un succès incontesté. En première ligne, citons deux terzetti : *La gita in gondola*, ravissant morceau pour trois voix de femme, et *la promenade en gondole* pour Soprano, Ténor et Basse. Cette dernière œuvre nous semble mettre plus que toute autre en lumière les mérites éminents de composition et de mélodie qui ont placé M. Millet à un rang si distingué parmi les compositeurs dont s'énorgueillit la grande école du conservatoire. — Puis viennent *Fillide*, le *Prisonnier gaulois* pour voix de Baryton, et *le Départ* que connaissent déjà bon nombre de dilettanti de New-York. Les œuvres de M. Millet ne peuvent pas manquer d'obtenir parmi nous la popularité qui a salué leur apparition en Europe.

Digitized by Google

REVUE DU NOUVEAU-MONDE.

Livraison du 15 *Mai* 1850.

TABLE DES MATIÈRES.

I. — UN ROMAN VRAI.....par Th. Lacombe.
II. — UNE DAME HUMANITAIRE D'OUTRE-RHIN, par Alex. Thomas.
III. — PIE IX.
IV. — TÉMOIGNAGE HISTORIQUE DE CHATEAUBRIAND.
V. — THÉATRES DE PARIS.....par Th. Gautier.
VI. — LES FLEURS FANÉES, poésie.....par R. de Trobriand
VII. — CHRONIQUE. — 1. Les étrangers aux Etats-Unis. — 2. — Théâtre Italien. — 3. Exposition annuelle de l'Académie Nationale de Dessin (2e article). — 4. M. Dubourjal. — 5. Découvertes archéologiques. — 6. Mariage des prêtres. — 7. Nouveautés musicales.

La **Revue du Nouveau-Monde** publie le 1er et le 15 de chaque mois outre les divers travaux inédits provenant de sa rédaction particulière, un choix des meilleurs articles de littérature française dus à la plume des premiers écrivains, et tirés des recueils périodiques les plus estimés.

L'abondance des matières qu'elle puise ainsi aux meilleures sources permet dans cette partie de sa publication une variété continuelle, et une grande recherche de style. Les voyages, les critiques littéraires ou artistiques, les études historiques, les nouvelles, les proverbes, les bulletins scientifiques enfin, lui forment un contingent qu'on ne pourrait trouver dans aucune autre Revue française, tant par le soin particulier apporté au choix des articles, que par l'intérêt des sujets et la valeur des écrivains.

La **Revue du Nouveau-Monde** réserve en outre une partie notable de chaque numéro aux matières d'un intérêt direct pour ses abonnés, et où se résume autant que possible, ce qui se produit de saillant dans le monde fashionable ou artistique, de façon à composer une chronique plus particulièrement empreinte d'actualité.

Ce recueil forme ainsi une collection précieuse à tous les titres, non seulement pour ceux qui aiment à se tenir au courant des plus brillantes productions de l'esprit français, mais aussi pour ceux qui, désireux de se perfectionner dans une langue dont la connaissance est le complément de toute bonne éducation, veulent s'initier à toutes ses élégances par l'étude des meilleurs modèles.

On s'abonne à la **Revue du Nouveau-Monde**, soit directement, 12 Park Place, New-York, soit par l'intermédiaire des agences. Un an $6 ; six mois $3 ; trois mois $2.

Digitized by Google

MODES D'ÉTÉ.

Aux approches de la belle saison, le renouvellement des toilettes et des modes, appelle l'attention sur les articles d'étoffes et de confection qui arrivent directement de France dans cette métropole du nouveau monde.

M. Corraz, tailleur de Paris que les habitants de New-York ont honoré de leur patronage, se recommande naturellement à tous les étrangers qui visitent cette dernière ville, par la variété, le bon goût, et la distinction des articles qui composent son assortiment. Les personnes désireuses d'assurer à leur toilette une qualité supérieure dans les étoffes et une élégance incontestable dans la coupe, s'empresseront de visiter les magasins de M. Corraz, 260 *Broadway*, où elles trouveront toutes les conditions avantageuses qui ont toujours fait de cet établissement un des privilégiés de la fashion parisienne.

A l'établissement de M. Corraz s'adjoint en outre une brillante succursale de celui de M. Longueville bien connu en France. M. Neuville se renfermant dans les objets de fantaisie qui ressortent de sa spécialité, exécute tous les différents patrons de chemiserie, depuis les articles unis ou imprimés si avantageux pendant les chaleurs de l'été, jusqu'aux plus riches échantillons de broderie fine pour hommes. Les faux-cols et les mouchoirs de toute sorte enrichissent ses magasins où l'on peut trouver encore en fait de cravates en tout genre, les produits les plus nouveaux du goût et de l'élégance françaises.

En fait de modes, il est superflu de recommander aux dames de New-York les broderies sans rivales de Mme Chancerel. Il n'est guères parmi nous de jeunes femmes qui ne tiennent d'elle ces mille compléments de toilette féminine, d'autant plus remarqués qu'ils se trouvent partout entre de plus jolies mains et sur de plus belles épaules. Les ouvrages de madame Chancerel ont leur place toute marquée dans la corbeille des jeunes mariées ; et les brillants rendez-vous de la mode à Newport et à Saratoga, ne seront cette année qu'une exposition générale de ses élégants produits dont le dépôt vient d'être transféré au No 656 Broadway, N. Y.

Digitized by Google

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

À PROPOS DE

LA SOCIÉTÉ DE NEW-YORK.

I.

La Province et Carl Benson.

Dans un de nos derniers numéros, nous avons mentionné en quelques mots, la première partie d'un travail remarquable sur la société de New-York, dans lequel l'écrivain se livrait à un examen approfondi de nos trois articles sur le même sujet, publiés dans le second volume de la *Revue du Nouveau-Monde*. Ce travail a été complété depuis dans deux autres livraisons de l'intéressant recueil le *Literary World*, où on le trouvera en entier dans les numéros 164, 169 et 170, sous ce titre : *New-York Society and the writers thereon*, par Carl Benson. Ce pseudonyme bien connu dans notre monde littéraire, ne cache plus désormais le nom d'un de nos amis, juge compétent en la matière, et dont le goût, le style et l'érudition méritent une place distinguée à tous égards parmi les écrivains que New-York peut citer avec avantage. C'est pour nous, une occasion toute naturelle, non pas de revenir exclusivement sur un sujet à propos duquel nons avons exprimé franchement, sinon complètement, notre manière de voir, mais surtout de parler de la société française à laquelle Carl Benson fait de fréquentes allusions, et de relever quelques erreurs générales en ce pays où elles ont été facilement propagées par l'influence des auteurs anglais.

Digitized by Google

Nous félicitons d'abord notre confrère en critique d'avoir mis de côté, dans la dernière partie de ses remarques, l'empreinte de partialité passionnée qui, comme il le remarque lui-même, lui a valu bien des récriminations hostiles. Constater en riant la bizarre suprématie de la polka dans nos salons, suffisait amplement pour signaler ce léger et innocent travers d'une majorité dansante dont l'âge n'a pas encore développé les autres aptitudes ; mais ce n'était pas mettre les rieurs de son côté que de se déchaîner violemment contre d'aussi pardonnables horreurs. Les doctes recherches sur l'origine de la tarentulle étaient de bonne guerre ; mais la diatribe contre les jeunes couples *enlacés dans les bras l'un de l'autre* etc., etc, était plutôt du domaine d'un prédicateur puritain que du ressort d'un critique profane. Que Lord Byron jette feu et flammes contre la valse, cela se conçoit et s'explique d'un mot : Lord Byron était pied-bot ; mais à quoi bon chercher à stigmatiser une recréation à laquelle nous avons tous plus ou moins abandonné une part de nos premières années, par cela seul qu'elle n'a plus aujourd'hui pour nous les mêmes charmes ? — Et nous le demandons à notre ami lui-même : Que feraient dans le monde ces jeunes couples contre lesquels il fulmine, s'il ne leur était donné de sauter et de pirouetter ensemble en mesure, aux sons d'un orchestre protecteur aussi des agréables causeries *a-parte* ? — Non. Laissons à chacun sa spécialité ; ne disputons pas à la danse tout le terrain de nos réunions mondaines. Contentons-nous de lui prescrire ses limites raisonnables, et de défendre contre ses envahissements excessifs la place que nous réservons à de plus attrayants passe-temps. Nous serons toujours de force à cette œuvre-là, tant qu'il y aura parmi les éléments sociaux une étincelle d'esprit ou une réserve d'intelligence, et quoique tentent les adeptes de Sarraco ou de Cellarius, la gloire de New-York ne sera jamais, dans l'histoire de l'humanité, d'avoir apporté à l'exécution de la Polka, de la Redowa ou du Cotillon un degré de perfectionnement inconnu dans les autres capitales, excepté peut-être parmi les coryphées et les lutins familiers de l'école d'Anacréon. — Cette animosité contre la danse a emporté Carl Benson au-delà de ce qu'il eût écrit, de ce qu'il pense, nous en sommes sûr, à tête reposée, et à-propos de ses injustes récriminations contre les jeunes femmes mariées, nous en appelons à *Philippe à jeûn !* Jamais il ne saurait soutenir qu'à New-York plus qu'ailleurs, sur dix ménages il en est neuf où la femme *rules the roast* ; en français : *porte les pantalons* ; — jamais, que ce devoir cardinal de la femme, le *respect de son mari*, lui est inconnu ; — jamais, qu'après deux ou trois ans de luttes, l'époux « *iniquæ mentis asellus* » n'ait plus qu'à ten-

Digitized by Google

dre l'échine au fardeau ; — jamais surtout, que les jeunes hommes soient ruinés à New-York par leurs femmes comme à Paris par leurs maîtresses. Nous l'avons dit, ce sont là des erreurs tombées par mégarde sur le papier au courant de la plume, et trop absolument manifestes pour que personne songe à les discuter sérieusement contre Carl Benson lui-même, qui ne voudrait pas les défendre.

Après cette première ébullition quelque peu désordonnée, l'écrivain rentre dans son sujet avec plus de calme, de réflexion et de justesse. Ses appréciations concordent alors assez souvent avec les nôtres, et nous n'y reviendrons pas ; mais il est un point particulier dont nous voulons toucher ici quelques mots. Nous trouverons à faire intervenir au sujet un autre écrivain que la nature même et la forme brillante de ses œuvres pose naturellement en ligne, toutes les fois qu'il s'agit de la société française : On a déjà nommé N. P. Willis.

Une erreur fondamentale dans laquelle tombent presqu'invariablement les écrivains étrangers au sujet de notre patrie, c'est la confusion continuelle de *Paris* avec *la France*, et partant, de la *société parisienne* avec la *société française*. Il n'y a là de leur part ni mauvais vouloir, ni propos délibéré ; il y a tout simplement expression de ce qu'ils ont vu par eux-mêmes. Un étranger, un américain surtout, part-il pour la France? où se rend-il de prime-abord ? — à Paris. Où séjourne-t-il exclusivement? — à Paris. De retour dans son pays qu'aura-t-il vu ? — Paris. Si on l'interroge sur la France, de quoi parlera-t-il? — de Paris. Mais on lui a tant et tant répété que Paris c'est la France, qu'il s'imaginera de très bonne foi connaître un peuple de trente-quatre millions d'âmes parlant quatre idiômes distincts pour s'être mêlé pendant quelques mois à quelques cent mille individus agglomérés sur un point central. C'est là, disons-le bien haut, la plus complète erreur dans laquelle puisse tomber un voyageur superficiel. Quand on dit que Paris c'est la France, le mot est malheureusement vrai en politique et en administration. La grande œuvre du cardinal de Richelieu, achevée par les ministres de Louis XIV, a été la centralisation des pouvoirs politiques et civils par une filière non interrompue entre les mains de la royauté. La première république qui se trouva aux prises avec tous les dangers et tous les obstacles, vit dans la centralisation une arme dont le terrible usage la sauva pendant quelques années. Napoléon la reprit, et en perfectionna les rouages à son profit, et cette persistance du même système à travers des gouvernements si opposés était logique, car,

Digitized by Google

remarquons-le, sous tous les régimes se perpétuait toujours le despotisme incarné d'abord dans la personne du roi, ensuite dans la Convention, enfin dans la personne de l'Empereur. La restauration suivit la tradition, tout en la modifiant en quelques détails; et Louis-Philippe qui ne devait sa couronne qu'à un coup de main prodigieux escamoté à son profit, Louis-Philippe n'eût garde de se désaisir d'un moyen qui lui valait le trône, mais qui, par une justice providentielle, devint l'instrument de sa chûte.

La centralisation a produit pour nous dès longtemps un fruit dont nous avons droit de nous enorgueillir à juste titre, et c'est l'égalité civile de tous les Français, égalité qui, depuis qu'elle est inscrite en tête de nos constitutions, n'y est point restée lettre morte comme la liberté dont elle semblait l'appendice; mais qui s'est partout infiltrée dans nos mœurs, et était déja une réalité alors que la liberté, sa sœur, n'était encore qu'une fiction cruellement ironique. Favorable à l'égalité, la centralisation est hostile à la liberté, voilà pourquoi, depuis la révolution de 1848 un vaste mouvement décentralisateur s'est manifesté dans les provinces avec lesquelles il faudra compter désormais, jusqu'à ce qu'en dernier lieu, elles prennent de haute main la prépondérance qui leur revient de droit, et dont Paris ne saurait perpétuer l'usurpation sans des dangers immenses pour notre jeune république et surtout pour notre jeune liberté.

Mais sans anticiper sur l'avenir, et sans entrer dans aucune des considérations politiques qui ressortent exclusivement du système de centralisation, lorsque l'on observe la société en France, apparaît un ordre de choses tout opposé. La province a partout gardé son originalité distincte, ses mœurs, ses habitudes, et en dehors des influences administratives n'emprunte guères à la capitale que la coupe de ses habits et en partie le goût de ses ajustements. Qu'un Américain voyageur se transporte par le chemin de fer à Angers, et là commencera pour lui une exploration dont ne sauraient lui donner le moindre idée des excursions à Versailles ou à Fontainebleau. Hors, pendant l'été, dans quelques châteaux de la Touraine, dont l'exception diminue et finit par disparaître quand il s'enfonce dans la Bretagne, les derniers vestiges de la société parisienne auront fait place à une société toute nouvelle, et parvenu dans les contrées magnifiques de la langue bretonne, il sera aussi loin de Paris que sur les rives du Mississipi ou de l'Ohio. S'il se rend dans le pays de la langue d'Oc, ou dans les provinces de l'Est, il en sera de même. Là il trouvera les mœurs, les habitudes, l'idiôme du Midi; ici les mœurs, les habitudes, l'idiôme du nord. L'Alsace touche à l'Allemagne par tous les points,

Digitized by Google

comme la Provence à l'Italie. Mais il n'est même pas besoin d'étendre aussi loin le voyage pour se rendre compte de tant de différences fondamentales. Les provinces du centre : la Beauce, la Touraine, le Berry n'ont rien de commun avec la grande ville souveraine qu'en 1815 le duc de Wellington, notre haineux ennemi, tenait à maintenir dans toute sa suprématie comme un chancre énorme attaché pour jamais à nos flancs.

Le trait distinctif auquel nous restreint notre sujet ressort surtout de la différence des mœurs. S'il est encore en France une probité modeste, une loyauté honorable, une moralité amie du foyer domestique, c'est dans les provinces que règnent encore ces vertus de nos pères, et non dans l'atmosphère viciée de Paris, où elles n'ont désormais de refuge que dans quelques cercles retirés ou obscurs de l'antique bourgeoisie, là où le regard des étrangers ne pénètre jamais. Les étrangers ne connaissent rien de la province où ils n'ont ni relations, ni intérêts ; ils n'en voient que l'aspect matériel en courant les chemins. Comment connaîtraient-ils donc les détails intimes de la vie d'intérieur à l'ombre de laquelle éclosent toutes les douces et humbles qualités des cœurs simples ? Par les romans ? — Non. L'immense talent de M. de Balzac est allé y chercher des sujets nouveaux qu'il a mis en lumière avec tous les prestiges du style le plus correct et de l'observation la plus approfondie. Sans doute bien des tableaux du grand écrivain sont d'une magnifique vérité ; mais le romancier a besoin de sujets de roman, et naturellement il met en jeu des passions, des intrigues, des mobiles d'action qui se rencontrent rarement et sont nécessairement une exception. On le sait, d'ailleurs ; les livres ne montrent jamaisqu'un côté des choses, et l'imagination est toujours le soleil auquel se colorent les formes de la réalité, sous la plume des conteurs.

La légèreté des mœurs parisiennes ne saurait pénétrer dans les villes secondaires où elle rencontre de prime abord les obstacles d'une publicité d'autant plus éclatante que le cercle en est plus restreint. Telle aventure qui, à Paris, passerait inaperçue et s'éteindrait sans échos au milieu du mouvement et du bruit, ferait révolution non pas seulement à Landerneau, mais bien à Tours la ville fashionable et semi-anglaise. Ailleurs qu'à Paris, on ne connaît point ces classes intermédiaires de la *Bohême* parisienne, gaies et insoucieuses cohortes de la doctrine d'Epicure, où vont de prime abord se mêler tous les riches étrangers qui apportent parmi nous, du temps, de l'esprit, de la frivolité et surtout de l'argent à dépenser. Dans les départements chacun est à son rang, chacun connaît ses voisins et ses compatriotes, et le scandale est

Digitized by Google

une épée suspendue perpétuellement sur la tête des modernes Damoclès qui voudraient festoyer trop librement. La province est d'ailleurs hostile d'instinct, et envieuse de fait à tout ce qui vient de Paris. Ses susceptibilités ombrageuses et jalouses en font une agglomération infinie de petits camps retranchés où tout Parisien est tenu pour suspect, à ce point que les enfants même du pays qui ont parcouru ne fût-ce qu'un petit coin du monde extérieur, ne retrouvent plus au retour, la confiance, l'intimité qu'ils ont laissées au départ. Si leur résidence à Paris s'est prolongée des années, la vie en province leur devient à la fin impossible, tant elle se hérisse de difficultés épineuses, et d'hostilités malveillantes. A quoi cela tient-il ? à l'immense différence des mœurs, des idées et des habitudes sur l'un ou l'autre théâtre.

Cette différence, nous nous bornons à la constater, sans en étudier les motifs ou les développements qui n'offriraient à nos lecteurs qu'un intérêt secondaire, et nous la basons sur un fait général, évident, et ignoré seulement des étrangers : la préservation des bonnes mœurs en France en regard de leur corruption à Paris. Cela seul suffit à montrer quelles profondes erreurs d'appréciation doivent résulter d'une confusion à cet égard, et notre ami Carl Benson en offre précisément à chaque ligne, un exemple où je le puis prendre en flagrant délit. Il va même plus loin, et il prête ça et là aux *Français* ce qui ne saurait s'appliquer même aux *Parisiens*. Carl Benson est trop Anglais d'éducation, d'idées et de goûts pour qu'il en soit différemment, et après tout, il est bien excusable de maltraiter les Français alors qu'il se montre si peu indulgent pour ses propres compatriotes. Ainsi s'explique qu'il ait pu écrire :

« Les remarques de M. de Trobriand sont toutes basées sur la conception française du *home*, qui en est une dépréciation, ou plutôt qui n'existe pas en fait. Un Français ne sait pas ce que signifie le *home*. Il n'a pas de mot correspondant dans son langage, et n'a pas d'idée correspondante au mot anglais dans son cœur. Il n'y a rien d'exagéré à affirmer de lui qu'il ne se trouve jamais chez-lui que quand il est dehors. Dire alors que M. de Trobriand ne peut pas s'identifier avec un maître de maison Anglo-Saxon non francisé, qu'il ne peut pas comprendre ou apprécier ses sentiments, ses goûts, ses sympathies, ses *passions*, — c'est dire seulement qu'il est Français. »

Ici, mon ami Benson prend la peine d'expliquer nettement quels sont ces sentiments, ces goûts, ces sympathies, ces *passions* que je ne puis pas comprendre. Voyons :

« Pour notre Anglo-Saxon, c'est toute une autre chose : les pan-

Digitized by Google

toufles et la robe de chambre ne détruisent pas ses illusions » (j'avais dit les illusions *de sa femme*, ce qui est bien différent) « ne vulgarisent pas les idées qui s'y associent, et ne lui pèsent pas. Après une journée d'un travail à la fois physique et mental, tel qu'un Celte ne peut l'imaginer »—(Quoi ! pas même un Celte?) — « il a accompli ses devoirs envers sa famille ; il a besoin de repos et de recréation, et il les mérite. Or, ce n'est pour lui ni repos ni recréation que de recommencer le travail du jour — de procéder à une toilette élaborée pour un concert ou un bal. » J'avoue de très bonne foi que je ne comprends pas comment le concert ou le bal puisse être la répétition d'un *travail à la fois physique et mental, tel qu'un Celte ne peut l'imaginer*, et j'ai même la faiblesse de croire qu'il est beaucoup d'Américains qui, sans être Celtes ou Français, ne le comprennent pas davantage. — Passons à la récréation par excellence de Carl Benson :

« Son délassement et ses délices sont de jouir de la conversation de sa femme et du babil de ses enfants, » (Voilà qui est bien, mais à sept heures, on met les enfants au lit.) « de lire le journal du soir à son aise à côté d'une bonne tasse de thé » (et que devient pendant la lecture, la conversation de la femme ?) « ou si un vieil ami survient, d'avoir une causerie littéraire ou métaphysique » (Et si la femme n'est ni littéraire ni métaphysicienne, ce que je ne lui reprocherais pas le moindre peu ?) « ou encore de jouer au billard ou même de parler chevaux, et tout est au mieux ! »

Ainsi, voilà qui est clair ! L'Anglo-Saxon qui est aux yeux de Carl Benson le type du mari-modèle, a tout fait pour le bonheur de sa femme en ce monde, quand il a lu le journal du soir, bu sa tasse de thé, causé métaphysique, joué au billard ou parlé chevaux. Ah ! que la femme doit être heureuse !

Ce qu'il y a de curieux, c'est la candeur naïve avec laquelle notre ami Benson repousse le reproche d'égoïsme que j'adresse aux hommes qui retiennent leurs jeunes femmes captives au logis, pour se livrer à ces délices d'intérieur, et l'innocente conviction avec laquelle il se persuade que la femme n'a plus rien à désirer au monde, quand son seigneur et maître s'est donné de telles satisfactions.

La contre-partie du tableau est la description pleine d'une verve amusante et prise sur nature, des déboires de ce même époux condamné aux travaux forcés du bal et de l'opéra. La différence des goûts et des caractères se révèle surtout dans la diversité des manières dont les hommes envisagent les mêmes choses. Nous avons expliqué ailleurs quels étaient les charmes et les attractions qui, selon nous, devaient assurer aux rapports de société leurs

Digitized by Google

plus grands et leurs plus réels avantages. Dans notre conviction absolue, les femmes en sont les dispensatrices souveraines, et sans elles, nous attachons peu de prix à quoi que ce soit au monde. Notre ami et notre contradicteur est d'une opinion toute opposée, et comme complément du tableau qu'il vient de nous tracer du bonheur conjugal *at home*, nous lui empruntons la description d'un souper dont le souvenir résume encore pour lui, après quelques années, toutes les jouissances possibles; c'est le souper par excellence, « le souper des soupers ! »...

« La table était dressée dans une bibliothèque (Oh !) garnie sur tous les murs de volumes *moisis*, et pleine de vieux meubles confortables peu différents de ceux qui nous entourent aujourd'hui. Nous faisions une bande gaillarde de genres et d'âges différents : — Un demi-puseyte ministre d'une congrégation, et un ex-président du Jockey club ; — un bon vieux docteur et un jeune poète sarcastique ; — un bibliographe ayant voyagé, étudié les hommes aussi bien que les livres, et observé les villes et les mœurs de plus de peuples qu'Ulysse lui-même ; — un négociant littéraire qui avait renoncé à faire de l'argent pour acheter des peintures auxquelles il connaissait quelque chose. — Tout était contraste entre nous, et pourtant nous étions rapprochés par un sentiment de bonne amitié et de mutuelle appréciation. — Un génie de la bande brûla le punch ; un autre aida le cuisinier à cuire les huitres. Il y avait beaucoup de gibier froid, et beaucoup de pommes de terre chaudes ; de la bière à discrétion, et quelques bouteilles choisies de *cordon bleu*. Nous n'avions qu'un domestique mâle dont nous nous débarrassâmes le plus vite possible ; et cette nuit-là, nous ne rentrâmes au logis que dans la matinée. »

Franchement, ce fameux « souper des soupers » malgré la bière, les pommes de terre et le cordon bleu, eût été pour nous un souper odieux. Un souper d'hommes qui dure toute une nuit, seigneur ! — Un souper sans le sourire perlé d'une femme aimée !... sans l'éclair joyeux qui jaillit de ses yeux à travers la mêlée des mots spirituels et des tendres récits! — Une affreuse macédoine de livres moisis et de cigares brûlés, de punch et de gibier froid ! — Dieu me garde à jamais d'une pareille épreuve ! Un tel souper ! Mais, comme dit Méry, c'est « la silhouette du néant ! »

Ah ! si j'avais dans mes souvenirs, ou dans mes rêves, une soirée remplie de tous les enchantements qu'on peut trouver autour d'une table dressée pour les satisfactions du goût, j'y voudrais non pas l'odeur moisie des bibliothèques, mais le parfum des fleurs semées partout à profusion ; j'y voudrais non pas la lueur fumeuse de deux lampes à allumer le tabac, mais l'éblouissante

Digitized by Google

lumière des faisceaux de bougies suspendus à tous les murs ; j'y voudrais non pas l'âpreté nauséabonde du brouet spartiate, mais les recherches exquises de la table de Lucullus ; j'y voudrais surtout et avant tout, non pas les discours glacés de la science en habits noirs, mais les doux propos de la beauté en vêtements de satin. Et ce ne serait pas encore là le « le souper des soupers » car celui-là, ce n'est qu'à deux qu'il pourrait être donné de l'apprécier. — Mais revenons à Carl Benson que nous ne saurions rencontrer à pareille fête.

Nous avons revendiqué la prédomination de l'intervention féminine dans les plaisirs mondains, et notre ami nous répond par la glorification de l'exclusivisme masculin. N'est-ce pas nous donner raison par un exemple de plus, et justifier en tout point ce que nous avons écrit : qu'en Amérique « la femme est une utilité » ? — Nous avons indiqué nos moyens de rendre la société plus attrayante, notre ami nous fournit ses indications pour la rendre impossible. On voit que sur ce terrain, nous ne nous entendrons jamais.

Eh bien, il ne tient qu'à Carl Benson de trouver de l'autre côté de l'Océan toutes les jouissances dont il nous fait un éloge si surprenant. Qu'il aille en France, où il voudra, dans les provinces ; qu'il pénètre dans le premier intérieur bourgeois dont la porte s'offrira à ses regards, et sauf le thé peut-être qui est remplacé par le café, il trouvera partout et le journal et la causerie conjugale et le babil des enfants, et les dissertations chevalines, et les discussions politiques, voire même métaphysiques. Il trouvera partout l'irréprochabilité des mœurs, la simplicité de la vie, l'économie du foyer, et tout cela mieux encore qu'à New-York, parce que là aucunes des tentations de luxe ou de vanité ne viennent troubler la limpide monotonie de l'existence quotidienne. La démarcation des diverses conditions de naissance ou de fortune, et leur perpétuation dans les familles, y donnent dès l'enfance aux jeunes filles une éducation en rapport avec leur avenir, et leur interdisent les ambitions ruineuses qui désespèrent si profondément l'avocat de la réclusion domestique. Mais à côté de ces recommandations morales, que trouvera-t-il comme compensation ? — Il trouvera des idées étroites et un esprit cancanier ; il se heurtera aux dispositions hargneuses de l'envie et aux tracasseries incessantes des rivalités de village. Dans les petites villes de province, tous les horizons se resserrent, toutes les ambitions se rétrécissent, toutes les qualités s'atrophient. Rien de grand n'y peut trouver place hormis la sottise, et quiconque a élargi son âme et son intelligence dans des sphères plus élevées, doit s'écrier avec Jules Sandeau : « Il n'est rien d'odieux comme la race des petites villes;

Digitized by Google

c'est le dernier degré de pervertissement et d'abrutissement auquel puisse arriver l'homme vivant en société ! »

Telle serait infailliblement, nécessairement la conséquence du système célébré par notre contradicteur, et si chacun à New-York y conformait sa manière de vivre, qu'en résulterait-il ? Tous les hommes mariés, toutes les femmes chez qui l'expérience du cœur et l'éducation de l'esprit se sont muries dans le sentiment maternel et l'accomplissement des devoirs de la famille, s'enfermeraient à jamais dans un sanctuaire impénétrable. Les réunions dansantes deviendraient aussitôt le domaine exclusif de cette jeunesse enfantine pour laquelle Benson semble avoir encore moins de goût ou d'indulgence que nous, et comme à cet égard il est complètement d'avis que là ne sauraient se trouver les éléments sociables, il faut bien conclure logiquement que ce serait l'annihilation pure et simple de la société. — Il n'est pas, en effet, de milieu pour la société : ou il faut renoncer à ses plaisirs en s'isolant dans la vie des campagnes, ou il faut en anoblir les jouissances, en s'y livrant dans la vie des grandes villes.

Ceci nous conduit à dire quelques mots de la société parisienne et à relever d'autres erreurs dans lesquelles nous voyons chaque jour tomber à ce sujet les écrivains étrangers.

R. DE TROBRIAND.

Digitized by Google

ISMAËL ER-RASCHYDI

RÉCIT DES BORDS DU NIL.

I. — LE FELLAH.

Aux environs de Rosette, sur les bords du Nil, vivait un vieux fellah, pauvre comme ils le sont tous. En Egypte, le paysan ne profite guère de la prodigieuse fertilité du sol qu'il laboure et arrose avec tant de fatigue : ce qu'il gagne, le fisc le lui enlève. De plus, la guerre avait privé cet homme de ses enfans, qui étaient allés porter les armes en Arabie. Il restait seul avec sa femme, trop âgée pour travailler la terre ; leur vie se passait dans la misère et la tristesse. Moins heureux que les vieux époux bénis des dieux dont parle La Fontaine,

> *Qui* surent labourer, sans se voir assistés,
> Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés,

ils avaient dû prendre à leur service un orphelin du voisinage nommé Ismaël. Tous les trois ils habitaient une de ces cabanes à moitié enfouies sous le sol et bâties avec le limon du Nil, qui ressemblent plus à la tanière d'une bête fauve qu'à la demeure d'un être humain. Sur le toit, formé de roseaux et de feuilles sèches, et crevé en maints endroits, dormaient des chiens maigres qui, au moindre bruit, se dressaient sur les pattes en poussant des hurlemens féroces. Qu'avaient à garder ces animaux si vigilans ? Un rouet piqué des vers, une demi-douzaine de cruches fêlées ; quant

Digitized by Google

à de l'argent, si le fellah en possédait quelque peu, il le cachait prudemment dans le fond de sa bouche, comme le singe dépose dans ses abajoues le fruit qu'il vient de cueillir. De cette hutte obscure sortait une fumée noire et tourbeuse qui semblait salir l'azur du ciel. A l'ombre des quelques dattiers qui l'abritaient, se tenait blotti un gros chat auquel les souris fournissaient une pâture abondante; aussi était-ce le seul hôte de ce logis qui mangeât son content et ne souffrit point de la pauvreté de ses maîtres.

Deux ou trois arpents de terre, — divisés en carrés réguliers et environnés de canaux propres à conduire l'eau dans les sillons, — composaient la ferme du fellah. A l'époque du labourage, il attelait à sa charrue un chameau et un buffle, animaux d'aptitudes diverses, que Dieu n'a point créés pour travailler ensemble. L'un tirait lentement et d'un pas égal, flairant le sol, la tête basse; l'autre, dressant le cou, jetant par soubresauts, en avant et de côté, ses jambes grêles. Ismaël, armé d'un fouet, marchait devant et traînait après lui cet attelage boiteux; il frappait avec impartialité tantôt les côtes pelées du chameau, tantôt le dos rugueux du buffle. Le sillon se traçait ainsi tant bien que mal, à la grande fatigue des deux bêtes, qui se nuisaient mutuellement par l'inégalité de leur allure. Le travail était pénible aussi pour Ismaël, qui foulait sous ses pieds nus un terrain brûlant; le vieux paysan se courbait haletant sur sa charrue. Pas un nuage ne tempérait la chaleur du jour; le soleil dardait ses rayons impitoyables sur la face ridée du fellah à barbe grise, comme sur la nuque du jeune garçon. Aux instans de repos, ils s'asseyaient à l'ombre d'une touffe de tamarisques pour ronger en silence un oignon et une galette d'orge. Parfois une brise bienfaisante que leur envoyait le Nil les rafraîchissait au passage en agitant leurs sayons de toile bleue troués par de longs services, et puis ils se remettaient au labour avec résignation. Quand les semailles étaient finies, il s'agissait d'arroser les terres. Assis de chaque côté d'un fossé, Ismaël et son maître prenaient en main les extrémités d'un grand cuir qu'ils plongeaient dans l'eau d'un mouvement rapide; ils le relevaient tout plein et le vidaient par-dessus le talus d'une digue dans les rigoles communiquant aux sillons. Cette besogne machinale disloquait les épaules du petit Ismaël; ses larmes se mêlaient à la sueur qui coulait de son front. Il eût demandé grâce, s'il l'eût osé; mais son maître secouait rudement le cuir, et l'enfant, relancé par cette saccade, travaillait de plus belle, comme l'âne harassé reprend son trot sous le bâton pointu qui lui pique les flancs. Le soir, quand il rentrait à la ferme, la femme du fellah envoyait Ismaël à la fontaine. Elle le malmenait et s'en prenait à lui de ce

Digitized by Google

que son fil s'embrouillait sur le dévidoir. Si les chiens affamés plongeaient leur museau dans le chaudron où cuisait le *dourrah* (1), le vieux paysan accusait Ismaël d'avoir prélevé double part sur le souper. L'âge et la pauvreté faisaient de ce couple souffrant des maîtres peu charitables. Trop craintif pour braver les paroles amères et les réprimandes qu'il n'avait pas méritées, Ismaël dévorait à la porte sa maigre pitance. Ces splendides soirées d'Egypte où l'on voit les étoiles s'allumer tout à coup sur la voûte sereine du firmament, le pauvre enfant les passa souvent à pleurer, assis contre les parois de la cabane, et en vérité il eût été difficile de rencontrer plus de misère sous un ciel plus enchanté.

Dès que les champs commençaient à se couvrir de moissons, Ismaël était chargé de les garder. On lui remettait une fronde avec un sac rempli de cailloux, et, ainsi équipé, il allait se placer, pour faire sentinelle, sur un tertre qui dominait la campagne. Les oiseaux s'abattaient-ils en troupes sur les épis jaunissans, il frappait dans ses mains, poussait des cris et faisait siffler sa fronde. C'étaient là ses instans de bonheur ! Heureux de sa liberté, il promenait sur les plaines verdoyantes un regard épanoui. Le gazouillement des volatiles qu'il effrayait avec ses pierres le ravissait ; le croassement des corneilles lui semblait un doux chant comparé aux gronderies éternelles de la vieille femme qu'il avait laissée au logis. Que lui importait ce soleil de feu tombant d'aplomb sur ses épaules ? Mille pensées que la privation et la contrainte avaient refoulées au fond de son cœur s'éveillaient tout à coup et agitaient sa jeune tête. Cloué sur l'étroit espace où il était réduit, pour tout mouvement, à tourner sur lui-même, il se dressait sur la pointe des pieds pour découvrir au-delà de son horizon de chaque jour. Du côté de la plaine passaient des chameaux chargés qui se déroulaient en longues caravanes, ne montrant que leurs têtes au-dessus d'un nuage de poussière. Du côté du fleuve, par-dessus la ligne de saules et de roseaux qui marque la rive, glissaient au loin les voiles des barques. Sur le ciel volaient en tourbillonnant les oiseaux pillards attirés par les moissons ; le long des fossés pleins d'eau couraient les bécassines et s'abattaient les cigognes. Autour de lui, tout marchait et se mouvait librement. Qui donc l'enchaînait sur ce tertre, comme un mannequin planté au bout d'un bâton pour faire peur aux corbeaux ? Et, tout en rêvant, il écoutait la brise murmurer dans les blés.

Quand il revenait le soir, après ces journées passées au grand air dans une indépendance complète, combien lui paraissait plus

(1) Espèce de mil cultivé dans l'Egypte et dans l'Inde.

Digitized by Google

triste encore cette cabane obscure, enfumée, au fond de laquelle il n'apercevait que les figures mornes et revêches du vieux paysan et de sa femme ! Peu à peu, l'idée de fuir s'empara de lui plus vivement. Le besoin de l'inconnu, qui peut tourmenter l'esprit d'un petit fellah comme l'ame d'un poète, le sollicitait nuit et jour à s'élancer au-delà de cette sphère, où rien ne souriait à sa jeunesse. Il hésita d'abord entre la terre et l'eau, entre le désert et le Nil. On sait que les caravanes, se montrant tout à coup à l'horizon comme le navire sur la mer, au retour d'expéditions lointaines et mystérieuses, exercent d'ordinaire sur l'imagination de l'Africain un attrait irrésistible ; mais, pour l'Egyptien, le Nil est la route sacrée qui mène aux lieux où le soleil se lève. Ce fut donc le fleuve qui l'emporta ; déposant à ses pieds la fronde et le sac plein de cailloux, Ismaël se mit à courir droit au rivage.

Que savait-il de la vie nouvelle qui l'attendait à bord de ces barques dont il avait de loin entrevu les voiles ? Rien ; cependant il bondissait comme un chevreau, satisfait d'avoir brisé sa chaîne et de tourner le dos à la cabane inhospitalière de ses vieux maîtres.

II. — LE MOUSSE.

La première fois qu'Ismael se vit emporté par une brise fraîche sur les eaux du Nil, il se crut ravi au troisième ciel. Les voiles triangulaires frémissaient sur les vergues ; la *canja* (1), inclinée sous la pression du vent, glissait en se balançant avec légèreté autour des grèves, rasait les îles couvertes d'une végétation abondante, et dépassait, dans sa marche rapide, les villages cachés sous les dattiers. — Que le monde est vaste, qu'il est beau ! pensait Ismaël ; labourez vos champs... moi, je navigue ! — Et, couché au pied du mât, le petit mousse se laissait nonchalamment emporter à travers l'espace. Les femmes qui marchaient le long des digues une cruche sur la tête, les prêtres qui conduisaient les buffles dans les hautes herbes, les barques à l'ancre devant les hameaux, les maisons des paysans perdues dans la campagne, tout cela passait devant ses yeux comme une vision. Il respirait à pleins poumons l'air vivifiant du fleuve et se sentait renaître. Malheureusement, au plus fort de son extase, un coup de corde, vigoureusement appliqué sur ses épaules par la main du patron, vint lui apprendre qu'un mousse n'est pas embarqué pour se croiser les bras et regarder couler l'eau. La *canja* avait touché sur une grève, l'équi-

(1) Barque du Nil.

Digitized by Google

page se jetait par-dessus le bord, et chaque matelot, en poussant avec son dos, cherchait à la remettre au milieu du courant. Plus petit que ses compagnons, Ismaël plongeait dans les flots jusqu'à sa bouche. Ses pieds glissaient sur le sable ; déjà il regrettait le tertre sur lequel il faisait naguère tournoyer sa fronde en terre ferme. Comme il allait perdre pied, le patron, l'attrapant par les oreilles, le ramena vivement sur le pont, et l'envoya, pour se sécher, carguer les voiles qui battaient le long des mâts.

Tel fut le début d'Ismaël dans la carrière de marin. Avait-il gagné au change ? je ne sais ; toujours est-il qu'il ne se découragea point pour si peu. La Providence, qui prend en pitié les enfans, a donné aux mousses la faculté d'oublier bien vite les corrections qu'ils reçoivent ; ils les acceptent sans se plaindre, comme ils se soumettent aux alternatives d'orage et de beau temps. Tout en se frottant l'épaule, Ismaël se sentait moins humilié d'avoir été battu par un homme auquel obéissaient de grands et robustes matelots, qu'il ne l'était auparavant, quand ses vieux maîtres le grondaient sans raison. Et puis la vie errante sur le Nil lui plaisait ; orphelin et délaissé, il trouvait dans sa barque une patrie, dans ses compagnons une famille. En dépit des inconvéniens du métier, il navigua.

Un jour, la *canga* qu'il montaient prit terre à Fouah, ville fort ancienne, située sur la rive droite du Nil, à peu près en face du point où débouche le canal Mahmoudiéh, qui vient d'Alexandrie. Les voyageurs s'y arrêtent pour rechercher dans la campagne environnante l'emplacement du port de Naucratis, « seule ville, dit Hérodote, où, du temps des Pharaons, les vaisseaux grecs pouvaient aborder, » et pour visiter ce qui reste des ruines de Saïs. Les mariniers qui font le commerce entre Rosette et le Caire y abordent aussi, parce que ses bazars sont abondamment pourvus de volailles et de fruits de toute espèce ; ils y trouvent en outre à acheter les cordages dont ils ont besoin pour leurs bateaux. Fouah est une des villes de la Basse-Egypte les plus florissantes. A certaines époques de l'année, à l'automne surtout, des centaines de barques encombrent les quais. A peine distingue-t-on, à travers les antennes et les mâts, le cours majestueux du Nil, si large en cet endroit qu'on le prendrait pour un lac, et tout parsemé d'îles riantes qui sortent du milieu des grèves comme des oasis. Une foule de minarets s'élancent au-dessus des coupoles et des maisons à toîts plats ; les uns sont anguleux et pointus comme des flèches romanes, les autres, arrondis en tourelles, se terminent par un bourrelet en forme de turban . Des bananiers et des figuiers, qui laissent pendre sur les murs leurs larges feuilles et leurs branches épaisses, font ressortir encore la couleur éclatante des édifices rangés le long

Digitized by Google

du fleuve. En somme, c'est une ville d'un effet pittoresque, toute orientale, digne de se mirer dans les flots du Nil.

Au moment où la barque d'Ismaël relâchait à Fouah, une brume assez intense voilait l'horizon. Le soleil se levait à peine ; il s'en fallait d'une heure que la brise du nord, sur laquelle les marins comptent toujours pour remonter le Nil, ne dissipât ces vapeurs. En attendant l'instant de se remettre en route, l'équipage sauta à terre, ne laissant à bord que le mousse Ismaël. La barque était amarrée devant une petite place dont un groupe de dattiers marque le centre. Le côté qui fait face au fleuve est occupé par une vieille mosquée bâtie en briques, ainsi que le minaret à deux étages qui la surmonte. A droite et à gauche s'étendent de chétives boutiques et des échoppes de barbiers. On y voit aussi des cafés, tentes légères soutenues par des piquets. A cette heure matinale , les marchands turcs et égyptiens, mêlés aux marins arabes, y buvaient le moka dans des tasses microscopiques, en fumant leur fin tabac de Syrie dans des pipes longues comme des lances. Devant les maisons, des femmes de fellahs, vêtues de saies bleues à larges manches et le visage couvert d'un voile, offraient aux acheteurs des oranges et des dattes dont elles écartaient les mouches à coup d'éventail. Les milans affamés piaulaient en volant autour de la mosquée, les tourterelles roucoulaient sur les balcons, et les chiens fauves, moitié loups et moitié renards, se faufilaient dans les jambes des passans. Ni l'âne patient trottant dans la poussière, ni le dromadaire qui se repose en allongeant son cou sur le sable, ne manquaient à ce tableau, que complétait la présence d'un *aïta*. On appelle ainsi, en en Orient, les soldats irréguliers connus en Occident sous le nom d'Arnautes et d'Albanais. Cette race de pandours, qui fait la joie des peintres par l'éclat de son costume et l'extravagance de son équipement, cause la terreur des populations asiatiques par ses déportemens et ses violences. Rien ne représente mieux la force brutale que ces gens hargneux et féroces qui portent sur eux tout un arsenal de pistolets, de couteaux et de yataghans ; ils sont, à vrai dire, la monnaie d'un pacha .

Celui qui venait de faire son apparition sur la petite place de Fouah s'y promenait en vainqueur, d'un pas ferme et solennel ; chacun se rangeait et laissait l'espace libre autour de lui. Ses vastes pantalons chamarrés de broderies s'engouffraient dans une paire de bottes turques. Comme il faisait chaud, il ne portait pas de veste ; ses bras longs et nerveux flottaient dans des manches de toile d'une ampleur démesurée, que le temps avait usées en maints endroits. Tantôt il rejetait ses mains derrière son dos en levant la tête, tantôt il les reposait sur deux pistolets qui sortaient

Digitized by Google

de sa lourde ceinture et lui montaient jusqu'au menton; souvent aussi il bâillait. Dans toute sa personne, il y avait quelque chose de terrible et de grotesque, qui tenait du bourreau et du matamore.

Cependant Ismaël, resté seul dans sa barque, chantait gaiement. C'est un si beau moment pour un mousse que celui où l'équipage, quittant le bord, le laisse maître absolu dans l'étroit espace où il a coutume d'être l'esclave de chacun. Ismaël allait et venait sur le pont, de la proue à la poupe, furetant partout. La pipe du patron lui tomba sous la main, et il se mit à fumer. L'heure du déjeuner approchant, il attisa le feu sous la chaudière et fit cuire les pains d'orge sous la cendre. D'une voix insouciante, il jasait avec les jeunes marins qui, chargés eux aussi de garder leurs bateaux, se livraient à de bruyans ébats. La brise qui commençait à déchirer le voile de vapeurs étendu sur le Nil et paraissait ranimer la nature endormie excitait encore sa joyeuse humeur. Bientôt le soleil parut; une forte chaleur, mêlée à une vive clarté, se répandit instantanément sur la ville, sur la campagne et sur les eaux. Au même moment, l'aïta, fatigué d'arpenter le terrain avec la régularité d'un balancier d'horloge, s'assit au pied d'un des dattiers plantés au milieu de la place. Il goûtait déjà les douceurs du sommeil, quand une corneille qui becquetait à la cime de l'arbre une grappe de fruits mûrs lui en fit choir sans façon une demi-douzaine sur la face. Brusquement réveillé, l'aïta se frotte le nez et se lève; il promène sa vue autour de lui, et ses regards furieux rencontrent ceux du mousse, qui éclatait de rire... L'enfant chercha à cacher l'expression de son visage, mais il était trop tard; l'aïta l'avait vu. La preuve, c'est qu'il le tenait déjà au bout d'un de ses longs pistolets. La détente partit... et le coup rata.

Ismaël avait tourné derrière le mât comme l'écureuil se cache derrière la branche pour éviter le fusil du chasseur; il épiait les mouvemens de son ennemi, dont la colère allait croissant. Les marchands assis à la porte des cafés allongeaient la tête et regardaient en tenant à la main leurs pipes allumées... L'aïta se précipitait vers la barque; il tira de sa ceinture son second pistolet et fit feu. Cette fois, le coup partit: la balle coupa le cordage qui soutenait la voile, la vergue pesante tomba sur le pont avec fracas, et dans sa chute elle renversa la chaudière où cuisait le déjeuner de l'équipage. A ce moment-là, le patron de la barque, suivi de ses matelots, arrivait sur la place; quant au mousse Ismaël, prompt comme l'éclair, il avait fait un bond par-dessus le bord.

La pensée que l'enfant avait dû périr dans les eaux du fleuve consola sans doute l'aïta de ne l'avoir pas tué. Il replaça majestueusement ses armes dans sa ceinture, après les avoir rechargées;

Digitized by Google

puis, comme un homme qui vient d'accomplir une action héroïque, il lança sur la foule un regard dédaigneux, rejeta en arrière son bonnet rouge à houppe bleue, et reprit sa promenade solitaire.

— Retournerai-je à bord ? pensait Ismaël, qui se tenait tapi dans une barque voisine. — Mais l'aïta ne s'éloignait pas, et le mousse n'osait se montrer. A la vue du dégât que la balle venait de causer dans sa *canja*, le patron, qui ne savait pas au juste ce qui s'était passé, entra en fureur contre Ismaël. Courant sur le pont, il le cherchait et l'appelait avec des paroles si peu rassurantes, que le pauvre enfant, loin de venir vers son maître, enjamba par-dessus le bord d'une seconde barque, puis d'une troisième. Enfin, il gagna le quai et se mit à fuir à toutes jambes. La brise soufflait, le Nil se couvrait de tant de voiles qu'on eût dit une troupe de goëlands qui déployait ses ailes. Pauvre mousse! lui qui espérait aborder au Caire dans trois jours et voir la grande ville, le voilà à pied, comme un mendiant, sans asile, ne possédant pour toute fortune qu'une demi-douzaine de piastres (1) nouées dans un pan de sa tunique.

III. — LE PATRE.

A quelques lieues au-dessus de Fouah, sur la rive droite du Nil, s'avance une pointe escarpée que ronge le courant. Quand les eaux sont basses, les barques la côtoient de très près, afin d'éviter les grèves qui, en cet endroit, barrent presque entièrement le lit du fleuve. Sur cette langue de terre, fertilisée par l'inondation, s'épanouit une végétation puissante. Des champs de coton et de maïs s'étendent dans le voisinage, coupés par des canaux profonds, sur le bord desquels se promènent gravement le héron et la cigogne. Çà et là on distingue des espaces plus maigres où poussent les dattiers épineux, et des clairières semées de buissons aux branches noires et tortues, où le fellah conduit ses troupeaux de buffles. Dans les parties de la campagne les plus sablonneuses, on voit surgir la bosse de quelque chameau solitaire ; tandis qu'il broute, l'ibis blanc se pose sur son dos dans l'attitude mystérieuse que lui donnent les hiéroglyphes. Non loin de là, une chétive mosquée annonce la présence d'un hameau. Les maisons en sont si basses, qu'on ne les aperçoit pas du rivage ; seulement on découvre une foule de petits édifices en formes de ruches et assez élevés, que l'on reconnaît pour des colombiers à la multitude de

(1) La piastre turque est une petite monnaie qui ne vaut plus aujourd'hui que 35 centimes environ.

Digitized by Google

pigeons qui volent alentour. Ce fut dans ce hameau qu'Ismaël vint chercher un refuge à la suite de la catastrophe qui lui fit abandonner sa barque. Poussé par la faim, ne sachant que devenir, il erra quelque temps autour des habitations ; le souvenir de la ferme où il avait passé quelques années dans la misère l'empêchait de frapper à aucune porte ; enfin, il en trouva une ouverte et entra. Le maître de la maison, riche laboureur, lui offrit de garder ses buffles. C'était au moins vivre dehors, au grand air ; Ismaël accepta.

Le lendemain, il partit avec son troupeau : les buffles, attirés par la fraîcheur des eaux, l'entraînèrent du côté du Nil, et il les suivit tristement. Bien des voiles se croisaient sur les flots légèrement soulevés par la brise. Des *canjas* remontaient dans la direction du Caire pour y déposer des pélerins qui se rendaient à la Mecque ; d'autres barques, plus grandes, portant le pavillon rouge, semé de trois croissans, descendaient vers Alexandrie avec un chargement d'esclaves pris dans les hautes régions du Nil. Une foule de têtes noires et crépues se pressaient aux étroites lucarnes de l'entrepont pour humer l'air et regarder les interminables rives de ce fleuve si long à parcourir. En voyant ces Nubiens arrachés à leur pays et voués à l'esclavage, Ismaël se sentit moins malheureux. — Il y a sur la terre des gens plus à plaindre que moi, pensa-t-il. — Et ses regards inoccupés se portèrent sur une *canja* qui s'approchait du rivage pour doubler le promontoire dont nous avons parlé. C'était celle qu'il avait déserté la veille. Il distinguait la figure sévère du *reïs* (1) coiffé de son turban de mousseline blanche ; les matelots, assis en cercle à la proue, se reposaient en racontant quelqu'une de ces fantastiques légendes qui l'avaient tant de fois charmé. Hélas ! sa vie aventureuse était-elle finie ? Condamné à suivre le pas lent de ses buffles, ne devait-il plus voguer sur le grand fleuve ?

— Si je hélais la barque ? se dit-il à lui-même. Tout est réparé à bord... On me battra, je reprendrai mon poste, et je jure de ne plus jamais rire à la face d'un aïta.

Il faisait un pas en avant, puis en arrière, hésitant encore à prendre un parti, quand il vit une jeune fille sortir de dessous les arbres, prêter l'oreille au sillage de la barque et courir en chantant. Le *reïs*, sans rien répondre, lui lança quelques pièces de monnaie enveloppées dans un chiffon, et la voile disparut. La

(1) Patron de barque. Ce mot arabe a passé, avec beaucoup d'autres, dans la langue portugaise. On l'emploie sur le Tage comme sur le Nil.

Digitized by Google

mendiante s'était arrêtée au bruit qu'avait fait l'aumône du marinier en tombant à terre ; mais bien qu'elle remuât les touffes d'herbe et soulevât les branches d'arbres inclinées sur le sol, Ismaël remarqua qu'elle ne trouvait rien. Il lui parut tout simple de l'aider ; mais celle-ci, dès qu'il approcha, porta ses mains à son visage pour se cacher ; puis, comme il s'avançait toujours, elle se tapit sous un buisson.

Cependant le soleil montait. Sur l'autre bord du Nil, les sables des grèves, se confondant avec ceux du désert, commençaient à miroiter comme une plaque de fer rougie au feu. Les buffles essoufflés, se frayant un passage parmi les joncs, s'allongeaient dans les flots et s'y baignaient comme des caïmans ; ils ne laissaient voir que leurs cornes noires et leur museau épaté. C'était le moment où les pâtres s'abritent sous les saules pour dormir. Ismaël, étendu à l'ombre, fermait les yeux, lorsque la petite mendiante, quittant sa retraite, marcha doucement de son côté.

—As-tu trouvé la pièce de monnaie? lui demanda-t-il sans se déranger. — La jeune fille tressaillit, s'arrêta court et fit un pas en arrière.

— Est-que je te fais peur ? reprit le pâtre en se levant. Tu ne me vois donc pas ? — Et, comme elle répondit par un signe négatif : — Pauvre petite ! lui dit-il, tu es aveugle ! Comment oses-tu courir si près du bord de l'eau ?

— Oh ! répliqua-t-elle un peu rassurée, je connais cette pointe et les environs à cent pas à la ronde, et je peux suivre seule le chemin qui mène d'ici chez ma mère à l'entrée du village.

— Veux-tu que je te conduise à l'ombre? ajouta Ismaël ; ne reste pas là où tu es, le sable brûle les pieds ! viens !...

— Non, non ; quand il fait bien chaud, j'entrevois du côté du soleil une lueur qui me réjouit. Et puis il faut que je guette les barques, c'est par ici que je vais au devant de celles qui remontent à la voile. J'entends le bruit du courant qu'ils refoulent, et je demande l'aumône aux *reïs*. Ce qu'ils me jettent tombe souvent dans les épines ; je passe bien du temps à chercher, je m'écorche les mains et les pieds ; mais enfin Dieu est grand, et, à force de patience, je trouve...

— Pourquoi t'es-tu cachée quand je me suis approché de toi ce matin ?

— J'ai cru que quelque méchant pâtre des environs venait pour me voler, répondit-elle ; les autres mendiants sont jaloux de moi, parce que cette place est bonne. Il y a aussi des enfans qui me jouent de mauvais tours ; ils lancent de petites pierres dans l'herbe, et me crient : — Cherche, Fatimah ! cherche !... Et, quand ils

Digitized by Google

m'ont fait chercher pendant une demi-heure, ils se sauvent en se moquant de moi.

— Je te défendrai, dit Ismaël. — Et il la fit asseoir près de lui.

Chaque jour, ils se retrouvaient ainsi à la même place. Entre ces deux enfans que la Providence semblait avoir oubliés, il s'établit bientôt une intimité facile à comprendre. La petite mendiante Fatimah, à qui ces jours sans lumière, passés dans la solitude, paraissaient bien longs, avait trouvé une voix compatissante qui répondait à la sienne. Avant elle, qui avait aimé Ismaël? Personne; le jeune pâtre s'attachait donc au seul être qui ne le repoussât pas dans son délaissement. Le hasard lui avait fait rencontrer une créature plus faible que lui et qu'il protégeait. De plus, il prêtait à la petite fille aveugle le secours de ses yeux; du plus loin qu'il découvrait des barques, il les lui signalait, de sorte que, certaine de ne pas les manquer, celle-ci pouvait dormir en paix sous le buisson où elle s'était fait un gîte. Quand les mariniers lui lançaient quelque aumône, elle se plaisait à la ramasser elle-même. — Laisse-moi chercher, disait-elle à Ismaël. C'est ma joie, mon travail à moi! N'est-ce pas la seule chose au monde que je puisse faire? — Pendant la chaleur du jour, elle venait parfois poser la tête sur les genoux du pâtre, et elle s'écriait avec ravissement :— Je te vois, Ismaël!... Tiens, place-toi devant le soleil; oh! je vois une ombre, c'est toi, c'est toi! — Le soir, lorsque la fraîcheur du Nil se répandait sur les rives et que les oiseaux chantaient, elle appelait le jeune pâtre, et lui mettait la main sur les épaules en lui disant : — Courons, courons! mène-moi loin, bien loin,..... plus loin que je n'ai jamais été!

Et tous deux ils couraient d'un pas leste à travers la lande où le latanier pousse parmi les sables. Peu à peu la petite aveugle qui avait vécu cachée sous un buisson dans de continuelles alarmes, devint moins craintive; sa figure, jusque-là morne et contractée, s'illumina d'un rayon de jeunesse, comme s'épanouit au fond d'une cour humide, la fleur languissante que le soleil a touchée en passant.

Ainsi s'écoulaient leurs jours, qui, pour se ressembler tous, n'en étaient peut-être pas moins heureux. Un matin qu'il avait plu beaucoup et que le Nil commençait à croître, Fatimah se tenait en vigie à sa place accoutumée, cachée jusqu'aux épaules dans les herbes humides. Une barque s'approchait; la petite aveugle crut distinguer des voix qui parlaient une langue étrangère, et elle s'en réjouit; le voyageur qui s'aventure en pays lointain est assez porté à semer des aumônes sur son passage. — Béni soit Dieu, qui m'envoie des *Franguis* (Européens)! dit Fatimah. Et le cœur lui

Digitized by Google

battait bien fort. Elle courut vite en chantant sa chanson ; la barque voguait rapidement, car la brise la poussait en poupe, et bientôt l'aveugle entendit le bruit de plusieurs pièces de cuivre enveloppées ensemble qui tombaient entre les arbres.

— Prends garde ! lui cria le *reïs*, comme elle avançait à travers les broussailles, prends garde à toi !...

La pluie du matin avait détrempé la terre ; sous les pas de Fatimah s'ouvrait un trou profond qu'elle ne connaissait point encore et dans lequel elle roula. Etourdie de sa chute, elle resta sur la grève, sans mouvement ; ses mains crispées s'enfonçaient dans le sable, comme si elle eût craint d'être entraînée par les eaux du Nil qui murmuraient à son oreille. Elle appela Ismaël, mais le jeune pâtre était allé cueillir des joncs qui lui servaient à tresser des corbeilles ; à peine si on eût pu entendre du rivage le mugissement de ses buffles qui paissaient épars dans la campagne.

Cependant les passagers de la barque faisaient serrer les voiles et tourner la proue vers la terre. Quand ils abordèrent, Fatimah, un peu remise de sa chute, s'efforçait de retrouver son chemin. Ce bruit de pas derrière elle l'inquiétait, et elle avait honte d'être tombée, elle qui avait passé tant de journées à fouler en tous sens pour apprendre à le mieux connaître, l'espace borné qui faisait son univers ! Tremblante d'impatience et de crainte, elle tâtait le rivage abrupt qui se dressait au-dessus de sa tête, lorsque le patron du bateau, mécontent de cette relâche imprévue qui le retardait, dit à l'un des voyageurs européens :

— *Ekim bouzourg* (médecin vénérable), vous voyez bien qu'elle ne s'est pas fait de mal. Partons avant que la brise cesse, et demain nous serons au Caire, s'il plaît à Dieu !

Sans rien répliquer, le médecin, à qui s'adressait cette allocution, prit la petite aveugle par la main, et la regardant en face avec attention : — Ne crains rien, lui dit-il, et réponds-moi. Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans, répliqua Fatimah toute émue.

— Tes yeux ont-ils toujours été fermés ?

— Non ; mais il y a si longtemps qu'ils sont malades, que je n'ai pas souvenir d'avoir vu.

— Veux-tu me suivre au Caire, et peut-être... je te guérirai ?

A ce moment-là, Ismaël, surpris de voir une barque à l'ancre devant la pointe, s'approchait furtivement le long du rivage, et écartait les roseaux en regardant avec inquiétude. Les étrangers avaient aidé la petite aveugle à remonter, et, tandis qu'ils s'acheminaient vers le village, celle-ci marchait du côté de la campagne, prêtant l'oreille, se penchant à droite et à gauche. Au bruit que

Digitized by Google

fit Ismaël en sortant de sa cachette, elle se précipita à sa rencontre; elle avait reconnu son pas, et lui saisit vivement les deux mains. Sa physionomie portait les traces d'une si forte émotion, que le pâtre restait immobile sans oser l'interroger.

— Ismaël, lui dit-elle après un instant de silence, tu vois ces *Franguis?* ils veulent m'emmener... pour...

— Pourquoi? demanda brusquement le jeune pâtre.

— Pour me guérir, pour m'ouvrir les yeux!... Ils sont allés chercher ma mère, qui me suivra... Tu ne réponds rien Ismaël? Moi qui suis si heureuse!... Je verrai aussi, moi, je verrai, répétait-elle avec exaltation, et je reviendrai ici te rejoindre.

— Quand tes yeux seront ouverts, tu n'auras plus besoin de moi, dit le pâtre, et tu m'oublieras.

Fatimah pleurait de joie, et Ismaël de chagrin. Le lendemain, de bonne heure, les matelots arabes montaient à la pointe des vergues pour déferler les voiles, tandis que le *reïs*, debout au gouvernail, regardait du côté de la terre. Bientôt Fatimah parut, accompagnée de sa mère, qui portait un paquet fort léger: c'étaient leurs effets, tout ce qu'elles possédaient à elles deux. On eût dit que l'enfant avait déjà recouvré la vue, tant elle marchait vite. A peine appuyait-elle sur le sol le bâton recourbé qui lui servait d'ordinaire à guider ses pas mal assurés. Aucun de ses mouvemens n'échappait à Ismaël; il l'attendait sur la route, immobile et le cœur gros. Quand deux amis se séparent, celui qui reste est si à plaindre! Comme Fatimah passait près de lui, il fit de son côté un pas qu'elle entendit; ses yeux fermés se tournèrent vers le pâtre; puis, comme si elle eût craint d'attirer l'attention de sa mère, elle continua d'avancer. D'ailleurs, derrière elle venaient les passagers de la barque, et à leur tête le médecin, qui lui inspirait un respect mêlé de frayeur. Celui-ci remarqua bien qu'Ismaël observait tout ce qui se passait; il lui adressa quelques questions, mais le pâtre ne répondit rien.

— Ce conducteur de buffles, dit le médecin à ses compagnons, m'a tout l'air de nous faire la mine parce que nous emmenons cette petite infirme!—Et s'adressant à Ismaël qui semblait l'écouter: —Tiens, mon garçon, prends ce *bakchich* (1) pour te consoler.

Le pâtre secoua la tête d'un air qui signifiait: Je ne suis pas un mendiant.

— Diable! reprit le médecin; un fellah qui refuse l'argent qu'on lui offre!... Cela ne s'est jamais vu! Comment t'appelle-t-on?

(1) Aumône, présent, pourboire, que les pauvres et en général les gens des basses classes en Orient réclament des étrangers.

Digitized by Google

— Ismaël.

Tout-à-coup la brise rida la surface du Nil ; on la voyait arriver de loin, soulevant la poussière des plaines, courbant les saules et les roseaux, animant de son murmure le paysage endormi. Quand le premier souffle atteignit le bout des voiles, la barque s'inclina, prit son élan comme un cheval qui sent l'éperon, puis partit, laissant derrière elle un sillon d'écume. Fatimah cherchait à se reconnaître sur cet élément nouveau ; surprise par le balancement inattendu de la *canja*, elle s'accrochait aux cordages ; cependant son visage se penchait vers la rive avec une certaine obstination, et Ismaël, qui la suivait du regard, comprit qu'elle lui disait adieu. A mesure que la barque s'éloignait, il approchait plus près du bord de l'eau, au point que son pied touchait déjà le sable humide. Là, sous une touffe de joncs, il découvrit le baton recourbé que l'aveugle y avait laissé comme un souvenir. Il le ramassa : c'était une tige de palmier lisse et flexible.

Les voiles du bateau, cachées de temps à autre par les îles du fleuve, se montraient encore à l'horizon, mais enfin elles cessèrent d'être visibles, et Ismaël, après s'être plus d'une fois retourné en arrière, monta de nouveau sur le rivage. Ses buffles oubliés paissaient à l'aventure ; le mouvement qu'il se donna pour les rallier l'empêcha de sentir trop vivement le chagrin qui l'oppressait. Pendant quelques jours, il s'occupa à parcourir pas à pas les sentiers à travers lesquels il avait souvent conduit la petite Fatimah; mais peu à peu l'empreinte de leurs pieds s'y effaçait. Bientôt aussi, l'époque des crues arrivant, le Nil débordé de toutes parts prit les proportions d'une mer. Les sables étaient submergés ; les flots plus profonds, battus par la brise, écumaient contre les palmiers baignés jusqu'à la cime. Il n'y avait plus pour les barques de route précise ; elles coupaient au plus court, loin de la pointe dont les eaux les forçaient auparavant de se rapprocher. Les buffles, animaux presque amphibies, se trouvaient à merveille de ces inondations qui formaient dans la plaine des lacs et des marais ; mais le pauvre Ismaël se voyait doublement délaissé, seul sur un rivage déserté par les navigateurs. Rien ne l'attachait plus à ce promontoire : aussi, quand le Nil rentré dans son lit lui permit de faire route, il prit congé du maitre de la ferme.

Où allait-il ? Au Caire ; d'abord parce qu'il avait plus de chances de trouver à vivre dans une grande ville, et puis pour une autre raison qu'il ne s'avouait qu'à demi.

TH. PAVIE.

(La fin au prochain numéro.)

Digitized by Google

LES LETTRES ET LES ARTS

AUX ÉTATS-UNIS.

Toute la littérature des Etats-Unis se résume, pour la France, dans trois hommes : Fenimore Cooper, dont les ouvrages sont si populaires parmi nous, Washington Irving, que nous ne connaissons ni n'apprécions peut-être pas suffisamment, et Prescott, l'élégant historien de la conquête du Mexique. On croit, assez généralement, qu'entre ces trois écrivains s'opère tout le mouvement littéraire de l'Amérique.

Des artistes de ce pays, nous ne savons rien ; pas un nom n'est venu jusqu'à nous ; la renommée d'aucune œuvre n'a traversé l'Atlantique, soit en peinture, soit en sculpture, soit en architecture.

Quant aux travaux que, dans une autre sphère, peut produire l'intelligence, histoire, politique, philosophie, économie politique, discussions religieuses, ils nous sont à peu près complètement étrangers. J'en excepte Franklin, dont le nom est universel.

Je dirai même qu'en France on a sur le compte de l'Amérique des préjugés assez arrêtés, en matière intellectuelle. Je ne veux pas prétendre cependant que chez le peuple des Etats-Unis, la culture des lettres et des arts soit arrivée à un point comparable au degré de splendeur et de prospérité que ce pays a atteint comme nation politique.

Le plus court et le plus simple est donc de présenter les choses dans l'état où elles sont.

Digitized by Google

Non, les Américains n'ont pas, à proprement dire, une littérature à eux ; mais ce n'est ni l'intelligence des masses, ni l'absence d'instruction, ni le goût et le respect pour les arts qui leur ont manqué. Ce fait tient à des causes très sérieuses, d'un ordre très-élevé, et qui remontent à l'origine des colonies anglaises dans cette partie du nouveau monde.

Les premiers colons qui vinrent s'établir sur les bords de l'Atlantique étaient des puritains que l'intolérance religieuse de la mère-patrie envoyait au désert, croyant les envoyer à la mort. Voici quels étaient ces hommes; je les trouve si bien jugés par M. de Tocqueville que j'emprunte une page à son livre :

« Les émigrants qui vinrent s'établir sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre appartenaient tous aux classes aisées de la mère-patrie. Leur réunion sur le sol américain présenta, dès l'origine, le singulier phénomène d'une société où il ne se trouvait ni grands seigneurs, ni peuple, et pour ainsi dire ni pauvres ni riches. Il y avait, à proportion gardée, une plus grande masse de lumières répandue parmi ces hommes que dans le sein d'aucune nation européenne de nos jours. Tous, sans en excepter peut-être un seul, avaient reçu une éducation assez avancée, et plusieurs d'entre eux s'étaient fait connaître en Europe par leurs talents et leur science.... Ils se rendaient au désert accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Mais ce qui les distinguait surtout des autres, c'était le but même de leur entreprise. Ce n'était point la nécessité qui les forçait d'abandonner leur pays ; ils y laissaient une position sociale regrettable, et des moyens de vivre assurés ; ils ne passaient pas non plus dans le nouveau monde afin d'y améliorer leur situation ou d'y accroître leurs richesses ; ils s'arrachaient aux douceurs de la patrie pour obéir à un besoin purement intellectuel. En s'exposant aux misères inévitables de l'exil, ils voulaient faire triompher une idée (1). »

Cette idée était toute entière renfermée dans ces deux principes dont ils recherchaient les bienfaits et le triomphe : la liberté religieuse et la démocratie.

Si éclairés donc que fussent ces hommes, toute leur pensée, toute leur ardeur, toutes leurs luttes tournèrent au profit de leur religion. Ils se servaient des lumières et de l'éducation que, par tous les moyens, ils répandaient à profusion parmi les nouveaux venus qui accouraient sur leurs traces, dans le but unique de faire triompher cette idée qui était toute leur gloire dans le présent, toute leur foi dans l'avenir.

---

(1) M. Tocqueville. *De la Démocratie en Amérique*, t. 1er.

Digitized by Google

Mais, victimes de l'intolérance religieuse dans la mère-patrie, à leur tour ils s'en firent unearme cruelle dans ce nouveau monde qui était devenu leur conquête. Ils frappèrent sans pitié tous ceux qui voulaient adorer Dieu sous une autre forme que celle qu'ils avaient adoptée. De là des luttes religieuses, de là des dissidences, de là des théories nouvelles.

Il en résulta que toute l'intelligence de ce petit peuple s'écoula par cette voie, et que dès l'origine, les livres de religion et de philosophie batailleuse furent les seuls que produisit l'Amérique. Des luttes analogues ont fait éclore, dans nos plus beaux siècles littéraires, de magnifiques titres à l'admiration et de très-grands écrivains. Il en fut de même en Amérique, mais dans une sphère rétrécie et avec cette différence qui existe entre une bataille rangée et un combat de tirailleurs. La bataille fait grand bruit dans le monde, et les noms des braves qui y ont assisté fatiguent les trompettes de la renommée, tandis que des héros qui se sont couverts de gloire dans de petits combats, il n'en est presque pas question. Le christianisme a été la grande bataille, les luttes entre sectes religieuses sont les escarmouches.

Le mouvement intellectuel de l'Amérique s'est donc concentré dans ces controverses ; elles ont produit alors des écrivains très-remarquables, pleins de science et d'érudition, et qui ont mérité une gloire vite oubliée. Encore aujourd'hui on peut dire que ce terrain est le rendez-vous où des hommes doués d'éminentes facultés viennent consommer, dans de stériles luttes, une vigueur et un enthousiasme qui, dirigés dans un autre sens, eussent, à coup sûr, contribué à jeter le plus grand éclat sur le pays. Mais on verra comment il était impossible qu'il en fût autrement. Parmi ces brillants écrivains dont quelques-uns passent pour des esprits de premier ordre, on peut citer Jonatham Edwards, Newmann, Eliot, Cotton Maltser, Jonatham Maghew, Samuel Johnson, le Dr Hopkins, dont le nom est identifié avec la théologie du dernier siècle, Styles, Bellamy, le Dr Chalmers, qui, s'il avait eu, dit un de ses critiques, l'ambition d'être écrivain purement littéraire, aurait atteint aux plus hautes destinées. Parmi les philosophes et les controversistes modernes ou contemporains, on place en première ligne Alexanders, Albert Barnes, Georges Bush, Samuel Farmer, Jarvis, Andrews Norton, Henri Tappan, James Marsh, etc.

Deux autres causes importantes ont empêché, dès l'origine, en Amérique, le développement du goût et des instincts littéraires qui toujours naissent d'un sentiment de fanatisme et d'admiration, soit pour les choses présentes, soit pour les choses passées. Outre

Digitized by Google

que pour le présent, ce fanatisme avait été détourné au profit d'une idée religieuse, non plus théorique (ce qui aurait pu créer la poésie), mais essentiellement pratique et militante, les hommes qui luttaient alors n'avaient rien à regretter de leur passé dont ils se vengeaient par le triomphe du moment et par les espérances dans l'avenir; et ces espérances n'étaient pas de nature à inspirer la poésie ou les arts, car elles avaient, avant tout, un but matériel. Quant à ceux qui auraient eu le loisir d'étudier, d'apprendre les lettres, d'y trouver des consolations, ils n'avaient qu'à tourner les yeux et à tendre les mains vers la mère-patrie. Ils parlaient la même langue qu'elle, ils avaient appris à avoir le même enthousiasme pour les grands génies qui l'avaient illustrée; ils en étaient naturellement tributaires pour les choses de l'esprit.

La similitude de langue a donc été et est encore aujourd'hui l'obstacle le plus grave contre l'établissement d'une littérature originale aux Etats-Unis. Les premiers écrivains qui y sont nés ont eu pour modèles des écrivains anglais, et ils n'avaient pas la ressource, comme en France on l'a fait pour l'antiquité, d'innover dans leurs imitations, au moyen de la forme, de la langue et même des mœurs. Les Etats-Unis ont eu et pourront encore avoir des poëtes de génie, des écrivains de premier ordre; mais ces hommes qui appartiendront au sol de l'Amérique par la naissance, par le nom, par l'enthousiasme même, seront toujours Anglais par le côté littéraire. Et plus ils s'élèveront par l'élégance, par le style, par le choix des sujets, par toutes les qualités enfin de l'écrivain, moins ils parviendront à fonder une littérature originale, et plus ils se rapprocheront de la littérature anglaise.

Trois grands peuples ont particulièrement occupé le sol du nouveau monde, les Espagnols, les Anglais, les Français; dans divers Etats de l'Union, on a parlé les idiomes de ces trois peuples; deux de ces idiomes semblent devoir disparaître; le troisième s'est un peu corrompu, mais domine toujours. On comprend donc que le poëte, et l'homme de plume tendant à la perfection du langage, aspirent à se rapprocher de l'idiome mère. En se séparant par conséquent de la langue vulgairement parlée, vulgairement écrite, ils condamnent eux-mêmes l'œuvre qu'ils voudraient créer. Et la meilleure preuve en est dans cette préoccupation qui les domine tous, du jugement que porteront sur eux les critiques de l'Angleterre. Ils écrivent plus pour leur ancienne métropole que pour leur propre pays.

Par le choix des sujets, ce qui est bien plus grave encore, la littérature d'imagination est impossible aux Etats-Unis. La constitution de la société américaine, société froide, austère, unifor-

Digitized by Google

me où les essais dramatiques manquent, où tout est simple, où rien n'est extérieur, arrête l'écrivain et ne peut pas inspirer le poëte. L'amour — cet éternel élément de tous les drames — l'amour même fait défaut ; l'égalité des castes permettant à l'homme dans quelque condition qu'il se trouve, d'épouser toute femme de son choix, ces luttes si fécondes en péripéties échappent donc au romancier, au dramaturge.

Un seul homme a absorbé dans son génie tous les éléments qui pouvaient servir cette cause sans espoir ; cet homme c'est Cooper, qui a été l'Homère et le Thucydide de l'Amérique. Rien, ou presque rien ne restait plus à glaner, après lui, des sujets nationaux. Il n'a créé que des imitateurs.

Washington Irving, esprit fin et délicat, écrivain élégant, plein de brillant et de fantaisie, a été sobre d'inspirations locales, et presque toutes lui viennent du dehors, sauf quelques chroniques mêlées de fantastique, entre autres l'histoire de New-York. Ces deux écrivains qui tiennent à coup sûr la tête de la littérature américaine, se rapprochent en tout cas, par la forme, par le style, de la littérature purement anglaise. Ils ne sont qu'un écho, tout en étant un son, si je puis m'exprimer ainsi.

Cela posé, je dois dire que depuis vingt-cinq ans la littérature a cependant produit des écrivains distingués en Amérique. L'espace me manquant pour analyser les œuvres, je ne pourrais guères citer que des noms, par exemple Brockden Brown, le premier qui ait ouvert le champ des fictions, esprit morose et chagrin qui vivait dans un monde idéal et tout à fait à lui. A cause de cela peut-être, ses scènes respirent un certain air d'originalité. Le plus fécond des romanciers après Cooper est M. Simms, écrivain vraiment distingué ; Kennedy, dont le talent a une grande analogie avec celui de Washington Irving, est aussi charmant conteur que lui ; Dana a écrit plus particulièrement des voyages ; Paulding est un écrivain humoriste et original. Parmi les femmes auteurs deux ou trois ont acquis une célébrité assez bien méritée : Miss Sedgwick entre autres, dont les principaux ouvrages, *Vie de la nouvelle Angleterre*, *Redwood*, *Clarence*, *Hope Leslie*, sont très lus et très-goûtés ; et madame Chili, qui a composé quelques ouvrages où la grâce s'allie à l'imagination.

Trois historiens occupent un rang élevé dans l'estime publique, et leurs noms sont d'ailleurs européens ; ce sont : Prescott, l'ingénieux auteur de la Conquête du Mexique, et de Ferdinand et Isabelle. Prescott a dans sa manière quelque chose de l'élégance et de la correcte abondance de M. Mignet. Bancroft est un historien d'un caractère plus élevé peut-être, mais moins sédui-

Digitized by Google

sant. C'est avant tout un esprit éminemment politique, et plus philosophe encore qu'historien ; un peu trop accessible à la passion, l'histoire contemporaine qu'il affectionne tourne souvent au pamphlet. Sparks est l'auteur de la vie de Washington et de Franklin, grandes et belles œuvres dans lesquelles on peut puiser d'utiles renseignements.

Tous les canaux par où l'homme peut écouler les produits de son intelligence, de son imagination et de son cœur ont été ouverts par les Américains. La poésie et le drame ont été tentés comme le roman ; mais il faut dire que ces deux branches de la littérature d'où sortent d'ordinaire les œuvres qui caractérisent une époque n'ont même pas fourni d'essais assez heureux pour qu'on puisse en marquer les traces. Du drame jaillit la passion, de la poésie s'envolent, comme d'un nid parfumé, les rêveries, toutes les aspirations de l'âme. — Eh bien ! comme je l'ai dit plus haut, la constitution de la société ne permet pas la passion ; les rêves et toutes les molles langueurs de l'âme y sont comme interdites.

Là où la poésie est étouffée, la peinture, la sculpture et la musique ne trouvent pas la vie. La poésie peut dans un siècle s'amoindrir chez les écrivains, elle se réfugie alors dans les arts ; mais là où elle est impossible, les arts ne peuvent non plus la découvrir.

Il y a cependant en Amérique des peintres, il y a des sculpteurs qui ont produit des œuvres non pas sans valeur ; mais dans aucune d'elles on ne rencontre ce souffle créateur, cette inspiration puissante qui imprègnent la toile et le marbre de ce cachet qui est le signe de la force. Dans le Capitole, ce gigantesque corps sans âme, œuvre d'une architecture bâtarde, on trouve des tableaux, des statues. A coup sûr, on ne peut dire que ce soit l'enfance de l'art, on ne saurait même contester un certain mérite à quelques-uns de ces travaux, mais ce ne sont pas là les fruits que produirait une nation vraiment artiste. Ce sont des tentatives, des essais sans résultat, incapables d'éveiller aucun écho pour l'avenir. Je ne crois pas que jamais en Amérique naisse une école de peinture ou de sculpture qui marque dans l'histoire des arts. Je dois cependant, pour ne laisser incomplète aucune partie de ce rapide aperçu, citer les noms de Grenough, l'auteur d'une statue de Georges Washington, de West, de Leslie, comme étant les artistes qui ont le plus marqué.

Quant à la musique nous serions fort embarrassé de fournir dix lignes sur ce sujet. La stérilité est complète. Et puisqu'il nous faut enfin parler de l'architecture, nous résumerons en peu de mots

Digitized by Google

notre pensée sur cet art, perdu d'ailleurs aujourd'hui dans le monde entier. Les Américains ne connaissent en fait d'architecture que deux imitations d'un genre bien opposé, le grec et le gothique. Ce dernier est généralement adopté pour les églises qui, d'un bout à l'autre de l'Union, se ressemblent ; elles ont seulement ce caractère distinctif et assez laid d'être pour la plupart, construites en briques rouges de la base au sommet. Quelques-unes cependant ne manquent pas d'une certaine harmonie. Quant au style grec il est appliqué indistinctement à toute autre espèce de monuments religieux ou non. Qui en a vu un les a tous vus ; ils ne diffèrent entre eux que par les proportions qui sont généralement colossales. On retrouve cependant dans quelques villes d'anciens édifices qui ont une valeur historique : à New-York, par exemple, le *City-Hall*, qui est un monument élégant et gracieux ; à Philadelphie la *State-House*, où fut signée la fameuse déclaration de l'indépendance ; à la Nouvelle-Orléans une vieille cathédrale et l'Hôtel-de-Ville.

Ces constructions, qui datent d'avant l'indépendance, ont un caractère tout à fait particulier, et sont bien supérieures à toutes les pâles imitations du Parthénon et autres temples grecs dont l'ère de la liberté a doté les Etats-Unis.

Maintenant disons-le, et avec conviction, ce n'est point la forme du gouvernement américain, ce n'est point le caractère des populations qui sont antipathiques au progrès des lettres et à la culture des arts. Aux obstacles que nous avons déja cités, nous pouvons en ajouter d'autres. Le premier et le plus sérieux de tous est l'œuvre même que le peuple américain a reçu mission d'accomplir, œuvre de conquête pacifique mais sans haleine. Or les arts sont un besoin pour les nations arrivées à l'apogée de la civilisation, et qui peuvent alors même au milieu des troubles et des désordres passagers, les voir fleurir et prospérer encore ; mais ils seraient une entrave pour celles qui doivent chaque jour travailler à répandre cette civilisation ; qui ont devant elles et tout autour d'elles, des déserts à peupler, des nations nouvelles à initier aux bienfaits d'une liberté régulière. Eh bien ! telle est la situation constante de l'Amérique, calme devant les populations déjà aguerries et initiées aux grands mystères de la démocratie, mais toujours sur le qui-vive vis-à-vis des populations neuves et dont la turbulence a besoin d'être surveillée.

XAVIER EYMA.

Digitized by Google

MARIANNIC.

En 1842, j'allais de St-Malo au village de Ploer-neck, qui n'en est guère éloigné que de quatre lieues. C'était au mois de mai; il faisait un temps magnifique, et autant pour me délasser d'une longue route faite dans un de ces pesants véhicules appelés, sans doute par antiphrase, du nom insidieux de *diligences*, que pour jouir à mon aise de la vue des sites plus ou moins pittoresques que la nature pourrait avoir déroulés le long de mon chemin, je m'étais décidé à faire ce petit voyage à pied. Parti dès le point du jour, j'étais arrivé sans trop me presser, vers les dix heures du matin, en vue du modeste clocher de Ploer-neck. Ce n'est pas à dire pour cela que j'étais au terme de ma course, trois bons quarts de lieue m'en séparaient encore, et avant de l'atteindre il me fallait passer sous une vieille tour en ruine qu'on eût pu croire toujours au moment de s'écrouler sur les passants, tant elle semblait sérieusement attaquée par l'action destructive du temps et des éléments combinés. Et pourtant, cette tour si vieille, si chancelante en apparance, il y avait nombre d'années qu'elle durait ainsi; personne n'aurait pu dire à quel château, à quelle noble famille elle avait appartenu. Les chroniques les plus anciennes se taisaient à cet égard. Tout ce qu'on en savait, c'est qu'on l'avait toujours vue aussi vieille et aussi délabrée, sans qu'un siècle de plus ou de moins parût rien changer à sa décrépitude. Elle était connue de temps immémorial sous le nom de la Tour du Diable. Pourquoi? Personne ne le savait. En attendant, elle servait de refuge aux chauves-souris, aux hiboux et aux oiseaux de proie. Tel était le respect mêlé de crainte superstitieuse qu'elle inspirait aux paysans bretons, que pas un n'aurait osé en arracher une pierre ou même ramasser une de celles que le temps avait déracinées et precipitées du faîte pour les amonceler à sa base. Les antiquaires qui, com-

Digitized by Google

me en sait, ne se trompent jamais, s'accordaient généralement à reconnaître que ce devait être une construction romaine, à moins pourtant que ce ne fût une construction celtique, si toutefois elle n'avait pas réellement eu le diable pour architecte, comme son nom semblait l'indiquer.

Ces détails, que j'appris plus tard, je les ignorais complètement alors, et je hâtais le pas pour contempler de plus près ce curieux débris d'un passé si ancien qu'il n'a pas laissé de trace dans le souvenir des hommes. Quand je fus à quelque distance, j'aperçus, dans une espèce de niche formée par l'agglomération des débris, une femme qui berçait un enfant au bruit d'une chanson plaintive et monotone ; elle était vêtue bizarrement d'oripeaux usés et flétris, et ses cheveux étaient entremêlés d'une infinité de plumes de coq de différentes couleurs. Elle était jeune encore, et son visage, hâlé par le soleil et sillonné de rides précoces, laissait apercevoir les traces d'une grande beauté, et elle chantait toujours en berçant son enfant avec le même air plaintif et monotone. Cette singulière créature piqua vivement ma curiosité. Un instant je m'imaginai que c'était quelque bohémienne momentanément séparée du reste de sa bande. Un examen plus sérieux me convainquit que je m'étais trompé. Ses traits fins et délicats portaient l'empreinte du type breton à un dégré si évident, qu'il était impossible de s'y méprendre, et elle continuait de bercer son enfant avec le même refrain monotone et triste. Elle semblait chanter comme une horloge va, par le jeu régulier d'un ressort, sans que sa volonté parût y être pour rien ; ses yeux erraient dans le vague sans se fixer à aucun objet ; évidemment l'intelligence n'était plus là pour les éclairer de son rayon lumineux. Cette femme était folle. J'étais encore à faire ces réflexions, quand je fus rejoint par un vieux paysan, qui, me voyant occupé à considérer la pauvre insensée, s'arrêta près de moi en me saluant avec courtoisie. — Pauvre Mariannic, dit-il, comme en se parlant à lui-même, c'était voilà dix ans la plus belle fille qu'on pût voir à la ronde, et maintenant !... et le vieux breton essuya furtivement une larme égarée dans les plis de sa joue ridée. — Mariannic, dit-il en s'adressant à la folle, ma pauvre Mariannic, ne reconnaissez-vous plus votre voisin ? — Sans répondre à la question : — Ma fille, ma fille, dit Mariannic, je l'ai retrouvée, et de peur de la perdre encore, je ne la quitte plus. Si vous saviez comme elle est belle ! mais vous me la prendriez, vous ne la verrez pas ; et, serrant avec frénésie ce qu'elle tenait dans ses bras, elle reprit sa chanson un moment interrompue. — Pauvre femme ! dit le vieux breton, je ne puis la voir sans qu'elle me fende le cœur. Et il se remit en route, et je marchai à côté de lui.

Digitized by Google

Après quelques moments d'un silence donné sans doute aux souvenirs que cette rencontre avait ravivés chez lui : — Ah ! monsieur, me dit-il, c'est une histoire bien triste, que celle de l'événement qui a causé la folie de Mariannic. Nous avons vingt minutes de marche avant d'arriver au village ; si je ne craignais de vous ennuyer de mon bavardage, je vous la raconterais. Le paysan grillait de me conter cette histoire, je n'étais pas fâché de l'entendre ; il commença ainsi :

Voilà dix ans, Mariannic était la plus belle fille de Ploer-neck et des environs, comme je crois avoir déjà eu l'honneur de vous le dire. Bien qu'elle passât pour aimer un peu les beaux ajustements, il n'y avait pas le plus petit mot à reprendre à sa conduite, et comme elle était la fille du magister du village, son père lui avait enseigné tout ce qu'il savait, ce n'est peut-être pas beaucoup dire ; mais enfin, Mariannic n'en laissait pas que d'être un peu fiérote. Quand elle fut en age d'être mariée, il lui vint des amoureux de quatre ou cinq lieues à la ronde ; car, outre les beaux yeux de la jeune fille, il y avait encore les écus de son père, qui, sans doute, étaient aussi pour quelque chose dans l'empressement des épouseurs car le magister était un homme fort à son aise. Ne pouvant les épouser tous, Mariannic se fit un peu désirer, comme si elle était embarrassée de faire un choix ; mais le fait est qu'elle aimait un gars de chez nous, Simon Clémadeuc, un beau et brave garçon travaillant à lui seul comme quatre, et aimant Mariannic pour elle bien plus que pour l'héritage que son père devait lui laisser. Ce n'était pas le plus riche, mais même parmi les plus riches elle eût difficilement fait un meilleur choix. Le magister se fit un peu tirer l'oreille pour donner son consentement ; mais comme il n'avait qu'elle d'enfant, il finit par céder, et fit même la chose d'assez bonne grâce.

Les jeunes gens allèrent demeurer dans une petite maison que possédait le marié à l'entrée du village et que vous pourrez voir en arrivant : ce n'est pas un palais, mais un vieil orme l'ombrage et la rivière coule à quelques pas de la porte, et de temps en temps le paysage s'accidente de quelque brave pêcheur à la ligne. C'était autant qu'il en fallait pour être heureux à des gens simples, naïfs et surtout amoureux, et ma foi ! je crois qu'ils le furent autant qu'il est possible de l'être en ce bas monde avec une bonne conscience et la satisfaction du cœur. Ils travaillaient tous les deux du matin au soir à exploiter de leur mieux les quelques champs dont Simon avait hérité de ses parents, ainsi que ceux que Mariannic lui avait apportées en dot. C'était plaisir à la voir, avec son petit bonnet sur le coin de l'oreille, au milieu d'une basse-cour

Digitized by Google

convenablement peuplée de poules, de canards et même de dindons, distribuant à pleines mains l'orge à ses pensionnaires emplumés, tandis qu'un maître porc se régalait gravement de quelques plantes marécageuses qui croissaient près d'une mare à fumier. Elle était si vive, si fraîche, si rieuse, que moi, qui étais son voisin, je ne pouvais la regarder sans me croire tout d'un coup rajeuni de dix ans. Ce bonheur ne laissait pas que de leur faire des envieux. Il y a des gens qui ne peuvent pardonner aux autres d'être jeunes, beaux et heureux, comme si la prospérité de leurs voisins leur ôtait quelque chose de la leur. Enfin, que voulez-vous? il faut prendre les hommes comme ils sont et le temps comme il vient, dit un vieux proverbe. C'est ce que Simon et sa femme faisaient gaiement, tâchant de s'arranger de tout le moins mal possible.

Au bout d'un an de mariage, Mariannic mit au monde une fille. De mémoire de sage-femme on n'avait vu si gentille petite créature; le père et la mère en raffolèrent tout de suite et leur bonheur s'en accrut encore, quoique cela semblât bien difficile. Les envieux faillirent en crever de jalousie. Quand Mariannic fut relevée de ses couches, elle se mit à habiller sa fille d'une façon si merveilleuse qu'on disait dans le pays que, quand c'eût été l'enfant d'une marquise, elle n'eût pas eu de plus beaux affiquets, et cela fit jaser. C'était comme une procession de commères chez Simon, rien que pour voir sa fille; car à peine étaient-elles sorties qu'elles laissaient trotter leur langue d'une façon peu charitable. Mariannic, aux oreilles de qui les mauvais propos revinrent, riposta peut-être un peu durement. Elle avait la langue bien pendue, notre Mariannic, elle ne se fit pas faute d'user de représailles envers ses bonnes amies les jeunes femmes dont les enfants étaient moins beaux et moins bien attifés que le sien. Il fallait la voir le dimanche quand elle se promenait avec sa fille sur les bras. On eût, ma foi! dit, tant elle avait l'air fier et tant elle marchait gravement, qu'elle portait un saint sacrement ou au moins l'enfant d'une princesse. Les petits grands airs de Mariannic frappèrent jusqu'à notre curé, un bon vieux prêtre qui l'avait baptisée, et cela vint au point qu'un jour il crut devoir lui donner un avertissement paternel. — Mariannic, lui dit-il, c'est bien d'aimer son enfant, mais il n'en faut faire ni son idole ni son dieu. Celui qui vous l'a donné pourrait également vous le reprendre; n'en soyez donc pas si fière, ma fille, nous ne sommes tous que cendre et que poussière; il n'y a rien là dont nous puissions nous enorgueillir. Que cette poussière, qui sert d'enveloppe à notre âme, soit arrangée d'une manière plus ou moins agréable

Digitized by Google

à l'œil, n'en soyons pas trop fiers non plus, ma fille. Dieu, d'un mot, peut rappeler notre âme à lui et dissiper d'un souffle cette poussière qui vous rend si vaine.— Mariannic reçut la leçon en femme que l'amour maternel pouvait bien aveugler un moment, mais à laquelle il n'avait pas fait perdre la raison. Elle comprit tout ce qu'il y avait de ridicule ostentation dans sa manière d'agir. Elle n'en aima pas moins sa fille, mais elle n'affecta plus de l'habiller avec une recherche qui n'était pas en rapport avec la médiocrité de sa fortune. Cependant, quoi qu'elle fît pour réparer la faute où l'avait entraînée un léger accès de vanité, on s'en souvint dans le village et on lui en garda une sourde rancune, comme il apparut plus tard. Pardonnez-moi, me dit le vieux Breton, ces détails préliminaires; ils ne sont pas entièrement inutiles à l'intelligence complète de ce qui me reste à vous raconter.

Tous ces bruits de village avaient cessé. Mariannic commençait à s'enivrer des premiers sourires de sa fille; elle était bien heureuse et Simon aussi, quand un affreux événement vint jeter le désespoir dans cette maison si gaie qu'on eût dit un nid qui chantait au bord de la rivière. C'était un dimanche. Le magister, Simon et moi, nous étions partis dès le matin pour Saint-Malo où nous avions quelques affaires, et nous ne devions rentrer que dans la soirée. Il faisait un temps superbe, et Mariannic s'était mise auprès de sa porte à l'ombre du grand orme, et elle se préparait à habiller sa fille, quand elle s'aperçut qu'il lui manquait quelque chose. Comme il faisait un beau soleil, elle déposa l'enfant et ses langes sur le gazon et rentra chez elle pour y prendre ce qu'elle avait oublié. Elle s'en revenait, quand un cri aigu se fit entendre; elle se hâta d'accourir; son premier coup d'œil fut pour la place où elle avait laissé l'enfant: elle était vide, l'enfant avait disparu. Mariannic sentit un coup la frapper au cœur; elle leva instinctivement les yeux au ciel, et elle aperçut un aigle de mer qui s'envolait en emportant son enfant dans ses serres. C'était quelques moments avant la messe: le curé et un certain nombre de ses paroissiens causaient devant la porte de l'église. L'aigle passa au-dessus d'eux avec sa proie et jeta le trouble et l'effroi dans la paisible assemblée. Un moment chaque mère craignit pour son enfant; mais presqu'en même temps on vit accourir Mariannic, pâle, égarée, et criant comme une folle: Mon enfant! sauvez mon enfant! et se jetant à genoux devant le curé et les hommes qui étaient là, elle leur répétait en se tordant de désespoir: Ma fille! sauvez ma fille! C'était un spectacle à fendre le cœur; mais, hélas! que faire en pareille circonstance? Les plus raisonnables y perdaient la tête. Quelques-uns par-

Digitized by Google

lèrent de tirer un coup de fusil à l'oiseau ravisseur ; mais on pouvait aussi bien tuer l'enfant que l'aigle; dans le cas même où l'on eût été sûr d'atteindre l'oiseau seul, l'enfant n'eût-il pas été brisé dans la chute? L'aigle plana un instant sur le village, où tout le monde put le voir avec l'enfant de Mariannic dans ses serres robustes et acérées; puis il prit la direction de la Tour du Diable, sur le sommet de laquelle on le vit de loin s'arrêter.

Peut-être si nous eussions été là, Simon et moi, le malheur n'eût-il pas été sans remède; peut-être qu'avec de la résolution et de la promptitude on eût pu atteindre le faîte de la tour assez à temps pour arracher l'enfant encore vivant des ongles de l'aigle. Malheureusement, nous n'y étions pas ; les habitants du village, indécis et incertains, parlaient beaucoup et n'agissaient pas. La tour n'était pas facile à escalader et aucun d'eux n'était frappé d'assez près pour prendre une généreuse initiative. Quelques vieilles femmes allaient même jusqu'à insinuer tout bas que Mariannic aimait trop sa fille et que c'était une punition de Dieu. Les jeunes femmes, celles dont les maris auraient pu monter sur la tour, faisaient semblant de pleurer et ne voulaient pas qu'ils s'exposassent. Bref, on perdit un temps précieux. Il fallut que notre vieux curé menaçât d'y aller monter lui-même si personne ne voulait le faire. Enfin, on se mit à l'œuvre, mais avec lenteur et indifférence ; on se munit de cordes et d'échelles et l'on partit. Après un temps considérable perdu encore sur les lieux à organiser l'escalade de la tour, un de nos gars parvint enfin à se hisser sur le sommet. Mais, hélas ! il était trop tard, de l'enfant de Mariannic il ne restait plus qu'une chose informe et ensanglantée. L'aigle et une nichée d'aiglons en avaient horriblement déchiré les membres et fouillé les entrailles. Ce fut pour tous les habitants un objet d'épouvante et de pitié. On remporta ses tristes débris pour les déposer en terre sainte ; l'aigle et ses petits furent tués à coups de fusil, mais un irréparable malheur avait eu lieu et ce ne devait pas être le seul. Quand Mariannic, que l'espérance avait soutenue jusque-là, vit les restes de son enfant, elle eut une crise nerveuse effrayante ; quatre hommes vigoureux avaient toutes les peines du monde à la contenir ; elle voulait se briser la tête contre les murs de la tour; on la remporta chez elle, dans le même état, et le soir, quand nous arrivâmes de Saint-Malo où l'on avait envoyé un exprès pour hâter le retour de Simon, la crise continuait encore. Elle dura trois jours et trois nuits sans discontinuer ; il fallut que tout ce que la nature avait mis en elle de force et de jeunesse fût épuisé. Alors la crise nerveuse cessa, et Mariannic tomba dans une torpeur léthargique à laquelle on

Digitized by Google

crut que la mort allait succéder. Pourtant, il n'en fut pas ainsi; peu à peu la vie se ranima en elle, mais non la raison; la secousse avait été trop violente; elle avait sans doute rompu les voies invisibles qui font communiquer l'âme avec le corps. Simon faillit mourir du chagrin que lui causa le double malheur qui le frappait ainsi coup sur coup. Il voulut abandonner son pays, où l'égoïsme public lui avait pour ainsi dire marchandé une aide sympathique dans une circonstance où avec un peu de cœur et de résolution on eût pu prévenir bien des maux. Le curé et le vieux magister qui ne voulait pas se séparer de sa fille, ainsi que moi qui l'aime presque comme mon enfant, nous avons tant fait auprès de lui qu'il consentit à rester. Depuis ce temps, la pauvre Mariannic, sur laquelle on a essayé une infinité de remèdes qui n'ont pas réussi, ne vit plus que de la vie du corps.

Un seul sentiment a survécu en elle, c'est l'amour de son enfant; elle a enveloppé un paquet de linge avec les vêtements de sa fille et elle vient tous les jours au lieu où vous l'avez vue. Depuis bientôt dix ans elle berce cet enfant imaginaire, au bruit de la même chanson. Pauvre Marianic! sa folie a cela de bon, qu'elle la rend presque heureuse; mais son mari.... mais son père qui est mort de douleur! — Nous entrions dans le village : tenez, me dit mon compagnon, voici la maison de Mariannic, ce n'est plus un nid d'amour et de chansons comme autrefois, c'est une tombe qui n'abrite plus que deux cadavres, l'un est mort par le cœur et l'autre par l'intelligence. — Comme nous passions devant la porte, je vis sortir une espèce de spectre vivant. — C'est Simon, me dit tout bas mon compagnon de route. — Et quoiqu'il ne me vît pas, je me découvris devant lui, comme on le fait devant un mort qui passe; et le cœur oppressé du récit douloureux que je venais d'entendre, je gagnai tristement la maison où j'étais attendu.

AUGUSTE DE VAUCELLE.

Digitized by Google

ORIGINES DE LA MUSIQUE.

L'origine de la musique remonte aux commencements de la poésie. Dès qu'il eut trouvé un rhythme à son langage, l'homme essaya de l'accompagner par les différentes intonations de la voix, et par le bruit cadencé d'instruments à percussion, à cordes et à vent.

Sans doute, entre la musique primitive et la musique à laquelle nos oreilles sont accoutumées, il y a toute la distance qui peut séparer une bonne exécution des œuvres de Rossini, et un discordant charivari. Mais si nous tenons compte des premières tentatives de l'esprit humain, nous devrons signaler, avec reconnaissance, dans le grossier *plectrum* tirant des sons rauques de plusieurs cordes tendues, un lointain acheminement vers l'archet de Paganini.

Si l'on en croyait Diodore de Sicile, l'enseignement de la musique daterait d'un certain Bardus qui, à une époque fort éloignée, eut fait fleurir les arts chez les Gaulois. Le désir de trouver une origine précise à toutes choses tourmentait les historiens grecs ; mais leurs récits touchant les siècles primitifs sont confondus par la plus simple critique. Comment supposer des écoles de musique chez un peuple à peine formé en société, et qui n'avait pas seulement d'école d'écriture ?

Une conjecture raisonnable, c'est que le jour où les Gaulois furent réunis en famille, en tribus, en confédération, et commencèrent à avoir un culte, des cérémomies, des fêtes publiques et des traditions, ce jour-là une musique ou plutôt des tentatives de musique religieuse et nationale se produisirent.

Avant même l'introduction du druidisme en Gaule, des bardes aux chants guerriers, s'accompagnant de la *rote*, petite cithare

Digitized by Google

pareille à celle des Grecs du temps d'Homère, suivaient les chefs au combat, les encourageaient par le récit d'anciens exploits, leur faisaient entrevoir un grand avenir, puis revenaient avec eux dans la tribu pour escorter leur triomphe ou leurs funérailles, car la mort d'un guerrier demeurait obscure si le chant du barde ne jetait sur sa tombe un lustre de gloire ; ce dont témoigne le poète Lucain lorsqu'il dit : » O vous qui envoyez à l'immortalité le nom et les âmes de ceux qui sont morts vaillamment, bardes, vous avez fait entendre des chants nombreux ! » Le druidisme donnait un caractère plus imposant encore au rôle des bardes. L'ancien polythéisme gaulois, simple et grossier, n'était guère inspirateur de cérémonies et de chants : le druidisme, au contraire, arrivant tout formé avec un sacerdoce puissant, des pratiques nombreuses, des traditions sacrées, assignait aux bardes les fonctions de rapsodes, de dépositaires des hymnes religieux, et leur faisait partager avec les druidesses le rôle important de devins.

Aucune fête nationale, aucun sacrifice, aucune assemblée de druides, aucune élection de chefs, n'avait lieu sans leur participation.

Si les chants et les traditions druidiques avaient, comme on le pense, une origine orientale, la musique adaptée aux hymnes religieux devait être fixée dès longtemps et d'une manière invariable, de sorte que les bardes ne pouvaient y rien ajouter ; mais ils composaient des chants nouveaux au sujet d'événements extraordinaires, de mariages, de fêtes de famille, de repas hospitaliers. Ils accompagnaient aussi les danses en frappant sur des boucliers sonores appendus aux chênes séculaires.

Ainsi, les bardes nous apparaissent dans toutes les circonstances publiques et privées de la vie sociale des Gaulois.

Diodore de Sicile constate leur influence morale : » Ils jouissaient, dit-il, d'une si grande considération, que leur présence et leurs exhortations arrêtaient quelquefois des armées prêtes à en venir aux mains... A l'harmonie touchante de leurs cithares, les passions les plus sauvages s'apaisaient comme les bêtes féroces aux charmes des magiciens.

Les chants gaëliques attribués au barde Ossian, dont la forme est apocryphe, mais dont le fond est une peinture exacte des mœurs et du caractère des anciens peuples du Nord, témoignent, dans plusieurs endroits, de l'action salutaire de la musique sur ces demi sauvages que n'avait pas encore atteints la corruption romaine :

« La douce mélodie des chants, y est-il dit, attendrit et char-

Digitized by Google

me les âmes; ils sont comme la vapeur qui s'élève du sein d'un lac, et se répand dans la vallée silencieuse. »

Le rôle important des bardes y est souvent exalté :

« Les bardes sont les chantres de la renommée, et leurs voix retentiront dans l'avenir.

« Ils ne doivent pas courtiser la tyrannie, encenser la lâcheté : »

« Si la lance d'un guerrier est teinte du sang d'un ennemi humilié, les bardes ne placent point son nom dans leurs chants, et les héros se détournent quand son âme sans honneur monte vers le palais aérien. »

Cette noble profession dégénéra peu à peu sous l'action envahissante des mœurs étrangères ; les bardes devinrent courtisans et parasites. Un voyageur grec qui visita la Gaule un peu avant l'occupation romaine, Posidonius, rapporte un fait qui constate cette dégradation.

Un chef opulent des Arvernes, Luern, traînait à sa suite un certain nombre de bardes, signe de haute puissance aux yeux des Gaulois : un jour qu'il venait de donner un grand festin, l'un d'eux arrivant trop tard, aperçut Luern déjà monté dans son char et s'éloignant ; le barde court après lui, et s'accompagnant de la *rote*, fait entendre une complainte sur sa mauvaise chance ; le chef arverne qui sait comment on apaise les bardes de son temps lui jette une poignée d'or ; le barde la ramasse, puis continuant à suivre le char de son généreux patron, chante sur un ton plus gai : « O seigneur, l'or germe sur tes pas, et le bonheur des hommes naît sur ton passage. »

Ainsi les bardes n'eurent bientôt plus d'éloges que pour ceux dont la prodigalité payait leur zèle avec des festins et leurs chants avec de l'or : aussi, lorsque l'invasion romaine pourchassa les druides jusque dans les forêts de l'Armorique, leur dernier refuge, on vit peu de bardes se dévouer à suivre leur mauvaise fortune.

Amis des pompes, des fêtes, et des joyeux repas, ils préférèrent sans doute se mêler aux histrions et aux ménétriers grecs et romains, qui à la suite des conquérants se fixèrent dans les principales villes du midi de la Gaule ; mais leurs voix et leurs cithares se perdirent au milieu des harmonies nouvelles qu'un art plus perfectionné vint faire entendre à la Gaule ; aussi n'apparaissent-ils plus dans notre histoire, et quant à leurs chants et à leurs traditions que l'écriture n'avait pas consacrées, les légendes populaires ne nous en ont transmis que de vagues souvenirs.

Une nouvelle ère brilla pour la musique en Gaule ; des chants et des instruments nombreux retentirent au milieu des arènes et

Digitized by Google

sur les théâtres de Narbonne, d'Arles, de Nîmes, de Lyon, de Marseille et autres. Si les mœurs y perdirent un peu, l'art y gagna beaucoup, jusqu'au jour où les mœurs reprendront le dessus avec le christianisme; car la musique païenne n'a fleuri que pendant quatre siècles au plus en Gaule, mais elle y a laissé de son passage des marques brillantes dont il faut tenir compte.

A côté des écoles de rhétorique et de grammaire, ouvertes dans plusieurs villes de la Gaule par la munificence des empereurs, brillèrent des écoles d'art, où la musique ne fut pas oubliée. On parle entre autres, d'une sorte d'académie des arts fondée à Lyon, par Auguste, où les artistes de Rome vinrent déployer leurs talents et former des élèves.

Les professeurs de langues enseignaient eux-mêmes les principes élémentaires de la musique. Quintilien disait que sans un peu de musique un maître de grammaire ne saurait être parfait dans son art, puisqu'il avait à donner des leçons sur les mesures et sur les rhythmes. Ainsi, la musique faisant partie de l'éducation romaine, entra naturellement avec elle dans nos premières écoles.

L'empereur Tibère, par une velléité de rigorisme qui lui allait mal, attribuant aux arts une corruption qu'il eût mieux fait d'attribuer à la tyrannie, publia un édit somptuaire par lequel les acteurs et les musiciens, entre autres, durent porter loin de Rome l'exercice de leurs professions. Nul doute que beaucoup d'entre eux cherchèrent un refuge dans nos principales villes et y développèrent le goût des représentations théâtrales et de la musique.

Dès cette époque, en effet, ces villes commencèrent à rivaliser avec Rome elle-même de pompes et de splendeur; des cirques s'ouvrirent, des théâtres s'élevèrent où retentirent de nombreuses fanfares.

Salvien, prêtre de Marseille, s'élevant contre la licence des représentations scéniques de son temps, désigne l'endroit où elles avaient lieu par le mot *odeum* (d'où odéon): c'était une espèce de tribune où l'on chantait et où l'on jouait de toutes sortes d'instruments.

L'empereur Caligula favorisa beaucoup les artistes, en appela un grand nombre auprès de lui, et augmenta l'académie de Lyon. Cette ville fut encore favorisée par les honteuses prodigalités de Néron, lequel faisant du trône impérial un tréteau de baladin, y disputait la palme aux mauvais comédiens de son temps; mais d'un autre côté il encouragea beaucoup l'art musical, qu'il pratiqua lui-même en artiste consommé.

Digitized by Google

Les instruments portés en Gaule avec la domination romaine étaient presque tous d'origine grecque; les Romains peu novateurs dans les arts, les cultivaient et les propageaient tels qu'ils les avaient pris à l'Orient; et l'on peut dire que s'ils ont conquis la Grèce à leurs institutions, celle-ci les a conquis à ses mœurs et à sa culture.

Les instruments à percussion que nous savons avoir été en usage dans la Gaule romaine étaient: les cymbales, qui pour la forme différaient peu des cymbales de nos jours; les *crotales*, au son bruyant desquels dansaient les courtisanes; le *sistre* ovale, d'origine égyptienne, fait en lames de différents métaux, de petits tambourins entourés de sonnettes et de plaques de métal, dont l'usage s'est conservé en Italie et en France, surtout dans les pays basques, d'où le nom de tambours de basques.

Les principaux instruments à corde étaient: le *barbiton*, le *tétracorde* et plus tard l'*octacorde;* c'est à la division des sons par le tétracorde grec que la musique moderne emprunta son systême diatonique.

Le *psalterion*, qui avait dix cordes et se touchait avec le *plectrum*; on nommait la chanteuse qui s'accompagnait *psaltrice*. Il y avait une espèce de cithare à deux cordes formant un carré qui allait toujours en diminuant. Je ne crois pas qu'on ait pu en tirer un grand parti musical.

Les cordes de ces instruments étaient de lin fortement tendu.

On comptait parmi les instruments à vent, la corne d'uroch, dont l'usage a dû être fort ancien dans le nord de la Gaule, où la chasse de l'uroch était pleine de danger et de gloire; le *buccin* marin, grosse coquille percée à la partie inférieure; le *sifflet* de *Pan*, espèce de trompette large par le bas; des trompettes droites et des trompettes recourbées; les premières servaient dans les combats; les secondes, appelées *litui*, étaient spécialement consacrées à la cavalerie pour sonner les charges et accompagner les pompes triomphales.

Les hommes qui sonnaient de la trompette s'appliquaient à la bouche une espèce de mentonnière de cuir, percée aux lévres, appelée périthète, qui en comprimant leurs joues, les rendait plus maîtres de leur haleine.

L'instrument le plus en usage à cette époque, était la flûte, dont les formes varièrent à l'infini.

On appelait *zeugos* la flûte simple, droite ou courbe, longue ou petite, percée dans l'origine de quatre ou cinq trous, elle en eut dans la suite un assez grand nombre pour lui faire donner le nom de *multifora*. On se servait de plusieurs flûtes simples à la

Digitized by Google

fois, l'une rendant des sons graves, l'autre des sons aigus. Pour en simplifier l'usage on imagina la flûte double, en adaptant à une seule embouchure deux flûtes simples égales ou inégales.

Les joueurs de flûtes se servaient aussi du périthète.

Pline dit qu'on faisait de son temps des flûtes en argent, parce qu'elles conservaient mieux leurs intonations que les flûtes en roseau ou en bois; cette observation de Pline nous prouve que les anciens n'avaient pas trouvé le bois propre à cet instrument.

La flûte figurait dans toutes les cérémonies publiques, au théâtre et aux temples. Le jour de la fête de Cybèle, que la ville d'Autun honorait comme l'une de ses divinités tutélaires, la déesse était promenée sur un char, dans les rues, au son de la flûte phrygienne et des cymbales, au milieu des danses frénétiques des prêtres et des acclamations de la foule.

Elle était encore employée dans les funérailles, de là ce proverbe: *Jam licet ad tibicines mittas*, il faut aller chercher les joueurs de flûte, pour dire qu'une personne va mourir.

Un instrument qui a conservé sa forme première, la musette de nos montagnards, la *tibia auricularis* des Gallo-Romains, est un débris curieux mais discordant de notre ancienne instrumentation.

Le chalumeau, *fistula*, dont le nombre de tuyaux a varié depuis, en avait alors sept au plus.

On voit sur les vases antiques qui remontent à l'époque gallo-romaine une quantité d'instruments aux formes variées et bizarres. On a cherché inutilement à spécifier leur usage: ce sont des peintures fantastiques dans le genre des fleurs dont les artistes ornaient ces vases; on s'égarerait dans de vaines suppositions si on y attachait plus d'importance.

Quant à la notation de la musique chez les Gallo-Romains, nous n'en possédons aucun monument; on peut assurer toutefois qu'avec la musique grecque, les Romains ont introduit en Gaule la notation grecque. Elle se faisait par des lettres placées horizontalement et en différents sens, sur les paroles; le mouvement était naturellement réglé par les syllabes brèves ou longues des mots grecs et latins.

Rien ne fut alors changé à ce système imparfait; car les Gaulois n'ont pas plus innové en musique qu'en architecture. Sans doute, au milieu des fêtes nationales et religieuses de nos grandes villes d'alors, quelques chants nouveaux, inspirés par la circonstance, ont pu se faire entendre et varier la monotonie des motifs grecs, mais rien ne nous en a été transmis pous nous en faire apprécier la valeur. Il y avait cependant bien du chemin à par-

Digitized by Google

courir avant d'arriver à une harmonie satisfaisante. Les Grecs, dit Kalkbrenner, ne croyaient pas que la musique instrumentale pût jamais devenir autre chose qu'une imitation froide et uniforme de la musique vocale.

Les Barbares, que touchaient fort peu les chants efféminés et les fanfares bruyantes des Gallo-Romains, balayèrent dans leurs courses dévastatrices les cirques, les théâtres, les arts et les artistes. De son côté, le christianisme répudiant tout ce qui pouvait rappeler les magnificences de l'art païen, donna la main aux barbares pour en abolir les derniers vestiges. La musique instrumentale surtout fut l'objet d'interdictions et d'anathèmes fréquents ; on ne la permit pas même dans les fêtes de famille. Toutefois, malgré les défenses épiscopales, elle se conserva dans les noces avec la danse, dont elle était la compagne inséparable.

La musique vocale fut tolérée à condition de se dépouiller de ses allures frivoles, et d'affecter un caractère grave et religieux ; elle gagna beaucoup à cette transformation. Déjà en usage au troisième siècle dans l'Eglise d'Orient, elle ne pénétra réellement dans l'Eglise des Gaules qu'au quatrième siècle, époque où le christianisme commença à devenir chez nous religion dominante. Cependant les communautés religieuses existant d'une manière ostensible ou cachée selon les époques et les empereurs, chantaient déjà en chœur et sans accompagnement d'instruments, les hymnes de saint Ambroise.

Or, qu'étaient ces hymnes ? Des paroles adaptées à des motifs grecs. C'est ainsi que l'*O filii*, le *Jam satis*, les *litanies* et une foule de *noëls*, mélodies d'origine orientale, sont encore chantées dans nos églises. L'air de l'hymne *Ut queant laxis* nous est arrivé par les Romains, qui l'avaient déjà appliqué, ainsi que beaucoup d'autres motifs grecs, à des odes d'Horace.

Plusieurs pères de l'Eglise constatent l'heureuse influence des chants religieux sur les peuples. Saint Ambroise lui-même en parle : « C'est dit-il, un puissant lien d'unité que toute une multitude de peuple ne formant qu'un grand chœur. » Il compare le mélange de voix d'hommes, de femmes et de jeunes filles, au concert mélodieux des vagues.

C'est ainsi que nous sont parvenues, à l'ombre du sanctuaire, quelques mélodies de l'antique Orient, et le goût éclairé qui présida au choix de saint Ambroise nous permet de croire que ce furent les plus originales et les plus aimées.

MARTIN (DE PARIS).

Digitized by Google

LA DERNIÈRE PAGE.

ALBUM DE Mlle L. G.

Le livre est achevé ; — sur la dernière page
Un seul nom peut encor signer un dernier vœu ;
Que ce nom soit le mien, tracé comme un présage,
Où tout ce qui finit s'inscrit comme un adieu...

Car, il n'est pas d'adieu pour l'âge d'espérance
Dont aucune douleur n'a terni le miroir,
Où le jour qui s'éteint, au jour qui recommence
Lègue dans un sourire un seul mot : — au revoir !

Conservez ces feuillets dont aujourd'hui la trace
N'a pas assez vieilli pour être un souvenir,
Dans ce recueil béni qui n'est qu'une préface
Heureuse, aux jours heureux qu'amène l'avenir ;

Qu'ils vous suivent partout.—C'est un riant cortège
Que tant de cœurs aimants attachés à vos pas ;
Et le bonheur sourit à celles que protège
L'amitié du seul âge où l'on ne mente pas !...

Puisse ainsi, dans le monde où vous entrez en reine,
Le temps ne vous garder que d'amoureux secrets ;
Puisse la vie en fleurs, pour votre âme sereine
N'avoir que des plaisirs, — et jamais de regrets.

Mais si, plus tard, des pleurs baignent votre paupière
Sous vos cils attristés ; — si pur que soit le jour,
Un nuage parfois passe sur la lumière
Comme un deuil sur le cœur, si doux que soit l'amour ;

Pour oublier le mal, demandez à ce livre
Les baumes de l'enfance, et les fleurs du sentier ;
Le bonheur renaîtra quand vous reviendrez vivre
Parmi les noms amis dont j'écris le dernier.

R. DE TROBRIAND.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

— I. —

INVASION DE L'ILE DE CUBE.

Une grande émotion a signalé cette quinzaine. Quelques jours ont suffi pour nous apprendre le départ d'une expédition préparée de longue main à la Nouvelle-Orléans pour l'invasion de l'île de Cube, — le débarquement de l'avant-garde, et la prise de possession de Cardenas par le général Lopez ; — enfin la déroute et la fuite des envahisseurs, dont le chef a trouvé moyen de se tirer d'affaire, en volant $50,000, et en abandonnant à la mort une partie de ses misérables compagnons.

Cela devait être, et il était impossible qu'il en fût autrement ; supposer qu'une poignée de vagabonds, gens de sac et de corde, iraient s'emparer de l'île de Cube, comme ils eussent pu faire d'un navire espagnol naviguant sans défiance dans ces mers, eût été une insulte au plus simple bon sens. Nous ne suivrons pas les journaux américains dans l'énuméré des faits qui passionnent encore en ce moment l'opinion publique. Les faits sont moins de notre ressort que les considérations morales, et c'est à ces dernières que nous voulons nous arrêter, pour en tirer un enseignement duquel nous regrettons de voir les esprits se préoccuper trop peu.

Depuis que cette question de l'invasion de Cuba, endormie pendant bien des mois, s'est réveillée tout-à-coup non plus comme une théorie spéculative, mais bien comme un fait en pleine voie d'accomplissement, un spectacle extraordinaire a été donné par la presse américaine, et un mal grave, profond, dangereux, s'est révélé à ce sujet dans l'expression de l'opinion publique aux Etats-Unis. Nous voulons parler du sorte de verdict d'acquittement donné assez généralement, dans le Sud surtout, à cette violation manifeste du droit international, à cet acte audacieux de piraterie consommé à la face du monde, en plein dix-neuvième siècle. Disons-le nettement et avec la franchise qui convient en pareil cas : c'est là une honte pour le peuple et peut-être même pour le gouvernement des Etats-Unis. La question n'est pas seulement telle que la posent encore quelques organes de la publicité dans le Nord, de savoir si la tentative était plus ou moins insensée, et si ses promoteurs encourent la responsabilité du sang versé *en vain* et de la mort de quelques malheureux aventuriers trompés et entrainés sans possibilité de succès dans les hasards mortels de ce funeste brigandage. Non ; quelqu'en fût le résultat, et l'île de Cube, ce qui était en dehors de toute possibilité, eût-elle passé sans coup férir dans l'Union Américaine, l'acte en lui-même n'en demeurerait pas moins la violation la plus flagrante du droit des gens, le mépris le plus audacieux de la foi nationale, et la plus odieuse insulte à la justice humaine.—Que quelques malheureux, rebuts sans feu ni lieu

Digitized by Google

de la guerre du Mexique, aient cherché aventure dans une équipée à main armée sur un territoire étranger et contrairement aux lois de leur pays, cela se peut concevoir ; mais que dans une nation telle que les Etats-Unis, ils aient pu rencontrer aide, sympathie et encouragements ; que des homme chargés dans la presse du sacerdoce de l'opinion publique, aient pu ouvertement et impudemment célébrer de tels actes et les appuyer de toute leur autorité, — voilà à coup sûr, ce qui dépasse toutes les prévisions.

Nous le répétons, c'est là, dans l'ordre moral et en dehors de toutes les considérations matérielles, un symptôme grave et dont les conséquences sont incalculables. C'est la consécration en principe du droit du plus fort, et la sanctification du vol à main armée. C'est en un mot la négation des principes fondamentaux sur lesquels repose tout l'édifice politique et social.

Du moment que l'intérêt matériel domine et absorbe toute autre considération, tous les états secondaires tombent sans recours à la merci des plus puissans. La curée est ouverte ; que chacun s'empare à sa convenance de l'objet de ses convoitises ; que les gouvernements se volent des peuples comme les bandits des troupeaux de moutons : — tandis que les Etats-Unis, sous prétexte de démocratie, envahissent les Antilles, que la Russie, sous prétexte d'autocratie, confisque Constantinople ; — le droit de la force est égal des deux côtés, et nous voilà revenus en plein à la barbarie des siècles passés.

Nous ne saurions admettre entièrement la distinction qu'on s'efforce d'établir ici entre le peuple et le gouvernement. Cette distinction qui existe ailleurs n'est guères soutenable aux Etats-Unis où le gouvernement n'est que le mandataire pur et simple du suffrage universel illimité. Le gouvernement administre, mais ne gouverne pas. Le peuple se gouverne lui-même, et c'est à nos yeux le plus beau, le plus grand des résultats de sa constitution. Mais le pouvoir exécutif avait entre les mains tous les moyens d'arrêter dès l'origine la mise à exécution de projets iniques dont, quoiqu'il puisse dire, il eut pu, s'il l'eut voulu, connaître l'existence. Il a eu l'insigne faiblesse, sinon de fermer les yeux, du moins de ne pas prendre les mesures préventives nécessaires pour mettre sa loyauté à couvert, et les ordres tardifs donnés après coup le laveront difficilement de cette tache et de sa négligence à donner à la nation et au monde un exemple courageux de haute moralité. On peut croire que, menacés d'impopularité, et craignant pour la conservation de leurs portefeuilles, les ministres aient préféré leur place lucrative à l'honneur d'une belle action. — Ce serait là un pitoyable calcul, et un oubli déplorable de leurs devoirs. Ce n'est pas ainsi qu'eussent agi les glorieux fondateurs de l'indépendance américaine, et si le pouvoir exécutif eut demandé aux pures inspirations du patriotisme, la ligne de conduite à suivre, toute la vie, tous les actes, toutes les paroles de Georges Washington étaient là pour répondre. Jamais cet homme illustre, ce modèle de la probité politique, cet infatigable défenseur de la justice et du droit, n'eut donné les capitulations de sa conscience pour gages à un besoin de popularité. Eussent-ils été condamnés d'ailleurs au tribunal peu infaillible de l'opinion publique, que c'eût été encore une bien autre gloire pour les ministres de tomber victimes du bon droit, au lieu de se soutenir à l'aide de tergiversations coupables.

Au-dessus des caprices ou des intérêts mobiles des majorités, il existe une loi immortelle et immuable, celle que Dieu a mise au cœur de l'honnête homme, et quelle que puisse être la sanction du mal par les passions humaines, elle ne saurait prévaloir contre la vendication divine en faveur du bien. Voilà ce qu'il faut dire et répéter bien haut, non pas seulement aux gouvernements absolus qui disposent à leur gré du sort des peuples, mais encore et surtout aux peuples libres qui s'égarent dans l'exercice de leur souveraineté.

Digitized by Google

II.

ÉLECTION DE M. EUGÈNE SUE.

Pour la seconde fois en six semaines la population de Paris vient de donner au gouvernement de M. Louis Bonaparte une sérieuse et importante leçon. Le candidat républicain de l'opposition vient d'être porté à l'Assemblée Nationale par une majorité de plus de huit mille voix. C'est la condamnation la plus éclatante de la politique déplorable où s'est engagé et où paraît devoir persister encore le pouvoir. En voyant les ministres de la République rentrer si aveuglément dans les mêmes errements où se sont successivement perdues deux monarchies, il faudrait désespérer à tout jamais de la bonne foi ou du bon sens des hommes qui gouvernent la France, si le suffrage universel n'était, dans ces circonstances extrêmes, une voie de salut contre de nouvelles révolutions. Nous sommes de ceux qui s'applaudissent sans restriction du résultat du dernier scrutin, non pour le nom en lui-même qui est sorti de l'urne, mais pour la signification qu'il emprunte en ce moment aux circonstances.

Par lui-même, M. Eugène Sue n'est rien qu'un romancier de plus d'imagination que de raison, et de plus de talent que de conscience. Grand faiseur de théories, grand rabâcheur de lieux-communs, il a perdu une partie de ses qualités d'écrivain en courant après la popularité socialiste, et pour avoir écrit dans son château des Bordes au milieu des recherches du luxe le plus raffiné de grandes phrases vides sur les misères du peuple, il n'est pas devenu pour cela plus profond politique ou plus grand homme d'Etat. A la Chambre, il est probable que son rôle personnel sera fort insignifiant, et que son pupitre de représentant lui servira plus d'une fois à écrire des pages de roman au bruit monotone des discoureurs secondaires. Mais, en dehors de l'homme, si l'on considère le candidat de l'opposition républicaine et socialiste, la thèse change, et son nom devient un symbole autour duquel sont venus se grouper tous les griefs que le peuple peut avec justice reprocher au pouvoir actuel. Il faut que ces griefs soient en effet bien réels pour avoir réuni sur un homme aussi impropre d'ailleurs au rôle politique qu'il est appelé à jouer, un nombre aussi considérable de suffrages. Si, après une semblable leçon, le gouvernement ne se désiste pas de sa politique antilibérale ; s'il ne met pas un terme aux mesures arbitraires qu'il ressucite partout, et aux efforts multipliés qu'il renouvelle sans cesse pour abattre en France le peu qui reste de liberté, nous rentrons de fait dans la situation de 1830 et celle de 1848 ; nous sommes sous le coup d'une nouvelle révolution. Comme alors, en effet, depuis l'élévation de M. Louis Bonaparte à la présidence de la République, toutes les libertés ont été atteintes ou supprimées violemment ; ce qu'on n'a pu obtenir par la sanction législative d'une majorité parlementaire, on l'a cherché par les tracasseries omnipotentes de la police. Le pouvoir représenté dans les divers ministères, par les commis du président, perd dans ses régions secondaires toute dignité et toute justice. La guerre déclarée à Paris par le préfet de police aux journaux de l'opposition ; ces distinctions autocratiques entre les feuilles qu'il est permis ou défendu de vendre, font rétrograder l'arbitraire au-delà des deux précédents gouvernements qui n'ont jamais au moins enveloppé dans les poursuites de la censure jusqu'aux gravures musicales en taille douce des chansons populaires. Partout où l'arbitraire se substitue de fait à la loi, il n'est, dans les monarchies, de recours qu'à l'insurrection, et c'est ainsi qu'ont éclaté sur nous deux révolutions successives. — Une troisième serait imminente aujourd'hui sans le suffrage universel. Mais, la main qui s'ouvre pour laisser tomber son vote dans l'urne ne se referme pas sur la

Digitized by Google

gâchette d'un fusil, et quand le peuple conserve encore son droit inaliénable de suffrage, il lui reste toujours un moyen de peser efficacement sur son gouvernement sans élever des barricades. — Vaincu dans les deux scrutins du 10 mars et du 28 avril, le parti républicain-socialiste n'eut peut-être pas assez compris cette vérité, et de nouvelles secousses eussent été à craindre. Vainqueur au contraire, il jugera de la valeur de l'arme légale dont il a fait un si heureux usage. Le calme profond dans lequel se sont accomplies ces deux dernières élections, prouve à quel point tous les esprits se rallient aux idées d'ordre et de tranquillité. — Toutes les provocations au désordre ont été tentées en pure perte par les agents du gouvernement condamné, et ce triomphe des mœurs vraiment constitutionnelles accompagne noblement celui des principes démocratiques. Nous saluons donc comme une victoire pour la France et pour la République le nom de Mr Eugène Sue proclamé comme représentant du peuple pour le département de la Seine, le 2 mai dernier, du haut du balcon de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

—— III. ——

NÉCROLOGIE. — JOHN R. RUGGLES.

Le *Crescent City* arrivé de Chagres samedi soir 25 courant, nous a apporté une douloureuse nouvelle qui aura de pénibles échos dans la ville de New-York. M. John R. Ruggles, fils aîné d'un des citoyens les plus connus et les plus justement estimés de notre ville, est mort à bord du steamer *Tenessee*, deux jours après avoir quitté Acapulco, des suites d'une violente inflammation d'entrailles. John Ruggles, dans toute la force d'une jeunesse florissante, n'eût jamais donné à craindre à ses nombreux amis une fin si déplorable et si prématurée. Mais chaque jour semble apporter quelque nouvelle confirmation de la vanité de toutes nos espérances et de l'incertitude de tous nos projets d'avenir. Voici un de nos amis qui achevait un brillant voyage à la fois de plaisir et d'instruction. Parti l'an dernier de New-York pour la Californie par l'Orégon, il avait traversé tout ce continent en compagnie d'un escadron de cavalerie régulière auquel une faveur particulière l'autorisait à se joindre. Réuni aux officiers dont son excellent caractère, son esprit animé et sa gaîté facile lui avaient fait autant d'amis, il avait égayé les bivouacs, partagé les fatigues et les jouissances de cette expédition militaire. De temps à autre, ses lettres nous revenaient contant ses aventures, ses impressions, ses espérances. Il regardait toujours devant lui dans la vie qui devait lui réserver plus dans l'avenir qu'elle ne lui avait encore donné dans le passé. Arrivé dans l'Orégon, il aspirait à la Californie ; parvenu dans la Californie au but de son voyage, il se sentait impatient du retour. Il anticipait sur les jours ; il songeait aux amis absents, à nous tous qui l'attendions ici, à tout ce qu'il nous raconterait de ce long et intéressant voyage ; à la place qu'il allait retrouver dans la maison paternelle ; aux caresses maternelles, aux joies de la famille. L'influence funeste du climat qui commençait dès lors à peser sur lui, hâtait son départ. — Il s'embarque,... et à sa dernière étape, il rencontre la mort ! Mort triste et désolée loin des siens, à bord d'un navire, au milieu de visages étrangers. Aura-t-il eu pour sépulture un coin isolé de quelque lande lointaine, ou les profondeurs inconnues de l'océan ? Qu'importe ? Où que soit sa dépouille mortelle, il laisse derrière lui des regrets qui honorent sa mémoire, et les souvenirs de sa vie trop tôt brisée vivront longtemps en dehors du cercle de famille où vient d'entrer une douleur que n'effaceront jamais ni le temps ni l'oubli.

C'est quelque chose d'amer et de décourageant que de se heurter ainsi à des tombes fraîches où s'ensevelissent les sympathies et les amitiés. L'on n'ose

Digitized by Google

plus, à leur aspect, s'abandonner à la confiance, et les incertitudes d'une vie qui tient à si peu de chose, empoisonnent dans leur germe tout espoir qui repose sur les jours futurs. A quoi bon spéculer sur le temps et la durée, quand demain peut-être tout sera dit pour nous en ce triste monde où les vivants ne sauraient faire un pas sans fouler aux pieds la cendre des morts? C'est assez de suffire à sa tâche dans le présent, c'est assez de semer dans quelques cœurs des affections dont la trace nous survivra peut-être, afin de mourir au moins avec cette pensée consolante que tout ne finira pas sur le bord de notre fosse, et que pareils à John R. Ruggles dont nous déplorons aujourd'hui la perte, nous laisserons au moins après nous, la trace du bien que nous aurons fait, et les longs regrets des amitiés que nous aurons méritées.

R. T.

— IV. —

GALERIE DE MM. WILLIAMS ET STEVENS.

M. WALTER M. ODDIE.

Les expositions temporaires qui se reproduisent à New-York, soit à l'Académie de Dessin, soit ailleurs, n'empêchent point quelques expositions permanentes d'attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux arts, et parmi ces dernières, la galerie de MM. Williams et Stevens (353 Broadway) est incontestablement en première ligne. C'est là qu'à toutes les époques de l'année l'on retrouve quelques toiles remarquables à la disposition des acheteurs, soit qu'elles proviennent directement des ateliers, ou soit qu'elles aient déjà abordé la publicité. Souvent même, nous y trouvons les œuvres d'artistes qui faute de loisir, n'ont pu en disposer en faveur des expositions publiques, et tel est le cas entr'autres pour M. Walter M. Oddie dont le nom a pris place désormais parmi les premiers paysagistes de la jeune école américaine. M. Oddie a droit à tous les titres à notre examen, et nous saisissons l'occasion de dire quelques mots de son talent original.

D'abord une remarque : Les tableaux de M. Oddie se ressemblent tous. Ce sont en général les mêmes ciels, les mêmes montagnes, les mêmes eaux. A peu d'exceptions près, la disposition ne varie que dans les parties de détails, et quelques combinaisons linéaires ; la couleur est toujours comprise dans le même sentiment. Cela tient à deux causes : inexpérience des procédés et des traditions de l'atelier, et influence du goût du public au point de vue pécuniaire des achats. A cette dernière considération, nous n'avons rien à objecter. M. Oddie qui, après avoir été victime très honorable des chances contraires du commerce, a demandé à son pinceau des ressources qui l'élèveront toujours dans l'estime de tous les hommes honnêtes, doit naturellement et avant tout rechercher le genre qui lui assure le placement le plus avantageux de ses œuvres, et nous sommes heureux sous ce rapport, de savoir que la sympathie éclairée de ses compatriotes en l'occupant incessamment à l'atelier, lui laisse peu de temps pour demander à l'étude de la nature de nouvelles inspirations. Mais si M. Oddie se réservait quelques heures pour s'initier aux secrets mécaniques de l'art, sans aucun doute son talent et son succès y gagneraient infiniment, par la variété nouvelle qui en résulterait soit dans la conception, soit dans l'exécution de ses paysages. Ainsi, par exemple, les ciels de M. Oddie sont d'un très heureux aspect, et les décroissances de lumière s'y distinguent par une grande harmonie, et une pureté limpide qui expriment à merveille certains effets de la nature de nos climats ; mais les nuages y font contraste par l'inexpérience de pinceau qui leur laisse une crudité trop marquée pour que les tons ombrés s'y marient avec avantage aux

Digitized by Google

empâtements lumineux. Quelques semaines d'étude des procédés apprendraient à M. Oddie une partie des secrets que possède sur ce sujet M. Delessard, un jeune et laborieux artiste récemment arrivé de France et qui, lui au contraire, est maître absolu de tous les rayons et toutes les ombres du soleil sur les nuages. Une comparaison de ces deux talents nous offrirait le plus curieux contraste, en nous montrant le sentiment et l'inspiration naturelles, d'un côté abandonnées complètement à elles-mêmes, et de l'autre servies par toutes les ressources de la science des couleurs, du maniement de la brosse, et des combinaisons du dessin. Mais comme les œuvres de M. Delessard sont encore restées jusqu'ici dans son atelier (811 Broadway), nous leur réserverons un article spécial, et pour aujourd'hui, nous ne sortirons point de la galerie de MM. Williams et Stevens, afin de nous occuper plus spécialement de M. Oddie. Le contraste des nuages avec les fonds limpides du ciel, n'est pas le seul qui frappe dans les tableaux de cet artiste remarquable. Dans le paysage, les silhouettes de montagnes qui bornent ses horizons y sont extrêmement arrêtées, quelquefois trop, par suite des effets de soleil couchant qu'affectionne le peintre, et en revanche, les premiers plans ne se détachent pas assez sur les seconds, et s'y confondent et s'y mêlent parfois en nuisant au relief du tableau. A ce sujet même remarque que pour le ciel : — Inexpérience des procédés et du maniement des couleurs. Enfin les eaux de M. Oddie sont en général uniformes comme ses ciels, et là encore nous prendrons la liberté de signaler à son attention tout ce qu'il perd de ressources fécondes par la trop grande sobriété de ses reflets. Les reflets dans l'eau qui varient presqu'à l'infini suivant les conditions de l'atmosphère, et l'élévation du soleil, sont une des mines les plus heureuses où le coloriste puise ses ressources Là, en effet, il reste toujours une part libre à la fantaisie soit par la disposition unie, irrisée ou troublée des surfaces liquides, soit par l'intervention des brises ou des courants, et c'est le secret des prédilections de tous les paysagistes pour les eaux dans leurs compositions, ou dans leurs études sur nature. Quand nous aurons encore noté le peu de variété des masses feuillues, et le manque de fusion adoucie dans les éloignements, nous aurons relevé les imperfections qui nuisent encore aux œuvres de M. Oddie, et qu'il ne tient qu'à lui de faire rapidement disparaître.

Malgré tout, le talent de l'artiste tel qu'il est, ne se présente pas moins avec de très grands mérites, et surtout avec une originalité qui le recommande comme un des représentants les plus vrais de l'école de paysagistes qui tend de plus en plus à se former aux Etats-Unis. La science de ce qu'en termes d'atelier nous appelons les *ficelles* et qui a produit en France une prédominance souvent exagérée des peintures de *chic* est ennemie de l'originalité et fait dévier les talents naturels dans la ligne d'imitation qui les rattache d'une façon presqu'indélébile à tel ou tel maître. Dans M. Oddie au contraire, le talent s'est formé absolumenti seul, et il ne ressemble à personne qu'à lui-même, ce qui est un grand, un rare mérite. Tels qu'ils sont, ses ciels limpides sont d'une grande vérité d'effet et d'une grande finesse de ton. Il saisit fort heureusement les nuances ombrées des collines, et, chose extraordinaire, il est parvenu par la combinaison de moyens insuffisants en eux-mêmes à un sentiment de la couleur vrai et frappant. Mais la manière de M. Oddie est la plus laborieuse et la plus pénible. Tout homme qui a tenu le pinceau ou a suivi les ateliers de paysagistes européens, peut se rendre compte dès l'abord du travail patient par lequel passe l'artiste avant d'amener sa toile à ce degré de fini dans l'ensemble qui la rend d'un placement facile. Les premiers plans sont cherchés avec insistance, et on n'y reconnaît pas cette habileté qui les dessine et les achève sans coup férir, et dès l'abord, sous une main expérimentée.

Digitized by Google

L'on voit donc qu'en résumé, il ne manque qu'une chose à M. Oddie, c'est l'expérience de l'école, de toutes choses, la plus facile à acquérir. Le résultat immédiat qu'il en retirerait serait de s'épargner beaucoup de temps et de travail pour s'assurer des résultats plus infaillibles et plus brillants. Voilà pourquoi nous avons pris la liberté d'insister sur ce point. On comprendra tout l'intérêt qui nous dicte aujourd'hui ces remarques. Avec les talents indifférents, nous ne nous y serions pas appesantis, mais nous avons cru ne pouvoir traiter ainsi un homme que recommandent à l'attention du public autant de solides qualités, et à qui il est si facile de compléter les mérites qui lui ont déjà valu une réputation aussi honorable qu'avantageuse. Nous ne lui désirons plus qu'une chose encore, c'est la consécration d'un succès plus éclatant au point de vue de l'art en lui-même, et nous sommes certains qu'elle ne lui fera pas défaut.

—— V. ——

REVUE DES THÉATRES.

Le flux des voyageurs débordant de tous les points de l'Union, et dont l'activité des hôtels peut seule fournir une éloquente statistique, se fait, depuis quelques jours, sentir aussi bien dans la ville commerciale que dans Broadway, cette immense artère de New-York dont les pulsations tumultueuses ne se ralentissent jamais. Aux heures de la promenade, que de figures nouvelles, que d'allures différentes, que de toilettes empreintes d'un cachet provincial ou étranger ! L'invasion annuelle et printannière est dans sa plus grande intensité, elle nous coudoie à chaque pas, elle se manifeste partout, excepté, chose incroyable ! dans les théâtres. D'où vient cette indifférence de la foule voyageuse ? Pourquoi cette froideur inaccoutumée de nos visiteurs ? Attendent-ils le retour de l'opéra ? ou bien la musique est-elle arrivée parmi nous à un tel degré d'honneur qu'on dédaigne pour elle toutes les autres distractions ? Pour notre compte, nous nous expliquons d'autant moins cette immobilité du public à l'endroit des théâtres que jamais de toute l'année, les scènes dramatiques n'ont offert plus d'attraits, et d'attraits réels. Les affiches nous annoncent chaque matin Burton, Henry Placide, miss Davenport, miss Cushman, Brougham et d'autres artistes encore aimés de la foule, et pourtant les salles sont vides, et les recettes... les recettes... passons.

Cependant, sans vouloir enlever à l'opéra l'honneur qui lui est du, les théâtres dramatiques ont bien aussi leurs séductions. L'on ne peut pas toujours ouvrir son âme et ses oreilles à la mélodie et au tumulte des instruments de cuivre ; la parole humaine avec ses intonations comiques ou passionnées, tristes ou gaies, ont leur harmonie aussi qui remue le cœur aussi bien que les notes impressives d'un ténor ou d'un soprano. La sphère est déplacée, mais l'art est toujours l'art. On lui doit des encouragements et des hommages sous quelque forme qu'il se présente, qu'il se nomme opéra, tragédie, drame ou comédie. C'est pour cela que nous consacrons aux théâtres quelques pages de cette chronique et nous éprouvons autant de plaisir à applaudir les talents dramatiques qui brillent autour de nous qu'à saluer d'un bravo enthousiaste les *étoiles* mélodieuses de la troupe Havanaise. Il faut varier ses plaisirs,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère,

comme dit notre immortel Boileau. Et puis, lorsque l'on a parlé ou traité d'affaires pendant le jour, lorsque l'on a parcouru Broadway au soleil retardataire d'un printemps capricieux, que faire le soir si ce n'est demander aux théâtres

Digitized by Google

l'emploi que les fêtes d'hiver presque éclipsées, et le foyer éteint n'offrent plus aux loisirs désœuvrés des gens du monde.

Depuis que Max Maretzek a déposé son bâton magistral, Astor Place, resté désert et triste en dépit des appels de la charmante miss Dean, a commencé à se peupler et à s'égayer pendant la semaine dernière. Ce retour à la vie sera-t-il durable? Nous l'espérons, tant que les noms de miss Cushman, d'Henry Placide, de Bass, etc., s'inscriront chaque soir sur l'affiche. Qui n'a applaudi déjà à l'énergie dramatique de miss Cushman dans *Macbeth* et à ses intentions comiques dans *As you like it?* Mais voici une comédie *London Assurance*, comédie montée avec le plus grand soin, et jouée par les artistes les plus saillants de la troupe, qui nous révèle une nuance de plus à son talent. Le caractère de miss Cushman dans cette pièce, est un caractère comique, et l'artiste sait avec succès plier ses tendances naturellement sérieuses aux exigences du rôle; cependant comme nous aimons à rendre franchement compte de nos impressions, et cela dans l'intérêt d'une critique impartiale, nous n'hésitons pas à déclarer qu'à nos yeux miss Cushman est infiniment supérieure dans le drame. La comédie paraît être en dehors de sa nature; le rire franc, naturel, ne va pas à ses lèvres; et malgré des efforts intelligents dont le public lui sait gré, l'intonation de sa voix se prête mieux à l'expression du sentiment dramatique. Ses saillies, lancées d'ailleurs avec cette verve qui ne l'abandonne jamais, laissent percer plus d'ironie mordante que de finesse et d'entrain comiques; la grâce ne lui manque pas pourtant, mais c'est la grâce d'une matrone romaine et non le scepticisme léger et brillant d'une femme du monde. A côté d'elle, Henry Placide soutient l'intrigue de la pièce, et c'est précisément à cela peut-être que nous devons l'impression produite sur nous par miss Cushman. Autant cette dernière semble hors de son élément, autant Placide paraît être à l'aise dans son rôle. C'est à coup sûr l'un des acteurs les plus naturels, les plus vrais que nous ayons jamais vus. Il y a dans ses gestes, dans ses poses, dans sa physionomie, dans sa voix, une sobriété de bon aloi, une vérité d'observation qui transporte le spectateur hors de la scène, pour le replacer dans la vie réelle. Placide parle, agit derrière la rampe, comme on parle, comme l'on agit dans un salon ou dans la rue. C'est là un mérite que tout le monde n'apprécie pas au même degré, mais, quant à nous, nous y applaudissons sans réserve. M. Bass a de bonnes inspirations parfois et prête un concours très satisfaisant à l'ensemble de cette pièce qui mérite à tous égards d'attirer le public.

La salle de Niblo est loin d'être aussi favorisée que le théâtre d'Astor. Brougham y déploie chaque soir sa ronde et facile gaîté; miss Mary Taylor qu'un certain public entoure de ses prédilections, occupe aussi la scène, et déclame assez haut pour que ses amis l'entendent et lui apportent leurs applaudissements qu'elle recueillait chaque soir au théâtre populaire de l'Olympic. Et pourtant, ni la pièce nouvelle due à la plume de Brougham, pièce dont le succès a été assez malheureux, ni le confortable de la salle, n'ont été suffisants pour attirer la foule, si empressée lorsque l'opéra de la Havane y donnait ses brillantes soirées. Le public est capricieux; mais s'en plaindre est inutile, car le public est souverain.

Le théâtre de Broadway a été, proportion gardée, le plus régulièrement suivi jusqu'au 24 du mois de mai; et cela s'explique de reste par la réapparition de miss Davenport dans ses plus beaux rôles; *the Lady of Lyons*, *the Wife*, *Romeo and Juliet*, et *Virginia*, tragédie traduite de M. Latour de Saint-Ibard, et que nous voudrions sincèrement voir, pour l'honneur du traducteur et de la littérature française elle-même, rayer du répertoire de miss Davenport. Nous nous expliquerions difficilement ce choix malheureux, et nous l'attribuerions

Digitized by Google

volontiers à une vengeance secrète contre la tragédie de notre pays, si nous ne savions pas que le goût se livre parfois à des écarts inexplicables. Mais revenons à miss Davenport. Il est difficile d'assigner à ce talent distingué une sphère particulière, et ce que nous disions il n'y a qu'un instant de miss Cushman, est inapplicable à miss Davenport. Son grand mérite surtout, c'est la variété de ses caractères, la facilité avec laquelle elle passe du drame à la comédie, en restant toujours à peu près à la même hauteur. Nous ne mentionnerons pas la tragédie, car nous ne ferons pas la maladresse de juger l'artiste dans un rôle tel que celui de Virginie, rôle sans passion, sans action, et d'une monotonie que ne relève pas même le brillant du style. Miss Davenport, tantôt pathétique jusqu'aux larmes, tantôt spirituelle et gracieuse, laisse voir une intelligence souple de la scène, un sentiment toujours délicat et souvent profond ; son jeu est travaillé, fini, sinon toujours naturel ; elle est sobre de gestes, et n'abuse pas de la déclamation, défaut assez ordinairement reprochable aux acteurs anglais. Sa diction est nette, accentuée, bien sentie, malgré un organe auquel la continuité du travail a enlevé une partie de sa fraîcheur. L'art et l'étude ont fécondé chez cette artiste de grandes dispositions et l'ont fait dépasser la ligne des talents ordinaires, mais nous voudrions voir son jeu se compléter d'un peu plus de simplicité et de naturel ; l'exagération n'est pas loin du lyrisme, et il faut s'efforcer de ne jamais franchir la limite qui les sépare. Miss Davenport s'y laisse quelquefois emporter et c'est là un écueil que nous voudrions lui faire éviter. Quand l'on possède comme elle tant de belles qualités artistiques, qualités que l'on n'acquiert que par de sérieux travaux, il ne s'agit que d'un effort de plus pour arriver à un succès complet.

Le répertoire du théâtre de Burton est presque entièrement renouvellé, et nous présente un choix varié où la gaîté parcourt toute la gamme du rire. Les *Mysterious Knockings*, vaudeville d'actualité où Johnson fait monter l'hilarité du public jusqu'à l'emportement, le *Vicaire de Wakefield*, *le mari de la Reine*, sont des pièces amusantes comme toutes celles que l'infatigable directeur du théâtre de Chambers street livre à la mise en scène, et en attendant que l'opéra nous revienne, il y a, avec ces trois nouveautés, quelques bonnes soirées à passer.

Les Christy's Minstrels et les Pierce's Minstrels, voisins à peaux noires qui paraissent vivre en assez bonne intelligence, continuent aussi à attirer la foule, sans que nous puissions trop nous expliquer pourquoi.

T. L.

— VI. —

BIBLIOGRAPHIE.

M. J. Roëmer, professeur de littérature et de langue françaises à l'Académie de New-York, vient de publier sous le titre de : *Mezzofanti's system applied to the study of French*, un ouvrage classique et complet dont la nécessité se faisait sentir depuis longtemps.

Apprendre une langue, ce ne doit pas être seulement faire une étude stérile de mots ; c'est encore en rechercher la formation organique, au moyen de l'analyse et de la comparaison qui sont la base du raisonnement scientifique. Les grammaires ne manquent pas certes ; mais les bonnes grammaires sont rares. Elles sont généralement diffuses et souvent incomplètes quoique très volumineuses. Quand un élève a surchargé sa mémoire de tout cet attirail de règles qu'elles renferment presque toutes avec une surabondance plus nuisible qu'utile à la compréhension, qu'a-t-il fait ? Il a appris des formules, des définitions, des mots, et c'est-là tout ; mais dites-lui de tramer l'ensemble d'une conversation, et d'écrire une lettre, il ne le pourra pas. La grammaire ne le lui apprendra

Digitized by Google

qu'autant que l'application viendra lui prêter son concours. Savoir une langue c'est la parler, l'écrire, en saisir le génie et les finesses, et non pas seulement en connaître théoriquement les rouages. L'application est à l'étude des langues ce que le mouvement est à une machine. Qu'importe que l'on en ait examiné le mécanisme si l'on ne peut le faire fonctionner? Or, c'est à ce point de vue surtout que l'ouvrage de M. J. Roëmer nous paraît estimable. Plus que tous les livres publiés jusqu'ici aux Etats-Unis sur les langues étrangères, il réunit à la clarté des définitions et des exemples, le mérite de l'application pratique, dont l'auteur s'est avant tout préoccupé.

Dans son *Analytical Study*, le cardinal Mezzofanti considère l'anologie ou la comparaison comme le moyen le plus efficace à employer dans l'étude des langues, et tout en donnant à l'élève un système de mnémotechnie des plus faciles, lui fait faire une étude étymologique raisonnée et approfondie de sa propre langue. C'est d'après ce système ingénieux et en même temps rationnel que M. J. Roëmer a tracé le plan de son enseignement, et nous n'hésitons pas, quant à nous, à le féliciter d'une idée dont tous ceux qui suivront son cours ne tarderont pas à reconnaître l'efficacité. — En outre, pour exercer les élèves à traduire et à lire à haute voix, ce qui en pays étranger est le seul moyen de se former à la prononciation, l'auteur a rassemblé, avec un soin scrupuleux, un certain nombre de morceaux de prose et de poésie extraits des auteurs français les plus corrects, et choisis d'après le goût et les tendances de ce pays. — Puis vient une étude comparée de la poésie française et de la poésie anglaise précédée d'un traité de versification, où après avoir donné des notions préliminaires sur le rythme poétique, M. J. Roëmer pose les règles générales qu'il appuie de nombreux exemples judicieusement présentés. — Le volume se termine par un dictionnaire d'idiotismes, proverbes etc, qui nous a paru plus complet et mieux adapté au langage moderne que tous ceux qui, jusqu'ici, nous ont passé par les mains.

La lucidité du grammairien, son intelligence de l'enseignement des langues, ses connaissances étendues sur l'origine des idiomes modernes, et surtout la simplicité de sa méthode, nous font espérer que son livre sera apprécié comme il le mérite par le public. Quant à nous, nous l'avons lu avec interêt, et nous ne saurions trop le recommander non seulement aux personnes désireuses d'étudier le français avec profit, mais encore aux pensionnats et aux collèges des Etats-Unis.

Le volume déjà publié par MM. Appleton et Co, 200 Broadway, servira d'introduction à une seconde partie que prépare en ce moment l'auteur pour le perfectionnement complet des études plus avancées en français.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro les comptes-rendus de l'*Optimist* par M. Tuckermann et de *Woman's Whims* par M. Fayette Robinson.

Le prochain numéro contiendra également la fin de *Un Roman vrai* par M. Th. Lacombe.

Digitized by Google

LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

À PROPOS DE

LA SOCIÉTÉ DE NEW-YORK.

II.

Paris. — Les Artistes et les Ecrivains.

Paris !... Voilà un nom magique qui, pour bien des oreilles humaines, éveille, où qu'il soit prononcé, tout un monde d'idées, — espérances pour les uns, — souvenirs pour les autres, — illusions pour beaucoup,— rêves pour tous. Paris !... Là convergent tous les regards, là tendent tous les désirs de ceux qui n'ont pas enclos leur âme aux bornes de leur horizon, et qui se mêlent à ce mouvement continuel qui, de contrées en contrées et d'échos en échos, se répète parmi les nations. — Qu'est-ce donc que Paris ? Et pourquoi cette ville ne laisse-t-elle pas le reste de la terre dormir tranquille sans l'éveiller sans cesse du bruit qu'elle fait sous le ciel ? Paris est le rendez-vous universel ; — Paris est le point central où accourent jouir de la vie tous ceux à qui il a été donné de voyager ; — Paris n'est pas seulement la ville française, c'est la ville cosmopolite où tous les coins du globe sont représentés ; — C'est la foire universelle où tout ce qui s'échange, dans l'ordre moral et intellectuel aussi bien que dans l'ordre physique et matériel, est offert à tous. — Voilà pourquoi Paris jouit d'un prestige sans égal, et voilà comment les caractères les plus divers, les tempéraments les plus opposés, les goûts les plus distincts, y recueillent des satisfactions qu'ils ne sauraient trouver réunies ailleurs au même degré ; —Ville de science et de frivolité ; de luxe et de misère ; d'excentricité et de bon sens ; de religion et d'impiété ; de moralité et de débauche ; de politique et de littérature ; de philosophie et d'indifférence ; ville où la pratique coudoie la théorie ; où l'impossible devient probable ; où l'on croit à tout et où l'on ne respecte rien ; — ville des dévouements sublimes, et

Digitized by Google

des égoïsmes implacables; — des patriotismes ardents et des scepticismes railleurs; — ville enfin où le bien et le mal se disputent, se combattent et se mêlent à tel point que l'esprit hésite à chaque instant dans ses observations, et n'ose porter un jugement définitif sur cet étrange problême dont Dieu sans doute a le dernier mot, mais dont l'homme à coup sûr n'a pas encore trouvé la solution.

Voilà Paris, et on comprend qu'après ces quelques lignes, je n'aie pas la prétention de tracer un tableau devant lequel ont reculé bien des écrivains, et qu'aucun peut-être n'a complété. Chacun, dans cette mine inépuisable où chaque jour semble découvrir de nouveaux filons, a pris son terrain propre, s'y est installé, et a décrit un monde entier par lui-même peut-être; monde bourgeois, monde aristocratique, monde plébéien, monde criminel, etc., etc., mais qui n'était qu'une portion minime encore de cette agrégation colossale où l'affirmation ne se peut produire sans rencontrer aussitôt la négation contraire tout aussi vraie, tout aussi manifeste, dans quelqu'autre partie de l'ensemble. Relier tant de fragments épars; déterminer l'ordre où ils se produisent; concilier surtout tant de contradictions en apparence inconciliables, serait une œuvre de philosophie où la méditation la plus haute devrait s'unir à l'observation la plus approfondie. — La vie est trop courte et ce labeur trop long pour que je songe jamais à l'entreprendre, le ciel m'en eût-il donné la capacité. — J'ai vu par le monde de patients génies, laboureurs obstinés du champ de la pensée, dépenser toutes les longues années qui leur ont été dévolues, à s'ensevelir vivants dans l'ombre des bibliothèques pour y tenir, après leur mort, la place de quelques volumes. Si, hors de la fosse de six pieds où leur dernière dépouille se décompose pour se perdre en âtomes dans la vie universelle, leur âme, si longtemps attachée à la glèbe humaine, plane dans la contemplation de leur œuvre posthume, qui sait s'ils ne prennent pas en dédain amer et en regret méprisant ce qui faisait autrefois leur seule ambition?— Je ne m'exposerai point à une telle déception, et je n'imiterai pas ceux qui dépensent soixante révolutions de la terre autour du soleil à épeler les premiers mots de ce que nous apprendrons tous dans le moment insaisissable qui sépare la vie de la mort. — Que Dieu me donne encore des années de jeunesse et d'existence active, et je les jetterai une à une à tous les vents du ciel et à toutes les émotions de l'âme, plus savant qu'un père de l'église si j'ai su fixer le bonheur, plus ignorant qu'un maître d'école si le malheur m'a suivi en chemin... et voilà comme on arrive à Paris.

Mais encore de quel Paris parler? De celui-là que visitent de

Digitized by Google

préférence et connaissent le mieux les étrangers ; de celui-là dont ils causent au retour, du seul à peu près dont ils se souviennent : Le Paris de la mode et des plaisirs? Quant au Paris politique, nous n'en soufflerons pas le mot. Il appartient de droit à nos voisins du *Courrier des Etats-Unis*. Nous partagerons l'autre en bons camarades.

Le monde des jouissances épicuriennes est, il faut bien l'avouer, une des suprématies les plus connues et les plus avidement recherchées dans la grande ville. C'est là surtout qu'affluent les étrangers, de tous rangs, de toutes classes, de toutes conditions ; là aussi qu'abondent les Français eux-mêmes de toutes les provinces, et les Parisiens de toutes sortes ou à peu près. Tout s'y mêle et s'y confond : distinctions honorifiques, titres aristocratiques, recommandations personnelles, talents renommés, célébrités sérieuses ou frivoles, fortunes de toutes origines. — Il n'est guères de vice qui n'y soit de mise, et guères de vertu qui n'y soit mal portée. De toutes les insouciances, celle de la moralité y est à coup sûr la plus complète, comme de toutes les adorations, celle de l'or y est la plus fervente. Mais n'oublions pas que je parle toujours en général, et qu'il n'est pas une seule de mes assertions contre laquelle on ne puisse protester par quelques exemples particuliers. La seule règle universelle en ce monde-là est la recherche du plaisir à défaut du bonheur, et chacun, selon le vieux proverbe, « le prend où il le trouve. » De là une variété extrême de moyens pour une variété de buts qui n'est guères moindre.

L'étranger venu à Paris pour ses plaisirs s'y voit sollicité par toutes les tentations, et avec les plus candides intentions et les vues les plus honnêtes, il s'y trouve souvent enveloppé dans les conséquences les plus inattendues. « Tout chemin, dit-on, mène à Rome. » A Paris, toute porte conduit où l'on veut aller, et quelquefois plus loin, tant la route est commode. Nulle part l'entrainement n'est si facile, et la raison si malaisée. — Bah ! se dit-on, allons encore, allons toujours, — et l'on jette son bonnet par-dessus les moulins, sans trop s'embarrasser de ne plus venir l'y ramasser. — On peut rester sage sans être précisément Saint Antoine partout ailleurs que dans ce tourbillon endiablé des folies françaises ; mais là, « la sagesse est un travail et pour être seulement raisonnable, il faut se donner beaucoup de mal, tandis que pour faire des sottises, il n'y a qu'à se laisser aller. » C'est encore à propos de ce monde-là qu'Alfred de Musset, le plus charmant écrivain et l'esprit le plus français de notre époque dit quelque part: « La sagesse est une grosse pierre que nous roulons sans désemparer, et qui nous retombe sans cesse sur la tête. La folie, au contraire, est

Digitized by Google

une bulle de savon qui s'en va dansant devant nous, et se colorant, comme l'arc-en-ciel, de toutes les nuances de la création. Il arrive, il est vrai, que la bulle crève, et nous envoie quelques gouttes d'eau dans les yeux ; mais aussitôt, il s'en forme une nouvelle, et pour la maintenir en l'air, nous n'avons besoin que de respirer. » — Qu'on s'étonne donc après cela que tant de gens dont les jours en France sont comptés, les abandonnent tous à cette gaie poursuite des bulles de savon, et qu'ils n'en réservent pas un pour rouler la grosse pierre qui, dans leur patrie peut-être, ne leur retombera pas sur la tête ! les bulles de savon qui sont moins lourdes et que le vent enlève, traversent l'Océan et viennent se poser sur le *Courrier des Etats-Unis*. N. P. Willis qui n'aime les pierres que quand il les lance dans le jardin du voisin, fête au contraire les bulles de savon, et pour le bénéfice de ses lecteurs et de ses lectrices les fait danser le plus habilement du monde au bout des barbes de sa plume. Voilà comment elles arrivent « colorées comme l'arc-en-ciel, de toutes les nuances de la création » aux colonnes du *Home Journal* qui les naturalise en Amérique. Leur origine n'en est pas moins incontestable, et la naturalisation ne leur enlève rien de leur allure pimpante et de leur nationalité française.

Je n'y conteste rien, mais je fais mes réserves sur les conclusions. Tout cela est français, oui ; — parisien, oui ; — mais il y a bien autre chose de français et de parisien qui soit de nature contraire, et c'est là ce que je tiens précisément à établir ici.

Je ne m'arrête pas à la ration de *tartines* dont, sous forme de correspondances, chaque steamer venu d'Europe approvisionne les colonnes des journaux américains. Outre qu'elles sont écrites par des étrangers, elles se consacrent presqu'entièrement aux intérêts politiques et commerciaux, et si elles abordent le monde artistique ce n'est guères que pour en effleurer l'écorce et donner un bulletin rugueux des affiches de théâtres ou de concerts. Je m'arrête au seul journal dans le nouveau monde dont les correspondances écrites par des Français reproduisent avec un cachet remarquable d'esprit et de vérité, non seulement la physionomie, mais encore, si je puis m'exprimer ainsi, la philosophie des faits qui se produisent dans leur ressort. Dans le *Courrier des Etats-Unis*, Frédéric Gaillardet signe les principales appréciations politiques empreintes d'une finesse d'observation et d'une verve de jugement dont les Américains connaissent depuis longtemps la portée. A. Guéroult fait contre-poids à la légèreté quelque peu sceptique de son confrère par la valeur consciencieuse de ses opinions républicaines et la fermeté logique d'un style qui inspire à

Digitized by Google

des convictions raisonnées, sans s'abandonner à l'entraînement des passions irréfléchies. Eugène Guinot nous transmet la chronique toute parisienne du monde élégant accessible, du monde de la mode. Fiorentino écrit les bulletins artistiques des théâtres et des concerts ; et pour le surplus, le discernement judicieux et impartial de Paul Arpin glane dans les journaux français de toute nuance et de toute spécialité un choix de faits, d'anecdotes, de mots spirituels qui complète la reproduction de tous les sujets de quelque intérêt pour ses lecteurs répandus dans les deux Amériques. Mais, ce que lui et nous savons à merveille, les étrangers ne le comprennent pas toujours, à savoir que sa publicité, quelqu'étendue qu'en soit la sphère, ne peut non plus que la nôtre embrasser tout à la fois, et que mît-on en commun et le journal et la Revue, on n'y trouverait encore que certaines parties du tableau de la société française et de la société parisienne, tandis que d'autres, soit par manque d'opportunité, soit faute d'intérêt réel pour nos lecteurs devraient nécessairement rester à l'écart ou tout au moins à l'ombre. Là où se produit le plus d'éclat, là se tournent les regards, là aussi se fixent les préférences de l'écrivain.

Il faut donc se garder de trop généraliser les jugements, et d'appliquer au tout ce qui ne se rapporte qu'à la partie. Les chroniques parisiennes d'Eug. Guinot sont à coup sûr celles qui prêtent le plus à cette erreur d'appréciation. A Paris cet écueil n'est point à craindre, car les habitudes de la vie et l'expérience de la société sont des guides sûrs et naturels pour assigner à ces légères esquisses leur véritable portée. A New-York, au contraire, l'ignorance des distinctions à établir, et l'impossibilité de connaître les limites réelles de leurs applications aux divers éléments du monde parisien, doivent naturellement conduire à des opinions erronées à cet égard. J'en prends un exemple entre mille :

Un jour Guinot se trouve à court de nouvelles. — Si fécond que soit le champ qu'il exploite, il n'en est pas moins parfois exposé aux disettes momentanées ; — cependant il lui faut remplir le feuilleton hebdomadaire dont la place vide l'attend *au rez-de-chaussée du grand journal.* — Il fouille dans sa mémoire, et rajeujeunit quelqu'ancienne anecdote avec les dehors de l'actualité ; mais cela ne suffit pas et en fin de compte, comme chez lui, l'esprit n'est jamais à court, au lieu de raconter une chronique, il brode un conte de sa façon. Personne n'y trouvera à coup sûr à redire, et vous et moi, nous préférerons toujours un conte amusant à une vérité fade. Si nous sommes en temps de carnaval, l'anecdote apocryphe d'une baronne du grand monde se déguisant en fin cavalier pour aller à un bal d'artistes faire une cour fort bien

Digitized by Google

accueillie aux actrices de Paris, sera une donnée dont la plume de l'écrivain saura tirer un parti piquant et original. L'anecdote prend donc place tout au long dans la chronique parisienne où elle figure avec beaucoup d'avantages. Sur ce, digressions et fantaisies sur le monde artistique ; — les bals parés des Variétés réunissent l'élite de la société *aristocratique* de Paris ; — on y rencontrera le prince ** et le duc ** et le marquis ** et la diplomatie, et la finance, et la Russie et l'Angleterre. Pourquoi n'y trouverait-on pas de baronnes ? — peut-être s'y glissera-t-il un jour une duchesse qui ne gâtera rien à l'affaire. — De cela, tout le monde s'amuse à Paris, car je le répète, on sait en lisant, faire la part de la réalité et celle de la fantaisie. La présence des hommes cités sous le voile transparent des initiales ou des titres exhumés malgré le décret mortuaire du gouvernement provisoire, est un fait connu, et le résultat d'un privilège masculin qui, dans les idées, ne constitue aucune dérogation. Mais quant à celle des femmes de la société aristocratique, c'est toute autre chose, et l'assertion ne passe que parcequ'il est bien entendu que personne n'en croira le premier mot. Il n'est pas un homme ayant assisté à l'une de ces fêtes artistiques qui ne connaisse par cœur ou autrement, le personnel féminin qui en fait l'ornement... et la tentation. Les actrices de Paris en forment le fond ; les prêtresses « du dieu qu'on adore à Paphos » étendent jusque là leur sacardoce, et les étoiles de la littérature court-vêtue s'y mêlent aux adeptes pratiques des théories où la communauté joue un grand rôle. — S'il s'y fourvoie quelque couronne de comtesse ou autre, c'est une couronne jetée dès longtemps aux orties pour faire place à des guirlandes beaucoup moins héraldiques. — On sait qu'à Paris d'ailleurs les cartes de visite ne tirent pas à conséquence, et que Ninon et Bernerette se passent parfois, dans leurs jours de splendeur, la fantaisie d'un écusson sur les panneaux de leur carosse.

« Et quand tu vois ce beau carosse
Où tant d'or se rélève en bosse
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante ;
Dis plutôt qu'il est *de ma rente !...* »

Eugène Guinot qui trouve ces bals fort amusants, et qui s'y rencontre avec toute sorte d'amis titrés ou non, de célébrités de tout genre, et sans doute aussi d'amies fort avenantes, n'en demande pas d'avantage, pour proclamer ces fêtes les plus brillantes et les plus suivies de Paris, ce qui est vrai dans un sens relatif à

Digitized by Google

la sphère où elles se produisent. — Le mal est, de ce côté de l'Océan, qu'on se laisse aller à prendre les mots au pied de la lettre et dans leur sens le plus absolu, ce qui devient une erreur complète.

Je ne saurais m'empêcher de la signaler ici à N. P. Willis qui, dans son ardeur à revendiquer pour l'intelligence, une place au soleil de la fashion, s'en est fait un argument pour prouver de quels brillants privilèges le monde des arts jouissait à Paris, et sur quel pied d'égalité il s'y mêlait au grand monde.

Ce qui est vrai, c'est que toutes les supériorités artistiques sont environnées en France d'un éclat qui rayonne sur leur vie privée, et qu'ils n'obtiennent nulle part ailleurs, je crois, au même degré. Quand un artiste, homme ou femme, s'est élevé par son génie *au-dessus* de sa condition ordinaire, les hautes classes lui font l'accueil le plus flatteur, mais personnellement et sans que cette distinction tire à conséquence pour sa profession. En lui, ce n'est pas la condition qu'on honore, c'est une personnalité qui s'est d'abord honorée elle-même. Et voyez la différence : — Il fut un temps où Mlle Rachel, sortie des rangs infimes des petits théâtres, pour s'élever au premier rang de la scène française, était invitée dans les salons des ministres et des protecteurs les plus haut placés. Elle y apparaissait à la fois et comme grande tragédienne, et comme jeune fille irréprochable. Lorsque de cette double personnalité, il n'est plus resté que la première, les salons du grand monde se sont fermés pour elle, et en dehors de la Comédie-française, il ne lui est plus resté pour théâtre que les réunions de ses pairs en carrière dramatique. Remarquez d'ailleurs, qu'invitée chez les grands personnages, et honorée de leurs visites particulières, Mlle Rachel n'eût jamais pu prétendre à recevoir chez elle à côté de ses protecteurs, ses protectrices même les moins rigides à l'endroit des démarcations sociales.

Il faut donc bien tenir compte de l'immense différence qu'à tort ou à raison (ce n'est pas l'objet de notre article) les sexes apportent dans les relations sociales, et quand on voit les exemples de fréquentation familière de la part des hommes distingués dans les salons, les ateliers ou les boudoirs des artistes, ne pas oublier que les femmes du monde y restent absolument étrangères. C'est là une facilité de mœurs qui ne s'est jamais étendue, et ne s'étendra jamais jusqu'à elles.

Je ne voudrais pas manquer de galanterie envers un sexe dont les défauts ressemblent encore après tout à des qualités ; mais il faut bien convenir que la fragilité des filles d'Eve fait de ces distinctions une règle obligatoire dans toutes les sociétés, et que si

Digitized by Google

Socrate a pu venir s'asseoir au banquet d'Aspasie, jamais nous n'y avons vu figurer la femme de Périclès. (Mais Périclès était-il marié? — après tout il eût pu l'être, et cela revient au même.)

Une autre distinction dérive encore naturellement du genre de célébrité acquise dans les arts dont l'opinion publique ne peut placer toutes les branches au même niveau. La grande peinture et la sculpture tiennent ainsi un rang qu'aucun autre genre ne peut efficacement tenter de leur disputer. Charles Quint qui ramassa de ses mains impériales le pinceau du Titien, tombé à terre, rendit le plus éclatant hommage à cette autre royauté dont les œuvres ont plus vécu que les siennes. Raphaël et Michel-Ange marchent dans la postérité au niveau des fronts les plus superbes, et il faut être César ou Alexandre pour s'élever au-dessus d'eux. — De nos jours, M. le duc d'Orléans se faisait une gloire de son intimité avec nos grands peintres, et un péché voilé de son intimité avec nos grandes comédiennes. Et il en sera toujours ainsi. — Des hommes comme Eugène de Lacroix, Ingres, Delaroche, Vernet ne sont pas seulement des artistes de génie, ce sont encore des hommes de science et d'inspiration; des intelligences presqu'universelles. J'en dirais autant de quelques-uns de nos premiers sculpteurs, et chez les uns comme chez les autres, leurs plus belles œuvres ne sont que le témoignage éclatant et durable des mérites complets dont la réunion les place si haut.

Quoiqu'ils fassent au contraire, l'œuvre des comédiens, passagère comme eux, n'est qu'une œuvre d'interprétation. Elle ne leur est pas propre, et le point le plus élevé où ils puissent s'élever aboutit toujours à l'absorption de toutes leurs facultés dans une personnalité fictive ou étrangère, à l'identification de leur *moi* avec les sentiments ou les passions qu'un autre a conçus. S'ils s'élèvent, comme Talma, jusqu'au génie, ce génie ne se peut déployer isolément, et il reste toujours enchaîné à la route qui lui est impérieusement tracée par d'autres dont il sera toujours l'esclave. Voilà ce qui fait de l'existence des acteurs deux parts si complètement tranchées, et voilà comment, le masque tombé, il semble si ordinairement que l'homme n'existe plus et que tant de passions brûlantes soient rentrées dans la tombe avec les héros morts qui y dorment pour jamais. — Leur vie commence et finit à la lueur de la rampe, et la célébrité qui s'y rattache dédaigne le plus souvent l'obscure individualité qui s'en sépare en dépouillant ses oripeaux. Ainsi les comédiens ont à lutter comme hommes contre l'éclat de leur talent comme acteurs, et plus ils jettent de lumière à la scène, plus il semble que l'ombre se fasse sur eux dans la vie privée.

Digitized by Google

Que cela soit juste ou non, le préjugé a cours, et si quelqu'existence privée proteste contre cette obscurité, il faut bien le dire, c'est le plus souvent par un genre de notoriété qui fournit de nouvelles armes contre elle.—Le théâtre n'est en effet que la représentation des passions de la vie réelle plus encore que de ses intérêts. Apprendre à exprimer ces passions dans toute leur énergie brûlante, ce n'est pas s'abriter contre leur atteinte, et pour bien feindre, il n'est rien de tel que de profondément sentir. Il n'est donc pas d'êtres dans la vie humaine qui soient par condition plus exposés à l'amour que les comédiens, et moins prémunis contre ses égarements que les comédiennes. — Je ne serai certes pas celui qui leur jettera la première pierre, mais j'analyse et je mentionne une des causes qui les séquestrent en dehors de nos plaisirs et de nos réunions mondaines. — Voilà le fait, je ne le commente pas. Tout ce que j'ai voulu prouver, c'est que le monde élégant et le monde artistique à Paris comme ailleurs, ont chacun leurs limites définies, et que si quelques éclaireurs les dépassent isolément, de part et d'autre, leurs éléments ne se mêlent et ne se confondent jamais.

Entre le monde artistique et le monde bourgeois la distinction est encore bien autrement tranchée. S'ils sont par leur esprit et leurs mœurs fort éloignés l'un de l'autre, par leur origine ils se touchent, et s'alimentent en général dans la même classe. La grande facilité des relations les rapprocherait donc naturellement si l'antipathie des goûts n'élevait entre eux une barrière insurmontable. Aussi peut-on dire que l'ennemi intime de l'artiste c'est le bourgeois. Le bourgeois est son cauchemar, sa persécution; s'il le ménage individuellement par nécessité, il ne manque pas une occasion de prendre sa revanche sur la généralité. Le musicien n'a pas assez de mépris pour ce sourd-là; le peintre le considère avec assez de raison comme un aveugle ; le littérateur ne lui concédera jamais la dose ordinaire d'entendement accordée à l'humanité ; le comédien s'étudie avec délices à le stigmatiser dans ses défauts et ses mésaventures ; le caricaturiste ne lui fait grâce d'aucun ridicule ; le journaliste même quand le bourgeois lui fait ombrage, le traite de Turc à Maure. Enfin, pour ce monde de l'intelligence sous toutes ses faces, les honnêtes représentans du monde des intérêts matériels ne valent guères mieux que des crétins. — Or, je vous demande si une maison bourgeoise qui ouvrirait sa porte aux artistes, ne serait pas en pareil cas une bergerie livrée aux loups. Pour être juste, il faut bien aussi convenir que les griefs sont réciproques de part et d'autre, et que si le bourgeois entre les griffes des artistes fait douloureuse mine, en

Digitized by Google

revanche, l'artiste livré aux bourgeois n'est guères moins qu'un martyr livré aux bêtes. Les inepties, les suffisances, les vanités, les sottises le brûlent à petit feu ; on le heurte, on le froisse, on le lapide dans son talent, dans ses inspirations, dans ses sentiments. — Le peintre de portraits est en général le bouc émissaire des péchés d'Israël, et c'est lui surtout qui les expie par une résignation et une patience qui parfois débordent du cœur en mots sarcastiques.

Une bourgeoise à prétentions crucifiait un peintre depuis huit jours sur la sellette, à propos d'une bouche large comme un four et qu'elle tenait à voir réduire sur la toile aux proportions d'une cerise.

— Mon Dieu ! madame, dit à la fin l'artiste de l'air le plus affable, ne prenez souci de si peu de chose ; si vous l'avez pour agréable, je n'en mettrai pas du tout.

Il y a, dans ce mot-là, quand on y réfléchit, bien autre chose qu'une simple plaisanterie.

La bourgeoisie a son Homère. M. de Balzac en a dépeint les mœurs avec une vérité d'observation incroyable, et peut-être ai-je eu tort de faire à cet égard mes réserves, lorsque j'ai dit que les passions dont il avait besoin pour l'intérêt de ses romans étaient exceptionnelles. Il est en effet, bien d'autres passions que l'amour, dont la peinture se trouve dans ses pages inimitables, et en les relisant, j'en vois sortir un monde véritablement complet. La haute société de nos jours a été moins heureuse, et elle attend encore son historien. Ce ne sera jamais, à coup sûr, M. Eug. Sue dont l'imagination salie ramasse ses princesses dans la fange des ruisseaux de la cité, ou prête à ses grandes dames le dévergondage des courtisanes qu'il a fréquentées. Ce ne sera même pas M. Alex. Dumas dont la prodigieuse facilité et l'esprit éblouissant peuvent reconstruire une société éteinte avec les documents que scrute pour lui la patience laborieuse et savante de M. Maquet. Aucun des écrivains que tout le monde lit en France n'est là dans sa sphère, dans ses habitudes, dans ses relations de vie privée. Pour décrire les mœurs de la haute société, il y faut être né, il faut lui appartenir et connaître tous ses secrets ou au moins y avoir eu sa vie mêlée. Ceux qui sont dans ce cas sont ou des génies altiers qui, comme Chateaubriand, appelés par leur position naturelle à prendre part aux grandes affaires du pays, dédaignent de se restreindre à la peinture de leurs proches ou de leurs pairs ; ou des esprits désappointés et rancuneux, comme Horace de Vieilcastel qui écrivent en quelques volumes un aigre pamphlet contre le faubourg St-Germain, ou enfin des illustrations à huis-clos qui se sont figu-

Digitized by Google

ré qu'une signature historique apposée au dos d'un volume pouvait transformer la médiocrité prétentieuse en supériorité effective.

Un trait caractéristique de la haute société est d'ailleurs sa répugnance profonde et presqu'invincible à se mettre elle-même en scène, et à poser devant les regards des lecteurs de journaux ou de revues. En cela Paris diffère essentiellement de Londres où la flagornerie britannique remplit la moitié des colonnes de la presse des faits et gestes de l'aristocratie, comme si la prospérité ou la gloire de la nation dépendait du nombre de visites reçues hier par sa grace la duchesse de ..... ou faites par sa seigneurie le marquis de ..... Rien ne semble plus ridicule pour nous que le bulletin publié incessamment à ce propos par les journaux de la plus haute portée, tels que le *Times*, et rien ne serait en effet plus grotesque si, sous cette apparence de servilité, ne se cachait une pensée politique habile à préserver dans tous ses détails, le prestige d'une aristocratie prépondérante. Le flegme national et les mœurs traditionnelles du pays s'y prêtent d'ailleurs avec beaucoup de facilité. Mais à Paris où les mêmes motifs n'existent pas, à Paris, où le peuple le plus railleur de la terre a depuis longtemps retourné tous les oripeaux pour en examiner les doublures, rien de semblable ne saurait être même tenté.

Le faubourg St-Germain est donc d'un abord difficile et d'une étude presqu'impossible pour les écrivains qui n'y sont pas chez eux. On les y reçoit sans doute dans quelques salons ; mais qu'en voient-ils ? Les fêtes et les réceptions de cérémonie. Ils peuvent en connaître, pour ainsi dire, l'écorce élégante, mais sans pénétrer au cœur, dont l'intimité pourrait seule leur en délivrer les secrets.

J'arrive ainsi à une première conclusion, à savoir, que les écrivains français de nos jours sont insuffisants à donner aux étrangers des notions exactes et surtout complètes des mœurs, des habitudes, et des idées de la haute société parisienne.

Il nous reste maintenant à voir jusqu'à quel point les étrangers, et plus particulièrement les Américains, peuvent pénétrer par eux-mêmes dans la connaissance intime de ce monde élégant qui les accueille avec faveur, et envers lequel, du reste, ils acquittent largement toutes les dettes de l'hospitalité.

R. DE TROBRIAND.

Digitized by Google

ISMAËL ER-RASCHYDI

RÉCIT DES BORDS DU NIL.

IV. — L'ANIER.

« Qui n'a pas vu le Caire n'a rien vu, dit quelque part un personnage des *Mille et une Nuits;* son sol est d'or, son ciel est un prodige!.... Le Caire est la capitale du monde! » Dans ces paroles de l'écrivain arabe, il faut faire la part de l'emphase et de l'exagération. Cependant il serait difficile de trouver, même en Asie, une ville plus riche que la capitale de l'Egypte en monumens du meilleur style mauresque. Quelle cité musulmane offre à l'œil ébloui une plus grande variété de mosquées et de minarets, une pareille profusion de portiques et de coupoles? Est-il dans tout l'Orient une capitale qui puisse se vanter d'être assise sur les bords d'un fleuve à la fois plus célèbre et plus majestueux? C'est à nous, habitans des latitudes froides, que son ciel doit paraître un prodige! Quant à son sol, il n'est pas d'or, mais bien de sable et de terre grise; aussi, lorsque les dromadaires, les chameaux et les ânes débouchent au trot sur une grande place coupée comme une clairière dans cette forêt de maisons, ou se précipitent pêle-mêle avec les porte-faix chargés dans les rues étroites et tortueuses, quels tourbillons de poussière! Ajoutez à cela les cavaliers qui passent rapides comme l'éclair, fiers de leurs yataghans recourbés, de leurs selles de velours rouge, se redressant sur leurs larges étriers et laissant flotter au gré du vent leurs vestes chamarrées d'or. A les voir galoper comme des furieux à travers la foule, on se rappelle

Digitized by Google

le vers d'un poète persan : « La source du soleil est obscurcie par la poudre que font voler leurs coursiers pleins de colère et d'ardeur ! »

On conçoit qu'Ismaël, au sortir des tranquilles pâturages où il menait paître ses buffles, dut se sentir étourdi en abordant une ville pareille ; il n'avait jamais vu que les petits ports des environs de Rosette. Perdu au milieu de cette multitude qui s'engouffre dans toutes les ruelles comme les eaux du Nil débordé dans les canaux qui coupent la campagne, il errait à l'aventure. La fatigue cependant le força de s'arrêter. Il s'assit à l'angle d'une place, au pied d'un grand mur ombragé par quelques sycomores. Devant lui, sous les tentes d'un café, causaient en fumant des chefs arabes, reconnaissables à leurs manteaux noirs. L'un disait : « L'énergie de l'homme est au-dessus des caprices du sort. Vis de la fatigue de ton bras et de la sueur de ton front ; et si ton courage vient à défaillir, prie Dieu qu'il te vienne en aide ! »

Un autre disait : « Si la lune ne marchait pas, elle resterait toujours à l'état de croissant. Je voyagerai dans les contrées de l'orient et du couchant ; je ferai fortune, ou je mourrai loin de mon pays. — Si les chiens voient un homme en haillons, ajoutait un troisième, ils aboient après lui et grincent des dents ; mais qu'ils voient venir un homme dans l'opulence, ils vont vers lui en agitant la queue ! »

Ces discours graves et sages frappèrent vivement l'esprit d'Ismaël ; il les eût écoutés long-temps, si une demi-douzaine de jeunes garçons, âniers de leur métier, qui jusque-là avaient dormi paisiblement auprès de lui, ne se fussent éveillés aux braiemens de leurs bourriques. Ces animaux, abandonnés en plein soleil par leurs maîtres qui reposaient doucement à l'ombre, faisaient entendre leurs plaintes. Après les avoir rappelés à l'ordre, les âniers se mirent à jaser gaiement ; chacun raconta ses courses de la journée et fit sauter dans sa main l'argent qu'il avait reçu. Ismaël les considéra avec attention ; pareil au ramier qui, chassé de sa forêt, s'est abattu au milieu d'une troupe de pigeons domestiques, il reconnaissait bien dans ces enfans des fellahs comme lui, mais leur allure effrontée le tenait à distance. Cependant une heure s'était écoulée sans qu'ils eussent pris garde à lui. — Si je leur parlais ? se disait-il ; ils connaissent la ville... Venus comme moi de la campagne, ils ont trouvé le moyen de vivre ici ! — Et, après avoir bien examiné ces vauriens à l'œil vif et rusé, il avisa le plus petit de la bande, comme étant celui qui se laisserait aborder le plus facilement. Il se leva donc, et

Digitized by Google

sa bouche s'ouvrait pour parler, quand le petit ânier le toisant d'un air moqueur :

— Qui es-tu? lui dit-il, d'où viens-tu, paysan? Tu n'es pas des nôtres.

Confus et interdit, Ismaël battait en retraite.

— Tiens, dit un second, vas-tu à la Mecque? Tu as à la main un bâton de pélerin. — C'était celui de la petite aveugle, que le pâtre avait emporté.

— Laissez-le, cria un grand garçon plus fort que les autres, et écartant ses camarades, qui faisaient cercle autour du nouveau venu : — Parle, lui dit-il ; ton nom?

— Ismaël.

— De Rosette, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le pâtre.

— Tu es cet Ismaël Er-Raschydi (1) qui a déserté sa barque à Fouah? Ah! mon garçon, tu as bien fait de partir ; si le patron t'avait tenu!... Là-dessus, il raconta à ses compagnons l'aventure de l'aïta endormi au pied d'un dattier, et comment celui-ci, à son réveil, avait déchargé ses pistolets sur le mousse. L'histoire fut très goûtée des conducteurs d'ânes, qui, avides d'en apprendre la suite, se rapprochèrent d'Ismaël.

— Et moi aussi, reprit l'ânier, j'ai déserté le même jour. Ma barque s'en allait dans ton pays, à Rosette, et je me suis glissé dans une autre, qui m'a conduit au Caire. Je m'en suis fort bien trouvé... Voyons, toi, que fais-tu ici?

— Rien encore, dit Ismaël; j'arrive, et...

— Et tu ne sais quoi devenir?

— Non, dit le pâtre en baissant les yeux.

— Eh bien! mon garçon, fais-toi ânier. Le métier n'est pas difficile. Tu te mets au service d'un patron qui te loue sa bourrique, tu te plantes le matin à l'entrée du quartier des Francs, et, dès que tu vois paraître un de ces étrangers qui ressemblent à une paire de pincettes coiffée d'un chaudron (2), tu cries : *Good dunkey, signore, very good dunkey;* un bon âne, seigneur, un bien bon âne! Ces *Franguis* veulent tout voir : tu les mènes à la citadelle, aux tombeaux des sultans mamelouks, au bazar des esclaves...'

— Il faut bien du temps pour apprendre à connaître tout cela, dit Ismaël, et moi qui ne sais pas même le nom de cette place.

---

(1) De Rosette. Le nom arabe de cette ville est Raschid.

(2) Bien qu'elle soit peu poétique, cette comparaison est familière aux Orientaux.

Digitized by Google

— Bah! reprit l'anier, dès qu'une pratique a enfourché ton âne, tu piques ta bête et au galop! Tu demandes ta route au premier camarade qui se rencontre. Si tu t'égares, tant mieux, la course est plus longue, et tu te fais payer davantage. Et puis, quand le *Frangui* te donne de l'argent, pleure, crie, ameute les passans; dis que l'infidèle, le *cafir* t'a refusé le pourboire qui t'est dû. L'étranger aura peur, et il te jettera une poignée de piastres.

Et en parlant de la sorte il se tourna vers ses camarades, comme pour leur dire: — N'est-ce pas que cela se pratique ainsi?

L'éloquence de l'ânier avait produit une certaine impression sur l'esprit d'Ismaël.

— Et le patron, demanda-t-il, comment s'arrange-t-on avec lui?

— Le maître qui te loue son âne n'est pas là pour te surveiller comme le patron d'une barque, répondit le jeune garçon. Tu dois te faire tirer les deux oreilles au moins trois fois avant de lui lâcher l'argent. Et puis, crois-moi, ne cours point après ces vilains Juifs qui ont le nez si pointu: ce sont des chiens avares; ni après les Coptes, qui portent un encrier à leur ceinture: ce sont des renards rusés, et on ne gagne rien avec eux; ni après les Turcs coiffés de gros turbans qui leur tombent sur les yeux: ce sont des gens rudes au pauvre monde; mais, quand tu vois un Franc, bats-toi avec les camarades pour l'avoir: il appartient de droit au premier qui touche son habit.

Et après un moment de silence: — As-tu dîné? demanda l'ânier.

— Non, dit Ismaël avec la modestie d'un invité qui répond à son hôte.

— Tant mieux, répliqua son nouvel ami; viens avec moi.

Et il le fit entrer dans une petite boutique où l'on vendait des fruits. Il y prit quelques douzaines de bananes, plus deux à trois livres de ces pâtés qui se composent de dattes si bien écrasées qu'on ne voit plus qu'une masse de noyaux et de mouches pétries dans un suc noir. Ces friandises furent déposées dans le bonnet d'Ismaël; et comme il s'extasiait sur l'abondance des provisions: — C'est toi qui régales, lui dit l'ânier; donne-moi ta bourse, que je paie.

Ismaël tira quelques piastres de sa ceinture; une fois dehors, le conducteur d'ânes appela ses camarades. Tous se jetèrent à l'envi sur les bananes et sur le pâté de dattes. Une fontaine qui coulait à quelques pas de là, sous une voûte de pierre ornée de fines arabesques, leur fournit une eau limpide. Ismael avait payé

Digitized by Google

sa bienvenue ; il était ânier. Dès le lendemain, le tuyau de sa pipe passé dans le collet de sa tunique, les manches retroussées et les jambes nues, il courait à travers la grande ville du Caire, de la place de l'Ezbékieh à la mosquée de Touloun, de Birket-al-Farrayn à la place de Roumey. Comme il semblait plus naïf que ses confrères, les voyageurs étrangers l'employaient de préférence aux autres, et il faisait de bonnes journées. Cependant, ni ces courses multipliées, ni les avantages de sa nouvelle condition, ne lui faisaient oublier le temps où il gardait les buffles sur le bord du Nil. Quand il avait tout le jour piqué les flancs de son âne, crié aux passans et à sa bête ces mots invariables : *Ar-réguel-eik* (gare la jambe), *al-émin-eik* (à droite), *al-schémal-eik* (à gauche), quand il avait trotté comme un chien maigre aux quatre coins du Caire, il pensait aux soirées un peu tristes, mais douces à son souvenir, où il courait côte à côte avec la jeune aveugle. Alors il cachait sa tête dans ses mains pour mieux se rappeler les scènes regrettées qui lui revenaient obstinément en mémoire, et il croyait entendre encore la voix de Fatimah, quand elle chantait en marchant à la rencontre des barques. Une chose le consolait, c'est qu'il mettait en pratique la maxime d'un des trois Arabes dont les paroles l'avaient frappé : « Vis de la fatigue de ton bras et de la sueur de ton front ! »

Un matin qu'il arrivait de bonne heure à sa place accoutumée, un Européen monta sans rien dire sur son âne, et s'achemina vers le quartier des chrétiens. Il y a là un labyrinthe obscur de ruelles, de cours et de passages couverts qui se ferment chaque soir, et dans lesquels il est assez facile de s'égarer en plein jour. Ismaël suivait pas à pas, la main sur la croupe de sa bête. L'Européen le regardait de temps à autre, et, quand ils débouchèrent sur une rue mieux éclairée, Ismaël crut reconnaître le médecin qui avait emmené la petite aveugle. Comme s'il eût voulu faire ranger les passans, il se plaça à la tête de son âne, et jeta derrière lui des regards furtifs, si bien que le médecin, — car c'était lui, — le reconnut à son tour.

— Ah ! ah lui dit celui-ci, refuses-tu toujours les pourboires que l'on t'offre ?

— Ismaël répondit par un geste qui signifiait : Faites-en l'essai, et vous verrez !

— Tu as déjà exercé bien des métiers, reprit le médecin ; Fatimah, qui sait ton histoire, me l'a contée... Tu as un bon cœur, Ismaël ; du courage, mon garçon, et Dieu t'aidera !

Puis, comme l'ânier lançait sur lui des regards interrogatifs : — Mon enfant, ajouta-t-il, je ne suis point un santon qui guérit

Digitized by Google

les malades avec des prières, ni un derviche qui a le don des miracles. Fatimah ne voit pas encore... La guérison sera longue. —Cela dit, il s'arrêta devant une porte qui s'ouvrit pour le laisser entrer, et disparut après avoir payé généreusement Ismaël.

Parfois le petit ânier avait des pratiques à conduire au Vieux-Caire, et, à la vue des barques innombrables rangées dans le port, il sentait renaître plus vivement le désir de naviguer qui ne s'effaçait point en lui. Les récits de voyages qu'il entendait à la porte des cafés excitaient encore son humeur vagabonde. Il se mêlait aux aventures racontées dans ces lieux de réunion, devant un auditoire attentif, bien des fables, bien des circonstances merveilleuses qui leur prêtaient un grand charme. Ignorant et pauvre, Ismaël regardait avec admiration les marchands au brillant costume qui parlaient de Bagdad et de Samarcande, de Ceylan et du Cachemire. La fortune habitait donc ces lointaines contrées ; mais comment s'y rendre ? comment faire le premier pas dans cette route qui conduit à la richesse ? C'était là ce qui l'embarrassait, ce qui l'arrêtait court quand il essayait de former des projets. Cependant le hazard, qui se plaît à servir les gens simples et les hommes de bonne volonté, se chargea de le mettre sur la voie. Un *steamer* anglais partait de Suez pour l'Inde ; beaucoup de voyageurs s'étaient acheminés vers la mer Rouge dans l'intention de le rejoindre. La veille du jour où le bateau allait lever l'ancre, un voyageur attardé rencontra Ismaël, qui l'aborda avec la formule accoutumée : *Very good dunkey, sir !*

— Ton âne est-il vraiment bon ? demanda l'étranger.

— Excellent, répondit l'ânier.

— En ce cas, partons ; si tu me mènes à Suez en vingt-quatre heures, je te paie la valeur de ta bête !

Ismaël accepta cette offre avec empressement ; le voyageur arriva à Suez au moment où le canon annonçait le départ du *steamer*, si bien qu'il eut le temps de prendre une barque et d'atteindre le paquebot qui se mettait en marche. Pendant cette course forcée de vingt-quatre heures, Ismaël ne s'était guère reposé, la fatigue l'accablait ; il se coucha et dormit long-temps. Quand il s'éveilla, son âne était encore étendu sur la paille ; la pauvre bête ne devait plus se relever !

— Béni soit Dieu qui m'a conduit ici ! s'écria Ismaël. Voici la route qui mène aux pays dont j'ai tant de fois entendu parler, je la suivrai. Je reviendrai avec des pièces d'or plein ma ceinture, je roulerai sur ma tête le turban de mousseline, je jetterai sur mes épaules le cafetan brun comme les marchands du Caire. Fatimah ne sera plus aveugle !... Ma voix aura changé, et elle ne me recon-

Digitized by Google

naîtra plus ; mais le bâton de palmier qu'elle a laissé sur le sable, je l'ai toujours ! — Là-dessus, il alla trouver un de ses camarades qui retournait au Caire. — Tiens, lui dit-il, voici le prix de mon âne ; porte-le à mon maître. Au revoir ! chien qui court trouve sa vie !... Un jour je reviendrai, s'il plaît à Dieu !

V. — LE NAKODA.

Assis sur le bord de la mer Rouge, au fond de la baie où l'Asie et l'Afrique mêlent leurs sables, Ismaël regardait les grèves immenses que la marée, en se retirant, laissait à découvert. Les eaux rougeâtres et troublées du golfe Arabique ne lui rappelaient guère les flots si bleus de la Méditerranée. Suez, qui ressemble à une ville pétrifiée, ne lui donnait point un avant-goût des pays merveilleux si vantés par les voyageurs. Derrière lui campaient des chameliers arabes qui retournaient en Syrie ; ils rangeaient leurs armes en faisceau, faisaient sortir leurs femmes des cages dans lesquelles ils les transportent comme des captives ; puis, le repas achevé, ils reprenaient leur chemin, disparaissant bientôt dans les plaines sans bornes du désert comme une troupe d'oiseaux dans l'immensité du ciel. Ces nomades ne lui paraissaient aller ni assez vite, ni assez loin. Il n'avait nulle envie de les suivre ; ne pouvaient-ils pas d'ailleurs le vendre en route, comme les fils de Jacob leur frère Joseph ? Il y avait bien à une grande distance du port de lourdes barques qui fixaient son attention, mais elles restaient immobiles sur leurs ancres. Cependant Ismaël songeait toujours à cette parole mystérieuse qu'il avait entendue au Caire : « Je voyagerai dans les contrées de l'orient et du couchant ; je ferai fortune, ou je mourrai loin de mon pays ! »

Comme il persistait dans son désir de visiter les régions lointaines, il arriva des caravanes portant des marchands turcs et égyptiens qui venaient s'embarquer à Suez, un peu pour aller en pélerinage à la Mecque et beaucoup pour trafiquer dans les villes de la côte d'Arabie. Abrités sous des parasols aux couleurs bizarres, ils se balançaient dans des cacolets suspendus aux dos des chameaux, pareils aux singes que le saltimbanque empile dans des mannequins accrochés au bât de son âne. Dès que ces marchands parurent sur le quai, les barques s'animèrent tout à coup. Des canots vinrent à terre pour chercher les passagers. Le mousse, assis à la proue, poussait un cri perçant et modulé, et les matelots, esclaves nubiens, plongeaient leurs rames dans l'eau en lui répon-

Digitized by Google

dant par un croassement guttural : on eût dit un duo entre un rouge-gorge et une troupe de corbeaux. A la poupe se tenaient les capitaines, gens de l'Yémen, à la barbe noire, au visage austère. Ismaël aborda un de ces graves personnages et lui demanda de l'embarquer à son bord. Sa propositon fut agréée ; il navigua dans la mer Rouge pendant quelques temps, puis franchit le détroit de Bab-el-Mandeb et se lança dans l'Océan indien.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi ; Ismaël n'était plus ce petit pâtre ignorant, cet ânier craintif que la mauvaise fortune semblait prendre à tâche de poursuivre. La vie active de marin l'avait rendu fort et robuste, vif et alerte. Il savait lire, ce qui le mettait au-dessus de plus d'un pacha, et ses connaissances dans l'art de la navigation, sans être très étendues, lui avaient valu, parmi les musulmans, le titre et le rang de *nakoda* (capitaine).

En sa qualité d'Egyptien, Ismaël était économe, ce qui chez nous s'appellerait avare ; les Orientaux le sont tous par goût d'abord et puis par crainte. Comme ils vivent d'une façon plus retirée que nous, ils aiment à cacher leurs trésors dans leurs maisons, à tenir leur fortune sous leur main. D'ailleurs, qui ne viserait à paraître pauvre dans un pays où la richesse éveille si vite la cupidité des pachas, des aghas et des beys ? Ismaël, fidèle aux habitudes de sa race, ne portait donc pas la tête plus haute, bien qu'il eût amassé une somme assez ronde. S'il entrevoyait le jour où il serait en état de ne plus courir les mers, il se gardait d'en rien dire à personne. Peut-être aussi, comme le joueur qui hésite à quitter la partie tant que dure la veine favorable, reculait-il involontairement l'heure de la retraite. Toujours est-il que, cinq ans après son départ du Caire, le navire qu'il commandait se trouvait à l'ancre en rade de Moka : c'était une de ces énormes barques à un mât qu'on nomme *bagglow*. Les dernières balles de café arrivaient à bord ; prêt à mettre à la voile pour l'Inde, le nakoda Ismaël n'avait plus qu'à régler ses affaires avec les négocians arabes et persans établis dans la ville.

Quand il eut parcouru les bazars, échangeant avec celui-ci quelques paroles d'adieu, recevant de celui-là une lettre qu'il plaçait dans les plis de son turban (c'est le sac aux lettres des nakodas), il se rendit sur la place où campent les caravanes qui viennent de l'intérieur. Cette place s'étend le long des murailles de la ville de Moka, au midi. On y débouche par une porte étroite, flanquée de deux hautes tours à créneaux et que sont censés surveiller douze ou quinze aïtas. A la vérité, ils dorment là, sous un auvent, étendus pêle-mêle au milieu des sabres, des fusils cannelés, dans le désordre traditionnel d'un corps de garde turc. Le vent de

Digitized by Google

la mer et le mouvement des chameaux soulèvent, dans ce grand espace vide, une poussière étouffante, et pourtant on y respire plus librement que dans la ville, dont les murs trop élevés empêchent la circulation de l'air. A l'horizon, on aperçoit les montagnes de Senna, la patrie du café ; l'œil trouve à se reposer sur un peu de verdure, chose bien rare dans cette Arabie Heureuse, partout si triste et si désolée. Enfin, on y rencontre des arbres avec leurs feuilles, de gracieux acacias qui donnent une ombre infiniment plus étendue que le palmier. Aussi, sous leur abri, a-t-on installé des cafés, établissements d'une simplicité extrême, qui consistent en une demi-douzaine de tasses rangées autour du foyer où l'eau bout, un faisceau de pipes, quelques narguilés et un sac à tabac suspendu aux branches. Les consommateurs s'asseient sur des divans qui ne sont autre chose que des espèces de paniers en forme de cages à poulets. Ce fut sur un de ces siéges qu'Ismaël prit place. Comme il humait lentement la fumée de sa pipe, un marchand égyptien de sa connaissance s'approcha de lui.

— Quoi de nouveau au pays de Senna ? lui demanda Ismaël ; les Arabes pillent-ils toujours les caravanes ?

— Mes chameaux sont arrivés à bon port, grace à Dieu ! répondit le marchand. La campagne est sûre maintenant, mais la ville ne l'est guère. — Et se penchant à l'oreille d'Ismaël : — Tu sais, nakoda, ajouta-t-il, ces belles perles de Ceylan que je cachais dans ma cave, ces perles fines que je comptais vendre à Constantinople ... on me les a volées !

— Il y a ici une douzaine de vauriens.... répondit Ismaël en jetant un regard sur les aïtas qui s'allongeaient à l'ombre comme des léopards ; je n'aime pas ces Turcs-là.

— Leur chef, Ali-Agha, est de mes amis, répliqua le marchand ; un brave homme, point fier, qui m'a emprunté quelque argent. Il m'a promis de chercher le voleur. Pour exciter son zèle, j'ai promis une récompense de mille sequins à qui me rapporterait mes perles... Ca n'est pas la dixième partie de ce qu'elles valent. Connais-tu cet Ali-Agha ?

— Non... Et il s'est occupé de courir après le voleur ?

— A l'instant même. Il est parti hier pour arrêter quelques-uns de ses hommes qui ont déserté avec armes et bagages... avec mes pauvres perles aussi, j'en suis sûr.

Là-dessus ils se séparèrent. Le lendemain soir, comme la brise commençait à souffler, le *bagglow* d'Ismaël levait l'ancre. Les Nubiens, qui formaient la presque totalité de l'équipage, hissèrent, au son du tambourin, la voile gigantesque ; la vergue, longue de trente coudées, se dressait lentement, en cadence, par secousses

Digitized by Google

régulières. Enfin, quand le vent s'engouffra dans la masse de toile subitement déployée, la barque s'abattit sur la vague et s'éloigna du rivage. Les derniers rayons du soleil faisaient étinceler les sables de la côte d'Arabie; encadrée entre la mer et un vaste horizon de montagnes, la ville de Moka ne présentait plus qu'une ceinture de murailles flanquées de tours au-dessus desquelles se détachaient çà et là l'aiguille d'un minaret, le panache vert d'un dattier ou le feuillage glauque d'un térébinthe.

De Moka au détroit de Bab-el-Mandeb, on ne compte que douze lieues; poussé par une brise favorable, le *bagglow* franchit cette distance pendant la nuit. Quand Ismaël parut sur le pont, il fut quelque peu surpris d'apercevoir à la proue de son bâtiment un passager qu'il ne se rappelait pas avoir pris à bord. L'inconnu portait, à la manière des musulmans de l'Inde, le pantalon court et large, la tunique blanche agrafée sur le côté gauche, et, au lieu de turban, une calotte pointue qui laissait surgir librement une paire de longues oreilles. Aux questions que lui adressa Ismaël, il répondit avec beaucoup d'humilité en déclarant qu'il était un pauvre pélerin hindou revenant de la Mecque. Embarqué furtivement la veille au matin, il avait dû se tenir caché dans la cale pour éviter que le capitaine ne le renvoyât à terre. — Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ajoutait-il, je me recommande à votre charité. Un pélerin tient peu de place et porte bonheur à qui lui accorde l'hospitalité sur mer comme sur terre. — Les matelots, à qui il avait donné quelque argent pour être reçu à bord, parurent fort édifiés de ses paroles; de son côté, Ismaël ne vit pas grand inconvénient à laisser s'arranger en un coin du tillac ce pauvre diable, vagabond ou pèlerin. D'ailleurs, la présence d'un indigent embarqué de contrebande à bord d'un navire persan ou arabe est un incident fort ordinaire. L'équipage ne fait point difficulté de partager son repas avec le mendiant voyageur, que chacun considère comme l'hôte de Dieu.

Pendant quelques jours, le pélerin, incommodé sans doute par le roulis de la mer, auquel il paraissait peu habitué, demeura blotti à la proue du bâtiment. Les jambes croisées sur sa natte, la tête enveloppée d'une couverture, il remuait entre ses doigts le chapelet à grains d'ambre, récitant avec componction les innombrables noms d'Allah. Les matelots lui apportaient des fruits et des morceaux de ce nougat fort estimé des Arabes, qui se compose de miel et de lait de chamelle. La pipe et le café lui étaient présentés souvent par Ismaël, qui, en se promenant sur le pont, lui adressait de bienveillantes paroles. Peu à peu le pèlerin mangea de meilleur appétit; il sortit de sa torpeur, et, comme un homme qui a besoin

Digitized by Google

d'exercice, se mit à faire aussi les cent pas sur le tillac. Sa démarche devenait de plus en plus assurée ; il se tenait droit, la tête haute, les mains derrière le dos, si bien qu'Ismaël commença à trouver que, pour un Hindou, il avait une allure un peu militaire. Cette remarque le conduisit à exercer sur son passager une certaine surveillance, mais sans trahir sa défiance d'aucune façon. Un jour donc, Ismaël, ayant nettoyé ses pistolets rouillés par l'humidité de la mer, les laissa, comme par hasard, sur le cabestan, à la proue du navire ; puis il se retira derrière la galerie de la cabine. Le pélerin ne tarda pas à approcher ; il prit les pistolets d'une main ferme, en fit jouer les ressorts, et les tint à pointe de bras, comme s'il eût ajusté un ennemi.

— Voilà un pélerin qui manie les armes mieux encore qu'il ne fait tourner les grains d'un chapelet ! se dit Ismaël. Cet Hindou est né plus près de Smyrne que de Madras !... J'ai vu cet homme-là quelque part, un turban sur la tête, des pistolets aux poings comme tout à l'heure ! C'est un Turc qui a changé de peau !

Cependant le *bagglow* naviguait dans la mer des Indes et faisait bonne route. Fidèle à son rôle de pélerin, l'étranger racontait aux matelots ce qu'il avait vu dans son voyage à Médine et à la Mecque ; ceux-ci lui témoignaient de grands égards ; ils se réunissaient le soir autour de lui pour écouter ses conseils et faire la prière sous sa direction. Pour la plupart, ils étaient nègres, comme nous l'avons dit, par conséquent ignorans, crédules et peu portés au travail. Les Arabes qui servaient à bord en qualité d'officiers se plaignaient à Ismaël de ce que l'équipage oubliait la manœuvre pour écouter les histoires du *haddji* (pélerin) ; quelques coups tombaient sur les épaules des noirs, qui couraient aussitôt à la proue demander des consolations au saint personnage. Ces détails n'échappaient point au nakoda Ismaël. L'influence exercée par l'inconnu sur ses matelots nuisait à sa propre autorité, et lui causait une inquiétude croissante ; il résolut d'épier plus attentivement encore la conduite du pélerin. Pour cela, il se blottit un soir sur le pont, enveloppé dans un caban de laine qui cachait ses traits ; les Nubiens, selon leur usage, formaient un cercle autour du passager.

— Mes enfans, leur disait celui-ci, vous faites un rude métier. Vous êtes bien battus, mal payés...

— Et mal nourris, répondit un nègre aux formes athlétiques, affligé d'un de ces appétits formidables que rien ne peut rassasier.

— Dieu est grand ! continua le pélerin ; il peut vous livrer les trésors enfouis dans les entrailles de la terre et au fond de l'océan!

Digitized by Google

Je sais des pays où l'on trouve des sequins en abondance, où l'on pêche des perles à poignées (les nègres écoutaient la bouche béante), où l'on vit heureux et sans rien faire à l'ombre des bananiers !...

— Y a-t-il bien loin d'ici à ce paradis-là, *haddji ?* demandèrent plusieurs voix.

— Pas si loin que d'ici au paradis de Mahomet, répliqua le pélerin, et je saurais bien vous y conduire !... si je vous commandais...

Et il se tut ; Ismaël en avait entendu assez pour deviner les projets du passager : il s'agissait d'enlever le navire, ce qui ne pouvait guère se faire qu'en se débarrassant du capitaine. Provoquer l'explosion du complot avant qu'il fût tout-à-fait mûr, aller au-devant de l'ennemi et le surprendre, ce fut le plan qu'il adopta. Son premier soin avait été de mettre les armes hors de la portée des noirs ; il les distribua à ses Arabes en les exhortant à se tenir sur leurs gardes. Le lendemain, pour sonder les dispositions de ses gens, il les fit impitoyablement manœuvrer depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit ; puis, comme ils murmuraient, il les envoya dormir sans souper. — Allez, chiens, leur dit-il, allez vous remplir l'estomac avec les sentences du *haddji !*

Les nègres consternés se retirèrent à la proue ; ils demeurèrent quelques instans silencieux, puis il se mirent à parler à voix basse, puis le bruit de leurs plaintes devint plus articulé ; enfin ils éclatèrent en clameurs. L'orage qui grondait sur le tillac du *bagglow* avait grossi aussi rapidement qu'un ouragan de la mer des Indes. Le grand Nubien à l'appétit de chakal criait avec rage qu'il fallait piller les vivres ; d'un œil hagard il cherchait une arme quelconque pour défoncer le capot de l'entrepont. Le soleil se couchait, jetant sur les visages noirs et diaboliques de ces matelots insurgés une teinte couleur de sang ; cependant, les hautes montagnes des environs de Bombay se montrant à l'est, la vue de la terre sembla un moment calmer l'effervescence des Nubiens.

— Cette terre-là, dit tout bas le pélerin, n'est pas celle où je vous conduirais, si j'étais votre chef ! Obéirez-vous à un homme qui vous fait mourir de faim, qui demain vous fera fouetter et jeter en prison, là, sur ce rivage !...

— Silence ! dit Ismaël, d'une voix ferme ; préparez les ancres !

— Donnez-nous à souper, hurlaient les matelots tenus en respect par l'attitude calme du nakoda.

— Préparez les ancres ! répéta celui-ci.

— A l'eau, à l'eau, le nakoda avec ses Arabes ! murmura le pélerin caché derrière les matelots, — et il tirait de dessous sa

Digitized by Google

tunique une paire de *tabantché* (1), pareils à ceux que portent les aïtas.

Excités par les paroles du *haddji*, qui attisait leur colère, les noirs poussaient des rugissemens sauvages; aucun d'eux n'osait encore s'approcher du capitaine. — Lâches, répétait le pélerin, jetez-le par-dessus le bord, et le navire est à nous avec tout ce qu'il renferme! — Et, en parlant ainsi, il faisait mine de se mettre à leur tête. Ce mouvement en entraîna quelques-uns; le plus hardi, brandissant une rame, courut comme un furieux vers la poupe. Ismaël, qui le suivait du regard, l'abattit d'un coup de pistolet, et s'élança sur le pélerin. Ses Arabes marchaient avec lui; leurs armes menaçaient à bout portant l'instigateur de la révolte, qui, subitement abandonné par les noirs se retira à reculons aussi loin qu'il le put. Appuyé contre le bord, il tenait ses pistolets le canon en bas dans l'attitude d'un homme pétrifié; les matelots nègres, épouvantés de la mort de leur camarade, cessèrent leurs clameurs, tombèrent à genoux en sanglotant et demandèrent pardon.

— *Haddji!* cria Ismaël, jette bas les armes, ou tu es mort!

Celui-ci ouvrit les mains, et ses pistolets glissèrent sur le tillac.

— Tu es un menteur et un traître, *haddji*, continua Ismaël; je t'ai vu à Fouah; ces pistolets que voici, tu les as tournés contre moi; — tu étais un aïta dans ce temps-là, — et tu as fait feu! Ce petit mousse de Fouah te tient à son tour sous ses pieds!

— Grace, dit l'aïta; fais-moi grace, je te paierai généreusement ma rançon.

— Ne mens pas, répliqua Ismaël en le couchant en joue.

— Par le prophète, je dirai la vérité... En bas, dans la cale, il y a un paquet qui contient mes habits d'aïta... Dans la ceinture,... je ne mens pas! cherche bien, et tu trouveras quatre grosses perles...

— De Ceylan, n'est-ce pas?

— Oui, sur ma tête, des perles de Ceylan, et d'un grand prix.

— Que tu as volées, brigand!

— Que j'ai trouvées, balbutia l'aïta.

— Tu mens, cria Ismaël d'une voix terrible; tu les as volées à un marchand égyptien qui t'a prêté de l'argent: ton nom est Ali-Agha; tu les as volées!

L'aïta laissa tomber sa tête sur le bord du navire comme un homme qui attend le coup de la mort. — Enfans, dit le nakoda Ismaël à ses matelots, préparez les ancres! — Ils obéirent cette

(1) Pistolets turcs.

Digitized by Google

fois avec la docilité de gens qui ont quelque peccadille à se faire pardonner. — Maintenant, jetez à l'eau le corps de ce mutin qui tache le tillac de son sang, et puis mettez aux fers ce Turc qui a trahi l'hospitalité !

Deux jours après cette scène, le navire prenait sa place dans la rade de Bombay. Ismaël rendit la liberté à l'aïta, et, l'ayant conduit lui-même à terre: — Va au diable, lui dit-il; te voilà dans une contrée où règnent les *Franguis;* ceux-là pendent les voleurs, les assassins et les traîtres; ainsi prends garde à toi! — Quant à lui, il vendit son *bagglow*, et revint à Moka sur un navire étranger: après ce qui s'était passé à bord, il n'osait plus confier à son équipage et sa fortune et sa propre personne. En débarquant, il alla voir son ami le marchand égyptien.

— Eh bien! lui dit-il, as-tu retrouvé ton voleur?

— Hélas! non, répliqua tristement celui-ci.

— Ali-Agha, ce brave homme point fier, a donc échoué dans ses recherches? — Et, comme son ami ne répondait pas : — Tiens, ajouta-t-il, j'ai été plus heureux que lui. Voici quatre perles que le hasard m'a fait rencontrer; si elles pouvaient remplacer celles que tu as perdues?

Le marchand les regarda de cet œil expérimenté du berger qui reconnaît sa brebis entre mille: puis il remit à Ismaël la somme promise à celui qui les lui rapporterait.

— Merci, dit le nakoda, j'ai bien gagné tes sequins; mais tout est bien, qui finit bien; je dis adieu à la mer, et retourne aux bords du Nil.

VI. — LE REIS.

Le turban de mousseline blanche, le cafetan brun et la ceinture remplie de sequins, ces trois choses ardemment désirées, Ismaël les possédait enfin; de plus, il avait la satisfaction de les devoir à son travail, à sa persévérance et à son courage. Le hasard voulut que l'âne sur lequel il revint de Suez au Caire fût conduit par ce grand garçon qui l'avait jadis reçu lui-même dans la confrérie des âniers. Il ne paraissait pas que le fellah eût fait fortune. Ismaël, l'ayant reconnu, lui dit avec bonté: — Mon ami, tu dois être bien ennuyé de courir sur le sable derrière ta bête depuis si long-temps.

— C'est mon métier, répliqua l'ânier.

— Il y en a d'autres et de meilleurs! Veux-tu me suivre? Je vais à Rosette acheter une barque, tu navigueras avec moi.

— Bah! dit le fellah, j'aime mieux la vie que je mène. Ne suis-je pas libre comme l'air? Point de soucis; point d'argent

Digitized by Google

à cacher, je le dépense à mesure qu'il me vient, de peur des voleurs. Quand je suis las de travailler, qui m'empêche de me coucher à l'ombre, sous le porche d'une mosquée? Navigue qui voudra... moi, je reste ânier!

— A ton aise, mon ami, dit Ismaël. — Et il se rappela le temps où cet insouciant garçon lui paraissait un important personnage.

Les aventures de son enfance et de sa jeunesse lui revenaient plus vivement en mémoire à mesure qu'il avançait. Bientôt il arriva sur les collines du haut desquelles on découvre le Caire tout entier s'allongeant au pied de la citadelle, le Nil qui serpente à perte de vue, tantôt pressé par les sables, tantôt bordé de jardins, et à l'horizon les pyramides, pareilles à trois tentes gigantesques plantées à l'entrée du désert. Ce magnifique spectacle arrache des cris d'admiration et des larmes de joie aux pélerins qui reviennent d'Arabie; il fit battre le cœur d'Ismaël, qui revenait de bien plus loin. Quand il trotta dans les rues de la ville, combien lui parurent misérables les hommes de peine et les porteurs d'eau qu'il rencontrait, courant dans la poussière, jambes nues et manches retroussées! C'étaient cependant ces mêmes gens dont il avait, à une autre époque, partagé la condition, dont il avait même envié le sort à son arrivée dans la grande ville, où il ne savait sur quelle pierre reposer sa tête. Un grand nombre d'aveugles lui demandaient l'aumône, — on les compte par milliers dans la capitale de l'Egypte! — et il leur donnait avec émotion. Chaque fois qu'une femme privée de la vue s'approchait de lui, il tremblait de reconnaître Fatimah, la petite aveugle des bords du Nil.

Dès le lendemain de son retour au Caire, Ismaël se fit conduire chez le médecin européen: celui-ci, ayant prospéré dans ses affaires, occupait une jolie maison du quartier copte, entre une cour, où murmurait une fontaine et un jardin planté de vignes et de figuiers. En frappant à la porte, l'Egyptien se troubla, et, quand un domestique la lui ouvrit, il eut beaucoup de peine à balbutier quelques mots. — Faites entrer, dit le médecin; qui me demande? — Et comme il s'avançait du côté de la cour, il vit Ismaël debout, la main à son front, qui s'inclinait respectueusement vers lui, à la manière d'un client qui aborde son patron.

— Excellent seigneur, protecteur du pauvre, consolateur de ceux qui souffrent, que votre bonheur augmente de jour en jour, que la lumière de vos prospérités reste toujours brillante....

— Après? dit le médecin.

— Votre seigneurie ne me reconnait pas? demanda Ismaël tout interdit.

Digitized by Google

— Non. De quelle maladie vous ai-je guéri?

— Ce n'est pas moi que vous avez soigné, reprit Ismaël, mais une petite aveugle....

— Fatimah? interrompit le médecin en levant les yeux sur lui. En ce cas, tu es Ismaël, le mousse, le pâtre, l'ânier.... et quoi encore?

— Le nakoda, répliqua Ismaël, j'ai navigué dans la mer des Indes.

— Et tu y as fait fortune?.... Enchanté de te revoir! Asseyez-vous, nakoda.

Le médecin frappa dans ses mains pour qu'on apportât la pipe et le café; l'infidèle et le vrai croyant se placèrent sur un divan, côte à côte, près d'une fenêtre qui laissait voir dans le jardin. Les enfans du médecin s'y promenaient à l'ombre, conduits par une jeune fille vêtue de ce gracieux costume oriental que les femmes portent dans l'intérieur des maisons. Une écharpe de mousseline blanche entourait sa tête et lui enveloppait le cou; sa taille était serrée dans une petite veste de drap turc, et sous sa tunique descendaient de larges pantalons brodés qui lui retombaient sur les pieds. Elle chantait à demi-voix, en cueillant des raisins et des figues. Pendant qu'ils fumaient l'un et l'autre, le docteur interrogeait Ismaël sur ses voyages, et celui-ci, trop bon musulman pour jeter autour de lui des regards curieux ou indiscrets, répondait aux questions de son hôte avec beaucoup de gravité. Il avait aussi des questions à faire, mais il ne savait trop comment s'y prendre. Et puis, si Fatimah eût été guérie, le médecin le lui eût sans doute appris au moment même où il l'avait reconnu?

— Ainsi, mon ami, reprit le docteur après un moment de silence, et comme s'il eût voulu prolonger la conversation, Dieu t'a récompensé? Je te l'avais prédit.... Moi aussi, j'ai assez bien réussi au Caire; quelques cures heureuses.... Tu vois, Ismaël, j'ai une jolie maison, un jardin.

En parlant ainsi, il attira Ismaël vers la fenêtre. La jeune fille chantait toujours sous les figuiers, et sa voix fit tressaillir l'Egyptien. En voyant leur père à la croisée, les enfans étaient accourus; ils apportaient des fruits que le docteur offrit à Ismaël; mais celui-ci, immobile, le regard fixe, cherchait à découvrir les traits que la jeune fille, en l'apercevant, avait cachés sous son voile. Il la considéra ainsi quelques minutes, comme le marin qui s'efforce de reconnaître une terre sous les vapeurs changeantes d'un nuage; puis, tout à coup, il appela : Fatimah! et lança dans le jardin le bâton recourbé qu'il tenait à la main.

Digitized by Google

A ce cri, la jeune fille dressa la tête, puis elle se baissa en tremblant, prit dans ses mains la tige de palmier lisse et flexible, et, comme suffoquée par le souvenir que lui rappelait cet objet oublié, elle fondit en larmes. — Voyez, dit Ismaël, elle pleure en me retrouvant comme j'ai pleuré quand elle m'a quitté.

— Je ne crois pas que ce soit de chagrin ! répliqua le docteur. Tu te souviens que tu me regardais bien noir, Ismaël, quand je l'ai emmenée ; et moi, je t'en veux, car tu vas m'enlever l'amie de mes enfans ! Les soins que je lui ai prodigués pendant sa maladie, elle me les a payés par son affection pour eux. Nous sommes quittes... Prends-la... Si j'ai mis tout à l'heure ta patience à l'épreuve, c'est qu'en te voyant entrer ici, j'ai compris que tu venais me la redemander.

Ismaël a acheté à Rosette une barque qu'il commande lui-même en qualité de reïs. C'est une belle *canja* à deux mâts, montée par dix matelots arabes et un mousse qui a le bonheur d'être rarement battu ; comme elle m'a porté d'Atfêh au Caire, je puis rendre témoignage de la propreté de sa cabine, ainsi que des façons parfaitement honnêtes du patron. A la pointe où se tenait jadis Fatimah, il y a encore aujourd'hui une petite mendiante aveugle, et il y en aura toujours, parce que la place est excellente.

La mère de Fatimah ayant désiré retourner à son village, Ismaël y a fait bâtir une maison où la vieille se trouve très heureuse ; comme beaucoup de bonnes femmes de son pays, elle croit que le médecin *frangui* est un sorcier et que tous les Européens sont des médecins. Malgré la grande affection qu'il porte à Fatimah, même depuis qu'elle est sa femme, Ismaël continue de naviguer ; le Nil n'avait-il pas été sa première passion ? A son arrivée à Rosette, il a eu la curiosité de voir la cabane du fellah chez qui il avait servi dans son enfance. Le vieux couple était sans doute mort, car il ne le retrouva plus ; le toit de la hutte s'était affaissé ; il n'y restait d'autre habitant que le chat devenu maigre et à moitié sauvage. Quant aux chiens, ils erraient dans les environs, plus affamés que jamais. Cependant, au lieu d'aboyer en voyant passer Ismaël comme auparavant, ils semblaient réclamer sa protection, ce qui rappela au fellah devenu riche les paroles d'un des trois chefs arabes de la place du Caire : « Si les chiens voient un homme en haillons, ils aboient après lui et grincent des dents ; mais qu'il voient venir un homme dans l'opulence, ils courent au-devant de lui en agitant la queue ! »

TH. PAVIE.

Digitized by Google

UN ROMAN VRAI.

III.

Récit. — (SUITE.)

Le lendemain était un dimanche. Vers l'après-dinée, la brise soufflait si fraîche et si légère, que je proposai à Daniel une promenade à *Abbey-Hotel* ; il y consentit, et deux heures plus tard nous contemplions, assis sur les bords escarpés de l'Hudson, le cours majestueux du fleuve dont les rives bleues se fondaient peu-à-peu dans les vapeurs humides du soir. Impatient et curieux, je risquai une allusion à la soirée précédente; il se prit alors à sourire, et me dit : Le sage entend à demi mot ; bien que je n'aie pas la prétention d'être un sage, je vous comprends.

Et il reprit son récit :

« L'on ne saurait mettre en doute l'influence qu'exerce le moral sur la partie matérielle de notre être. Mon entrevue avec Miss Alice fit plus pour ma guérison, malgré mon respect pour la science, que tous les remèdes de mon brave docteur. Il était lui-même émerveillé de la puissance de son savoir, et me le disait avec une nuance d'orgueil satisfait. Le digne homme, dans son ignorance de ce qui s'était passé, s'attribuait fort innocemment ma cure rapide et presque merveilleuse. L'honneur n'en revenait pourtant qu'à cet infaillible médecin que notre grand Molière a mis en scène d'une façon si charmante.

Je revins à New-York quelques jours après le départ d'Alice. Mrs. Dallett, en m'adressant l'expression de sa reconnaissance maternelle, me fit dire par le docteur qu'elle serait heureuse de me voir à son retour en ville. Elle devait être absente pour deux ou trois mois encore.

Rien ne m'eut été plus facile que de savoir le lieu de sa résidence d'automne ; je ne le tentai pas, et cependant je brûlais du désir d'être près d'Alice. Mais craignant de trahir, par une seule

Digitized by Google

question, le mystère dont j'enveloppais volontiers cet amour né sur les bords de la mer, dans la solitude d'une chambre de malade, je me fis une loi du silence le plus absolu. Et puis, je dois l'avouer au risque de vous faire sourire, je trouvais un charme indéfinissable à conserver sans déchirure le voile de poésie qui cachait mon secret aux yeux du monde. Pour moi, une affection au grand soleil est une joie flétrie, une rose effeuillée dans la poussière du grand chemin.

Les jours se succédaient, et... se ressemblaient pour moi. Nous étions au mois de novembre. Le monde fashionable avait regagné déjà, aux premiers souffles du Nord, ses foyers d'hiver. Les fêtes s'organisaient, et deux fois Astor Place avait réuni dans son enceinte dorée et pleine d'harmonie, les hirondelles voyageuses de l'été. — J'avais manqué aux deux premières représentations autant par ignorance de ce qui se passait dans la ville que par isolement volontaire. Un soir, M. D... dont la chambre était voisine de la mienne, me proposa de l'accompagner à l'Opéra. On jouait Lucia, et séduit par la promesse d'entendre le chant de mort de l'amoureux laird de Rawenswood, je me laissai entraîner.

La musique, surtout celle de Donizetti, si mélodieuse, si tendre, si passionnée, ne pouvait manquer, dans ma disposition d'esprit d'exercer sur moi toutes ses influences. C'est ce qui arriva au grand désespoir de D... dont l'humeur causeuse ne s'accommodait que médiocrement de mon silence rêveur. Aussi me laissa-t-il tout entier livré à ce qu'il appelait mes voyages dans la lune, pour aller papillonner gaîment autour de ce parterre émaillé de beaux yeux, de fraîches toilettes et de blanches épaules qui s'épanouissait à la clarté des lustres.

La tête pleine des mélodies que je venais d'entendre, je promenais machinalement et en manière de contenance mes regards distraits de la galerie aux loges, et des loges au cintre. Trois fois, dans mon examen circulaire, trois fois à la même place, je remarquai une lorgnette d'ivoire arrêtée dans ma direction. Cette attention marquée était-elle pour moi? Je ne le supposais pas. Pourtant, j'essayai de voir les traits de l'élégante personne si profondément absorbée dans son observation; par malheur, la lorgnette me cachait son visage. L'inconnue inclina légèrement la tête. Pour qui ce salut?... Personne, autour de moi, ne semblait entretenir la moindre intelligence avec l'instrument d'optique qui m'intriguait si fort. A tout hasard, je saluai à mon tour. La lorgnette opposée s'abaissa tout-à-coup;... c'était Alice!

En ce moment, je sentis le sang monter à mon front, refluer vers mon cœur, bouillonner et se glacer tour-à-tour. Je

Digitized by Google

perdais la tête ! — Avez-vous été amoureux dans votre vie ?— me demanda Daniel en s'interrompant.

— Non, dis-je, pas comme vous. Je n'en ai jamais eu ni le tems, ni l'occasion, ni l'humeur peut-être. Il n'est pas donné à tous les mortels d'être de la force de cet amoureux décrit par Mlle de Scudéry, et qui, dans son tendre héroïsme, écrivait ce quatrain :

L'amour est un mal agréable
Dont mon cœur ne saurait guérir :
Mais quand il serait guérissable,
Il est bien plus doux d'en mourir.—

— Vous raillez, et vous avez raison, dit Daniel.

— Non, je ne raille pas, j'écoute. Continuez.

— Je me remis de mon trouble tandis que le second acte finissait, mais je n'entendais plus la musique. La joie me rendait insensible aux douleurs du pauvre amant de Lucie. Que m'importait maintenant la musique de Donizetti ? J'en avais une qui chantait en moi, bien plus harmonieuse, bien plus enivrante !

Le rideau tombait à peine que j'étais auprès d'Alice. Comme elle était gracieuse, comme son regard était limpide et animé, comme sa voix tremblait l'émotion ! Il n'y avait plus de doute, elle m'aimait. Cette rougeur fugitive qui colora son front lorsque j'entrai dans la loge, cet empressement à me présenter à sa mère, cette joie expansive trahie par chacune de ses paroles, que pouvaient-ils être sinon de l'amour ? Ce que j'éprouvais ne peut se décrire. Je me sentais vivre pour la première fois ; ma sotte timidité était vaincue, et je n'aurais pas donné ma place auprès d'Alice pour une couronne.

Un autre visiteur intervint fort à propos dans la loge, pour occuper l'attention de Mrs. Dallett.

— Que de reproches j'ai à vous faire, me dit Alice, d'une voix douce et presque musicale, en se penchant légèrement en arrière. Dans ce mouvement rapide sa tête effleura de si près mon épaule, qu'une fleur, un camélia blanc, tomba de ses cheveux sur mes genoux. — Je la ramassai et la lui rendis.

—Aimez-vous les fleurs, me demanda-t-elle avec un sourire rêveur ?

— Jeunes femmes et jeunes fleurs !... qui peut résister à cette séduction-là !

— Comment trouvez-vous ce camélia, continua-t-elle en me présentant la fleur dont la tige était brisée ? Sa main dégantée frôla mes doigts, et je sentis comme un frisson magnétique courir dans mes veines.

Digitized by Google

— Ce camélia est délicieux, mais je l'aimais mieux dans vos cheveux. C'est là qu'il devrait être encore ; isolé de vous, il perd tout son éclat.

— Un compliment pour éluder des reproches? Voyons, dites-moi pourquoi, depuis quinze jours que nous sommes en ville, l'on ne vous a pas vu?

— J'ignorais votre retour.

— Mais c'est précisément là ce que je ne vous pardonne pas... Quand l'on tient à ses amis, l'on ne doit rien ignorer. — Et puis, il vous faut près de deux actes pour découvrir, dans une salle étroite et éclairée jusque dans ses moindres recoins, quelqu'un qui vous avait reconnu avant même que la première note de l'opéra eût été chantée. Pourquoi donc cette longue distraction qui semble ne rien voir, ne rien entendre ; êtes-vous souffrant?

— Je l'étais, je ne le suis plus. Quelque chose me manquait... Ma pensée était loin de cette enceinte, elle y est maintenant concentrée toute entière ; le monde pour moi, est ici, à Astor-Place, dans cette loge... là où vous êtes.—

L'orchestre éclata en ce moment comme un tonnerre mélodieux et couvrit ces derniers mots prononcés presqu'à voix basse. Elle les avait entendus cependant, car elle baissa les yeux. Lorsqu'elle les releva il y avait dans ses regards et sa tête penchée, quelque chose d'insinuant qui semblait dire : — Mais interrogez-moi donc !

— Suis-je pardonné, repris-je timidement?

Un sourire effleura sa bouche sérieuse. Elle regarda la fleur que je tenais encore à la main :

— J'ai porté ce camélia dans mes cheveux, répondit-elle, gardez-le, c'est pour vous qu'il est tombé.

— Merci, lui dis-je, et mon regard acheva ma pensée.

Les chanteurs étaient en scène. Je restai dans la loge jusqu'à la fin de l'opéra, heureux comme je ne l'avais jamais été, même à Rockaway, et comme je ne le serai plus sans doute dans tout le reste de ma vie. L'on n'aime qu'une fois, dit-on, et je le crois.

— Moi aussi, je l'ai cru, dis-je en interrompant le narrateur.

Sans répondre à cette interruption légèrement sceptique, il poursuivit :

« A partir de cette soirée, la famille Dallett devint, en quelque sorte, ma famille, tant j'y étais accueilli avec bienveillance et intimité. Six mois, six mois de bonheur, s'écoulèrent ainsi et presque sans qu'un seul jour ne me réunit à Alice. Les soirs où elle n'était pas chez elle, je la voyais au bal, à l'opéra, au concert ; elle me prévenait d'avance, et nous nous retrouvions toujours avec le même attrait. Les instants que nous passions séparés ne comp-

Digitized by Google

taient pas dans notre existence. Quand on s'aime, les moindres circonstances, pour simples qu'elles soient, empruntent l'aspect de la nouveauté ; et puis, Alice avait un esprit délicat qui savait donner à nos longs entretiens un charme inépuisable. Je lui parlais rarement de mon affection, et seulement lorsque le témoignage en venait naturellement. Elle observait la même réserve, et c'est pour cela, sans doute, que nos relations conservèrent si longtemps leur fraîcheur des premiers jours.

J'avais repris mes pinceaux avec plus d'enthousiasme que jamais. Quelle occupation, en effet, pouvait, plus que celle-là, se concilier avec ma situation morale ? Je m'étais mis à peindre d'abord par passe-temps, puis insensiblement j'avais compris que j'aurais beau faire, c'était là ma vocation naturelle. Je m'y laissai donc aller d'autant plus volontiers que tous mes amis m'y encourageaient en m'assurant qu'à New-York je pourrais, quand je le voudrais, me créer une indépendance assurée avec mes tableaux.

Le mois de Juin arriva. Alice et sa mère partirent pour la campagne, à Spring-Valley, sur le chemin de fer de l'Erié. J'y allais fréquemment. M. John Dallett m'aimait beaucoup ; et souvent, le samedi soir, jour où il allait régulièrement rejoindre sa femme et ses enfans, il venait me chercher, et nous partions ensemble. Le dimanche, je passais la journée presque seul avec Alice, nous parcourions les environs, tantôt à cheval, tantôt en voiture, et nous revenions dans l'après-midi, fatigués, couverts de poussière, mais heureux et gais comme on l'est à vingt ans, avec l'avenir devant soi, et l'amour au cœur.

Un dimanche soir, le docteur D... qui, comme je vous l'ai dit, était fort intime dans la maison Dallett, et qui me portait un vif intérêt, revint à New-York avec moi. Nous étions seuls dans sa voiture et nous gardions tous deux un pensif silence.

— Daniel, me dit le docteur, entamant le premier la conversation, vous aimez bien sérieusement miss Alice, et je m'en aperçois avec une sorte d'appréhension.

— Pourquoi, docteur, cela est si beau, cela est si doux d'aimer.

— J'en conviens, car j'ai passé moi-même par là ; mais vous est-il jamais arrivé de vous demander où cela vous conduirait ?

— Eh ! cher docteur ! Où voulez-vous que cela me conduise ? J'aime, je suis aimé, eh bien ! nous nous marierons... Je ne suis pas si fou que vous croyez, docteur ; j'ai pensé au dénouement.

— Heureux âge ! Il ne doute de rien. On s'aime... et l'on se marie ; rien de plus simple... Le proverbe a bien raison, l'amour est aveugle... Mais voyons, Daniel, raisonnons froidement...Voyons, mettez un peu de glace sur votre cerveau, mon ami, et répon-

Digitized by Google

dez-moi, non comme un amourenx, les amoureux sont fous, mais comme une créature à laquelle Dieu a donné la logique et le raisonnement pour armes défensives contre les passions. Depuis près d'un an que je vous vois, que je vous étudie, Daniel, j'ai appris à lire dans votre âme, et je la connais comme je connaîtrais celle de mon fils. Eh bien, cette âme est pure, élevée, généreuse, capable de grandes choses ; mais elle a le tort de tout ce qui vit par la pensée, de tout ce qui s'élève au dessus du monde matérialisé où nous vivons ; cette âme s'aveugle et croit tout possible, parce que rien ne lui semble au-dessus de ses forces et de son dévouement.

— Où voulez-vous en venir, docteur ? Alice ne m'aimerait-elle pas, me tromperait-elle ? Oh non ! cela n'est pas vrai, non...

— Allons, calmez-vous. Il ne s'agit pas d'Alice... je le veux bien, elle vous adore, elle ne pense qu'à vous... mais laissez-moi achever. Mettons l'amour de côté, et parlons affaires. Avez-vous de la fortune ?

—Non, je vous l'ai dit ; mon père me laissera peut-être un jour, et ce jour je ne l'appelle pas, une modique aisance ; mais pour le présent, je n'ai rien, rien que mes pinceaux et la modeste rente qui me suffit à vivre.

— Eh bien ! mon garçon, pensez-vous, là, sérieusement, qu'on puisse soutenir avec des pinceaux, une jeune femme habituée au luxe, et plus tard une famille qui peut s'accroître en proportion inverse des ressources dont on dispose ? Des hauteurs d'où vous planez, c'est vous faire tomber bien bas, je le sais, que de vous parler ainsi ; mais j'ai de l'amitié pour vous, et je le dois. — Auriez-vous compté par hasard sur la fortune d'Alice ? Je ne le suppose pas, car vous ne devez pas ignorer que sa condition est, à peu de chose près, analogue à la vôtre.—

J'étais atterré, et je ne savais que répondre. Jamais, en effet, je n'avais envisagé la question de mon mariage avec Alice à ce point de vue positif, car il me semblait que l'on pouvait être heureux sans équipages et sans palais, et que de pareilles considérations étaient indignes d'un amour réel.

— Je ne me suis jamais demandé, docteur, si Alice était riche, cette pensée-là ne m'est pas venue... La croyez-vous donc moins désintéressée que moi ?

— Ce n'est pas ma pensée ; mais cela ne prouverait rien, sinon que vous êtes des enfants tous deux. J'admets que vous soyez mariés,vous avec vos pinceaux et votre héroïque amour ; elle avec son inaltérable affection et sa beauté beaucoup moins inaltérable, pour dot mutuelle. Vous voilà tous deux vous jurant du matin au

Digitized by Google

soir et du soir au matin, sur tous les tons de la gamme du sentiment, de vous aimer dans l'éternité, prenant terre et ciel à témoins de votre sincérité. Cela est à merveille ; mais dites-moi combien de temps cela durera ? Vous ne pouvez pas empêcher que l'homme ne soit homme, et la femme, femme. Tôt ou tard, un jour, une heure, une minute de désenchantement, de réflexion, un mauvais conseil, une comparaison inévitable du présent avec le passé, suffiront pour jeter dans votre existence un regret, l'ombre d'un regret peut-être. A partir de ce moment, tout ce brillant échafaudage d'imagination s'écroulera ; vous ne vous ferez pas de reproches, mais vous nourrirez secrètement, chacun de votre côté, une pensée d'amertume. La confiance disparaîtra, et avec elle le bonheur. — L'orgueil, ce démon qui perdit la première femme, vaincu un moment par l'illusion passagère d'un amour violent, reprendra possession de cette ange de dévoûment auquel votre sort sera lié. Elle regrettera d'abord, maudira peut-être ensuite, le jour de son union ; quant à vous, mon ami, votre vie ne sera plus qu'un continuel combat, une stoïque négation de la justice divine.

— Assez, docteur ! Ce tableau est sombre et peut être vrai dans certains cas, mais il est des exceptions, et...

— Oui, l'on se flatte toujours de faire exception à la règle uniforme qui régit la société. Moi, je crois peu aux exceptions. Tout est relatif ici-bas. Le grand monde a ses exigences, ses préjugés, ses vertus et ses vices ; il faut les accepter tels quels, ou changer de sphère. Epousez une fille de condition moins élevée, tout prend alors un aspect différent. Mais ce que je vous ai dit s'applique au milieu dans lequel vous vivez... Croyez-moi, Daniel, réfléchissez.

— Je réfléchirai, docteur. —

Nous descendîmes de voiture, et je regagnai fort pensif le City Hotel. — Dans ce que je venais d'entendre, il y avait trop de vérité pour que je laissasse passer, sans m'y arrêter, ces conseils dictés, je le savais, par une amitié sincère et expérimentée.

Renoncer ainsi à Alice, parce que nous étions l'un et l'autre sans fortune, parce que le monde jetait entre nous un préjugé d'orgueil et de vanité, laisser éteindre cette flamme immatérielle et pure qui éclairait ma vie, au premier souffle du positivisme social, c'eût été une lâcheté sans nom, une impiété, un crime devant elle et devant Dieu. Cette enfant croyait en moi ; moi, pouvais-je douter de ma volonté, de mon courage, de mon intelligence ? Oh non ! Je lutterai puisqu'il faut lutter ; son amour me soutiendra. — Je me rappelai alors cette phrase du Quaker au mari de Ketty

Digitized by Google

Bell : « La société deviendra comme ton cœur, elle aura pour Dieu un lingot d'or, et pour empereur un usurier juif. » L'or, voilà donc l'âme de toutes choses, le principe éternel de toute joie ; le but vers lequel convergent toutes les pensées humaines, le maître, l'autel devant lequel toute âme, se dépouillant de sa fierté native, doit s'humilier et prier ; l'or, c'est la puissance, l'or, c'est la gloire, l'or, c'est le bonheur ! Il m'en faut pour elle ; j'en aurai !

Ma résolution fut bientôt prise.

A quelque tems de là, j'allai à Spring Valley où habitait la famille Dallett. Je passai la soirée avec Alice et sa mère. Assises autour d'un guéridon, elles s'occupaient toutes deux de travaux à l'aiguille, et nous causions de choses et d'autres, avec cette douce confiance qui donne un si grand charme à l'intimité. Notre causerie se prolongea jusqu'à onze heures, car un orage passager m'avait empêché de regagner à temps le dépôt du chemin de fer situé à deux milles environ de la maison de campagne, et il avait été décidé que je ne retournerais que le lendemain matin à New-York. Mrs Dallett se retira, et me laissa avec Alice.

L'orage s'était dissipé, et le ciel avait repris sa limpide transparence d'été. Du jardin, arrivait jusqu'à nous, par la fenêtre ouverte, une brise embaumée de cette fraîche senteur de verdure qui s'émane du sol après la pluie. Le voisinage reposait déjà et l'on ne percevait que le bruit cadencé des gouttes de pluie qui bondissaient de feuille en feuille à chaque frôlement de l'air dans la cîme humide des arbres. Quelle délicieuse nuit ce fut ! Nuit pleine d'espérance et de regrets, de luttes et d'amour.

Alice et moi, nous étions assis près de la fenêtre et je ne sais comment notre conversation s'était arrêtée... sous le poids de la pensée peut-être. Sa tête pâle, encadrée par le noir velours de ses cheveux, était pensive et recueillie, son regard était baissé et se noyait dans l'ombre de ses longs cils. Quel nuage passait dans son âme ? Avait-elle deviné ce que je venais lui dire, et nos cœurs étaient-ils tellement unis, confondus, que la torture qui agitait le mien fut aussi une torture pour elle ?

— Alice, lui dis-je, m'aimez-vous ?

Elle leva lentement les yeux vers moi. Son regard mêlé de reproche semblait m'interroger.

— Si je sollicite un pareil aveu, c'est qu'il m'est nécessaire, pour avoir le droit de vous dire ce qui m'amène ce soir à Spring Valley. J'ai pris une résolution dont l'accomplissement exige un immense courage, un effort puissant ; cet effort, il n'est qu'une chose au monde qui puisse me l'inspirer, c'est votre amour. Ne trouvez donc pas étrange, Alice, que j'implore de vous l'aveu d'un

Digitized by Google

sentiment duquel je ne saurais désirer trop de preuves, dans les circonstances présentes.

— Je ne vous comprends pas, Daniel ;... quelle résolution avez-vous donc prise ? Et pourquoi parlez-vous ainsi de cette voix grave et triste ?

— Je pars dans huit jours, Alice... Comprenez-vous, maintenant, pourquoi j'ai besoin d'être sûr de votre amour, pourquoi j'ai besoin de courage ?

— Partir ! Qui vous fait partir ? Et dans quel but cette résolution soudaine ?

—Vous saurez tout, mais d'abord, je vous en supplie, répondez-moi, m'aimez-vous ? M'aimez-vous assez pour ne pas m'oublier lorsque je ne serai plus là, près de vous ; pour songer à moi, comme je songerai toujours à vous, au loin, partout, sur les mers, dans l'exil, dans les dangers, à toute heure du jour... M'aimez-vous assez, enfin, pour attendre mon retour, pendant un an, deux ans peut-être, et pour lier votre sort au mien, lorsque j'aurai accompli le rude pélerinage sans lequel nous ne saurions être l'un à l'autre ?

— Quand on aime, Daniel, peut-on oublier ?

Et elle m'abandonna sa main que je pressai avec force ; mon cœur confiait à cette étreinte un serment profond d'amour et de dévoûment.

— Ecoutez, Alice. L'affection que j'ai pour vous est trop sérieuse, trop irrésistible, pour que j'hésite plus longtemps à vous parler à cœur ouvert, et avec toute la loyauté d'un honnête homme. A force de vous voir et de vous aimer, j'ai fini par souffrir et par comprendre qu'il n'y avait plus pour moi au monde de bonheur possible sans vous. Ma vie est liée désormais à la vôtre devant Dieu ; mais il faut encore consacrer cette union devant les hommes. Cette consécration, il ne m'est pas permis, quant à présent, de l'invoquer, car des considérations matérielles s'élèvent entre vous et moi. Dans la société telle qu'elle est constituée, il ne suffit pas que deux âmes concourent à la même volonté d'union pour que le bonheur se complète ; il faut encore la fortune, ou du moins les moyens d'y arriver. Ces moyens, c'est pour les conquérir que je pars, que j'ai résolu de me séparer de vous. La Californie est un champ ouvert à toutes les ambitions ; c'est là que je veux aller, car là seulement les chances sont brillantes et rapides. Rien ne m'effraie, rien ne me fera reculer, rien, si ce n'est un doute sur votre amour.

Elle sembla se recueillir un instant, puis, comme cédant tout-à-coup à une impulsion intime...

Digitized by Google

— Je vous aime, Daniel, murmura-t-elle.

Cet aveu que mon cœur invoquait depuis le soir où je l'avais retrouvée à l'opéra, ces mots à l'espérance desquels j'avais suspendu ma vie, elle les avait prononcés. J'étais fou de bonheur. Un instant, j'oubliai tout ; mon départ prochain, notre longue séparation, les épreuves sans nombre qui m'attendaient, et j'entendis vibrer en moi mille échos qui répétaient à la fois les dernières paroles d'Alice. Je ne sais quel égarement s'empara de mes sens, mais sans parole, sans réflexion, je l'attirai dans mes bras, livré tout entier à une joie désordonnée, irréfléchie, qui m'avait frappé comme un coup de foudre.

Nous nous retirâmes. Il était plus de minuit.

Une heure après, je veillais encore, mais l'abattement le plus profond avait succédé à mon ivresse. « Dans huit jours, pensais-je, la mer sera entre nous ; je ne pourrai plus la voir et lui dire tout bas ces douces choses qui murmurent en moi lorsque je suis près d'elle. » Ces réflexions au seuil de mon exil volontaire ébranlèrent la fermeté de ma résolution, et j'eus, cette nuit-là, des faiblesses indignes d'un cœur d'homme.

Le jour des adieux arriva vite. Ce fut un jour sombre pour moi, malgré le beau soleil qui éclairait New-York. La veille je ne savais encore, tant cette séparation m'était poignante, si je devais reculer devant ma résolution,ou si je l'accomplirais. Cruelle incertitude, combat douloureux entre le cœur et la raison ! La raison triompha.

Au moment du départ, je remis à Alice, venue en ville avec sa mère, un anneau d'or sur lequel j'avais fait graver nos deux noms ; c'était le gage de notre union à venir. Elle me donna secrètement un médaillon qui contenait son portrait. Ce présent fut mon seul rayon de joie pendant ces heures de douleur qui précédèrent et suivirent immédiatement notre séparation. Puis, un mutuel serrement de mains où la force manquait ; un regard d'amour échangé au milieu des larmes, regard où se mêlaient à la fois le doux regret de nos jours heureux et l'espérance du retour, et ce fut là tout !... La porte du salon se referma entre elle et moi. C'en était fait....

A midi,le *Rapid* appareilla de la baie,toutes voiles dehors, et par une belle brise. Nous étions deux cent cinquante passagers à bord y compris l'équipage, tous joyeux, excepté moi peut-être, car tous partaient l'espoir au cœur, oubliant ceux qu'ils laissaient sur la terre natale, pour les promesses dorées de ce nouvel Eldorado entrevu à travers le prisme de l'enthousiasme et de l'inconnu.

Le premier découragement passé, une réaction de calme se fit

Digitized by Google

insensiblement en moi ; je finis par m'habituer, non pas à ma tristesse, mais à envisager de face mon exil. Cet exil n'était-ce pas en effet la fortune, et la fortune, la condition de mon bonheur futur ? Je trouvai peu-à-peu une espèce de charme à l'accomplissement de cette croisade lointaine entreprise pour une femme aimée.

Nous laissâmes bientôt le cap Hatteras au loin derrière nous ; mais le vent, jusque là favorable, tomba, vers la fin du huitième jour ; sur la mer, à l'écume blanchissante et agitée des flots, succéda le calme plat. Le *Rapid* se balançait sous le fardeau de sa mâture que le roulis faisait craquer ; les voiles battaient le long des vergues ; le navire était immobile. — Rien, vous le savez, n'est plus fastidieux dans un voyage de mer que le calme, et cet obstacle apporté, dès le huitième jour, à la rapidité d'une traversée déjà fort longue en elle-même, (nous devions doubler le cap Horn) m'exaspérait, me jetait dans des accès d'humeur noire ; il me semblait que chaque instant d'immobilité prolongeait d'une année mon séjour à San-Francisco. Au coucher du soleil, le ciel se couvrit, une obscurité lugubre confondit ciel et mer; l'on ne sentait pas un souffle dans l'air ; des éclairs prolongés, pâles d'abord, incendièrent bientôt l'horizon d'une lueur sanglante ; les nuages, chargés d'électricité, s'amoncelaient lourdement sur nos têtes. Tout présageait un furieux orage.

Le capitaine fit serrer les hautes voiles et prendre deux ris dans les huniers. Tout l'équipage était sur le pont.

La chaleur était insupportable, et le tonnerre ébranlait de ses éclats métalliques le ciel et la mer. Il tombait à chaque instant près de nous, lézardant le rideau noir du ciel de sa trace lumineuse.

Ce déchaînement de l'orage était beau à voir, et je pensai à Alice, car habitué à lui faire part de toutes mes pensées, de toutes mes impressions, je regrettais qu'elle ne fût pas là pour mêler son admiration à la mienne. Son souvenir absorbait en moi la pensée même du danger.

A un commandement rapide et énergique du capitaine, tout l'équipage s'ébranla et courut aux cordages. Il était déjà trop tard... La nue se déchira devant nous, et le vent, déchaîné comme par miracle, se rua impétueusement sur nos voiles ; les vergues plongeaient dans l'eau ; la mer entrait par les sabords : le *Rapid* chavirait. « Aux haches ! » cria le capitaine ; en un clin d'œil, les haubans étaient coupés, la mâture, pliant sous le poids des voiles mouillées et du vent, fit entendre un effroyable craquement, et le *Rapid*, presque submergé, se releva majestueusement sur ses

Digitized by Google

flancs. Mais il était rasé comme un ponton. Sur le pont, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux, et la mer emplissait la chambre des passagers. La confusion était à son comble. L'on enfonça les fenêtres de l'arrière et l'eau s'échappa, mais deux personnes, deux femmes, furent trouvées mortes, moitié de frayeur, moitié suffoquées par les flots.

Le *Rapid* désemparé, ne gouvernait plus, et la tempête continuait, le vent grandissait en force et balayait les nuages. Au tonnerre avait succédé, comme cela arrive fréquemment dans le Golfe Stream, un de ces coups de vent terribles et subits contre lesquels il n'y a pas de science ni de résistance possibles... Les lames soulevées passaient sur nos têtes, et emportaient tout ; les hommes s'attachaient aux sabords, aux tronçons des mâts, aux cordages... Un coup de mer enleva la cabane du cuisinier et, avec elle, deux matelots qui s'y cramponnaient.

C'en était fait ; Dieu seul pouvait quelque chose pour nous !

Il était une heure du matin, et le jour était encore loin. Notre navire éperdu, sans voiles, sans gouvernail, n'était plus qu'un périlleux refuge. Un morne silence régnait parmi les passagers. Chacun avait compris qu'en ce danger suprême, la plainte était inutile, et que sa vie dépendait d'une volonté supérieure à la sienne. J'étais résigné, j'avais dit adieu déjà à l'existence, mais ce n'est pas la vie que je regrettais, c'était mon amour qui allait s'engloutir avec moi dans la tombe liquide entr'ouverte sous mes pieds. « Alice, m'écriai-je, tandis que le vent sifflait, et ravageait tout à mes côtés, je t'aime, je meurs pour toi, adieu ; puisse la tempête apporter jusqu'à toi sur ses ailes sombres l'écho de mon dernier aveu, le baiser que je confie, en te nommant, à l'ange du souvenir. »

Le capitaine était sombre et désespéré. Son sang froid, son énergie, sa science nautique, tout cela était vain contre la furie des flots. Je regardai cet homme habitué aux horribles luttes des élémens, et, en voyant la résignation empreinte sur son mâle visage, je compris qu'il n'y avait plus pour nous l'ombre d'un espoir. «Tout est fini, répétait-il, à chaque seconde ; nous allons à la côte.» Et il semblait sonder l'abîme qui nous environnait.

La lame grandissait, le vent redoublait de colère. Un choc horrible ébranla tout-à-coup la coque du *Rapid ;* il échouait dans le sable. Une immense clameur de voix humaines s'éleva ; des hommes s'embrassaient ; d'autres se disputaient, le couteau au poing, une place dans les canots que l'on lançait à la mer ; les femmes gémissaient en implorant la pitié des matelots ; les poutres se fendaient, les planches éclataient, les flots frappaient avec furie les

Digitized by Google

flancs déchirés du navire, puis une dernière lame, comme un linceul, couvrit tout, broya tout dans ses replis, poutres, hommes, cordages, étouffa les cris, les imprécations, les sanglots. Le *Rapid* disparut, et le vent seul fit encore entendre sa grande voix sur la mer.

Je surnageai pendant quelques instans au milieu des débris, et saisissant, d'une main, un tronçon de cordage attaché à un tonneau flottant, je me laissai entraîner par le courant. Roulé sur la plage, sans souffle, la poitrine meurtrie et ensanglantée, les membres raidis par la fatigue de cette lutte désespérée, c'est à peine si j'eus la force de me jeter à genoux en touchant terre, pour remercier la Providence qui m'avait épargné, sauvé. Dieu voulait que je vécusse pour Alice !

Quand j'eus repris mes sens, je cherchai à découvrir où j'étais ; il faisait grand jour. Quelle fut ma joie, lorsque je retrouvai, au milieu de l'îlot désert où la mer m'avait déposé, huit autres naufragés, huit hommes échappés comme moi à la mort. De tous les passagers du *Rapid*, ce sont les seuls dont j'aie connu le sort ; les autres ont du être tous engloutis. Nous vécumes trois jours d'œufs de goëlands, et nous perdions déjà l'espérance, quand une goëlette apparut à l'horizon. Des signaux s'échangèrent ; elle envoya un canot, et nous prit à son bord. Ce navire venait de la Havane et allait à New-York.

Dix-huit jours s'étaient écoulés depuis mon départ.

Je vous laisse à penser ce que j'éprouvai en foulant de nouveau cette terre qui portait tout ce que j'aimais. Ces émotions là ne se décrivent pas.

Alice ne devait pas être en ville ; je courus donc chez le docteur, car lui seul pouvait me donner de ses nouvelles, en attendant que je pusse la voir moi-même.

J'entrai dans le cabinet du docteur. Il était seul et écrivait à une table. Le bruit de la porte en s'ouvrant lui fit tourner la tête, et il se leva ; mais il ne m'avait pas reconnu. Mes vêtemens de marin, ma pâleur, ma barbe que je n'avais pas coupée depuis mon départ, me rendaient méconnaissable.

— C'est moi, docteur, m'écriai-je, moi, Daniel ! Et je m'élançai vers lui. Il me serra affectueusement sur sa poitrine, stupéfait, sans parole, n'en voulant pas croire ses yeux.

— Quoi ! mon ami, vous ? Comment ?

— Vous m'interrogerez plus tard, docteur. J'ai fait naufrage, et me voici, mais... Alice, où est Alice ?

— Alice, fit-il, comme recueillant ses souvenirs.

Et il s'arrêta ; une contraction de douleur passa sur ses lèvres, en même tems qu'un funeste pressentiment me poignardait le cœur.

Digitized by Google

— Oh, docteur, par pitié, parlez, ne voyez-vous pas que je souffre l'enfer... Ce silence?... dites, dites, j'ai du courage... Alice est-elle souffrante, morte ?

— Morte ?... non, elle n'est pas morte, dit-il lentement.

Il me regarda fixément, et une larme contenue roula de ses yeux sur ma main qui étreignait la sienne. Quel horrible moment ce fut ! J'étais entre la vie et la mort, un doute terrible comme la malédiction céleste me serrait le cœur, me déchirait l'âme, et mon regard avide interrogeait chaque geste du docteur. J'attendais une parole...

Il resta muet, mais se dirigeant vers un secrétaire, il y prit une lettre :

— Lisez, me dit-il, en me tendant le papier.

Je décachetai le billet... une bague roula sur le tapis... Je lus :

« Daniel, oubliez-moi, et soyez heureux.

» Alice. »

MacDougall s'arrêta.

Le souvenir de cette scène vivait trop récent dans le cœur du narrateur pour qu'il en put contenir plus longtems l'émotion. Il lui avait fallu un effort surhumain pour conduire jusque-là son récit. Aussi quand il eut prononcé le dernier mot de cette lettre, le nom d'Alice, sa tête s'affaissa dans ses deux mains, et il resta ainsi quelques instans recueilli. La tempête passa, et Daniel releva le front... Il était calme, ses yeux arides ne trahissaient pas la trace d'une seule larme, mais sur ses lèvres errait un sourire horrible, un sourire comme celui que le sombre génie de Dante a stéréotypé sur la bouche des malheureux dont l'espérance s'est envolée pour l'éternité. Ce n'était plus un enfant pur et candide que j'avais devant moi ; c'était la statue humaine du doute et du désespoir.

— Tenez, reprit-il tout-à-coup, en prenant dans son portefeuille une lettre qu'il me présenta, et croyez donc à quelque chose ici bas ! Voilà à quoi se réduit pour moi une année d'illusions et d'amour... Six mots... dans une ligne ! Voilà mon avenir, mon bonheur, tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai rêvé dans ce monde, là, renfermé dans ce carré de papier, et anéanti d'un coup de plume !

Je lus la lettre qu'il me tendait, c'était celle que le docteur lui avait remise.

Digitized by Google

— Est-elle donc mariée, demandai-je en hésitant ?

— Mariée, vous l'avez dit ! mariée 16 jours après mon départ... Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas ? Je n'y voulais pas croire non plus pendant les huit jours que je passai chez le docteur, en proie au plus violent désespoir, enfermé, et refusant tout aliment, cherchant une arme ou un poison pour éteindre mon doute avec ma vie.

En disant cela, il paraissait calme, et dans sa voix, l'on ne sentait percer qu'une ironie passionnée, un dégoût profond de toutes choses.

— Flirtation ! c'est là l'excuse, c'est là l'explication, continua-t-il d'un ton amer, que mes amis m'ont donnée. « Que voulez-vous, mon cher, m'ont-ils dit, la Californie est loin ; l'on sait quand on part, mais on ignore quand on revient. Elle a trouvé un bon parti, elle en a profité. Vous ne sauriez lui en vouloir. » Que pouvais-je répondre à cela ? N'est-ce pas pour le monde de la logique inattaquable ? Une femme laisse croire qu'elle aime ; elle aime même peut-être quelques jours, quelques mois ; puis le vent tourne... Elle n'est coupable que d'une *flirtation*. Celui qui l'aimait a-t-il l'âme brisée, sa vie est-elle empoisonnée à jamais ; c'est un rêveur qui n'est pas fait pour ce siècle ; et tout est dit.

Quand je vous ai rencontré sur la plage de Rockaway, mon ami, reprit-il, il y avait seulement un mois que j'étais revenu à New-York ; un mois qu'Alice était mariée. Vous comprendrez maintenant pourquoi j'étais triste, et pourquoi je me promenais à minuit sur la plage.

— Avez-vous vu Alice depuis son mariage ? demandai-je.

— Non, répondit-il avec une âpre fermeté, et j'espère ne la revoir jamais.

Epilogue.

IV.

Quelques jours après cette promenade à Abbey-Hotel, je m'absentai de New-York. A mon retour, Daniel Mac-Dougall était parti. J'en fus d'autant plus surpris qu'il ne m'avait pas dit un mot de ses intentions ; et cela m'inquiéta. Pourquoi avait-il ainsi quitté New-York, où était-il allé, d'où venait ce silence à mon égard ? J'interrogeai le maître de l'hôtel, les domestiques, et personne ne put rien me dire. Rentré dans ma chambre, je trouvai une lettre sur ma toilette.

Digitized by Google

« Ami, m'écrivait-il, quand vous lirez ces lignes, je serai loin, bien loin de vous ; ne me demandez pas le but de mon voyage, ni ce que je vais faire, je l'ignore moi-même. Vous le savez, je pars parce que l'air de New-York est un poison qui me tue lentement. — Adieu ; votre amitié est la seule douce pensée que j'emporte avec moi. Elle vivra aussi longtemps que je pourrai me souvenir.

N'aimez jamais. »

« DANIEL MAC-DOUGALL. »

Allons, pensai-je, en relisant cette lettre, voilà encore une belle et noble nature flétrie, défiorée ! C'est le sort commun. Ces âmes là sont trop fragiles pour le monde ; elles se brisent vîte !

Je revis Alice à quelque temps de là. Alice avait des équipages, des dentelles, des diamants et de splendides salons, mais Alice n'était pas heureuse. Sous les fleurs de ses cheveux, il y avait parfois de sombres pensées, sous la soie de son corsage, des dégoûts amers, un remords peut-être.

La jeune fille avait préféré les joies du monde aux joies du cœur ; elle avait immolé son amour à sa raison, et son âme était déserte.

« Oh ! la fleur de l'Eden, pourquoi l'as-tu fanée,
Insouciante enfant, belle Eve, aux blonds cheveux ? »

TH. LACOMBE.

Digitized by Google

JULES JANIN.

—

M. Janin est homme de lettres ; il l'est avant, pendant et après les révolutions. Il n'avait jamais cherché ni faveur ni place, ce qu'on appelle *position*, sous le régime où ses amis étaient tout ; il ne s'est pas jeté dans l'agitation ni dans les vagues poursuites, depuis qu'il y a eu naufrage. Il ne veut d'autre position encore que celle qu'il a depuis vingt ans dans la presse, et, en pensant ainsi, il s'honore, il fait preuve de bon sens ; il fait ce que bien de grands littérateurs qui se croient graves ne font pas, il reste lui-même.

Je dis qu'il y a vingt ans que M. Janin s'est fait un genre et une manière à part, et qu'il a créé un feuilleton qui porte son cachet. Ceux qui ont tâté de ce métier (et je suis de ceux-là depuis quelque temps), et qui savent quel effort périodique il exige, apprécieront le degré de facilité et de verve, la force de tempérament (c'est le mot) qu'il a fallu à M. Janin pour y suffire tant d'années sans fatigue, sans ennui, pour se retrouver aussi à l'aise et aussi en train le dernier jour que le premier. Le créateur du feuilleton au *Journal des Débats*, Geoffroy, répondit une fois avec raison et fierté à l'un de ses adversaires : « Ce n'est pas une petite affaire d'amuser le public trois ou quatre fois la semaine ; d'avoir de l'esprit à volonté, tous les jours, et sur toutes sortes de sujets ; de traiter les plus sérieux d'un ton badin, et de glisser toujours un peu de sérieux dans les plus frivoles ; de renouveler sans cesse un fond usé, de faire quelque chose de rien... Je suis loin de me flatter d'avoir rempli toutes ces conditions ; je vois ce qu'il eût fallu faire, sans avoir la consolation de penser que je l'ai fait ; mais enfin, comme tout cela est fort difficile, n'avais-je pas droit à quelque indulgence ? » On serait bien malheureux, en pareil cas, d'en être réduit à réclamer l'indulgence, car le public n'en a guère ; il veut avant tout son divertissement et son plaisir. M. Janin, en le lui donnant, a commencé par y prendre le sien propre ; il s'amuse évidemment de ce qu'il écrit : c'est le moyen le plus sûr

Digitized by Google

de réussir, de rester toujours en veine et en haleine. Il se met donc avec joie, avec légèreté, à ce qui ferait la tâche et la corvée de tout autre. Il est là, dans ce cabinet, que dis-je? dans cette jolie mansarde d'où il écrit, et qu'il a eu le bon goût de ne jamais quitter, comme l'oiseau dans sa volière. Embrassant dans sa juridiction universelle (ce qui, je crois, ne s'était pas encore vu jusqu'à lui) tous les théâtres, jusqu'aux plus petits théâtres, obligé de parler de mille choses qui le plus souvent n'en valent pas la peine, et qui n'offrent aucune prise sérieuse ni agréable, il s'est dit de bonne heure qu'il n'y avait qu'une manière de ne pas tomber dans le dégoût et l'insipidité : c'était de se jeter sur *Castor et Pollux*, et de parler le plus qu'il pourrait, à côté, au-dessus, à l'entour de son sujet. Il a beaucoup demandé à la fantaisie, aux hasards de la rencontre, à tous les buissons du chemin : les buissons aussi lui ont beaucoup rendu. C'est un descriptif que M. Janin, qui vaut surtout par le bonheur et par les surprises du détail. Il s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand le soleil rit, est vif, gracieux, enlevé, fait de rien, comme ces étoffes de gaze, transparentes et légères, que les anciens appelaient de *l'air tissé*. Ou encore ce style prompt, piquant, pétillant, servi à la minute, fait l'effet d'un sorbet mousseux et frais qu'on prendrait en été sous la treille.

Des défauts, il y en a beaucoup; qui le sait mieux que lui, lui qui aime les anciens, qui les lit et relit à plaisir, et sait les goûter pour eux-mêmes? Mais, chez les anciens aussi, il a ses antécédens et presque ses modèles; il va les chercher, à ses instans de loisir, chez Apulée, chez Pétrone, chez Martial, et il a parlé d'eux tous avec le sentiment de quelqu'un qui les entend mieux que par la lettre et par le texte, qui en ressaisit l'essence et l'esprit, et qui est, à quelque degré, de leur descendance. Parmi les modernes en français, je lui cherche des antécédens, des prédécesseurs, et j'ai peine à en trouver. Savez-vous que c'est quelque chose dans les Lettres que d'être soi, et de n'avoir pas de modèle avéré, dût-on mériter de ne pas avoir ensuite d'imitateurs! En cherchant bien toutefois, voici ce qui me semble. Un jour, Garat, dans sa jeunesse, alla voir Diderot déjà vieux. Au sortir de là, il se mit à écrire le récit de cette visite où le philosophe, sans le connaître, sans l'avoir vu encore, n'eut pas même l'idée de lui demander son nom, lui parla d'abord de tout, comme à un vieil ami, s'ouvrit à lui de mille plans politiques, philosophiques et autres, faisant à la fois les questions et les réponses, et ne le quitta qu'après l'avoir serré avec effusion dans ses bras. Ce charmant récit de trois ou quatre pages, très fin,

Digitized by Google

très gai, qui exagère la réalité, qui ne va pas tout à fait jusqu'à la caricature, qui a de l'ivresse et du montant, qui semble écrit après déjeuner, est peut-être le premier échantillon, dans notre littérature, de ce genre un peu chargé, mais d'une charge légère, où Janin s'est tant joué depuis. Garat sortant de chez Diderot, Charles Nodier encore, contant quelqu'un de ses jolis contes où le fond se dérobe et où la façon est tout, ce sont presque les seuls auteurs, en français, qui me donnent quelque idée à l'avance de cette manière unique de M. Janin, quand il fait bien.

Et ne croyez pas que le bon sens manque à travers ces airs habituels de courir les champs et de battre les buissons. Bien que la critique que M. Janin affectionne soit surtout celle de fantaisie et de broderie, elle lui a servi plus d'une fois à recouvrir l'autre, la vraie critique digne de ce nom. Quand il se mêle d'avoir du bon sens, il en a, et du meilleur, du plus franc. Il a de la gaîté, du naturel, il aime Molière: ce sont là des garanties. Je noterai tel feuilleton de lui (celui du jeudi 24 décembre 1846, par exemple, sur *Agnès de Méranie*), duquel, après l'avoir lu, j'écrivais pour moi seul cette note que je retrouve, et que je donne comme l'expression nette de ma pensée: « Excellent feuilleton. C'est plein de bon sens et de justesse, d'un bon style et nourri de mots fins et heureux. Janin, décidément, est un vrai critique, quand il s'en donne le soin et qu'il se sent libre, la bride sur le cou. Il a le goût sain au fond et naturel, quand il juge des choses du théâtre. Il est, d'esprit aussi, comme de toute sa personne, bien portant et réjoui, un peu comme ces personnages gaillards de Molière, ces Dorine et ces Marton qu'il aime à citer, et qui disent des vérités le poing sur la hanche. » Voilà mon impression toute crue sur un des bons et solides feuilletons de ce critique qui en a tant fait de vifs et de jolis. Mais, pour que M. Janin ait tout son bon sens, il faut (je lui en demande pardon) qu'il se sente libre, qu'il n'ait pas affaire à l'un de ces noms qui, bon gré mal gré, ne se présentent jamais sous sa plume qu'avec un cortège obligé d'éloges. Un critique ne doit par avoir trop d'amis, de relations de monde, de ces obligations commandées par les convenances. Sans être précisément des corsaires, comme on l'a dit, nous avons besoin de courir nos bordées au large; il nous faut nos coudées franches. M. Janin disait un jour spirituellement à une femme qui, dans une soirée, le mettait en rapport avec une quantité de personnages: « Vous allez me faire tant d'amis que vous m'ôterez tout mon esprit. »

Même quand il a affaire à ces noms illustres dont je parle

Digitized by Google

et auxquels il attache aussitôt toutes sortes d'épithètes, M. Janin a une manière de s'en tirer en homme d'esprit et de marquer jusqu'à un certain point sa contrainte : il les loue trop. Il s'en fait presque une malice. Il accumule tout d'abord tant d'éloges à leur sujet, qu'il est bien aisé de sentir que cette fois l'éloge ne tire point du tout à conséquence. Oh ! que je ne voudrais pas être ainsi loué par lui, et que j'aime mieux de sa part un jugement plus sobre, plus motivé, où ce n'est plus le Janin du rôle, mais le Janin de l'entr'acte qui parle, le Janin véridique et franc du collier ! Courage ! lui dirai-je, que ce soit ce dernier qui parle souvent.

Entre tous ces feuilletons qu'il écrit depuis tant d'années et qui lui assurent une physionomie originale dans l'histoire des journaux de ce temps-ci, on ferait un choix très agréable, très intéressant à relire et à consulter. Jamais on n'a mieux parlé que lui de ces choses fugitives et rapides, qui pourtant ont été l'évènement d'un jour, d'une heure, et qui ont vécu. Sur un brouillard du soir, sur un violoniste qui passe, sur une danseuse qui s'en va, sur une bouquetière qui meurt, il a écrit des pages délicieuses qui méritent d'être conservées. Sur Scribe, sur Balzac, sur Eugène Sue, sur Théophile Gautier, sur Méry, il a écrit des jugemens rapides, nuancés, trouvés à l'heure même, qu'on ne refera pas, et qu'il faudrait découper, isoler de ce qui les entoure. Ce choix que je désire dans les feuilletons de Janin, il serait bon peut-être que ce fût un autre que lui qui se chargeât de le faire. Martial a très bien jugé ses propres épigrammes ; pourtant s'il avait fallu faire un choix, un triage dans un si grand nombre de pièces, est-ce Martial qui en eût été le plus capable ? Vous voyez que je dis toute ma pensée.

SAINTE-BEUVE.

Digitized by Google

ALBONI ET SES JUGES.

Mlle ALBONI.

Voyons, Carlo, lisez-moi les journaux. Tâchons de profiter des conseils que nous donnent messieurs les organes de la critique française.

LE SECRÉTAIRE.

Voici, madame, je commence par la *Presse* :

(Lisant.) « Une voix si féminine et en même temps si mâle ! Juliette et Roméo dans le même gosier ! Une fauvette et un ramier dans la même bouche ! Certes, c'était assez de cette jouissance pure, sans mélange de drame, de jeu et d'action. L'oreille avait assez pour s'enivrer de ce bouquet... »

Mlle ALBONI.

Le nez, Carlo, le nez.

LE SECRÉTAIRE.

Pardon, madame, il y a l'*oreille*.

Mlle ALBONI.

Une oreille qui s'enivre d'un bouquet, cela n'est pas possible, Carlo ; chez nous les bouquets sont faits pour le nez...

LE SECRÉTAIRE.

Oui, madame ; mais les grands critiques ont changé tout cela.

Mlle ALBONI

Je voudrais bien pourtant savoir comment j'ai chanté.

LE SECRÉTAIRE.

Ah ! j'y suis ; nous trouverons une appréciation exacte dans le *Dix Décembre* : *(Lisant.)* « Quelques habitués du Vaudeville... »

Mlle ALBONI.

De l'Opéra, Carlo, de l'Opéra.

LE SECRÉTAIRE.

Pardon, madame, il y a du Vaudeville. — *(Continuant.)* « Quelques habitués du Vaudeville ont bien voulu s'étonner que cette reine des fioritures, des roulades et des vocalises, cette *charmeresse* habituée à égrener des perles de Rossini et de Donizetti, ait pu contenir en elle une si *effrayante* puissance...»

Digitized by Google

Mlle ALBONI.

Effrayante !

LE SECRÉTAIRE.

Oui, madame, il y a *effrayante*. *(Continuant)* « et qu'enfin la cantatrice du *Brindisi* ait pu lutter corps à corps avec l'ange de Meyerbeer aux mains pleines d'éclairs et de foudres flamboyantes. »

Mlle ALBONI.

Ah ! mon Dieu ! Je voudrais pourtant bien savoir si ma voix de tête...

LE SECRÉTAIRE.

Voici, madame ; un autre grand critique va vous l'expliquer. (*Lisant.*) « Le théâtre a lui aussi ses fleurs artificielles et ses fleurs naturelles ; les unes expriment un enthousiasme officiel dont le programme est réglé d'avance, les autres dans un élan spontané, irréfléchi, irrésistible sont jetées à l'artiste par des *mains* émues qui *s'étonnent*, cinq minutes après, de s'être si spontanément dépouillées. On comprend sans peine que celles-ci aient plus de prix que celles-là. »

Mlle ALBONI.

Je comprends sans peine que les mains qui s'étonnent valent mieux que les mains qui ne s'étonnent pas. Quel est l'auteur de cette jolie idée ?

LE SECRÉTAIRE.

Ah ! madame, je n'ose point le nommer. C'est un amateur, un gentilhomme, un comte à la voix douce et flutée qui veut bien nous dire à peu près sa façon de penser, mais sans trop se commettre et à la condition qu'on ne l'oblige pas, ce sont ses paroles, de fréquenter un monde qui n'est pas le sien, un monde de cabotins.

Mlle ALBONI.

Eh bien ! lisez-moi ce que monsieur le comte daigne penser de ma voix.

LE SECRÉTAIRE, *lisant.*

« Sa voix ravissante fait monter vers ces cimes majestueuses, imposantes, souvent rudes, quelquefois arides, les tièdes et harmonieuses brises de la plaine. »

Mlle ALBONI.

Tiens ! tiens ! tiens ! Comprends pas !

LE SECRÉTAIRE.

Pardon, madame ; tout cela est tiré des *Précieuses ridicules* de Molière. Si vous préférez quelque chose de plus simple, de plus clair, voici M. Théodore de Banville...

Mlle ALBONI.

Encore un comte ?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, madame, mais un comte rouge. Voici ce qu'il dit : « S'il m'est permis d'employer ici un mot trivial, c'est de bien-être qu'on se sent *inondé*, en écoutant, ou plutôt en *voyant couler* comme un fleuve majestueux cette voix que ne contraint aucun effort.

Mlle ALBONI.

Bon ! Tantôt j'étais une brise qui monte, maintenant je suis un fleuve qui coule.

Digitized by Google

LE SECRÉTAIRE.

C'est une figure de rhétorique. Madame veut-elle connaître l'opinion de Messieurs les critiques sur son jeu, son action...

Mlle ALBONI.

S'il analysent mon jeu comme ils ont analysé mon chant, je serai bien avancée.

LE SECRÉTAIRE.

Voici ce que dit la *Presse* : « Comment aurez-vous l'air d'une mère affligée vous qui semblez un beau et joyeux garçon ? »

Mlle ALBONI.

Un garçon ?

LE SECRÉTAIRE.

Oui, madame, mais voici ce que répond M. de Banville : Mlle Alboni qui est *aussi* une jeune femme...

Mlle ALBONI.

Il y a : *aussi* ?

LE SECRÉTAIRE.

Il y *aussi (continuant)* « Mlle Alboni qui est aussi une jeune femme gaie et rieuse, son rôle fini, tentait de son mieux d'escalader ces montagnes de roses, et les lèvres pleines de sourires, montrait au public... »

Mlle ALBONI.

Qu'ai-je montré au public ?

LE SECRÉTAIRE.

(Lisant) : « Les plus belles dents du monde. »

Mlle ALBONI.

A la bonne heure ! Tout cela est fort beau : Les bouquets qui *enivrent les oreilles*, les anges qui ont les mains pleines de *foudres flamboyantes*, la *brise qui monte*, et le *fleuve qui coule*, le *joyeux garçon* et la *femme rieuse*, mais ces messieurs devraient tâcher au moins de se mettre d'accord sur mon sexe.

LE SECRÉTAIRE.

Ah ! madame, c'est du style.

Mlle ALBONI.

Du style, tant que vous voudrez, mais j'aimerais mieux quelqus mots précis, quelque appréciation juste, quelque chose d'intelligible et de net, quelque bon conseil.

LE SECRÉTAIRE.

Des conseils, et pourquoi faire grand Dieu ! Ecoutez M. Théophile Gautier et méditez ce profond axiôme :

—*Ce n'est qu'en suivant les bons conseils qu'on se perd !*

Mlle ALBONI.

Après cela il faut tirer l'échelle.

(Corsaire.)

Digitized by Google

RAPPELLE-TOI !

Rappelle-toi quand l'Aurore craintive
Ouvre au soleil son palais enchanté ;
Rappelle-toi, lorsque la Nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté ;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
Ecoute au fond des bois
Murmurer une voix —
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, lorsque les destinées
M'auront de toi pour jamais séparé,
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré ;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu suprême !
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira :
Rappelle-toi.

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira ;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira ;
Je ne te verrai plus, mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle.
Ecoute dans la nuit,
Une voix qui gémit: —
Rappelle-toi.

A. DE MUSSET.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

— I. —

OPÉRA ITALIEN.

« Et de quibusdam aliis... »

Nous avons eu la saison d'hiver à Astor Place, pour l'usage exclusif des souscripteurs ; nous avons eu la saison de printemps à Niblo pour le plaisir universel de tous les amateurs de New-York ; aujourd'hui nous avons la saison d'été pour le bénéfice particulier des étrangers à la cité impériale. J'espère que nous faisons grandement les choses et qu'il n'est pas de capitale au monde qui distribue mieux entre tous les jouissances du dilettantisme. Nous poussons même la galanterie envers nos hôtes jusqu'à leur céder sans restriction la libre disposition de toute la salle, à ce point que lorsque le critique immole les douceurs d'une promenade nocturne au devoir de conscience qui le rive à sa stalle d'opéra, il s'y trouve perdu dans un monde nouveau. Là où nous rencontrions des regards amis, surgissent des lorgnettes inconnues, là où nous attendaient des causeries intimes, règne le silence d'une loge vide; là enfin où nous retrouvions les reines de la mode, se hérissent des toilettes abracadabrantes. Nous errons le long des couloirs d'un air mélancolique, nous interrogeons d'un regard attristé chaque porte entr'ouverte, et prisonniers sur parole dans l'enceinte du théâtre, nous berçons nos souvenirs de l'hiver ou nos espérances de l'été aux harmonies cadencées qui s'élèvent de la scène. Qui nous donnera quelque recette galvanique pous ressusciter l'entrain, la gaîté et l'intérêt des représentations de Niblo ? La direction fait ce qu'elle doit ; les artistes font ce qu'ils peuvent ; le public est plein de bonnes intentions. Que manque-t-il donc à ces réunions où la bonne musique nous convie ? Hélas ! Il y manque une chose essentielle : l'à-propos ! Décidément l'opéra italien ne fleurit qu'au temps des camélias, il faut à son existence la température artificielle des serres-chaudes, le soleil factice du lustre. Mais sitôt que le vrai soleil féconde la nature éveillée ; sitôt que

« L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair, »

l'opéra s'atrophie dans sa boîte sonore ; les décors (et à la salle d'Astor Place, ils sont bien autrement beaux et complets qu'à Niblo) semblent honteux de se produire en regard de ceux que le printemps, ce grand coloriste, peint partout dans la campagne embaumée ; et si harmonieux que soient les chants de nos artistes, nous en connaissons d'autres, artistes ailés dont Dieu lui-même a pris soin de confectionner les costumes délicats, et dont nous préférons les cadences perlées. Allez-donc, enfants des villes, habitants ennuyés de ces amas de briques, où vous vous disputez l'air vicié du ciel, l'eau troublée de la source, et la

Digitized by Google

lumière obscurcie du soleil, allez vous emprisonner dans l'enceinte d'un théâtre Le critique résigné vous y suivra comme l'esclave tenu par sa chaîne, mais le poète s'en ira courir les bois et les champs,

« A travers les vertes collines,
Les montagnes au front d'acier,
Les champs rayés et les ravines...»

Quand la nuit se fait, la nuit au mois de juin, il faut aller s'asseoir au bord des eaux murmurantes; écouter à deux le concert que chantent les fleurs, et les mélodies que la brise conduit de branche en branche sous la voûte assombrie des grands bois; il faut recueillir les accords des vagues nonchalantes sur le sable du rivage, et prêter l'oreille à ce chœur universel de la nature amoureuse qui s'élève dans le silence du soir de chaque brin d'herbe de la prairie, de chaque feuille de la forêt, de chaque goutte d'eau de l'Océan, quand les bruits discordants du jour se sont tus; quand l'homme s'endort et que Dieu veille. — Et alors, qui songe à l'opéra, à Norma, à Elvira, à Lucrezia, à la Favorita, à Lucia qui pleurent mélodieusement leurs larmes imaginaires à l'ombre peinte de leurs arbres de carton? Qui laissera la campagne pour la ville, la brise pour la poussière, les roses pour le patchouli, les étoiles pour les lanternes, et l'amour peut-être pour l'étiquette? — Ce ne sera pas moi; sera-ce vous? Non; ce seront ceux que le soin des affaires et la chaîne des intérêts matériels retiennent encore à New-York après la désertion de ceux qui, plus heureux, ont pris leur vol vers les nids cachés dans le feuillage. A ceux-là, l'opéra d'Astor-Place réserve non seulement tous ses mérites du mois d'Avril, mais encore des améliorations dont nous devons remercier la direction éclairée de M. A. Pader. Les anomalies que nous avions signalées dans la distribution des rôles ont disparu, chacune de nos artistes préférées est rentrée en possession de sa propriété, et Mlle Steffenone dans l'Ernani, Mlle Tedesco dans la Favorita, Mme Bosio dans la Lucia, déploient sans contrainte toutes les brillantes qualités et tous les talents particuliers à chacune d'elles dans le ressort de leurs organes, et les ressources de leurs vocalises. Il y a là, pour chacune d'elles, un complément de succès nouveau, et pour le public une source de jouissances jusqu'ici inexploitées. Aussi, malgré l'infériorité acoustique désormais évidente du théâtre d'Astor-Place comparé à la salle de Niblo, aucun des trois rôles que nous venons de citer n'avait pu produire l'effet que nous y remarquons aujourd'hui. Mlle Steffenone est une Elvira admirable de passion dans le terzetto final où elle émeut et impressionne l'auditoire enlevé déjà au premier acte par le *brio* de sa cavatine; — Mlle Tedesco désormais toute à l'aise dans la Favorita écrite comme pour elle, fait ressortir la cavatine « O mio Fernando » d'une façon toute nouvelle par l'ampleur sonore de ses magnifiques notes de medium, et l'éclat dont elle revêt la *Cabaletta* changée, comme on se le rappelle, dans les représentations précédentes. Quant à Mme Bosio, bien qu'à l'heure où nous imprimons cet article, elle n'ait pas encore paru sous l'écharpe de Lucia, nous n'hésitons pas d'avance à proclamer son triomphe; nous savons trop tout ce qu'il se trouve en elle de qualités sures et merveilleusement adaptées à ce rôle. Voilà donc de quoi attendre patiemment les Huguenots pour la semaine prochaine. Les Huguenots vont ramener au théâtre par l'attrait puissant de leur nouveauté, la foule absente depuis quelque temps. Ce sera le *bouquet* de la saison. Tous les artistes préférés y paraîtront dans des premiers rôles, et pour cet opéra seulement, nous entendrons en scène à la fois, Mmes Steffenone, Bosio et Vietti, à côté de Salvi, Badiali et Marini. Avec un tel programme vont réapparaître les recettes de printemps, et la direction n'aura plus qu'un embarras, ce sera de faire droit à toutes les demandes, et de satisfaire l'empressement d'un public qui aurait aisé-

Digitized by Google

ment rempli la salle de Niblo et qui débordera sans doute jusque sur les escaliers et les couloirs d'Astor Place aussi longtems que le chef-d'œuvre de Meyerbeer se renouvellera sur l'affiche.

R. T.

— II. —

LA CINQUIÈME AVENUE.

Une révolution dès longtemps prédite et impatiemment attendue, commence à s'opérer définitivement parmi les promeneurs de New-York. Jusqu'ici, Broadway avait été l'unique rendez-vous où se rencontrait tout le monde brillant ou affairé, le terrain neutre où les élégances féminines des environs de Union Square se mêlaient aux préoccupations masculines des alentours de Wall street. Mais depuis le terme consacré du 1er mai, Broadway est devenu absolument inabordable ; les destructeurs et les constructeurs de maisons, de pavages, de magasins, s'en sont définitivement emparés dans toute sa longueur ; une poussière asphyxiante y règne partout dans l'atmosphère qui emporte ainsi sa part des milles bouleversements de la voie publique. Le jeune monde de la fashion abandonne donc forcément son terrain ordinaire qui certainement n'a jamais eu en sa faveur autre chose que l'autorité des vieilles habitudes, pour refluer vers les hauts et aristocratiques quartiers de la ville. On s'étonne qu'un tel résultat se soit fait si longtemps attendre, lorsque l'on considère combien plus favorable est cette partie de la cité à tous les agréments de la promenade soit à pied, soit en voiture. La quatorzième rue, par exemple, est sans contredit la plus belle et la plus élégante de la ville. Les maisons en sont élevées et luxueuses ; les péristiles et les trottoirs s'y maintiennent d'une propreté irréprochable ; la direction d'une rivière à l'autre en droite ligne, sur une largeur de cent pieds, y réserve toutes les facilités de circulation pour les voitures, en laissant aux piétons à toute heure du jour, et suivant l'état de l'atmosphère, le choix de l'ombre ou du soleil. — La cinquième Avenue, de son côté, qui la croise à angle droit, se peuple de plus en plus avec une incroyable rapidité, de familles riches et distinguées dont les équipages lui communiquent un mouvement chaque jour plus brillant. Quelques constructions en retard au-dessus de Maddison Square, interrompent seules encore par des amas de matériaux épars cette longue promenade dallée que des arbres ombragent dans presque toute sa longueur. C'est donc sur ces deux points principaux que commence à se produire l'affluence des promeneurs. Un avantage particulier à cette partie de la ville, c'est de se maintenir toujours dans un certain isolement de la population bruyante et affairée des quartiers marchands. Comme là ne se trouvent point de magasins, point d'hôtels publics, la promenade ou les visites y sont les seules attractions, et il ne faut avoir d'autre but pour s'y porter. Aussi les habitants de cette partie de la ville, la plus luxueuse sans aucun doute, s'y trouvent-ils presqu'en famille. Les amateurs de *trotting matches* et de wagons légers se portent de préférence vers Bloomingdale ou la troisième Avenue quoiqu'à vrai dire, en ce moment, ce ne soit guère de part et d'autre qu'une série de travaux et de terrassements; —Les Allemands de la rivière du Nord se répandent le dimanche dans les Champs-Elysées d'Hoboken ;— les Irlandais de la rivière de l'Est passent à Brooklyn ou remontent le rivage vers Hell-Gate ; et quant aux hôtes des Cinq-Points, ils courent après la foule, mais ne songent pas à traverser toute la ville impériale pour se risquer isolément aussi loin de leurs taudis suspects. — Aussi, depuis le retour de l'été (de printemps il n'a été question cette année à New-York, ni dans le ciel ni sur la terre) la cinquième Avenue offre-t-elle, le dimanche surtout, un mouvement et un coup-d'œil inusités. Les modes féminines de la

Digitized by Google

saison s'y produisent avec d'autant plus d'avantage qu'elles sont moins exposées au contact tumultueux de la foule, comme dans Broadway. Les causeries n'y sont point couvertes par le fracas des omnibus, et chacun y semble plus chez soi qu'en aucun autre lieu. Les saluts de têtes amicaux s'échangent par les fenêtres entr'ouvertes; les groupes rieurs se penchent sur l'appui des balcons, et il n'est pas jusqu'à la solennelle gravité du jour du Seigneur qui ne semble y adoucir son rigorisme.

Jusqu'au départ de ses habitants pour la campagne, la cinquième Avenue restera donc le rendez-vous privilégié de l'après-dinée, et entre l'heure où le soleil décline et celle où les étoiles s'élèvent, bien de charmantes apparitions y feront oublier sur la terre ce qui se passe au ciel.

— III. —

CAUSES RÉELLES DU CHOLÉRA

On recommence à reparler du choléra. Peut-être reviendra-t-il encore nous rendre sa lugubre visite. Il n'est donc pas inutile de constater d'avance quelles en sont les causes réelles et ces causes, nous les empruntons au *Gloucester Journal* qui les relate avec une pleine conviction. Cela pourra paraître extraordinaire dans le dix-neuvième siècle, et au milieu du mouvement intellectuel qui tend à renouveller tôt ou tard la face de l'Europe, mais ce n'en est pas moins l'expression des croyances excentriques qui, en Angleterre, se produisent chaque jour, et obtiennent toujours un certain crédit sur les masses.

« Le révérend docteur Mac-Neil pense que le choléra est un jugement de Dieu sur ce pays, à cause de la faveur accordée au papisme.

Le rév. M. Toye de Gateshead croit que Dieu nous a envoyé ce fléau afin de nous détourner des mariages avec les belle-sœurs.

Le rév. M. Gutch de Leicester l'attribue aux électeurs qui ont voté pour des juifs ou pour des dissidens, au lieu de voter pour des partisans de l'Eglise d'Angleterre.

Enfin, beaucoup d'autres révérends pensent avec raison que le choléra s'est apesanti sur les trois Royaumes-Unis, parce que l'on a supprimé les mots *par la grâce de Dieu*, dans les monnaies nouvellement frappées. »

Qu'on juge, d'après ce qu'on vient de lire à quelles dissertations théologiques le choléra aurait fourni matière, si la Grande-Bretagne avait eu cette année, comme la France, cinq conciles provinciaux et le double de synodes diocésains!

— IV. —

LES AMERICAINS ILLUSTRES.

MM. G. P. Putnam, D. Appleton et Cie.; John Wiley et Francis et Cie. continuent à livrer régulièrement au public la série intéressante de leurs portraits illustres. La dernière livraison renfermait celui de M. Henry Clay, dont la ressemblance nous a paru fort exacte, bien que l'exécution lithographique nous ait laissé quelque chose à désirer. Malgré cette légère défectuosité qui n'est pas, disons-le, reprochable d'ordinaire à cette publication, et qui provient probablement plus des imprimeurs-lithographes, que de l'artiste lui-même, les *Américains Illustres* réalisent pleinement les promesses que nous faisaient implicitement entrevoir, il y a deux mois, les premières livraisons, entr'autres celle où se trouvaient le portrait et la biographie de M. Calhoun.

C'est toujours au crayon habile de M. Davignon qu'est confiée l'exécution des lithographies, ce qui signifie que l'on y retrouve la même correction de dessin, la même entente de la pierre, et le même soin consciencieux.

Digitized by Google

NOTES ET SOUVENIRS.

—

LES

PLANTATIONS DE CUBA.

SUITE ET FIN. (1)

Tournée sur les sucreries. — Les lianes. — Les parasites. — La Ponina. — Systême de MM. De Rosne et Cail. — Le Narciso. — Aguica. — Retour à Sainte-Hélène. — Départ pour Jucaro. — Les Flamands.

Avant que je ne quittasse, pour toujours peut-être, l'*Ingenio* de Santa-Elena, dont les souvenirs resteront aussi longs pour moi que les jours m'y parurent courts, il avait été résolu que mon hôte M. Pedro Diago me fournirait l'occasion de compléter mes observations et mes remarques dans une tournée sur les principales sucreries des environs.

Au jour fixé, avant l'aube nous étions sur pied, et les premières lueurs du matin éclairaient à peine l'horizon lorsque nous montâmes à cheval. Cette fois, ce n'était ni Antonio, ni Tand-In qui nous accompagnait, mais un bel esclave couleur d'ébène ombragé d'un chapeau de paille, et répondant au nom de Pio. — Certes, ce gaillard-là en trottant sur sa mule avec notre mince

(1) Voir la *Revue du Nouveau-Monde*, Vol. II, pages 249, — 305, — et vol. III, pages 5 et suiv.

Digitized by Google

bagage, ne se doutait guères qu'il portait le nom du pape, du pape exilé alors à Gaëta, et à coup sûr en proie à d'autres soucis que son obscur homonyme.

La Ponina, sucrerie des plus considérables de l'île, et dont la récolte s'élève en moyenne au chiffre de huit mille caisses de sucre, est distante de Ste-Hélène de cinq ou six lieues. J'ai déjà dit, je crois, qu'elle appartient à M.Fernando Diago, le plus jeune des trois frères dont le courage, l'habileté et le talent produisent là les plus beaux résultats. Mais avant d'arriver à la Ponina, il faut parcourir la route, et dût-on m'accuser d'être un flâneur de grands chemins, je ne saurais ne pas y butiner çà et là quelque chose. Sommes-nous donc si pressés d'arriver? Ah! si j'écrivais une revue scientifique ou industrielle, je ne m'amuserais pas à conter comment je suis arrivé à la Ponina, ni comment j'en suis parti; j'entrerais d'emblée dans les fourneaux, je dévisserais pièce à pièce la machine, et je démontrerais comme quoi le systême de MM. De Rosne et Cail donne le plus beau sucre,de la meilleure qualité, et avec moins de perte que tout autre. Mais, quoiqu'en puissent dire les interessés, ce n'est là, pour moi, qu'une question secondaire. Je n'ai pas la moindre idée de faire preuve de science mécanique, et d'instruire les autres. Mon affaire est de les amuser, et à mon sens, courir les bois est plus amusant que de cuire au feu des chaudières et d'une discussion de machines. — D'ailleurs, de Ste-Hélène à la Ponina, la route est en ligne droite, et chacun sait que c'est le plus court chemin d'un point à un autre. Si le voyage paraît long, c'est que je me serai écarté à droite ou à gauche, et ce sera ma faute.

Des champs de cannes coupés, brulés, labourés, plantés ou sur pied, je ne dirai rien, sinon qu'on y voit presque partout des troncs d'arbres portant les traces noires de la flamme qui les dévora. C'est là un spectacle qui n'a rien de nouveau pour personne en Amérique, et voilà dès l'abord, la moitié du chemin de fait. L'autre moitié qui passe par la tête du chemin de fer de Jucaro, traverse les forêts. A propos de chemin de fer, il est bon de noter que celui-ci, construit seulement depuis quelques années, rend déjà de 24 à 30 p. c. du capital dépensé par les planteurs qui le firent, et il est évident que d'ici à quelques années, le nombre des bois défrichés et des sucreries augmentant incessamment dans son parcours, augmentera son revenu jusqu'à 40 et 50 p. c., toutes les récoltes étant expédiées par cette seule voie. Il n'est pas toujours mauvais d'avoir des actions de chemin de fer, et je regrette de n'avoir pas d'oncle planteur et célibataire à Jucaro.

Le chemin dans les bois est plus large qu'uni : les arbres énor-

Digitized by Google

mes y abondent ; les seivas y étendent leurs branches gigantesques dénudées par les ouragans. Les cèdres s'y balancent au vent, et toutes les variétés de lianes enveloppent les taillis, ceignent et étranglent les arbres, et suspendent leurs cordages de bois aux squelettes de ceux qu'elles ont tué. Là, elles végètent en liberté, et souvent l'étranger arrêté devant un des doyens des forêts au feuillage inusité, ne s'aperçoit pas que toute cette tête verdissante n'est autre chose que la plante reptile qui s'épanouit au soleil sur les débris qu'elle a faits. Les lianes atteignent parfois une grosseur extraordinaire, et enveloppent si étroitement l'arbre qu'elles enserrent,qu'il devient difficile de le distinguer d'elles. D'autres fois, leur tige souple et frêle, d'abord pendant directement à terre d'un rameau, grandit avec lui, se tord, s'élève et acquiérant de la force, devient un cable tendu autour duquel retombent et s'enlacent comme des filaments entrecroisés les autres végétations capricieuses. — Un arbre qui, isolé et dégagé de ces entraves mortelles ferait l'admiration du passant, ressemble alors à un écheveau colossal brouillé de façon à ce que l'épée d'Alexandre soit le seul moyen d'en dénouer les mailles. C'est aux grands seulement que s'attache cette chaîne rivée chaque jour davantage ; la tête plus plus humble des petits y trouve une gêne, mais non la mort, — et plus d'un rapprochement humain me vint à l'esprit en faisant cette remarque. Parmi nous aussi, ceux dont on envie le plus l'élévation ne sont pas les plus exempts d'entraves. Les devoirs, les obligations, les liens sociaux et politiques s'attachent à eux comme les lianes aux seivas, les enlacent, les étreignent, et rendent parfois leur existence plus amère et plus dépendante que celles qui sont trop bas pour que le soleil des Rois les rencontre sur son passage.

Les plantes parasites fourmillent dans les forêts vierges. Il en est de mille sortes ; autres plaies naturelles auxquelles les hommes semblent avoir emprunté des enseignements dont ils ont si bien profité que chez eux la copie a dépassé le modèle. Les parasites s'infiltrent partout ; il n'est pas un tronc si sain où elles ne trouvent une gerçure, et pas une gerçure où elles ne parviennent à implanter leur semence. La vie leur est alors facile ; elles s'alimentent sans effort des sucs nourriciers qu'elles dérobent, et heureux sont encore les pauvres arbres quand elles ne finissent pas par épuiser et tarir toute leur sève. Messieurs les politiques de France, voilà pour vous un argument tout trouvé ; les contributions excessives qui dépouillent le propriétaire et qui appauvrissent le travailleur sont de droit naturel, car la bureaucratie n'est autre chose que la pépinière des parasites ; et la nation qui paie

Digitized by Google

c'est la forêt appauvrie. Du reste, les parasites sont agréables aux yeux par la variété de leurs formes, la richesse de leurs couleurs et l'originalité de leurs greffes ; absolument comme la dorure des uniformes, la variété des emplois, et la bizarrerie de leurs places au budget. — Il est des parasites qui fouillent l'arbre en plein tronc ; d'autres qui, plus délicates, ne sèchent guères que l'écorce; quelques unes se suspendent légèrement à l'extrémité des menues branches, et l'on se demande si ce n'est pas un ornement naturel que ce bouquet élégant balancé ainsi au moindre vent. Les plus tenaces survivent encore à l'arbre tué par les lianes, et, comme les abus survivant aux révolutions, trouvent encore à se nourrir grassement dans la pourriture de l'écorce et la dissolution des tissus. La comparaison irait loin si je la menais jusqu'au bout ; il suffit de l'avoir indiquée. Aussi bien, quand arriverions-nous à la Ponina ?

Je songeais à cela et à beaucoup de choses encore, lorsque des cris perçants, aigus, moqueurs retentirent tout-à-coup dans le silence de la forêt. Nouveau sujet d'étonnement. Qu'était-ce ? Un perroquet ! — En fait de perroquet, je n'avais rien vu que des esclaves assujétis au régime de la cage et du cerceau suspendu, mais en revanche élevés à tous les rafinements d'une éducation complète, disant : As-tu déjeuné Jacquot? — Commandant l'exercice en douze temps, et débitant en plusieurs langues des interpellations folâtres que ma plume modeste se refuse absolument à répéter ainsi. Le seul individu de l'espèce que j'avais vu libre était à New-York ; encore n'était-ce qu'un simple marron qui s'était soustrait aux exigences de la captivité, et, circonstance aggravante, avait entraîné une jeune serine dont l'âge tendre et inexpérimenté s'était sans doute laissé séduire par le langage coupable de l'esclave déserteur. Le couple *runaway* avait cherché refuge dans le feuillage indiscret des arbres du *Park* où une foule prodigieuse de curieux s'arrêtait pour découvrir leur asile. — Voyant tant de monde assemblé le nez en l'air, je crus à une éclipse de soleil, et ne pouvant obtenir à cet égard aucun renseignement bien précis, je quittai la place, me croyant victime de quelque mystification d'un épicurien en belle humeur. Mais lorsque les journaux du lendemain (voyez que la presse n'est pas si inutile qu'on veut bien le dire) m'eussent appris la cause de l'attroupement, et pourquoi je m'étais arrêté comme les autres, heureux d'en connaître la cause, j'avais constaté avec plaisir qu'il y a des badauds ailleurs qu'à Paris, et des cockneys ailleurs qu'à Londres. — Cette fois-ci, le perroquet en question était libre de droit et de fait, et je m'arrêtai à le contempler accroché au tronc d'un

Digitized by Google

cèdre, et butinant au soleil son *pain quotidien*. D'autres apparurent bientôt, et quoiqu'à cette saison de l'année ils soient plus rares, nous en rencontrâmes en assez grand nombre qui, perchés en bande sur un arbre, ou voltigeant à l'entour, saluaient notre passage par un vacarme étourdissant, et des cris, des huées et des sifflets tels que je me demandais parfois s'ils ne nous prenaient pas pour quelques ténors égarés de la compagnie italienne d'Astor-Place. Pendant que je suivais leurs évolutions en l'air, mon cheval fit tout-à-coup un bond de côté qui me rappela vite aux ornières du chemin, et cherchant la cause de cette interruption désagréable, je rencontrai le regard ardent d'un serpent noir dont les spirales se déroulaient au milieu de la route. Inquiet lui-même plus qu'il ne voulait le paraître, il disparut rapidement dans les broussailles. Mon compagnon de voyage pour qui ces sortes de rencontres paraissent familières, m'a toujours assuré que le dit reptile ne dépassait pas trois ou quatre pieds de long, taille minime pour ces contrées; mais je persiste à penser que son développement de la tête à la queue ne devait pas être moindre de cinq ou six pieds. Ce fut, du reste, le seul que j'eus l'agrément problématique de rencontrer.—Je me suis souvent demandé pourquoi l'archange déchu avait endossé la forme du serpent pour tenter la femme. Je me suis livré à ce sujet à une foule de commentaires qui ne seraient pas sans intérêt s'il était convenable de les écrire; mais je crois devoir plutôt me tenir coi à cet endroit, et sans vouloir deviner les énigmes et éclaircir trop crûment les allégories, me contenter de constater ici que je crois, moi aussi, le diable beaucoup moins noir qu'on ne le fait.

Lecteur nous voici à la Ponina :

La Ponina est à mon gré, la plus parfaite de toutes les sucreries que j'ai visitées dans l'île de Cube. Il en est de plus vastes, comme celles du Narciso à M. le comte de Peñalver, d'Alava à M. Zuluetta, et d'Aguica au comte de Fernandina. Mais la question de perfection n'est pas la question d'étendue, et d'après tout ce que j'ai vu, ma conviction est qu'au-delà de certaines proportions, l'étendue des sucreries est un défaut plutôt qu'une amélioration. Il en est de ces exploitations agricoles comme des régiments qui pour être administrés et conduits avec le plus d'ensemble et d'avantage, ne doivent pas s'étendre au-delà d'un certain nombre d'hommes, ou comme des bâtiments qui, pour naviguer le mieux possible, ne doivent pas, comme l'a prouvé l'expérience, dépasser certaines proportions. Un régiment autrichien qui ferait à lui seul un petit corps d'armée, n'a jamais, que je sache, valu deux régiments français de quinze à dix-huit cents hommes, et une frégate

Digitized by Google

à vapeur a toujours mieux navigué que ces colosses de l'océan qui ont disparu sans qu'on ait su leur fin comme le *Président*, ou qui sont allés finir misérablement à la côte comme le *Great-Britain*. C'est que dans toute organisation administrative ou autre, la première condition de perfection est dans la combinaison juste et le rapport exact des proportions entre les rouages qui la composent et les effets qu'on en attend. — Etablissez d'abord la relation des moyens avec les résultats, et quand une somme moindre des premiers donnera une somme plus forte des seconds, vous aurez un progrès. Pour rendre mon idée par un exemple : Si, avec deux cents nègres et deux cents bœufs sur une étendue de terre donnée, une sucrerie donne en moyenne trois mille caisses de sucre, il est évident qu'elle sera supérieure à telle autre qui avec des moyens et des terrains doubles en proportion, donnerait cinq mille caisses. Or de Ste-Hélène qui donne en moyenne 6,000 caisses, à la Ponina qui en fournit 8,000 et dépasse ce chiffre dans les fortes récoltes, l'échelle de production pour une sucrerie me paraît être dans les conditions les plus favorables. — Au-dessous, la proportion des frais augmente ; au-dessus, la proportion des produits diminue.

Dans les petites sucreries, bien que le nombre de cannes soit moindre, les frais d'établissement de moulins, de chaudières etc., deviennent néanmoins plus sensibles, car pour alimenter suffisamment les uns et les autres par la coupe des récoltes sans perdre un temps précieux, il faut toujours disposer d'un nombre de bras assez considérable, et si l'on en vient à la location d'esclaves, les dépenses deviennent alors tellement élevées que les revenus en sont fortement réduits. — Dans les sucreries immenses au contraire, il y a souvent répartition vicieuse des travaux sur les terrains, accumulation de bras sur un point, éparpillement sur un autre. Cette population de noirs moins bien dirigée produit moins, et échappe plus facilement à la main de l'administrateur ; il y a moins d'unité et moins d'ensemble ; les erreurs deviennent faciles, et les erreurs en fait de culture de cannes se traduisent par des *déficit* toujours considérables.

Les calculs de la culture, de ses besoins, de ses améliorations, doivent toujours porter sur l'avenir d'une année, et le moment où l'on coupe la récolte d'aujourd'hui doit être celui où l'on prépare la récolte de l'an prochain. Or dans une sucrerie réglée selon les proportions les plus convenables, l'administrateur doit tout voir, tout examiner par lui-même. Il doit se rendre compte dès les premières pousses de la canne coupée, de son abondance probable ou des amaigrissements qui peuvent s'y manifester çà et là. — Il doit faire entrer dans ses supputations les

Digitized by Google

chances de sécheresse, l'époque où tel carré se coupe par rapport à la saison de la roulaison ; enfin remédier à tout, et préparer la récolte prochaine alors même que celle qu'il fait est encore en partie sur pied. Or si l'immensité de son exploitation est telle qu'il puisse difficilement en étudier à fond tous les détails ; s'il doit s'en rapporter en partie à tel *mayoral* qui sera d'un avis, ou à tel autre qui pensera différemment, il ne pourra prévenir à temps les déchets réels, et la trop grande extension de ses récoltes produira le même danger que pourrait faire son inexpérience.

La sucrerie d'Alava est en ce moment la plus vaste de l'île. La récolte de cette année devait s'élever à neuf mille caisses d'après des calculs dont l'évidence semblait incontestable ; soit confiance dans la nouveauté des terrains généreux, soit difficulté de se rendre un compte exact de l'état de tous ces terrains, on négligea de planter de nouvelles tiges là où l'œil d'un administrateur eût pu remarquer des indices d'appauvrissement parmi les cannes anciennes. En conséquence, on vendit au Narciso où l'on croyait n'en avoir pas besoin, des plants qui y furent utilisés presque comme une superfétation. La récolte s'élève ; une sécheresse inusitée se déclare, et se prolonge jusqu'ici — qu'en résulte-t-il ? C'est que le Narciso fait neuf mille caisses, et que l'Alava tombe au chiffre approximatif de cinq mille cinq cents.—S'il s'élève à six mille, ce sera un déficit de *trois mille* caisses, c'est-à-dire trois mille onces ou *cinquante mille* piastres sur une seule récolte. On peut juger par là de l'importance extraordinaire d'une gestion savante, et la nécessité de borner à certaines limites son étendue entre les mains d'un seul homme. La récolte n'était faite qu'à moitié lorsque je visitai l'Alava , je cite donc cet exemple sans attacher une certitude absolue au chiffre du déficit qui, du reste, importe assez peu pour l'intelligence de la question.

C'est ce qui fait qu'aux yeux des planteurs les plus expérimentés, il n'existe pas de doute sur la supériorité de deux sucreries de cinq ou six mille caisses comparées à la même exploitation concentrée en une seule, admît-on toutes les dépenses qu'entraînent la construction de nouveaux bâtiments et l'installation de nouvelles machines.

La Ponina renferme plus de cinq cents nègres y compris les vieillards et les enfans ; la distribution des bâtiments est à peu de choses près la même qu'à Ste-Hélène et sur les autres sucreries importantes, avec cette différence qu'il ne s'y trouve point de maison d'habitation autre que celle de l'administrateur. Mais le point principal qui établit la supériorité de la Ponina est l'introduction sur une grande échelle du systême complet de MM. De Rosne et

Digitized by Google

Cail de Paris, pour fabriquer entièrement le sucre à la vapeur. La canne est broyée et le jus en est extrait par un appareil en tout semblable à celui de Ste-Hélène ; mais la cuisson repose sur un systême complètement différent. D'immenses bouilloires rangées symétriquement, engendrent incessamment la vapeur qui, recueillie d'abord dans un récipient commun, se distribue ensuite par des tuyaux divers dans le double fond des chaudières où le jus est conduit au sortir du moulin. Cette première défécation a donc lieu, non par la cuisson directe du fourneau, mais par l'effet de la vapeur. Un appareil fort simple laisse ensuite écouler le jus dans d'immenses philtres remplis de noir animal en poudre, dont l'action chimique consiste à le décolorer entièrement et à le dégager de toutes les impuretés dont le travail à la main le débarrasse à peine par trois défécations successives. — On a déjà compris tout ce que ce moyen nouveau apporte d'économie de temps et de bras en supprimant le transvasement successif à bras dans trois chaudières, et d'amélioration dans la purification et la clarification du jus de canne. Conduit de là dans la coupole où s'opère l'évaporation par le vide qu'y produit sans cesse l'action d'une pompe pneumatique à vapeur, il passe après ces divers degrés de cuisson, au sommet d'un serpentin double à tuyaux superposés et unis entr'eux par les deux extrémités. C'est dans cet appareil que se manifeste surtout la supériorité ingénieuse du systême, car il a le double emploi de compléter l'évaporation du sucre à l'extérieur en l'égoutant à la surface des tuyaux au contact du calorique de la vapeur interne, et encore de condenser intérieurement cette vapeur par le contact réciproque du sucre liquide coulant à l'extérieur à une température froide. La vapeur ainsi condensée retourne à l'état d'eau dans des récipients élevés d'où elle rentre dans les fourneaux pour se vaporiser de nouveau ; et le sucre liquide subit une seconde fois ces mêmes épreuves avant d'être coulé dans les moules à pains. Ainsi ce systême de condensation offre ce double avantage d'être une économie d'eau immense, et de ne déposer dans les chaudières que dans une proportion extrêmement minime, l'eau vaporisée et condensée une fois, ne contenant plus rien de ses impuretés primitives.

En mettant en regard les deux procédés ; les opérations de l'ancien sont : trois cuissons et défécations successives à grands renforts de bras, d'écumoirs et de transvasements successifs d'une chaudière à l'autre pendant lesquels s'opère l'évaporisation ; le battement du sucre liquide dans une auge à ailes, ce qui lui laisse encore sa coloration d'un jaune rougeâtre. — Les opérations du

Digitized by Google

nouveau sont : une défécation à la vapeur ; une filtration dans le noir animal, et l'évaporation par le vide, ce qui produit un liquide incolore dont la supériorité se manifeste tant par la quantité de produit que par la superbe qualité de la cristallisation. Aussi, le sucre de M. Fernand Diago aussi bien que celui de M. Joachim de Ayestaran, n'a-t-il pas besoin de passer par les raffineries, et se consomme-t-il directement sur nos tables aux Etats-Unis, comme sucre d'apparence et de qualité tout-à-fait supérieure, sans subir aucune autre opération qui serait sans objet.

Par cette esquisse rapide et incomplète, on voit que je n'ai pas voulu traiter scientifiquement les procédés de MM. De Rosnes et Cail. Je me suis contenté d'en donner une idée, pour constater que dans l'île de Cube, si les inventions nouvelles et les améliorations de l'industrie viennent se heurter souvent à l'obstination et à la routine, d'autres fois aussi elles sont appelées et accueillies par des hommes dont la haute intelligence et l'activité savante en tirent tout le parti possible, et s'y ménagent une supériorité dont les résultats sont incontestables à tous les yeux.

Après cette incursion rapide dans le domaine de la science et de l'industrie, reprenons le grand chemin, celui où nous rencontrons les oiseaux et les papillons, les bêtes et les hommes.

Notre tournée à la Ponina fut, comme on pense bien, accueillie par une nuée noire de salutations.— Sr. Don Pedro, comment allez-vous, et comment va la famille ? Et les niñas ? Il n'était pas un vieux nègre qui eût appartenu au père de MM. Diago qui n'accourût pour saluer l'ainé de la famille.—Ah ! te voilà, *hombre* ! comment vas-tu ?— et les échanges amicaux d'esclave à maître et réciproquement fourmillaient autour de nous. Quand le maître de l'habitation vient y passer quelques jours, la bienvenue est plus empressée mais plus intéressée aussi. Si le soir, M. Fernando Diago prend le frais en fumant sur la piazza, les vieux serviteurs surtout ne tardent pas à arriver ; ils s'installent sans façon sur les degrés, et après un moment de méditation, le premier commence : — Maître, le dîner ne m'a pas plu aujourd'hui.— Bon ! Pourquoi? — La viande sèche me fait bailler. Il doit bien y avoir pour moi quelque morceau de mouton rôti à la cuisine. — Allons ! va voir, et si tu trouves, prends-le. — Maître, reprend l'autre, est-ce que par la même occasion, il ne s'y trouve pas aussi quelques petits pains ? je m'ennuie de manger du manioque, des ignames et de la farine de maïs. — On appelle le cuisinier — Donne quelques pains à celui-ci. Et l'esclave se retire content ou reste pour prolonger une conversation si productive. — Les tabacs de la campagne ne valent pas le diable, poursuit bientôt un troisième. Don-

Digitized by Google

nez-moi un peu des vôtres, maître. — Et voilà une brèche faite à la provision du porte-cigare. Aussi, tous ces vieux esclaves de la maison, passés par héritage et arrangements de famille aux mains du plus jeune frère, lui gardent-ils une affection d'habitude qu'entretiennent ses apparitions de temps à autre à l'habitation. Quand les esclaves ont vu naître ou grandir un enfant, ils n'en veulent pas démordre, et, homme ou femme, ils le regardent toujours comme mineur. — J'étais un soir chez le consul anglais. On apporte un bouquet monstre.—De quelle part? demande-on au porteur couleur d'encre. — De la part de la *Niña* Manuela Diago. Or la *niña*, la petite fille, c'était madame Daguerre, la sœur aînée de MM. Diago. Je gagerais que pour beaucoup, à la Ponina, le maître est le *niño* don Fernando. Et le *niño*, père de quatre enfants, est, je crois, mon aîné.

L'infirmerie visitée, la fourmilière, (j'appelle ainsi la maison des enfans) parcourue au milieu d'une petite population de marmots, bouffis comme des chérubins, ronds comme des pelottes, et crépus comme des moutons, nous déjeunâmes, et comme le temps, légèrement nuageux, était sensiblement rafraichi par la brise, nous résolûmes de pousser notre excursion, de façon à rentrer le soir même à Ste-Hélène. La course était forte, surtout pour les chevaux ; mais les bêtes de Ste-Hélène ne sont pas celles de Bemba, et pour mon compte je montais un jeune cheval à qui l'homme avait imposé la selle sans conditions ! Il était très causeur de sa nature, et n'apercevait pas à cent pas un quadrupède à sabots ferrés sans entrer immédiatement dans une série d'interrogations auxquelles le mors et l'éperon coupaient court ordinairement. Ce dresseur d'oreilles était bien cheval à faire ses douze ou quatorze lieues en un jour.

Nous voilà donc quittant la Ponina pour le Narciso où nous arrivâmes bientôt, après avoir traversé la tête d'un embranchement du chemin de fer de Jucaro, le chemin à 30 p. c. Le Narciso est un calque de Ste-Hélène avec des carrés de cannes et quelques chaudières de plus. Le systême de fabrication est exactement le même. Des parterres de rosiers en fleurs et d'orangers accompagnent la maison, mais ne l'ombragent pas, et je ne sais pourtant pas de climat où l'ombre soit plus nécessaire ; mais on comprend de reste que, lorsqu'on a sous la main les ombrages touffus de la *Quinta Peñalver*, on vienne rarement s'abriter sous le toit du Narciso. Les bâtiments y sont beaux et vastes ; la maison de bois des enfants, (espoir de l'avenir), y est l'objet de soins particuliers. A voir sa population florissante, on comprend que la traite est supprimée, et que de tous les préceptes de l'évan-

Digitized by Google

gile, celui dont on soigne le plus la pratique au Narciso est la parole de bénédiction : « *Croissez et multipliez* !» On y multiplie beaucoup. A l'infirmerie se trouvaient quatorze malades en tout ; mais à la maison créole grouillaient plus de soixante rejetons dodus et gras à mettre sur la table dans un plat d'argent. Je n'ai rien vu de plus amusant qu'un de ces poupards-là obstiné à vouloir s'asseoir dans une calebasse plus étroite que ce qu'il y voulait mettre, et culbutant sans se décourager à chaque tentative nouvelle. Le royaume des cieux est à eux. C'est une fiche de consolation.

Du Narciso, nous passâmes à Alava dont je ne dirai rien sinon que c'est la plus vaste sucrerie de l'île jusqu'à présent. Vouloir en dire autre chose, ce serait recommencer l'examen de la Ponina, et de mon étude de droit romain, j'ai gardé le souvenir de l'axiôme *non bis in idem*.

Passons à Aguica, car nous ne rencontrons en route rien qui nous arrête. Les perroquets ont seulement fait place à une nuée de *black birds*, oiseaux noirs. — A ce propos, voici une remarque dont je laisse de côté les commentaires. Dans aucun pays on n'a vu tant d'êtres noirs qu'à l'île de Cube, et il semble que la Providence l'ait vouée à cette couleur. Pourquoi ? je ne m'en préoccupe guères. Toujours est-il qu'il s'y trouve des terrains noirs comme nulle part ailleurs ; quelques végétations des bois qui, à la rigueur, pourraient passer pour noires ; parmi les reptiles, il y a abondance de serpents noirs ; parmi les chiens, les mâtins noirs dominent ; nulle part je n'ai vu tant de chats noirs ; parmi les oiseaux, sans compter les dindons, j'y ai remarqué les *juifs* qui peuplent les champs de cannes, les vautours, hôtes des chemins, des basses-cours et surtout des voieries ; trois espèces distinctes d'oiseaux noirs dont les plus gros ressemblent à des merles, et les plus petits à des pierrots, fourmillent dans les bois ; parmi les bipèdes, la population noire y est proportionnellement plus nombreuse qu'en aucune autre colonie ; enfin nulle part les femmes n'ont des chevelures plus noires et des yeux dont l'éclair s'adoucisse sous une frange de cils et une couronne de sourcils plus foncés. — Le noir (et elles ont raison) est la couleur qu'elles affectionnent pour leurs vêtements du matin, et la mantille dont elles se coiffent n'est jamais d'autre couleur. Je ne dis rien des soutanes noires que l'on rencontre partout, mais je noterai pour clore cette nomenclature que, dans les bals d'apparat, l'étiquette exige le pantalon noir, fût-ce au cœur de l'été. — Arrivons à Aguica.

La sucrerie d'Aguica n'est point achevée ; pour la première fois ses machines commencent à fonctionner ce mois-ci (mars 1849),

Digitized by Google

et la roulaison retardée ne produira guères pour début que trois mille caisses, laissant sur pied pour l'an prochain la plus grande partie de la récolte. Mais ce que j'en ai vu m'a suffi pour comprendre que ce serait là, sans contestation, la plus magnifique sucrerie de l'île, c'est-à-dire du monde. Les machines fabriquées à New-York, d'après le système De Rosne, sauf la suppression des philtres au noir animal, et l'adjonction d'un condensateur particulier, y sont placées avec une élégance, et installées avec une recherche que je n'ai point vues ailleurs. Tous les réservoirs et les chaudières y sont cachés aux yeux par des galeries de bois; les tuyaux qui abondent sont dissimulés par des poteaux, ou enterrés dans le sol; des escaliers de bois de cèdre s'étayent au fond de l'emplacement, et les machines isolées fonctionnent à l'œil dégagées des appareils qui pourraient gêner la vue; c'est là une recherche qu'on n'est pas habitué à rencontrer dans les usines, où l'utile est tout et l'agréable rien. L'immense bâtisse qui abrite les appareils de fabrication, et le logement comfortable de quelques employés, est entièrement en pierre et repose sur des colonnes d'un aspect architectural qui ceignent le bâtiment tout entier, sauf pourtant le hangard des moulins, où le passage des chars à bœufs ne permet pas d'autres supports que des poteaux faciles à renouveler. La purgerie, construite à angle droit avec la fabrique, et reliée à cette dernière par le railroad en viaduc destiné au transport des moules remplis, n'a pas moins de deux cents trois wards, (609 pieds) de façade, sur une hauteur de deux étages. La charpente de son immense toiture, calculée pour résister à la violence des ouragans, suffirait à elle seule à mériter l'admiration. Pour relever l'aspect monumental de la construction, toutes les fenêtres, dont la distance est égale à la largeur, sont cintrées du haut, et par celles du premier étage, les pains se jettent dans les tiroirs du séchoir placés au-dessous, sans qu'on soit obligé comme dans toutes les autres, de les y descendre un à un par un escalier unique. Au centre est une entrée de grandes proportions, de chaque côté de la quelle sont réservés les logements des maîtres sucriers et de l'économe. Pour compléter les trois côtés d'un carré grandiose, la maison d'habitation située sur une ondulation plus élevée du terrain, fera face à la purgerie; la maison de l'administrateur sera placée en ligne à quelque distance, et la perspective se clôra sur la façade des cabanons, qui devront contenir environ six cents nègres.

Voilà certes un plan dont l'exécution ne laisse rien à désirer aux yeux du voyageur. Il n'est personne qui, voulant se rendre compte de la fabrication du sucre, ne s'y rende avec empressement pour en voir le spécimen le plus magnifiquement bâti, et

Digitized by Google

pour mon compte, je n'en demande pas davantage. Mais il est des esprits curieux jusqu'à l'indiscrétion, qui voudront supputer les sommes énormes qu'à absorbées la création d'une telle sucrerie ; ils voudront rechercher les frais d'entretien et d'exploitation qu'elle entraine ; ils seront même capables de comparer la qualité du sucre produit après deux simples défécations, sans la philtration au noir animal, avec celle du sucre de la Ponina ou de Guinez. Je ne répondrais pas qu'ils ne s'enquièrent du rapport des produits de vente de telle quantité de sucre inférieur à telle quantité moindre de sucre supérieur, et qu'ils n'en tirent des conclusions que je ne cherche pas ici. Mon affaire n'est pas de savoir combien il faudra de récoltes pour payer la sucrerie, ni si les prix de vente répondront exactement aux calculs établis par le producteur. Je ne traite point ces matières, et, voyageur insoucieux des questions commerciales, je n'ai rien à noter dans cette page de voyage, sinon qu'Aguica est la plus magnifique sucrerie qui existe; que M. le comte de Fernandina la crée en grand seigneur, par des ordres transmis à son intendant. Il n'y paraîtra, dit-on, que lorsque tout sera terminé, pour voir que son œuvre était bonne, *respexit quia bonum.* — Et je dois me garder d'oublier que jusque là, M. Cruzet, l'administrateur, et sa jeune famille, en font les honneurs aux étrangers avec une distinction qui m'était d'autant plus sensible que M. Cruzet parle français comme moi. M. Lanier, l'ingénieur chargé de l'installation des machines, mit de son côté une complaisance extrême à m'en expliquer les moindres détails; la charmante petite fille de M. Cruzet ne s'effraya point à table de ma figure étrangère, et les dogues parfois féroces de la maison, vinrent amicalement allonger sur mes genoux leurs* larges et puissantes machoires. Je n'ai donc que de bons souvenirs à garder des quelques heures passées à Aguica, et que des remercîments lointains mais sincères à y envoyer aujourd'hui.

Le crépuscule nous surprit à table, et lorsqu'on amena les chevaux devant la porte d'entrée, les étoiles commençaient à scintiller au-dessus de nos têtes. Etoile de Vénus, c'est toujours toi qui, la première, brille aux regards du voyageur. Salut à toi flambeau des destinées errantes !

Etoile qui descends sur la verte colline,
Douce larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit ;
Etoile. où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux,

Digitized by Google

Ou, t'en vas-tu, si belle à l'heure du silence
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête !
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux !...

(A. DE MUSSET).

Nous nous éloignâmes rapidement.— Le noir Pio avait pris les devants sur sa mule pour tracer la route ; Don Pèdre suivait à quelque distance, fumant son cigare, et moi, je fermais la marche, enveloppé dans mon plaid écossais, vaste écharpe qui se prête à tous les usages et qui ne me quitte jamais en voyage, au midi comme au nord, été comme hiver, depuis le jour où un ami me la donna dans la fumeuse ville de Londres. Couverture la nuit, vêtement le jour, paletot à cheval, manteau à pied, elle a déjà vu avec moi bien des pays, et comme à un vieux compagnon sur lequel on a appris à compter, je m'y attache davantage à chaque nouvelle contrée que nous voyons ensemble. La nuit était sans lune, noire comme les aiment les voleurs et les amants, noire aussi comme les évitent parfois les voyageurs. Nous étions enfoncés dans de grands bois dont les murailles vertes frôlées par la brise murmuraient mille rumeurs indécises autour de nous. Parfois, au passage d'un torrent desséché, le fer de la mule tirait des cailloux une étincelle aussitôt disparue ; le cigare de mon compagnon, et la croupe blanche de son cheval, m'indiquaient la route. Parfois bercé par les rêves de mon imagination, je perdais de vue l'un et l'autre ; confiant dans l'instinct de ma monture plus que dans mes propres yeux inhabiles à discerner dans la nuit une ornière d'une touffe de gazon, je lui laissais alors le soin de notre commune sécurité, ou pressant légèrement son allure, je rejoignais l'avant-garde en sifflant quelque refrain de France. De temps à autre, plus pressé que nous, arrivait un cavalier drapé dans son manteau ; ses éperons d'argent sonnaient à ses talons, et le fourreau de sa machette battait en mesure les flancs de son cheval. Il passait comme une ombre et suivait silencieusement son chemin.

Plus loin, un nègre se hâtait sur un cheval efflanqué qu'il montait à poil— Ohé ! fils de la nuit, où cours-tu si vite dans l'ombre où brillent seuls tes yeux de chakal ? à quelle écurie d'enfer as-tu emprunté pour ta course nocturne ce maigre animal qui fait flotter au vent comme les plis d'un crêpe sa crinière échevelée et sa queue aux longs poils ? Vas-tu à quelque sabbat diabolique ? et la sorcière noire ne lave-t-elle pas en t'attendant le corps de quelque syrène blanche ? Le galop de la bête et la respiration pressée de d'esclave se perdaient dans la nuit.

Digitized by Google

A quoi tient la jouissance des choses de la vie ? à l'imagination. Ah! folle du logis, les raisonneurs ont beau te calomnier ; ils ont beau te maudire et t'injurier parce que tu n'as pas secoué sur eux une perle de ta rosée, un rayon de ta lumière, tout ce qui sent, tout ce qui jouit, te bénira toujours ! N'as-tu pas doré mon berceau du premier éclat auquel mes yeux se soient ouverts ? Et n'as-tu pas, compagne divine, éclairé de tes prestiges chaque pas de ma jeunesse aventureuse ? Qui m'a conduit à travers le monde ? Quel phare ai-je suivi sur les Océans ? Ne t'ai-je pas adorée partout, au milieu des frimats de l'Allemagne, sous le ciel bleu de l'Italie, aussi bien que parmi les champs de la patrie ? Et cette nuit même, que serais-je sans toi, sinon un sot regagnant son logis sous le ciel étoilé des tropiques comme un bouvier retournant à Poissy ?— Ah ! laissons discourir les pédants et blasphémer les niais. Reste ma compagne, et monte en croupe avec moi. Penche toi en souriant sur mon épaule; voici un cheval qui croise le mien ; j'ai vu l'ombre du cavalier ; mais j'ai senti sur ma botte le frôlement d'une robe flottante en croupe. Bonne nuit aux amoureux ! Maintenant, rêvons ensemble ; oublions le passé qui n'est plus, élançons-nous tous deux vers l'avenir, et promets-moi que, constante dans tes caprices, lorsque le sang de mon cœur ralentira ses battements, après tant de soirs passés ensemble, après tant de matinées dormies sur le même chevet, tu viendras encore finir mon dernier songe dans le repos éternel de ma dernière nuit !

Il était dix heures quand nous arrivâmes à Ste. Hélène, à dix heures un quart, je dormais, et je ne rêvais pas !

Deux jours après, nous quittâmes Ste-Hélène par un beau lever de soleil. Rendus à cheval à *Laguna-Grande*, nous prîmes le rail-road de Jucaro, rail-road sucré, bien agréable pour ceux qui ne sont pas pressés d'arriver. A chaque station, la machine mettait dix minutes à décider sa course, glissant sur les rails, et ébranlant à grand' peine le convoi paresseux. S'il y eût eu des fleurs sur les bords de la route, et quelqu'un qui m'attendit au débarcadère, j'eûsse voulu descendre cueillir un bouquet sans que le train s'arrêtat un instant. Mais qu'importe ? le chemin est fait pour les marchandises, non pour les voyageurs ; pour une douzaine que nous étions en tout, blancs et noirs dans notre char divisé en deux compartiments, il y avait une vingtaine de wagons chargés de caisse, et distillant la mélasse le long du chemin. Dix boucauts en pareil cas valent mieux qu'un homme, si gros qu'il soit.

Cependant, nous arrivâmes (on finit toujours par arriver, et c'est ce qui console souvent des lenteurs du chemin) ; la locomotive

Digitized by Google

s'arrêta à peine en terre ferme, à l'entrée d'une longue jetée construite sur pilotis et qui s'allonge dans la baie à une assez grande distance. Les cars tout chargés continuent leur route à bras, et les marchandises passent sans intermédiaire du wagon, soit à la goëlette qui les prend pour les transporter à destination, soit aux bateaux plats qui les transbordent sur de grands navires à l'ancre, s'il s'agit d'expéditions lointaines de l'autre côté de l'Océan. Ces longues jetées qui s'avancent dans la mer, ont un aspect vraiment original; elles sont nécessitées par le peu de profondeur de l'eau, qui ne permet pas aux grands navires de venir charger jusque là. Ce petit débarcadère de *Jucaro* évite le transport des sucres à Matanzas ou à la Havane, et contribue singulièrement à la prospérité naissante de Cardenas où l'on compte déjà plus de navires que de maisons.

Nous déjeunâmes à *Jucaro* en singulière société. Trois flamands gris se promenaient gravement autour de la table pour prendre leur part du festin, et jamais créature plus bizarre et plus curieuse ne tint compagnie à un Européen. Je prie les faiseurs de calembours de ne pas se méprendre; il ne s'agit pas de trois Belges ayant trop fêté le vin catalan, mais de trois oiseaux au plumage grisâtre, perchés sur deux jambes interminables, à doigts palmés, et armés d'un cou qui ne le cède en rien pour l'extraordinaire à sa monture. Ce cou ressemble à un cable, à une liane, à un serpent, à tout ce qu'on voudra de plus long, de plus flexible, et de plus maniable pour se plier aux positions les plus impossibles; et il se termine par une petite tête armée d'un bec plat comme celui du canard, et recourbé comme celui du perroquet; de sorte que pour saisir quoique ce soit, le flamand doit renverser sa tête en bas, position qui lui est très familière, et faire de la partie supérieure et crochue une sorte de cuiller dans laquelle l'autre part du bec, devenue la partie supérieure, refoule et mache l'objet saisi. Dans la position naturelle de tête des autres oiseaux, le flamand trouve une difficulté insurmontable à saisir ce qu'on lui présente; mais si on le laisse tomber à terre, il s'en empare aussitôt en renversant sur son cou replié en-dessous, sa tête dont le front touche le sol en cette position. Ces trois flamands, graves comme des bourguemestres et incontestablement plus haut perchés en proportion, que les autruches, les hérons et les cigognes, allaient et venaient d'un pas mesuré sur leurs échasses affilées; entre leurs pieds palmés, et leurs têtes semblables à un hanneton au bout d'un fil, leurs corps semblaient embrochés sur un rameau bifurqué.

Le flamand vit sur l'eau, et il est fait pour cela. Son nid est un

Digitized by Google

radeau flottant où il couve ses œufs en reposant ses jambes écartées sur un fond de deux ou trois pieds d'eau. Je voudrais faire un album tout entier des poses de ce singulier oiseau. Il en est qui feraient pouffer de rire une dévote, fût-ce au seuil du confessionnal.

Nota :— La ville de *Jucaro* se compose d'un dépôt de chemin de fer et d'un cabaret, le tout sur pilotis, comme un flamand couvant ses œufs.

Le canot à voiles qui nous emporta à Cardenas, rompit, pour toujours peut-être, le chapelet de mes heures passées sur les plantations de l'île de Cuba. En retournant aux cités, je ressentis cette impression triste que subissent tous les amants aventureux de la liberté, lorsqu'au sortir de l'existence indépendante des campagnes, ils reviennent, conduits par la destinée, reprendre le lourd harnais des obligations de la ville.

Les champs sont faits pour les élus, et il semble que les meilleurs jours ne puissent luire que là de toutes leurs splendeurs. Là seulement on respire à l'aise ; là, au gré de la fantaisie, on parcourt la vallée, on gravit la montagne ; on s'assied au bord de la source. On ouvre sa poitrine à toutes les brises, et l'on remplit le ciel des élans de son âme. On vit enfin, libre et sans contrainte sous le regard de Dieu, à qui seul on rend compte de tous les secrets que le contact des sociétés refoule au fond du cœur. Les bouillonnements de la jeunesse débordent alors en nous comme la sève longtemps contenue par l'hiver, que le printemps répand en fleurs sur l'arbre reverdi. Et si, dans l'atmosphère embaumée, se rencontre un mystère d'amour, plus ardent que le soleil ou plus frais que la rosée, plus rêveur que les brouillards du soir ou plus joyeux que la chanson du pâtre ; si les félicités échangées creusent dans la vie un souvenir plus profond que le ciel, et plus fécond que tous les sillons où le laboureur sème ses récoltes,—là on a fait sa moisson de bonheur, et l'âme en peut nourrir ensuite ses espérances nouvelles, soit que l'avenir réserve encore d'autres trésors, ou soit que le dernier reflet de ce rêve d'un jour doive aller s'éteindre sur la pierre d'un tombeau.

R. DE TROBRIAND.

Février 1849.

Digitized by Google

LA CRISE.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. de MARSAN, magistrat.
JULIETTE, sa femme.
JUSTINE, femme de chambre.
Le docteur PIERRE DESSOLES.

Un riche cabinet de travail. — M. de MARSAN est assis près de la cheminée et tisonne d'un air pensif. — Entre le DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Bonjour, mon président. Me voici. Ne te dérange pas. Qu'y a-t-il ? Voyons la langue ? — le pouls ? Tu n'as rien. Bonsoir.

M. DE MARSAN.

Pierre, j'ai à te consulter ; mais ce n'est pas pour moi.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame ?

M. DE MARSAN, *soupirant.*

Oui, c'est pour madame.

LE DOCTEUR.

C'est pour madame avec un soupir ? Et qu'est-ce qu'elle a, cette jolie femme ? Ne l'ai-je pas aperçue avant-hier aux Italiens, rose et blanche sur fond rouge ? Des épaules qui chassent le corset ! Elle va bien, et moi aussi, merci. Bonsoir, mon président.

M. DE MARSAN.

Docteur Pierre, au nom de notre vieille amitié, deux mots de raison. Ma femme m'inquiète.

LE DOCTEUR.

Elle en inquiète bien d'autres, par la peste ! La trouves-tu trop jolie ? Je le comprends, mais je n'y puis rien. Ah ! ah ! mon camarade, une jolie femme, c'est bon pendant un an, pendant deux ans ; mais, dès la troisième année, que vous fait la coupe gracieuse de ce visage, que vous importent cette taille, et ce pied, et cette main adorés, admirés et commentés durant une si longue série de lunes ? Si vous aimez désormais quelque chose en cette femme, c'est votre

Digitized by Google

femme, et non la jolie femme. La jolie femme n'est plus qu'un luxe importun, un apanage inquiétant, une enseigne périlleuse qui a son beau côté tourné vers la rue, et dont vous n'avez que le revers ; ce n'est plus qu'un engin à attirer la foudre. C'est ainsi. Que veux-tu ? Au revoir mon président.

M. DE MARSAN.

Je te dis, Pierre, que ma femme est malade depuis quelques mois.

LE DOCTEUR.

Ah ! depuis quelques mois ? Monsieur de Marsan pourrait-il préciser la date?

M. DE MARSAN.

Depuis trois mois.

LE DOCTEUR.

Ah ! quelle sottise ! (*il hausse les épaules.*) C'est ridicule ! n'avez-vous pas dix ans de mariage ?

M. DE MARSAN.

Oui. Quoi ?

LE DOCTEUR.

Rien ; mais c'est ridicule. Et deux grands garçons en pension ?

M. DE MARSAN.

Sans doute. Ensuite ?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu ! que c'est ridicule. Eh bien ! dame, tu sais, un peu d'exercice à pied, abstinence de mazourke et de cavalcades, des bains, et puis, en fait d'alimens, accorder toutes les horreurs qui nous sembleront appétisantes, telles que potiron cru, blanc d'asperges, croûte de pâté...

M. DE MARSAN.

Es-tu fou, Pierre ?

LE DOCTEUR.

Positivement, mon ami, l'estomac de la femme acquiert dans ces conjonctures une puissance et une élasticité dont la science n'a pu jusqu'à présent déterminer les limites.

M. DE MARSAN.

Eh ! qu'est-ce que cela me fait ? Il n'y a rien de pareil chez nous, Dieu merci.

LE DOCTEUR.

Tant mieux ; mais dans ce cas, je m'en vais, je suis très pressé.

M. DE MARSAN.

Ecoute-moi. Pierre, écoute-moi sérieusement. Depuis trois mois environ, ma femme a un appétit brillant et qui ne se dément point, un pouls régulier et harmonieux, le teint frais, la peau moite, le système nerveux pacifique, tous les organes actifs et prospères ; en un mot, jamais, de toute évidence, elle ne fut dans un état de santé plus satisfaisant.

LE DOCTEUR.

Tu m'attendris. Achève.

M. DE MARSAN.

Avec tout cela, mon ami, ma femme, que je me plaisais naguère à appeler ma chère Juliette, ma femme m'inquiète profondément. Si je ne voyais ses traits, si je ne reconnaissais sa voix, je croirais qu'on me l'a enlevée pour lui substituer une créature désespérante et incompréhensible. Depuis quelques mois, te dis-je, un démon s'est logé en elle et a fait maison nette, en mettant à la place de tous les dons qu'elle tenait du ciel, un mobilier moral fabriqué par les trois sorcières de Macbeth.

Digitized by Google

LE DOCTEUR, *s'asseyant.*

Morbleu, je reste, mon président. Une nouvelle incarnation du démon de la femme à dévoiler! une source nouvelle à découvrir dans ce pays immense et délicat, tant étudié, tant décrit, et si inconnu! un caprice de femme à explorer avec ses tenans et ses aboutissans! un mystère du cœur! une mille et unième cause imperceptible de la mobilité féminine! Je reste, pardieu! Tu me connais, ami; tu sais sur quel terrain j'ai planté mon drapeau scientifique, sur quel sol inculte j'ai fait éclore, j'ose le dire, ma réputation précoce. Désespérant de surprendre à la nature les secrets de la vie, et n'osant verser ma science suspecte dans le cœur vivant de mes semblables, avec l'insouciance du chimiste qui combine ses réactifs dans son creuset inerte, j'ai retourné mon observation vers des phénomènes plus accessibles à l'œil d'un homme; j'ai essayé ma sagacité dans le monde moral, où du moins l'erreur du médecin n'effleure pas le crime. Impuissant à connaître les fléaux surnaturels de l'ordre physique, j'ai quelquefois réussi à les prévenir en touchant les plaies faites par des mains mortelles comme la mienne, en sondant les maux qui ont leur source sur la terre, en interrogeant les chagrins dans les innombrables replis de l'âme. Plus souvent que tu ne penses, ces misères engendrées par les vices de la société humaine creusent le sillon où se déposent et fermentent les germes de ce qu'on nomme les maladies. Si le sillon n'était pas ouvert, le souffle du mal inconnu passerait sans y laisser son poison. Ne pouvant dissoudre ce poison impénétrable à notre analyse, je tente au moins de lui fermer l'accès; ne pouvant guérir, je console quelquefois. Bref, je fais des ingrats, mais point de martyrs. Voilà comment j'entends la médecine expectante.

M. DE MARSAN.

Je sais tout cela. Quoique tu mettes souvent une année d'intervalle entre les visites dont tu nous honores, je t'aime, Pierre: j'admire ton talent, j'estime ta prudente loyauté. Je suis avec un intérêt cordial tous les pas de ta fortune. Tu es le sorcier favori de toutes les belles dames de Paris, je le sais; tu es Cagliostro, moins le charlatanisme. Je t'ai appelé parce que j'ai confiance en ton expérience et en ton affection: j'ai besoin de l'une et de l'autre. Je suis malheureux.

LE DOCTEUR.

Bah! qu'est-ce qu'elle a, madame ta femme? Est-ce que son carlin est défunt?

M. DE MARSAN.

Ami Pierre, je vous ai dit qu'elle était possédée, et, si vous voulez savoir le nom du démon qui est entré en elle, son nom est légion, car il y en a, pardieu, plutôt dix mille qu'un seul.

LE DOCTEUR.

Les symptômes! les symptômes!

M. DE MARSAN.

Sa métamorphose n'éclate pas jusqu'à présent dans des extravagances qui puissent frapper l'œil d'un étranger; mais elle se trahit à un regard familier et expert comme le mien par des nuances d'altération chaque jour plus marquées. Tu connais Juliette. Si jamais femme a orné la maison conjugale d'une beauté chaste, d'une tenue distinguée, d'un sens droit et délicat, d'un esprit tempéré par le goût le plus exquis, d'un sentiment maternel empressé et judicieux à la fois, cette femme a été ma femme. Pendant dix ans, j'oserais dire que j'ai possédé un trésor. Eh bien, mon ami, je puis me comparer aujourd'hui à ce monarque du conte des fées qui, pensant avoir un diamant à son chapeau, s'aperçoit, dans une circonstance solennelle, que ce diamant est une nèfle.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Une nèfle ! Triste similitude. Mais poursuis.

M. DE MARSAN.

Un matin, tout-à-coup, sans aucune espèce de cause appréciable, et comme par une soudaine inspiration de l'enfer, la douce Juliette a pris je ne sais quel air de victime obéissante, mais irritée. Cette femme du monde, cette femme de goût, a subitement emprunté aux prisonniers certaines formules amères, certaines maximes âpres, brèves, désespérées, comme on en doit lire sur les murs des cabanons ; cette femme de sens s'est plongée à l'improviste dans la lecture des poètes et des romanciers les moins réservés en protestations sociales. J'ai vu avec étonnement le front poli de cette duchesse s'essayer aux rides roturières, aux pâleurs populacières de la mélancolie ; j'ai respiré avec terreur, dans cette élocution jadis si sobre, je ne sais quel fade parfum poétique. D'autres fois, on dirait que nous retombons en enfance, tant la tournure de nos discours se fait mignarde et précieuse ; nous y joignons des gestes de petite fille ; ou bien, brusquement, notre phrase, tout-à-l'heure pudique jusqu'à la puérilité, se décoche en un trait presque grivois, en une question d'une curiosité inqualifiable. Nous passons sans transition du style Rambouillet ou de la périphrase byronienne au vocabulaire à peine mitigé des dames de la Halle. Et tiens, pas plus tard qu'hier, cette femme dont tu as admiré souvent le naturel choix de langage, elle appelait ma voiture un berlingot !

LE DOCTEUR.

Mystère profond ! Est-ce tout ?

M. DE MARSAN.

Et cela, mon cher, sans préparation, sans provocation, sans raison d'être... Une bombe qui éclate après dix ans de paix et d'entende cordiale ! Si c'est tout, dis-tu ? Non, docteur. En même temps que la femme et l'épouse, la mère s'est transformée ; depuis que le mari a pris les proportions d'un tyran, les enfans semblent être devenus un fardeau. On ne parle pas, on ne s'occupe plus d'eux. Voilà ce qui m'arrive, docteur. Voila la couronne d'épines que la main de Juliette a déposée un matin sur ma tête innocente, et cela, je te le répète, spontanément, sans qu'aucune de mes actions, ou secrètes ou patentes, ait pu servir de prétexte à des représailles. Comprends-tu, toi ?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN.

La voici. Chut. Tu jugeras par toi-même. Je te ferai signe.

(*Le docteur s'approche du bureau et paraît très occupé à écrire.*)

JULIETTE, *entr'ouvrant la porte.*

Ah ! mon Dieu ! vous avez du monde !

LE DOCTEUR, *se soulevant et saluant.*

Non, madame, c'est moi. Pardon, j'avais deux mots à écrire ; je suis monté sans façon. De Marsan m'a prêté son bureau. Vous permettez ?

JULIETTE.

Comment donc ! Mais que vous êtes rare, dites-moi, docteur ; vous me faites l'effet d'une vision.

LE DOCTEUR.

Veuillez m'excuser, madame ; mais, par état, je me dois d'abord aux malheureux.

Digitized by Google

JULIETTE, *amèrement.*

Ah ! aux malheureux... et nous, nous avons cinquante mille livres de rente ; c'est juste.

M. DE MARSAN.

Hem ! hem !

LE DOCTEUR.

Hem ! Madame, j'ai lu, il est vrai, dans les anciens, que la richesse ne faisait pas le bonheur, mais nous avons changé cela. Permettez.

(Il se rassied et griffonne assidûment.)

M. DE MARSAN.

Vous mettez vos gants, ma chère, et vous voilà en chapeau... Est-ce que vous sortez si matin ?

JULIETTE.

Il se peut. — Est-ce que vous êtes somnambule, vous, monsieur, entre autres priviléges gracieux ?

M. DE MARSAN.

Somnambule ? Et pourquoi diantre ?

JULIETTE.

Parceque diantre ! j'ai entendu toute la nuit un bruit de pas pesans dans votre chambre. On aurait dit un manége.

M. DE MARSAN.

Ah ! oui. C'est que je ne pouvais dormir, et je me suis promené un peu de long en large.

JULIETTE.

Un peu ! pendant trois heures. Vous ne pouviez dormir, et vous avez jugé équitable de m'empêcher de dormir, moi, par la même occasion. Au reste, c'est votre droit, et l'on n'est pas pour se gêner, après dix ans de ménage.

LE DOCTEUR, *fredonnant à demi-voix.*

Tra deri dera, tra la la.

JULIETTE.

Eh bien ! il ne se gêne pas non plus, votre ami.

M. DE MARSAN.

Vous avez fait atteler, je crois ?

JULIETTE.

Comment ! vous savez cela ? Je vois que rien ne vous échappe. Eh bien ! oui, — puisqu'il n'y a moyen de rien cacher à votre obligeante surveillance, — oui, j'ai fait atteler. Si vous l'exigez, au reste, je ne sortirai pas. Vous êtes le souverain maître. Dites un mot, j'ôte mon chapeau.

M. DE MARSAN.

Pas du tout. Vous faites bien de sortir, si cela vous amuse.

JULIETTE.

Ce n'est pas que cela m'amuse. En vérité, vous feriez croire que je m'amuse d'un rien, d'une bagatelle, d'une visite ou d'une emplette. Si je sors, c'est qu'il y a nécessité que je sorte. Je sais bien que les hommes seuls peuvent se permettre d'avoir des affaires sérieuses ; mais enfin, moi, j'en ai, — j'en ai, à moins toutefois que vous ne commandiez de n'en pas avoir.

M. DE MARSAN.

Pas le moins du monde.

JULIETTE.

J'en suis surprise, car vous devenez d'un fantasque !

Digitized by Google

M. DE MARSAN.

Fantasque, moi ?

JULIETTE.

A moins que ce ne soit moi ?

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas vous, assurément ; mais je ne puis m'empêcher de croire, parfois, que vous vous ennuyez.

JULIETTE, *éclatant de rire.*

Que je m'ennuie est charmant ! Entendez-vous, docteur ? Dites-lui donc un peu que je suis la plus heureuse femme qu'il y ait.

LE DOCTEUR.

Je vous regarde au contraire, madame, comme la plus illustre infortunée des temps modernes ; le lépreux de la cité d'Aoste a trouvé son pendant féminin. Job est dépassé. Souffrez que je continue. (*Il se remet à écrire.*)

JULIETTE, *haussant les épaules.*

Avouez une chose, messieurs, avouez que vous ne croyez pas à la douleur, à moins que vous ne la lisiez sur les lèvres saignantes d'une plaie ; avouez que vous ne concevez de souffrance réelle que celle de la faim.

LE DOCTEUR, *sans se déranger.*

Pour moi, je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Il est certain, ma chère, que le temps doit vous paraître un peu long depuis que vos fils sont sortis de vos mains. (*Riant.*) Savez-vous ce qu'il vous faudrait pour occuper vos loisirs d'une manière intéressante ?

JULIETTE.

Je m'en doute ; mais dites-le-moi, ce sera plus piquant.

M. DE MARSAN.

Ce n'est pas cela. Il faudrait... vous allez rire...

JULIETTE.

Je ne pense pas.

M. DE MARSAN.

Il vous faudrait une jolie petite poupée vivante à soigner, à habiller, à élever ; une poupée qui ne pourrait manquer d'être ravissante, étant le portrait de sa mère...

JULIETTE.

Quel propos de l'autre monde me tenez-vous là, monsieur ?

M. DE MARSAN.

Je crois sérieusement, ma chère, que si vous aviez une petite miniature de fille à préserver du froid dans l'hiver, à caresser de votre éventail en été...

JULIETTE.

Qu'est-ce que c'est que tout ça ? Comprend-on que vous me fassiez de propos délibéré, une scène si révoltante devant un étranger !

LE DOCTEUR.

Je n'écoute pas, moi ; ainsi...

JULIETTE.

Il y paraît. Mais voyons, monsieur de Marsan, expliquez-vous, ne vous arrêtez pas en si beau chemin. Que voulez-vous ? que demandez-vous ? dites-le ! pour Dieu, dites-le ! Seulement, quant à cela, je prétends, jusqu'au martyre in-

Digitized by Google

elusivement, que vous vous borniez à un vœu, comme à la chambre des députés pour la Pologne.

M. DE MARSAN.

C'était une plaisanterie.

JULIETTE.

Elle n'était pas bonne.

M. DE MARSAN.

Soit. Vous savez que nous sommes dans la semaine de Pâques.

JULIETTE.

Je n'en sais rien. C'est possible, au reste. (*Avec mélancolie.*) Autrefois, il n'était pas besoin de me l'apprendre. C'était une de mes fêtes bien aimées ; je m'y préparais long-temps à l'avance ; mais la religion est encore un de ces préjugés qui ne se concilient point avec le mariage. Un homme ne va pas à l'église, il est clair qu'une femme ne peut y aller. Il y a pourtant des heures où on le regrette du fond du cœur, ce préjugé de l'enfance, des heures où l'on sent cruellement que rien ne le remplace dans l'ame.

M. DE MARSAN.

Hem ! hem !

LE DOCTEUR.

Hem ! hem !

M. DE MARSAN.

Je voulais simplement vous rappeler que nos enfans sortent aujourd'hui de leur pension ; ils ont huit jours de vacances.

JULIETTE.

Je dirai à Jean de les aller prendre. Bonjour, messieurs... Ah ! docteur, à propos, n'est-ce pas vous qui me lorgniez d'une façon si compromettante avant-hier aux Italiens ?

LE DOCTEUR.

C'était moi, madame.

JULIETTE.

Il m'a même paru que votre voisine, Mme d'Arcis, a fini par donner un petit coup de son bouquet sur votre lorgnette. Si elle l'a fait exprès, c'est indiscret. Je ne vous le demande pas ; et Alboni, qu'en pensez-vous ?

LE DOCTEUR.

Tout-à-fait suave. Vous aimez beaucoup la musique, madame ?

JULIETTE.

La musique italienne surtout, et j'aime surtout à l'entendre dans cette magnifique salle, au milieu des lumières des fleurs et des parures. Il y a dans ce mélange un enchantement de volupté qui me fait concevoir les merveilles du hatchich. Il me semble que, sous l'influence de cette atmosphère idéale, tout frémit et s'anime autour de moi d'une vie à demi-fantastique. J'aime jusqu'à ces blanches cariatides de la voûte, ces muses demi-nues, qui paraissent secouer leurs tuniques dans un mouvement de subite ivresse, et qui prennent des poses de bacchantes.

LE DOCTEUR.

Oui, la salle et très belle, d'une bonne couleur, et très bien distribuée.

JULIETTE.

Je vois que vous êtes un mélomane passionné. Adieu, docteur.

Digitized by Google

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN.

Voilà.

LE DOCTEUR.

Hem ! hem !

M. DE MARSAN.

Ce modèle de réserve, de dignité, de simplicité, tu viens de le voir, docteur ; docteur, tu viens de l'entendre. Je suis malheureux, Pierre. Comment combattre un ennemi qu'on ne connait pas ? à la veille d'entrer dans l'âge du repos, je me trouve tout à coup face-à-face avec un souci profond, continu, incurable. Le doux soutien de ma prochaine vieillesse s'est changé en une croix qui me retombe lourdement sur les épaules.

LE DOCTEUR.

Allons, allons, mon président !

M. DE MARSAN.

Tu sais ce qu'elle était, docteur, et cette même femme, tu viens de l'entendre tour à tour quinteuse...

LE DOCTEUR.

Oui, mon ami.

M. DE MARSAN.

Acariâtre et plaintive.

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Lyrique même !

LE DOCTEUR.

Oui, mon pauvre ami.

M. DE MARSAN.

Que le diable t'emporte ! Pierre, si tu devines le mot de l'énigme, dis-le-moi ; sinon, va-t'en ! Sais-tu ce qu'a ma femme, ou ne le sais-tu pas?

LE DOCTEUR.

Je le sais sur le bout de mon doigt.

M. DE MARSAN.

Si cela est, je suis sauvé ; nous sommes sauvés, mes enfans et moi.

LE DOCTEUR.

Pas encore, mon président. De la science du mal à celle du remède il y a loin. Ta femme est entrée dans ce que j'appelle en mon particulier la crise des honnêtes femmes.

M. DE MARSAN.

Qu'est cela ?

LE DOCTEUR.

Cela, c'est une maladie morale qui attend les meilleures des femmes au seuil de la maturité, un écueil qui en fait échouer plus d'une à la vue du port. Mon ami, la plupart des femmes, à ce que je crois, passent leur vie à dépouiller de ses fruits, mûrs ou verts, le vieil arbre dont Eve eut la primeur, et tel est l'attrait du fruit maudit, que les honnêtes femmes même ne peuvent se résigner à mourir sans y avoir donné un coup de dent.

M. DE MARSAN.

Oserais-tu penser que Juliette ?...

LE DOCTEUR.

J'ose penser que Juliette est une femme, une femme vertueuse, mais une femme du monde, et de quel monde, mon président ? De celui-là où tout plaisir

Digitized by Google

est une tentation, tout loisir un péril, toute fête un moyen plutôt qu'un but. Va-t-on au bal, que tu saches, pour ce qui se dit tout haut, ou pour ce qui se murmure à l'oreille ? Elle est de ce monde où la vertu est honorée sans doute, mais où le vice est déifié sous mille noms provoquans, sous mille formes hypocrites, sous mille périphrases complaisantes comme des duègnes. Et à quoi s'applique le génie des artistes les plus séducteurs, sinon à prêter une grâce nouvelle, un attrait de plus au serpent ? Vers quel dieu, s'il te plaît, s'élève l'encens que font fumer chaque soir vingt théâtres à Paris ? Vers quel dieu ces tirades enthousiastes et ces mélodies entraînantes ? En quel honneur et sous quelle invocation ces images ardentes qui palpitent dans nos musées ? ces enlacemens de marbre ? ces convulsions de bronze ?...

M. DE MARSAN.

Tu t'échauffes, Pierre.

LE DOCTEUR.

Et comment veux-tu qu'une femme intelligente ne sente pas le désir d'être initiée à la religion que lui dérobent toutes ces fumées magiques, au mystère que lui cachent toutes ces fleurs ? Entre l'estime glaciale que le monde accorde à la vertu, et les admirations, les extases, les délires qui font cortége à l'objet inconnu de ce culte public, quelle femme, à un jour donné, ne sentira naître en elle un doute amer et une immense curiosité ?

M. DE MARSAN.

Tu m'épouvantes.

LE DOCTEUR.

Elle est monstrueuse, ami président, l'inconséquence de ce monde qui commande la vertu en pédant et qui prône le vice de sa voix la plus avenante. Tu ne te laisses pas abuser plus que moi par le vocabulaire insidieux sous lequel ce tartufe libertin déguise ce mot si court : Vice. Vice ! non jamais ! amour, volupté, idéal, cœur, âme, à la bonne heure ! Il y a des gens dont le suprême argument auprès d'une femme est de lui faire entendre qu'elle n'a pas de cœur. Abus étrange de mots ! vous ne voulez pas déshonorer votre mari, flétrir vos enfans, pour donner une heure de plaisir à cet étranger ! Vous n'avez pas de cœur ! et on en est venu à ce point de pouvoir dire cela à une femme sans qu'elle vous réponde par un éclat de rire ! Non. Elle rougit, elle est confuse, elle est à demi vaincue ; car « vous n'avez pas de cœur, » cela signifie : vous n'inspirerez jamais ni un sonnet, ni une cavatine, ni un tableau, ni une statue, ni rien de ce qu'on aime et de ce qu'on applaudit ! Vous recevrez ce soir le froid baiser conjugal, et voilà tout. Voilà vos triomphes, à vous, femmes sans cœur, femmes de pot-au-feu !

M. DE MARSAN.

As-tu remarqué que quelqu'un fasse la cour à ma femme ?

LE DOCTEUR.

Non, mais écoute : une honnête femme, pour peu qu'elle ne soit pas aveugle et sourde, ne saurait traverser un monde ainsi fait, sans éprouver un étonnement qui un jour se change en vertige. Tant qu'elle volt de l'espace devant elle, elle ne s'arrête pas aux pensées que suscite cette duplicité du monde ; elle les réprime, et c'est là sa vertu ; mais le jour où le terme de sa jeunesse lui apparaît nettement, toutes ses inquiétudes refoulées, toutes ses curiosités contenues se déchaînent en elle impétueusement, comme les instincts de la vie dans l'âme du condamné à l'aspect de l'échafaud. Une fois avant de mourir, elle voudrait pénétrer ces ténèbres que les plus vives impressions de son existence mondaine lui ont peuplées de chimères fascinatrices ; elle voudrait déran-

Digitized by Google

ger un pli de ce voile, qui demain sera pour ses yeux un voile éternel. Sa tête et son cœur se troublent, elle ne sait elle-même ce qu'elle demande; mais ce qu'elle demande, c'est la nature réelle de cette puissance d'où émanent les œuvres les plus fêtées et les plus captivantes du génie, et qui préside invisible à toutes les solennités, à toutes les pratiques du monde où cette femme a passé sa vie.

M. DE MARSAN.

Sérieusement, Pierre, penses-tu que ma femme ait un amant ?

LE DOCTEUR.

Pas encore. Elle te traitait trop mal tout-à-l'heure ; mais, dès qu'elle s'adoucira, la fatalité aura vaincu.

M. DE MARSAN.

Tu te trompes, ma femme n'est pas une misérable.

LE DOCTEUR.

Oh ! le mari ! une misérable ! qui dit cela ? Les misérables n'y font point tant de façons : elles n'attendent pas pour sauter qu'elles soient au pied du mur. Mais vois comme tu es injuste : où est l'homme qui se marie sans avoir approfondi les curiosités qu'excitent à l'envi sur cette matière diabolique les contradictions de la vie sociale ? Tu ne regardes pas même comme mal employé le temps que met un jeune homme à dépouiller le vice de la périphrase poétique et de la pruderie élégante des salons : il jette son feu, sa gourme ; il en vaudra mieux après, cela est possible ; mais une femme qu'assiégent pendant toute sa jeunesse les mêmes curiosités, que sollicitent plus directement encore les mêmes mensonges tentateurs, quelle indifférence d'esprit ou quelle froideur d'âme lui supposes-tu pour croire qu'elle puisse accepter à jamais l'ignorance d'une chose qui a tenu tant de place dans le champ nécessaire de son observation ? Non ; il arrive un jour, te dis-je, où la meilleure est saisie d'une impatience fébrile, d'une avidité de savoir désespérée. L'épouse alors devient maussade, la mère négligente : elle ne se rend compte ni de l'objet de son trouble ni du but de son anxiété ; mais son humeur, son langage s'altèrent, ses préoccupations confuses se trahissent malgré elle ; tantôt elle se fait petite fille, comme pour supplier qu'on veuille bien tout lui dire, tantôt elle se vieillit et voudrait paraître corrompue, afin qu'on n'eût plus de raisons de lui rien cacher. Voilà, mon ami, la maladie de ta femme.

M. DE MARSAN

Et est-elle dangereuse ?

LE DOCTEUR.

Etonnamment. C'est la dernière partie que joue le diable contre la vertu, et il la joue avec fureur.

M. DE MARSAN

Et que peut faire le mari pendant ce temps-là. ?

LE DOCTEUR.

Être témoin, et ne point parier.

M. DE MARSAN.

Mort et furie, Pierre !

LE DOCTEUR.

Sans doute, mon ami ; mais mon expérience là-dessus est terrible. J'ai vu des maris en pareille conjoncture surveiller et cloîtrer leurs femmes, et ils ne faisaient qu'accélérer leur destin. J'en ai vu d'autres se voiler le visage avec la résignation des victimes antiques, et ils n'avaient point sujet de s'en féliciter ; mais au moins s'étaient-ils épargné d'inutiles efforts.

Digitized by Google

M. DE MARSAN.

Je te trouve radieux ! Tu penses que je m'en vais rester là les bras croisés, comme un sot, pendant que ma femme court après la science ? (*Il se promène avec agitation.*) Non morbleu, non ! Et pour commencer, je veux savoir où elle est allée ce matin... Je vais interroger sa femme de chambre, oui, sa femme de chambre ! La délicatesse serait ici duperie ! J'interrogerai le dernier des marmitons ! J'irai moi-même la chercher où elle est ! Je la tiendrai enfermée jusqu'à ce qu'elle soit absolument décrépite ?... Et alors, cours après la science, si tu peux !... *(Il sonne avec violence. Le docteur tisonne.)*

(Entre Justine.)

JUSTINE.

Monsieur a sonné ?

M. DE MARSAN.

Oui.

JUSTINE.

Que veut monsieur ?

M. DE MARSAN.

J'ai sonné Jean, et pas vous.

JUSTINE.

Je vais envoyer Jean à monsieur.

M. DE MARSAN.

C'est inutile. Sortez. *(Justine sort.)*

(M. de Marsan continue de se promener. Moment de silence.)

LE DOCTEUR.

Après cela, mon président, je ne me pique point d'être infaillible. L'état moral de ta femme peut avoir une tout autre cause.

M. DE MARSAN.

Non pas, non pas : tu as deviné juste. J'en suis convaincu, d'autant plus que j'étais arrivé, par mes propre méditations, à me former la même idée. Et quand je pense que Juliette est à la merci du premier jeune drôle qui aura simplement vis-à-vis d'elle l'esprit d'à-propos ! Sur ton honneur, Pierre ne connais-tu aucun remède applicable à cette infernale crise ?

LE DOCTEUR.

Il n'y a de remède, mon ami, que dans le mal même. Quand une femme d'un esprit élevé et d'un cœur délicat a reconnu par expérience tout ce qu'une passion poétique contient d'humiliantes mortifications, d'ignobles rougeurs, quand elle a vu de ses yeux la grossière réalité de cette idole de boue autour de laquelle on fait un bruit si décevant, elle est radicalement guérie.

M. DE MARSAN.

Mais diantre ! il est trop tard alors.

LE DOCTEUR

Le plus souvent, il est trop tard, en effet. Une femme de ce caractère n'a plus en ce cas de refuge que dans le remords ascétique ou dans l'étourdissement du désespoir ; qu'elle suive l'un ou l'autre parti, la paix de la famille est à jamais ruinée.

M. DE MARSAN.

Pierre, tu me retournes ton scalpel dans le cœur.

LE DOCTEUR.

Et pourtant, il y aurait un remède... Oui, si un homme pouvait jamais dire

Digitized by Google

avec sécurité à un autre homme : Ami, je te livre mon bonheur et celui de mes enfans, je te livre ma femme... Conduis-la jusqu'au bord de cette source impure ; fais qu'elle en respire l'exhalaison fétide, sans souffrir qu'elle en approche les lèvres ; promène-la à travers les soucis, les hontes et les dégoûts du chemin, sans la laisser arriver au terme fatal ; alors elle me reviendra, Oui si un homme pouvait mettre cette confiance dans un de ses semblables, il y aurait un remède à la maladie de Juliette... Mais, quant à moi, eussé-je un ami qui m'aurait sauvé dix fois la vie, je n'oserais me fier à lui pour une telle épreuve !

M. DE MARSAN.

Et cependant, tu as raison ; c'est l'unique chance de salut ; faire connaître les déboires de la trahison avant qu'elle soit irréparable ! ... Mais à qui se fier ? J'ai bien un neveu qui serait assez l'homme du rôle,... mais le faquin m'escroquerait le dénoûment.

LE DOCTEUR.

N'en doute pas.

M. DE MARSAN.

O illumination du ciel ! Cet homme loyal, cet ami impossible, je l'ai trouvé, docteur, et c'est toi !

LE DOCTEUR.

Tu délires.

M. DE MARSAN.

Je t'en prie, sois cet homme.

LE DOCTEUR.

Allons ! est-ce que je joue les amoureux ? Avoue une chose ; tu me proposes cet emploi, parce que tu me juges inoffensif. Tu voudrais t'en tirer à bon marché ; mais tu oublies que, pour amener une cure décisive, il faudrait que le danger fût sérieux.

M. DE MARSAN.

Il le serait, docteur. Plus je te considère, plus je m'effraie de ma résolution. Tu es jeune encore ; tu as les cheveux blonds et soyeux, la taille distinguée et l'œil magnétique. De plus, on connaît de tes histoires. Mais peu m'importe ; je suis exaspéré, et je te défie.

LE DOCTEUR.

Ah çà ! mais voyons ! je suppose, car il faut tout prévoir, je suppose que Juliette, puisque Juliette il y a, ne se laisse point décourager par les misères de la route, et qu'elle veuille pousser le pélerinage jusqu'au bout,... hé ?

M. DE MARSAN.

Eh bien ! j'aime autant que tu sois le pélerin que tout autre, par le diable !

LE DOCTEUR.

Et moi, par le diable ! je l'aime mieux. Encore un mot, et si après ce mot tu persistes, j'obéirai. De Marsan, j'aime ta femme.

M. DE MARSAN.

Allons ! allons ! point de faux-fuyant.

LE DOCTEUR.

Je te dis que j'aime ta femme !

M. DE MARSAN.

Tu mens !

LE DOCTEUR.

J'aime ta femme, morbleu ! A-t-on vu un homme pareil ! On aime sa femme, on a la bonté de l'en prévenir, et il vous récompense par des outrages !

Digitized by Google

M. DE MARSAN.

Je sais que tu as de l'amitié pour Juliette ; mais...

LE DOCTEUR.

De l'amour, monsieur ; un amour indélicat et effréné, rien de plus. Outre qu'elle est d'une surprenante beauté, ta femme a dans l'œil, dans le port de la tête, dans le geste, un fatal je ne sais quoi qui m'allume des brasiers dans le cerveau. Voilà pour quelle raison mes visites étaient si rares. Maintenant, adieu. Quand nous serons vieux l'un et l'autre, je reviendrai et nous rirons. Adieu.

(Il va pour sortir.)

M. DE MARSAN.

Restez. Monsieur Dessoles, il faut en finir.

LE DOCTEUR.

Quand il vous plaira, monsieur de Marsan.

M. DE MARSAN.

Tu ne me comprends pas. Je te dis que j'en courrai les risques, tels quels. Je suis ennuyé, je suis malade ; il faut une fin... Et puis, mon ami, il m'est impossible de m'imaginer..... J'ai confiance en elle, que veux-tu ? Tu l'aimes, tant mieux ! Tu es séduisant, bravo ! Plus le feu est ardent, mieux il purifie. Je te laisse : bonsoir. Je n'ajoute pas : bonne chance, tu conçois.

LE DOCTEUR.

Tu me laisses ! tu me laisses ! est fort bien.... Et que diable veux-tu que je lui dise, à ta femme ?

M. DE MARSAN.

Est-ce que cela me regarde? Ne va-t-il pas falloir que je lui écrive ses billets-doux à présent ? Mon Dieu ! comme je vais te haïr, mon pauvre Pierre ! tu me deviens odieux à vue d'œil ! Malheur à toi, si tu triomphes ! Adieu.

LE DOCTEUR.

Permets, nous allons faire notre petit traité. Article premier : Pour tous, et surtout pour elle, secret éternel, quoi qu'il arrive.

M. DE MARSAN.

Je le jure.

LE DOCTEUR.

Article deux : Si tu crois devoir intervenir, ta défense, comme mon attaque, n'emploiera que des armes : les oises, l'adresse et la persuasion ; jamais de menaces, ni violences.

M. DE MARSAN.

Soit. Article trois : Dans le cas où ton expérience te ferait regarder comme probable et prochaine la perte définitive de mon honneur, tu me préviendrais loyalement, en me laissant une heure au moins pour tenter un suprême effort.

LE DOCTEUR, *après réflexion*

Délicat, mais adopté, pourvu que ce suprême effort ne sorte pas des conditions spécifiées dans l'article deux.

M. DE MARSAN.

Touche là, *(Ils se donnent la main.)* Il m'a semblé que je touchais un reptile. Allons, je m'en vais.

LE DOCTEUR.

Bon voyage.

Digitized by Google

M. DE MARSAN.

Crois-tu que ce soit fini aujourd'hui?

LE DOCTEUR.

Mais j'espère bien que non.

M. DE MARSAN.

C'est que je ne supporterais pas cette situation long-temps.

LE DOCTEUR.

Tu peux encore te dédire, si tu veux.

M. DE MARSAN.

Non pas. Elle va rentrer. Que lui diras-tu d'abord? Je serais curieux de le savoir.

LE DOCTEUR.

Et moi aussi.

M. DE MARSAN.

Allons, au revoir. (*D'un ton pénétré.*) Docteur, penses-tu que ce soit prudent, là, franchement?

LE DOCTEUR.

Ma foi, non.

M. DE MARSAN.

C'est égal. Il faut en finir. (*Il sort brusquement.*)

LE DOCTEUR, seul.

Voilà une plaisanterie à nous faire nous couper la gorge, mon président et moi, avant quinze jours. Ce mari! ces maris, devrais-je dire, qu'ont-ils fait au bon Dieu? Seigneur, quel est leur crime?..... Celui-ci a du moins la chance de tomber sur un honnête homme. Mon rôle, toutefois, est bien ingrat: le trahison ou le ridicule est au bout.... Va pour le ridicule! J'aimais de Marsan avant d'aimer sa femme. Et pourtant il y a dans cette confiance qu'il me témoigne un dédain choquant pour ma personne, une certitude de facile triomphe qu'il me serait agréable d'ébranler... Il aurait un peu peur, que j'en rirais. Qu'il gagne la belle, il le faut; mais quand je gagnerais, moi, les deux premières manches, où serait le mal? Je ne suis pas un enfant; je saurai m'arrêter, quand il le faudra, pour son honnenr, le mien... Oui, mais le moyen? Que faire? que dire? L'idée seule que je suis breveté et patroné par le mari pour courtiser sa femme, cette idée me glace: ces choses-là ne sont plus dans nos mœurs; je serai stupide... Je ferais mieux de m'en aller... Je m'en vais... (*Il se promène avec agitation; s'arrêtant brusquement:*) Si j'enlevais Hermione? j'en ai le droit; l'unité de lieu n'est pas spécifiée dans notre traité. Aussi bien nous sommes au printemps, et la campagne convient à nos plans beaucoup mieux que la ville; cette étrange aventure est de celles qui, dans l'intérêt de toutes les parties, doivent se passer au sein des forêts, dans un vallon solitaire.... La difficulté est de décider tout à coup Hermione à se laisser enlever; quant au vallon solitaire... (*Il écoute.*) Un pas léger et traînant, un pas de gazelle blessée: c'est elle!

(*Il se rassied devant le bureau.*)

LE DOCTEUR, JULIETTE.

JULIETTE, *entrant sans regarder.*

Votre cocher est bien décidément une oie.

LE DOCTEUR, *se levant.*

Est-il possible?

Digitized by Google

JULIETTE, *riant.*

Comment ! c'est vous ! Et qu'est-ce que vous avez fait de mon mari ?

LE DOCTEUR.

Il est sorti pour prendre l'air.

JULIETTE.

Prendre quoi ?

LE DOCTEUR.

L'air, madame.

JULIETTE.

Qu'il prenne. Je suis enchantée de vous voir seul un moment, docteur. Asseyez-vous. (*Elle ôte son chapeau et arrange ses cheveux devant la glace.*) Que vous semble de mon mari ? Est-il malade ? et s'il n'est pas malade, qu'est-ce qu'il a ?

LE DOCTEUR.

Votre mari ? Mais je ne sais. Qu'est-ce qu'il a donc ?

JULIETTE.

Je vous le demande. Concevez-vous un homme qui se promène la nuit dans sa chambre comme un fou, sans être habillé ?

LE DOCTEUR.

L'avez-vous vu ?

JULIETTE.

Non, mais je l'ai entendu, et c'est très suffisant.

LE DOCTEUR.

Il est certain qu'il a des bizarreries ; et, à propos, pourquoi veut-il vendre votre villa des environs de Mantes, Vauvert, je crois, cela s'appelle ?

JULIETTE.

Vendre Vauvert ! Il vous l'a dit?

LE DOCTEUR.

Non ; mais voyons, de vous à moi, madame, est-ce qu'il serait jaloux de quelque voisin de campagne ?

JULIETTE.

Jaloux ! lui M. de Marsan ! Ah ! grand Dieu ! Quant à ma villa, il la vendra d'autant moins que je compte y passer l'été.

LE DOCTEUR.

Et c'est pourquoi il compte la vendre ce printemps. Voyons, madame, je suis fort indiscret, mais il a donc une raison bien sérieuse de ne pas vouloir que vous alliez à cette campagne, quand même votre santé, qui lui est si chère, y serait intéressée ?

JULIETTE.

Vous ne savez pas mentir, docteur.

LE DOCTEUR.

Il y a un petit voisin de campagne, allons.

JULIETTE.

Ni petit, ni gros. Mon Dieu! jaloux mon mari! Il y a dix ans il ne l'était pas ; jugez. Au reste, nous sommes bien bons de nous creuser l'esprit pour lui chercher un motif. Un homme qui se promène la nuit, c'est de l'égarement, voilà tout. Au surplus, j'irai dès demain m'établir à Vauvert, et nous verrons s'il nous vendra, ma villa et moi.

LE DOCTEUR.

Vous partirez comme cela sans le prévenir ?

Digitized by Google

JULIETTE.

Tout simplement.

LE DOCTEUR, *prenant son chapeau.*

Madame, je vois qu'il faut que je m'en aille. On ne sait où vous pousserait le point d'honneur, et, si j'avais l'air de douter de votre aimable énergie, vous seriez femme à partir sur l'heure.

JULIETTE.

Sur l'heure, non; mais demain. Soyez persuadé de ce que je vous dis, docteur.

LE DOCTEUR.

Oui, oui, madame, j'en suis persuadé. Mille respects. (*Il salue. Se retournant près de la porte.*) Voulez-vous que je commande les chevaux à la poste en passant ?

JULIETTE, *se levant avec précipitation.*

Vous êtes insupportable, monsieur Pierre, et vous avez une pauvre idée de votre servante. (*Elle tire violemment un cordon de sonnette; le docteur la regarde d'un air étonné. Entre Justine.*) Qu'on aille à l'instant demander des chevaux à la poste, à l'instant. Dites à Jean d'apprêter la grande calèche (*Justine sort.*) Etes-vous satisfait ?

LE DOCTEUR.

Très fort, d'autant plus que, pour aller jusqu'au premier relais et revenir en toute hâte, il ne vous faut que deux heures; de Marsan ne sera pas rentré auparavant; il n'aura rien su; vous aurez fait votre petite révolution, et tout le monde sera enchanté comme moi-même.

JULIETTE.

Vous n'en croyez pas un mot. Vous êtes le plus taquin des hommes. Allez-vous-en.

LE DOCTEUR.

Je le crois si bien que... (*Il tire sa montre.*) Voyons, il est trois heures; je n'ai pas de visite sérieuse avant six heures... Une petite course hors barrières en votre compagnie serait une vraie bonne fortune. Je vais avec vous si vous permettez.

JULIETTE, *avec un cri de joie.*

Charmant! charmant! donnez-moi la main. Je vous emmène à Vauvert.

LE DOCTEUR, *riant.*

Bon! Est-ce que vous irez ?

JULIETTE.

Je ne vous réponds plus. Restez là pendant que je ferai un ou deux paquets. (*Le regardant fixement.*) Je vous répète que vous êtes charmant.

(*Elle lui tourne le dos brusquement et sort.*)

OCTAVE FEUILLET.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE

L'OPTIMIST, PAR M. H. T. TUCKERMAN.

A quiconque se trouve, par des intérêts ou par des liens de famille, mêlé à ce courant d'influences sociales qui, aux Etats-Unis plus que partout ailleurs, tend à absorber dans la masse toutes les individualités, il faut un certain courage pour s'élancer hors de l'ornière de l'opinion universelle. C'est un acte hardi que d'arborer, seul ou presque seul, des idées, des croyances contraires à la *norme* qui règle symétriquement chaque intelligence, et l'embastille dans le moule uniforme de vérités purement conventionnelles. Combattre en paroles les tendances du milieu social dans lequel on vit, c'est s'exposer toujours au reproche d'excentricité ; toutefois, cela ne tire pas à sérieuse conséquence ; mais si la résistance passe du langage dans les actes ou dans les écrits, le délit prend alors des proportions plus graves, et le rebelle se voit, non seulement traité de visionnaire, de misanthrope ou de novateur dangereux, mais encore menacé à chaque pas par une tempête de susceptibilités irascibles et de blâmes intéressés. — La société est, partout et toujours, jalouse de sa souveraineté. Malheur à qui ose dire, à qui ose écrire d'un trait de plume consciencieux, que tout n'est point parfait sous la voûte du ciel ! A l'instant, les clameurs de l'opinion s'élèvent contre l'imprudent, et le frappent d'exorcisme.

Mais, on l'a dit bien souvent, la compression imprime une énergie nouvelle à la résistance, que cette résistance s'exerce dans

Digitized by Google

le monde social ou dans le monde matériel. L'ironie et la persécution enfantent l'héroïsme. Lorsqu'une conviction est assise sur une vérité puisée dans la nature, source éternellement féconde, lorsqu'elle s'appuie d'un côté sur l'analyse, de l'autre sur l'évidence philosophique, l'opinion aura beau faire, elle ne pourra jamais détruire radicalement la semence jetée sur le sol par l'inspiration d'un penseur ; cette semence foulée aux pieds d'abord, ne s'en développera pas moins, car elle trouvera tôt ou tard des laboureurs zélés et convaincus qui croiront, eux, à la vitalité de sa sève, et lui donneront l'eau et la chaleur dont elle aura besoin pour grandir.

Ces convictions courageuses, cette indépendance d'allures, ce parti pris de ne sacrifier une croyance aux usages prédominants, qu'autant que l'application en est démontrée mauvaise ; cette franchise à dévoiler les défectuosités sociales dans le but de les rectifier, ce besoin d'initiative et de libre-arbitre qui fait sortir les imaginations ardentes des sentiers de la routine, voilà quels doivent être les moyens, les aspirations, les qualités distinctives, le but de toute littérature sérieuse ; et c'est ainsi que tout écrivain consciencieux comprend sa mission. De là vient que tous les talents sincères s'attachent si courageusement à leur drapeau; qu'ils apportent à leur tâche un dévouement stoïque, les uns, brisés avant la fin de leur œuvre, les autres, recueillant les fruits de leurs veilles intellectuelles, mais tous confiants et convaincus que ce qu'ils ont ébauché seulement sera achevé par leurs successeurs, que ce qu'ils ont été assez heureux pour accomplir s'élargira dans le temps pour embrasser des horizons plus vastes que ceux entrevus par eux. Peu importe d'ailleurs la sphère plus ou moins restreinte à laquelle se limite l'activité littéraire, peu importe la somme plus ou moins grande d'aptitude déployée par chacun dans la mission commune. Pourvu que la conscience éclaire la plume de l'écrivain, pourvu qu'il puise ses inspirations dans un cœur droit allié à la raison, et qu'il écarte de son chemin les considérations mesquines de l'égoïsme, son œuvre est bonne, son œuvre est profitable à l'humanité, quand bien même elle ne pèserait que le poids d'un grain de sable. — Dans le monde intellectuel, comme dans le monde de la matière, les âtomes ont leur place et jouent leur rôle dans l'ensemble harmonisé de la création; rien n'est de trop, rien n'est superflu sous le soleil !

Cette compréhension large, généreuse, indépendante du véritable but de la littérature sérieuse, M. Henry T. Tuckerman s'en est pénétré, et le laisse voir à chaque page de son dernier livre. L'auteur n'a pas pris la plume en aveugle, et ne s'est pas fait il-

Digitized by Google

lusion sur la portée de son œuvre. Il sait d'avance que bien des susceptibilités chatouilleuses se croiront blessées en le lisant, que bien des esprits forts, à cheval sur ce roc difficile à mouvoir que l'on nomme l'usage, crieront au novateur et à l'hérésie ; mais il accepte d'avance l'épreuve, fort de ses convictions, fort surtout de l'appui d'une minorité intelligente et sincère qui applaudira à ses observations philosophiques, pleines qu'elles sont de finesse, de vérité et de logique.

Pour bien comprendre à quel point de vue se place l'écrivain, laissons-le parler lui-même au début de son livre, au chapitre où il aborde la philosophie de la Nouvelle-Angleterre, chapitre abstrait peut-être, mais où l'élégance de la forme se marie étroitement à la profondeur de la pensée.

« Les opinions et les entreprises de la Nouvelle-Angleterre, dit-il, sont tellement confondues avec les agents sociaux du pays tout entier, et si constamment louées en public, qu'elles peuvent être justement considérées comme l'élément actif et principal de la vie américaine. Il est devenu tellement ordinaire, lorsqu'il s'agit des mœurs, des manières et des principes de notre nation, de se laisser entraîner à se féliciter soi- même, que fort peu de gens osent aujourd'hui se hazarder à retracer consciencieusement la physionomie de notre peuple, à moins que cela ne soit dans un but d'éloges complaisants. Quiconque se permet d'avouer une croyance autre que celle qui proclame implicitement la supériorité exclusive des motifs d'action et de la manière de vivre qui régissent notre société, s'expose indubitablement à voir mettre en doute son patriotisme. — Un pareil sentiment ne saurait, toutefois, prévaloir parmi les hommes impartiaux ou parmi ceux dont l'amour du pays est intelligent et sincère. »

Après cette déclaration qui le pose hors des sentiers battus, l'écrivain nous fait entrer avec lui dans l'appréciation philosophique des idées courantes, et nous découvre, d'une main exercée, les maladies sociales de la Nouvelle Angleterre. La franchise préside à son enseignement, franchise toujours délicate de formes, mais qui n'en dit pas moins clairement ce qu'elle veut dire.

« Quelles sont donc, demande l'écrivain, les tendances principales de notre système social, en prenant la philosophie de la Nouvelle Angleterre, si généralement admirée, pour base d'observation ? Quels sont les éléments que nous devons, individuellement, fournir pour rendre notre civilisation généreuse ? Jusqu'à quel point la théorie sociale qui nous régit peut-elle nous être nuisible ? »

Les termes du problème ainsi posés, M. H. T. Tuckerman

Digitized by Google

aborde l'examen des difformités morales qui, selon lui, entachent la civilisation américaine.

« La forme républicaine, dit-il, a toujours été considérée comme particulièrement favorable au développement du caractère individuel. L'absence de domination extérieure paraît être la meilleure garantie d'indépendance personnelle. Quant à moi, cette croyance générale me semble avoir produit des résultats d'une nature diamétralement opposée. Nulle part, la force de l'opinion publique n'est plus grande qu'ici. Eh bien! Cette foi absolue que nous avons dans nos institutions n'a pour conséquence que de nous rendre aveugles, pris individuellement. »

D'après l'auteur, la souveraineté toute puissante de l'opinion a donc pour résultat de tuer l'individualité, de refouler vers leur source toutes les pensées hardies qui tentent de se faire jour, et de ployer toutes les natures douées d'initiative sous le niveau de la loi commune ; « le danger pour nous, dit-il encore, c'est que nous rattachons tout, nos actions, nos pensées, nos sentiments, à l'étendard idolâtré de l'opinion ; nous comptons trop sur l'association, trop peu sur nous-mêmes. Nous ne sommes pas enclins à concentrer en nous notre âme, nos émotions, notre activité ; nous les épuisons en généralités. Et pourtant la liberté véritable ne consiste pas seulement à produire des machines, des écrivains, des hommes d'Etat ; elle consiste avant tout à développer l'intelligence humaine. Entrons d'abord dans la jouissance complète des attributs de l'humanité ; laissons à l'intelligence sa vaste liberté de vocation, au cœur son libre battement, que nulle secte, nul parti n'a le droit de comprimer. »

Telle est l'une des plus graves maladies de la société américaine, selon M. H. T. Tuckerman, et l'on ne peut nier qu'il n'y ait dans ces considérations d'incontestables vérités. Nous ne nous hazarderons pas toutefois à accepter d'emblée et sans mûr examen une théorie d'une aussi haute portée. Ces questions là sont trop graves pour être traitées à vol de plume. Nous nous bornerons à une seule remarque à propos des causes que l'auteur assigne à l'influence, selon lui, trop grande de l'opinion aux Etats-Unis. Il voit le principe du mal, d'abord dans la forme républicaine du gouvernement, puis dans l'esprit d'association qui absorbe et envahit toutes les individualités. La première de ces assertions, nous ne l'acceptons que fort difficilement, parce que le nivellement moral opéré par l'égalité des droits politiques, est à nos yeux, non seulement la condition d'être de toute démocratie, mais encore son plus glorieux résultat. Pour nous, ce nivellement tout politique ne saurait avoir les inconvénients que signale M. H. Tuckerman,

Digitized by Google

car l'action d'un pouvoir réellement démocratique ne peut jamais détruire la liberté individuelle du citoyen, ni paralyser son libre arbitre. Ce n'est pas à la forme républicaine qu'il faut donc rapporter, croyons-nous, la tyrannie de l'opinion ; c'est bien plutôt à l'influence plus directe des sectes et des associations de toute espèce, politiques, religieuses, philosophiques ou industrielles, qui morcèlent la société américaine, et exercent sur le citoyen une pression d'autant plus dangereuse qu'elle semble ne pas être une pression. L'esprit de secte a pour conséquence évidente de substituer, dans la communauté, l'action des influences collectives, à celle de l'individu isolé. Comment un homme ne perdrait-il pas de son libre arbitre, lorsqu'il lui faut d'une part sacrifier ses tendances intellectuelles aux prescriptions souvent absurdes d'une secte, et de l'autre, se conformer, comme citoyen, à ses devoirs envers l'Etat ? Il doit nécessairement perdre des deux côtés quelques lambeaux de son individualité. Mais, otez à l'association ce qu'elle a de dangereux, dépouillez-la de son influence exclusive, et ne lui laissez que son utilité matérielle, le citoyen n'aura plus dès lors à subir qu'une dépendance : celle des institutions, dépendance évidemment moins lourde que partout ailleurs, dans un pays comme les Etats-Unis, où le gouvernement se rétribue entre les délégués de la nation à qui, en résumé, reste toujours l'influence prépondérante. C'est là, selon nous, la véritable cause du mal.

« A côté de cette tyrannie de l'opinion, continue l'auteur, la prédominance mesquine des idées de lucre, est le trait le plus funeste de notre philosophie sociale. Qu'il soit saillant dans une jeune république mercantile, cela est naturel ; mais la grande erreur c'est que l'on s'efforce peu de restreindre cette tendance à une raisonnable proportion. Qu'elle intervienne librement dans les spéculations commerciales, rien de plus logique, mais qu'elle ne vienne pas éternellement dénaturer les causeries du foyer, et envahir le sanctuaire de l'âme. Que tout ne soit pas dans notre existence, sacrifié à des considérations de gain, et que les besoins du cœur soient également satisfaits. L'argent est le critérium admis de la valeur sociale, la richesse est déifiée, etc., etc. »

« Un autre principe de la philosophie sociale de la Nouvelle Angleterre, dit encore l'auteur, principe qui mérite attention, c'est l'extrême dévotion aux calculs de la raison. » La passion, selon lui, ne joue aucun rôle dans la vie américaine, on y agit par calcul, on y aime par intérêt, on s'y conduit par la réflexion seule ; rarement on se laisse entraîner aux élans de l'âme, aux aspirations du cœur. Chez l'Américain, la spontanéité du sentiment est

Digitized by Google

étouffée lorsqu'elle tend à se produire par l'application immédiate du raisonnement. Aussi, les grands dévouements, les actes sublimes d'abnégation, sont des phénomènes moraux peu communs dans la société anglo-américaine ; l'existence y est même banale, uniforme, sans que jamais un rayon de fantaisie, un éclair de poésie viennent l'éclairer et la vivifier. « *Our climate has no spring and our people no youth,* » dit l'écrivain, et cette pensée, d'une vérité triste, exprime mieux que toutes les dissertations possibles ce vide laissé par la radiation de l'élément passionnel dans la vie sociale des Etats-Unis.

Le chapitre traitant de la philosophie de la Nouvelle Angleterre, que nous avons cru devoir analyser consciencieusement parcequ'il renferme des aperçus d'une haute et sérieuse portée, n'est pas d'ailleurs le seul remarquable de ce livre : La largeur d'observation déployée aux premières pages ne se dément nulle part dans l'*Optimiste*. La mine où puise l'écrivain est féconde, et il en tire hardiment parti. Ses chapitres intitulés : *Conversation*, *Social life*, *Gold fever*, et *the Rational of Love*, offrent encore un vaste champ où la réflexion peut glâner des enseignements profitables, des vues ingénieuses, des vérités utiles.

Outre le mérite de la pensée et du raisonnement, ce livre possède encore une incontestable valeur littéraire. Le style en est élégant, précis, châtié, et se soutient du commencement à la fin, à une même élévation. Il laisse à désirer, cependant, un peu plus de variété et de brillant, moins de sécheresse et de gravité dans l'argumentation. Cette allure sérieuse plaît peut-être aux érudits, mais elle refroidit ceux qui lisent autant pour se distraire que pour alimenter leur intelligence. Du moment que le lecteur est obligé de faire un effort pour gravir la pente d'une logique trop ardue, il éprouve un malaise qui l'arrête à mi-chemin. Le travail de l'esprit est soumis aux mêmes lois qui régissent celui du corps. Un déploiement d'efforts trop prolongé fatigue et décourage. On y revient à contre-cœur.

L'*Optimist*, vu d'ensemble, est une œuvre philosophique, une étude réfléchie plutôt qu'une œuvre d'imagination et de fantaisie destinée à être légèrement effleurée, ainsi que l'on fait d'une rose odorante au tems où la richesse de la terre permet de prodiguer les fleurs. Toutefois, M. H. Tuckerman a eu soin de n'aborder que des sujets d'un intérêt accessible et pratique pour toutes les intelligences, pour toutes les humeurs. Dans son livre, les théories abondent, mais elles sont dépouillées de pédantisme et ne s'imposent pas d'une manière absolue au lecteur. Suffisamment esquissées pour fournir un point d'appui solide à l'a-

Digitized by Google

nalyse, elles ne le sont pas assez, toutefois, pour absorber l'attention et détourner l'esprit du sujet principal.

Quel but s'est proposé l'écrivain ? Quel principe a-t-il voulu défendre ? Quelle impression reste de son ouvrage ? Son but, c'est l'idéalisation d'une société, selon lui, trop exclusivement dominée par les influences matérielles ; le principe qu'il défend, c'est le principe intellectuel ; l'impression produite, c'est le besoin que l'on éprouve avec lui de voir s'élargir et s'étendre les éléments idéals et passionnels de la société américaine. Telle est évidemment l'intention, la pensée de l'auteur. Et disons-le, cette intention louable, a trouvé bon accueil de cette minorité intelligente et sincère sur laquelle l'écrivain compte pour la réalisation d'un progrès nécessaire à la grandeur morale de son pays.

Quant à nous, est-il besoin de dire que nos sympathies sont acquises à une conviction aussi généreuse ? Quel est l'homme de cœur et de raison qui ne la professe pas avec M. Tuckerman ? Les droits de l'intelligence sont aussi sacrés, plus sacrés même que les droits de la matière ; et quand bien même la voix partiale des intérêts particuliers s'élèverait pour le contester, qu'importe ? Elle ne parviendra jamais à détruire l'élément idéal, contre poids que la nature a créé pour le juste équilibre des deux forces qui se partagent le monde : le fait et l'idée.

TH. LACOMBE.

Digitized by Google

UN DIEU DE MES AMIS.

Les écrivains qui n'ont pas reçu du ciel le don de l'invention devraient habiter les villes maritimes. Lorsque le temps est favorable, une trentaine de navires arrivent à l'écrivain, les uns de l'Inde, les autres d'Amérique, et ils lui apportent des cargaisons de romans et de feuilletons, francs de port à la douane, et qui vont, hélas! s'ensevelir dans les archives des chambres de commerce, si personne ne les accueille pour les livrer à la publicité. Un capitaine fait sa déclaration, en style de capitaine, et cette déclaration est une Iliade ou une Odyssée, beaucoup plus amusante qu'un poème épique. Le secrétaire de la chambre de commerce prend cette épopée, lui appose le sceau légal, et la livre au ver du carton. Pendant que cent écrivains, comme moi, se brisent le front avec le poing pour en extraire un sujet absent, il y a des flottes marchandes qui débarquent à Marseille des tonneaux de sujets passés au vinaigre, et qui expirent sur le môle à côté d'une once triomphante d'indigo et de café. Car la nature est obligée, par sa profession, de s'inventer des aventures à travers les océans et les archipels lointains, et la nature invente bien, croyez-moi : elle prend plaisir à opérer des prodiges d'invraisemblance, pour amuser les veilles de ces pauvres marins qui lui font une cour assidue à la sueur de leur front ; elle jette à la pointe de chaque vague une anecdote, comme une feuille de journal, afin qu'elle soit ramassée au vol par quelque matelot conteur. L'Océan est une belle bibliothèque dans des rayons de soleil.

L'autre jour, je cherchais un sujet sur le bord de la mer, comme Boileau cherchait une rime dans son jardin, au temps heu-

Digitized by Google

reux où les poètes cherchaient les rimes, et je ne trouvais que du sable ironique pour sabler un manuscrit impossible à créer. La Providence m'envoya mon ami Louis Bergaz qui s'est promené toute sa vie de Marseille à partout : la mappe-monde est dans sa tête ; si une comète anéantissait notre globe, Bergaz le recomposerait de souvenir ; il a trois cent soixante-cinq anecdotes de rente à donner à chacun de ses amis. Je lui exposai ma crise d'auteur stérile ; il eut pitié de moi, et il mit les deux Indes à ma disposition, et l'Océanie par dessus le marché ; alors je choisis dans son répertoire universel la première histoire qui me tomba sous la main ; un volume in-8° ! hélas ! j'en fais un feuilleton !

Le trois-mâts l'*Erable* voguait vers Sumatra, venant de l'Ile-de-France (année 1818). Il allait vendre des meubles de la rue Vivienne et du faubourg Saint-Antoine aux nababs des îles de la Sonde, et demander en échange du café pour les digestions de Tortoni. La mer était d'un calme effrayant. La mer est une singulière chose ! Son repos est aussi terrible que sa colère : elle était donc unie comme un miroir sous la quille de *l'Erable*. Les marins disaient : Quel beau temps épouvantable ! et ils rongeaient leurs poings.

Le capitaine mit *l'Erable* en état de ration ; c'est l'état de siége des vaisseaux.

On avait épuisé les biscuits, les sulaisons, les poutargues, les poules, les croûtes de Moullet, les tablettes de chocolat, et les *Conserves* de Colin, cette providence visible du marin affamé.

Le jour de l'Ascension arriva. Comment célébrer cette fête ? On fouilla tous les recoins de *l'Erable* : disette et famine partout. Cependant le cuisinier, nègre de Madagascar, nommé Neptune, trouva un coq perché sur une vergue et pleurant son harem dévasté, comme Mourad-Bey après la bataille des Pyramides. On pluma le coq, et l'équipage mit le couvert.

On se réjouissait à l'odeur de la broche ; les passagers humaient la fumée au vol, et le capitaine faisait la sieste en attendant le dîner, trompant la faim par le sommeil. Le lieutenant veillait autour de la cuisine, pour repousser toute tentative violente de la faim, mauvaise conseillère toujours. *Malesuada fames.*

Un cri déchirant de désespoir, un cri de nègre mordu par un serpent, fit trembler la cuisine métallique où le coq rôtissait. Neptune, pâlissant d'effroi sous l'ébène de son visage, sortit de l'officine, les mains crispées dans les touffes de ses cheveux crêpus. L'équipage crut que le cuisinier avait mangé le coq par

Digitized by Google

distraction et en détail, et qu'il demandait grâce pour l'inexorable exigence de son estomac. Helas! le pauvre cuisinier n'avait pas commis ce crime! L'excès d'attention amène souvent le même résultat que la négligence dans le domaine des cuisiniers. Le coq était brûlé de la tête aux pieds, brûlé à l'état de charbon!

Oh! qu'il est terrible un accès de colère chauffée au soleil de l'équateur! Le lieutenant poussa le cri du tigre frustré de sa proie, et, saisissant un large couteau, il se précipita sur Neptune... Au même moment, le passager Louis Bergaz se jeta devant le nègre pour parer le coup mortel. Le nègre fut sauvé : mais Bergaz reçut dans son avant-bras la pointe du fer, et le sang rougit bientôt le pont de l'*Erable*. Si les autres passagers n'eussent pas, à leur tour, retenu Bergaz, tout blessé qu'il était, il aurait lancé le lieutenant à la mer. Quant au pauvre Neptune, il tomba aux pieds de son sauveur, et les mouilla des larmes de la reconnaissance.

Après cette scène,les habitans de l'*Erable* se résignèrent,et continuèrent de souffrir les horreurs de la faim jusqu'à Sumatra.

Quatre ans écoulés, Louis Bergaz dînait à la table d'hôte de la pension anglaise à Batavia. Il y avait, parmi les convives, deux savans et un philantrope, commissionnés par divers gouvernemens. Au dessert, le nom de Bergaz ayant été prononcé à haute et intelligible voix, le plus âgé des savans, jusqu'à ce moment courbé sur son assiette, releva vivement la tête et dit : Qui se nomme Bergaz, ici? — Moi, répondit mon ami. — Ah! c'est drôle, dit le savant, vous avez le même nom qu'un Dieu de Madagascar. — Il y a un Dieu qui se nomme Bergaz? dit Bergaz en souriant. — Bergaz, dit le savant, B. E. R. G. A. Z. — Un faux dieu, sans doute, demanda l'autre savant. — Cela va sans dire, remarqua le philantrope.

Tous les convives, plus ou moins athées, comme tous les voyageurs indiens, lancèrent à mon ami Bergaz un oblique regard de dédain. Cet incident n'eut pas de suite. On acheva de dîner. Le lendemain, à la même heure, le savant remit à Bergaz un numéro de l'*Asiatic-Review*, et lui dit: Voici ce que j'ai écrit à Madagascar sur le dieu Bergaz, dans une lettre envoyée aux sociétés savantes de Londres et de Paris; vous pouvez garder cet exemplaire comme souvenir.

Bergaz remercia le savant et lut cet article :

« La population de Madagascar offre un mélange d'Africains, d'Arabes et de Madécasses; ces derniers peuplent en grande partie le royaume des Ovas, qui est gouverné par une reine.

Digitized by Google

Les Madécasses diffèrent de la race éthiopienne par des caractères physiques et moraux très particuliers. Ils sont doux, humains et hospitaliers, mais extrêmement belliqueux, parce que la guerre leur donne des esclaves. C'est à tort qu'on a prétendu que les Madécasses adorent le diable et qu'ils ont à Teintingue un arbre consacré à cette divinité. Les Madécasses n'ont qu'un temple ; il est dédié au dieu Bergaz (BER , *source* ou *puits* du chaldéen, et GAZ, *lumière* du Madécasse) ; ils sont fort dévôts à cette divinité et ils lui sacrifient un coq, comme les anciens Grecs à Esculape. Tant il est vrai que les superstitions et les langues sont liées entre elles par un chaînon mystérieux que les mers, les montagnes et les siècles n'ont jamais pu briser ! »

Cette dernière réflexion philosophique frappa mon ami Bergaz.

— Vous ne sauriez croire, dit le savant, combien ces rapprochemens, découverts par nous au prix de tant de fatigues, font faire de pas à la science ! Qui se serait douté que le mot ber, le mot fondamental de la langue hébraïque, fût arrivé d'Adam à Madagascar ! Inclinons-nous devant ces mystères, et taisons-nous !

Bergaz s'inclina et se tut.

Les soins du commerce firent bientôt oublier à Bergaz et l'article et le savant.

Neuf mois après cet incident vulgaire dans une vie indienne, Bergaz allait acheter du bois d'ébène au cap Sainte-Marie de Madagascar, lorsqu'une tempête força le vaisseau qu'il montait à relâcher à Simpaï, sur la côte du royaume des Ovas.

Pendant que l'équipage réparait les avaries du vaisseau, Bergaz, suivi de son domestique, entra dans la campagne pour l'explorer. Il n'y a point de bêtes féroces à Madagascar ; c'est un pays où l'Européen trouve la sécurité dans ses promenades ; il n'y a que des fièvres qui tuent le malade du jour au lendemain. Les forêts sont pleines de ces fièvres ; mais on n'y rencontre pas l'ombre d'un lion.

En sa qualité de Marseillais, Bergaz se livrait aux délices de la chasse dans cette île bienheureuse, où la grive, la perdrix, la caille, le faisan, pullulent comme les cigales à Montredon au mois d'août. Sur la lisière d'une forêt de bambous, notre chasseur vit quelques naturels du pays prosternés devant une grande cabane.

Ces naturels psalmodiaient une hymne d'une voix traînante, et à chaque refrain le nom de Bergaz revenait si distinctement, que mon ami n'en perdait jamais une syllabe. — Ah ! dit-il, voilà le

Digitized by Google

temple de ce dieu Bergaz, dont me parlait un savant à Batavia.

Bergaz fut poussé par une curiosité bien naturelle; il voulut voir l'intérieur de ce temple, espérant même d'y découvrir l'idole Bergaz.

Son espoir ne fut pas déçu. Le temple, dans ses quatre murs de bambous cimentés à l'argile, n'avait aucun ornement; mais dans le fond s'élevait, sur un piédestal, la statue du dieu Bergaz, et sa physionomie et son attitude frappèrent vivement mon ami.

Le dieu Bergaz n'était pas un chef-d'œuvre d'art, mais il était encore bien supérieur de ciselure aux idoles d'Ua-eï-on-move et de Tavaïpoeen-no-moo, dans la Nouvelle-Zélande, lesquelles, comme chacun sait, représentent grossièrement le triple symbole de la force qui engendre, parle et frappe; encore une trinité mystérieuse, née au bout du monde! Le dieu Bergaz se rapprochait davantage du sentiment de l'art européen: d'abord, il était vêtu à l'européenne, chose rare chez un dieu indo-africain; il portait un chapeau de paille de riz à larges ailes, une légère cravate rouge de madras, nouée à la Colin, une chemise bleue, un large pantalon de bazin anglais et une veste de coutil. Il était posé dans l'attitude d'un homme qui arrête un coup meurtrier, et son bras droit avait de larges taches de sang. Mon ami Bergaz, en détaillant les traits du visage de ce dieu homonyme, leur découvrit une certaine ressemblance avec les siens: comme lui, ce dieu avait de larges favoris noirs réunis massivement sous le menton; et en 1818, dans la mer des Indes, mon ami Bergaz était seul portant une barbe de cette façon. Quant au costume du dieu, il était absolument le même que celui de mon ami, à bord de *l'Erable*. Plus de doute, ce temple s'élevait à la mémoire de mon ami Bergaz. Toute incertitude sur ce point fut levée, lorsque Bergaz reconnut sur le cou du dieu sa propre cravate rouge, marquée L. B., qu'il avait donnée à Neptune, le cuisinier.

En ce moment une procession de naturels entra dans le temple. On alluma du bois dans un réchaud, on déposa un coq sur la flamme, et on le brûla devant le dieu, aux acclamations des adorateurs.

Mon ami Bergaz n'eut pas la force de garder son air sérieux devant cette cérémonie; il poussa un imprudent éclat de rire marseillais qui ébranla les murailles de bambous. A cette explosion d'irrévérence, les sectateurs du dieu Bergaz sortirent de leur mansuétude ordinaire; ils se précipitèrent avec des cris de fureur sur mon ami, et ils s'apprêtaient à le sacrifier comme un coq pour apaiser la divinité outragée, lorsqu'un bruit de cymbales annonça l'arrivée du chef de la tribu. Louis Bergaz ne riait plus, et, dans

Digitized by Google

cet extrême danger, il eut recours à une hypocrisie bien excusable : il se prosterna devant le dieu et manifesta le plus vif repentir.

Le grand-prêtre de Bergaz reçut le chef de la tribu à la porte du temple, et lui fit son rapport sur le sacrilége de l'Européen. Le chef bondit de rage, et saisissant un *cric* malais, il courut sur l'infâme profanateur.

Mon ami se retourna vivement au bruit des pas du chef; deux cris de surprise éclatèrent : l'arme tomba des mains noires qui la brandissaient. Le chef était aux pieds de mon ami Bergaz. Le grand-prêtre faisait une pantomime qui signifiait : Quel est donc ce mystère ? Et les chœurs répétaient la pantomime, comme dans un ballet.

Louis Bergaz releva le chef roulé dans la poussière, et désignant la statue, il l'interrogea par son geste. Tirant de sa poitrine un soupir énergique, le chef s'écria : *Ni pa Bergaz moun Dié ? Eh ! Bergaz n'est-il pas mon Dieu ?* — Ce bon Neptune ! dit mon ami, et il serra les mains de l'ex-cuisinier.

Cependant, ainsi que l'exigeaient les convenances religieuses du pays, et sur la prière de Neptune, mon ami Bergaz, avant de quitter le temple, se prosterna dévotement devant sa statue ; il s'adora quelques instans et sortit avec Neptune qui l'avait invité à dîner à son palais.

Chemin faisant, Neptune conta son histoire en deux mots à Bergaz. Le puissant Radam, souverain de Madagascar, avait enfin conclu un traité de paix avec son implacable ennemi, Réné, ce corsaire qui désolait l'île. Réné avait une femme de génie qui fut nommée reine des Ovas, par un édit de Radam, et cette reine étaient sœur de Neptune, l'ex-cuisinier de l'*Erable*. Assise sur le trône des Ovas, elle avait retiré son frère de la domesticité et lui avait donné le commandement absolu de la petite province de Simpaï. Investi de cette dignité, Neptune éleva un temple à mon ami Bergaz ; ce fut son premier acte de souveraineté. La reconnaissance est une vertu noire, comme l'ingratitude est un vice blanc.

Je remerciai vivement mon ami de son histoire, et il me dit :

— Croyez que j'ai ri long-temps de cette aventure, et que dans mes nombreux voyages sur la mer indienne j'ai souvent excité une gaîté folle quand je la racontais dans les veillées du bord. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi ce souvenir ne me paraît pas aussi plaisant. Quand je me promène sur le rivage de la mer, je me laisse involontairement attendrir à l'idée que je suis adoré comme un dieu de l'autre côté de ces eaux, à l'autre bout du monde, dans

Digitized by Google

une île qui tue les Européens. Il me semble, parfois, que les vagues m'apportent le refrain du cantique entonné en mon honneur :

O Bergaz, écarte le serpent et le tigre
Et donne-nous une bonne moisson de riz!

Alors j'écoute, et je fais des vœux pour que les vœux de ces pauvres gens soient exaucés. Quant au serpent et au tigre, je suis fort tranquille, on n'en a jamais vu à Madagascar, et probablement il n'y en aura jamais. Je ne m'inquiète que de la récolte du riz. Ce qui me fait rire quelquefois, c'est de me voir prendre ainsi, par distraction, ma divinité au sérieux. Lorsqu'il m'arrive un de ces intolérables malheurs qui troublent l'existence du riche, lorsque ma pendule s'arrête dans la nuit, lorsque mon habit neuf reçoit une tache, lorsque le vernis de ma botte s'écaille, lorsque je perds la clé de mon secrétaire, lorsque les voisins parlent à mon oreille au quatrième acte des *Huguenots*, lorsque Eugène Sue me dit : *La suite à demain*, pour m'apprendre ce que devient *Mathilde ;* enfin, lorsque je me considère comme le plus infortuné des hommes heureux, je me console en tournant mes yeux vers l'hémisphère où brille la Croix-du-Sud ; je vois ma statue adorée par les fidèles sectateurs du culte bergazien ; j'écoute la prière qu'ils m'adressent ; et même, seul dans ma chambre, je me surprends dans l'attitude de l'idole, telle que je l'ai vue sur son piédestal de bambous. O vanité !

Je serrai la main de mon ami, et je lui chantai le refrain : *O Bergaz, écarte le serpent*, sur un air inconnu.

MÉRY.

Digitized by Google

SONNET.

On ne lit rien en toi, ni l'amour, ni la haine ;
Tes traits, en marbre blanc sculptés, ton front de reine
Qu'encadrent tes cheveux tombant en repentirs,
Te donnent cet air fier et doux des saints martyrs.

Ton regard qui se meurt sous tes cils, noir d'ébène,
M'attire, car ma vie est liée à la tienne ;
Et le doux bruit que fait, tout gonflé de soupirs,
Ton sein couleur d'albâtre, éveille mes désirs.

Comme une fleur empreinte encore de la rosée,
Ta bouche en s'entrouvrant, fraîche, humide et rosée,
Laisse voir de tes dents toute la volupté.

Viens-tu des cieux ? — Ce corps si blanc a-t-il une âme?
Non, ne me réponds pas ; sois démon, ange ou femme,
Ce n'est pas toi que j'aime, enfant, — c'est ta beauté.

ALFRED DANCRE.

PAGE D'ALBUM.

Si de tes sentiments ce livre a le secret,
Si ton cœur virginal dans cet album s'épanche,
De souvenirs heureux remplis chaque feuillet,
Et puisse le chagrin laisser sa page blanche !
Un jour, tu souriras à ton jeune destin
Lorsque de ton printemps tu verras les images ;
De l'album de sa vie en remontant les pages
On embaume le soir des parfums du matin.

J. PETIT SENN.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

I.

LES RÉGATES DE NEW-YORK.

Une solennité maritime dont, à notre gré, la riche population de New-York ne se préoccupe pas assez, a été favorisée le mois dernier par un temps admirable, et les prix offerts par le *Yacht Club* ont été disputés deux jours de suite, d'abord dans les eaux calmes de notre magnifique rade, puis sur les vagues plus tourmentées de l'océan.

Nous qui nous souvenons d'avoir vu deux années de suite les régates de Venise attirer pour une journée dans la ville sans pareille, jusqu'à *soixante mille* étrangers, venus non pas seulement de la Lombardie, mais des Etats Romains, de Toscane, d'Allemagne et même de France ; — nous qui avons regardé passer sous notre balcon des steamers frétés à Trieste et cherchant pour leurs passagers des gites presqu'introuvables au milieu de palais déserts tout le reste de l'année ; — nous qui nous sommes mêlé ailleurs au flots de population parisienne que les convois doublés du chemin de fer transportent chaque année aux régates du Havre, nous nous étonnons de l'indifférence avec laquelle sont accueillies les régates de New-York par l'opinion publique et par la presse. A peine en parle-t-on çà et là en dehors du cercle élégant qui se réunit à bord du steamboat destiné à fêter les hôtes du Club, et quelques brefs alinéas perdus dans les journaux au milieu des faits les plus insignifiants, sont le seul tribut que leur paie la publicité. En Angleterre, il n'en est point ainsi. Les régates attirent toujours une affluence considérable ; les journaux les plus importants s'en préoccupent, les grands noms de l'aristocratie britannique y figurent, et la gravure reproduit et répand partout à des milliers d'exemplaires le portrait des yachts qui ont fait preuve de qualités supérieures dans ces victoires ardemment disputées.

Nous ne pouvons nous expliquer cette injustice de l'opinion à New-York, dans la ville du monde où le génie d'entreprise et de perfectionnement se manifeste peut-être le plus en tous les sens, que par l'absorption des esprits dans les préoccupations de l'intérêt personnel et dans l'activité industrieuse qui précipite tant d'existences à la poursuite exclusive de la fortune. Sans cela, et bien que nos yachts soient encore loin d'égaler les yachts anglais en nombre et en importance, toutes les conditions les plus favorables se rencontrent parmi eux. Comme construction, ils participent de cette supériorité qui depuis longtemps a établi dans le monde entier la réputation de la marine américaine. On sait que

Digitized by Google

nulle part n'existent des sloops et des schooners comme on en voit flotter des myriades sur nos eaux. La nature de nos côtes partout entaillées par des baies profondes, des rivières navigables, des archipels d'îlots, et le libre développements des courants et des flots au large,contribuent puissamment à favoriser l'élégance de formes, la rapidité de marche, et le déploiement hardi de voilure qui caractérisent partout les bâtiments légers destinés au cabotage. Ces conditions sont la préoccupation constante de tous nos constructeurs, tandis qu'en Europe la rudesse des eaux enfermées presque partout dans des détroits, l'abord difficile des côtes, leur ceinture hérissée de rochers inaccessibles ou de récifs dangereux ; la fréquence des tempêtes dans la plupart des parages, font de la solidité, la condition la plus essentielle de tout navire naviguant près de terre. Cette différence est saillante surtout dans les bateaux-pilotes aux deux côtés de l'Atlantique. Les Américains courent la mer à des centaines de milles du rivage sur des schooners légers, élégants, fin-voiliers, qui dansent sur les lames comme des lièges sans que jamais on entende parler de catastrophes parmi eux. Les Européens au contraire, se tiennent aux abords de la Manche, beaucoup plus près de terre, sur des embarcations d'une solidité extraordinaire, tenant la mer par tous les temps, et naviguant pour ainsi dire, autant sous l'eau que sur l'eau parmi ces vagues tourmentées qui les secouent, les roulent, et les ensevelissent trop souvent.

Les sloops sont rares en Europe où l'on ne trouve guères que des côtres comparativement bas de voilure, portant vergue de fortune, hunier et trinquette de façon à pouvoir aisément être réduits dans le gros temps, à une misaine minime. Les schooners y sont également remplacés par les chasse-marées et les lougres portant trois mats au lieu de deux, toujours dans le même but de pouvoir réduire la voilure, et présentant au lieu de vitesse et d'élégance, des conditions exclusives de sûreté et de solidité. Les bâtiments à deux mâts sont toujours bricks-francs, bricks-goëlettes, goëlettes ou dogres gréés dans les mêmes conditions. Voilà pourquoi les constructeurs de yachts français sont comparativement inférieurs aux constructeurs américains, depuis que la suppression de la traite a ruiné à Nantes l'industrie des bâtiments négriers qui ont longtemps été les plus fins voiliers et les plus faciles manœuvriers qui visitassent la côte d'Afrique pour le *commerce du bois d'ébène*. La rareté des grandes richesses et les goûts beaucoup plus agricoles ou artistiques que maritimes des privilégiés de la fortune en France, laissent donc les courses à l'ambition rivale des embarcations de divers pays et de diverses natures en dehors du cercle fort restreint des bâtiments de plaisance. Aussi, les anglais et les américains figurent-ils pour une large part dans les régates du Havre où la rivalité nationale se mêle à l'amour-propre des équipages. Ces régates d'ailleurs ne se bornent pas aux embarcations à voiles, mais offrent encore le spectacle plus intéressant peut-être des luttes de rameurs. Dans une de ces dernières, le prix fut remporté il y a trois ou quatre ans, par une yole américaine appartenant à l'un des navires alors dans le port.

Les yachts engagés cette année pour les prix du club de New-York sont tous fort remarquables par la finesse de leur construction, la hardiesse de leur voilure et l'élégance de leur grément. Ceux de la première classe étaient : le sloop Maria jaugeant 126 tonneaux, et appartenant à M. J. C. Stevens; — le schooner Cornelia, de 75 tonneaux, à M. W. Edgar; — Breeze, de 75 tonneaux, à M. L. G. Coles ; et Ultra de 72 tonneaux, à M. C. B. Miller.

Les yachts de seconde classe étaient : Una, de 46 tonneaux, à M. J. Waterbury ; — Spray, de 34 tonneaux, à M. Hamilton Wilkes ; — Dream, de 22 tonneaux, à M. J. P. Hall ; — enfin Undine, de 19 tonneaux, à M. J. B. Arden.

Digitized by Google

Cornelia et Spray ont été retirés, et n'ont pu courir par suite de deuil et de maladie sérieuse dans les familles de leurs propriétaires. — Le Dream ne figure pas sur le compte-rendu des courses, nous ignorons pourquoi.

Voici l'ordre dans lequel ont été parcourues les distances de la première journée (6 juin).

ALLER.

(1re bouée à Staten Island et 2e bouée à Long Island :)

Breeze 1. — Ultra 2. — Maria 3. — Una 4. — Undine 5.

3e bouée.

Maria 1. — Ultra 2. — Breeze 3. — Una 4. — Undine 5.

RETOUR.

Maria 1. — Ultra 2. — Breeze 3. — Una 4. — Undine 5.

C'est dans cet ordre qui n'a plus été interverti à aucune des bouées de retour que sont revenus les yachts au point de départ et d'arrivée situé à Hoboken en face des Champs-Elysées. Le départ avait eu lieu pour les yachts de première classe à 10 h., et pour ceux de seconde classe à 10 h. 10 m.

L'arrivée s'est effectuée :

1. — Maria.....	à 3 h.	37 m.	07 s.
2. — Ultra.....	3	45	20.
3. — Breeze.....	3	56	29.
4. — Una.....	4	6	42.
5. — Undine.....	5	6	20.

Une contestation survenue à propos de réglement à suspendu la délivrance des deux prix de première classe consistant en un plat et une cafetière d'argent.

Les prix de seconde classe consistant en un bowl et un sucrier d'argent ont été immédiatement remis aux propriétaires de l'Una et de l'Undine.

Les prix de la seconde régate au large ont été courus le lendemain 7 juin, par un temps plus favorable à l'intérêt de la lutte, la brise fraîchissant du sud, si bien que le steamer Passaic dut marcher incessamment à toute vapeur pour se tenir en ligne avec la Maria et l'Ultra. Mais à deux milles environ de Sandy Hook, le premier de ces deux yachts ayant eu sa tête de mât emportée, fut contraint à se retirer.

Le départ avait eu lieu à 12 h. 4 m.

L'arrivée s'est effectuée :

1. — Ultra.....	à 4 h.	57 m.	40 s.
2. — Breeze.....	5	25	35.
3. — Una.....	5	31	50.
4. — Undine.....	6	22	45.

Il faut noter ici que l'Una, par suite d'un accident survenu pendant son appareillage, perdit dix minutes au départ, faute de quoi, et bien que ce ne fut qu'un yacht de 2e classe, jaugeant 46 tonneaux, elle eût battu le Breeze, yacht de 1re classe, jaugeant 75 tonneaux.

Tous les honneurs de la régate ont dont été en réalité pour l'Ultra de 72 tonneaux, à M. C. B. Miller, et l'Una de 46 tonneaux, à M. J. M. Waterbury. Ces deux embarcations se sont admirablement comportées l'une et l'autre, dans les deux courses, surtout dans la seconde où par une brise fraîche et une mer houleuse, elles ont déployé des qualités exceptionnelles que le temps et les eaux calmes de la première journée n'avaient pu faire suffisamment ressortir.

Le steamboat Passaic frêté par le club a constamment accompagné les

Digitized by Google

yachts, portant à son bord une foule élégante et distinguée, parmi laquelle nous avons remarqué M. le général Scott, commandant en chef de l'armée. Une brillante collation servie à bord, et l'accompagnement musical d'un orchestre militaire achevaient de donner au vapeur pavoisé l'air de fête qui convenait à cette gaie solennité.

— II. —

OPÉRA ITALIEN. — LES HUGUENOTS.

Salle comble ; recette surabondante ; explosions de bravos ; trépignements d'approbation ; averses de bouquets de la part du public ; — émulation généreuse, rivalité d'efforts de la part des artistes ; — luxe de costumes, recherches de mise en scène, de la part de l'administration ; — supériorité d'ensemble et d'exécution de la part de l'orchestre ; voilà le résultat heureux de la première soirée des Huguenots, opéra attendu avec une impatience extrême à New-York où jamais encore il n'avait été représenté. Puisque les fleurs ont été jetées à profusion aux pieds de mesdames Bosio et Steffenone qui se les sont fraternellement partagées ; puisque Salvi a eu les honneurs d'un triomphe nouveau à ajouter à tous ses triomphes passés, que Marini a eu sa part du succès général, et que madame Vietti a été dédommagée de la brièveté de son rôle, par l'effet qu'il a produit ; — puisqu'enfin, le verdict du premier soir a reçu des consécrations nouvelles qui lui donnent force de loi, il ne nous reste qu'à l'enrégistrer dans notre bulletin musical, en forme d'adieu aux soirées d'Astor-place. Il ne faudrait pas pourtant s'imaginer trop complaisamment que les Huguenots de New-York puissent donner une idée quelque peu exacte des Huguenots de Paris. La traduction des paroles originales en une langue étrangère quelle qu'elle soit, a toujours un effet fâcheux que souvent, dans le cours de la soirée, nous avons constaté avec regret. Si la reine Marguerite avait pu chanter le :

« Ah ! ah ! si j'étais coquette ! »

Quelle différence d'expression et d'effet n'eussent pas apportée ces couplets tout scintillants à la musique mise à la gêne par la traduction ? C'est surtout dans une œuvre où se trouvent si fréquemment et à des titres si divers, tant d'inspirations essentiellement françaises, que la sonorité amoureuse de l'Italien se refuse à s'identifier aux rythmes vifs, originaux, accentués partout d'une façon différente. — Nous ne nous plaindrons pas des coupures nombreuses faites à la partition, non plus que de la réduction de l'opéra à quatre actes. Il fallait nécessairement ramener l'œuvre aux forces de ces interprêtes, et personne n'était là sur la scène qui put chanter :

« Prenant son sabre de bataille. »

avec l'accompagnement tapageur des rataplan, rataplan ! — personne aussi, dans la salle, capable de suivre avec tout l'intérêt qu'ils comportent, les récitatifs qui, à Paris, conduisent l'action au milieu de splendeurs de mise en scène, dont rien ici ne peut nous donner l'équivalent. — D'autre part, l'importance et la longueur du rôle de Raoul n'ont pas permis de le maintenir tel qu'il est écrit même dans les morceaux conservés. Salvi a donc dû en sacrifier quelques par-

Digitized by Google

ties, afin de ménager ses forces pour le duo du quatrième acte qu'il a dit avec une passion, une élégance et un savoir qu'on ne saurait trop admirer. — Voilà pourquoi il ne nous a pas été donné d'entendre l'autre duo de Raoul et de Marguerite, de cette adorable Reine Margot, au costume et au rôle de qui s'adaptent si parfaitement la tenue aristocratique et la grâce princière de madame Bosio.

Du reste, ces quelques remarques n'infirment en rien les preuves surabondantes du succès de l'opéra auprès du public. — Et si vous voulez vous en mieux rendre compte, *suivez la foule, prrrrenez vos billets*, comme chez Nicolet. Malgré l'été, malgré la chaleur, malgré la désertion en masse du 1er juillet, il restera assez de monde à New-York pour encombrer longtemps à l'avance les bureaux de location.

R. T.

— III. —

ATELIERS.

M. SÉBRON. — M. DELESSARD.

Voici venir le temps où les ateliers de peinture se ferment. L'artiste est comme l'oiseau ; il a besoin de l'air et de la liberté des champs, du silence et de l'ombre des grands bois pour recueillir son âme et moissonner sa récolte d'inspirations. Lorsque l'été allonge la durée des beaux jours, et revêt l'azur du ciel des plus éclatantes couleurs du soleil couchant, il part, le sac au dos, et le bâton ferré à la main, s'arrêtant là où il plait à sa fantaisie, là où son pinceau peut entretenir un dialogue mystérieux avec la nature. Avant que ce pélerinage ne commence, qu'il nous soit permis de souhaiter à nos amis les artistes bon succès, en attendant que l'automne, que nous n'appelons pas de nos vœux, nous rapporte des œuvres charmantes écloses au soleil des solitudes agrestes.

Encore un mois, et tous les ateliers seront à peu près fermés. Hâtons-nous donc de compléter nos compte-rendus artistiques, par une nouvelle visite à deux peintres dont nous n'avons, jusqu'ici, parlé que superficiellement, bien qu'ils méritent mieux.

L'un est M. Sébron, talent mûr, qui s'est décidément fixé parmi nous ; l'autre, M. A. Delessard, jeune homme plein d'avenir et élève de Diaz qui a saisi avec intelligence et sentiment les leçons du maître.

M. Sébron n'a, jusqu'à ce jour, rien exposé publiquement à New-York, et nous lui reprocherions cette persistance à rester dans l'ombre, si nous ne savions pas que cela n'a nullement dépendu de lui. Il a, en effet, présenté à l'Académie Nationale de Dessin de fort jolis portraits au pastel ; mais, sous prétexte que l'exposition n'acceptait pas les ouvrages *sous verre*, un arrêt de non-admission lui a fermé les portes du sanctuaire, qui s'ouvraient, par contre et à deux battans, devant des toiles à l'huile qui pour n'être pas *sous verre*, mériteraient bien pourtant d'y être conservées, afin de préserver les écoliers de semblables travers. Cette exclusion, pour le moins singulière, n'empêche pas les portraits de M. Sébron d'être de fort jolies choses, et nous avons la confiance que bientôt on rendra justice à son talent.

Digitized by Google

M. Sébron ne se contente pas d'ailleurs de peindre de frais et charmants pastels, remarquables autant par la finesse de la couleur que par l'exactitude de la ressemblance, il traite aussi bien, aussi habilement le paysage, et nous avons été à même de voir chez lui un tableau récemment terminé, auquel il faut, pour être juste, faire une bonne part d'éloges. C'est un effet de lune sur les ruines d'un vieux manoir écossais. La couleur est d'une grande vérité, dépouillée de cette exagération qui plait à certaines personnes, mais qui n'en constitue pas moins un défaut pour les vrais amateurs de peinture.

Nous félicitons sincèrement M. Sébron de la réussite de cette toile, et nous espérons, avec lui, qu'elle servira, une fois livrée à l'appréciation du public, à asseoir solidement parmi nous la réputation dont il a joui à Paris.

Le genre de M. Delessard est un genre exceptionnel ici, et à ce titre, nous aimons à lui prédire le succès. Sa peinture ne ressemble en rien à celle des autres paysagistes dont nous avons eu l'occasion maintes fois de parler. Est-ce un tort ? Est-ce un mérite ? C'est ce que nous ne nous chargerons pas d'examiner, car cela nous entrainerait à une dissertation complète sur les diverses écoles modernes de paysage. Toujours est-il que les toiles de M. Delessard ont un cachet d'originalité, une finesse de sentiment, un brillant de coloris qui leur sont particuliers, et qui reflètent avec bonheur quelquefois les scintillantes qualités de Diaz et de sa nouvelle école. Pour notre compte, nous apprécions d'autant plus la hardiesse, la fantaisie et l'originalité dans les arts, soit littérature, soit peinture, soit musique, que ces trois qualités n'excluent nullement les autres, et que loin de là, elles leur donnent un plus grand relief. Ces qualités, Diaz, Jules Dupré, Ciceri, les possèdent ; ils n'en sont pas moins d'une vérité admirable dans toutes leurs productions. Ceci tend à prouver que la nature peut être diversement interpretée, sans pour cela rien perdre de sa grandeur ni de sa grâce infinie.

Dans la proportion du maître accompli à l'élève dont le pinceau débute, M. Delessard a les mêmes qualités que Diaz ; il a aussi les défauts que les classiques reprochent à la manière de son maître. La forme, le dessin, y sont trop souvent peut-être sacrifiés à l'effet, mais l'effet est si heureux, si hardi, si plein de fantaisie parfois, que l'œil séduit se laisse aller volontiers à oublier la règle. Et peut-il en être autrement? Le caprice n'est-il pas l'élan de l'inspiration dans la limite du possible ? Comment faire un crime à Diaz de ces formes indécises et noyées dans la masse transparente de l'ombre, lorsque l'air et la lumière s'y jouent si librement et avec des contrastes si frappants de vérité ?

Laissons dire les classiques, et tout en respectant leurs critiques, faisons une plus large part aux peintres d'imagination, assez hardis pour braver, assez habiles pour éviter les écueils de l'originalité. *Audaces fortuna juvat* : ceci peut s'appliquer aux artistes de l'école moderne de paysage, école éminemment française, dont les succès justifient tous les jours les heureuses tentatives.

M. Delessard est près du port. Il y arrivera.

—IV.—

M. FRÉDÉRIC MIALHE.

Les riches planteurs et les grands chanteurs ne sont pas les seules acquisitions dont, pendant l'été, nous soyons redevables à l'immigration havanaise.

Digitized by Google

Des artistes distingués dont le talent reproduit avec la supériorité familière de l'expérience les végétations luxuriantes des tropiques, et la physionomie particulière des habitans de ces climats, sont venus fixer, au moins pour quelques mois, leur résidence parmi nous. Nous sommes heureux d'avoir à mentionner ainsi à nos lecteurs M. Mialhe dont les excellentes études forment les matériaux les plus vrais, les plus complets et les plus réussis qu'on puisse assembler pour un ouvrage à publier sur l'île de Cube. Nous avons toujours régretté qu'un pays offrant d'aussi admirables ressources au talent de l'artiste et à l'intérêt du public, ait encore été si peu exploité, et nous espérons bien que M. Mialhe, qui connaît l'île toute entière, comme chacun de nous sa chambre à coucher, trouvera et saisira à New-York l'occasion de quelque belle publication à laquelle nous prédisons d'avance le plus éclatant succès.

M. Mialhe a déjà publié à la Havane une série de vues et de scènes caractéristiques du pays, qui sont entre les mains de tous les voyageurs. Mais nous lui demanderions quelque chose de plus sérieux, en rapport avec les grandes facilités qui abondent ici pour une semblable entreprise. Rien ne saurait être difficile en ce genre à New-York, tant que MM. Goupil et Vibert y tiendront entre leurs mains la direction florissante des ouvrages artistiques qui font la gloire de l'Europe et l'envie de l'Amérique.

— V. —

SOCIETÉ CANADIENNE DE BIENFAISANCE.

L'espace nous manque pour nous étendre aussi longuement que nous l'aurions désiré sur l'utilité de cette institution si hautement morale, fondée le 21 mai dernier, à New-York, par les Canadiens établis aux Etats-Unis ; mais nous n'omettrons pas, toutefois, d'apporter aujourd'hui notre tribut de sympathie à la généreuse pensée qui a présidé à la formation de cette société. Son but est suffisamment expliqué par le nom même qu'elle porte. La bienfaisance en est le principal mobile, bien qu'elle ait encore une autre portée, celle de resserrer les liens de la nationalité canadienne au milieu de la race anglo-saxonne, dont l'influence active tend à absorber tous les caractères distinctifs des émigrations étrangères. Cette double pensée — le bien d'un côté, la fidélité à la patrie, de l'autre — part de cœurs élevés ; et nous ne pouvons taire la joie qui nous vient au cœur en voyant la population franco-canadienne si énergiquement jalouse de sauvegarder intacts, malgré les vicissitudes de la politique et des tems, le souvenir de son origine et les traditions d'un glorieux passé. La France est à jamais séparée du Canada; la raison d'Etat l'a voulu ainsi; mais quoi qu'il en soit, les liens du sang ne s'effacent pas, et c'est avec un sincère orgueil que nous entendons vibrer encore l'écho lointain d'un patriotisme dont la trace demeurera gravée dans l'histoire.

La Société de Saint-Jean-Baptiste s'est réunie le lundi 24 juin, dans les salles du French's Hotel, dans le but d'inaugurer sa première séance régulière. Nous avons eu le plaisir d'assister à cette fête de famille, à laquelle les membres du

Digitized by Google

comité de direction ont eu l'aimable attention de nous inviter. M. G. Franchère, président de l'institution, après la lecture successive des sept toasts réguliers, qui ont été accueillis par des hurrahs unanimes, car ils résumaient éloquemment les sentimens dont tout l'auditoire se sentait pénétré, a procédé, dans une courte et lucide allocution, à l'exposé du but de la société, que nous ne nous arrêterons pas à expliquer après lui. Puis l'on a entonné en chœur des chansons populaires au Canada, et quelques couplets nouveaux dus à la verve de M. Geo. Batchelor. Tous les convives se sont montrés jusqu'à la fin animés d'une gaîté franche, venue du cœur, et dans laquelle on reconnaissait cet élan de l'esprit français qui survit chez eux aux épreuves des révolutions politiques et aux préoccupations sérieuses de l'avenir.

— VI. —

GALERIE AMÉRICAINE DE PORTRAITS.

La maison Goupil Vibert et Co. continue avec succès la publication de la Galerie américaine de portraits. Les derniers portraits livrés aux souscripteurs, ceux de MM. Henry Clay, Robert Fulton, John Quincy Adams ne le cèdent en rien aux précédents comme ressemblance et comme mérite artistique. C'est toujours au crayon de Mr. Créhen qu'en est confiée l'exécution, et nous ne saurions rien ajouter à ce que nous avons dit de son jeune talent, si ce n'est qu'il se maintient toujours au même degré d'habileté et à la même fidélité de reproduction. — C'est avec la plus sincère satisfaction que nous constatons le succès croissant de cette publication qui méritait bon accueil, non seulement parcequ'elle est éminemment nationale, mais encore parcequ'elle est entreprise par des éditeurs dont les droits sont incontestables à l'appui de tous ceux qui favorisent le progrès des arts aux Etats-Unis.

Digitized by Google

NOTES ET SOUVENIRS.

—

LE SIMPLON.

—

.....Après une route suffisamment monotone, Brigues offre un aspect de rues pauvres et de maisons fort tristes malgré trois ou quatre globes ardoisés qui dominent autant de tours sans caractère, prétention orientale qui appelle le sourire sur les lèvres du voyageur. Mais il n'en est plus de même au premier pas que vous faites hors du village, car alors vous avez commencé à gravir le Simplon! Le Simplon tout plein encore du souvenir de l'Empereur dont le souvenir est partout!

Du côté du Vallais, la nature paraissait fort peu disposée pour une entreprise aussi magnifique. Dès l'origine du tracé, et en face des glaciers du Grimsel, s'élevait une montagne ardue, calcaire comme elles sont toutes dans ces régions, et coupée seulement par une ravine profonde, heurtée, inaccessible.

Mais c'était là précisément ce qui grandissait l'entreprise à la taille de l'homme qui l'exécuta pour une armée; chemin gigantesque pour le général qui conduisait ses troupes à la conquête de l'Italie. La route dépouillée dans le présent du prestige de la gloire qui surmonte ou brise les obstacles, la route est aujourd'hui tout uniment superbe dans son ascension de ce côté.

Dès l'abord elle s'élève en serpentant le long de la montagne, puis la contourne en entier dans le roc, bordée de précipices dont la profondeur trouble le regard. Au premier détour suspendu sur cette ravine sombre dont les eaux vont se perdre dans le Rhône,

Digitized by Google

on rencontre une maison blanche, simple, isolée, et pourtant offrant un contraste étrange avec les chalets disséminés çà et là dans la montagne, partout où un gazon verdit pour nourrir quelques bestiaux. — Pauvres guérites des sentinelles perdues de l'humanité, disputant leur chétive construction aux orages du ciel, et à ces terribles avalanches qui les enlèvent comme des grains de sable si elles les rencontrent dans leur cours. — Sur la porte de cette maison blanche, une plaque noire porte pour toute inscription le mot *refuge* accompagné d'un numéro.

C'est que cette même route que vous parcourez insoucieux et chantant dans les beaux jours, quand l'atmosphère s'endort réchauffée par les rayons d'un soleil d'août, cette même route devient terrible quand soufflent les vents de la montagne, quand la voie se dérobe sous la neige, et quand le voyageur, incertain du sentier, se sent encore aveuglé par les flocons qui tourbillonnent autour de lui. Alors si l'eau du ciel a trempé ses vêtements, glacé ses membres engourdis ; si son bâton s'échappe de sa main, où si ses chevaux épouvantés menacent à chaque pas de disparaître au fond des précipices ; alors il frappera à la porte du refuge qu'entretient l'hospitalité royale, et il y trouvera un abri contre les dangers qui l'environnent de toutes parts ; un feu pour réchauffer ses pieds engourdis ; un toit enfin pour s'endormir jusqu'au lendemain. — Ainsi dix ou douze refuges sont placés et entretenus sur la route qui traverse le Simplon.

Cette première révélation des dangers auxquels peuvent être exposés ceux qui font le voyage, lui imprime dès lors un caractère de gravité qu'accroît encore la grandeur imposante des scènes qui s'y déploient tour-à-tour. Ainsi vous gravissez toujours la montagne, longeant un gouffre béant de quelques cents pieds, parfois de quelques mille pieds de profondeur. Jetez les yeux au fond du ravin sur ces rares chévriers et leurs maigres troupeaux ; ils vous apparaîtront comme des fourmis courant sur une feuille. — Puis regardez ces chevaux qui vous conduisent tranquillement pendant que siffle le cocher du haut de son siége. Qu'un trait manque, qu'un cheval s'abatte, qu'une roue se brise... ...mais cela n'est jamais arrivé, cela n'arrivera pas, c'est seulement une réflexion qui vient à l'esprit et qu'il faut consigner comme une émotion à laquelle l'absence de parapets rend difficile de se soustraire. Bientôt vous traversez un pont jeté à une hauteur énorme sur un torrent. De là, l'esprit tranquille et la poitrine à l'aise, vous jouissez de la perspective du chemin que vous avez fait, avec un sentiment de bien-être en songeant que vous ne l'avez plus à faire ; car, par une bizarrerie particulière, cet espace

Digitized by Google

incontestablement le plus effrayant, est le seul que vous ayez parcouru et que vous deviez parcourir au grand trot. La partie de la route qui vous conduit du pont de Grante jusqu'au relai de poste n'est plus, en comparaison, qu'un jardin anglais dont vous pouvez contempler les perspectives pittoresques pendant qu'on change les chevaux. Puis vous continuez l'ascension toujours au bords des précipices. Seulement les hauts sapins montrent leur tête en dehors de la route, ce qui, pour le regard, diminue sensiblement la profondeur. Çà et là se déroulent des spectacles sublimes. A tel détour de la route, vous embrassez d'un seul coup-d'œil le Mont-blanc et toute une chaîne de glaciers qui vient se terminer au Grimsel. A tel autre, votre regard, plongeant dans les abîmes, s'en va chercher entre des masses colossales de granit, ce petit village de Brigues qui vous apparaît au loin comme un amas de cailloux blancs. Ici vous entrez sous une galerie taillée dans le roc vif, et par une ouverture vous considérez en-dessous la masse d'eau d'une cascade qui passe par-dessus vos têtes ; là vous vous trouvez en face des glaciers du Simplon, ce dont vous pourriez d'ailleurs facilement vous apercevoir à l'état de l'atmosphère — Parfois un ébranlement de rochers a coupé la route, et vous force à mettre pied à terre pour voir rouler la voiture vide sur l'extrême rebord d'un abîme. Les galeries se répètent, les avalanches ne vous manquent point, et vous arrivez ainsi après six heures d'ascension au sixième refuge. Là, vous abandonnent vos chevaux de renfort. Vous êtes donc au sommet. Encore deux ou trois cents pas et une simple croix de bois plantée dans un amas de rochers vous indiquera que vous êtes parvenu au point culminant de la route. La région où vous vous trouvez est assez élevée pour que pas un arbre n'y puisse croître, pas même ces maigres pins, habitants des hauts déserts qui grandissent sur le moindre roc où le vent à jeté leur semence en passant. Autour de vous, tout est nu, âpre, sauvage ; une mousse verdâtre et quelque maigre gazon, voilà tout ce qui borde le chemin. Au-dessus de vous les neiges et le ciel. — Quand vous avez jeté un long regard sur cette scène d'un genre à part ; vous commencez à descendre, et l'hospice du Simplon est la première habitation humaine que vous rencontriez.

Le nouvel hospice est un grand bâtiment carré presqu'adossé à un pic de granit couvert de neige, et habité par quelques moines du même ordre que ceux du mont St-Bernard ; mais moins heureux que leurs frères, ceux-ci ne trouvent que de rares occasions d'y pratiquer cette utile hospitalité pour laquelle Bonaparte les conserva. Les améliorations très grandes de la route et les mai-

Digitized by Google

sons de refuge les ont presque réduits à une pieuse inactivité occupée par la prière et la méditation. Eh! qui pourrait vivre là sans prier et sans méditer?

L'ancien monastère, batiment gris, haut et carré, surmonté d'un clocheton très simple est, plus bas, d'un aspect que je préfère, près du lit d'un petit lac desséché une partie de l'année. Du reste, la route encore sauvage, désolée et sans végétation s'abaisse rapidement, mais n'offre plus rien d'effrayant après le trajet déjà fait. Elle suit la pente régulière d'une vallée toute de gazon que parcourt en bondissant je ne sais quelle petite rivière rocheuse et tourmentée, et où les arbres et les chalets se montrent plus fréquemment. Au milieu de cette vallée étroite et inclinée qui serait elle-même une haute montagne, n'était son entourage, est planté le village du Simplon. Une église, une auberge, vingt ou trente chaumières dont quelques unes ont été à moitié emportées par les avalanches, et d'autres écrasées par la chute des rochers, voilà le village. Vous n'y sauriez échapper aux réflexions que font naître ces tristes habitations, là où vivent des familles perdues six mois de l'année au milieu des tourmentes de l'atmosphère, des neiges et des glaces qui leur ôtent la jouissance du sol, et toujours menacées par les dangers inséparables d'une telle installation.

Dérobons-nous à ces tristes pensées qui pourtant ne sont pas sans un attrait amer. Descendons rapidement jusqu'au fond de cette vallée où vous ne voyez pas d'issue, car là nous attend un de ces spectacles devant lesquels on est sans voix, et dont le souvenir fait tomber la plume des mains. Oui, ce fut une audacieuse, une magnifique entreprise que de creuser cette route où les chars peuvent passer aussi aisément que sur nos routes de France;—mais ce n'est pas tout encore.—Pour quitter cette sorte d'entonnoir gigantesque de montagnes, le chemin se perd sous une voûte taillée dans le rocher; — Où sortira-t-il?

Il sortira dans un ravin sans horizon, sans perspective; dans un ravin si étroit que la route est prise sur le lit resserré du torrent entre deux chaînes de monts granitiques si hauts que le ciel s'y voit à peine comme du fond d'un gouffre où le soleil ne pénètre jamais; si brusquement taillés à pic qu'un chamois ne pourrait suspendre sa course aërienne à leurs flancs dénudés. La neige ne s'y arrête point, si ce n'est çà et là sur quelque touffe d'herbes agitées sans cesse par les tempêtes. Là, plus d'habitation humaine, car où trouver la place de les asseoir? Il y a dans ce désert étroit où l'on respire mal à l'aise quelque chose d'inexorable comme l'enfer. — L'oiseau qui le traverse n'y pose point son nid. parfois l'avalanche, cette révolution menaçante des montagnes,

Digitized by Google

se fait jour à travers le lit d'un torrent venu des glaciers ; alors la neige s'écroule, et les rochers s'écroulent avec elle ; toutes ces masses se heurtent, s'entrechoquent, bondissent, se brisent, et, précipitées ainsi à des profondeurs magiques, elles broient, pulvérisent la route qu'il faut reconstruire sur nouveaux frais. — Savez-vous? on a voulu construire un refuge dans cette gorge inouïe. Un quartier de roc se détacha et anéantit la toiture. Depuis ce jour, la construction inachevée n'est plus qu'une ruine solitaire pour attester la lutte éternelle de l'homme contre les éléments. Mais, cette route magnifique où vous passez sans danger la moitié de l'année, cette route elle-même, brisée cent fois et cent fois réparée, n'est-elle pas le plus beau monument de son triomphe ? Et ces rochers énormes, inclinés sur l'abîme, quelle main les a consolidés et a prévenu, (peut-être à jamais), leur effroyable chute ? Et ces quartiers de montagnes, quelle puissance plus grande que l'avalanche les a déracinés avant l'heure, les a brisés par morceaux, et a fait de leurs débris les fondements les plus solides du chemin ?

C'est en présence d'une pareille œuvre que l'on sent vraiment à la fois le néant matériel de l'homme, et la grandeur magnifique de son intelligence ! Quoi ! cet être imperceptible qui se glisse entre les pierres du torrent desséché, si chétif qu'on le distingue à peine entre ces blocs inertes dont le moindre suffirait par son poids à l'anéantir, c'est là l'instrument fragile qui se fera un marche-pied des montagnes, qui détournera le cours des fleuves et commandera aux tempêtes de l'air pour dompter les océans!—Humiliez donc vos fronts neigeux, montagnes qui vous faites une ceinture des nuages ; car vous portez l'empreinte de ses pieds, et quand il le veut, les êtres les plus craintifs de son espèce, ceux à qui Dieu ne donna ni la force ni la volonté, les femmes et les enfans s'endorment en traversant vos abîmes.

Voilà ce que l'on sent sur cette route qui serpente au fond de la gorge de Gondo, devant un spectacle qui se prolonge pendant huit milles, varié sans cesse et sans cesse renouvelé, au bruit des cascades qui se précipitent, des vents qui pleurent et du tonnerre qui gronde.

Enfin la gorge s'élargit ; la végétation commence à se faire jour, et quelque rare bétail annonce l'homme d'abord isolé ; après l'homme se manifeste la famille dans quelques pauvres chaumières ; puis après la famille vient la société qui crée les villages et les cités ; enfin et déjà l'état se révèle par un poste de douane, frontière extrême d'un peuple nouveau. Vous êtes rentré dans l'humanité sociale et politique;—vous êtes en Piémont. Allez encore, le ciel

Digitized by Google

s'éclaircit, la terre est plus souriante sous la population qui l'anime et l'enrichit. Le torrent subit des limites que Dieu ne lui avait point assignées. L'habitant de la campagne vous salue, car vous êtes un frère inconnu, et vous venez des climats lointains ; la femme aux yeux noirs et l'enfant vous sourient ; la montagne s'éloigne et s'abaisse ; le chemin débouche sur la plaine. Voilà l'Italie !

Italia ! Italia ! O tu cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza, ond'hai
Funesta dote d'infiniti guai
Che in fronte scritti per gran doglia porte !

Oh ! fossi tu men bella, o almen più forte,
Onde assai più ti paventasse, o assai
Ti amasse men, chi del tuo bello ai rai
Par che si strugga, e pur ti sfida a morte !

Che or giù dall' Alpi no vedrei torrenti
Scender d'armati, nè di sangue tinta
Bever l'onda del Pô gallici armenti.

Nò tu vedrei del non tuo ferro cinta
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre, o vincitrice o vinta ! (*)

R. DE TROBRIAND.

(*) FILICAIA.

Digitized by Google

LA CRISE.

(SUITE ET FIN.)

En calèche, hors Paris.

JULIETTE, LE DOCTEUR PIERRE.

JULIETTE.

Me ferez-vous la faveur de me dire, monsieur, la raison du silence obstiné que vous gardez depuis Paris ? Vous passez en général pour un homme d'esprit, et je vous avoue, si pénible que puisse être une semblable confidence faite en face à quelqu'un, je vous avoue que, jusqu'à présent, vous ne m'avez rien dit qui ne fût marqué au coin de la vulgarité la plus saugrenue.

LE DOCTEUR.

Madame, c'est que je vous attendais. Je croirais manquer d'égard envers une femme, si j'empiétais sur son droit de diriger la conversation dans le sens qu'il lui plaît.

JULIETTE.

N'est-ce que cela ? Eh bien ! docteur, entre nous, que pensez-vous des chemins de fer ?

LE DOCTEUR.

Le nord se soutient ; pour les autres, baisse générale.

JULIETTE.

Non... Je vous demande si vous les aimez comme moyen de voyager ; moi, je les ai en horreur.

LE DOCTEUR.

Et pour quelle gracieuse raison, madame ?

JULIETTE.

Parce qu'ils vont trop vite.

LE DOCTEUR.

Mais c'est leur métier ; ils ne sont pas faits pour autre chose.

Digitized by Google

JULIETTE.

Je ne vous dis pas le contraire. Ce que je vous affirme, c'est que je les ai en horreur. Ils m'enlèvent le sentiment de la distance, et, si quelque chose me paraît merveilleux dans les pays étrangers, c'est l'éloignement où ils sont de Paris ; or, quand la distance ne m'est pas rendue sensible par les détails appréciables d'une longue route, c'est comme si je n'avais pas changé de place. Notez toutefois que, si l'on pouvait voyager par le télégraphe, il y aurait des gens assez bêtes pour trouver cela charmant.

LE DOCTEUR.

Ce sont des réflexions que je n'avais jamais faites ; mais elles ont mon suffrage.

JULIETTE.

Mille fois trop bon. Nous voilà au relais, il me semble.

LE DOCTEUR.

Oui, madame, au bas de la côte. *(Il tire sa montre.)* C'est ce que je disais... Une heure pour retourner... à cinq heures nous serons à Paris. Il me restera encore le temps de faire quelques courses avant dîner *(s'inclinant)*, et j'aurai passé deux heures fort agréables.

JULIETTE

Vous parlez comme une pendule à musique. Je suis fâchée de contrarier vos petits arrangemens. *(La voiture s'arrête: Juliette à un domestique par la portière :)* A Vauvert, route de Mantes.

LE DOCTEUR, *se levant à demi avec inquiétude.*

Sérieusement ? *(Mme de Marsan hausse les épaules.)* Eh bien ! c'est héroïque ! je ne l'aurais pas cru. (*Il ouvre la portière.*)

JULIETTE.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander où vous allez ?

LE DOCTEUR.

Mon Dieu ! je vais à Paris, car j'y ai réellement affaire ; il faut que je me mette en quête d'un fiacre, d'une carriole... Me voilà fort sot.

(*Il pose une jambe sur le marchepied.*)

JULIETTE.

Ah çà ! voyons pour qu'elle enfant me prenez-vous donc ? et pour qui jouez-vous ce mimodrame ? Est-ce que je ne vois pas clairement que vous avez le plus grand désir de venir avec moi ? Je ne sais pas pourquoi, par exemple ; mais enfin, si je ne le voyais pas, je ne serais pas une femme. (*Elle rit.*) Cela vous déconcerte un peu ce que je vous dis là... Allons, venez vous asseoir... vous avez une si drôle de mine, perché sur ce marchepied...

LE DOCTEUR, *se rasseyant.*

Si je vous dis qu'après vous avoir poussée involontairement à ce coup d'état, j'ai souhaité d'en être complice jusqu'au bout, afin de détourner sur ma tête la rancune de M. de Marsan, me croirez-vous ?

JULIETTE.

Non. (*La voiture part au galop. Moment de silence.*)

LE DOCTEUR.

Ma situation n'est pas tenable vis-à-vis de vous, madame. Il faut absolument que je saute par la portière ou que je vous explique ma conduite.

JULIETTE.

Sautez ou expliquez, à votre guise.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Madame, je demeure sur le boulevard des Capucines, et quand je suis chez moi, je demeure à ma fenêtre. Parfois le matin, et plus souvent au soleil couchant, je vois passer quelque chose de merveilleux ; je vois passer, à travers les arbres, des calèches comme la vôtre, moelleuses et douillettes comme le lit de dentelles d'un premier-né ; des femmes inconnues, tantôt ensevelies sous de blanches fourrures, tantôt parées de frais, comme des allégories du printemps, m'apparaissent immobiles et doucement incrustées dans l'épaisseur des coussins ; elles ont les bras croisés, comme vous en ce moment, l'œil fixe dans le vague, le front hautain et pensif. M'élancer de ma fenêtre, m'asseoir subitement à côté d'un de ces êtres mystérieux ; m'initier, degré par degré, dans l'intimité d'un long voyage, à ce monde délicat que porte une jolie femme dans chaque pli de sa robe, dans chaque mouvement de ses sourcils ; me trouver tout à coup, concours inoui ! face à face avec les deux plus puissans enchantemens de cette terre, avec la beauté et avec l'inconnu, c'est là un rêve, madame, si souvent caressé dans ma pauvre cervelle, que vous me pardonnerez peut-être d'avoir voulu le prolonger, quand le hasard semblait le réaliser pour moi.

JULIETTE.

La parole vous est revenue, à ce que je vois. Il y a des femmes qui, à ma place, s'en plaindraient ; d'autres trouveraient piquant de jouer quelques minutes ce rôle d'héroïnes idéales que votre galanterie assigne aux inconnues qui passent. A chacun ses usages. Moi, je vous demande la permission de sommeiller un peu. (*Elle ôte son chapeau, et appuie sa tête dans l'angle de la calèche.*) Je vais essayer de rêver à mon tour pour me mettre au pair, si vous le trouvez bon.

LE DOCTEUR.

Certes, et puis-je vous imiter, madame ?

JULIETTE.

Non. Sur la route, on vous prendrait pour mon mari. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas faire de bruit.

LE DOCTEUR.

Eh ! bon Dieu ! quel bruit voulez-vous que je fasse dans ce petit coin matelassé !

JULIETTE.

Ne me parlez pas d'abord ; voilà le plus pressé. (*Les yeux fermés.*) Pourriez-vous me dire, docteur, vous qui êtes si savant, pourquoi on est toujours pris d'envie de dormir en voiture ?

LE DOCTEUR.

C'est à cause des compagnons de voyage qu'on a, madame.

JULIETTE.

Ah ! c'est possible. (*Après un silence, elle se redresse tout à coup.*) Ah çà ! est-ce que nous allons nous quereller comme cela tout le long du chemin ?

LE DOCTEUR.

Avouez que je vous gêne, et que vous regrettez de ne pas m'avoir laissé partir ; ayez cette franchise, madame, et joignez-y la bonté de me faire mettre à terre avant que nous soyons trop loin de Paris. Je ne suis pas pire qu'un autre homme ; mais, tenez, par ma faute sans doute, je me suis montré d'abord à vous d'un côté qui ne vous a pas plu ; cette première impression ne fera que s'envenimer, et je préfère encore le chagrin de vous quitter à la profonde mortification de vous devenir tout-à-fait insupportable.

Digitized by Google

JULIETTE.

Voilà la première fois de la journée que vous me parlez sérieusement. C'est vous qui m'avez mal prise, car je suis une très bonne femme. J'ai, de plus, une grande estime pour vous, et je veux que nous soyons amis. Depuis long-temps, j'ai jeté les yeux sur vous pour cela, et si vous n'y avez pas pris garde, c'est, je suppose, que les hommes dédaignent volontiers les femmes dont ils ne peuvent attendre que de l'amitié, pour celles dont ils espèrent quelque chose de plus, ou de moins, comme il vous plaira.

LE DOCTEUR, *lui baisant la main.*

Tout ce qui n'est pas l'amité d'une femme comme vous est moins assurément.

JULIETTE.

Il y a beaucoup de calcul, au reste, dans mes dispositions amicales pour vous. Regardez par la portière pendant que je vous expliquerai cela... Bien. Je me suis toujours promis d'avoir un médecin pour ami dans mes vieux jours. Je me réserve pour cet avenir prochain une seule passion, la curiosité, et, si vous parvenez à m'inspirer une grande confiance, mais une confiance extraordinaire, docteur, eh bien ! je vous demanderai un jour une foule de choses qui m'inquiètent, que je ne sais pas, et que je voudrais savoir.

LE DOCTEER.

Comme quoi, par exemple ?

JULIETTE.

Comme quoi ? c'est ce que vous ne saurez pas de si tôt ; mais, pour vous faire prendre patience, et à moi aussi, je vais, dès à présent, vous adresser deux ou trois petites questions anodines en guise de ballons d'essai. Et d'abord, me direz-vous, docteur, pourquoi on ne m'a jamais fait de déclaration, à moi qui vous parle ?

LE DOCTEUR.

En êtes-vous sûre, madame ?

JULIETTE.

C'est historique. Je vous demande pourquoi, monsieur Pierre ?

LE DOCTEUR.

C'est qu'une déclaration n'est pas une pièce littéraire d'une forme déterminée comme un sonnet. Ce qui lui donne son caractère, c'est moins la bouche qui la prononce, que l'oreille qui l'entend. Il est tombé à vos pieds, je n'en doute pas, mille fleurs de rhétorique qui n'ont pas été des déclarations, parce que vous ne les avez pas ramassées.

JULIETTE.

Et si on allait se méprendre ? Quant à moi, je n'entends pas à demi-mot. En fait de déclaration, j'en veux une bien claire, bien complète, une qui me crève les yeux, ou je n'en veux point. Toute déclaration qui ne brûle pas ses vaisseaux, et qui ne me livre pas son homme pieds et poings liés, est une poltronnerie qui me manque de respect. Qu'avez-vous à dire à cela, docteur ?

LE DOCTEUR.

Pas grand'chose de bon, madame, et autant vaut, je crois, que je ne le dise pas.

JULIETTE.

C'est quelque impertinence.

LE DOCTEUR.

Ma foi, oui.

Digitized by Google

JULIETTE.

Dites-la.

LE DOCTEUR.

La voici : tout jeune encore, j'entendis soutenir à une tante à moi votre théorie sur les déclarations ; j'en profitai pour brûler mes vaisseaux, comme vous dites, aux pieds de ma tante, qui se servit de cette transition pour me mettre à la porte.

JULIETTE.

En d'autres termes, vous pensez que je viens de vous demander une déclaration, de vous en faire une, peut-être ?

LE DOCTEUR.

Madame...

JULIETTE.

Eh ! mon Dieu ! n'ai-je pas vu le moment où votre vanité inquiète arrêtait sur vos lèvres les traits d'une galanterie équivoque, pour y substituer prudemment une ironie plus blessante encore ! Je cherchais un ami et un confident ; j'ai trouvé un homme... un homme, comment dirai-je ? un homme, et c'est tout.

LE DOCTEUR.

Madame de Marsan, oui, j'ai pensé que vous vouliez une déclaration, non pour l'accueillir, mais pour en connaître l'émotion, et pour briser l'instant d'après l'objet de l'expérience. Plus jeune, j'aurais eu assez de présomption pour tomber dans le piége séduisant que vous aviez ouvert innocement sous mes pas ; avec mes trente-huit ans, j'ai eu la sage modestie de rester fidèle à mon rôle d'ami et de confident, et c'est cette fidélité même qui me vaut en ce moment votre colère, et qui, Dieu merci, me vaut en revanche votre estime.

JULIETTE.

Ce qu'il y a de positif, c'est que vous voici dans mon avenue, que je vous prierai de regarder ma porte comme celle de Mme votre tante, qu'il y a un chemin de fer d'ici à Paris, et que les chemins de fer font métier d'aller vite, ainsi que vous avez bien voulu me l'apprendre.

LE DOCTEUR.

Soit, mais je n'en aurai pas moins votre estime.

(*Mme de Marsan se tait. Un moment après, la calèche entre dans la cour du château.*)

JULIETTE.

Quel est ce monsieur sur le perron ?

LE DOCTEUR.

Votre mari, qui ne partage pas probablement votre répugnance pour les chemins de fer.

(*La voiture s'arrête.*)

JULIETTE, *près de descendre, se retournant vers le docteur.*

Restez.

Dans la cour du chateau.

JULIETTE, LE DOCTEUR PIERRE, M. DE MARSAN.

JULIETTE, *en riant à son mari, qui lui offre la main pour descendre de voiture.*

M'en voulez-vous ? Dites-le, et je repars.

Digitized by Google

M. DE MARSAN, *riant.*

Je suis ravi. Bonjour, cher docteur.

JULIETTE, *sérieuse.*

Ravi? vous n'êtes jamais comme un autre. Pourquoi êtes-vous ravi?

M. DE MARSAN.

Allons, voulez-vous me faire croire que vous espérez me contrarier? Je suis ravi d'abord que vous ayez trouvé une distraction de votre goût, et ensuite de voir que ma femme ait assez de séduction pour enlever en un clin d'œil à ses malades le médecin le plus disputé de Paris.

JULIETTE.

A vrai dire, je ne sais pas trop lequel de nous deux a enlevé l'autre. Qu'en pensez-vous, monsieur Pierre?

LE DOCTEUR.

C'est certainement vous, madame, qui m'avez enlevé, car, si c'était moi, je ne vous aurais pas amenée chez monsieur.

JULIETTE.

Vous, vous êtes un homme à qui je ne me fierais pas, si j'étais M. de Marsan.

M. DE MARSAN.

En tout cas, c'est un savant médecin, car vous n'avez pas eu depuis un an, ma chère amie, les riches couleurs que je vous vois.

JULIETTE.

C'est que j'ai dormi en venant, et cela fait monter le sang à la tête. Au revoir, monsieur. (*Elle entre dans la maison.*)

M. DE MARSAN, LE DOCTEUR.

M. DE MARSAN, *prenant le bras du docteur et l'entraînant vers le jardin.*

Eh bien! rival généreux, il paraît qu'elle s'est endormie; ce n'est pas poli pour toi, mon bon, mais ça me fait plaisir.

LE DOCTEUR.

C'est toi qu'on endort, mon président.

M. DE MARSAN.

Je comprends que ton amour-propre en gémisse; mais le fait est qu'elle a dormi. Eh! eh! (*Il se frotte les mains.*)

LE DOCTEUR.

Eh! eh! oui, elle a dormi. C'est convenu.

M. DE MARSAN.

Et avoue qu'au fond tu n'en as pas été fâché, parce que cela te sauvait les difficultés de la situation?

LE DOCTEUR.

Je l'avoue.

M. DE MARSAN.

Car de quoi diantre auriez-vous pu causer pendant quinze lieues de tête-à-tête

LE DOCTEUR.

Puisqu'elle a dormi.

Digitized by Google

M. DE MARSAN.

Oui ; mais que lui as-tu dit dans les intervalles ? car je suppose qu'elle n'a pas dormi continuellement.

LE DOCTEUR.

Continuellement.

M. DE MARSAN, *s'arrêtant tout à coup.*

Oui-dà ! en sommes-nous là, Pierre ? Te fais-tu un jeu maintenant de ce désespoir que tu as ce matin entrepris de guérir ? A-t-elle dormi, oui ou non ?

LE DOCTEUR.

Pas une seconde.

M. DE MARSAN, *après une pause.*

Et dois-je en conclure, Pierre, que le mot amour ait été prononcé entre vous ?

LE DOCTEUR.

Pour le mot lui-même, je n'affirmerais pas qu'il soit sorti de notre bouche : quant à la chose, il en a été fort question ; mais je te ferai observer, mon ami, que mon emploi, déjà très délicat, deviendra tout-à-fait désagréable et même impossible à tenir, si tu t'arroges le droit d'inquisition sur chacun de mes gestes.

M. DE MARSAN.

J'en conviens. Je suppose toutefois que je puis te demander si tu as reconnu la justesse de nos conjectures touchant l'état moral de Juliette.

LE DOCTEUR.

Qu'il te suffise de savoir que ma conviction à ce sujet s'est affermie.

M. DE MARSAN.

Et puisque cette maladie consiste, pour parler net, à chercher un amant, votre voyage a-t-il donné à Juliette, que tu saches, des motifs suffisans de croire qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherche ?

LE DOCTEUR.

J'ai fait mon possible pour qu'elle ne l'ignorât pas.

M. DE MARSAN, *amèrement.*

Il ne me reste plus qu'à apprendre, Pierre, que tu as transgressé l'article 3.

LE DOCTEUR.

L'article trois ?

M. DE MARSAN.

Le malheureux l'a oublié !

LE DOCTEUR.

Si je ne me trompe, c'est l'article par lequel je me suis engagé à te prévenir une heure à l'avance... Ecoute, de Marsan, entre nous, le mieux serait de l'effacer, cet article-là, car il est absurde.

M. DE MARSAN.

Absurde, soit ; mais j'y tiens. Veux-tu me permettre de te rappeler qu'il s'agit de me rendre ma femme et non de me la prendre ? car, en vérité, on dirait, à t'entendre, que ton triomphe personnel est maintenant le seul intérêt que tu envisages dans l'affaire.

LE DOCTEUR.

Eh ! non, président ; seulement, tu connais les femmes ; avec elles, tout est caprice et improvisation : l'heure du berger peut venir tellement imprévue

Digitized by Google

et en même temps tellement impérieuse... Eh bien ! je suppose qu'en pareil cas tu te trouves absent, toi ?

M. DE MARSAN.

Je ne m'absenterai pas, sois tranquille.

LE DOCTEUR.

Tu ne prétends pas sans doute être toujours là, planté comme un mur, entre ta femme et moi ?

M. DE MARSAN.

Non ; mais je ne m'écarterai jamais assez pour que tu ne puisses exécuter l'article trois ; j'ai ta parole et j'y compte. Une dernière question, Pierre, que tu pardonneras à l'horreur de ma position : quelle était la cause réelle du vif coloris qui éclatait sur le visage de Juliette quand elle est descendue de voiture ?

LE DOCTEUR.

La cause réelle, c'était l'indignation.

M. DE MARSAN.

L'indignation ! lui aurais-tu manqué de respect ?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

M. DE MARSAN, *très sérieux.*

Ce serait du moins une folle bravade que de me l'avouer en face.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! cette folle bravade, je la commets ; je ne sache point qu'il y ait d'article trois qui m'empêche de manquer de respect à ta femme !

M. DE MARSAN.

Non ; mais il y a une loi de convenance qui devrait t'interdire de me le confier. Il y a une loi d'honneur qui interdit à un mari de souffrir de pareilles confessions.

LE DOCTEUR.

Et pourquoi les demandes-tu, mordieu ?

M. DE MARSAN.

Parce que..... Eh ! parce que je commence à y voir plus clair que je ne voudrais ! Tu aimes ma femme !

LE DOCTEUR.

Belle découverte ! c'est moi qui te l'ai dit. Au reste, je lui ai fait la cour, d'après ton invitation formelle, pour te rendre service ; ce service te devenant une charge, je t'en délivre. Un autre le reprendra en sous-œuvre, et il est fort probable qu'il te demandera tes conditions !

M. DE MARSAN.

Quand je t'ai prié de faire la cour à ma femme, je pensais que tu la lui ferais honnêtement, avec décence, comme il se pratique entre gens de bon ton. Je n'allais pas imaginer que tu aurais recours à je ne sais quels procédés d'une galanterie de bas étage, que tu emprunterais tes expédiens aux mœurs de corps-de-garde !

LE DOCTEUR.

Et à quelle heure, s'il vous plaît, mon président, passe le prochain convoi ?

M. DE MARSAN.

Dans dix minutes. Tiens, promets-moi seulement d'être convenable avec elle, et reste.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Lie-moi les jambes et dis-moi de danser! Convenable! à combien de centimètres dois-je me tenir de sa robe? Convenable! insensé président! Et le premier amoureux déchaîné qui viendra se jeter aux pieds de Juliette, le sera-t-il? Convenable! mais, en le demandant, tu vas directement contre ton but, qui est de révolter la délicatesse de ta femme par la crudité même de l'amour! Tartufe est-il convenable avec Elmire, et, s'il l'était, Elmire cacherait-elle Orgon sous la table? Voyons, de quel côté est la gare de ton chemin de fer?

(On entend le son d'une cloche.)

M. DE MARSAN.

Reste, Pierre; ne m'abandonne pas. On sonne le dîner. Je vais donner des ordres pour ton appartement. Va la rejoindre, bourreau; mais, auparavant, reprête un peu serment à l'article trois.

LE DOCTEUR.

Je le jure.

(Ils se serrent la main et se séparent.)

Journal de Juliette.

« 25 mai. — Une amie d'enfance me confessait, il y a deux ans, qu'elle écrivait chaque soir ses impressions de la journée; je lui dis: Mon Dieu! tu n'aimes donc plus ton mari, ma pauvre Louise? — Ou il ne m'aime plus, répondit-elle.

« Je fus convaincue alors que nous avions nommé les deux seules occasions où une femme puisse être tentée de prendre une plume à minuit, d'entr'ouvrir son secrétaire, et de griffonner furtivement.

« Je me trompais. Sans trahison d'aucune part, me voici à minuit devant un de mes vieux cahiers de pension, recueillant mes idées, et tremblante, Dieu sait! Je n'ose me regarder, tant je suis pâle.

« La vérité est qu'on a des pensées qu'on ne peut ni confier ni garder, et on les écrit pour en faire quelque chose. De ces pensées, il en est de bonnes, et d'autres qui sont extraordinaires; mais j'aurais autant de répugnance à dire les bonnes. Il n'existe pas dans l'amitié, ni même dans le mariage, une intimité qui puisse faire à ces pensées un lit assez doux pour les attirer. On les écrit, et encore pas toutes.

« J'ignore si les dévotes le sont au point de livrer à leur directeur toutes les clés de chez elles, sans en excepter une seule petite; quant à moi, je n'ai jamais dit à mon confesseur que ce qu'il me paraissait en état de comprendre, n'étant point chargée de compléter son éducation, et croyant d'ailleurs fermement qu'il y a des coins du cœur qu'il faut réserver pour Dieu tout seul.

« Et puis, la langue fait défaut; nous ne pouvons le plus souvent nous parler à nous-mêmes nos pensées; comment les dire aux autres? Ce sont des fantômes qui passent si vite, qu'on n'a pas le temps d'en faire le portait. C'est heureux. Quel nom donner, par exemple, à ce malaise moral, à ce dégoût de mes habitudes, à cette inquiétude sans but, à ce mécontement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelques mois?

« Mon mari est certainement le meilleur des hommes, il a de l'esprit pardessus le marché; mais quand il a dit: Elle s'ennuie, il croit avoir dit une merveille, et il s'en va tranquillement à son tribunal. Le fait est que je ne m'ennuie pas; je suis simplement malheureuse. Je ne me retrouve plus; ce n'est

Digitized by Google

plus moi ; je m'irrite d'un rien. J'aime mon mari, Dieu merci, autant que l'an passé ; eh bien ! il ne peut rien dire ni faire que je n'y trouve un sujet d'humeur. Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de sa montre ! Nous avons vécu en paix, ces breloques et moi, pendant dix ans, et puis, je ne sais pourquoi, un beau jour nous voilà brouillées. Quand j'entends de loin leur petit cliquetis, c'est fait de moi. Justement mon mari a l'habitude de les faire sauter quand il parle, ce qui produit un carillon affreux. Hier, je n'ai pu y tenir ; je lui ai dit : Pour Dieu, laissez là vos breloques ! Mon pauvre mari a paru tout consterné de ce coup d'état, il s'est observé pendant la journée ; mais dès le soir les breloques ont repris le dessus. J'y renonce.

« Pendant que j'écris, j'entends M. de Marsan remonter sa montre dans sa chambre, et sautez, breloques !

« Une autre manie qu'il a, c'est de prendre des deux mains les revers de son habit, et de leur leur imprimer une saccade de bas en haut pour remettre le collet d'aplomb ; l'innocence de ce geste, la bonhomie avec laquelle il s'y adonne chaque fois qu'il va sortir, ne peuvent me calmer. Je souffre de ces misères, et, d'un autre côté, je m'en applaudis, car je vois dans cette naïveté d'allures la quiétude d'un homme qui, arrivé à un état heureux selon son gré, dépose toutes prétentions, et s'en tient à sa conquête ; mais c'est l'erreur des conquérans de se croire rois légitimes, et de désarmer.

« Un contraste saisissant à cette sécurité démonstrative, c'est la manière d'être de ce M. Pierre. Celui-là n'a point d'habitudes prises ; il les prend à mesure qu'il s'aperçoit qu'elles peuvent plaire. Il ne fait pas un pas avant d'avoir jeté la sonde. Il a toutes les armes du monde, offensives et défensives, et toujours fourbies et luisantes pour la parade et pour la bataille, au gré des tenans. Je l'ai mis dans ma boîte en venant à la campagne, parce que j'étais curieuse d'étudier sur le vif l'espèce d'animal qu'on appelle un homme dangereux. Il paraît décidé à se laisser faire. C'est aimable de sa part. Il doit cependant arriver un moment où ce prudent nageur se hasarde à perdre pied. C'est là que je l'attends.

« Encore M. de Marsan qui se promène ! à une heure du matin ! C'est une maladie. Grand bien lui fasse ! Moi, je vais dormir. Bonsoir, madame.

« 26 mai. — C'est un homme à pendre que ce M. Pierre, et à ne pas dépendre. Je crois qu'il m'a jugée. Il regarde, avec assez de tact, ma maison comme un palais enchanté où tout ce qui lui arrive est mystification. Une ou deux fois, comme je lui donnais des répliques dont il fallait toute ma bonne conscience pour me sauver la honte, il m'a regardée en souriant d'un air qui signifiait : « Non, non, vous avez beau faire ; je vois bien que vous ne mettez pas au jeu, et je ne veux pas jouer à ce compte-là. »

« Et d'abord, dès le matin, je l'ai promené dans tout le parc ; je l'ai égaré loin du monde connu ; j'ai été jusqu'à feindre de ne pouvoir retrouver mon chemin, et rien n'a fondu les sept sceaux dont sa langue est scellée. Je l'ai mené au vieux château, et je l'ai prié de me conter la légende de ces ruines ; il m'a improvisé sur-le-champ une légende très amusante, c'est-à-dire très horrible, mais sans y introduire la moindre allusion ni à moi, ni à lui.

« De retour au château, je me suis mise au piano (car on s'acharne vraiment), et comme mon bracelet clapotait sur les touches (j'ai aussi mes breloques), je l'ai prié de m'aider à le défaire. J'ai une bague qui a pour chaton une perle de toute beauté et assez incommode par parenthèse : il l'a remarquée ; pour qu'il la vit mieux, je la lui ai mise sous le nez et ma main avec (je voulais en finir) : il n'a vu là qu'un prétexte à une histoire sur la pêche

Digitized by Google

des perles, que je n'ai pas écoutée, mais qu'il a dû très bien dire, car c'est son talent, non pas de pêcher des perles, mais de conter des histoires.

« Je l'avais bien décidément pris en haine, car tant de frais perdus, c'est mort d'homme. Je l'ai donc épinglé de toutes mes forces pendant le dîner, ce qui a paru divertir beaucoup M. de Marsan.

« Ce soir, j'ai saisi une minute de tête à tête pour lui dire: Ah çà! confiez-moi la raison qui vous fait appeler par ces dames un homme dangereux, car je vois bien que jamais je ne la découvrirai toute seule. — C'est que je n'avais jamais rencontré de femme qui fût dangereuse, m'a-t-il répondu brutalement, et il s'est remis à ses échecs avec mon mari, qui rentrait à point nommé pour me tirer du plus grand embarras où je me sois trouvée en toute ma vie ; car, bien que la riposte méritât une verte semonce, je l'avais aussi poussé un peu trop.

« Je ne le lui dirai pas ; mais j'entrevois à quels titres il mérite quasi sa sotte réputation : c'est un respect chevaleresque, entrecoupé d'impertinences qui lui donnent du relief, une préoccupation de plaire qui vous flatte, mêlée d'une sûreté de jugement qu'on redoute ; une certaine hauteur de pensée qui vous domine, avec un reste d'enfantillage dans le cœur qui vous rassure ; c'est un homme de sang-froid, expérimenté, craignant le ridicule plus que la peste, maître de lui jusqu'au miracle, et plus il est tout cela, plus on doit être tentée de le croire vrai, quand il descend de sa réserve souveraine pour s'humilier par un aveu.

« Je crois que j'en sais assez sur lui, et que je le renverrai demain.

« 27, deux heures après midi.—Je voulais lui donner congé dès l'aurore, c'est-à-dire en me levant ; mais son courage, si défaillant hier soir, s'était retrempé durant la nuit à un degré qui m'a déplu. Ce genre d'homme ne m'inspire aucune compassion. J'étais bien résolue à le renvoyer, mais vaincu. A cette heure, il a tout ce qu'il faut pour se mettre en route.

« Donc, c'était par une belle matinée de printemps, et nous allions par les charmilles, cherchant le frais, lui herborisant à la Jean-Jacques, et moi secouant sur sa tête des gouttes de rosée du bout de mon ombrelle, par mégarde, bien entendu. A propos de simples, je l'interrogeais sur sa médecine... y croyait-il ? C'était une illusion de sa jeunesse ; il avait eu à ses débuts une fougue plaisante ; il en riait, et il me fit rire en me contant combien il fut mortifié la première fois que, venant voir un malade, il le trouva mort. La-dessus résolution de se faire trappiste ; puis, retour à des sentiments moins inhumains. Il avait oublié toutes ses études de l'école, pour en faire de nouvelles plus intelligentes et moins meurtrières. Dans un siècle sans croyances religieuses, le médecin a charge d'âmes, comme autrefois le directeur. Il entre partout, on le laisse pénétrer au fond de toute intimité ; toute alcôve devient pour lui confessionnal ; tout le bien que cette position unique permet de faire ou de tenter, les consolations qu'il trouvait dans ce rôle contre les déceptions de son art, le charme de certains souvenirs opposé à l'amertume de certaines cures, voilà ce qu'il me développa avec une telle élévation d'idées et de termes, que, de surprise, je m'écriai : Et comment un homme de votre talent, monsieur, s'abaisse-t-il aux niaiseries dont ces dames se plaignent ? — Et dont vous avez daigné vouloir les venger, dit-il entre sourire et grimace. — Il est inutile d'en parler, ai-je repris de bonne foi, puisque je n'ai pas réussi. — Au contraire, parlons-en ; puisqu'il est dit que vous avez fait une mauvaise action en votre vie, qu'il soit dit aussi que vous avez su vous en repentir. — J'ai demandé à moitié une explication qu'il m'a donnée tout-à-fait. Il m'a conté qu'un sentiment d'étrange scrupule le tenait éloigné de moi depuis des années, appuyant ce récit de détails dont je ne pouvais nier l'apparence. Puis, après m'avoir laissé entendre qu'il n'y avait ni grand mérite ni grande générosité à tourner la tête d'un homme chez qui c'était

Digitized by Google

une affaire faite tout naturellement dès longtemps, il a tout-à-coup quitté ce ton de légèreté pour en prendre un avec lequel il n'y avait plus moyen de marchander. — Savez-vous une chose ? lui ai-je dit de fort haut ; M. de Marsan vous croit son ami. — Il a pâli et a murmuré avec une expression inexplicable : Je le sais, oh ! je le sais. En même temps j'ai vu poindre entre ses cils quelque chose comme une larme, en vérité. Le malheureux la sentait venir. Pendant une minute, il s'est tenu immobile, espérant que je ne l'avais pas vue, cette larme, et qu'elle ne tomberait pas ; mais soudain elle s'est échappée et a glissé en triomphe le long de sa joue. Alors il s'est détourné par un mouvement brusque, comme ébloui par le soleil ; mais il était trop tard : il n'y avait rien gagné.

« ... N'y avait-il rien gagné ?

« Minuit. — Jamais je n'ai passé une si cruelle soirée. Je voulais fermement lui signifier un congé devenu nécessaire ; mais M. de Marsan, qui est toujours absent quand il devrait être là, a eu ce soir, par un heureux à-propos, un accès de jalousie, et n'a pas bougé de mes côtés. C'est spirituel.

28 mai, cinq heures. — Je suis plus tranquille. J'ai trouvé un moyen, je crois, d'arranger tout. Ce matin, en l'abordant, j'ai vu à sa mine qu'il essayait de s'affermir contre une catastrophe ; mais pas du tout : — Monsieur Pierre, lui ai-je dit, restez l'ami de mon mari, et soyez le mien. — Il a pris vivement la main que je lui tendais, et je ne pense pas que jamais cadeau de reine à sujet ait été reçu de meilleure grâce. Nous voilà donc bons amis ; nous avons vécu sur ce pied-là toute la journée : la gêne enlevée, nous avons été fort aimables tous deux. Allons, c'est une heureuse inspiration que j'ai eue.

« Minuit. — Ce qui me stupéfie, c'est M. de Marsan. A quoi pense-t-il ? Il va, il vient, il ouvre les portes, il entre et il sort, voilà sa vie. Il a un travail pressant et difficile, je le veux bien ; mais alors pourquoi ne pas s'y mettre ou ne pas y renoncer ? Et puis ne s'avise-t-il pas d'acheter une meute ! une meute! je vous demande un peu ! pour chasser quoi ? N'a-t-il pas fait invasion dans mon boudoir avec tous ses chiens à la remorque pour me demander mon avis ? Je lui ai dit qu'il était ridicule, et c'était vrai. La seule chose qu'il n'aît garde de remarquer, c'est que son ami est de trop ici, et que c'est à lui, après tout, de le renvoyer. Je suis à bout d'expédiens, quant à moi.

« Que la nuit tombante est mauvaise conseillère ! Avec le soir viennent les lâches pensées, l'amolissement de l'âme, et je ne sais quelle énervante langueur où se noie toute la force d'une femme. Le soir on ne hait plus qu'à moitié, et on n'aime pas à demi. O Desdémone ! c'était le soir, n'est-ce pas, que le More te faisait ses ardents récits de batailles et de tempêtes ?

29. — Malheureuse que je suis ! qu'ai-je fait ! quelle sera la fin ! Quand mon mari m'a embrassée ce soir, j'ai cru que mon cœur s'arrêtait ; j'ai eu froid dans les os. Oh ! ces femmes qui ont l'habitude de trahir, de quelle boue glacée sont-elles faites ! Mon Dieu ! je n'ai plus le droit, je n'ai plus même le droit de les mépriser !

« Mes enfants sont arrivés de chez leur grand'mère. Ils m'ont sauté au cou, et j'ai couru pleurer dans un coin. Il n'en sait rien, il ne se doute pas de ce que je souffre, car il est bon, et il s'en irait. Nous sommes retournés à cet endroit du parc où je lui tendis la main hier ; que m'a-t-il dit ? que lui ai-je répondu ? Je ne sais plus ; mais, en me quittant, ses lèvres ont touché mes cheveux. Le petit Jules est venu, et a sauté sur le banc près de moi ; j'ai vu ses yeux se fixer avec une attention singulière sur ma tête, sur la place où une minute auparavant... J'ai cru qu'il en voyait la trace !... Quelle honte et quelle folle peur ! C'était une fleur de lilas qui était tombée dans mes cheveux et qu'il a ôtée. Pauvre enfant !

Digitized by Google

« Mon Dieu ! Dieu bon ! ce n'est qu'une étourderie, et c'est la première. Mon Dieu ! donnez-moi la force d'une résolution !

« 30 mai. — Je ne pense plus, je n'existe plus; je fais un rêve terrible et sans réveil. Je vois passer vaguement des formes connues, autrefois hélas ! bien-aimées, mon mari, mes enfans, comme si j'étais déjà morte et dans un pays de visions lugubres. Oh ! ce bonheur que j'imaginais, quels rares, quels courts momens ; et au bout toujours une honte. Cet après-midi, j'ai sonné trois fois sans que personne vînt ; enfin Justine est arrivée sans se hâter.— Mademoiselle, ai-je dit, voilà trois fois que je sonne. — Elle m'a regardé en face:— C'est que j'aidais John, le domestique de M.Dessoles, a-t-elle répondu, et j'ai pensé que madame me pardonnerait. — Cette misérable fille ! je n'ai pas osé la comprendre. Je suis au pilori, et le premier passant peut me jeter son insulte. Et l'aimer ! l'aimer malgré tout cela ! Ne pouvoir lui dire : Partez ! Ai-je bu un philtre ? Il doit venir cette nuit sous ma fenêtre ; je lui ai promis ce bouquet que j'ai porté tout le jour. Je suis abandonnée de tout le monde. M. de Marsan ne voit rien. — Cette glace me fait peur.

« Le lendemain.— Je ne sais plus le jour, ni le mois, ni rien. Peu m'importe, au reste. Ce matin, j'ai rencontré le jardinier dans la cour ; ma conscience est toujours inquiète : je l'ai fait causer. — Et où allez-vous comme cela, Jérôme ? —Voir si on peut parler à monsieur, parce que la plate-bande est toute foulée, et le mur comme égratigné sous les fenêtres de madame, et, comme il y a de mauvais gas dans le pays, je vais avertir monsieur. — C'est inutile, je ferai votre commission. — Ah ! c'est différent, a repris ce garçon ; si madame ne veut pas qu'on le dise à monsieur, on ne lui dira pas. — J'ai feint de ne pas l'avoir entendu, et je lui ai mis de l'argent dans la main.

« Mais il y aura une expiation, et prochaine, je ne sais laquelle encore ; ma tête est en feu; mais, certainement, il y aura une expiation. Il faudra laver tout cela. Je ne suis pas encore la dernière des femmes, pourtant, non ! Mais quel fond puis-je faire sur moi à présent ? Il est sept heures ; il m'a suppliée de le recevoir ici, dans ma chambre, qui est celle que j'habitais avant d'être mariée ; je n'y ai pas vu de mal,pas plus de mal du moins qu'à tout le reste. M.de Marsan est à la ferme, et n'en doit revenir qu'à dix heures.

« Cela ne peut durer. J'ai comme un pressentiment que cette ligne est la dernière que j'écrirai... »

Dans le jardin; il est nuit.

PIERRE se promène la tête penchée. M. de MARSAN survient et lui touche l'épaule.

M. DE MARSAN, *à demi-voix, avec tristesse.*

Tu me trompes, dis ?

LE DOCTEUR.

Non.

M. DE MARSAN.

Tu médites de me tromper ?

LE DOCTEUR.

C'est vrai ! quand tu es arrivé, j'y pensais.

M. DE MARSAN.

Tu l'aimes donc étrangement, si ta fière intelligence a pu comploter un ins-

Digitized by Google

tant les moyens de ruser avec l'honneur et la fois jurée. Pierre, nous avons été fous, et voilà le châtiment; mais, quoi que tu en puisses penser dans ce moment de passion, je suis de beaucoup le plus malheureux, et ce n'est que justice, ayant été le plus coupable. Je dis malheureux, je n'ai pas d'autre mot; tu ne peux savoir, mon ami, non, tu ne peux soupçonner ce qui se passe là! (*Il se frappe le front.*) car elle t'aime, et au point de ne pouvoir le cacher, même à moi.

LE DOCTEUR.

Ecoute, de Marsan: cette minute est solennelle dans ma vie; jamais je n'ai été si près de quelque résolution infâme. Si tu m'avais abordé la menace à la bouche, et je t'avoue que je m'y attendais, que je l'espérais peut-être, le mal l'emportait; mais les âmes comme la tienne s'épurent au lieu de s'aigrir, par la douleur. Tu es venu en ami, tu m'as parlé un langage plein d'équité et de bonté; eh bien! tu m'as donné la force de tenir une parole que j'aurais voulu dégager au prix de mon sang, au prix d'un crime. Tiens. (*Il lui remet une lettre.*)

M. DE MARSAN.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE DOCTEUR.

Ça, c'est l'article trois. (*Il s'éloigne.*)

Dans la chambre de Juliette.

JULIETTE, PIERRE.

JULIETTE.

N'est-ce pas vous qui m'avez dit: L'œil de la femme qu'on aime est la source d'où tombe sur notre âme toute joie et toute tristesse; s'il sourit nous sourions; s'il se voile, tout se fait sombre? Eh bien! je souris, et je suis heureuse. Ainsi qu'avez-vous?

PIERRE.

Juliette, vous n'êtes pas heureuse; vous ne le serez plus jamais. Ici, dans cette chambre où vous avez dormi votre innocent sommeil de jeune fille, ici vous n'aurez plus, oh! je vous connais, que de pâles insomnies jusqu'à la mort; ici, je sens combien moi, qui suis venu lâchement poser ce fantôme à votre chevet, combien je suis indigne de votre pardon et de la pitié du ciel.

JULIETTE.

Mais qu'est-ce donc? Ne m'aimez-vous pas?

PIERRE.

Ah! plût à Dieu!

JULIETTE.

Et si j'aime plus cet amour que je ne crains l'insomnie et la mort, qu'avez-vous à dire?

PIERRE, *il la regarde.*

Ange! ange de beauté! Encore un mot pourtant: vous vous croyez perdue, pauvre enfant; vous croyez qu'il n'y a plus de remède, plus de retour possible; vous fermez les yeux, et vous vous abandonnez à l'abîme. Mais je vous le dis quoi qu'il m'en coûte, vous pouvez encore retrouver la paix de l'âme. Le voulez-vous? je pars.

Digitized by Google

JULIETTE.

Malheureux ! que me forcez-vous à dire ! Je ne veux rien que ta présence et ton amour !

PIERRE, *à genoux.*

Ne pleure pas ! Que cette heure, que suivront tant d'heures troublées, que cette heure soit sans trouble du moins. Ne pleure pas !

(*On entend marcher dans le vestibule.*

JULIETTE, *dressant la tête avec anxiété.*

C'est le pas de mon... c'est le pas de M. de Marsan !

PIERRE.

Faut-il sortir ?

JULIETTE.

Mais il vient dis-je ! Vous allez le rencontrer ! (*Elle ouvre la porte d'un cabinet.*) La seconde porte donne dans le salon : allez. Fermée ! fermée en dehors ! Restez là, dans ce cabinet.

(*Elle repousse vivement la porte, s'arrête devant la glace, passe la main sur ses cheveux, et s'assied près du feu. Entre M. de Marsan.*

M. DE MARSAN, JULIETTE.

M. DE MARSAN.

Seule ? Je croyais trouver Pierre ici.

JULIETTE.

Ici ? Y songez-vous ?

M. DE MARSAN, *simplement.*

Pourquoi pas ? Permettez-moi de me chauffer les pieds.

(*Il s'assied vis-à-vis d'elle.*)

JULIETTE.

Il n'est que huit heures. Vous n'avez donc fait qu'aller et revenir ?

M. DE MARSAN.

Mon Dieu ! oui. Le fermier était parti pour la ville. Et encore, je suis revenu par le plus long, par le bord de l'eau. Avec un peu de lune qu'il y a, c'est délicieux.

JULIETTE.

Devenez-vous poète, par hasard ?

M. DE MARSAN.

Je n'ai garde de vous chagriner à ce point-là ; mais vous savez que j'ai toujours aimé à rêvasser par les chemins et à bayer aux astres.

JULIETTE.

Je sais, moi ? Je sais que je n'en sais rien. Et que leur dites-vous, aux astres ?

M. DE MARSAN.

Des niaiseries, et, comme ils ont l'habitude d'en entendre, ils ne m'en font pas moins bonne mine.

JULIETTE.

Vous choisissez des confidens discrets.

M. DE MARSAN.

Je n'ai pas de confidences à faire ; mais on rêve à tout âge.

Digitized by Google

JULIETTE.

Je trouve qu'il est poli, quand on est marié, de rêver haut.

M. DE MARSAN.

Et le faites-vous, vous, madame ?

JULIETTE.

Ni haut ni bas, moi.

M. DE MARSAN.

Non, vous ne le faites pas, et vous avez raison, il faut être pour cela plus liés que nous ne le sommes.

JULIETTE.

Plus liés que nous ne le sommes... est plaisant.

M. DE MARSAN.

Et plus vrai encore que plaisant.

JULIETTE.

Voyons cela. A quoi pensiez-vous au bord de l'eau ?

M. DE MARSAN.

Et vous, à quoi pensiez-vous au coin de votre feu ?

JULIETTE, *après un peu d'hésitation.*

Mais pas à la même chose que vous probablement.

M. DE MARSAN.

Qui sait ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous dérange, que vous vous étiez accommodée pour passer la soirée à votre guise, et qu'à votre avis, mes pieds mettent bien du temps à se réchauffer.

JULIETTE, *troublée.*

Non, je vous assure ; j'étais là... fort...fort seule.

M. DE MARSAN.

Précisément, — et combien de fois ne m'est-il pas arrivé à moi-même ce qui vous arrive !

JULIETTE.

Eh mais !... quoi donc?

M. DE MARSAN.

De m'être établi dans mon fauteuil, les pieds sur les chenets ; de m'être préparé une bonne heure de solitude, puis de voir entrer un importun et de le maudire. Tenez, je vous en demande pardon, mais plus d'une fois c'est vous qui étiez l'importun. Eh bien ! je dis qu'il n'en aurait pas été ainsi, si nous avions été plus liés que nous ne le sommes, si nous avions confondu nos deux existences de telle sorte que nous eussions eu besoin l'un de l'autre pour compléter notre solitude.

(Un moment de silence, après lequel il se lève.)

JULIETTE.

A quoi rêviez-vous au bord de l'eau ?

M. DE MARSAN.

J'essayais de recueillir mille pensées que j'ai semées à la même place, il y a un peu plus de dix ans.

JULIETTE.

Avant notre mariage ?

M. DE MARSAN.

Deux jours avant. Il est étrange combien ce souvenir m'est présent. Je me

Digitized by Google

promenais là en attendant que vous fussiez levées, vous et votre mère. Je vous aimais, Juliette, et de telle sorte que toute votre famille en prenait à mes yeux un caractère sacré et charmant. J'adorais votre mère. Vos sœurs me semblaient si belles et si aimables, que vous auriez pu en être jalouse, si vous ne leur aviez, vous seule, prêté tout ce charme. Je ne pense pas que jamais homme ait envisagé une circonstance aussi vulgaire que le mariage avec tant d'espoir et d'attendrissement que moi. J'avais eu, vous l'ai-je dit ? une ou deux maîtresses, et j'avais cru les aimer ; mais quand je songeais à vous, à cette beauté élégante et pure, à ce jeune front rougissant qui allait se rapprocher du mien sous la bénédiction de Dieu et d'une mère, à ce cœur que j'allais bientôt, sans témoins, sentir battre contre le mien, j'étais ébloui, j'étais troublé au fond de l'ame, je sentais que je n'avais jamais aimé personne, et que je vous aimais.

JULIETTE.

Monsieur !...

M. DE MARSAN, *souriant.*

Vous voyez que le souvenir seul m'en fait perdre le sens. C'était donc mon rêve de cette matinée dont je vous parle. Il n'y avait pas loin de la à m'étonner du discrédit où est tombé le mariage dans le monde amoureux et poétique, et à me demander le pourquoi ; car, si l'amour tout seul est déjà chose douce et sainte, comment le nommer quand viennent s'y joindre la consécration religieuse, la sanction maternelle et le respect public ? Je pensais bien que le contact des détails matériels du ménage pouvait l'offenser, mais pas au point qu'on le disait, et je le pense encore. La seule explication qui me parût suffisante, c'était que, la plupart des maris ayant laissé leur cœur par lambeaux aux broussailles de jeunesse, le mariage se trouvait, sur ce terrain ingrat, frappé d'une stérilité éternelle, ou ne portait plus que la trahison. Quant à être trahi, je n'y pensais guère en ce moment-là, et ma seule inquiétude était que vous ne fussiez malheureuse...

JULIETTE, *balbutiant.*

Je vous écoute ; mais, vraiment, je ne sais...

M. DE MARSAN.

J'essaie de rêver haut une fois, d'après votre conseil. Si cela ne vous ennuie pas trop, je continue. Je voulais, Juliette, vous rendre heureuse, et me sentant si près d'être heureux moi-même, je ne doutais pas que ce ne me fût une œuvre facile. Voilà le cœur des hommes, et d'un jeune homme surtout. J'avais vu des séductions dans le monde : par quels argumens arrache-t-on d'ordinaire une femme à son devoir ? Les roués eux-mêmes sont contraints d'affecter pour cette tâche une poésie d'imagination et un luxe de sensibilité qui semblent promettre les plus étroites intimités où deux ames puissent se fondre. C'est ce qui vous attire. Pourquoi voit-on tous les jours, la main dans la main, le cœur dans le cœur, impossibles à distraire l'un de l'autre, deux vieillards qui furent amis de collége, et pourquoi est-on si souvent le bienvenu quand on interrompt le tête-à-tête soucieux d'un mari et de sa femme ? C'est que ces derniers sont unis, enchaînés, mais non amis. Eh bien ! me disais-je encore, je veux que nous soyons l'un pour l'autre des confidens si faciles et si chers, que ni ami de collége ni amie de pension ne puissent être regrettés. Je veux déplier toute son ame pli à pli, avec la patience et l'amour d'un antiquaire qui développe un manuscrit cinérisé de Pompéi. Je veux lui conter toute ma vie passée et qu'elle me conte toute la sienne, afin que tous les fils de nos deux existences s'enlacent dans le même réseau, tressaillent aux mêmes contacts, et se brisent du même coup ! Et

Digitized by Google

alors qu'on vienne lui parler poésie ou tendresse, elle ne comprendra pas; elle sera à moi, bien à moi !... Je vous aimais, Juliette.

JULIETTE, *émue, à demi-voix.*

Oui, oui, monsieur.

M. DE MARSAN.

Puis, passant en esprit de nos premières années de mariage, que je n'avais pas de peine à remplir ainsi, passant à une époque moins riante en apparence, à l'âge dont nous approchons enfin, je me disais, j'espérais que la transition des jeunes amours à une affection plus grave, plus séante avec des cheveux gris, serait douce et presque insensible, surtout si la voix de nos petits enfans aidait à couvrir celle de nos regrets. La route ne serait pas changée, seulement nos pas se seraient un peu ralentis. J'espérais que les soirées se passeraient sans ennui, sinon sans douceur, entre tant de souvenirs communs et ces espérances vivantes, nos enfans. Je voyais notre vieillesse feuilleter en souriant le livre unique de notre double existence près de se fermer, et dont toutes les pages étaient bonnes à lire. J'avais tout prévu, Juliette, tout, excepté le vraisemblable qui, malheureusement, est arrivé.

JULIETTE.

Le vraisemblable ?...

M. DE MARSAN.

Le vraisemblable, c'était qu'aussitôt marié, et sans vous aimer moins pour cela, je deviendrais fatalement un mari comme tous les autres.

JULIETTE.

Pardon, mais je vous avoue que je suis un peu surprise et un peu troublée... Nous nous sommes mal connus, vous avez raison... Mais qui accusez-vous, vous ou moi ?

M. DE MARSAN. (*Il se promène à travers la chambre.*)

Un peu tous deux : moi, pour n'avoir pas persévéré ; vous, pour n'avoir vu que le maître dans le mari.

JULIETTE.

Oui c'est vrai, et je vous demande... Je ne sais trop ce que je dis, excusez-moi... Est-il trop tard ?

M. DE MARSAN, *brusquement.*

Trop tard ? Pour quoi faire ?

JULIETTE.

Je m'exprime mal sans doute. Je voulais vous demander s'il ne dépendait pas toujours un peu d'un mari de ramener, de sauver sa femme ?

M. DE MARSAN.

C'est à vous que je le demanderai.

JULIETTE.

Combien de femmes n'auraient jamais eu une pensée d'infidélité, si leur mari avait eu la patience de les aimer de la façon que vous dites ! Mais une femme a aussi sa fierté : les trois quarts du temps, un mari ne daigne pas même s'apercevoir qu'on nous fait la cour, ni se donner la peine d'une petite lutte pour la garde de ce trésor qu'il tient de Dieu et d'une mère. Ce sont vos paroles.

M. DE MARSAN.

Vous ne songez pas, Juliette, à l'impossibilité de faire honnêtement ce métier de jaloux. Non, si une femme, à défaut de liaison plus étroite, n'est pas suffisamment retenue par des années d'habitude affectueuse, par sa propre dignité, par cet honneur dont elle a accepté le dépôt à la face du ciel, et que des enfans

Digitized by Google

lui rendent doublement inviolable, il faut désespérer d'elle. Que voulez-vous ? Des grilles, des verrous, des muets, un espion ? Voulez-vous dégrader votre mari, afin d'avoir un prétexte de plus à le trahir ?

JULIETTE, *avec tristesse.*

Je ne leur voudrais, aux maris, qu'un peu de votre bonne justice de tout à l'heure, et, par suite, un peu plus d'indulgence.

M. DE MARSAN, *grave.*

Quant à être indulgent pour des fautes de cette nature, c'est ce qu'il ne faut pas demander à un homme.

JULIETTE.

Oh ! vous du moins, monsieur, j'en suis sûre, vous le seriez ?

M. DE MARSAN.

C'est en quoi vous me connaissez mal : je le serais moins qu'un autre. Non seulement je ne pardonnerais pas, mais je me vengerais de mon mieux.

JULIETTE.

Je ne vous crois pas... et comment ?

M. DE MARSAN.

Vous en rirez très certainement; je mettrais une sorte d'orgueil avant que de partir...

JULIETTE.

Vous partiriez ?

M. DE MARSAN.

Oui, comme vous allez le voir bientôt, mais pas avant d'avoir fait mon possible pour être regretté ; ce serait mon orgueil, vous dis-je, que d'exposer tout entière sous les yeux de la femme coupable cette ame qu'elle aurait brisée, de combattre mon heureux rival avec ses propres armes, courtoisement, et de le vaincre peut-être.

JULIETTE.

Oh ! oui... mais ensuite, ensuite ?

M. DE MARSAN.

Ensuite... (*Il s'interrompt et paraît écouter.*)

JULIETTE.

Ce sont des chevaux dans la cour... un bruit de voiture...

M. DE MARSAN.

Ah ! j'avais oublié de vous le dire... on est venu chercher Pierre de la part du marquis de Saille, qui se meurt dans son château à deux ou trois lieues d'ici. Jean courait à la poste, quand je suis monté. (*Juliette se lève lentement et paraît interroger avec effroi le visage de son mari qui continue.*) Ensuite, madame, je lui reprocherais, à ma femme... Tenez, je ne lui reprocherais rien, et je la laisserais à sa conscience ; puis, je partirais.

JULIETTE, *incertaine.*

Vous ! c'est vous !...

M. DE MARSAN.

Oui, c'est moi qui partirais, lui épargnant cette peine ; je partirais avec ses enfans, si elle en avait...

JULIETTE, *s'appuyant toute tremblante sur la cheminée.*

Oh ! monsieur !

M. DE MARSAN, *avec une émotion profonde.*

Ses enfans, la chair de sa chair, le sang de son cœur, je les emmènerais. Je

Digitized by Google

n'attendrais pas la loi ! Je n'attendrais pas le bénéfice d'un scandaleux procès où cette femme oserait encore peut-être me disputer ma dernière consolation ! Non ! j'irais vivre au loin avec eux; elle enverrait son amant me les redemander, si elle voulait ! Je leur apprendrais, pauvres enfans, à oublier leur mère ! Je laverais sur leur front, jusqu'à la fin de mes jours, la tache de leur naissance !... *(Il s'arrête et regarde Juliette, qui est comme privée de sentiment.)* Vous n'osez me renvoyer; mais je vois que vous êtes fatiguée. *(Il s'approche et la baise au front.)* Bonne nuit.

(Il sort. Juliette remue les lèvres, balbutie quelques paroles, et tombe sur son fauteuil.)

JULIETTE, *à demi-voix.*

Mon Dieu ! mon Dieu... *(Prise d'une idée subite, elle se relève, court à la porte du cabinet, et met le verrou.)* Je ne veux pas le voir ! je ne veux pas !... *(On entend le bruit d'une voiture qui part au galop des chevaux. Juliette tombe à genoux au milieu de la chambre, en poussant un cri.)* Ah ! sans pitié ! sans pitié ! comme il l'a dit. (*Elle sanglote.*) Que vais-je devenir, ! mais que vais-je devenir, moi, à présent ! Si je pouvais mourir là !... (*On frappe à la porte du cabinet.*) Non ! non ! je ne puis !... Restez !... Je ne veux pas, je ne peux pas vous voir maintenant !

UNE VOIX D'ENFANT, *dans le cabinet.*

Ouvre donc, mère.

(*Juliette demeure un instant immobile, égarée, prêtant l'oreille.*)

UNE VOIX.

Ouvre donc, mère c'est moi et Jules.

JULIETTE, *joignant les mains avec exaltation.*

O Dieu de bonté ! (*Elle ouvre la porte et se jette sur ses enfans qui lui apportent d'énormes bouquets.*)

LES ENFANS.

C'est ta fête demain. Nous t'avons joliment surprise, hein ? C'est papa qui a eu cette idée-là. (*Juliette les couvre de baisers sans parler.*)

M. DE MARSAN, *qui est entré à la suite des enfans.*

Une bête d'idée, ma chère, puisqu'elle vous a effrayée; mais nous allons souper là en famille, au coin du feu, et cela vous remettra.

JULIETTE, *lui sautant au cou.*

Oh ! vous êtes bon comme le bon Dieu !

OCTAVE FEUILLET.

Digitized by Google

DE

L'ORNEMENTATION[1].

Quoique l'ornementation soit l'art le plus répandu dans les sociétés humaines depuis les temps fabuleux jusqu'à nos jours, depuis le bâton sculpté des premiers pasteurs jusqu'à la crosse émaillée des évêques de Limoges, depuis la hutte indienne jusqu'au palais neuf de Westminster, il n'est pas d'art dont la science ait aussi peu coordonné l'histoire et analysé les principes. Partout où l'homme apparaît à la surface du globe, l'ornement apparaît avec lui. Sa hache de pierre, sa pique comme sa houlette, se revêtent de ciselures, et l'on ignore s'il a songé à son vêtement avant d'avoir orné la femme qu'il aime de plumes aux couleurs vives, de colliers formés de coquillages ou de pierres luisantes. Il s'est lui-même décoré de tatouages ingénieusement dessinés.

Evidemment la faculté de créer des ornements, de faire du feu, de parler, de se vêtir, sont les premiers signes de l'intelligence qui le distingue des autres animaux.

L'histoire de l'ornement serait celle de toutes les nations dans les diverses phases de l'humanité. Mon dessein n'est pas d'entreprendre un tel sujet, auquel Homère lui-même fournirait des matériaux ; mais de rechercher quelles lois ont présidé sciemment ou secrètement aux plus belles œuvres de l'ornementation ; d'étudier ces lois, d'en tirer des conséquences utiles aux progrès des arts

Qu'un tel résultat soit au-dessus de mes forces, j'en conviendrai volontiers, il me suffira de l'honneur d'attirer sur une matière de cette importance l'attention de plus capables.

TROIS GENRES D'ORNEMENTS.

En considérant le sujet au point de vue le plus général, je vois trois genres d'ornements.

1 M. Ziegler publie sous le titre *d'Etudes céramiques* un livre où il a résumé toutes les recherches qui pendant longues années ont occupé son activité et son talent. Nous détachons quelques pages de ce savant travail.

Digitized by Google

1° Celui qui est exclusivement l'œuvre de l'imagination et de l'instinct créateur, sans analogie avec les productions de la nature. Je le nomme *inventionnel.*

2° L'ornement puisé exclusivement aux sources de la nature végétale et animale, qu'on peut appeler *imitationnel.*

3° Un ornement *mixte* formé de la réunion des deux premiers.

Enfin il résulte de la *superposition* des uns et des autres, comme par exemple dans un entablement, un ornement *composite.*

ORNEMENTS INVENTIONNELS.

Le mot *inventionnel* désigne suffisamment à quelle source, dans l'intelligence de l'artiste, nous devons attribuer cette classe d'ornements, qui, à mes yeux, mérite la première place, soit par ses rapports avec la céramique et l'architecture, soit par son origine. Ici l'imagination, le goût, la fantaisie, ouvrent à l'homme la plus belle et la plus difficile carrière, celle de la création.

Les ornements inventionnels les plus remarquables de l'antiquité sont les nattes, les méandres, les entrelacs mêlés de perles, les torsades, les cannelures, les palmettes, les annelets, les astragales, les vagues, les dédales, etc. Je considère comme ornements les modillons, les denticules, les gouttes, les triglyphes, les mutules, dont le bel effet n'a aucun lien avec l'imitation d'où l'on suppose qu'il proviennent. Les Grecs ornaient les antéfixes de leurs temples d'une palmette capricieuse très-variée dont Papety avait recueilli les plus beaux types, et qui rentre dans l'ornement inventionnel.

L'époque byzantine n'est pas moins riche ; l'ornementation des archivoltes nous présente des tores ondulés, guivrés, chevronnés; les colones, des rinceaux, des rosaces ; elles sont rubanées, contournées, ciselées de mille fantaisies. Les pointes de diamant, les damiers, les têtes de clous, les besants, les nébules, les engrenages, les étoiles, etc., remplacent dans cette architecture les modillons et les denticules grecs et romains. Les enlacements étranges des églises de Norvége à Urnès, Find, Hitterdall, Borgund ; les sculptures du cloître d'Arles, du baptistère et de la chaire en marbre blanc, à Pise, quoique de lieux éloignés, n'en sont pas moins de même nature. Dans d'autres climats, au Mexique, dans le Yucatan, on voit les ruines de villes mystérieuses dont l'histoire n'existe pas. Au milieu de ces ruines, des monuments d'une antiquité incalculable sont couverts d'ornements sculptés d'une bizarre invention. Les restes qui portent les noms d'Uxmal et Labnah sont des amas d'ornements inventionnels.

Digitized by Google

C'est à l'époque byzantine qu'il faut rapporter les belles mosaïques ornementales des églises de Sicile et d'Italie.

Dans le moyen âge les magnifiques dentelles des ogives, leurs riches filigranes, les roses compliquées et ruisselantes de verres colorés, les galeries brodées à jour, les lobes lancéolés, les trèfles, les quatrilobes, les fleurons, les croisillons, ect., sont les ornements inventionnels de la cathédrale chrétienne.

Non moins nombreuses, non moins variées, non moins ingénieuses sont les compositions ornementales des Maures de Grenade, de l'Alhambra, de Séville, de Cordoue, de Tarragone, du Caire, de Tunis, d'Alexandrie, etc.

Les faïences à grands enlacements sur fonds bleus, qui forment le pavement des loges du Vatican, à Rome; les ornements de la Bible de Charles le Chauve, à Paris, quoique éloignés en beaucoup de conditions, touchent ensemble à l'ornementation des Maures. Tels sont les grands cycles de l'ornement inventionnel.

On peut encore ajouter à la classe des ornements inventionnels les trumeaux maniérés, les cartouches renversés, échancrés, les contournements variés du style Pompadour dont Michel-Ange est l'aïeul. Le succès jadis universel de ce genre en Europe se continue de nos jours en Orient. Ces ornements condamnés, conspués, ont été livrés au feu et à l'eau, à la griffe des lions et aux coups de pied des ânes; le temps n'est pas venu de les apprécier. Cette ornementation, dont on voit des restes dans les belles églises d'Allemagne, à Munich, à Dresde, et surtout au château royal de Schleissheim, cette ornementation qui a fait les délices de Venise, alors la reine de la civilisation comme elle était la reine des mers, demande, pour être définitivement jugée, le temps qui a été accordé par la Providence au style ogival, dont le discrédit n'a cessé que de nos jours.

A ce qui précède j'ajouterai quelques développements sur la mosaïque byzantine et les compositions inventionnelles des Maures.

La mosaïque, formée de pièces de diverses couleurs, était pratiquée à Ninive et à Babylone; elle fut très-fréquemment employée autrefois par les Romains; ils en marquèrent, si je puis ainsi parler, les pays où ils portèrent leurs armes et fondèrent des colonies. Mais je crois ne devoir citer ici que les mosaïques à ornements inventionnels, qui se trouvent en Italie dans les plus anciennes églises. Il n'est pas sans intérêt de dire que la mosaïque, après avoir disparu de l'Italie antique, revint à la lumière en Sicile vers le IVe siècle. Dans ce temps-là, Symmaque adresse de Rome une lettre à un certain Antiochus pour le prier de lui envoyer quelques

Digitized by Google

modèles de mosaïque, afin que par ce moyen il puisse essayer également à Rome l'application de ce genre nouveau, *quod intentatum superioribus reperisti.* Ces derniers mots indiqueraient que cet Antiochus était l'inventeur de la mosaïque chrétienne : Honneur à Antiochus le mosaïste !

La chapelle royale de Palerme et celle de Monréale sont donc le berceau de l'art mosaïcal byzantin. Nous citerons encore, à Rome, Saint-Clément-hors-les-Murs, l'Ara Cœli, Sainte-Marie-Majeure, les pavements de la chapelle Sixtine, à Pise, ceux du baptistère, etc.

Quelquefois, comme à San Miniato, près Florence, à Saint-François-d'Assise, près de Pérouse, l'ornement mosaïcal est représenté au moyen de peintures et de dorures. La mosaïque proprement dite est exécutée en émaux, en pierres dures, en pâtes céramiques, émaillées, ou en verres colorés. Ces matières sont divisées en parcelles quadrilatérales juxtaposées dans un enduit blanchâtre ou mastic. De forts clous, des boulons implantés çà et là dans les murs, retiennent cet enduit et en garantissent l'adhérence. Après l'incendie de Saint-Paul-hors-les-Murs, j'ai eu occasion de faire minutieusement les observations qui précèdent dans la voûte du chœur de cette basilique, où un échafaudage était dressé pour la restauration. Le mastic employé était à l'huile ; les matières, les *poncifs*, les procédés, les résultats, étaient en tout semblables à ceux de l'ancienne mosaïque.

Ne considérant la mosaïque que comme ornement, nous voyons que les architectes des églises de Sicile et d'Italie en ont tiré de merveilleux embellissements. Des voûtes, des arcs-doubleaux, des tribunes, des chaires, des pavements, offrent les emplois les plus riches et les plus variés de cette indestructible ornementation.

Si la France possède les beaux vitraux chrétiens, l'Italie peut lui opposer les belles mosaïques chrétiennes.

Les premiers vitraux, comme probablement les premières mosaïques, n'ont été que des compartiments de couleurs juxtaposées pour l'ornementation. On montre à Sainte-Marie dans la ville de Cologne des vitraux de ce genre qui remontent, dit-on, à l'antiquité romaine.

L'ornement mosaïcal en vitraux est rehaussé encore par la vigueur des plombs, qui forment un réseau léger d'un excellent effet sur ces contours des couleurs composant ces mosaïques translucides.

Les étoffes persanes lamées d'or et brochées de compartiments élégants, les tapis où les masses de couleurs harmonieuses sont si heureusement combinées, n'offrent pas plus d'agrément et de charme.

Digitized by Google

Soit que les premières mosaïques aient été formées de cailloux de diverses couleurs, sont qu'elles résultent de combinaisons purement géométriques, cette branche de l'art a produit d'étonnantes conceptions ornementales.

Les maures d'Espagne semblent avant tout s'être inspirés de l'étrange étoile qui passe pour avoir été le sceau de Salomon, et qui renferme à la fois tous les secrets de l'art mosaïcal et de l'enlacement mauresque.

En Espagne, à l'Alhambra de Grenade, à l'Alcasar de Séville, etc. ; en Afrique, au Caire, à Fez, les Maures ont bâti et ciselé des chefs-d'œuvre. Ces architectes incomparables ont encore de dignes successeurs sur cette terre africaine, où la religion mahométane, interdit l'ornement imitationnel. A Tunis, de nos jours, des monuments mauresques, de l'ornementation la plus riche, sont bâtis et ciselés par les descendants des Maures d'Espagne, à qui sont confiés les arcanes de la tradition.

Sur les pentes de Marly, aux bords de la Seine, dans le château bâti par l'auteur de *Monte Cristo*, j'ai vu deux Maures de Tunis continuer, sous le turban mahométan, l'œuvre de l'Alhambra avec les seules ressources de la tradition, mais de la tradition la plus pure. Leurs outils se composaient d'un long couteau, d'un seau et d'une truelle. La forme du *couteau* seul mérite d'être décrite : il coupe de trois côtés. L'extrémité, qui est carrée, pénètre perpendiculairement dans les enduits sur lesquels le dessin a été décalqué ; les deux côtés vont et viennent ; en suivant le tracé, ils évident et taillent les contours. Tel est le procédé simple de cette surprenante exécution. Amenant de Tunis à Paris ces deux architectes maures, leur faisant exécuter en France un chef-d'œuvre original, Alexandre Dumas remboursait généreusement à l'Etat les frais d'une mission qui a été glorieuse sous plus d'un rapport. Mais la reconnaissance est une obligation dont les modernes s'acquittent trop souvent à la manière des Athéniens ; voilà peut-être le côté par où il se rapprochent le plus de l'antiquité grecque.

Le style mauresque à lui seul offre un admirable ensemble des ressources et des produits de l'imagination livrée au sentiment abstrait de la complication en fait d'ornements.

ORNEMENTS IMITATIONNELS.

Les végétaux, les animaux, les figures humaines, ont fourni une ample matière à l'ornementation.

Les plus anciens monuments de l'art céramique grec sont couverts de figures et de faits historiques, tirés soit de la mythologie,

Digitized by Google

soit de l'Iliade, soit même des temps qui ont précédé les poëmes d'Homère, et dont les légendes ne sont pas venues jusqu'à nous. Comme potier, au point de vue de notre art, nous ne voyons dans ces peintures noires sur fonds jaunes ou jaune sur fonds noirs, que des ornements, sans toucher à la question de savoir si au contraire elles seraient l'œuvre principale dont le vase n'est que l'excipient.

Après la figure humaine, la feuille d'acanthe a été l'ornement le plus répandu depuis Callimaque jusqu'à nos jours. Les feuilles diversement répétées, imbriquées, feuilles d'eau, feuilles de lierre, quelques palmettes imitées des boutures de l'ananas, etc., composent avec la figure humaine le recueil sobre et grave de l'ornementiste antique.

Au moyen âge, les feuilles de trèfle succèdent à l'acanthe; la vigne, le houblon, les mauves, les feuillages des eaux, ceux des monts et des vallées, prennent place dans les frises, les chapiteaux, et embellissent les cathédrales en ogive: les myriades de saints, de pécheurs grelottants et livrés aux esprits infernaux, cantonnés, superposés dans les courbes épaisseurs des portails chrétiens, ne sont autre chose que des ornements d'origine imitationnelle.

Plus tard, au temps de la renaissance, les nymphes, les Naïades, les fleurs et les fruits apparaissent avec Diane de Poitiers Jean Goujon, Benvenuto Cellini. Appellerons nous ornements imitationnels les imitations de cuirs racornis, les têtes de satyre pendantes à des cols de cygne ou à des tiges ridicules! Chaque temps a ses misères: l'ogive cependant a été belle jusque dans ses flamboiements.

Cette tige d'acanthe, ô Callimaque le Torenticien! cette tige d'acanthe que tu rencontras touffue en un lieu de sépulture et dont tu ornas le chapiteau qui fait la gloire du nom corinthien, cette acanthe vivace a traversé vingt-deux siècles sans perdre une de ses feuilles, et elle a couvert de ses rameaux le monde monumental! Mais l'abus succède à l'usage, comme le vice à la vertu; nous avons vu l'acanthe avilie à de tristes emplois: des barbes de faunes hideux, des chevelures de satyres, des cottes pendantes à des culs-de jatte de tout âge, femmes et enfants.

A quelle époque, à quel artiste appartiennent les beaux ornements *imitationnels* de la grande porte de bronze de la cathédrale de Pise? Rien n'est plus vrai, plus fin, plus charmant que ces fleurons composés de fruits, de feuillages et d'animaux. Pourquoi ce chef-d'œuvre est-il méconnu? parce que les plus belles choses, comme les plus grands artistes des temps passés, comptent des victimes de l'oubli, et peut-être de l'ignorance des écri-

Digitized by Google

vains qui ne se hasardent pas à mettre en œuvre des matérianx sur lesquels l'opinion ne s'est pas suffisamment prononcée. Burgmaïer en Allemagne, Pinturicchio en Italie, semblent n'avoir pas existé: l'un était grand comme Albert Durer, et l'autre comme Raphaël. Que la porte de Pise soit de Buschetto ou de Rainaldi, on peut la citer comme un chef-d'œuvre d'ornementation imitationnelle. La cheminée de Bruges, reconstruite au Louvre, ornée de figures d'enfants et de personnages, est un des beaux ouvrages de la renaissance en ce genre.

Parmi les ornementistes modernes, je citerai Schrœter, de l'école de Dusseldorf, Neurenter le dessinateur des serres de Nimphembourg, Fries déjà mort; les uns et les autres, guidés par l'œuvre des encadrements d'Albert Durer, dont l'original se voit à Munich, ont produit de charmantes et toutes modernes compositions.

Schrœter est l'auteur d'un infernal Don Quichotte lancé à toute bride au milieu d'un enroulement de chardons acanthesques; les moutons fuyant dans une volute épineuse, le berger au désespoir sur une branche hérissée, Sancho ballotté dans le feuillage malfaisant, le chien traîné dans les airs à la queue de Rossinante, les branches capricieuses, les feuilles, les animaux, les hommes, tout cela court, pique, serpente et s'enroule en d'ingénieux contours.

Ailleurs Schrœter nous dépeint, dans une frise circulaire, les bruits du matin d'un beau jour: les fleurs s'entr'ouvrent et laissent voir des enfants endormis; de la corolle des lys sortent les familles enfantines; ces petits anges escaladent les rameaux, s'embrassent, se peignent, sonnent en volée les clochettes du muguet; le rossignol chante sur la branche à l'oreille d'un dormeur attardé. Ici un enfant se penche en curieux sur le corps d'une tulipe d'où ses frères tirent des verres de rosée; là, d'autres sonnent de la trompe dans les tubes détachés du jasmin. On voit des scènes d'amour, de toilette, de jalousie; les amaryllis, les jonquilles, et surtout les campanules se mêlent aux épis élégants; les moucherons, les cigales, les rainettes, font aussi leur partie dans ce chœur matinal de la Rosée. Ces deux compositions, brillantes de verve et de jeunesse, ont été gravées avec talent par l'auteur lui-même, et sont quoique frivoles, des types de *l'ornement imitationnel* chez les modernes.

A ces noms ajoutons celui de Lechesne, l'ornementiste imitationnel par excellence. Quel sculpteur l'a surpassé ou le surpassera dans le fini prodigieux de ses animaux!

En ce genre d'ornements, les chefs-d'œuvre ne sont pas nom-

Digitized by Google

breux ; aussi dois-je, sans reprendre l'ordre chronologique de cet aperçu trop rapide, céder aux sollicitations d'un souvenir lointain mais ineffaçable, et dire quelques mots d'un enroulement d'épis entremêlés d'enfants, sculpté en marbre blanc, dans la balustrade d'une des belles églises de Belgique, à Anvers. Cette sculpture à jour est digne des temples de l'Attique, digne des plus grands noms et des plus grandes écoles.

ORNEMENTS MIXTES.

L'ornement par excellence est l'ornement inventionnel. L'imitation de la nature constitue un ornement dont la qualification exprime suffisamment l'origine. Au moyen de certaines fictions de certaines lignes, de certaines inventions qui façonnent la nature eu réunissant l'imitation et l'invention, nous produisons l'ornement mixte, et jamais axiome ne fut plus vrai que celui de Théophile : *On a beau tracer des lignes de démarcation, toujours quelque capricieux échappe à la catégorie.*

L'ove de la corniche corinthienne est un symbole très simple de l'ornement mixte ; un œuf bien imité alterne avec une pointe et deux courbes de pure invention. Les enroulements d'une frise peuvent encore, à la volonté du sculpteur, cesser d'être l'imitation d'un feuillage, sans cesser d'être un bel ornement : les figures humaines, les animaux, les oiseaux peuvent s'y joindre et composer ainsi ce que nous nommons ornements mixtes.

C'est ainsi qu'avec l'addition de quelques ciselures, les ornements mauresques peuvent se mêler à des feuilles naturelles et former aussi une ornementation mixte. Les chapiteaux byzantins présentent souvent l'exemple d'oiseaux mêlés à des enlacements qui forment un ornement mixte.

Si à la broderie gothique, vous joignez les anges, les fuites en Egypte, les scènes de croisade, les processions, les chasses seigneuriales, un ornement mixte plein de charmes peut en résulter. Les sculptures du chœur d'Amiens, de Rhodez, etc, en sont des exemples.

Enfin, on peut ranger parmi les ornements mixtes une partie des inventions dites de la renaissance, mais dont les modèles principaux tirent leur origine des bains de Livie et des arabesques de Raphaël. En ce genre élégant de superpositions à claire-voie, la nature humaine, les oiseaux, les chimères se mêlent à des feuillages, à des contournements de pure fantaisie.

La fantaisie est la liberté dans l'ornementation.

Pourvu que cette liberté soit maintenue par le bon goût et

Digitized by Google

ne dégénère pas en folie, la fantaisie est la première qualité de l'ornementateur.

ORNEMENTS COMPOSITES.

Si, dans un morceau d'architecture ou dans une œuvre céramique vous superposez diverses sortes d'ornements, il en résultera une ornementation composite.

La ville de Nîmes possède en ce genre un chef d'œuvre digne des Grecs : la Maison-Carrée, bâtie du temps des Romains par des architectes helléniens, maîtres en rhythmie, dépositaires des plus pures traditions de la proportion analogique, la Maison-Carrée est un trésor d'ornementation composite. Les cannelures et les têtes de lions, les annelets et les feuilles d'eau, les modillons ornés de feuillages et les denticules géométriques, les oves et les grands enroulements de frise, concourent par les plus eurhythmiques combinaisons au luxe d'un ensemble qui peut être proposé comme le modèle le plus parfait de l'ornement composite. Le chapiteau de Nîmes est à son tour digne de recevoir les hommages des Grecs de Phigalie et de Corinthe.

Dans l'art céramique, l'ornementation est généralement composite : des lignes d'ornements inventionnels se développent sur les bords, les cols, les colliers, les épaules du vase. Les figures et les ornements imitationnels sont au centre : des cannelures, des enlacements, des annelets, des rayons en pointe, occupent la base, le pied et toutes les parties inférieures.

L'entablement corinthien comprenant toutes les perfections de l'ornement composite, il serait oiseux d'en donner d'autres exemples ; mais l'ordre corinthien dérive d'un ordre plus sévère, de l'ordre dorique. L'ordre dorique lui-même doit toutes ses beautés à une des lois fondamentales d'ornementation, à l'eurhythmie.

ZIEGLER.

Digitized by Google

UN SECRET DIPLOMATIQUE.[1]

—

Par une belle matinée d'août 1830, la rue St-Florentin était garnie d'un double rang d'équipages; tout semblait annoncer une réception ministérielle à l'hôtel de la Marine; c'était mieux que cela: le prince de Talleyrand *était chez-lui*. Une foule plus importante qu'élégante se pressait dans un salon d'une simplicité royale; on aurait pu se croire à un petit lever, si le temps eut été moins contraire aux souvenirs de l'œil-de-bœuf.

Quelques groupes stationnaient dans les embrâsures des croisées, mais on n'y parlait qu'à voix basse, et ceux qui, las d'attendre le maître de la maison, s'étaient déterminés à s'asseoir, gardaient un silence respectueux; une seule personne se promenait à grands pas d'une encoignure à l'autre du salon avec cette assurance que donne le sentiment d'une position supérieure. C'était un homme de cinquante à soixante ans; ses épaules étaient un peu voûtées; ses cheveux et ses favoris livrés à une croissance déréglée offraient un mélange de blond et de blanc; ses jambes arquées et fortes allourdissaient sa marche; ses mains réunies derrière son dos ne quittaient cette position napoléonienne que pour ouvrir et fermer brusquement une tabatière; tout enfin, dans ses mouvements, dans ses poses, dans ses regards, trahissait la préoccupation d'un esprit qui rassemble ses forces pour soutenir un assaut avec honneur.

A chaque minute quelque nouvel arrivant passait près de l'infatigable promeneur sans qu'il y fit attention; il fallut que le premier secrétaire de l'ambas-

(1) Nous nous empressons d'offrir à nos lecteurs une anecdote inédite due à la plume élégante d'un de nos compatriotes qui vient de résider quelques années au Canada. M. A. de P... dont les initiales signées nous font un devoir de taire le nom entier, rapporte avec lui en France, les matériaux les plus complets et les plus intéressants peut-être que l'on ait glanés de nos jours dans le Bas-Canada. Espérons que les bouleversements de la patrie ne le détourneront pas de leur donner la publicité que leur importance réclame. En attendant, nous regardons comme une bonne fortune la collaboration temporaire dont nous ne voulons pas tarder un instant à faire profiter les souscripteurs de la *Revue du Nouveau-Monde*.

Digitized by Google

sade de Russie que l'on venait d'annoncer s'avançât en ligne directe vers lui, et l'arrêtât par une inclination profonde.

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, permettez-moi de me féliciter d'une si heureuse rencontre; ce matin même, nous avons reçu avis de votre nomination à l'ambassade de Vienne, et je ne puis que devancer ici le compliment que S. Ex. le comte Pozzo di Borgo se propose d'aller vous offrir en personne.

Le nouvel ambassadeur sembla d'abord contrarié d'être troublé dans ses préparatifs d'improvisation; cependant, les prévenances d'un diplomate russe dans la situation délicate où l'on se trouvait, exigeaient un remerciement, et il le fit en homme qui n'est pas fâché de peloter en attendant partie.

On ignorait alors si l'Autriche inclinerait vers le nouveau gouvernement de la France ou si elle se tiendrait à son égard dans une neutralité hostile; toutes les chancelleries du Nord avaient un égal intérêt à pénétrer les desseins d'une puissance dont la position centrale pouvait unir ou diviser les mouvements de l'Allemagne. Le premier secrétaire de l'ambassade de Russie n'aurait eu garde de laisser échapper l'occasion qui lui était offerte d'interroger les relations naissantes des deux cours, mais le maréchal, qui ne savait encore rien, usa des avantages d'une discrétion forcée pour se donner l'air impénétrable.

Cette passe d'armes fut interrompue par l'apparition du prince de Talleyrand; il sortait des mains de son valet de chambre tel qu'aux premiers jours du Directoire, même coiffure, même cravate, même jabot.

« Ce diable boîteux, disait un jour une amie de madame Récamier, a plus d'aplomb que le sage poétisé par Horace; il se tient debout et ferme sur les ruines du monde; il serait plus facile de bouleverser dix empires que de déranger sa cravate *à l'incroyable*; depuis vingt-cinq ans les trônes tombent autour de lui, les dynasties disparaissent à ses yeux; mais de tant de révolutions il n'y en a pas une assez puissante pour retarder son dîner d'une heure ou pour enlever un grain de poudre à sa perruque *à l'enfant*. »

Un cercle se forma si rapidement autour du prince que le maréchal eut peine à se faire jour; arrivé enfin au premier rang, il prit la contenance d'un officier nouvellement breveté qui attend une parole de bienvenue de son colonel, mais, soit caprice, soit distraction ou calcul, celui-ci lui laissa l'embarras de l'initiative. Ce changement de front renversait les plans du maréchal, il avait sa replique sur le bout des lèvres, il en était même assez content, et le voici obligé de faire de l'à-propos à la minute; il parla de la mission extraordinaire qui lui était confiée, en fit ressortir toute la gravité, et ne négligea rien pour provoquer une consultation transcendante; mais après les compliments et les vœux d'usage, M. de Talleyrand se contenta de lui vanter les facilités de la vie allemande, le charme irrésistible des Viennoises, et les qualités éminentes des vins de Hongrie; surpris de la froideur du maréchal sur ce dernier article, il combattit vivement une incrédulité qui, suivant lui, était inconciliable avec sa réputation de bon goût, et il lui prédit en badinant qu'il reviendrait converti par la grâce de Saint Johannisberg, patron de M. de Metternich.

Le prince se mit ensuite à circuler autour du salon interpellant les uns, se bornant à saluer les autres, et n'effleurant jamais que la surface des questions comme le patineur qui se joue sur la glace.

Pauvre ballon dégonflé par une piqure d'épingle, le maréchal ne savait plus comment s'y prendre pour faire une honorable retraite; il avait cru voir rire sous cape deux jeunes attachés, et la colère faisait bouillonner son sang; condamné à un sourire immuable pour conserver la dignité de son caractère diplomatique, il maudissait dans son for militaire le patriarche goguenard de toutes les chancelleries. Bien résolu, néanmoins, à ne pas rester sous le coup d'une

Digitized by Google

mystification, il se plaça en travers de la porte que le prince devait franchir pour retourner dans son appartement, et là, prenant la posture du Colosse de Rhodes, il jura de ne livrer passage qu'après réparation complète.

M. de Talleyrand qui s'était aperçu de ce blocus, semblait se plaire à louvoyer devant le port; il allait et venait avec la gravité narquoise d'un vieux loup de mer, jusqu'à ce qu'enfin, avisant un petit homme très gros et passablement malpropre qui se tenait à l'écart, il s'empara de son bras et se servit de sa personne comme d'un bélier pour fendre la foule; c'est à l'abri de cette catapulte qu'il attaqua la position du maréchal; celui-ci, bon gré mal gré, dut s'effacer.

— Ah! mon cher maréchal, lui dit le prince en se trouvant sous son feu, laissez-moi vous faire un cadeau digne d'un amateur éclairé: je vous présente un homme rare, M. Corbinet. Si vous avez, comme moi, la passion du vieux Saxe, il vous trouvera des merveilles; il m'a déterré hier deux petits amours en pourpoints et hauts de chausse devant lesquels on se mettrait à genoux; c'est d'une délicatesse, d'un fini... venez voir cela.

Le maréchal avait la tête brûlante, il suivit sans répondre M. de Talleyrand jusque dans son musée de porcelaine, mais là il ne fut pas plus heureux qu'au salon; le prince, après l'avoir promené de biscuits en biscuits et de magots en magots, appela son admiration sur l'Arcadie de Dresde; puis, de ses bergers passant à ses cupidons, il lui fit remarquer *l'amour militaire*; c'était un petit joufflu en uniforme de Dauphin-cuirassier dont les jambes nues étaient enfoncées dans d'énormes bottes à l'écuyère et dont les ailes, ornées de rubans, fendaient la cuirasse.

Le maréchal perdit patience; à la porcelaine de Saxe allait infailliblement succéder la verrerie de Bohème, il sentit que s'il se laissait toujours mener de la sorte, il serait éconduit comme un enfant; brisant donc par une brusque saccade le fil d'une explication qui faisait les délices de M. Corbinet: Prince, dit-il, j'ai eu l'honneur de vous informer de mon départ... n'avez-vous rien à me prescrire?

M. de Talleyrand contemplait d'un air d'extase un chloris en fontange et vertugadins que le marchand de bric-à-brac tenait à la hauteur de ses yeux avec un épanouissement d'artiste; il répondit nonchalamment au maréchal qu'il le remerciait beaucoup, mais qu'il ne pouvait rien ajouter aux instructions qu'avait dû lui donner le ministre; le maréchal réclama sans plus de succès les conseils de son expérience; il n'obtint qu'une récusation modeste, et fut renvoyé à de plus hautes lumières.

— N'aurez-vous, du moins, à me charger d'aucune commission, s'écria-t-il en désespoir de cause?

— Dans le fait, vous allez à la source des vraies porcelaines; mais, entre nous, je vous soupçonne de n'avoir pas plus de goût pour les statuettes de Saxe que pour le vin de Tockai...

— Il est vrai que je ne sais pas en comprendre tout le mérite... cependant, disposez de moi, je suis entièrement à vos ordres.

Cette marque de bonne volonté parut faire une impression favorable sur l'esprit de M. de Talleyrand; il se leva, prit affectueusement la main du maréchal et se penchant vers lui avec cet air mystérieux qui annonce une révélation importante.

— Vous irez voir Metternich dès votre arrivée, je présume?

— Sans doute, ce sera mon premier soin.

— Eh bien, vous lui direz de ma part... chut! éloignons-nous un peu.

— Je lui dirai...

Digitized by Google

— Un seul mot... tâchez de ne pas l'oublier.

— Soyez tranquille, je l'écrirai s'il est nécessaire sur mon carnet.

— Gardez-vous en bien... il ne doit être gravé que dans votre tête.

— Soit ! j'ai la mémoire très fidèle.

— Vous concevez qu'entre diplomates...

— Assurément ; mais ce mot, quel est-il ?

— Un simple nom propre : Collinette !

— Collinette ?

— Oui, Collinette, répéta le prince en se dandinant sur sa béquille et en plongeant son menton dans sa cravate avec une certaine coquetterie.

Le maréchal était resté bouche béante ; les paroles lui manquèrent, et ce fut heureux ; car il était trop exaspéré pour pouvoir retenir une explosion. Sur ces entrefaites, la duchesse de Dino entra, elle était accompagnée de plusieurs dames dont la vue aurait changé un tigre en agneau, le maréchal conserva assez de galanterie pour se retirer dès qu'elles se montrèrent ; mais le secrétaire d'ambassade de Russie l'attendait encore au salon, et il alla donner tête baissée contre ce dangereux questionneur en maugréant avec rage sur l'ex-évêque d'Autun et sa Collinette. . . . . .

. . . . . .

Il n'y a rien de plus tenace qu'une colère rentrée. Cent lieues parcourues en poste n'en avaient pas encore soulagé le maréchal ; mais il raisonnait trop bien pour admettre un effet sans cause. M. de Talleyrand est diplomate avant tout, se disait-il, et, comme tel, il n'aime pas voir une mission de premier ordre confiée à un militaire ; c'est une jalousie de corps et rien de plus ; d'ailleurs. si j'analyse un diplomate, qu'est-ce que j'y trouve ? un procureur qui embrouille les affaires les plus faciles, un avocat qui prolonge à plaisir les plus simples discussions, un notaire qui mine tous ses contrats de clauses résolutoires ; un militaire, au contraire, va droit au but ; franc comme son sabre, il tranche d'un seul coup tout ce qu'il ne peut dénouer ; c'est donc un-gâte métier, un massacre aux yeux de ces fabricants de dilatoires et de protocoles. La conclusion vint d'elle-même : M. de Talleyrand était piqué d'un choix auquel il n'avait pas eu part, et toute réflexion faite, le meilleur parti que le maréchal eût à prendre, était de n'y plus penser. Sur ce, il fuma un cigare et s'endormit dans le fond de sa berline que deux postillons allemands faisaient voler déjà loin des bords du Rhin. Les songes les plus agréables berçèrent son excellence : il se voyait accueilli à la cour de Vienne comme ces ambassadeurs romains qui portaient la paix ou la guerre dans un pli de leur toge ; on le fêtait, on le caressait, on l'adulait ; le corps diplomatique était à ses pieds et cherchait à pénétrer ses moindres paroles; il n'avait enfin qu'à dire un mot pour faire monter ou baisser la rente.

Ces beaux rêves furent loin de se réaliser. La cour impériale reçut le nouvel ambassadeur avec sa bienveillance ordinaire, mais sans une seule démonstration qui pût indiquer un sentiment de sympathie ; le corps diplomatique observa la même réserve, et les salons de l'aristocratie furent d'une fraîcheur à glacer le plus intrépide débutant. Le maréchal étonné essaya de faire vibrer une corde puissante ; pendant quelques jours, il ne parla que de l'hydre de l'anarchie et des dangers toujours croissans qui menaçaient les trônes ; le mot, le terrible mot de propagande avait plus de quatre syllabes sur ces lèvres, il le prolongeait comme un roulement de tambours. On devina son jeu : il voulait, à défaut d'autres hommages, obtenir ceux de la peur ; mais la situation disait clairement que le cabinet du Palais-Royal pouvait moins se passer de l'appui de l'Autriche que l'Autriche du concours de ce cabinet, et l'on tenait peu de compte des coups de tocsin de l'envoyé extraordinaire.

Digitized by Google

D'ailleurs, un thermomètre rassurait ceux qui auraient pu s'alarmer: le prince de Metternich s'était contenté de remplir les devoirs d'étiquette à l'égard du plénipotentiaire français ; tout s'était réduit au plus strict cérémonial. Quelques propos de salons apprirent au maréchal que l'on commençait à rire de ses foudres innocentes et de son sublime isolement; il sut à n'en pas douter que l'on avait écrit à toutes les cours qu'il avait complètement échoué. L'ambassadeur d'Angleterre en paraissait très contrarié, mais l'Ambassadeur de Russie prenait à peine le soin de dissimuler sa joie.

Le maréchal, éclairé par ces mouvements contraires, comprit que c'était fait de sa mission s'il continuait à manœuvrer au large, et résolu bravement d'en venir à l'abordage. Il écrivit au prince de Metternich pour lui demander une entrevue particulière,une heure ne s'était pas écoulée qu'il avait déjà une réponse; le prince lui mandait qu'il serait ravi de le voir à l'heure qu'il lui plairait de choisir. « J'irai donc sur le champ, » dit le maréchal qui se sentait la tête montée et qui ne voulait pas laisser refroidir son ardeur.

M. de Metternich le reçut avec une grâce parfaite ; il lui exprima seulement le regret de ne pouvoir s'entretenir avec lui aussi longtemps qu'il l'aurait désiré, mais il était appelé chez l'empereur à midi et déjà il était onze heures et demie. Conteur ingénieux et facile, le diplomate autrichien a la tête pleine d'anectodes et de détails biographiques ; aussi parla-t-il au maréchal de ses nombreuses campagnes avec une fidélité de mémoire qui ne permit pas à celui-ci de l'interrompre ; il s'étendit par d'imperceptibles transitions sur l'évacuation de la Morée, sur les Grecs, les Souliotes, les Turcs, la guerre des trois journées, le voyage de Rambouillet et l'embarquement de Cherbourg ; les évènements, les personnages, tout passait sans encombre dans sa lanterne magique ; c'était un spectacle changeant à vue et si attachant qu'on aurait craint de le troubler ; cependant, le terme de l'audience approchait. Un œil sur la pendule et l'autre sur M. de Metternich, le maréchal était en proie à une anxiété toujours croissante, il voulut rompre le charme, mais il cherchait encore par où il saisirait cette roue de feu qui l'éblouissait de ses étincelles lorsque l'heure sonna ; un laquais vint annoncer que la voiture du prince était aux ordres de Son Altesse, et l'ambassadeur désappointé se vit contraint de partir comme il était venu.

En le reconduisant, M. de Metternich lui demanda par forme de réminiscence des nouvelles du prince de Talleyrand ; le maréchal ne cherchait qu'une occasion de manifester son humeur, il crut l'avoir trouvée.

— Parbleu ! dit-il, vous me rappelez fort à-propos que M. le prince de Bénévent m'a donné une commission pour Votre Altesse.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— C'est un peu singulier, et il me serait difficile de vous l'expliquer ; mais enfin il m'a chargé de vous dire ce seul mot : Perrinette.

— Perrinette ?

— Oui, Perrinette.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Très sûr.

— Ne serait-ce pas plutôt Collinette ?

— Ah ! oui, je confondais... Perrinette, Collinette, c'est tout comme.

— C'est fort différent.

— Va donc pour Collinette... Et le maréchal descendit triomphant les degrés du palais comme s'il venait de lancer le trait du Parthe.

Le soir, il assista à une fête donnée par le prince de Schwartzenberg. L'ambassadeur de Russie l'aborda dès qu'il l'aperçut, et lui demanda en homme bien informé, s'il avait été content de M. de Metternich.

Digitized by Google

Très content, répondit le maréchal, nous avons parlé opéra comique comme deux habitués de l'orchestre. Peu s'en est fallu que nous n'ayons chanté en duo : *Collinette, joliette.*

— Collinette ! répéta le diplomate russe.

— *Collinette joliette*, c'est du Méhul ou du Daleyrac, ou bien...

— Ou bien du Talleyrand, murmura tout bas l'envoyé de St-Péterbourg, et affectant de sourire : je connais cet air là, M. le maréchal, je le connais parfaitement, et je ne puis mieux vous le prouver qu'en renonçant à la conférence que nous devions avoir demain à votre hôtel ; elle devient complètement inutile.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, M. le maréchal, je mets bas les armes devant Votre Excellence ; je m'étais obstiné à croire que les notes transmises de Paris étaient erronées ; mais je suis forcé de reconnaître que le comte Pozzo di Borgo était beaucoup mieux instruit que moi.

Là-dessus, l'ambassadeur russe fit un salut profond et s'éloigna.

— A merveille, pensa le maréchal, une rupture avec la Russie, et pourquoi ? C'est à n'y rien comprendre... Peste soit des Collinettes, au diable les Colins, les Colas et les Nicolas !

Le lendemain, un incident plus imprévu encore vint mettre le comble à sa surprise ; il reçut un billet charmant du prince de Metternich qui l'engageait à déjeûner seul à seul avec lui.

Que se passa-t-il dans ce déjeûner ? c'est un secret d'état ; mais il est permis de supposer qu'il eût une bien haute importance, car le maréchal qui n'était pas homme à se payer de Johannisberg en sortit radieux, le mot magique qui avait changé si subitement les dispositions de l'Autriche et de la Russie était cependant encore une énigme pour lui ; en vain essaya-t-il d'en obtenir l'explication de M. de Metternich ; ce ne fut que neuf ans après, lorsque M. de Talleyrand eût cessé de vivre, qu'il parvint à en connaître la signification et l'étymologie.

Voici à peu près en quels termes l'une et l'autre lui furent expliquées par un ancien agent du prince qui avait été dépositaire de ses plus intimes secrets :

Les années 1814 et 1815 furent de grandes années pour la diplomatie ; Napoléon qui ne chargeait guères ses protocoles qu'à boulets rouges, avait mit le feu aux quatre coins de l'Europe. Le bouleversement était général. Comment débrouiller un tel chaos et réparer tant de ruines ? La table autour de laquelle s'assembla le premier Congrès était couverte de cartes mutilées ; il s'agissait de rendre à chaque état ce qui lui avait été pris ; mais les moindres démembrements s'étaient compliqués de tant de questions litigieuses, qu'on ne pouvait substituer la raie bleue de la restauration à la raie rouge de la conquête sans les plus vifs débats ; l'Angleterre avait des prétentions exorbitantes ; d'abord elle entendait ne rien restituer de ce qu'elle avait saisi à la faveur de la guerre continentale, ensuite, elle voulait tout arranger au plus grand préjudice de la France. Par bonheur, trois hommes aussi concilians qu'habiles, surent en marchant d'accord, tenir en échec le léopard affamé, qui rugissait par la voix de lord Castlereagh, et, à l'exception de quelques lambeaux de colonies qu'il fut impossible d'arracher de ses griffes, ils parvinrent à lui faire lâcher la part de lion qu'il s'était faite. Ces trois plénipotentiaires étaient MM. de Talleyrand, de Nesselrode et de Metternich.

— Si l'aigle à deux têtes, disait plaisamment le ministre russe, n'avait pas eu trois becs et je ne sais combien d'ongles, la lutte n'eût pas été soutenable. Cette alliance définitive, resserrée par des épreuves de chaque jour, devait produire une étroite intimité entre les trois représentants de la terre ferme ; ils se voyaient

Digitized by Google

souvent pour parler d'affaires, et plus souvent encore pour parler de frivolités ; la signature du traité de paix mit fin à leurs relations officielles sans faire cesser leurs relations privées. En attendant l'échange définitif des ratifications, ils échangèrent de délicieux dîners qui, vu leur durée et l'esprit qu'on y servait, rappelaient avec avantage les petits soupers du bon tems ; il y manquait pourtant une chose, mais une chose essentielle : aucun esprit féminin ne venait agacer leur verve, ils n'avaient pas un seul lutin familier pour faire courir la folle du logis ; aussi, arrivait-il fréquemment que les spirituels convives se souvenaient de l'âme qui manquait à leurs causeries, et la conversation, dirigée par de galantes réminiscences, prenait alors une allure plus libre et un tour plus exotique.

Des souvenirs aux confidences il n'y a qu'un pas, et que faut-il pour le faire franchir ? un verre de Champagne ou un trait provocateur ; l'un et l'autre lancèrent un jour si loin le comte de Nesselrode qu'il ne s'arrêta plus. Son enthousiasme pour les Françaises n'était pas une vague exaltation ; il déclara qu'il connaissait une parisienne au dessus de toute comparaison possible ; c'était la beauté d'un ange et l'esprit d'un démon. Il entra dans des détails qui excitèrent vivement la curiosité de ses deux auditeurs ; le ministre autrichien emporté à son tour par la chaleur d'un sang dont il n'est pas toujours maître, esquissa rapidement un portrait qu'il opposa avec une assurance superbe à celui que son collègue de Russie venait d'enluminer. Un juge impartial eût éprouvé l'embarras du beau Pâris, car c'était une balance de charmes si égale qu'il n'y avait pas de raison pour jeter la pomme d'un côté plutôt que de l'autre.

— Et moi aussi, dit M. de Talleyrand, je pourrais parler avec quelque avantage d'un prodige inconnu et disputer la palme que chacun de vous revendique ; mais à quoi bon ?... Nous ne saurions être juges et parties. Toutefois, avant d'abaisser devant vous les couleurs de celle que j'admire, je vous demanderai quelque chose de plus concluant que des poésies descriptives : avec un portrait même flatté, avec une lettre, même revue et corrigée, on peut juger la figure et l'esprit d'une femme.

Les deux preux chevaliers se recrièrent en même tems : « Un portrait !... mais qui s'avise de porter un pareil signalement dans sa poche !... Une lettre !... mais quel serait l'homme sensé qui se mettrait volontairement sous le coup d'une preuve écrite !

— Moi, répliqua intrépidement M. de Talleyrand. Si un écrit n'a pas de signature, quel danger peut il offrir ?

— Et le style, dit M. de Metternich.

— Le style, c'est l'homme ; mais ce n'est pas la femme.

— L'observation est peut-être vraie, reste à savoir comment il faut l'entendre.

— N'est-il pas certain que si, par exemple, l'esprit d'une Sévigné s'enveloppe dans l'orthographe d'une maréchale célèbre...

— Que nous fait l'orthographe, s'écria étourdiment M. de Nesselrode, n'avons-nous pas l'habitude de déchiffrer !

— Charmant ! charmant ! dit avec la même légèreté M. de Metternich ; plus l'orthographe est mauvaise, plus elle prouve le mérite de celle qui sait s'en passer ; on peut lui dire comme Oroemane à Zaïre : *Tu n'en as pas besoin !*

— Ainsi, reprit M. de Talleyrand, vos deux fées sont deux génies incultes ?

— Tout est resté nature chez la mienne, répondit M. de Metternich.

— Et chez la miennne aussi, ajouta M. de Nesselrode.

— A la bonne heure, messieurs, la conformité de votre goût n'a rien qui m'étonne ; le naturel devient si rare de nos jours qu'il faut traverser les couches su-

Digitized by Google

périeures de la société pour le trouver ; c'est la vérité qui loge au fond du puits.

Un trait de lumière venait de jaillir aux yeux de M. de Talleyrand, il attache un regard scrutateur sur ses antagonistes, et jugeant qu'ils étaient trop avancés pour reculer d'un pas, il s'efforça de faire achever par leur amour propre la confidence que leur enthousiasme avait commencée. D'attaque en attaque, on en vint à une provocation directe ; M. de Metternich, placé entre deux feux, objecta vivement à M. de Nesselrode, que puisqu'il était si sûr de la victoire, il ne devrait pas craindre de livrer bataille.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua le diplomate russe, votre défi m'enchante et je l'accepte de tout mon cœur, si, de votre côté, vous consentez à me faire voir votre Dulcinée fabuleuse.

— Très volontiers, je suis prêt à prouver que jamais admiration ne fut mieux fondée. Talleyrand sera notre arbitre.

— Non, non, je le récuse, il a donné à entendre qu'il avait mieux à montrer que nous ; il faut aussi qu'il fasse ses preuves.

— Messieurs, dit M. de Talleyrand avec une solennité caustique, j'adhère pleinement à votre proposition. Sachez que je ne crains aucun parallèle, aucun, entendez-vous bien.

— C'est ce que nous verrons.

— Vous m'avez promis de venir dîner chez moi après demain : eh bien nous terminerons la soirée à l'opéra.

— A l'opéra ! vous ! ce sera du nouveau.

— J'aurai la loge du ministre de la maison du roi, et je n'irai pas plus loin que le petit salon qui la précède ; mais là, si vous y consentez, nous pourrons retrouver les trois divinités qui se partagent notre encens ; je vous enverrai les coupons nécessaires pour les deux

L'arrangement parut de bon goût ; une entrevue sur territoire neutre, n'avait rien que de conforme aux usages diplomatiques, elle fut agréé à l'unanimité ; on rit beaucoup du tête-à-tête de ces dames et de l'ennui dont on aurait à les dédommager ; Junon, Minerve et Vénus n'avaient jamais pu échanger quatre paroles dans l'éternité de l'Olympe. Qu'allaient-elles se dire dans l'entr'acte de l'opéra ? On finit par s'apitoyer sur leur sort et le dîner convenu fut abrégé d'une bonne heure au moins. M. de Talleyrand qui avait coutume de s'asseoir pour prendre son café, suivant les principes de La Reynière, se tint debout, et tout en faisant fondre son sucre dans une tasse du Japon :

— Messieurs, dit-il, voici l'heure décisive qui approche ; la lice va s'ouvrir, mais avant d'y entrer, convenons de rester rivaux et amis ; ce n'est ni un combat à outrance ni un tournois, c'est un jugement de cour d'amour, et nous devons nous comporter en galans paladins.

Cette allocution fut reçue avec une dignité chevaleresque ; MM. de Metternich et de Nesselrode jurèrent de se conduire en frères d'armes ; mais il leur parut que M. de Talleyrand dont les paroles avaient sans doute pour but d'amortir le coup de leur défaite, avait pris beaucoup trop tôt l'attitude d'un vainqueur généreux, et ils se flattèrent en secret de le voir ramené avant peu à des sentimens plus humbles.

Quiconque aurait vu les trois diplomates à la porte de la loge aurait cru assister à une scène de politesse chinoise. C'étaient trois mandarins luttant de révérences et s'obstinant à céder le pas ; M. de Talleyrand représenta qu'il était chez lui, et il usa de son droit pour fermer la marche. Une femme resplendissante de beauté, de parures et de diamans était assise sur un sopha, le bras gracieusement arrondi sur un coussin de soie rose ; elle accueillit les trois ambassadeurs

Digitized by Google

par une légère inclinaison de tête et un sourire d'impératrice.

— Eh bien ? fit M. de Nesselrode, en se tournant vers MM. de Metternich et de Talleyrand.

— Eh bien ! répétèrent en écho les deux diplomates.

— Eh bien, eh bien, que signifie cette trahison, messieurs, où est le modèle sans égal que chacun de nous devait produire ?

— Voici le mien, répondit M. de Metternich en indiquant la femme qui trônait solitaire sur le divan, c'est le vôtre que je demande à voir.

— Pas de subterfuge, dit M. de Talleyrand, je n'aperçois ici ni le modèle de Nesselrode ni le vôtre, mon cher Metternich, il n'y a que le mien, et je suis surpris que vous m'ayez joué tous les deux lorsque j'ai mis un empressement si confiant, si candide à vous satisfaire.

La nouvelle Ninon tira de son gant trois petits billets roulés ensemble, et les remit au prince de Talleyrand avec la candeur d'une vierge.

— Tout s'explique, messieurs, s'écria le prince dès qu'il les eut ouverts, voici des convocations en règle. Franchement, si les Lachâtre ont conservé des archives, nous pouvons y déposer ces trois billets... des mêmes à la même !... qu'en dites vous ? N'est-ce pas délicieux !

Et tous trois se donnèrent la main avec cette résignation facile qui convient à des hommes d'esprit.

— Si nous avions trouvé ici les trois grâces, dit M. de Metternich, nous aurions pu nous diviser ; mais elles se sont réunies en une seule pour nous offrir le type de toute les perfections. En présence de la déesse de la beauté, nous resterons d'accord.

Ce madrigal du vieux tems était une pilule dorée qui convenait à l'état des trois blessés, il passa merveilleusement, et fut suivi de mille autres complimens de condoléance dignes de Dorat et de Marivaux.

La triple Armide fut à la hauteur de la situation ; fière des illustres admirateurs qu'elle tenait dans ses chaînes, elle avait à cœur de prouver qu'une femme a plus de finesse dans son petit doigt que tous les diplomates de la terre; elle les railla sans miséricorde, et soutint que si elle les avait trompés, elle ne les avait pas trahis. Cette distinction paraissait mal aisée à établir, elle en vint à bout, cependant ; elle leur rappela qu'elle avait été leur Egérie, qu'ils avaient su par elle tout ce qu'ils pensaient mutuellement, et que ces confidences toujours attribuées à des indiscrétions d'amies, avaient puissamment contribué à resserrer leur union contre l'Angleterre. Ainsi, Collinette, car c'était le simple nom que cette déité bienfaisante avait voulu porter sur la terre, l'espiègle et folle Collinette avait été l'âme du congrès ; le moyen de méconnaître des services de cette importance ! N'eut-ce pas été le comble de l'ingratitude !

Peu de jours après, les trois plénipotentiaires se réunirent pour la dernière fois ; on parla longuement de la réorganisation de l'Europe que l'on venait d'achever avec tant de peine ; bien des nuages assombrissaient encore l'horizon politique ; rapprochés, on avait pu conjurer les tempêtes, éloignés au contraire, il devenait difficile de les prévenir ou d'y échapper ; que faire ?... Un pacte secret, une sorte de contrat d'assurance mutuelle fut proposé et souscrit séance tenante. Pour en rendre l'exécution possible, il fallait adopter un chiffre inconnu ; on objecta que les polices diplomatiques ont la clé de tous les chiffres, qu'il valait mieux briser une bague en trois morceaux et convenir que toute créance serait accordée à l'émissaire qui représenterait un des trois fragments. Ce second moyen d'intelligence à l'usage des héros de romans et de drames avait l'inconvénient grave de tout faire dépendre de la conservation d'un objet facile à perdre. M. de Talleyrand le combattit et proposa un autre expédient : A la

Digitized by Google

guerre comme à la guerre, dit-il avec gaîté ; qui nous empêche d'avoir un mot d'ordre de même que les places fortes ont un signe de passe à l'instar des loges maçoniques ?

— En effet, répondit M. de Nesselrode, un mot d'ordre est ce qu'il y a de plus simple et de plus sûr.

M. de Metternich appuya dans le même sens, et ajouta que si l'on s'engageait par serment à garder le secret, on serait à l'abri de toute surprise.

Le diplomate russe proposa pour mot d'ordre *Sainte Alliance ;* le diplomate autrichien : *Union Fraternelle ;* le diplomate français trouva ces formules trop explicites, il dit qu'il préférait une expression symbolique...

— Collinette par exemple, dit en riant M. de Nesselrode.

— Et pourquoi non ? répliqua M. de Talleyrand.

M. de Metternich applaudit à un choix qui lui semblait ingénieux ; c'était, suivant lui, consacrer le souvenir d'une intimité à toute épreuve et environner leur secret d'une garantie inviolable. « Vive Collinette ! s'écria-t-il, nous lui devons le double honneur d'être les Pylades et les Dandins de la diplomatie !

— Convenons donc, reprit M. de Talleyrand, que nous accorderons toute confiance et qu'au besoin nous servirons de tout notre crédit quiconque aura mission de nous dire : « Collinette. »

Des paroles d'honneur furent données ; et l'on se fit les plus sincères adieux ; au moment de sortir, M. de Nesselrode pria ses deux collégues de lui dire s'ils savaient ce qu'était devenue leur enchanteresse, car pour lui, depuis quelques jours, il n'en avait eu aucune nouvelle ; M. de Metternich était dans la même incertitude et ne s'expliquait par cette disparition subite à la veille d'un départ. Le prince de Talleyrand leur apprit alors qu'une bévue de la police militaire avait fait loger leur pauvre Egérie à la Salpétrière. — Il paraît, dit-il, qu'elle a eu l'imprudence d'accepter un déjeuner auquel assistèrent deux ou trois généraux de l'armée de la Loire ; on a supposé qu'il y avait un complot sous jeu, et par ordre du gouverneur de la première division militaire, elle a été arrêtée lorsqu'elle allait se promener au bois dans cette belle calèche que l'un de vous, j'ignore lequel, lui a donnée...

— C'est moi, disaient en même temps les deux diplomates.

— Ah ! l'un et l'autre !... je regrette de ne pouvoir vous dire dans quelle calèche elle était, mais c'était vraisemblablement dans l'une des deux... à moins que ce ne fut dans le landau qu'elle a reçu de moi.

MM. de Metternich et Nesselrode sans insister sur ce détail, se réunirent pour recommander l'innocente victime à toute la sollicitude de M. de Talleyrand.

— Dans le fait, observa celui-ci, nous ne pouvons mieux inaugurer notre mot d'ordre qu'en le faisant servir à la délivrance de celle qui nous l'a procuré. Et vingt-quatre heures après, Collinette tenant le haut du pavé aux Champs-Elysées avec un train de duchesse, éclipsait toute l'aristocratie de l'opéra.

Le maréchal avait écouté ce récit avec une attention soutenue ; vers la fin il se frotta le front et demeura ébahi. — Voilà qui est bizarre, dit-il, très bizarre.. Le Gouverneur de Paris, c'était moi ; non seulement j'ai donné l'ordre d'arrestation, mais j'ai eu, il m'en survient, une altercation des plus vives avec le directeur de la police qui s'était permis de laisser envoler mon complot ; infortunée Collinette, me serai-je jamais douté de ce que l'Europe et moi lui devrions un jour ! Sans elle, que de sang aurait coulé ! Nous serions peut-être à nous égorger !

A. DE P.

(*Extrait d'un recueil de nouvelles inédits.*)

Digitized by Google

PARIS L'ÉTÉ.

Un des préjugés de Paris, c'est de ne pas vouloir croire à l'été. Lorsque les chaleurs arrivent, souvent plus étouffantes qu'en Sicile, en Afrique et au Sénégal, tout le monde paraît surpris. Les directeurs de théâtre poussent des gémissemens, les glaciers manquent de glace, la population, accablée, défaillante, languit sur l'alsphalte en fusion comme les tribus d'Israël avant que Moïse eût fait jaillir l'eau du rocher.

Sous prétexte que l'été ne dure que trois mois,quelquefois quatre, on ne fait rien pour s'y préparer. Dans les pays chauds, où cependant la brise est plus fraîche qu'à Paris,vous avez des promenades sous les arbres,des allées, des tunnels et des grottes où le soleil ne darde pas ses rayons ; vous avez des vêtemens légers et des chapeaux de paille à larges bords, des spectacles en plein vent, des cirques, des arènes ; vous avez des fruits glacés, des figues d'Inde, des pastèques, des grenades ; à chaque coin de rue s'élèvent de petits pavillons à colonnettes rayées de blanc et d'or ornés de grands festons de citrons et d'oranges, et la foule est souvent si compacte autour de ces frais reposoirs, que l'*acquajuolo* est obligé de prendre dans sa main trois verres à la fois pour les remplir d'une eau froide et claire comme le cristal de roche, tempérée par quelques gouttes d'anis.

Dans les pays chauds, vous avez la sieste aux heures brûlantes ; les hamacs, les stores, les fauteuils en roseau ; les terrasses ombragées de tentes en coutil ou de berceaux de vigne ; les soupers de coquillages et de fruits de mer ; enfin le bon sens et la logique des habitans qui ont adopté le judicieux usage de dormir le jour et de veiller la nuit.

A Londres, l'été dure moins long-temps qu'à Paris, cependant toutes les précautions sont prises pour combattre la chaleur. Un excellent système de ventilation est appliqué aux salles de specta-

Digitized by Google

cle ; les jardins publics abondent ; partout des parcs, des *square*, des arbres, des pièces d'eau magnifiques. On se baigne où l'on veut ; j'ai vu de nombreux baigneurs, en costume de triton, s'ébattre paisiblement dans l'étang de Kinsington, dans le parc de la reine !

Il manque à Paris deux choses essentielles : l'eau et les arbres. Cependant la Seine est là, remplie de bonne volonté, et, avec un peu d'industrie, on pourrait avoir des fontaines superbes, des étangs, des cascades, qui auraient le double avantage de rafraîchir l'air et de réjouir la vue. Quant à trouver de beaux arbres, je conviens que la chose est plus difficile. Du train dont on y va, on montrera bientôt comme une curiosité tout arbre qui ne sera pas une allumette. Mais il reste encore quelques beaux chênes, quelques sapins oubliés, dans la forêt de Saint-Germain, dans les bois de Meudon, de Verrières et de Bièvre, et grâce au chemin de fer, on peut,comme Mahomet, aller aux arbres si les arbres ne viennent pas à nous. Croiriez-vous qu'on a ouvert un bal à Enghien, à quelques pas de ce coude charmant que fait la Seine, à quelques pas de la forêt de Montmorency, et que les propriétaires de ce curieux établissement ont trouvé moyen de choisir le seul terrain peut-être de toute la contrée qui n'eût ni un filet d'eau, ni un arbre ? Avouez qu'il a fallu bien de l'esprit pour bâtir presque sur le lit du fleuve, un petit désert de sable, un coin de Sahara où l'on ne rencontre, pour toute oasis, que des lampions et des chaises !

Nous avons des écoles de natation,c'est-à-dire de petits cachots, bien calfeutrés, entourés de planches et de toiles, où chacun a pour sa consommation particulière moins d'eau que dans une baignoire, et où l'on risque de recevoir à chaque instant sur la nuque les nageurs habiles dont la spécialité consiste à piquer des têtes.

Il y a deux ou trois siècles, on y mettait moins de façons, on se baignait en plein air. Je lis ceci dans La Bruyère :

« Tout le monde connaît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule ; on les voit de fort près se jeter dans l'eau, on les en voit sortir ; c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore ; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus. »

Dans ce temps-là les hommes allaient se baigner dans la Seine, au-dessus de la Porte-Saint-Bernard. Le bord de la rivière était encombré de dames ; on y louait des chaises comme aujourd'hui aux Champs-Elysées. Les auteurs comiques et satiriques s'amu-

Digitized by Google

sèrent beaucoup du choix de cette promenade. En 1696, on joua au Théâtre-Italien une pièce de circonstance, sous ce titre attrayant : *les Bains de la Porte-Saint-Bernard.*

J'ai voulu visiter, l'autre jour, cette longue levée dont parle La Bruyère. Les quais étaient déserts ; je n'ai vu que trois vieilles blanchisseuses, maigres, noires et tannées comme du cuir bouilli, et un arrêté du maire portant défense expresse de se baigner en cet endroit *dangereux !* Malgré cet avertissement paternel, deux intrépides naïades, dont il m'est défendu de publier les noms, se sont lancées bravement à l'eau, et, abritées d'une légère ombrelle verte, la taille serrée par le pantalon de rigueur, les bras nus, les cheveux flottans, elles ont descendu la Seine jusqu'au pont Notre-Dame, filant vingt nœuds à l'heure, et ne s'arrêtant que de temps à autre pour demander des sandwiches et du madère.

Les spectacles d'été sont encore très rares et très mal organisés à Paris. Je ne vois guère que la salle du Cirque qui soit construite dans de bonnes conditions. Elle est légère, élégante, commode et parfaitement aérée. On se voit comme dans un salon, on circule avec la plus grande facilité, on se tient debout ou assis, le chapeau à la main ou le chapeau sur la tête, sans gêner et sans être gêné par personne. Le spectacle ne demande pas une attention soutenue. Vous pouvez *rêver à rien profondément*, comme l'a dit un illustre écrivain. Les femmes peuvent montrer leurs belles étoffes, leurs chapeaux, leurs écharpes, et recueillir le fruit de leur toilette. Rien n'est perdu. On y rencontre tous les soirs une fort bonne et fort joyeuse compagnie, grâce au bon esprit du directeur, qui a su résister, avec une louable fermeté, à l'abus des billets gratuits. Une seule fois, M. Dejean s'est départi de son système, et c'est en faveur de la garnison de Paris.

— Prenez garde, dit le général Changarnier, votre offre est très gracieuse et honore beaucoup vos sentimens et votre caractère ; mais il y a soixante mille hommes à Paris.

— Eh bien ! mon général, quand il y en aurait quatre-vingt mille, cela me ferait trois mois, voilà tout ! Envoyez-moi mille braves par soirée, je serai heureux de leur témoigner ainsi ma reconnaissance.

Rien n'est plus curieux que de voir dans la partie supérieure de l'enceinte les rangs pressés de ces soldats d'une tenue irréprochable, et qui font éclater de temps à autre leurs applaudissemens comme des feux de peloton.

Les deux sujets les plus remarquables du Cirque (cela soit dit sans blesser l'amour-propre de personne) sont un enfant et une jeune fille, qui n'était elle-même naguère qu'une enfant. Rien n'é-

Digitized by Google

gale leur intrépidité, leur sang-froid, leur bravoure. L'enfant est le petit Baptiste Loisset, le plus jeune frère de l'excellent écuyer de ce nom. Il ne monte à cheval que depuis deux ans; mais M. Adolphe Franconi, pour lequel aucun miracle n'est impossible, en a su faire, en si peu de temps, un artiste de premier ordre. J'emploie à dessein ce mot d'artiste, qui n'a rien de trop ambitieux pour la circonstance, car ce petit Loisset, que vous voyez bondir et rebondir sur son cheval comme un volant sur sa raquette, s'élever à des hauteurs incroyables, et passer, comme emporté par une trombe, au-dessus de la foule frémissante, a tout l'esprit, toute la verve d'un comédien consommé dans les pantomimes et dans les scènes qu'il joue avec une rare perfection. Sa figure, sans être régulière, est très intelligente et très expressive; ses yeux sont noirs et perçans, il a des jarrets de fer et des muscles d'acier.

La jeune fille est Mlle Palmyre Annato, qui a failli se tuer l'autre soir en tombant. Je ne puis m'empêcher d'éprouver un intérêt pénible, un serrement de cœur involontaire, lorsque je vois ces pauvres enfans, ces jeunes filles, si délicates et si frêles, s'exposer tous les soirs à des dangers terribles, qu'ils apprennent à dissimuler avec grâce. D'où viennent ils? où vont-ils? Par quel concours de circonstances étranges et fatales en sont-ils arrivés à cette froide indifférence? Que de travaux, que de peines, quel long et douloureux martyre n'a-t-il pas fallu pour assouplir et pour briser leurs membres! Comment une mère peut-elle vouer sa fille à un pareil état! Il n'y a point de roman, point de drame qui n'émeuve autant que la simple histoire, le touchant récit de la vie d'une écuyère.

En 1832, un petit homme, pétillant de malice et d'esprit, musicien habile et compositeur amusant, donnait des leçons de chant dans un hôtel de Copenhague, à une petite fille nommée Lucile Grahan. Les parens de Mlle Lucile voulaient, à toute force, en faire une chanteuse. La petite détestait le chant et mettait son maître à la torture. Sur ces entrefaites, on annonce au signor Annato, professeur de piano et de chant, que sa femme vient de mettre au monde un enfant du sexe féminin, et qu'elle prie le signor Annato de monter, sur-le-champ, au deuxième étage.

— A la bonne heure, dit le père en se levant, voilà une petite fille que le ciel m'envoie, qui sera plus docile que vous, Mademoiselle, et dont je ferai un jour une grande cantatrice.

— Non, dit la petite Suédoise en frappant du pied, je ne veux pas qu'elle chante, moi; tes chansons m'ennuient; je veux apprendre à danser, et ta fille aussi.

Vous voyez que rien ne manque à la biographie de Palmyre,

Digitized by Google

pas même l'horoscope traditionnel. Seulement la prophétie de Lucile Grahan n'était pas complète. Toutes les deux ont dansé en effet; mais l'une sur le plancher d'un théâtre, et l'autre sur le dos d'un cheval.

A quelque temps de là, M. Annato partit pour Saint-Pétersbourg, engagé comme chanteur à la chapelle du czar. Mais la musique sacrée lui était moins familière que la musique bouffe, il obtenait beaucoup plus de succès dans des chansonnettes et des airs comiques que dans des canons et des psaumes. Un soir, la grande-duchesse, femme du grand-duc Michel, rencontre dans une allée de son jardin M. Annato et sa fille. Le père ôta son chapeau, la petite ôta son bonnet avec tant de vivacité et de grâce, que la grande-duchesse éclata de rire. Elle prit l'enfant par la main, la mena dans une serre et lui donna autant de fruits qu'elle pouvait en porter dans son petit tablier. Dans sa précipitation à saluer Son Altesse et à défaire les rubans de son bonnet, Palmyre avait fourré les épingles dans sa bouche. La grande-duchesse s'en aperçoit, et, les retirant avec bonté : « Mon enfant, lui-dit-elle, si une de ces épingles vous tombait dans la gorge, vous ne pourriez plus chanter. »

La petite, alors, prenant courage : « Madame, je ne veux pas chanter, je veux être écuyère ! Maman, qui était la fille du directeur d'une troupe équestre, m'a dit que c'était un état charmant. Priez donc papa de ne pas me tourmenter avec son piano et ses chansons ; je veux monter à cheval. »

A partir de ce moment, la vocation de Mlle Palmyre ne fut plus contrariée. Elle débuta, toute petite fille, en présence de l'empereur ; de là, elle partit pour Bucharest, pour Jassy et pour Constantinople, puis elle revint à Odessa, à Moscou, à Varsovie, et fut engagée à Vienne par Guerra, un des plus célèbres écuyers de notre temps. Elle a travaillé à Vienne, dans la même troupe que Mme Kennebel-Franconi, et à Berlin avec Mme Lejears. Mais il était réservé à M. Adolphe Franconi de perfectionner son talent et d'en faire la jolie danseuse et l'intrépide écuyère que vous savez. A l'heure qu'il est, Mlle Palmyre Annato n'a point de rivale pour l'énergie,pour la legèreté,pour sa vigueur extrême et pour son incroyable audace. Dans sa famille, tout le monde est écuyer, comme tout le monde est tragédien dans la famille de Mlle Rachel. Déjà la petite Marie, âgée de douze ans à peine, danse debout, sur un cheval, avec beaucoup d'entrain et des cambrures étonnantes, le pas des étrangères, la sylphide, tous les pas de Mlle Camille Leroux. Une autre petite sœur va débuter ces jours-ci, et

Digitized by Google

il n'est jusqu'à un petit gamin de cinq ans qui ne fera bientôt son apparition, la cravache au poing et en bottes à l'écuyère.

En sortant du Cirque, on s'arrête, malgré soi, devant le café des Ambassadeurs. Une simple corde sépare les spectateurs des passans. Les premiers sont assis devant des tables, rangées en parallélogramme, et dégustent, en vrais sybarites, du café, de la bière et des glaces. Deux rotondes élevées sur un assez large piédestal, garnies de rideaux à moitié soulevés, et éclairées par un lustre, forment les deux théâtres rivaux. L'orchestre est au fond. Il se compose d'une contre-basse, de trois violons, d'un alto, d'une clarinette et d'un cor. Sur le premier plan, sont assis deux ou trois Messieurs en habit noir, gants jaunes et cravate blanche, et quatre ou cinq dames en costume de bal. Les Messieurs chantent des chansonnettes. Les dames chantent des romances et des airs; de plus, elles ont des bouquets à la main. A la vérité, les nombreux cafés de la place des Célestins à Lyon possèdent des troupes plus complètes et des virtuoses d'un rang plus élevé. Les Sontag et les Lind n'abondent pas aux Champs-Elysées. Mais ni Mlle Lind, ni Mme Sontag ne sauraient, après un morceau de bravoure, descendre dans le parterre et faire la quête avec autant de grace et de laisser-aller. Telles qu'on les voit, ces deux baraques (si les affaires de nos deux théâtres lyriques ne s'arrangent pas bientôt), sont destinées peut-être à remplacer l'Opéra et l'Opéra-Comique.

Voilà que le Château-Rouge, à son tour, annonce des fêtes de nuit. C'est une excellente idée. La nuit porte conseil, surtout lorsqu'on peut fumer une cigarette assis sur un banc de gazon, à l'ombre d'un acacia en fleurs et la tête nonchalamment appuyée sur une blanche épaule. Au reste, je n'oublierai jamais que c'est au Château-Rouge que j'ai eu l'honneur de voir pour la première fois M. Paul de Kock et sa famille. Mais je doute que M. Paul de Kock et ses nombreux lecteurs, veuillent visiter ces ombrages passé minuit. Que dirait la portière de M. Paul de Kock qui est à la fois le type, le conseil et le public de ce grand écrivain ? D'ailleurs, le Château-Rouge est situé dans un quartier très éloigné, très rocailleux, près des carrières Montmartre. Il faut bien des fusées, bien des chandelles romaines pour éclairer ces précipices. Je conseillerais donc à l'administration du Château-Rouge, de faire construire à son usage un petit chemin de fer atmosphérique avant de se lancer si résolument dans les fêtes de nuit.

M. Mabille, au contraire, tient à se coucher de bonne heure. A onze heures et demie sonnant le gaz est éteint. Si bien que, tout compte fait, on emploie une heure et demie pour déposer sa canne

Digitized by Google

au vestiaire, pour réclamer un numéro, pour le présenter en sortant, et pour reprendre la canne susdite; et dix minutes pour voir un quadrille et pour faire un tour de jardin. Evidemment ce n'est pas la faute de M. Mabille. Mais pourquoi cette rigoureuse consigne? On entre bien avec une canne au théâtre, dans les salons, dans l'église. Peut-on supposer que les danseurs seraient capables de se battre entre deux polkas? C'est faire injure aux habitués de céans. Tout au plus cet ordre inflexible ne devrait être maintenu que le dimanche. Car, le dimanche, la population du jardin Mabille est plus turbulente, plus commune et moins bien élevée que les autres jours de la semaine. Mais le samedi, par exemple! Un diplomate étranger écrivait dernièrement à son fils: « On me dit que tous les salons sont fermés en France et que, pour apprendre les belles manières, il faut fréquenter je ne sais plus quel jardin situé dans l'allée des Veuves. » Il est de toute évidence que ce diplomate a voulu parler du jardin Mabille.

Une des plus charmantes choses qu'on puisse voir à Paris, surtout lorsqu'on arrive de l'étranger, ce sont les toilettes d'été, ces étoffes si simples et si peu coûteuses, arrangées avec un goût exquis, ces mantelets légers, ces chapeaux d'une fraîcheur inouie avec un seul nœud de rubans et une petite barbe de dentelles.

Voilà ce qu'on ne trouve nulle part; voilà ce qui manque au Wauxhall, à Crémorne Gardens, à Surrey-Gardens. Des spéculateurs hardis ont voulu importer à Londres quelques-unes de nos plus célèbres polkeuses, dont le besoin se faisait généralement sentir; mais jamais la Parisienne pur sang n'a pu s'acclimater en Angleterre. Elles avaient des chevaux, une voiture, une jolie petite maison à Piccadilly ou à Brompton; mais aucune d'elles n'a pu résister à la terrible épreuve de s'entendre dire vingt jours de suite par le même homme à genoux: « Vous étiez un ange et je n'aimais que vos. » La cupidité n'est pas le plus grand défaut de nos jolies pécheresses. Ce qu'il leur faut c'est le mouvement, l'agitation, l'intrigue, c'est l'esprit sans cesse occupé de deux Oscar, d'un Arthur, d'un Ernest, c'est la crainte éternellement suspendue sur leur tête de voir s'écrouler leur petit château de cartes au premier souffle de vent. Un amoureux de moins, qu'est-ce que cela fait dans le nombre? Mais ce qui les chagrine et les humilie, c'est la honte d'une défaite, c'est le triomphe d'une amie intime, cordialement détestée. Elles regrettent moins l'enjeu que la perte d'une partie. Elles jouent pour l'honneur. Aussi, retirez-les de leur milieu, privez-les de leurs émotions poignantes, de leurs combats de tous les jours, de leurs rivalités de toutes les heures, vous les ver-

Digitized by Google

rez s'étioler, se faner et dépérir comme une pauvre fleur transplantée sous un ciel inclément.

Le Renelagh est, cette année, dans toute sa splendeur. L'habile homme qui préside à ces soirées joyeuses depuis bientôt quarante ans, et qui a vu passer l'Empire, la Restauration et la royauté de juillet, n'a rien perdu de sa gaîté, ni de sa bonne humeur, ni de sa confiance dans un plus heureux avenir. Il dit : « Quoi qu'il arrive en France, on dansera toujours : on prétend que tout finit par des chansons ; je crois, moi, que tout finit par des polkas » Et sans perdre courage, il agrandit sans cesse son petit domaine, sable et ratisse ses allées, sème les plus belles fleurs et entoure d'un soin pieux le peu d'arbres qu'on n'a pas encore remplacés par des moëllons. Si j'avais l'oreille du ministre, je lui conseillerais de donner à cet homme historique l'emploi de conservateur des forêts de l'Etat.

Comme son esprit ne reste pas inactif un seul instant, il a imaginé de joindre à ses bals du jeudi l'attrait d'une loterie ; cette idée a réussi au-delà de tout espoir. Quinze grands lots, des bijoux, des châles, des hamacs, des stores, des éventails sont distribués aux quinze premiers numéros sortant de l'urne. Ce sont alors des cris, des éclats de rire, des acclamations, des murmures, selon l'âge, la tournure et la mine de celui que le sort a favorisé. Les jolies femmes ont le double privilège de se moquer du gagnant et de profiter du lot.

L'orchestre du Ranelagh ne laisse rien à désirer, surtout sous le rapport des cuivres ; les quadrilles et les rédowas sont d'une originalité et d'une verve étonnantes. Dans cette salle splendidement éclairée, dans ces allées discrètes, sous ces berceaux verdoyans, on danse avec entrain, on cause avec plaisir, et on fume avec volupté. Seulement Roméo et Juliette ne peuvent pas prolonger leur entretien jusqu'à l'aurore. Le rossignol du Ranelagh chante à minuit précis.

P. A. Fiorentino.

Digitized by Google

NUITS D'ÉTÉ.

Echo d'autrefois.

Que de nos nuits d'été toujours il te souvienne ;
Il n'est rien que l'amour... et nous avons aimé !

Si jamais j'ai versé mon âme dans la tienne ;
Si j'ai suivi le vol de ce rêve enflammé,
Qui, d'aveux en aveux, de mystère en mystère,
Enlève l'homme au monde, et la vie à la terre ;
Si jamais nous avons marché d'un même pas,
Ton cœur contre mon cœur, dans la route inconnue ;
Si jamais les frissons de ton épaule nue
Sous le poids du bonheur ont fait trembler mon bras....
Dis, n'est-ce pas la nuit ? — La nuit a des étreintes
Où l'on voudrait mourir, et dont la volupté
Jamais sous le soleil ne sentit les atteintes.
Va ! la clarté du jour profane ta beauté !

Souviens-toi de la nuit où me fut révélée
L'énigme des splendeurs que Dieu mit en tes yeux,
Quand les foyers du cœur sous tes cils radieux
Allumaient les rayons de leur flamme voilée....
Souviens-toi de la nuit où, sans souffle et sans voix,
Sous ton charme suprême à la terre ravie,
Dans un premier transport, je te donnai ma vie,
Et me sentis aimer pour la première fois.
Souviens-toi de la nuit où le ciel bleu dans l'ombre
S'illumina pour nous de ses astres sans nombre,
Comme un autel paré de flambeaux solennels.
Nos amours ont suivi leurs orbes éternels.
Sur nos plus chers trésors ont veillé les étoiles ;
Et nos plus doux secrets sont cachés sous leurs voiles....

Que jamais au passé ton cœur ne soit fermé ;
Et quoiqu'à nos destins dans le temps il advienne,
Si ma main ne doit plus un jour presser la tienne,
Ni ton regard sourire à mon regard charmé,
Que de nos nuits d'été toujours il te souvienne ;
Il n'est rien que l'amour... et nous avons aimé !

R. DE TROBRIAND.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

I.

MORT DU GÉNÉRAL Z. TAYLOR.

A la bannière qui flottait si joyeusement sur l'Union le jour-anniversaire de l'indépendance américaine, il faut attacher aujourd'hui un crêpe de deuil. Le premier magistrat de la République n'est plus. Le mardi soir, 9 juillet, à 10 heures 35 minutes, les hôtes attristés du White-House recueillaient les dernières paroles du mourant, paroles simples comme sa vie, et empreintes de cette courageuse résignation qui n'abandonne pas les cœurs droits devant la mort. « *Je suis prêt*, a-t-il dit, comme répondant à un interlocuteur invisible ; *je me suis efforcé de faire mon devoir.* » Puis un long soupir suivit ces mots ; c'était le dernier.

Né dans le comté d'Orange (Virginie) en 1784, le général Taylor a terminé son honorable carrière à l'âge de 66 ans ;—soixante-six ans, pendant lesquels son épée, son loyal patriotisme et son nom se trouvent constamment mêlés aux plus glorieux événemens de l'histoire des Etats-Unis. Fils d'un vertueux et hardi soldat, il a su pendant toute sa vie, non seulement conserver intact l'héritage de l'honneur paternel, mais encore l'environner d'un prestige nouveau, conquis sur tous les champs de bataille où il a combattu.—En 1808 il entrait, comme lieutenant dans l'armée des Etats-Unis, après des études militaires auxquelles il avait apporté tout ce qu'il existait de capacité naturelle et d'énergie en lui. La profession des armes était son rêve, son ambition; il l'embrassa avec toute la ferveur qu'inspire une vocation.—En 1816, au moment le plus critique de la guerre de l'indépendance, le jeune Z. Taylor fut promu au grade de capitaine d'infanterie. Nous le retrouvons colonel en 1832, au début de la guerre des Florides ; puis, à la fin de cette même guerre, gagnant à la bataille de Okee-Chobee le grade de brigadier-général, qu'il échangea en 1846 contre le commandement en chef de « l'armée d'occupation, » chargée de repousser les Mexicains du territoire texien. Il est inutile de rappeler ici les glorieux épisodes de la guerre du Mexique, tels que le passage du *Rio-Colorado*, l'heureux engagement de Palo-Alto, la bataille de Resaca de la Palma, le siège de Monterey, et enfin la dernière et décisive victoire de Buena-Vista. Ces évènements sont trop populaires aux Etats-Unis pour qu'il soit nécessaire d'y insister.—C'est avec la guerre du Mexique que se termine la carrière militaire du Gén^l^. Z. Taylor, et que commence sa vie politique. L'éclat dont il se trouva environné à la fin de cette guerre, l'habileté ferme qu'il y déploya, la rigidité qu'il apporta à l'exécution de ses devoirs comme général, et la modestie avec laquelle il reçut, après la victoire, les honneurs rendus à ses services par le peuple américain, le mirent en évidence, et attirèrent sur son nom une popularité qui l'éleva bientôt à la présidence.

Plus habitué aux travaux des camps qu'au maniement des affaires publiques, le Gén^l^. Taylor n'a pas apporté au pouvoir l'habileté d'un profond politique ; mais en compensation, il y a apporté les intentions droites d'un homme de bien, les élans généreux d'un républicain sincère. Sa mission présidentielle est interrompue avant qu'elle ait pu beaucoup accomplir ; mais, disons-le, ce qui a été fait par lui, est plus que suffisant pour témoigner de la justesse de ses vues politiques, pour indiquer au vice-président qui recueille son héritage de respon-

Digitized by Google

sabilité, la voie qu'aurait sans doute suivie le magistrat intègre que la mort enlève au peuple américain. M. Millard Fillmore marchera-t-il vers le même but, et sa main sera-t-elle assez puissante pour conjurer la tempête qui menace l'Union ? C'est ce qu'il est encore difficile d'apprécier. Quoi qu'il en soit, rendons hommage à cet esprit conciliateur et hautement sage du Gén[l]. Taylor, à cette politique qui, si elle n'a pas réalisé de brillants résultats, a su contenir du moins, tant que son action a duré, le débordement des passions de partis, en paralysant les efforts des ennemis de l'administration.

Le général Z. Taylor est enlevé à ses concitoyens à une heure solennelle, à l'heure où la question de l'esclavage se complique de nouveau, tandis que d'un autre côté, le cabinet dont il était le réel soutien, se trouve sous le coup des réprimandes du pouvoir législatif. Que va-t-il se passer à Washington, quand la tombe du président sera fermée ? Nous n'osons pas le prévoir. Toujours est-il que l'horizon est sombre, et qu'il faudra plus d'un grand effort d'habileté pour conduire à bon port le navire de l'Etat.

Espérons toutefois que cette providence qui, depuis dix ans surtout, a veillé si manifestement au salut de l'Union, continuera de la couvrir de son égide, et la soutiendra au milieu des épreuves difficiles dont son avenir semble environné.

— II. —

OPÉRA ITALIEN. — LA SÉMIRAMIDE.

La compagnie havanaise n'a pas voulu laisser les dilettanti d'Astor Place sous l'impression du *massacre* des Huguenots. Elle est rentrée, par Sémiramide dans un monde moins terrible, dans son répertoire favori. Non pas que la donnée dramatique de cet opéra soit, à proprement parler, d'une gaîté folle, puisqu'il s'agit d'une de ces reines grands-hommes, comme la nature distraite en a laissé échapper quelquefois dans le monde, d'une de ces épouses sans préjugés, sachant immoler à des idées politiques ou autres, un prosaïque époux qui les gêne. Mais enfin les artistes italiens se sentent plus à l'aise, plus *at home*, dans leur langue et dans la musique écrite sur elle. Le terrible et le pathétique, quand ils en ont, et ce n'est pas pour Mlle Tedesco que nous parlons, arrivent plus sûrement à l'effet.

L'affaire a été très chaude, surtout à la première représentation, et ce n'était pas seulement une question de température. Tout cela, il faut en convenir, costume et musique, est un peu riche, un peu chargé pour des artistes qui ne sont pas de première force, comme santé tout au moins. Ils peuvent bien étouffer tout doucement sous les broderies de ces cavatines, sous les fioritures de ces robes soyeuses, et en bonne conscience, s'ils viennent à plier et à fondre sous la magnificence orientale de leurs manteaux et de leurs rôles, ils méritent des rafraichissemens encore plus que des critiques : par malheur, nous n'avons pas de glaces ni de sirops sous la main.

M. Corradi-Setti a chanté Assur avec assez d'exactitude et de sagesse, mais il était indisposé ; cette circonstence explique la monotonie dont on a pu s'apercevoir, malgré le soin et l'excellente tenue qui sont les caractères distinctifs de ce consciencieux artiste.

Mme Vietti qui, dans les Huguenots, était un page bien étoffé, nous a donné un Arsace de belle venue et de bon air. Elle a fait preuve d'habileté et d'expérience dans diverses parties de ce rôle, où Rossini semble avoir accumulé à plaisir toutes les difficultés de la vocalisation. Mme Vietti porte bien le casque et l'épée, on voit qu'elle n'en est pas à ses premières armes. Sa démarche

Digitized by Google

et sa tenue présentent une fermeté et une grâce que l'on chercherait quelquefois inutilement dans une chanteuse d'un ordre plus élevé.

Sémiramide—Tedesco est en proportion d'Arsace, et quand elle n'a qu'à poser, elle fait apprécier les lignes correctes de sa figure, et la majesté de son port babylonien. Mais elle nous a semblé donner la preuve d'un courage inutile en présence de l'ombre de Ninus. Un mari qui revient de l'autre monde, où l'a envoyé sa femme! ce n'est pas une de ces choses si simples, même au temps de Sémiramis, qu'elle puisse ne pas en être plus émue que s'il revenait de la Bourse ou d'une promenade à Hoboken. Il y a bien là un renversement assez frappant des lois naturelles pour trembler quelque peu. C'est ce que ne fait pas Mlle Tedesco. Elle porte trop cavalièrement le remords. Du reste, elle a eu de fort bons momens dans plusieurs passages de son chant; mais ce sont encore là de ces créations auxquelles de grandes artistes ont mis, il y a quelque vingt ans, un sceau ineffaçable.

Nous nous bornerons à ces réflexions à propos des trois principaux personnages de l'opéra. Il y a bien un roi d'Egypte assez insignifiant, et quelques autres sujets pâles qui viennent compléter l'ensemble : il y a bien aussi de forts beaux chœurs qui ont été dits d'une manière très acceptable; mais comme MM. Coletti et Vietti ont de meilleures occasions de se faire entendre, nous ne les jugerons pas dans des rôles de remplissage; quant aux choristes, nous nous empressons de les complimenter sur leur bonne discipline musicale, dont le maestro Bottesini peut en partie se faire honneur.

L. S.

—— III. ——

L'OPÉRA A CASTLE-GARDEN.

Les chaleurs excessives de la première semaine de Juillet n'ont pas fait déserter complètement l'enceinte d'Astor-Place, aux deux représentations de la Sémiramide. A la première surtout, la salle était passablement bien remplie; pourtant, il était aisé de lire sur les visages colorés des courageux dilettanti, que le bain de vapeur qu'ils subissaient enlevait nécessairement à leur ferveur musicale une grande partie de son enthousiasme. L'administration ne peut donc guères leur garder rancune du vide plus sensible de la salle à la seconde représentation. Par une température de 90 degrés réaumur, la musique ne suffit pas, en effet, pour faire des heureux, car notre nature matérielle, (hélas il en faut tenir compte bon gré mal gré,) ne se paie pas de cavatines, lorsqu'elle a besoin d'air. En médecin habile, M. A. Pader l'a compris, et sans plus tarder, il a transporté tout son arsenal mélodieux dans le seul édifice de la ville qui put fournir à ses fidèles cette fraîcheur introuvable dans l'élégante salle d'Astor-Place. — Voilà donc Castel-Garden ressuscité de l'oubli où le reléguait sa distance des centres fashionables. Là, on peut entendre la musique et respirer tout à la fois; circuler sur la galerie extérieure, plonger le regard dans le vaporeux lointain de la baie aux mille navires, regarder passer silencieusement la silhouette gracieuse d'une goëlette à la voile, et ouvrir ses oreilles au son, sa poitrine à la brise, en dégustant l'arôme d'un cigare dû, comme la troupe des chanteurs, à la munificence du sol havanais.

Nous ne dirons rien de l'Opéra, sinon que tout a bien marché. La salle était comble; plus de 3000 spectateurs s'y trouvaient réunis! Quant aux artistes, ce brillant et nombreux auditoire semblait les animer. Nous avons retrouvé dans Steffenone la Norma si dramatique qui débutait sur la scène de Niblo il y a trois mois; cette voix impressive dont le timbre voilé fait passer dans l'âme un frisson magnétique; cette majesté sombre et froidement passionnée de la prêtresse d'un culte mystique, de la femme qui joue sa vie contre son amour,

Digitized by Google

et s'immole elle-même en se vengeant. Norma peut compter cette soirée comme une fleur de plus à sa couronne d'artiste.

Vietti, Marini, Mlle Costini, ont bien dit leurs rôles, et, quoique les critiques soient généralement d'humeur bilieuse, il y aurait mauvaise grâce de leur part à montrer de la sévérité par la chaleur courante, et surtout à propos d'une représentation si pleine d'attraits de toute nature. Et puis, franchement, que dire de nouveau sur Norma qui n'ait déjà été dit? Critiques, reposez à l'ombre des hêtres, *sub tegmine fagi*, et laissez chanter en paix la cigale pendant les beaux jours d'été! T. L.

—IV.—

INCENDIE DE PHILADELPHIE.

Il semble que l'incendie veuille marquer tour-à-tour, de son doigt dévorant, les cités les plus florissantes de l'Union. Il y a quelques années, c'était New-York ; en 1849, Saint-Louis ; hier, Brooklyn ; aujourd'hui, Philadelphie — et certes la ville de l'amour fraternel n'est pas la moins cruellement éprouvée.

Mardi, vers quatre heures de l'après-midi, le feu se déclara dans un vaste bâtiment, situé dans Water street, et s'étendait jusqu'à l'avenue de Delaware. Malgré le vaste foyer que le sinistre s'était fait dès les premiers instants, et la difficulté d'organiser les secours, les pompiers seraient parvenus à circonscrire l'incendie, si un incident fatal n'était venu déjouer leurs efforts. Là, comme à Brooklyn, comme à New-York en 1845, se trouvait emmagasinée une forte quantité de salpêtre. A peine le feu avait-il éclaté depuis une demi-heure qu'une explosion terrible se fait entendre : les murs du magasin s'écroulent, entraînant dans leur chute les maisons avoisinantes, en même temps que des fragments enflammés, lancés avec une force inouïe, vont porter de toutes parts l'incendie et la mort.

Les pompiers postés sur les toits des bâtiments sont renversés et mutilés par les débris ; les flammes, délivrées de toute entrave, atteignent les personnes les plus proches, et la foule, dans laquelle se met le désordre de la terreur, ajoute encore au désastre de funèbres épisodes.

A compter de cet instant, le feu court dans toutes les directions, avec une telle rapidité que les habitants des maisons n'ont plus même le temps de fuir. Bientôt la flamme s'étend sur un espace de près d'un mille carré, et, favorisée par une brise assez forte, menace d'embraser la ville entière.

En présence de ce désastre, les efforts des pompiers Philadelphiens, ceux même des compagnies accourues du voisinage menaçaient d'être impuissants. Une dépêche télégraphique demanda des secours à New-York : mais, au moment où ils allaient être expédiés, un contr'ordre arriva, annonçant que l'on était enfin maître de l'incendie : il était alors près de minuit.

Dans cette espace de huit heures, les flammes ont balayé douze blocs de maisons et dévasté l'immense carré formé par le Delaware à l'est, Callowhill street au nord, New street au sud, et Second street à l'ouest. D'après un relevé que nous avons sous les yeux, le nombre des bâtiments consumés s'élève à 357 ; la perte est évaluée à un milion de dollars, dont moitié environ tombe sur les compagnies d'assurance de Philadelphie.

Ce n'est encore là toutefois qu'un des côtés du désastre et le moins lamentable peut-être. Plus de 100 blessés gisent dans les hopitaux ; 47 cadavres ont déjà été recueillis ou retirés des décombres! On sait en outre que cinq ou six personnes sont tombées à la rivière et ont du se noyer au moment de la panique. Outre la perte matérielle, la catastrophe aura ainsi fait 45 à 50 victimes.

Le conseil municipal de Philadelphie a voté une somme de $10,000 pour venir au secours des malheureux incendiés. — (*Courrier des Etats-Unis.*)

Digitized by Google

REVUE DU NOUVEAU-MONDE.

Table des matières contenues dans le troisième volume.

Pages

LES PLANTATIONS DE CUBA ; (Ste Hélène) ; par R. de Trobriand 5
LE CONCERT DE FLEURS, (fin).....par F. Mallefille 17
ESPAGNE ET ANGLETERRE, (fin).....par J. J. Ampère 24
LES SPAHIS, souvenirs militaires.....par Pierre de Castellane 38
LE MOIS DE MAI, poësie.....par André Van Hasselt 46
CHRONIQUE, (1er Mai 1850)..... 47
UN ROMAN VRAI, ...par Th. Lacombe 61
UNE DAME HUMANITAIRE D'OUTRE-RHIN,.....par Alex. Thomas 75
PIE IX..... 88
TÉMOIGNAGE HISTORIQUE DE CHATEAUBRIAND..... 92
THÉATRES DE PARIS.....par Th. Gautier 96
LES FLEURS FANÉES, poësie.....par R. de Trobriand 101
CHRONIQUE (15 Mai 1850)..... 103
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE À PROPOS DE LA SOCIÉTÉ DE NEW-YORK par R. de Trobriand 117
ISMAEL ER-RASCHYDI,.....par Th. Pavie 127
LES LETTRES ET LES ARTS AUX ETATS-UNIS, par Xavier Eyma 141
MARIANNIC,.....par Auguste de Vaucelle 148
ORIGINES DE LA MUSIQUE,.....par Martin (de Paris) 155
LA DERNIÈRE PAGE, poësie .....par R. de Trobriand 162
CHRONIQUE (1er juin 1850)..... 163
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE, À PROPOS DE LA SOCIÉTÉ DE NEW-YORK (suite),.....par R. de Trobriand 173
ISMAEL ER-RASCHYDI, (fin),.....par Th. Pavie 184
UN ROMAN VRAI (fin).....par Th. Lacombe 201
JULES JANIN,..... .....par Ste Beuve 217
ALBONI ET SES JUGES..... 221

Digitized by Google

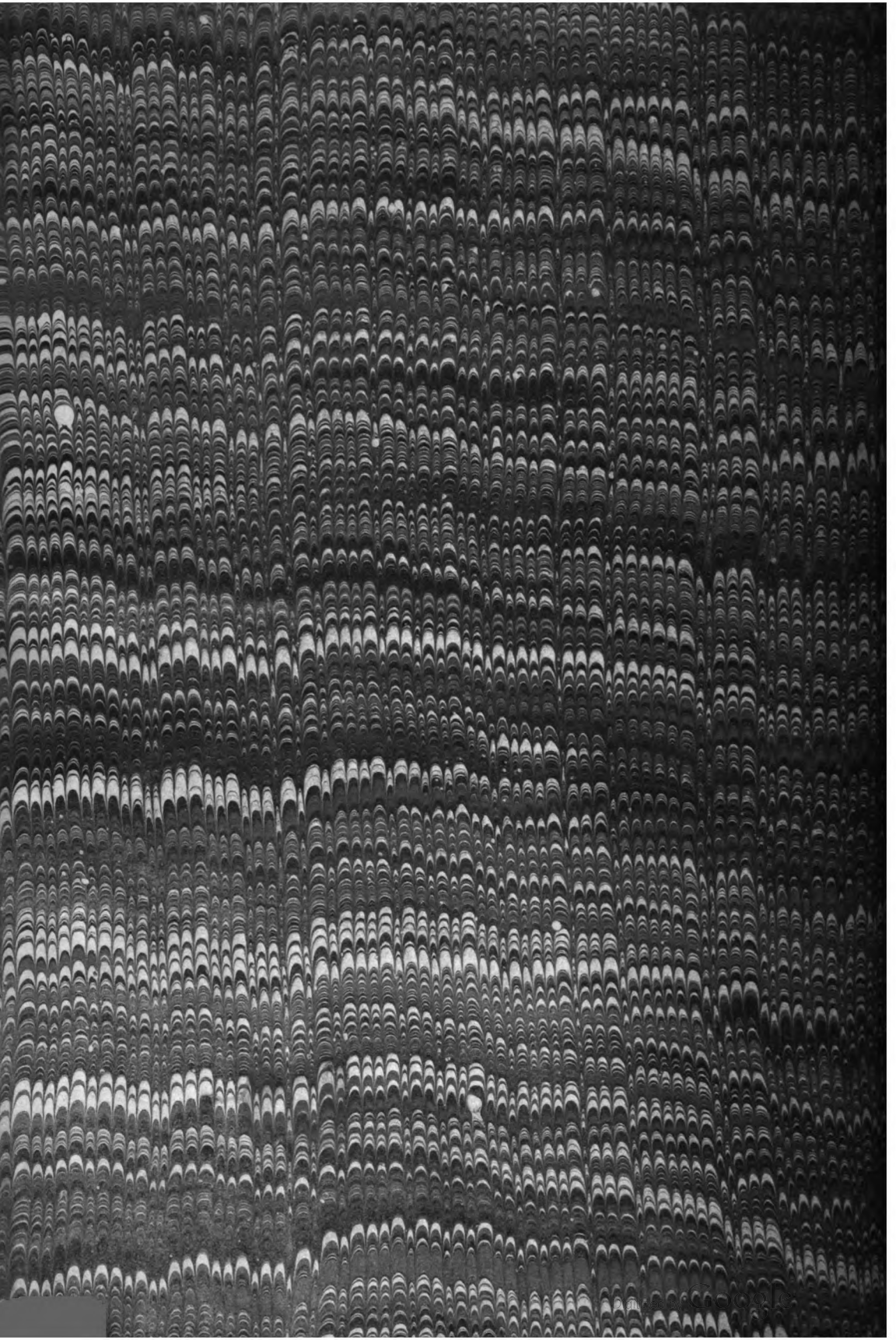
RAPPELLE-TOI poësie,.....par A. de Musset 224
CHRONIQUE, (15 juin 1850)..... 225
NOTES ET SOUVENIRS, Les plantations de Cuba (fin).....
par R. de Trobriand 229
LA CRISE, proverbe, (1ere partie).....par Octave Feuillet 246
L'OPTIMISTE, critique littéraire,.....par Th. Lacombe 262
UN DIEU DE DES AMIS,.....par Méry 219
CHRONIQUE, (1er juillet 1850)..... 277
NOTES ET SOUVENIRS, (Le Simplon,).....par R. de Trobriand 286
LA CRISE (fin),.....par Octave Feuillet 291
DE L'ORNEMENTATION,.....par Ziégler 311
UN SECRET DIPLOMATIQUE,.....par A. de P. 320
PARIS L'ÉTÉ.....par P. A. Fiorentino 330
NUITS D'ÉTÉ, poësie.....par R. de Trobriand 338
CHRONIQUE, (15 juillet 1850)..... 339

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

3 2044 105 330 922

Digitized by Google